



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





RF

Beovz





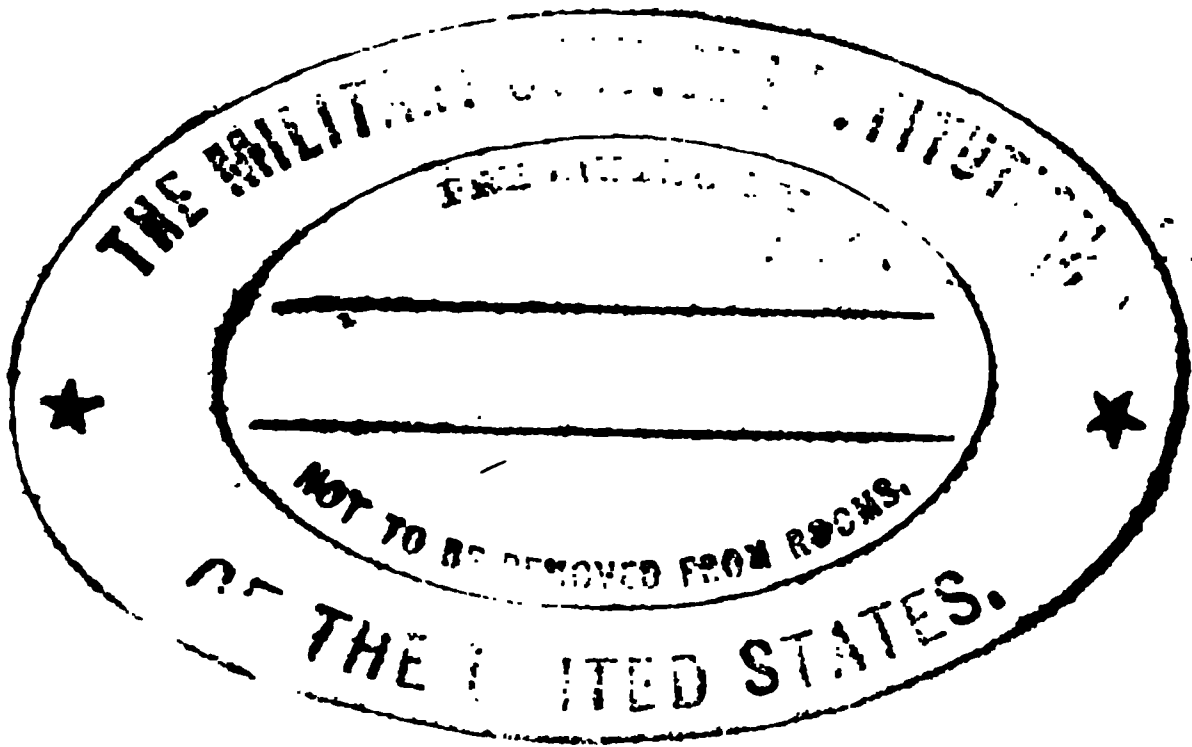


*ex dono auctoris, anno 1780.*

*" Multis ille Bonis flebitis oculis.*

*" nulli felitior quam michi.*

*Jos. Sir canonici*



**Class U No 29 Shelf**

Reauthorized

RFO

4112

**GRAMMAIRE**  
***GÉNÉRALE.***

**TOME I.**

231A.M. 10.15

231A.M. 10.15

231A.M. 10.15

# GRAMMAIRE

GÉNÉRALE,

OU

EXPOSITION RAISONNÉE  
DES ÉLÉMENTS NÉCESSAIRES

DU LANGAGE,

Pour servir de fondement à l'étude de toutes  
les langues.

*Par M. BEAUZÉE de la Société royale des sciences  
& arts de Metz, des Sociétés littéraires d'Arras  
& d'Auxerre, professeur de Grammaire à l'Ecole  
royale militaire.*

TOME PREMIER.



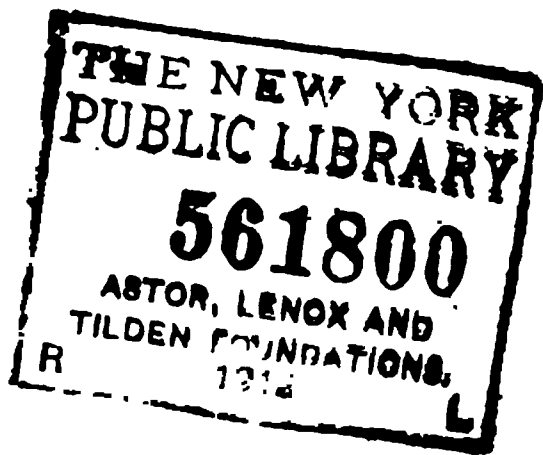
A PARIS,

De l'imprimerie de J. BARBOU, rue & vis-à-vis  
la grille des Mathurins.

---

M DCC LXVII.

S. m. p.



Vox diversa sonat , populorum est vox tamen una.  
*Martial. Amphit. Cæs. Epig. 3.*



A MESSIEURS

DE

L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

MESSIEURS,

*Si l'ouvrage que j'ai l'honneur de vous présenter atteint au but que je me propose ; il facilitera la connoissance des langues , & celles des richesses littéraires de toutes les nations.*

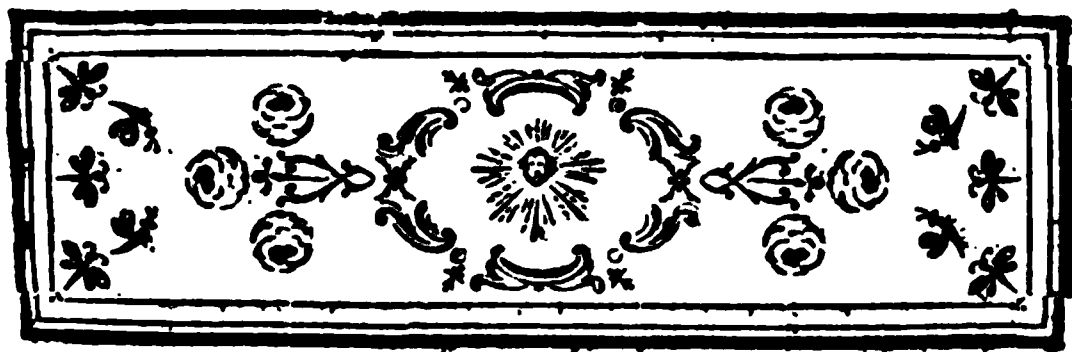
A ij

*L'objet de vos travaux, MESSIEURS, est la langue françoise, que l'on peut nommer la langue générale de l'Europe : elle est riche en écrits, qui seront toujours admirés dans tous les lieux où régnera le goût du vrai & du beau. & les illustres écrivains qui l'étendent & l'immortalisent, regardent comme un des prix les plus dignes d'eux, l'honneur d'être admis parmi vous.*

*A qui pouvois-je, à plus juste titre qu'à vous, MESSIEURS, faire hommage de mon travail ? Sous quels auspices plus favorables aurois-je pu le produire ? Rien ne sauroit être plus flatteur ni plus avantageux pour moi que l'honneur de vous rendre ce témoignage public du profond respect avec lequel je suis,*

**MESSIEURS,**

Votre très-humble & très-obéissant  
serviteur,      **BEAUZÉE.**



## PRÉFACE.

---

LE CRÉATEUR, comme l'observe Quintilien (1), ne nous a guères distingués du reste des animaux, que par le don de la parole & par la raison. Mais cette raison, dont la possession seule nous élève si fort au-dessus des brutes, & dont le bon usage nous égale presque aux esprits célestes, à quoi nous serviroit-elle, comment se manifesterait-elle en nous, si nous n'avions la faculté d'exprimer nos pensées par la parole (2)?

---

(1) Deus ille princeps, parens rerum fabricatorque mundi, nullo magis hominem separavit à cæteris... animalibus, quam dicendi facultate... Rationem igitur nobis præcipuam dedit. *Quintil. Instit. Orat. II. 16.*

(2) Sed ipsa ratio neque tam nos juvaret, ne-

C'est du Langage qu'elle emprunte immédiatement les lumières qui font sa gloire ; c'est en quelque sorte dans le Langage qu'elle a sa source , parce que c'est par le Langage qu'elle se communique & qu'elle transmet l'image de la pensée.

C'est le but de toutes les langues ; & pour y parvenir , elles employent toutes les sons de la parole. Ces sons ne peuvent former qu'un tout sensible , successif , & divisible ; ce qui paroît fort éloigné de pouvoir représenter la pensée , objet purement intellectuel & nécessairement indivisible. Mais la Logique , par le secours de l'abstraction , vient à bout d'analyser en quelque sorte cet acte indivisible de l'esprit : elle considère séparément les idées qui en sont l'objet ; elle observe les diverses rela-

---

que tam esset in nobis manifesta , nisi , quæ concepissemus mente , promere etiam loquendo possemus. . . Homines quibus negata vox est , quantum adjuvat animus ille cœlestis ! *Ibid.*

tions qu'elles ont entre elles , à cause du rapport qu'elles ont toutes à la pensée indivisible qu'elles constituent. Ces relations supposent un ordre fixe entre leurs termes : la priorité est propre au terme antécédent ; la postériorité, au terme conséquent. D'où il suit que les idées partielles d'une même pensée sont enchaînées les unes aux autres dans une succession fondée sur les rapports qui les lient entre elles & au tout.

Je donne , à cette succession , le nom d'ordre analytique ; parce qu'elle est tout à la fois le résultat de l'analyse de la pensée , & le fondement de l'analyse du discours dans toutes les langues. Cette analyse , dont les principes sont puisés dans la raison humaine , ou , pour mieux dire , dans la raison éternelle , qui est son guide , donne partout des résultats semblables ; elle établit partout les mêmes espèces de mots , pour représenter sous des points de vue semblables les mêmes espèces d'idées ; elle assujettit

les mots aux mêmes services ; elle en fixe semblablement les rapports , d'après les relations mêmes des idées dont ils sont devenus les signes.

Le Langage , fondé partout sur cette analyse uniforme , qui en est comme le mécanisme intellectuel , devient ainsi l'instrument commun de la manifestation des pensées & de la raison humaine , l'interprète des sentiments & des affections , l'organe précieux de la charité universelle qui doit lier tous les hommes pour leur bonheur , & le lien nécessaire de la société qui les unit.

En effet , si la sociabilité fait partie de l'essence de l'homme ; si le précepte de la bienveillance universelle , qui en est en même temps la preuve & la loi fondamentale , est gravé dans nos cœurs , par le doigt de Dieu même , en caractères ineffaçables ; si c'est une loi urgente , invariable , indispensable , qui ne puisse être , ni révoquée par aucune autorité , ni abolie par aucune puissance , ni étouffée par aucun

intérêt, ni altérée par aucune révolution : il falloit bien que le Langage, qui en est l'organe nécessaire, fût, dans ses principes fondamentaux, universel comme la loi même, immuable comme elle, inaltérable comme elle. Les différences qui se trouvent d'une langue à l'autre ne sont, pour ainsi dire, que superficielles ; elles tiennent à celles des temps, des lieux, des mœurs, & des intérêts, qui variant sans fin laissent toujours subsister le même fonds.

La GRAMMAIRE, qui a pour objet l'énonciation de la pensée par le secours de la parole prononcée ou écrite, admet donc deux sortes de principes. Les uns sont d'une vérité immuable & d'un usage universel, ils tiennent à la nature de la pensée même, ils en suivent l'analyse, ils n'en sont que le résultat : les autres n'ont qu'une vérité hypothétique, & dépendante des conventions fortuites, arbitraires, & muables, qui ont donné naissance aux différents idiômes.

Les premiers constituent la Grammaire générale, les autres sont l'objet des diverses Grammaires particulières.

La GRAMMAIRE GÉNÉRALE est donc la science raisonnée des principes immuables & généraux du Langage prononcé ou écrit dans quelque langue que ce soit.

Une GRAMMAIRE PARTICULIÈRE est l'art d'appliquer, aux principes immuables & généraux du Langage prononcé ou écrit, les institutions arbitraires & usuelles d'une langue particulière.

La *Grammaire générale* est une science, parce qu'elle n'a pour objet que la spéculation raisonnée des principes immuables & généraux du Langage.

Une *Grammaire particulière* est un art, parce qu'elle envisage l'application pratique des institutions arbitraires & usuelles d'une langue particulière aux principes généraux du Langage.

La *Science grammaticale* est anté-

rière à toutes les langues ; parce que ses principes ne supposent que la possibilité des langues, qu'ils sont les mêmes que ceux qui dirigent la raison humaine dans ses opérations intellectuelles , en un mot qu'ils sont d'une vérité éternelle.

L'*art grammatical* au contraire est postérieur aux langues ; parce que les usages des langues doivent exister avant qu'on les rapporte artificiellement aux principes généraux du Langage , & que les systèmes analogiques qui forment l'art ne peuvent être que le résultat des observations faites sur les usages préexistants.

La justesse & la nécessité de cette distinction , toute abstraite qu'elle paroît être , ont toutefois des caractères si palpables , qu'elles ont été senties de bonne heure par les bons esprits. C'est à la nature , dit Quintilien ( 3 ) , que nous devons l'origine

---

( 3 ) Initium ergo dicendi dedit natura ; initium artis , observatio. *Instit. Orat.* III. 2.

& les fondements du Langage ; & c'est à l'observation qu'il faut rapporter l'existence de l'art. Mais en distinguant ainsi la science grammaticale & l'art grammatical, je ne prétends pas insinuer que l'on doive ou que l'on puisse même en séparer l'étude : la science & l'art se doivent des secours mutuels, sans lesquels il ne nous seroit pas possible d'en acquérir une connoissance solide.

En premier lieu, l'art ne peut donner aucune certitude à la pratique, s'il n'est éclairé & dirigé par les lumières de la spéculation ; & cela est évident, puisque l'art a pour objet l'application pratique des institutions usuelles d'une langue aux principes généraux du Langage. Il est donc de la plus grande importance de bien établir les principes généraux ; & sans cette connoissance, on doit s'attendre à ne trouver que désordre & incertitude dans les Grammaires particulières des langues, comme l'expérience ne l'a que trop constaté jusqu'à

présent. C'est une des raisons qui justifient mon entreprise : puisse-t-elle être également justifiée par le succès ! Mais si c'est de la connoissance des principes généraux que doit partir la lumière sur les procédés de l'art grammatical ; c'est donc par les notions élémentaires de ces principes qu'il est raisonnable de commencer l'étude des langues , si l'on veut espérer d'y faire quelques progrès. Je crois cette remarque digne d'attention dans les conjonctures présentes , où un événement inattendu , qui a surpris toute l'Europe , doit nécessairement être en France le germe d'une révolution dans l'enseignement public & l'institution nationale.

En second lieu , la science ne peut donner aucune consistance à la théorie , si elle n'observe avec soin les usages combinés & les pratiques différentes , pour s'élever par degrés jusqu'à la généralisation des principes. Ces principes , en eux-mêmes , sont déterminés & invariables : mais par

rapport à nous , ils sont , comme les objets de toutes nos recherches , environnés de ténèbres , de doutes , d'incertitudes ; la voie de l'observation & de l'expérience est la seule qui puisse nous mener à la vérité. Descartes , ce génie puissant , l'honneur de son siècle & de la France sa patrie , séduit par les délires de son imagination féconde , fabriqua dans son cabinet le système ingénieux des tourbillons pour expliquer celui de l'univers : Neuton , génie aussi vaste , mais rendu plus sage par les écarts mêmes de notre philosophe , vint avec des faits & des expériences répétées , vérifiées , comparées ; & les tourbillons de Descartes disparurent. Il en est partout comme en physique : nous ne pouvons , dans quelque genre que ce soit , connoître les causes que par les effets , ni les principes des arts que par leurs productions ; & il n'y a qu'une longue suite d'expériences , d'observations , & de comparaisons , qui puisse nous mettre

en état d'apprécier la juste valeur, l'étendue, & les bornes d'un principe.

J'ai donc regardé les différents usages des langues comme des phénomènes grammaticaux, dont l'observation devoit servir de base au système des principes généraux. J'ai consulté des Grammaires de toute espèce ; hébraïque , syriaque , chaldéenne , grecque , latine , françoise , italienne , espagnolle , basque , irlandaise , angloise , galloise , allemande , suédoise , laponne , chinoise , péruvienne. Sans renoncer aux vûes lumineuses qui s'y trouvent éparées comme au hasard, j'y ai plutôt cherché des faits que des principes. Je me suis tenu en garde contre les surprises des préjugés , contre les illusions de l'aveugle routine , contre les assertions vagues & non éprouvées , contre les règles hasardées , contre les systèmes calqués sans modification d'une langue sur une autre : en un mot, j'ai moins compté sur les défi-

ditions & les règles des grammairiens , que sur l'analyse même des exemples qu'ils me mettoient sous les yeux.

J'ai cru devoir traiter les principes du Langage , comme on traite ceux de la Physique , de la Géométrie , ceux de toutes les sciences ; parce que nous n'avons en effet qu'une Logique , & que l'esprit humain , si je puis risquer cette expression , est nécessairement assujetti au même mécanisme , quelles que soient les matières qui l'occupent. J'ai donc été , autant que je l'ai pu , à l'épargne des principes ; & pour ne pas les multiplier sans besoin , j'ai tâché de ramener à un seul , tous les usages qui m'ont semblé analogues : les exceptions m'ont paru être en Grammaire ce qu'elles sont effectivement en Physique , des dépositions de l'expérience contre le principe auquel on les rapporte comme exceptions.

En suivant constamment cette méthode , j'ai trouvé partout les mêmes vûes ,

vûes, les mêmes principes généraux, la même universalité dans les lois communes du Langage : j'ai vu que les différences des langues, que les idiotismes ne sont que des aspects différents des principes généraux, ou des applications différentes des lois communes & fondamentales ; que ces différences sont limitées, fondées en raison, réductibles à des points fixes ; qu'en conséquence tous les peuples de la terre, malgré la diversité des idiômes, parlent absolument le même Langage sans anomalie & sans exception ; & qu'enfin l'on peut réduire à un assez petit nombre les *Eléments nécessaires du Langage*, & à une méthode simple, courte, uniforme, & facile, l'enseignement de toutes les langues.

Je dis les *Eléments nécessaires du Langage*, parce qu'ils sont en effet, dans toutes les langues, d'une nécessité indispensable pour rendre sensible l'exposition analytique & métaphysique de la pensée. Mais je ne

prétends point parler d'une nécessité individuelle , qui ne laisse à aucun idiôme la liberté d'en rejeter aucun ; je veux seulement marquer une nécessité d'espèce , qui fixe les bornes du choix que l'on peut en faire. On fait , par exemple , que toutes les langues ne font pas usage des mêmes sons élémentaires ; mais tous ceux qui sont usités sont de quelqu'une des classes que j'ai assignées. Il y a des idiômes qui ont remplacé le service des prépositions par autant de cas , comme le basque & le péruvien ; d'autres qui ont remplacé le service des cas par des prépositions , comme le françois , l'italien , l'espagnol ; d'autres ont admis des cas & des prépositions , comme le grec , le latin , l'allemand ; d'autres enfin auroient pu supprimer les adverbes , soit en se servant toujours de la préposition avec le nom , soit en introduisant dans les noms un assez grand nombre de cas pour en désigner tous les rapports. Il y a , comme on voit , plusieurs

moyens de marquer les mêmes points de vûe : le choix en a été décidé , dans les différents idiômes , par les causes fortuites qui les ont fait naître & qui en ont déterminé le génie propre.

Au reste la science grammaticale a sur l'attention des savants , beaucoup plus de droit qu'on n'a coutume de le croire ; & l'on s'exposeroit à se tromper , si l'on ne vouloit en juger que par les progrès qu'on y a faits jusqu'ici. Les décisions informes des premiers grammairiens , répétées scrupuleusement d'âge en âge sans avoir jamais été soumises à l'examen , ont été servilement appliquées à tous les idiômes sans distinction & sans modification : ces méprises multipliées n'ont fait que multiplier les erreurs , épaisir les ténèbres autour des vrais principes , & avilir la science même. Par un retour fâcheux , mais presque naturel , le peu de cas que l'on en a fait faute de progrès marqués , est devenu un obstacle réel à ceux qu'on

y auroit pu faire : les bons esprits n'avoient garde de s'occuper sérieusement d'un objet dédaigné , & uniquement abandonné à l'enfance & au pédantisme.

Mais les Sanctius, les Wallis (4), les Arnaud, les du Marfais, ont montré par leurs excellents ouvrages , que la science de la parole ne diffère guères de celle de la pensée , qui est si honorable , si utile , si propre à l'homme ; que la Grammaire, qui ne peut éclairer l'une que par l'autre , est accessible à la Philosophie ; que

---

(4) Wallis, compté par M. de Fontenelle entre les fondateurs de la Géométrie de l'infini (*Préf.*), mérite aussi une place distinguée entre les fondateurs de la Grammaire générale. Son livre intitulé, *Grammatica linguæ anglicanæ, cui præfigitur de loquelâ sive sonorum formatione tractatus grammatico-physicus*, & dont la première édition parut à Oxfort en 1653, renferme des principes très-philosophiques, très-féconds, & très-dignes de l'esprit géométrique qui les discuta. Il ne paroît pas que le grammairien de P. R. ait connu cet ouvrage ; mais il est bien surprenant, que même les grammairiens anglois qui sont venus depuis, en aient si peu profité.

l'on peut en raisonner les principes , les généraliser , les féconder , en un mot faire un corps de science de cette partie de la littérature.

C'est l'exécution de ce projet que j'ose tenter dans l'ouvrage que je présente au public. J'y discute en trois livres les *Eléments nécessaires du Langage* : le premier traite des *Eléments de la Parole* ; le second , des *Eléments de l'Oraison* ; & le troisième , des *Eléments de la Syntaxe*. Le tableau analytique des divisions de l'ouvrage , que l'on trouvera à la fin de cette préface , indiquera le détail des matières que j'examine sous ces trois points de vûe.

Je ne dois point dissimuler que mon système de Grammaire est bien différent de celui qu'on a suivi jusqu'à présent , & qu'il renverse la plupart des idées reçues ; & je fais bien que plusieurs pourront en prendre acte pour me condamner , parce qu'il leur semble qu'il est dû un respect inviolable aux opinions accréditées par

(a) Horat.  
II. *Epist.* j.  
80.

l'usage des savants & par leur propre ancienneté ; disons tout : (a)

*Clament periisse pudorem , . . .  
Vel quia nil rectum , nisi quod placuit sibi , ducunt ;  
Vel quia turpe putant parere minoribus , & quæ  
Imberbes didicere , senes perdenda fateri.*

Ce qui est accrédité par un long usage mérite sans doute des égards ; & ces égards exigent qu'on n'abandonne pas une opinion , qu'on ne renonce pas à un système , à une méthode , sans justifier l'innovation par des raisons plus fortes que celles qui étayoient les principes anciens. Mais aussi faut-il convenir qu'il y auroit de l'excès , à vouloir consacrer en quelque sorte les opinions anciennes sur le seul titre de leur ancienneté , & à rejeter toutes les nouvelles par la seule raison de leur nouveauté. » En effet , dit Quintilien , qu'eût-ce été des siècles où l'on ne pouvoit se proposer aucun modèle, si les hommes de ce temps-là eussent cru ne devoir rien ima-

» giner , rien faire que ce qui leur  
 » étoit déjà connu ? Affûrément on  
 » n'auroit jamais rien inventé. Pour-  
 » quoi donc nous sera-t-il défendu  
 » de trouver quelque chose qui n'ait  
 » point été avant nous ? « (5) » Tout  
 » ce que nous avons aujourd'hui de  
 » plus excellent, dit en un autre en-  
 » droit ce maître judicieux, n'a pas  
 » toujours été. « (6) Loin donc de  
 » décourager ceux qui osent faire des  
 » recherches en quelque genre que ce  
 » soit , il faut convenir au contraire  
 » qu'on ne sauroit faire trop de tenta-  
 » tives , soit pour perfectionner soit  
 » pour découvrir. » C'est avoir contri-  
 » bué beaucoup à la découverte d'u-  
 » ne nouveauté , que d'en avoir seu-

---

(5) Quid enim futurum erat temporibus illis  
 quæ sine exemplo fuerunt, si homines nihil, nisi  
 quod jam cognovissent, faciendum sibi aut cogi-  
 tandum putassent? Nempe nihil fuisset inventum.  
 Cur igitur nefas est reperiri aliquid à nobis quod  
 ante non fuerit? *Instit. Orat. X. 2.*

(6) Quidquid est optimum, ante non fuerat.  
*Ibid. XII. 11.*

« lement conçu l'espérance. » (7)

Mais de tous les objets dont on doit desirer la perfection, il n'y en a peut-être pas un seul qui puisse autant intéresser & la société en général & la république des lettres en particulier, que la méthode d'enseigner & d'étudier les langues anciennes & modernes : la communication des idées en est une dépendance évidente ; mais les arts, les sciences, les mœurs même peuvent en tirer des secours considérables.

La langue hébraïque & les autres langues orientales qui y ont rapport, comme la chaldaïque, la syriaque, l'arabique, sont nécessaires pour la connoissance précise du vrai sens des textes originaux de nos livres saints ; & c'est dans ces livres que l'on trouve, avec la science du salut, l'origine des peuples, des langues, de l'Idolâtrie, de la

---

(7) Plurimum ad inveniendum contulit, qui speravit posse reperiri. *SENEC. Nat. quæst. VI. 5.*

Fable ; en un mot les fondements les plus sûrs de l'Histoire , & les clés les plus raisonnables de la Mythologie. Il n'y a qu'à voir seulement la *Géographie sacrée* de Samuel Bochart , pour prendre une haute idée de l'érudition prodigieuse que peut fournir la connoissance des langues orientales.

La langue grecque n'est guères moins utile à la Théologie , non seulement à cause du texte original de quelques-uns des livres du *Nouveau Testament* , & de la traduction grecque du *Pentateuque* par les Septante ; mais encore parce que c'est la langue des Chrysostôme , des Basile , des Grégoire de Nazianze , & d'une foule d'autres pères. Mais dans quelle partie de la littérature cette belle langue n'est-elle pas d'un usage infini ? Elle fournit des maîtres & des modèles dans tous les genres ; Poésie , Eloquence , Histoire , Philosophie morale , Physique , Histoire naturelle , Médecine , Géographie , &c.

La langue latine est aujourd'hui celle de l'Eglise catholique & de toutes les écoles de la Chrétienté , tant pour la Théologie & la Philosophie , que pour la Jurisprudence & la Médecine : c'est d'ailleurs l'idiôme des Cicéron & des Quintilien ; des Horace , des Virgile , des Térence , des Phèdre , des Ovide , & des Juvenal ; des Jule-César , des Salluste , des Tite-Live , des Tacite , des Quint-Curce , &c.

Le goût des sciences & des arts universellement répandu dans toute l'Europe , rend aujourd'hui intéressantes toutes les langues qu'on y parle. Personne n'ignore que l'allemand a quantité de bons ouvrages sur le Droit public , sur la Médecine & toutes ses parties , sur l'Histoire naturelle & principalement la Métallurgie ; que l'anglois a des richesses immenses en fait de Méthaphysique , de Mathématiques , de Physique , de Politique , & de Commerce ; que l'italien offre le champ le

plus vaste à l'étude de la Littérature, des beaux Arts, & de l'Histoire. Indépendamment des trésors que renferment les excellents Mémoires de nos Académies, notre françois a des chef-d'œuvres dans tous les genres, & peut dédommager amplement, par la communication de nos richesses, les étrangers qui voudront apprendre notre idiôme.

C'est donc dans la vûe de trouver une méthode d'introduction aux langues, qui pût en faciliter & en simplifier l'étude, que j'ai suivi, à l'égard de la Grammaire générale, la méthode d'examen proposée par Descartes pour toutes les matières philosophiques; & il étoit assez naturel que cet examen eût ici le même effet, qu'il eut autrefois sur d'autres matières. La Grammaire est en effet une vaste région, qui n'est, pour ainsi dire, qu'aperçue : on n'en a guères connu jusqu'à présent que ce que les anciens géographes connoissoient de la terre; quelques-unes des con-

trées habitables, déterminées par des positions fausses & dépendantes d'une figure inalliable avec les phénomènes observés depuis. On peut donc y faire encore de nombreuses & d'utiles découvertes. Sans prétendre me singulariser, j'ai pris une route qu'on n'avoit pas encore essayée, quoique bien des indices la désignassent comme la meilleure : j'ai fait mes observations, je les ai comparées entre elles & avec les opinions reçues ; j'ai pensé à remonter aux principes fondamentaux du Langage, par l'analyse des faits grammaticaux ; j'ai suivi le fil de cette analyse, souvent avec peine, quelquefois avec étonnement, toujours avec fidélité ; & mon système n'est que l'exposition sincère de mes résultats.

Ce mot de *système*, pour me servir des termes même de M. de Mai-

(b) Impr. *Dissertation sur la Glace* (b), » Je  
royale , » crains qu'il ne m'enlève des suffra-  
1749. p. v. » ges qui me seroient précieux : car

» *Système* ou *chimère* semblent être  
» aujourd'hui termes synonymes dans  
» la bouche de bien des personnes ,  
» d'ailleurs habiles , & qui se distin-  
» guent par leurs ouvrages. *C'est un*  
» *système* , fait souvent la critique en-  
» tière d'un livre ; se déclarer contre  
» les systèmes & assurer que ce qu'on  
» va donner au public n'en est pas  
» un , est devenu un lieu commun des  
» préfaces. «

Le savant académicien se débar-  
rasse bientôt de ses craintes , & dé-  
montre d'une manière victorieuse ,  
que le préjugé , à cet égard , a été  
porté au delà de ses justes bornes.  
Mais il s'agit de Physique dans son  
ouvrage ; & dans celui-ci il est ques-  
tion de Grammaire. Quel besoin y  
a-t-il , diront bien des gens , d'en-  
trer dans des discussions profondes &  
de recourir à une Métaphysique ab-  
straite , pour décider à quelle classe  
il faut rapporter des mots , dont après  
tout il n'importe que de bien con-  
noître la destination ? pour fixer le

service des terminaisons , dont l'emploi est suffisamment déterminé par l'usage de chaque langue ? en un mot , pour démêler dans le Langage , des finesse que la réflexion n'y a point mises , que les gens du grand monde qui parlent le mieux n'y apperçoivent point , & dont la connoissance paroît assez peu nécessaire ?

Réduisons les termes à leur juste valeur , & ne nous exposons pas aux inconféquences de la préoccupation. La Métaphysique grammaticale n'est rien autre chose que la nature du Langage mise à découvert , constatée par ses propres faits , & réduite à des notions générales. Il n'importe à la vérité que de bien connoître la destination des mots , & l'emploi des différentes terminaisons qu'ils peuvent prendre ; mais cette destination des mots & de leurs terminaisons en constitue la nature , & la connoissance de cette nature en est la Métaphysique.

Les finesse que cette Métaphysi-

que découvrir dans le Langage ne font point, si l'on veut, l'ouvrage de la réflexion ; mais elles méritent bien d'en être l'objet. Elles émanent en ce cas d'une source bien supérieure à notre raison chancelante & fautive ; elles viennent de la raison éternelle, qui nous dirige à notre insu, & dont nous ne saurions trop étudier les voies, pour apprendre à rectifier les nôtres.

Vainement prétendrait-on que ceux qui parlent le mieux n'apperçoivent pas ces principes délicats. Comment pourroient-ils les mettre si supérieurement en pratique, sans les appercevoir en aucune façon ? J'avoue qu'ils ne seroient peut-être pas en état d'en raisonner sur le champ selon toutes les règles ; parce qu'ils n'en ont point étudié l'ensemble & le système : mais enfin puisqu'ils suivent ces principes, ils les sentent donc au dedans d'eux-mêmes ; ils ne peuvent se dérober aux impressions de cette Logique naturelle, qui diri-

ge secrètement mais irrésistiblement les esprits droits dans toutes leurs opérations. Or la Grammaire générale n'est que l'exposition raisonnée des procédés de cette Logique naturelle.

Si cette exposition est abstraite & métaphysique, c'est la matière qui le comporte.

Si l'étude en est méprisable, si les ouvrages qui en portent l'empreinte sont ridicules, si les écrivains qui s'en occupent sont condamnables : c'est notre raison même & la Logique qu'il faut mépriser ; c'est la *Minerve*, la *Grammaire générale & raisonnée*, les savantes *Remarques* qu'on y a ajoutées, le livre des *Tropes*, celui des *Synonymes françois*, & je ne fais combien d'autres pareils, qu'il faut ridiculiser ; ce sont les Sanctius, les Arnaud, les Duclos, les du Marçais, les Girard, les Vaugelas, les Bouhours, l'Académie françoise elle-même qu'il faut condamner.

Enfin si cette Métaphysique est  
inutile

inutile ; c'est qu'il est inutile aux hommes de connoître les richesses & les ressources de l'esprit humain , de comprendre les règles éternelles qui les dirigent , de jouir de leur raison , & de s'élever au dessus de la condition des purs automates.

Mais pourquoi croiroit-on la Mé-taphysique déplacée dans un livre de Grammaire générale ? J'aimerois autant que l'on trouvât déplacés dans un traité de Théologie , les textes de l'Ecriture , les canons des conciles , les témoignages des pères ; que l'on voulût bannir de la Poésie , les inversions harmonieuses , les figures hardies , les images pittoresques , les sentiments vifs ; que l'on se plaignît de trouver des expériences dans les livres de Physique , des maximes dans les livres de Morale , des démonstrations dans les livres de Géométrie , de la vérité dans les livres d'Histoire.

La Grammaire en effet doit ex-poser les fondements , les moyens .

généraux , & les règles communes du Langage ; & le Langage est l'exposition de l'analyse de la pensée par la parole. Or il n'y a rien de plus abstrait & de plus métaphysique que cet objet ; les moyens de le rendre sensible doivent y être adaptés , & l'abstraction des principes de la Grammaire générale est en leur faveur un préjugé , plutôt qu'un titre pour les condamner : on ne doit , à le bien prendre , compter que sur ceux que l'on aura reçus des mains de la Métaphysique.

Quelque effrayante qu'on veuille la faire , c'est pourtant elle seule qui peut approfondir la vérité dans quelque genre que ce soit. C'est une espèce d'axiome , ou du moins c'est un proverbe reçu dans la république des lettres , que » Qui ne fait pas la » métaphysique d'une chose , ne doit » pas se flatter de savoir la chose. » C'est qu'il n'y a que la Métaphysique ; c'est-à-dire , l'examen le plus réfléchi & le plus analysé des idées

abstraites , qui puisse découvrir la vérité , l'étendue , & l'application des principes. Sans elle , les idées fondamentales auront été mal vues ; les définitions seront ou obscures , ou diffuses , ou fausses ; les règles seront ou mal digérées , ou mal présentées ; on aura omis des choses essentielles , ou on se fera chargé de superflues ; l'ensemble n'aura pas le mérite de l'ordre : & c'est l'ordre qui fixe l'analogie & la correspondance des principes , qui les fait retenir l'un par l'autre en les enchaînant , qui les enchaîne de manière que les reflets multipliés augmentent la lumière & que la lumière les féconde en les éclairant.

Je demanderois volontiers à ceux qui voudroient que l'on s'en tint aux idées reçues , s'ils jugent plus clairs , plus simples , plus accommodés à la faible intelligence des enfants , les livres élémentaires qui ont cours aujourd'hui , les principes qui y sont adoptés , & la méthode longue , em-

barrassante, & ridicule, qui en est une suite nécessaire. » Il me semble, (c)IV.Entr. » dit le P. Lami (c), & il n'y a au-  
sur les sc. cun de nous, qui ne puisse, s'il est de bonne foi, le dire avec lui : » Il » me semble qu'on me mettoit la tête » dans un sac, & qu'on me faisoit » marcher à coups de fouet, me châtiant toutes les fois que, ne voyant » point, j'allois de travers. Je ne » comprenois rien à toutes ces règles » qu'on me forçoit d'apprendre par » cœur. «

Qu'on y prenne garde : ce n'est, pour continuer l'allégorie du P. Lami, que l'habitude du vieux sac qui fait qu'on ne veut pas essayer d'un nouveau ; quoiqu'à force d'essais on puisse à la fin en trouver un de gaze qui laissera passer la lumière.

Les enfants en effet, qui n'ont point encore de préjugés, recevront ceux de mon système aussi aisément que ceux d'un autre, quand on les aura réduits aux notions élémentaires. Que dis-je ? Ils les recevront

bien plus aisément, puisqu'il ne s'agira que d'un petit nombre de principes : les notions des différentes parties d'oraison & des diverses espèces de temps, les définitions justes des cas & des modes, & celle de l'ellipse ; c'est tout ce qu'il faut, avec les déclinaisons & les conjugaisons, pour entrer dans l'explication raisonnée de toutes les phrases pleines ou elliptiques, directes, inverses, ou hyperbatiques. J'ajoute que les enfants recevront ces principes avec plus de fruit ; parce qu'ils seront raisonnés, assortis aux usages, liés entre eux systématiquement, & qu'ils ne seront jamais démentis par des exceptions contradictoires.

Avant que j'en eusse fait l'essai, je craignois moi-même que cette réduction ne fût ou difficile ou inutile ; mais mon expérience m'a rassuré sur l'un & sur l'autre. Mon système des temps est ce qu'il y a dans ma Grammaire, non seulement de plus éloigné des opinions reçues

mais encore de plus abstrait : cependant après en avoir expliqué les premières définitions , j'ai eu , dans une classe , la satisfaction de voir plus d'un élève deviner les suivantes , me les donner dans les propres termes que j'avois préparés pour eux , & y appliquer les exemples avec la plus grande justesse. C'est que rien n'est si clair que le vrai , quand il est pris dans sa simplicité primitive , & qu'il n'y a que l'erreur qui porte les ténèbres avec elle.

Si ma propre raison , si mes expériences particulières ne m'en font point accroire ; j'ai donc lieu d'espérer qu'il pourra sortir de cet ouvrage une méthode simple , aisée , courte , & uniforme , pour servir d'introduction à l'étude de toutes les langues. C'est en se rapprochant des vûes de mon système , que M. de Kéralio , capitaine aide-major à l'Ecole R. M. s'est mis , dans l'espace de quelques semaines , en état de traduire du suédois en françois , plu-

fleurs des morceaux compris dans le premier volume de la *Collection* qu'il a dédiée à l'Académie R. des inscriptions & belles-lettres : (8) il a rapporté, en peu de pages, aux principes de mon système grammatical, les usages pratiques de la langue suédoise, de manière à réduire la Grammaire particulière de cette langue à une étude de quelques jours. Il est actuellement occupé à rédiger la Grammaire grecque d'après les mêmes vues. Mon système ne peut que gagner beaucoup, en passant par les mains de l'homme de lettres à qui il a le plus d'obligation : car je ne veux pas laisser ignorer au pu-

---

(8) *Collection de différents morceaux sur l'histoire naturelle & civile des pays du Nord, sur l'histoire naturelle en général, sur d'autres sciences, sur différents arts ; traduits de l'allemand, du suédois, du latin, avec des notes du traducteur. A Paris chez Davidts, quai des Aug. 1762. Tout l'ouvrage doit être en 8 vol. in-12. L'Académie des sciences de Stockolm a fait à l'auteur des compliments sur la sagesse de son choix & sur la fidélité & l'élégance de sa traduction.*

blic , que j'ai trouvé dans ce savant militaire , pour la composition des articles de Grammaire que j'ai fournis à l'Encyclopédie ; & par conséquent pour cet ouvrage-ci même , les secours d'une Métaphysique aussi sûre que pénétrante , la connoissance de plusieurs langues anciennes & modernes , & , par dessus le tout , le caractère le plus honnête & le plus communicatif.

Indépendamment des excellentes vûes que j'ai puisées dans les bons ouvrages , que je cite avec fidélité dans le cours du mien ; je pourrois me prévaloir des noms les plus illustres dans la république des lettres , comme garants de quantité d'avis sages dont j'ai profité , de savantes observations qui m'ont corrigé , & d'encouragements flatteurs qui m'ont soutenu & échauffé. Je m'abstiens de les nommer , parce que je dois éviter de prévenir le jugement du public par des suffrages qui ont droit d'entraîner le sien : mais je crois du moins

pouvoir parler de mon travail avec quelque confiance , puisqu'il en est tant dû aux lumières des savants que j'ai consultés ; & j'espère que , malgré les fautes de détail , inévitables dans un ouvrage de la nature de celui-ci , l'ensemble de mon système trouvera quelque indulgence auprès de ceux qui l'examineront après eux.

Je n'ai garde de me croire irrépréhensible ou supérieur à toutes les objections , & moins encore de vouloir les éviter. C'est à l'utilité publique que j'ai consacré mon travail ; & il n'est rien que je désire tant , que de le voir perfectionné & rendu plus digne de sa destination par une critique éclairée , sage , impartiale , & sévère. Trop heureux à ce prix , si , en facilitant par ma méthode la communication des idées entre les nations , je pouvois contribuer d'autant à étendre cette bienveillance sociale , qui est le premier devoir de l'humanité , le fondement de toutes les bonnes lois , & la principale source du bonheur des hommes.

S'il m'étoit permis d'espérer que mon livre passât chez les étrangers, & pût y fixer quelques moments l'attention des gens de lettres ; je les prierois , aussi instamment que sincèrement , d'examiner mes procédés & mes vûes , de peser l'utilité plus ou moins grande de mes idées , de les comparer aux usages particuliers de leurs langues respectives , & de me faire passer leurs observations par les voies ouvertes à la communication littéraire. Je recevrai toutes les bonnes remarques avec docilité, & j'en ferai usage avec reconnoissance.

*Tantum abest ut scribi contra nos nolumus , ut id etiam maximè optemus. . . .*

*Nos qui sequimur probabilia , nec ultra id quod verisimile occurrerit progredi possumus ; & refellere sine pertinaciâ & refelli sine iracundiâ parati sumus. Cic. II. Tusc. disput. ij. alit. 4 & 5.*



---

# TABLEAU ANALYTIQUE

*des divisions de cet ouvrage.*

---

## L I V R E I.

### Des Eléments de la Parole.

**CHAP. I.** *DES Voix simples & des lettres voyelles.*

**CH. II.** *De l'Hiatus, & des effets qu'il a occasionnés.*

**ART. I.** *De l'Hiatus entre deux mots ; de l'Elision ; de l'Euphonie.*

**ART. II.** *De l'Hiatus dans le corps du mot ; de la brièveté d'une voyelle avant une autre ; des Diphthongues.*

**CH. III.** *Des Articulations & des lettres consonnes.*

**ART. I.** *Des Articulations organiques.*

§. 1. *Relativement à la partie organique qui les produit, elles sont labiales ou linguales.*

§. 2. *Relativement à l'issue de l'explosion, elles sont nasales ou orales.*

§. 3. *Relativement au mécanisme de leur formation, elles sont muettes ou sifflantes, dentales, gutturales, palatales, ou liquides.*

§. 4. *Relativement à la force de l'explosion, elles sont constantes ou variables ; & celles-ci foibles ou fortes.*

**ART. II.** *De l'Aspiration.*

**ART. III.** *Difficultés résolues.*

§. 1. *Des prétendues différences de son du G, & de celles du Q.*

§. 2. *Des prétendues Articulations mouillées.*

**CH. IV.** *Des Syllabes.*

**CH. V.** *De la Quantité des syllabes.*

**CH. VI. De l'Accent des syllabes.**

- I. De l'Accent prosodique ou tonique.
- II. De l'Accent oratoire ou pathétique.
- III. De l'Accent musical.
- IV. De l'Accent national.
- V. De l'Accent imprimé ou figuré.

**CH. VII. De la Prosodie des mots.**

- I. L'Aspiration n'est pas du ressort de cette Prosodie.
- II. L'Accent tonique & la Quantité en sont les seuls objets.

**CH. VIII. Des Lettres, de l'Alphabet, & de l'Orthographe en général.**

**CH. IX. De l'assemblage des Lettres, & de la manière de lire.**

- ART. I. Lecture de gauche à droite.
- ART. II. Lecture de droite à gauche.

**L I V R E I I.**

**Des Eléments de l'Oraison.**

**CHAP. I. Des Noms.**

**CH. II. Des Pronoms.**

**CH. III. Des Adjectifs.**

**ART. I. Des Adjectifs physiques.**

**ART. II. Des Articles.**

**§. 1. De l'Article indicatif.**

**§. 2. Des Articles connotatifs.**

**I. Des Articles universels.**

1. Articles universels positifs ; [ 1°. collectif.  
2°. distributif.

2. Article universel négatif.

**II. Des Articles partitifs.**

1. Articles partitifs indéfinis.

2. Art. partitifs [ 1°. numériques.  
2°. possessifs.  
définis ; 3°. démonstratifs, [ purs.  
conjonctifs.

§. 3. *Réflexions générales sur les Articles.*

CH. IV. *Des Verbes.*

ART. I. *De la nature du Verbe.*

ART. II. *Des différentes espèces de Verbes.*

I. *Du Verbe substantif & des Verbes adjectifs, ou connotatifs.*

II. *Des Verbes connotatifs divisés en actifs, passifs, & neutres.*

ART. III. *Des Temps du Verbe.*

§. 1. *Système métaphysique des Temps du Verbe.*

I. *Première division générale des Temps, en Présents, Prétérits, & Futurs.*

II. *Seconde division des Temps, en indéfinis & définis; & de ceux-ci en actuels, antérieurs & postérieurs.*

§. 2. *Application du système métaphysique des Temps aux usages des langues.*

I. *Application du système des Présents aux usages reçus.*

II. *Application du système des Prétérits aux usages reçus.*

III. *Application du système des Futurs aux usages reçus.*

§. 3. *Confirmation du système métaphysique des Temps par les Analogies des langues.*

I. *Analogies des Temps dans quelques langues modernes de l'Europe.*

II. *Analogies des Temps dans la langue latine.*

III. *Analogies de quelques divisions des Temps particulières à la langue françoise.*

§. 4. *Réflexions générales sur les Temps.*

I. *Objections résolues.*

II. *Observations générales.*

CH. V. *Des mots supplétifs.*

ART. I. *Des Prépositions.*

ART. II. *Des Adverbes.*

CH. VI. *Des Conjonctions.*

CH. VII. *Des Interjections.*

# *LIVRE III.*

## *Des Eléments de la Syntaxe.*

### *CHAP. I. De la Proposition.*

#### *ART. I. De la matière grammaticale de la Proposition.*

- I. Le Sujet & l'Attribut peuvent être simples ou composés.*
- II. Le Sujet & l'Attribut peuvent être incomplexes ou complexes.*

#### *ART. II. Des différentes espèces de Propositions.*

- I. Des Propositions simples & composées.*
- II. Des Propositions incomplexes & complexes.*
- III. Des Propositions incidentes.*
  - 1. Des Propositions incidentes explicatives.*
  - 2. Des Propositions incidentes déterminatives.*
- IV. Des Propositions détachées & des Périodes.*

### *CH. II. Du Complément.*

#### *ART. I. Des différentes espèces de mots susceptibles de Complément.*

- I. Des mots qui ont une signification générale.*
- II. Des mots qui ont une signification relative.*

#### *ART. II. Des différentes sortes de Compléments.*

- I. Compléments envisagés dans la forme de leur expression.*
- II. Compléments envisagés dans l'effet de leur signification.*

#### *ART. III. De l'ordre que doivent garder entre eux les différents Compléments d'un même mot.*

### *CH. III. Des Nombres.*

### *CH. IV. Des Cas.*

#### *ART. I. Du Nominatif.*

#### *ART. II. Du Vocatif.*

#### *ART. III. Du Génitif.*

#### *ART. IV. Du Datif.*

#### *ART. V. De l'Accusatif.*

**I. L'Accusatif n'est jamais le régime immédiat du Verbe actif.**

**II. L'Accusatif n'est jamais le sujet de l'Infinitif.**

**ART. VI. De l'Ablatif.**

**ART. VII. Des Cas en général.**

**CH. V. Des Genres & des Personnes.**

**ART. I. Des Genres.**

**ART. II. Des Personnes.**

**CH. VI. Des Modes.**

**ART. I. Des Modes personnels.**

**§. 1. De l'Indicatif.**

**§. 2. De l'Impératif.**

**§. 3. Du Suppositif.**

**§. 4. Du Subjonctif.**

**ART. II. Des Modes impersonnels.**

**§. 1. De l'Infinitif.**

**§. 2. Du Participe.**

**ART. III. Des Modes en général.**

**CH. VII. De la Concordance.**

**ART. I. Des lois de la Concordance.**

**§. 1. Concordance de l'Adjectif avec le Nom.**

**I. Concordance des Adjectifs non conjonctifs.**

**II. Concordance des Adjectifs conjonctifs.**

**§. 2. Concordance du Verbe personnel avec le sujet.**

**ART. II. Du fondement de la Concordance.**

**CH. VIII. De la plénitude de la phrase.**

**ART. I. De l'Ellipse.**

**§. 1. Fondements de l'Ellipse.**

**I. Quelques usages des Prépositions françoises expliqués par l'Ellipse.**

**II. Ellipse dans les Propositions interrogatives, optatives, hypothétiques, &c.**

**§. 2. Espèces d'Ellipses.**

**I. Le Zeugme.**

**II. La Syllepse ou Synthèse.**

§. 3. *Erreurs occasionnées par l'Ellipse.*

- I. *Invention de l'Enallage & de l'Aniptose.*
- II. *Abus du mot Hellénisme dans la Syntaxe latine.*

III. *Règles fausses introduites dans la Syntaxe.*

IV. *Sophismes fondés sur de fausses analogies , ou qui les établissent.*

ART. II. *Du Pléonafme.*

§ 1, *Du Pléonafme proprement dit.*

§. 2. *De la Périssologie.*

CH. IX. *De l'ordre de la phrase.*

ART. I. *Fondemens de la Construction analytique ou grammaticale.*

ART. II. *Examen des preuves des nouveaux systèmes de Construction.*

ART. III. *Des figures de Construction.*

§. 1. *De l'Inversion & de l'Hyperbate.*

§. 2. *De l'Hypallage.*

CHAP. X. *De la Ponctuation.*

ART. I. *Usages de la Virgule , en VII règles.*

ART. II. *Usages du Point avec la Virgule , en IV règles.*

ART. III. *Usages des deux Points , en V règles.*

ART. IV. *Du Point & de l'Alinéa.*

I. *Du Point simple.*

II. *Du Point interrogatif.*

III. *Du Point exclamatif.*

IV. *De l'Alinéa.*



# GRAMMAIRE GÉNÉRALE.

## LIVRE I.

*Des éléments de la Parole.*

### INTRODUCTION.

LIV. I.

**D**IEU, qui avoit destiné l'homme à vivre en société, avoit préparé en lui l'organe de la parole, pour être l'instrument de la communication des pensées. Au moyen de la flexibilité prodigieuse des parties de cet organe, les hommes sont capables de prononcer une certaine quantité de sons simples; de les lier avec assez de rapidité pour en former de composés; & de combiner les uns & les autres en tant de façons, que la

Tome I.

A

## 2 *Éléments de la Parole.*

LIV. I. fécondité même de l'esprit humain , toute infinie qu'elle paroît être , ne semble pas pouvoir épuiser les ressources de l'organe.

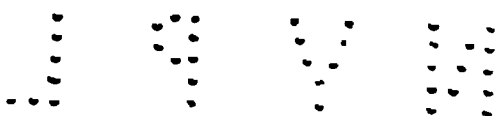
La communication des pensées par l'Écriture n'est guères moins admirable que celle qui se fait par la Parole. Ce ne fut apparemment qu'après bien des méditations & des essais multipliés , que , dégoûté des difficultés , des équivoques , des obscurités , des bornes trop étroites de l'écriture hiéroglyphique , l'inventeur de l'écriture littérale reconnut le nombre assez petit des sons élémentaires , & comprit qu'en les représentant par autant de caractères distincts , on pourroit combiner ces caractères comme les sons qu'ils représentent : ce qui constitue en effet

. . . . . *Cet art ingénieux*  
*De peindre la parole & de parler aux yeux ;*

art merveilleux , qui fixe à jamais la Parole & la pensée qu'elle exprime , qui porte l'une & l'autre aux absents , qui les fait passer à la postérité la plus réculée , & dont on peut dire avec vérité & sans restriction , ce que dit M. Diderot d'un idiome qui deviendrait commun à tout le genre humain :

(a) Encyclop. au mot  
 ENCYCLO-  
 PÉDIE.

(a) que par son moyen , la distance des temps dispareît , les lieux se touchent , il se forme des liaisons entre tous les points habités de l'espace & de la durée , & tous les êtres vivants & pensants s'entretiennent.



## *Des Voix & Voyelles.* 3

C'est donc l'examen raisonné de ces premiers éléments de la Parole, soit prononcée soit écrite, qui va être l'objet de ce premier livre.

---

### CHAPITRE I.

#### *Des Voix simples & des lettres Voyelles.*

---

ON distingue dans la Parole deux sortes d'éléments, la voix simple & l'articulation. CHAP. I.

La *Voix simple* est un son qui résulte de la simple émission de l'air, & dont les différences essentielles dépendent de la forme du passage que la bouche prête à cet air pendant l'émission.

L'Écriture, qui peint la Parole, parce qu'elle en représente les éléments dans l'ordre de leur production par le moyen des lettres qui en sont les signes, doit donc comprendre pareillement deux sortes de lettres ; ce sont les voyelles & les consonnes.

Les *Voyelles* sont des lettres consacrées par l'usage national à la représentation des voix simples. » Les *Voyelles*, dit M. du Mar-  
» fais, (b) sont ainsi appelées du mot *voix*,  
» parce qu'elles se font entendre par elles-  
» mêmes ; elles forment toutes seules un  
» son, une voix : « c'est-à-dire qu'elles re-

(b) Encyclop. au mot  
CONSONNE.

## 4 *Éléments de la Parole.*

LIV. I. présentent des sons qui n'ont besoin que de la simple ouverture de la bouche & d'une forme déterminée dans ce passage , pour devenir sensibles & se faire entendre.

Dans les différents articles de l'*Encyclopédie* où j'ai eu occasion de toucher cette matière , j'ai dit que la voix humaine comprend deux sortes d'éléments , le son & l'articulation. Ce langage , nouvellement introduit dans la Grammaire , m'avoit paru mériter attention ; parce qu'il distingue en effet des éléments réellement distincts & toujours confondus par la plupart des grammairiens.

(c) Gramm.  
fr. ch. I. art.  
ij. & iv.

M. Restaut me semble être le premier qui ait voulu éviter cette confusion , (c) lorsqu'il définit les voyelles , *des lettres employées pour exprimer un son simple qui se forme par la seule ouverture de la bouche ;* & les consonnes , *des lettres . . . dont on se sert pour exprimer les différentes articulations des sons simples & permanents.* Cette distinction néanmoins étoit plutôt indiquée par le tour des définitions , que nettement envisagée par l'auteur ; puisqu'il désigne encore sous le nom de *sons* ce que font entendre les consonnes prononcées. *Quand je dis ,* ajoute-t-il , *ba , ca , da , &c. je fais entendre , conjointement avec le son de l'a , plusieurs autres sons formés par les différents mouvements de la langue , des dents , & des lèvres : & ce sont les sons produits par ces mouvements , que l'on*

## *Des Voix & Voyelles.* 5

*appelle articulations , & qui sont représentés* CH. I  
*par les consonnes.*

M. l'abbé Girard avoit pris sur cela un parti plus réfléchi & plus décidé. » Comme » la prononciation dépend , dit-il , ( *d* ) & » de la situation & du mouvement des or-  
ganes ; cela fait qu'elle comprend deux » espèces de modifications , dont l'une for-  
me le son & l'autre l'articulation. Le son » est la voix prononcée par la seule forme » du passage que lui donne la situation des » organes. . . L'articulation consiste dans les » mouvements que les organes ajoutent à » leur situation dans le temps de l'impulsion » de la voix : elle ne sauroit être entendue » sans le secours du son , dont elle est l'ac-  
compagnement. . . On nomme particulié-  
rement *voyelles* , ceux ( les caractères ) qui » représentent les sons ; & *consonnes* , ceux » qui représentent les articulations : « Voilà la distinction nettement énoncée ; & les fondements en sont bien marqués dans la diversité du mécanisme qui opère les deux sortes d'éléments , & qui établit la nécessité de les distinguer entre eux. C'est l'évidence de cette nécessité qui avoit déterminé M. Harduin , secrétaire perpétuel de la Société littéraire d'Arras , à adopter le langage de M. l'abbé Girard dans ses *Remarques diverses sur la prononciation & sur l'orthographe* : & je l'avois adopté moi-même , pour les mêmes

( *d* ) *Vrais princip. Tom. I. Disc. 1. pag. 7.*

## 6 *Éléments de la Parole.*

LIV. I. raisons , dans les articles de Grammaire que j'ai faits pour l'*Encyclopédie*.

Je ne renonce pas ici à la distinction des deux espèces d'éléments , elle est indispensable ; mais je crois qu'elle doit être caractérisée par d'autres termes. Les articulations , représentées par les consonnes , ne sont pas moins du ressort de l'ouïe que les voix représentées par les voyelles ; ce sont donc des éléments qui doivent également être compris dans la classe des sons. C'est conserver d'ailleurs le langage commun des grammairiens : ce que l'on doit toujours faire autant que le permettent les intérêts de la vérité ; 1<sup>o</sup>. par respect pour l'unanimité , qui a toujours la présomption en sa faveur , tant qu'elle n'est pas combattue par de bonnes raisons ; 2<sup>o</sup>. pour ne pas s'exposer au danger de n'être pas entendu & approuvé , faute de justifier suffisamment les termes nouveaux ou le nouvel usage que l'on fait des anciens.

Je conserverai donc le nom général de *sons* aux éléments de la Parole représentés par les lettres ; & j'appellerai spécialement *voix* & *articulations* , les deux sortes de sons représentés par les voyelles & par les consonnes.

Notre langue me paroît avoir admis huit voix fondamentales , d'où dérivent , par des changements fort légers , les autres voix sim-

ples usitées parmi nous. Les voici rangées CH. I.  
selon l'analogie des dispositions de la bouche  
lors de leur formation.

a	comme dans	cadre.		eu	comme dans	meunier.
ê		tête.		o		poser.
é		bonté.		u		lumière.
i		misère.		ou		poudre.

I. La bouche est simplement plus ou moins ouverte pour la génération des quatre premières voix, qui retentissent dans la cavité de la bouche : je les appellerois volontiers des *voix retentissantes*, & les voyelles qui les représenteroient feroient pareillement nommées *voyelles retentissantes*.

A est à la tête, non de droit divin, comme le dit sérieusement Wachter dans les prolégomènes de son *Glossaire germanique* (e); mais parce que c'est la voix la plus naturelle, & la première ou du moins la plus fréquente dans la bouche des enfants. (e) Sect. II. § 32.  
L'ouverture de bouche nécessaire à la prononciation de cette voix, est de toutes la plus aisée & celle qui laisse le cours le plus libre à l'air intérieur. Le canal semble se rétrécir de plus en plus pour les autres : la langue s'élève & se porte en avant pour Ê; un peu plus pour É; & les mâchoires se rapprochent encore un peu davantage pour I.

LIV. I. Pour la génération des quatre dernières voix, les lèvres se rapprochent ou se portent en avant d'une manière si sensible, que l'on pourroit donner à ces voix le nom de *labiales*, & aux voyelles qui les représenteroient la dénomination analogue de *voyelles labiales*.

Les lèvres forment autour de la bouche une espèce de cercle pour produire EU; elles se ferment davantage & se portent en avant pour O; encore plus pour U; mais pour le son OU, elles se ferment & s'avancent plus que pour aucun autre.

II. Les deux premières voix de chacune de ces deux classes sont susceptibles de certaines variations, que notre usage n'a pas données aux autres sons des mêmes classes, parce qu'apparemment ils s'en accommoderoient moins aisément, ou qu'ils n'en seroient point du tout susceptibles. Ainsi l'on pourroit, sous ce nouvel aspect, distinguer les huit voix fondamentales en deux autres classes; savoir quatre *variables* & quatre *constantes*: & les voyelles qui les représenteroient seroient désignées par les mêmes dénominations.

1°. Les voix *variables*, que M. Duclos appelle *grandes voyelles* (f), sont les deux premières voix retentissantes A, Ê; & les deux premières labiales EU, O. Elles sont variables; parce que chacune d'elles peut

(f) Rem. sur la Gramm. gén. l. j.

être *orale* ou *nasale*, & que chaque orale CH. I.  
peut être *grave* ou *aigüe*.

Une voix variable est *orale*, lorsque l'air qui en est la matière sort entièrement par l'ouverture de la bouche disposée comme il convient à ce son. Une voix variable est *nasale*, lorsque l'air qui en est la matière sort en partie par l'ouverture de la bouche & en partie par le nez.

Une voix orale est *grave*, lorsqu'étant obligé d'en traîner davantage la prononciation & d'appuyer en quelque sorte dessus, l'on sent que l'oreille, indépendamment de la durée plus longue du son, y apperçoit quelque chose de plus plein, de plus nourri, pour ainsi dire, & de plus marqué. Une voix orale au contraire est *aigüe*, lorsque la prononciation en étant plus légère & plus rapide, l'oreille y apperçoit quelque chose de moins nourri & de moins marqué, & qu'elle en est, en quelque manière, piquée plutôt que remplie. Ainsi

A est oral & grave dans *pâte*, oral & aigu dans *pate*; & nasal dans *pante* (de lit).

Ê est oral & grave dans la *tête*, oral & aigu dans il *tette*; & nasal dans *teinte*.

EU est oral & grave dans le *jeûne* (du carême), oral & aigu dans un *jeune* (homme), oral & muet ou presque insensible dans *je* (moi), car c'est toujours le même

LIV. I. son, quoique l'orthographe soit différente ; enfin il est nasal dans être à *jeun*.

O est oral & grave dans *côte* (forte d'os), oral & aigu dans *cote* (espèce de jupe) ; & nasal dans *conte* (récit.).

2<sup>o</sup>. Les voix *constantes*, que M. Duclos appelle *petites voyelles*, (g) sont les deux dernières voix retentissantes É, I ; & les deux dernières labiales U, OU. Elles sont constantes : parce qu'en effet chacune d'elles est constamment orale, sans devenir jamais nasale ; & qu'elles ont toujours le même degré de plénitude & d'intensité, si on peut parler ainsi, sans aucune distinction de son grave ou aigu, soit qu'on en hâte la prononciation, soit qu'on la fasse durer plus longtemps.

Voici donc le système complet des huit voix fondamentales usitées dans notre langue, & de celles qui en sont dérivées au moyen des variations que l'on vient d'assigner : je les représenterai conformément à notre orthographe actuelle, & je les justifierai par des exemples où la prononciation en est sensible.

Il est évident par cette table qu'il y a dix-sept voix distinctes usitées dans notre langue, conformément au calcul de M. Duclos, que je n'ai pas prétendu réduire en système, mais que j'ai trouvé d'accord avec

celui de mes réflexions : faudroit-il qu'il y eût pareillement dix-sept voyelles dans notre alphabet ?

# V O I X

## RETENTISSANTES.

## LABIALES.

VARIABLES.

CONSTANTES.

A {	ORALE { grave... <i>â</i> ...pâte. aiguë... <i>ä</i> ...pâte.	EU {	ORALE { grave... <i>êu</i> ...jeûneur. aiguë... <i>eu</i> ...jeune <i>ss</i> .. muette... <i>ë</i> ...je.
	NASALE..... <i>AN</i> ...pâte.		NASALE..... <i>EUN</i> ...jeun.
Ê {	ORALE { grave... <i>ê</i> ...côte. aiguë... <i>ê</i> ...côte.	O {	ORALE { grave... <i>ô</i> ...côte. aiguë... <i>o</i> ...côte.
	NASALE..... <i>ÊIN</i> ...côte.		NASALE..... <i>ON</i> ...côte.
{	Ê..... <i>ê</i> ...pâte.	{	U..... <i>u</i> ...fojet.
	L..... <i>l</i> ...bâti.		OU..... <i>ou</i> ...soumis.

Je crois que ce seroit multiplier les signes sans nécessité ; ou même effacer les traces de l'analogie naturelle des voix , qui exigent une même disposition dans le tuyau organique de la bouche. En descendant de l'*a* à

LIV. I. l'ou, il est aisé de remarquer que le diamètre du canal de la bouche diminue, & qu'au contraire le tuyau qu'elle forme s'allonge par des degrés, inappréciables peut-être dans la rigueur géométrique, mais aussi réellement distingués entre eux que les huit voix fondamentales que caractérisent ces degrés. Il ne paroît pas au contraire qu'il y ait dans la disposition de l'organe aucune différence sensible, qui puisse caractériser les variations dont les voix fondamentales sont susceptibles : ces changements ne paroissent guères venir que de l'affluence plus ou moins considérable de l'air sonore, de la durée plus ou moins longue du son, ou de quelque autre principe également indépendant de la forme actuelle du passage.

Il seroit donc raisonnable, pour conserver les traces de l'analogie, que notre alphabet eût seulement huit voyelles, qui représenteroient les huit voix fondamentales. Dans ce cas, un signe de nasalité, comme pourroit être notre accent circonflexe, dont les deux pointes désigneroient les deux issues du son ; un signe de longueur, tel que pourroit être notre accent grave, naturellement destiné à cet office par sa dénomination ; & un signe tel que notre accent aigu ou l'accent horizontal — des grecs & des latins, pour caractériser l'eu muet ; ces trois signes seroient avec nos huit voyelles tout l'appar-

reil alphabétique de ce système. La voyelle qui n'auroit pas le signe de nasalité, représenteroit un son oral ; celle qui n'auroit pas le signe de longueur, représenteroit un son bref : & quoique Théodore de Bèze ait décidé (*h*) que *Eadem syllaba acuta quæ producta*, & *eadem gravis quæ correpta* ; il est cependant certain que ce sont ordinairement les sons graves qui sont longs, & les sons aigus qui sont brefs : d'où il suit que la présence ou l'absence du signe de longueur serviroit encore à désigner que le son variable est grave ou aigu. Ainsi *a* oral, bref, & aigu ; *à* oral, long, & grave ; *â* nasal.

(*h*) *De francica lingua rectâ pronuntiatione tractatus.* Genev. 1584.

Ce que je propose ici n'est point une nouvelle pratique que je veuille introduire ; je connois, & je ferai voir ailleurs (*i*) l'injustice & les dangers du Néographisme. Mais en suivant scrupuleusement l'usage, il est permis & même utile d'observer ce qu'il peut avoir de vicieux, & les corrections qu'il pourroit admettre. 1°. On est plus en état d'apprécier les nouveautés de détail que les néographes tâchent d'introduire de loin à loin, & de juger du cas que l'on en doit faire, ainsi que du parti que l'on doit prendre à ce sujet. 2°. En établissant une règle immuable, fondée sur la raison & sur la nature des choses : on s'en fait comme une pierre de touche, pour éprouver les opinions différentes ; ou comme un flambeau, qui porte

(*i*) CH. VIII.

LIV. I. la lumière jusques sur l'origine des erreurs. En voici un exemple qui tient à la matière dont il s'agit ici.

Dans le rapport analysé des *Remarques* de M. Duclos, sur la *Grammaire générale* de P. R. & du *supplément* de M. l'abbé Fromant, que fit à l'Académie R. des sciences, belles-lettres, & arts de Rouen, M. Maillet du Boullay, secrétaire de cette Académie pour les belles-lettres; il compare & discute les pensées des trois auteurs sur la nature des voix & des voyelles, qu'il désigne par le même nom de *voyelles*. » Cette multipli-  
 » cation de voyelles, dit-il, est-elle bien  
 » nécessaire ? & ne seroit-il pas plus simple  
 » de regarder ces prétendues voyelles (il  
 » parle des *nasales*) comme de vraies syllabes, dans lesquelles les voyelles sont modifiées par les lettres *m* ou *n* qui les suivent ? « Il est visible que notre orthographe fait ici illusion à M. du Boullay, & qu'il ne se seroit pas même douté de l'influence des lettres *m* ou *n*, si nous & ceux que nous avons imités, avions été dans l'usage de marquer cette nasalité par l'accent circonflexe, comme je l'ai proposé : il auroit lu sans préjugé les preuves satisfaisantes qu'a données M. l'abbé de Dangeau, (k) pour démontrer que les sons que je nomme ici voix nasales, & qu'il nommoit voyelles nasales ou sourdes, sont de véritables voix

(k) Opusc.  
 sur la langue  
 françoise.  
 pag. 19-32.

simples & inarticulées en elles-mêmes ; & CH. I.  
il n'auroit pas manqué d'être de l'avis de  
cet excellent académicien.

» Quand on fredonne , dit-il , sur les mots  
» de *hazards* , *légers* , *soupirs* , jamais le port  
» de voix n'appuyera que sur l'*a* , sur l'*e* ou  
» sur l'*i* ; & on n'y entendra l'*r* , que quand  
» le son de la voyelle commencera à dispa-  
» roître. Je dis la même chose des autres  
» consonnes : si on prononce *immortels* , *pé-*  
» *rils* , *griefs* , le port de voix ne se fera que  
» sur l'*e* ou sur l'*i* , & jamais sur l'*l* , ni sur  
» l'*f*. Mais si vous prononcez des mots qui  
» finissent par mes voyelles sourdes , le port  
» de voix se fera tout entier sur le son de  
» *an* , *en* , *on* , *un*. Quand vous voudrez fre-  
» donner sur *tyrans* , *biens* , *profonds* , *com-*  
» *muns* , tout votre port de voix se fera sur  
» *an* , *en* , *on* , *un*. Si le son de *an* étoit com-  
» posé de la voyelle *a* & de la consonne *n* ,  
» votre port de voix se feroit sur l'*a* ; & vous  
» commenceriez à prononcer l'*n* , quand vo-  
» tre port de voix sur l'*a* viendrait à finir :  
» c'est ce qui n'arrive pas quand vous fre-  
» donnez sur *tyrans* , & votre port de voix  
» est sur le son de *an* ; preuve certaine que  
» ce son n'est pas composé. Je dis la même  
» chose des autres sons que j'ai nommés  
» voyelles sourdes , comme *en* , *on* , *un*. «

A cette première preuve , tirée de la ma-  
nière dont ces voix se prononcent en mu-

LIV. I. fique quand il s'agit de les fredonner, le savant abbé en ajoute une seconde, tirée de ce que ces voix se trouvant à la fin d'un mot suivi d'un autre mot qui commence par une voyelle, elles y font un hiatus comme les voyelles les plus simples & les moins contestées. » Pour preuve, dit-il, de ce que je » vous dis, remarquez, je vous prie, ce qui » arrive à ceux qui récitent sur le théâtre, » ou à ceux qui veulent chanter. Quand un » musicien voudra chanter ce vers,

» *Ah ! j'attendrai longtemps ; la nuit est loin encore ;*

» il fera tout ce qu'il pourra pour éviter le » bâillement : ou il prendra une prononcia- » tion normande, & dira *la nuit est loin-* » *n-encore* ; ou il mettra un petit *g* après » *loin*, & dira *la nuit est loin-g-encore* ; ou » il fera une petite pause entre *loin* & *encore*. » La même chose arrive aux comédiens dans » des rencontres semblables. Mais quelque » expédient que prennent le comédien & » le musicien, ils tomberont dans de nou- » veaux inconvénients, en voulant éviter » celui du bâillement, & les tempéraments » qu'ils cherchent montrent seulement que » mon système est vrai ; la nature toute seule » leur en fait sentir la vérité, sans qu'ils aient » étudié comme nous la nature des sons.

» Mais si la nature sans étude a appris » aux comédiens & aux musiciens à éviter » ces

» ces bâillements , comment n'a-t-elle pas  
» appris aux poètes à ne les pas faire ? A  
» cela je réponds , que le poète compose  
» ordinairement la plume à la main , & que  
» dans le moment qu'il écrit une *n* , qui jus-  
» qu'ici a passé pour une consonne , il ne  
» s' imagine pas qu'il puisse faire un bâille-  
» ment : mais comme tous les poètes ne  
» composent pas de la même manière , ils  
» ne tomberont pas tous également dans l'in-  
» convénient dont nous parlons. Quoiqu'ils  
» composent la plume à la main , il leur ar-  
» rive souvent de prononcer leurs vers avant  
» que de les écrire ; & selon qu'ils auront  
» l'oreille plus ou moins sensible à ces pro-  
» nonciations vicieuses , ils feront plus ou  
» moins de ces fautes-là...

» Pour voir si j'avois bien rencontré , je  
» lus le *Cinna* de Corneille & le *Mithridate*  
» de Racine : je marquai soigneusement tous  
» les endroits où le choc de mes voyelles  
» sourdes avec d'autres voyelles faisoit des  
» bâillements : j'en trouvai vingt-six dans  
» *Cinna* , & je n'en trouvai qu'onze dans  
» *Mithridate* ; & même la plupart de ceux  
» de *Mithridate* sont dans des occasions où  
» la prononciation sépare de nécessité le mot  
» qui finit par une voyelle sourde d'avec ce-  
» lui qui commence par une autre voyelle...  
» Je jugeai qu'en prenant une pièce d'un  
» homme qui fût en même temps acteur &

LIV. I. » auteur , j'y trouverois encore moins de ces  
 » bâillements : je lus le *Misanthrope* de Mo-  
 » lière , & je n'y en trouvai que huit. Con-  
 » tinuant à raisonner toujours de la même  
 » manière , je crus que je trouverois encore  
 » moins de ces rencontres de voyelles , si je  
 » lisois de ces pièces faites pour être chan-  
 » tées , & faites par un homme qui connût  
 » ce qui est propre à être chanté. Dans cette  
 » vûe je lus un volume des *Opera* de Qui-  
 » naut , qui contenoit quatre pièces ; & de  
 » ces quatre pièces il y en avoit une toute  
 » entière où je ne trouvai pas un seul de  
 » ces bâillements : il y en avoit fort peu  
 » dans les trois autres pièces ; encore étoient-  
 » ils presque tous dans des endroits où le  
 » chant suspend de nécessité la prononcia-  
 » tion , & sépare si fort les voyelles sourdes  
 » d'avec les autres , que leur rencontre ne  
 » peut faire aucune peine à l'oreille...

» Cette découverte des voyelles sourdes,  
 » ajoute plus loin l'illustre académicien ,  
 » peut nous servir à connoître pourquoi les  
 » latins font des élisions dans les vers , quand  
 » les mots terminés par des *m* précèdent des  
 » mots qui commencent par des voyelles ,  
 » comme dans

» *Multum ille & terris jactatus & alto.*

» Je ne doute point que les romains , en  
 » parlant latin , ne prononçassent tous les

» mots qui finissent par des *m*, de la même  
 » manière que les italiens & les languedociens  
 » les prononcent aujourd'hui ; c'est-à-dire ,  
 » la dernière syllabe de *Dominum*, comme  
 » nous prononçons en françois la négative  
 » *non* ; la dernière de *animam*, comme nous  
 » prononçons la première de *manger*. Puis-  
 » qu'ils faisoient une élision , il faut croire  
 » qu'ils y étoient forcés par la rencontre  
 » de deux voyelles ; & il ne peut y avoir  
 » de rencontres de voyelles dans ces occa-  
 » sions qu'en posant deux choses : l'une ,  
 » qu'ils prononçassent les mots terminés par  
 » une *m* tout de même que les italiens &  
 » les languedociens les prononcent aujour-  
 » d'hui ; l'autre , que ces prononciations ,  
 » qui sont ce que j'appelle des voyelles sour-  
 » des , sont de véritables voyelles. «

Ces raisonnements de l'abbé de Dangeau m'ont toujours paru démonstratifs ; & je suis d'autant plus surpris qu'ils n'ayent pas obtenu le suffrage de M. du Boullay , que , par le rapport même d'où j'ai extrait son objection , j'ai lieu de le croire très-intelligent dans les matières grammaticales , qu'il en faisoit en maître la métaphysique , & qu'il fait autre chose que les faits de Grammaire. Son erreur viendrait-elle du climat qu'il habite ? & y seroit-il tombé par la même raison qui fait que l'on trouve dans le *Cinna* de Corneille vingt-six hiatus occasionnés par des voyelles

LIV. I. nasales , & qu'il ne s'en rencontre qu'onze dans le *Mithridate* de Racine , huit dans le *Misanthrope* de Molière , & beaucoup moins dans les *opéra* de Quinault ? Sont-ce ses yeux qui ont surpris son oreille , ou quelque autre autorité a-t-elle surpris son jugement ?

Je me trompe fort , ou M. l'abbé Fromant est dans ce dernier cas à l'égard de l'abbé de Dangeau , lorsqu'il prétend que nous faisons usage d'un *i* nasal ; & il ne s'en cache point. » Quant à la modification na-

(*l*) Suppl.  
à la *Gramm.*  
*génér.* I. j.

» sale , je doute , dit-il (*l*) , que *i* ne la re-  
» çoive point , comme M. Duclos le pré-  
» tend. M. l'abbé de Dangeau connoissoit  
» assurément la prononciation de la Cour &  
» de la Ville ; cependant , selon cet excellent  
» académicien , *in* ne se prononce pas com-  
» me *en* dans bien des mots , spécialement  
» dans *innombrable* , *immuable* ; l'*i* nasal se  
» fait sentir dans le mot *incorporé* , dit-il dans

(*m*) Sons  
de la langue ,  
*pag.* 24 &  
78.

» une note d'après Boindin (*m*) : par con-  
» séquent le Théâtre se conforme au bon  
» usage , dont il est un exemple permanent ;  
» en distinguant ce dernier son nasal dans la  
» prononciation. «

Ne peut-on pas répondre d'abord à M. Fromant , que M. Duclos , qu'il contredit ici , ne connoît pas moins la prononciation actuelle de la Cour & de la Ville , que M. l'abbé de Dangeau ne connoissoit celle de son temps ; que l'un n'appartient pas moins

que l'autre à l'Académie françoise ; que l'un ne s'y est pas moins distingué que l'autre ; & que tous deux ont fait des preuves également heureuses de capacité & de succès dans les matières grammaticales ? Ne pourroit-on pas ajouter que tous deux peuvent avoir raison ; que l'abbé de Dangeau est un garant fidèle de la prononciation qui régnoit de son temps à la Cour & à la Ville ; que M. Duclos est de même un témoin sûr de l'usage moderne , qui est différent de celui qui avoit cours sous l'ancien académicien ; & que M. Boindin , mort vieux dans la jeunesse de M. Duclos , parloit encore d'après la vieille Cour ? Peut-on même expliquer d'une autre manière la diversité des opinions de deux académiciens dont l'un a élevé l'autre ( 1 ), qu'en supposant diversité dans les usages ?

---

( 1 ) M. l'abbé de Dangeau dirigeoit alors une Pension de seize pauvres gentilshommes , qui y recevoient une éducation gratuite , & qui en sortoient chevaliers de l'ordre de S. Lazare , par la faveur de M. le marquis de Dangeau , frère de l'abbé & Grand-Maître de l'ordre depuis 1693. D'autres jeunes gens payoient pension pour y recevoir les mêmes leçons ; & M. Duclos étoit de ce nombre. Cette anecdote fait penser naturellement à l'Ecole royale militaire , dont on doit l'établissement à la munificence de LOUIS le bien-aimé , & le projet au zèle patriotique d'un citoyen dont le nom seul fait l'éloge ; c'est M. Paris du Verney , conseiller d'État & intendant de l'Ecole R. M. La marque distinctive des élèves qui en sortent , est la petite croix du même ordre de S. Lazare.

LIV. I. Il est constant d'ailleurs qu'aujourd'hui , dans les premières syllabes des mots *innombrable* , *immuable* , on fait entendre les articulations *n* & *m* après *i* , comme s'il y avoit *ine* , *ime* , *ine-nombrable* , *ime-muable* ; & conséquemment que l'*i* y est presque aussi pur que dans *inaction* , *image*.

Pour ce qui regarde la pratique du théâtre , on peut dire que , quoique l'*i* nasal s'y soit introduit , » il n'en est pas moins vicieux , » puisqu'il n'est pas autorisé par le bon usage , auquel le Théâtre est obligé de se conformer , comme la Chaire & le Barreau. (n)  
 (n) Rem. Personne en effet jusqu'ici ne s'est avisé de  
 sur la Gramm. faire entrer l'autorité du Théâtre dans ce qui  
 gin. l. j. constitue le bon usage d'une langue ; & l'on a eu raison. » On prononce assez généralement bien au théâtre , ajoute M. Duclos ; » mais il ne laisse pas de s'y trouver quelques prononciations vicieuses , que certains acteurs tiennent de leur province ou » d'une mauvaise tradition. « Et de fait , le grand Corneille étant en quelque sorte le père & l'instituteur du théâtre françois , il ne seroit pas surprenant qu'il s'y fût conservé traditionnellement une teinte de la prononciation normande , que ce grand homme pourroit y avoir introduite.

Je terminerai ce chapitre par deux observations. La première , c'est que je n'ai choisi le système des voix simples usitées dans no-

tre langue , que comme un point fixe pour appuyer les notions générales que j'avois à établir ; car au surplus chaque idiome a sur cet objet son système particulier : les italiens , par exemple , & les espagnols ne connoissent point notre voix *u* , quoiqu'ils aient admis la voyelle qui la représente dans notre alphabet ; mais dans le leur elle représente la voix *ou* , pour laquelle nous n'avons point de caractère particulier , & que nous ne désignons que par l'union des deux voyelles *ou*.

La seconde observation , c'est que le son que j'ai appelé *eu* oral & muet , comme nous l'exprimons à la fin de *je* ( pronom de la première personne ) , n'est pas précisément la même chose que le *schéva* presque insensible que nous faisons entendre , par exemple , à la fin de *fer* , *Nil* , *Job* , ou même à la fin de *mère* , *bile* , *robe* , où nous le représentons par un *e*. Ce *schéva* presque insensible est commun inévitablement à toutes les langues qui terminent quelque syllabe par une consonne non muette , ou qui mettent de suite deux ou trois consonnes différentes , comme *bra* , *clo* , *spu* , *ftri* , *scro* , *spré* , &c. L'*eu* muet au contraire est une voix propre à quelques langues seulement , & spécialement à la nôtre , où il est ordinairement représenté par un *e* & prononcé bien plus fortement que le *schéva* ,

LIV. I. du moins dans bien des occurrences : car il nous arrive quelquefois de ne lui donner pas plus de vigueur qu'au schéva. Nous prononçons , par exemple , bien pleinement *je veux* en deux syllabes distinctes , dans le discours soutenu ; mais dans le discours ordinaire , nous prononçons sourdement *je veux* comme s'il y avoit *j-veux* en une syllabe seulement : dans le premier cas , nous prononçons en effet l'*eu* muet ; & dans le second cas , c'est le simple schéva.

---

## C H A P I T R E I I.

*De l'Hiatus , & des effets qu'il a occasionnés.*

---

**L**E mot *Hiatus* est purement latin ; & notre langue l'a adopté sans aucun changement , pour signifier l'espèce de cacophonie qui résulte de l'ouverture continuée de la bouche , dans l'émission consécutive de plusieurs voix simples , qui ne sont distinguées l'une de l'autre par aucune articulation intermédiaire. L'état de la bouche pendant l'émission de ces voix consécutives , est un *bâillement*.

On regarde assez communément les deux termes d'*hiatus* & de *bâillement* comme synonymes ; mais je suis persuadé qu'il en est

de ceux-là comme de tous les autres , & qu'avec une relation commune à une suite non interrompue de voix simples , ces mots désignent des idées accessoi res différentes qui en font les caractères spécifiques. Ainsi le *bâillement* exprime spécialement l'état de la bouche , & l'*hiatus* énonce l'espèce de cacophonie qui en résulte ; de manière que l'*hiatus* est l'effet du *bâillement* : le *bâillement* est pénible pour celui qui parle , l'*hiatus* est désagréable pour celui qui écoute : la théorie de l'un appartient à l'Anatomie , celle de l'autre est du ressort de la Grammaire.

L'*hiatus* peut se trouver ou entre deux mots , dont l'un finit & l'autre commence par une voix simple , comme dans *il m'obligea à y aller* ; ou dans le corps même d'un mot , où il se trouve de suite plusieurs voix simples non articulées , comme dans *Phaéton* , *Zaïre* , *Laonice* , *Archélaüs* , *déiste* , *Cléon* , &c.

---

## ARTICLE I.

*De l'Hiatus entre deux mots ; de l'Elision ; de l'Euphonie.*

C'est la première espèce d'*hiatus* qui , dans toutes les langues , a paru la plus désagréable , & qu'on a le plus songé à éviter ou à corriger ; surtout dans la poésie , dont le langage doit être plus mesuré , plus cou-

LIV. I. lant, plus châtié : & de là est venu d'une part l'usage de l'*Elision*, & de l'autre celui des articulations *euphoniques* introduites entre deux mots.

1°. L'*Elision* est la suppression de la voix finale d'un mot avant un autre mot qui commence par une voyelle, comme dans ce

(o) *Æn.* vers de Virgile (o):  
II. 1.

*Conticuere omnes, intentique ora tenebant,*

que l'on doit scander ainsi :

*Conticu | er' om | nes, in | tenti | qu'ora te | nebant;*

de manière que l'*e* final de *conticuere* est supprimé à cause de l'*o* initial du mot *omnes*, & l'*e* final de l'enclitique *que*, à cause de l'*o* initial du mot *ora*.

Les latins, dans leurs vers, éldoient pareillement les *m* finales, quand le mot suivant commençoit par une voyelle; parce que la lettre *m* n'étoit alors, ainsi qu'on l'a remarqué dans le *chap. I*, que le signe muet de la nasalité de la voyelle précédente : ainsi

(p) *Fab.* ce vers de Phèdre (p):  
I. 1.

*Ad rivum eundem lupus & agnus venerant,*

doit être scandé de cette manière :

*Ad ri | v' eun | dem lupus | & a | gnus ve | nerant;*

où l'on voit que la voyelle finale *um* de *rivum* est supprimée à cause de la voyelle initiale *e* du mot *eundem*.

» Nous ignorons, dit M. d'Alembert (q),  
 » si dans la prose latine l'élision des voyelles  
 » avoit lieu ; il y a apparence néanmoins  
 » qu'on prononçoit la prose comme la poé-  
 » sie. » Cette conjecture de M. d'Alembert  
 me paroît démontrée par une remarque de  
 Quintilien (r), qui me semble ne laisser  
 aucun doute sur ce point : *Nam & coeuntēs*  
*litteræ quæ συναλοιφῇ dicitur, etiam leniorem*  
*faciunt orationem, quam si omnia verba suo*  
*sine cludantur ; & nonnunquam hiulca etiam*  
*decent faciuntque ampliora quædam.* Ce qu'il  
 y a de certain, c'est que nous admettons  
 dans notre prose françoise les mêmes élisions  
 que dans nos vers ; mais nous n'avons pas  
 le même soin d'y éviter les hiatus des voyel-  
 les consécutives que notre usage ne nous  
 permet pas d'élider.

(q) Encyclo-  
 p. au mot  
 ELISION.

(r) Instit.  
 orat. IX. 4.

2<sup>o</sup>. Les articulations *euphoniques*, sont  
 celles que l'on introduit entre deux mots  
 dont l'un finit & l'autre commence par une  
 voyelle, afin d'en faciliter la prononciation  
 & d'en bannir l'hiatus, qui ne peut que l'a-  
 mollir ou l'arrêter. On donne le nom d'*eu-  
 phoniques* à ces articulations étrangères in-  
 sérées entre deux, du mot grec *euphonia*, qui  
 est composé de *eue* (*bene*, bien) & de *phona*  
 (*sonus*, son) ; d'où vient l'adjectif *eupho-  
 nique* (bien sonnant) : ces articulations ser-  
 vent en effet à mettre plus de jeu dans les  
 organes de la parole, & par conséquent

LIV. I. plus de facilité & d'agrément dans la prononciation.

Nous disons , par exemple , en françois , *dira-t-on* au lieu de *dira-on* , *m'aime-t-elle* au lieu de *m'aime-elle* ; & non seulement nous prononçons ce *t* euphonique , nous l'écrivons même comme on le voit ici ; ce que ne faisoient pas les anciens , suivant le témoignage de Henri Estienne : *A Gallis interponi litteram T sciendum est , sed in pronuntiatione potius quam in scripturâ. (s).*

(s) Hypomn.  
de ling. gall.  
De consonan-  
tibus pag. 72.  
Edu. 1582.

Les latins ont peu d'exemples où il se trouve une articulation euphonique entre deux mots demeurés distincts ; le *mederga* pour *me erga* , qui en approche le plus , est plutôt un mot composé que deux mots différents : en effet ils ont souvent usé du *d* euphonique dans la composition ; *prodes* , *proderam* , *prodesse* , au lieu de *pro-es* , *pro-eram* , *pro-esse* , de même que l'on dit sans *d* , *prosum* , *profueram* , *profuisse*.

Les grecs avoient aussi leurs articulations euphoniques ; mais ils les ajoûtoient à la fin du premier mot , au lieu de les détacher des deux , comme nous faisons dans notre orthographe , ou de les mettre au commencement du second , comme nous le pratiquons dans notre prononciation. Ainsi ils disoient , *εικοσι ανδρες* (vingt hommes) , pour *εικοσι ανδρες*.

On voit le principe de l'euphonie adopté partout , parce que c'est une suggestion de

la nature ; mais l'application s'en fait comme celle de tous les autres principes généraux , selon le goût particulier de chaque nation , & conformément aux décisions accidentelles des différents usages.

Quelque vicieux au reste que puisse être l'hiatus entre deux mots dans le discours ordinaire , & à plus forte raison dans la poésie , d'où en effet il a été banni avec plus de scrupule : je ne fais s'il est bien certain qu'il doive y déplaire toujours , ou plutôt je crois qu'il peut quelquefois y produire un bon effet ; comme il arrive aux dissonances de plaisir dans la musique ; & aux ombres dans un tableau , lorsqu'elles sont placées avec intelligence.

Par exemple , lorsque Racine (1) met dans la bouche du grand-prêtre Joad , ce discours si majestueux & si digne de sa matière :

(1) Athal.  
act. I. sc. 1.

*Celui qui met un frein à la fureur des flots ,  
Sait aussi des méchants arrêter les complots ;*

est-il bien certain que l'hiatus qui est à l'hémistiche du premier vers y soit une faute , comme l'ont prétendu tant de littérateurs ?

M. l'abbé d'Olivet (u) se contente de l'excuser par la raison du repos , qui interrompt la continuité des deux voix & fait disparaître l'hiatus. L'observation est excellente : on ne seroit pourtant pas bien reçu à en faire l'application sans jugement & sans palliatif ;

(u) Prosod.  
fr. pag. 47.

LIV. I. ce qui prouve , si je ne me trompe , que l'hiatus ne se présente en général , que comme un vice réel dans l'harmonie métrique du vers. Il faudroit donc que ce vice du mécanisme produisît un de ces effets pittoresques , dont on fait tant de gré à ceux qui ont osé s'élever au dessus de l'art pour le perfectionner , ou plutôt pour le surpasser en l'abandonnant ; & je suis bien tenté de croire que l'hiatus de Racine est dans ce cas : s'il met , pour ainsi dire , un frein à la rapidité de la prononciation , il fait une image d'autant plus juste & d'autant plus agréable ; il semble que l'on se sente arrêté par cette même toute-puissance *qui met un frein à la fureur des flots*. Je ne prétends pas dire que le poète ait eu explicitement cette intention : mais il est certain que le fondement des beautés qu'on admire avec enthousiasme dans le *procumbit humi bos* , n'a pas plus de solidité.

---

## ARTICLE II.

*De l'hiatus dans le corps d'un mot ; de la brièveté d'une voyelle avant une autre ; des Diphthongues.*

Pour ce qui concerne la seconde sorte d'hiatus, celle qui se rencontre dans le corps même du mot ; il semble au premier aspect qu'on auroit dû en être choqué autant que

de la première , & que les deux espèces auroient dû produire les mêmes effets. Voici comment s'explique à ce sujet M. Harduin, secrétaire perpétuel de la société littéraire d'Arras (x) :

(x) Rem.  
sur la pro-  
nonc. & sur  
l'orthograph.  
pag. 106 à la  
note.

» Quoique l'élision se pratiquât rigoureu-  
» sement dans la versification des latins ,  
» & quoique les françois , qui n'élident or-  
» dinairement que l'*e* féminin , se soient fait,  
» pour les autres voyelles , une règle équi-  
» valente à l'élision latine , en proscrivant  
» dans leur poésie la rencontre d'une voyelle  
» finale avec une voyelle initiale ; je ne fais  
» s'il n'est pas entré un peu de prévention  
» dans l'établissement de ces règles , qui don-  
» ne lieu à une contradiction assez bizarre.  
» Car l'hiatus , qu'on trouve si choquant en-  
» tre deux mots , devrait également déplaire  
» à l'oreille dans le milieu du mot : il devrait  
» paroître aussi rude de prononcer *meo* que  
» *me odit*. On ne voit pas néanmoins que  
» les poètes latins aient rejeté , autant qu'ils  
» le pouvoient , les mots où se rencontroient  
» ces hiatus : leurs vers en sont remplis ; &  
» les nôtres n'en sont pas plus exempts.  
» Non seulement nos poètes usent librement  
» de ces sortes de mots , quand la mesure ou  
» le sens du vers paroît les y obliger ; mais  
» lors même qu'il s'agit de nommer arbitrai-  
» rement un personnage de leur invention ,  
» ils ne font aucun scrupule de lui créer ou

## 32      *Éléments de la Parole.*

LIV. I. » de lui appliquer un nom dans lequel il se  
 » trouve un hiatus ; & je ne crois pas qu'on  
 » leur ait jamais reproché d'avoir mis en  
 » œuvre les noms de *Cléon*, *Chloé*, *Arsinoé*,  
 » *Zaïde*, *Zaire*, *Laonice*, *Léandre*, &c. Il  
 » semble même que, loin d'éviter les hiatus  
 » dans le corps d'un mot, les françois ayent  
 » cherché à les multiplier, quand ils ont sé-  
 » paré en deux syllabes quantité de voyelles  
 » qui font diphthongue dans la conversation.  
 » De *tuer* ils ont fait *tu-er*, & ont allongé  
 » de même la prononciation de *ruine*, *vio-*  
 » *lence*, *pieux*, *étudier*, *passion*, *diadème* ;  
 » *jouer*, *avouer*, &c. On ne juge cependant  
 » pas que cela rende les vers moins cou-  
 » lants ; on n'y fait aucune attention ; & on  
 » ne s'apperçoit pas non plus que souvent  
 » l'élision de l'*e* féminin n'empêche point la  
 » rencontre, comme quand on dit *année*  
 » *entière*, *plaie effroyable*, *joie extrême*, *vie*  
 » *agréable*, *vûe égarée*, *bleue & blanche*,  
 » *boue épaisse*, &c. «

Ces observations de M. Harduin sont le fruit d'une attention raisonnée & d'une grande sagacité ; mais elles me paroissent susceptibles de quelques remarques.

1<sup>o</sup>. Il est certain que la loi générale qui condamne l'hiatus comme vicieux entre deux mots, a un autre fondement que la prévention. La continuité du hâillement qu'exige l'hiatus, met l'organe de la parole dans  
 une

une contrainte réelle & fatigue les poumons de celui qui parle, parce qu'il est obligé de fournir de suite & sans interruption une plus grande quantité d'air ; au lieu que, quand des articulations interrompent la succession des voix, elles procurent nécessairement aux poumons de petits repos, qui facilitent l'opération de cet organe. Car la plupart des articulations, comme on le verra plus loin (y), ne donnent l'explosion aux sons qu'elles modifient, qu'en interceptant l'air qui en est la matière : cette interception doit donc diminuer le travail de l'expiration ; puisqu'elle en suspend le cours, & qu'elle doit même occasionner vers les poumons un reflux d'air proportionné à la force qui en arrête l'émission.

(y) CH. III.

D'autre part, c'est un principe indiqué & confirmé par l'expérience, que l'embarras de celui qui parle affecte désagréablement celui qui écoute : tout le monde l'a éprouvé en entendant parler quelque personne enrourée ou bègue, ou un orateur dont la mémoire est chancelante ou infidèle. C'est donc essentiellement & indépendamment de toute prévention que l'hiatus est vicieux ; & il l'est également dans sa cause & dans ses effets.

Si les latins pratiquoient rigoureusement l'éliſion d'une voyelle finale devant une voyelle initiale, quoiqu'ils n'agissent pas de même à l'égard de deux voyelles consécu-

### 34 *Éléments de la Parole.*

LIV. I. tives au milieu d'un mot ; si nous-mêmes , ainsi que bien d'autres peuples , avons en cela imité les latins : c'est que nous avons tous suivi l'impression de la nature , car il n'y a que ses décisions qui puissent amener les hommes à l'unanimité.

D'ailleurs l'effet du bâillement étant de soutenir la voix , l'oreille doit s'offenser plutôt de l'entendre se soutenir quand le mot est fini , que quand il dure encore ; parce qu'il y a analogie entre *soutenir* & *continuer* , & qu'il y a contradiction entre *soutenir* & *finir*.

Il faut pourtant avouer que cette contradiction a paru assez peu offensante aux grecs , puisque le nombre des voyelles non élidées dans leurs vers ne laisse pas d'être assez considérable. C'est une objection qui doit venir naturellement à quiconque a lu les poètes grecs. Mais il faut prendre garde en premier lieu , à ne pas juger des grecs par les latins , chez qui la lettre *h* étoit toujours muette quant à l'élision qu'elle n'empêchoit jamais ; au lieu que l'esprit rude chez les grecs avoit le même effet que notre *h* aspirée : & l'on ne peut pas dire qu'il y ait alors hiatus , quoiqu'il n'y ait pas élision ,

(1) *Iliad.* I. comme dans ce vers d'Homère (1) :

Αἶψα ἔλων : ὃ δ' αἶψα περὶ πηλοῦσσι δῖος ἰκνέμεται.

Cette première observation diminue beau-

coup le nombre apparent des voyelles non élidées. Une seconde que j'y ajoûterai, peut encore reduire à moins les témoignages que l'on pourroit alléguer en faveur de l'hiatus : c'est que quand les grecs n'élidoient pas, les voyelles finales, quoique longues de leur nature, devenoient ordinairement brèves ; ce qui servoit à diminuer ou à corriger le vice de l'hiatus : & les poètes latins ont quelquefois imité les grecs en ce point : (a)

(a) Virg.  
Ecl. VIII.  
108.

*Credimas ? an quæ amant ipsi sibi somnia fingunt ?*

Que reste-t-il donc à conclure de ce qui n'est pas encore justifié par ces observations ? Que ce sont des licences autorisées par l'usage en faveur de la difficulté, ou suggérées par le goût pour donner au vers une mollesse relative au sens qu'il exprime, ou même échappées aux poètes par inadvertance ou par nécessité ; mais que, comme licences, ce sont encore des témoignages rendus en faveur de la loi qui proscriit l'hiatus.

2°. Quoique les latins admissent sans précaution au milieu des mots plusieurs voix consécutives, l'usage de leur langue avoit cependant égard au vice de l'hiatus ; s'ils ne supprimoient pas tout à fait la première des deux voyelles, ils en supprimoient du moins une partie en la faisant brève. Telle est la véritable cause de cette règle de quantité énoncée par Despautère en un vers latin :

## 36 *Éléments de la Parole.*

LIV. I. *Vocalis brevis ante aliam manet usque latinis ;*

& en deux vers françois par la *Méthode latine* de P. R :

*Il faut abréger la voyelle ,  
Quand une autre suit après elle.*

Ce principe n'est pas propre à la langue latine : inspiré par la nature & amené nécessairement par le mécanisme de l'organe, il est universel & il influe sur la prononciation dans toutes les langues. Les grecs y étoient assujettis comme les latins : & quoique nous n'ayons pas des règles de quantité aussi fixes & aussi marquées que ces deux peuples ; c'en est cependant une que tout le monde peut vérifier, que nous prononçons brève toute voyelle suivie d'une autre voyelle dans le même mot : *lier* , *nûer* , *prieur* , *criant*.

(b) pag. 73.  
sur la terminaison ÉE.

On trouve néanmoins, dans le *Traité de la Prosodie françoise* par M. l'abbé d'Olivet (b), une règle de quantité qui paroît contradictoire à celle-ci : c'est » Que tous les » mots qui finissent par un e muet immédiatement précédé d'une voyelle, ont leur » pénultième longue ; « comme *aimée* , *je l'ae* , *jote* , *je loue* , *je nue* , &c. Qu'on y prenne garde : la première des deux voyelles est longue, si l'on veut ; mais la seconde est brève : ce qui produit à peu près le même effet pour la correction de l'hiatus,

& c'est la seule chose dont il s'agit ici. Or cette correction de l'hiatus se fera toujours & partout selon l'une de ces deux méthodes également naturelles, & dont le choix est nécessairement subordonné à une loi inviolable de l'harmonie, qui exige que de deux voyelles consécutives, la première soit fortifiée, si la seconde est muette ou très-brève ; ou au contraire que la première soit foible, si la seconde peut servir de point d'appui à la voix. Le premier membre de cette alternative n'est pas moins raisonnable que le second : l'e muet final est si bref, qu'on le compte absolument pour rien, & que l'oreille ne l'entend point dans les mots dont il s'agit ou du moins ne l'y entend qu'à peine ; mais d'autre part il est si réel, que l'on est forcé d'en retenir la quantité, qui semble alors retomber uniquement sur la voix précédente.

3°. C'est encore au mécanisme de l'organe & à l'intention d'éviter ou de diminuer le vice de l'hiatus, qu'il faut rapporter l'origine des diphthongues. Ce mot est grec d'origine, διφθεῦγος ; il a pour racines δις (bis, deux fois) & φθεῦγος (sonus, son) ; ce dernier mot est dérivé du verbe φθεῦγω (sono, je sonne) : ainsi διφθεῦγος (diphthongue) veut dire qui sonne deux fois, qui a double son. Une diphthongue en effet est une voix composée de deux voix simples que l'on

LIV. I. entend très-distinctement & successivement, quoiqu'elles n'exigent qu'une seule émission instantanée de l'air sonore ; comme *ui* dans *tui*, *puiser*, ou *ie* dans *pitié*, *amitié*, &c. Les grecs appellent *prépositive* la première des deux voix simples qui composent la diphthongue , & *postpositive* la seconde : ces dénominations sont vraies & peuvent être utiles , & rien n'empêche qu'elles ne soient adoptées dans le langage de la Grammaire générale , & même dans toutes les Grammaires particulières.

Les diphthongues ne sont point dans la nature primitive de la parole ; il n'y a de naturel que les voix simples. Mais dans plusieurs occasions, le hazard ou les lois de la formation ayant introduit deux voix consécutives sans articulation intermédiaire , on a naturellement prononcé bref l'un de ces deux sons , & communément le premier , pour éviter le désagrément d'un hiatus trop marqué & l'incommodité d'un bâillement trop soutenu , ainsi que je viens de l'observer un peu plus haut. Lorsque la voix prépositive s'est trouvée propre à se prêter à une rapidité assez grande sans être totalement supprimée, les deux voix se sont prononcées en un seul temps , en une seule émission ; & c'est la diphthongue.

De là vient que toute diphthongue réelle est communément longue dans quelque langue

que ce soit ; parce que le son double réunit dans sa durée les deux temps des sons élémentaires dont il est composé , & que , quand les besoins de la versification ont porté les poètes à décomposer une diphthongue , pour en prononcer séparément les deux parties élémentaires , ils ont toujours fait bref l'un de ces deux sons , mais surtout le son prépositif : si , par une licence contraire , ils ont voulu se débarrasser d'une syllabe incommode , en n'en faisant qu'une de deux voix consécutives que l'usage de la langue n'avoit pas réunies en diphthongue ; cette diphthongue factice a toujours été longue comme les diphthongues usuelles , & pour la même raison.

Quoique je n'aye pas expliqué toutes les inconséquences apparentes de la loi qui condamne l'hiatus , & qui en laisse pourtant subsister un grand nombre dans toutes les langues ; j'ai cru néanmoins pouvoir joindre mes remarques à celles de M. Harduin. Peut-être que la combinaison des unes avec les autres pourra servir quelque jour à les concilier , & à faire disparaître les prétendues contradictions dont il s'agit ici. Je crois du moins que mes observations sur ce point fussent pour établir , qu'en général on doit se défier beaucoup des exceptions à une loi qui paroît universelle & fondée en nature : souvent on ne la croit violée , que parce

LIV. I. que l'on n'en connoît pas les motifs , les causes , les relations , les degrés de subordination à d'autres lois plus générales ou plus essentielles. Cette dernière réflexion sera prouvée en mille manières dans toute la suite de cet ouvrage. Je reprends ce qui concerne les diphthongues.

Il résulte de ce que l'on vient d'en dire : 1°. que l'organe doit produire en une seule émission , & que l'oreille doit entendre en un seul temps deux voix distinctes quoique successives ; 2°. que la voix prépositive doit pouvoir se prêter à une rapidité assez grande pour s'associer en quelque sorte avec la voix postpositive , qui est seule susceptible d'une durée marquée & de ce que l'on nomme en Musique tenue ou port de voix.

Cette sociabilité des deux voix élémentaires comprises dans la diphthongue dépend de deux causes : 1°. de l'affinité naturelle des deux dispositions requises dans l'organe pour la production de ces sons ; 2°. de la flexibilité habituelle de l'organe , qui est ordinairement le résultat d'un usage fréquent & pris de bonne heure. La première de ces deux causes donne aux voix élémentaires une sociabilité que l'on peut appeler *naturelle* ; la seconde , une sociabilité qui seroit bien caractérisée par la dénomination d'*usuelle*.

Il me semble que nous ne pouvons pas

physiquement prononcer une diphthongue dont la voix prépositive seroit nasale ; si cela est, c'est la sociabilité naturelle qui manque à cette espèce de combinaison. Nous sommes assurés au contraire que les latins prononçoient la diphthongue *æ*, qu'il nous seroit fort difficile de rendre aujourd'hui ; c'est, par rapport à nous, la sociabilité usuelle qui manque à cette combinaison.

Ceci nous mène à une remarque qui est fondamentale : c'est qu'il est possible qu'il y ait dans une langue des diphthongues usitées qui ne soient aucunement connues dans une autre. Les Allemands employent fréquemment la diphthongue que nous représenterions par *aou*, & qu'ils écrivent *au* parce que leur *u* représente notre *ou* ; ainsi *glauben* (croire), *traum* (songe), *frau* (dame) se prononcent comme nous prononcerions *glaou-ben* en deux syllabes & faisant sonner *n* final comme dans *amen*, *traoum* en une syllabe & faisant sentir *m* comme à la fin de *Deum*, *fraou* en une syllabe : cette même diphthongue n'a pas lieu en françois, quoiqu'elle se soit introduite dans les patois des provinces qui confinent l'Allemagne ; on dit dans le Verdunois *aou* pour *ou*, *maou* en une syllabe pour *moult* anciennement usité dans le langage national & dérivé du latin *multum* (beaucoup).

Chaque Grammaire particulière doit donc

LIV. I. déterminer avec exactitude les diphthongues usitées dans la langue dont elle traite : la Grammaire générale doit se contenter d'en indiquer philosophiquement l'origine, la nature, & les propriétés. Pour terminer ce qui regarde cette matière, il ne reste donc qu'à

(c) Rem. observer que M. Duclos (c) a donné aux  
 sur la Gramm. voix élémentaires de la diphthongue, d'au-  
 gén. I. iij. tres noms que ceux que j'ai adoptés. » Je  
 » pourrais, dit-il, nommer *transitoire* le  
 » premier son de nos diphthongues, & *re-*  
 » *poseur* le second ; parce que le premier se  
 » prononce toujours rapidement, & qu'on  
 » ne peut faire de tenue que sur le second. «  
 Ces mots expriment, si l'on veut, la nature  
 des sons qu'ils dénomment ; mais l'un est  
 employé dans un sens nouveau, & l'autre  
 est tout à fait neuf : il me semble que la  
 liberté de corriger l'usage, même du langa-  
 ge didactique, ne va pas jusqu'à autoriser  
 de pareils changements, à moins que les  
 mots que l'on abandonne ne soient ou con-  
 traire à la vérité, ou du moins absolument  
 muets sur la vraie nature des objets. Les  
 termes de *prépositif* & de *postpositif* ne sont  
 point dans ce cas ; ils expriment clairement  
 la position des sons élémentaires de la diph-  
 thongue, & c'est leur position qui leur don-  
 ne les propriétés que M. Duclos a préten-  
 du exprimer : ils ne sont donc point oppo-  
 sés au développement de la nature des objets

nommés, ils mettent même sur les voies ; & ils ont avec cela l'autorité qu'un ancien usage donne toujours aux mots.

## CHAPITRE III.

*Des articulations & des lettres consonnes.*

ON a coutume de dire que les *Articulations* sont des modifications de la voix, produites par le mouvement subit & instantanée de quelqu'une des parties mobiles de l'organe ; & que les *Consonnes* sont les lettres destinées à la représentation des articulations. Mais cette notion est si vague qu'il est indispensable de la développer davantage, afin d'y mettre, s'il est possible, plus de précision.

CH. III.

Dans une thèse soutenue aux écoles de Médecine de Paris, le 13 Janvier 1757. (d) M. Savary prétend que l'interception momentanée du son est ce qui constitue l'essence des consonnes, c'est-à-dire, des articulations ; car il ne faut pas confondre le signe avec la chose signifiée, comme le fait l'auteur d'après le langage ordinaire.

(d) An.  
ut ceteris  
animantibus,  
ita & homini  
sua vox pecu-  
liaris ?

J'avoue que l'interception du son caractérise en quelque sorte toutes les articulations unanimement reconnues, parce qu'elles sont

**LIV. I.** toutes produites par des mouvements qui embarrassent en effet l'émission de la voix. Si les parties mobiles de l'organe restoit dans l'état où les met d'abord ce mouvement ; ou l'on n'entendrait rien , ou l'on n'entendrait qu'un sifflement causé par l'échappement contraint de l'air hors de la bouche. Pour s'en assurer , on n'a qu'à réunir les lèvres comme pour articuler un *p* , ou approcher la lèvre inférieure des dents supérieures comme pour prononcer un *v* , & tâcher de produire le son *a* sans changer cette position des lèvres : dans le premier cas , on n'entendra rien jusqu'à ce que les lèvres se séparent ; & dans le second , on n'aura qu'un sifflement informe jusqu'à ce que la lèvre inférieure laisse un cours libre à l'air sonore : preuve certaine que le mouvement de la partie organique mobile s'oppose d'abord à l'émission libre de la voix & en intercepte le son.

Voilà donc deux choses à distinguer dans l'articulation ; le mouvement instantané de quelque partie mobile de l'organe , & l'interception momentanée de la voix : laquelle de ces deux choses est représentée par les consonnes ? Ce n'est assurément ni l'une ni l'autre : le mouvement en soi n'est point du ressort de l'audition ; & l'interception de la voix , qui est un véritable silence , n'en peut pas être davantage. Cependant l'oreille dis-

tingue très-sensiblement les modifications de la voix représentées par les consonnes ; autrement , quelle différence trouveroit-elle entre les mots *vanité* , *badiné* , *ranimé* , qui se réduisent également aux trois voix simples *a-i-é* , quand on en supprime les consonnes ?

La vérité est que le mouvement des parties mobiles de l'organe est , dans les cas dont il s'agit , la cause physique de ce qui fait l'essence de l'articulation ; que l'interception de la voix est l'effet immédiat de cette cause physique ; mais que cet effet n'est encore qu'un moyen pour amener l'articulation même : & voici en quoi elle consiste.

L'air est un fluide , qui , dans la production de la voix , s'échappe par le canal de la bouche : il lui arrive alors , comme à tous les fluides en pareille circonstance , que , sous l'impression de la même force , ses efforts pour s'échapper & sa vitesse en s'échappant croissent en raison des obstacles qu'on lui oppose. Or il est très-naturel que l'oreille distingue les différents degrés de la vitesse & de l'action d'un fluide qui agit sur elle immédiatement ; & ces degrés varient nécessairement comme les parties organiques dont le mouvement les produit , & dans la proportion de la force que ces parties organiques opposent à l'émission de la voix. Ces diverses actions instantanées & variées comme les causes qui les produisent , sont ce que

LIV. I. l'on appelle *explosion*. On peut donc dire que les articulations sont les différentes sortes d'explosion que reçoivent les voix, par le mouvement subit & instantanée des différentes parties mobiles de l'organe.

Mais ce n'est point par les causes physiques que notre oreille juge des articulations; elle en démêle toutes les variations sans autre secours que sa propre sensibilité : toute explosion de la voix est pour elle une articulation, quelle qu'en puisse être la cause; toutes les différentes sortes d'explosion sont pour elle des articulations différentes, de quelque manière que ces différences s'opèrent dans l'organe.

Or l'explosion étant principalement une augmentation extraordinaire de vitesse, peut venir d'une autre cause que de l'effort du fluide contre l'obstacle qui tend à en empêcher l'émission; elle peut être l'effet de l'augmentation même du fluide ou de la force expulsive qui le met en mouvement.

De là vient la nécessité de reconnoître une autre sorte d'explosion de la voix, qui vient d'une plus grande affluence de l'air à la sortie de la trachée-artère; explosion à laquelle on donne communément le nom d'*aspiration*, qui est par conséquent une véritable articulation.

Voilà donc deux espèces d'articulations, différenciées par les causes physiques qui les

produisent. L'une comprend des articulations que l'on peut nommer *organiques*, & l'autre renferme l'articulation *aspirée*. CH. III.

---

ARTICLE I.

*Des Articulations organiques.*

Les articulations *organiques* sont celles qui naissent de l'interception du son occasionnée par le mouvement subit & instantanée de quelque partie mobile de l'organe : & l'on peut les considérer sous quatre aspects différents.

§. 1. Si on les considère relativement à la partie organique dont le mouvement leur donne naissance, il y en a deux espèces générales, les *labiales* & les *linguales*.

1°. Les articulations *labiales* sont celles qui naissent du mouvement des lèvres. Telles sont les articulations *m*, *b*, *p*, *v*, *f*, que l'on entend devant *a*, dans les syllabes *ma*, *ba*, *pa*, *va*, *fa*.

Ces articulations labiales sont les premières dans l'ordre naturel ; elles dépendent de la partie organique la plus extérieure, la plus libre dans ses mouvements, & la première en conséquence dont les enfants fassent un usage fixe & distinct. De là vient que les idées de *mère* & de *père* sont rendues dans toutes les langues par des mots où

LIV. I. domine quelqu'une des articulations labiales : dans la langue égyptienne *ap*, ou *apa* (père), *am* ou *ama*, (mère), ou même l'un & l'autre, synonymes du *parens* des latins qui signifie indistinctement *père* & *mère*; *ammis* en langue syrienne est dans le même cas : *pater* en grec & en latin (père), *pappos*, en grec (aïeul); *meter* en grec, *mater* en latin, *madre* en italien & en espagnol, *mère*, en françois; &c.

(e) Dans un de ses Mém. sur les Erymol. lus à l'Acad. R. des Inscript. & B. Lett.

» Le soleil, dit M. le président des Brof-  
 » fes, (e) a été adoré de presque tous les  
 » peuples orientaux, sous ce nom de *am*  
 » (père de la nature), qu'ils ont prononcé  
 » suivant les différents dialectes *ammon*,  
 » *oman*, *omin*, *iman*, &c. De là en géné-  
 » ral *iman*, chez les orientaux, signifie  
 » *Dieu*, être sacré. Ce mot se trouve en-  
 » core dans la langue turque pour *sacerdos*.  
 » *Ar-iman*, chez les anciens perses, c'est  
 » *Deus fortis*. « M. de la Condamine a re-  
 » trouvé les mots *papa*, *mama*, dans les lan-  
 » guages barbares de l'Amérique, & avec les  
 » mêmes significations; ce qui ne peut venir  
 » que de ce que les premiers objets à nommer  
 » pour les enfants sont leurs parents, de qui  
 » ils attendent & obtiennent tout ce qui leur  
 » est nécessaire dans l'état de foiblesse & d'im-  
 » puissance où ils se trouvent en naissant.

2°. Les articulations *linguales* sont celles  
 qui naissent du mouvement de la langue.  
 Telles

Telles sont les articulations *n, d, t, g, q, l, r, z, s, j, ch*, que l'on entend devant *a* dans les syllabes *na, da, ta, ga, qua, la, ra, za, sa, ja, cha*. CH. III.

Partout, & spécialement dans notre idiôme, les articulations linguales sont les plus nombreuses; parce que la langue est la principale des parties organiques nécessaires à la production de la parole: d'où vient même que le nom de cette partie organique a été donné à la totalité des usages reçus dans toute une nation pour l'expression des pensées par la parole; & que l'on dit, *langue grecque, langue hébraïque, langue latine, langue françoise, &c.*

§. 2. Si on considère les articulations organiques relativement à l'issue par où s'opère l'explosion, elles sont ou *nasales* ou *orales*:

1°. Les articulations *nasales* sont celles qui font refluer par le nez une partie de l'air sonore dans l'instant de l'interception, de manière qu'au moment de l'explosion il n'en reste qu'une partie pour produire la voix articulée.

Chacune des deux parties mobiles de l'organe ne produit qu'une seule articulation nasale, du moins dans notre langue; ainsi nous avons une labiale nasale qui est *m*, & une linguale nasale qui est *n*. L'abbé de Dangeau dit (f) que *m* n'est autre chose qu'un *b* passé par le nez, & que *n* n'est de même qu'un *d* <sup>(f) Opuſc. pag. 54.</sup>

LIV. I. passé par le nez. La preuve qu'il en donne est remarquable ; & je vais la rapporter en propres termes , pour donner tout à la fois & un raisonnement démonstratif & une autorité grave.

» Quand vous prononcez *m* , dit-il , com-  
 » me dans *malice* , vous frappez la lèvre d'en  
 » haut avec celle d'en bas , tout de même que  
 » lorsque vous prononcez un *b* dans *balan-*  
 » *ce* ; mais il se fait outre cela un petit mou-  
 » vement dans le nez. Je dis la même chose  
 » de l'*n*. Pour la prononcer dans le mot *né-*  
 » *gôce* , la langue fait le même mouvement  
 » que pour faire un *d* dans *décrire* ; mais il  
 » se fait aussi un petit mouvement dans le  
 » nez.

» Il n'y a pas longtemps , ajoute l'aca-  
 » démicien , que j'entendis parler un hom-  
 » me qui étoit fort enrhumé : le rhume lui  
 » avoit tellement embarrassé le nez , il étoit  
 » si fort enchifrené , qu'il ne pouvoit pro-  
 » noncer les *n*. Je remarquai que pour dire ,  
 » *je ne saurois* , il disoit , *je de saurois*. Aussi-  
 » tôt je dis en moi-même , que , si j'avois  
 » bien rencontré & que l'*m* fût un *b* passé  
 » par le nez , la même difficulté que l'hom-  
 » me enrhumé trouvoit à prononcer l'*n* , il  
 » la trouveroit à prononcer l'*m* ; & que ,  
 » comme il avoit changé l'*n* en *d* , il chan-  
 » geroit l'*m* en *b* : & effectivement un mo-  
 » ment après , au lieu de dire , *je ne sau-*

« rois manger de mouton , il dit , je de saurois CH. III.  
 » banger de bouton. »

Il est donc évident que le mouvement qui se fait dans le nez à l'occasion de l'*m* & de l'*n* , vient du passage de l'air qui y réflue pendant l'interception ; & que , quand le canal du nez est obstrué , comme dans l'enchifrenement , le reflux de l'air ne peut plus avoir lieu & l'on ne peut plus prononcer d'articulation nasale. On dit donc précisément le contraire de ce qui est , quand on dit d'une personne enchifrenée qu'elle *parle du nez* : cette manière de parler ne peut subsister dans notre langue avec le sens qu'on lui donne , que par une sorte d'antiphrase ; car on ne l'entend guères que de ceux qui ont le canal du nez bouché de manière que l'air n'y puisse plus passer librement.

2<sup>e</sup>. Les articulations *orales* sont celles qui ne contraignent point l'air sonore de passer par le nez dans l'instant de l'interception , de manière qu'au moment de l'explosion tout sort par l'ouverture ordinaire de la bouche.

Si l'on excepte les deux articulations nasales *m* & *n* , toutes les autres articulations organiques sont orales , parce qu'il n'y a point une troisième issue : mais les orales ne laissent pas de se subdiviser en deux classes , relativement à la manière dont se pré-

LIV. I. sente l'obstacle formé par le mouvement de la partie organique mobile ; & elles sont en conséquence ou *muettes* ou *sifflantes*.

Les articulations orales *muettes* sont celles qui naissent d'une interception totale de l'air sonore ; de manière que , si la partie organique qui est mise en mouvement restoit dans l'état où ce mouvement la met d'abord , il ne pourroit s'échapper aucune partie de l'air sonore & l'on ne pourroit rien faire entendre de distinct.

Les deux articulations labiales *b* & *p* , qui exigent que les deux lèvres se rapprochent l'une de l'autre , sont muettes par cette raison même ; comme on peut s'en convaincre par l'essai que j'ai proposé dès le commencement de ce chapitre. Il en est de même des articulations linguales *d* , *t* , *g* , *q* , *l* , *r*.

Les articulations orales *sifflantes* sont celles qui naissent d'une interception imparfaite de l'air sonore ; de manière que , quand la partie organique qui est mise en mouvement resteroit dans l'état où ce mouvement la met d'abord , il s'échapperoit pourtant assez d'air sonore pour faire entendre l'articulation même dont il s'agit , & même pour la faire durer longtemps comme une sorte de sifflement , de même que l'on fait durer les voix simples aussi longtemps que les poumons peuvent fournir de l'air : d'où vient que plu-

fiens grammairiens ont donné à ces articulations le nom de *demi-voyelles* (*semivocales.*)

Les deux articulations labiales *v* & *f*, qui ne dépendent que du mouvement de la lèvre inférieure contre les dents supérieures, sont sifflantes pour cela même, à cause du passage qui reste à la voix dans les coins de la bouche, où la lèvre inférieure ne peut pas toucher les dents supérieures. Il en est de même des quatre articulations linguales *z*, *s*, *j*, *ch*, à cause des situations particulières que prend la langue par le mouvement qui les produit, & qui seront expliquées dans un moment.

Au reste jusqu'ici on avoit assigné, aux articulations muettes & aux consonnes qui les représentent, une notion toute autre que celle que j'en donne : la plupart des grammairiens appellent *muettes*, toutes celles dont le nom commence par une consonne, comme *b*, *c*, *d*, *g*, *k*, *p*, *q*, *t*, *z*, que l'on nomme *bé*, *cé*, *dé*, *gé*, *ka*, *pé*, *quu*, *té*, *zède* ; & ils appellent *demi-voyelles* toutes les autres, dont le nom commence par une voyelle, comme *f*, *l*, *m*, *n*, *r*, *s*, *x*, que l'on nomme *effe*, *elle*, *emme*, *enne*, *erre*, *esse*, *ixe*.

S'il ne s'agit que de commencer le nom d'une articulation & de la consonne par cette consonne même, pour la rendre muette ;

LIV. I. toutes le sont devenues dans le système de P. R. adopté depuis par M. Dumas dans son Bureau typographique, où les noms de toutes les consonnes commencent par la consonne même, qui est rendue sensible & sonore par l'émission de l'e muet prononcé ensuite ; *be, fe, le, me, &c.* Cette distinction, envisagée sous ce point de vûe, est donc une distinction d'autant plus chimérique, que telle consonne dont l'épellation commence chez nous par une voyelle, a ailleurs un nom qui commence par la consonne même : nous disons *elle, emme, enne, erre* ; les grecs disoient *lambda, mu, nu, ro* ; les hébreux, *lamed, mem, nun* ou *noun, reff* ou *resch* ; &c. Ainsi les mêmes lettres qui étoient muettes pour ces peuples feroient des demi-voyelles pour nous, quoiqu'elles soient les signes des mêmes moyens d'explosion ; ce qui est absurde.

Il n'en est pas de même de ma distinction des articulations & des consonnes en muettes & en sifflantes : elle est fondée sur la manière dont se présente l'obstacle formé par le mouvement de la partie organique ; & cette manière sera la même partout où l'on voudra procurer à la voix les mêmes explosions.

§. 3. Après avoir considéré les articulations organiques, relativement à la partie mobile dont le mouvement leur donne nais-

sance & à l'issue par où s'opère l'explosion ; on peut encore les distinguer entre elles par les différences du mécanisme qui les produit. Le mécanisme des articulations labiales a été suffisamment détaillé ci devant, & n'opère rien d'ailleurs que la distinction que j'en ai faite en nasales & orales, & de celles-ci en muettes & sifflantes. Mais le mécanisme des articulations linguales mérite quelque attention de plus , puisqu'il occasionne des sous-divisions qui peuvent être utiles à remarquer , relativement à l'affinité plus ou moins grande qu'il peut y avoir entre les orales , soit muettes soit sifflantes.

1°. Les articulations linguales , orales , & muettes , considérées relativement au mécanisme qui les produit , peuvent se diviser en *dentales* , *gutturales* , & *liquides* , selon qu'elles s'opèrent à l'une des deux extrémités de la langue ou au milieu.

J'appelle *dentales* , celles dont la production suppose que la pointe de la langue s'appuie contre la racine des dents supérieures , comme pour y retenir la voix , de manière que l'explosion s'y opère & que la voix paroît en partir. Telles sont les deux articulations *d* & *t*. L'articulation nasale *n* , outre ce qui la rend nasale , suppose d'ailleurs , comme on l'a vu , le même mécanisme que *d*.

J'appelle *gutturales* , celles dont la pro-

LIV. I. duction suppose que la pointe de la langue s'appuie contre les dents inférieures, afin que la racine de cette partie organique, qui est voisine du gozier (*gutturalis*), s'élève pour intercepter la voix dans cette région, d'où en effet on entend alors partir la voix avec l'explosion propre à ce mécanisme. Telles sont les deux articulations *g* & *q* prononcées *gue*, *que* ou *ke*.

J'appelle *liquides*, conformément au langage reçu, les deux articulations *l* & *r*. La première dépend d'un seul coup de la langue vers la partie du palais qui avoisine les dents. La seconde est l'effet d'un trémoussement vif & réitéré de la langue. Toutes deux paroissent avoir reçu le nom de *liquides*, ou de ce que la langue les produit par un mouvement libre & indépendant de tout point d'appui dans l'intérieur de la bouche, où elle nage en quelque sorte : ou de ce que ces articulations s'allient si bien avec d'autres, qu'elles ne paroissent faire ensemble qu'une seule modification instantanée de la même voix ; de même que deux liqueurs s'incorporent assez bien pour n'en plus faire qu'une seule qui n'est plus ni l'une ni l'autre, mais le résultat de leur mélange.

2°. Les articulations linguales, orales, & sifflantes, considérées par rapport au mécanisme, peuvent se diviser en *dentales* & *palatales*.

J'appelle *dentales*, celles dont le sifflement s'exécute vers la pointe de la langue appuyée contre les dents. Telles sont les deux articulations *z* & *s*.

J'appelle *palatales*, celles dont le sifflement s'exécute dans l'intérieur de la bouche, entre le milieu de la langue & le palais, vers lequel elle s'élève un peu à cet effet. Telles sont les deux articulations *j* & *ch*.

§. 4. Les articulations organiques peuvent se diviser encore en deux espèces générales, les *constantes* & les *variables* : & cette division est relative au degré de force avec lequel se fait l'explosion, soit que ce degré dépende de la quantité de la force expulsive, ou qu'il soit proportionné à la résistance de la partie organique qui intercepte la voix.

1°. Les articulations *constantes* sont celles dont l'explosion se fait constamment avec le même degré de force ; ou parce que le mouvement organique intercepte toujours la voix avec le même degré de résistance, ou parce que l'obstacle de cette résistance est toujours rompu avec le même degré de vitesse par la même quantité d'air.

Les articulations constantes de notre langue sont 1°. les deux nasales *m* & *n*, qui sont toujours les mêmes, parce qu'il y a toujours le même degré de force dans le

LIV. I. mécanisme qui occasionne tout à la fois l'interception de l'air & le reflux par le nez :  
 2°. les deux liquides *l* & *r*, dont le mécanisme ne peut intercepter la voix avec deux différents degrés de force.

2°. Les articulations *variables* sont celles dont l'explosion se fait avec différents degrés de force, quoique la disposition mécanique des parties organiques soit toujours la même. Cette différence de degrés n'est appréciable que par la différence vague du *plus* ou du *moins* ; de sorte que l'on ne peut assigner à chaque disposition mécanique des organes, que deux articulations variables, ou plutôt variées, l'une *foible* & l'autre *forte* : c'est la même articulation, si l'on ne pense qu'à la disposition mécanique, & que l'on en envisage les variations comme accessoires ; & cette articulation unique est vraiment *variable* : ce sont deux articulations différentes, si l'on regarde le degré de force de l'explosion comme une partie essentielle & distinctive de leur nature.

Nous avons six paires d'articulations variables, une foible & une forte dans chaque paire.

Les deux labiales muettes : *b* qui est foible, comme dans *baquet* ; & *p* qui est forte, comme dans *paquet*.

Les deux labiales fiffantes : *v* qui est foible, comme dans *vendre* ; & *f* qui est forte, comme dans *fendre*.

Les deux linguales muettes & dentales : CH. III.  
*d* qui est foible , comme dans *dome* ; & *t* qui est forte , comme dans *tome*.

Les deux linguales muettes & gutturales :  
*g* qui est foible , comme dans *galle* ; & *q* qui est forte , comme dans *calle*.

Les deux linguales fiffantes & dentales :  
*z* qui est foible , comme dans *zélé* ; & *s* qui est forte , comme dans *scellé*.

Enfin les deux linguales fiffantes & palatales : *j* qui est foible , comme dans *japon* ; & *ch* qui est forte , comme dans *chapon*.

---

## A R T I C L E I I.

### *De l'Aspiration.*

L'articulation *aspirée* est celle qui naît de l'affluence extraordinaire & accélérée de l'air qui sort des poumons , & qui donne aux voix , à la sortie de la trachée-artère , une explosion telle que celle que nous entendons à la tête des mots *hameau* , *héros* , *hibou* , *honte* , *houffine* , *hupé* , *heurter* , &c.

Il n'est pas unanimement avoué par tous les grammairiens , que l'aspiration soit une articulation , & que la lettre *h* , qui en est le signe parmi nous , soit une consonne : plusieurs vont même jusqu'à douter que ce caractère doive être regardé comme une lettre. Mais si j'ai bien établi dès le commen-

LIV. I. cement, que la nature de l'articulation consiste, non dans l'interception du son, qui n'étant qu'un silence ne peut être du ressort de l'audition, mais dans l'explosion sensible & distinctive des voix; si j'ai bien prouvé que l'aspiration est une véritable explosion des voix, qui vient de la plus grande affluence ou de la plus grande vitesse de l'air à la sortie de la trachée-artère: il n'est pas possible de ne point accorder que l'aspiration est une véritable articulation, & que le caractère *h*, par lequel nous la représentons, est une véritable consonne comme tous les autres caractères représentatifs des articulations.

(g) Encyclop. au mot CONSONNE. » Ceux qui ne veulent pas en convenir, soutiennent, dit M. du Marçais, (g). » que ce signe ne marquant aucun son particulier analogue au son des autres consonnes, il ne doit être considéré que comme un signe d'aspiration. «

Je réponds que cette objection ne prouve rien, parce qu'elle prouveroit trop. On pourroit appliquer ce raisonnement à telle classe d'articulations & de consonnes que l'on voudroit, puisqu'en général les consonnes d'une classe ne marquent aucun son particulier analogue au son des consonnes d'une autre classe, si l'on ne veut faire consister cette analogie des sons que dans la ressemblance du mécanisme qui les produit: ainsi

l'on pourroit dire , par exemple , que nos CH. III.  
cinq lettres labiales *m* , *b* , *p* , *v* , *f* , ne  
marquant aucun son particulier analogue au  
son des autres consonnes , elles ne doivent  
être considérées que comme les signes de  
certains mouvements des lèvres.

Cette application du principe allégué par  
M. du Marfais nous en fait voir le faux :  
c'est que l'on y suppose que l'analogie des  
sons dépend d'une ressemblance exacte dans  
le mécanisme qui les produit. Mais ce mé-  
chanisme n'est point ce qui constitue la na-  
ture des sons , puisqu'il n'est pas du ressort  
de l'audition ; ce n'en est que la cause phy-  
sique , & c'est dans les effets de cette cause  
qu'il faut chercher l'analogie. Or l'aspiration  
est un objet de l'audition très-analogue aux  
sons représentés par les autres consonnes ;  
je veux dire , une explosion réellement dis-  
tinctive des voix , quoiqu'elle suppose une  
cause physique très-différente. Si l'on a cher-  
ché ailleurs l'analogie des consonnes ou des  
articulations , c'est une pure méprise.

» Mais , dira-t-on , les grecs ne l'ont ja-  
» mais regardée comme telle ; c'est pour cela  
» qu'ils ne l'ont point placée dans leur al-  
» phabet , & que dans l'écriture ordinaire ils  
» ne la marquent que comme les accents au  
» dessus des lettres ; & si dans la suite ce  
» caractère a passé dans l'alphabet latin &  
» de là dans ceux des langues modernes ,

## 62 Éléments de la Parole.

LIV. I. » cela n'est arrivé que par l'indolence des  
 » copistes, qui ont suivi le mouvement des  
 » doigts & écrit de suite ce signe avec les  
 » autres lettres du mot, plutôt que d'inter-  
 » rompre ce mouvement pour marquer l'as-  
 (h) Ibid. » piration au dessus de la lettre. « (h).

C'est encore M. du Marçais qui prête ici son organe à ceux qui ne veulent pas même reconnoître *h* pour une lettre. *Si Pergama dextrâ defendi possent, etiam hac defensa*  
 (i) *Æn.* II. *fuiſſent* : (i) mais l'objection demeure en-  
 291. core sans force sous la main même qui étoit la plus propre à lui en donner.

Que nous importe en effet que les grecs aient regardé ou non ce caractère comme une lettre, & que dans l'écriture ordinaire ils ne l'aient pas employé comme les autres lettres, puisque cette question doit être décidée par le raisonnement & non pas par l'autorité ? Mais n'avons-nous pas d'ailleurs à opposer à l'usage des grecs, celui de toutes les nations de l'Europe qui se servent aujourd'hui de l'alphabet latin, qui y placent ce caractère, & qui l'emploient dans les mots comme toutes les autres lettres ? Pourquoi l'autorité des modernes le céderoit-elle sur ce point à celle des anciens ? pourquoi même ne l'emporteroit-elle pas du moins par la pluralité des suffrages ?

C'est, dit-on, que l'usage moderne ne doit son origine qu'à l'indolence des copis-

tes , & que celui des grecs paroît venir d'u- CH. III.

ne institution réfléchie. Quelque réfléchi que l'on veuille supposer l'usage des grecs, cette hypothèse ne forme jamais en leur faveur qu'un préjugé, qui n'exclut ni l'examen, ni une censure fondée sur d'autres réflexions postérieures & peut-être plus heureuses. Cependant notre usage que l'on blâme comme moderne , sur l'autorité des grecs , paroît tenir de plus près à la première institution des lettres , & au seul temps où , selon la judicieuse remarque de M. Duclos , (k) l'Orthographe ait été parfaite.

(k) Rem.  
sur la *Gramm.*  
*gén.* l. v.

Les grecs employèrent au commencement le caractère Η , qu'ils nomment *ητα* , à la place de l'esprit rude qu'ils introduisirent plus tard par un raffinement peut-être trop réfléchi. D'anciens grammairiens nous apprennent qu'ils écrivoient ΗΟΔΟΙ pour *ὁδοι* , ΗΕΚΑΤΟΝ pour *ἑκατον* ; & qu'avant l'institution des caractères abrégés que l'on nomme consonnes aspirées , ils écrivoient simplement la ténue & Η ensuite ; ΤΗΘΣ pour ΘΕΘΣ. Nous avons fidèlement copié cet ancien usage des grecs dans l'orthographe des mots que nous avons empruntés d'eux , comme *Rhétorique* , *Théologie* ; & nous avons , en cela , suivi les latins , dont nous avons adopté l'alphabet , & qui l'avoient pris des grecs apparemment avant l'introduction des esprits & des consonnes aspirées. Les grecs

## 64 *Éléments de la Parole.*

LIV. I. eux-mêmes n'étoient que les imitateurs des phéniciens à qui ils devoient la connoissan-

(1) Voyez ce des lettres (l), comme l'indique encore spécialement le nom grec *ἡ* du caractère & B. Lettr. *η*, assez analogue au nom *heth* du caractère hébraïque *ה*, à quo sicut nec nomine, ita nec figurâ multum discrepat. (m) Ceux donc

(m) Masclef, pour qui l'autorité des grecs est une raison déterminante, doivent trouver, dans cette Gramm. hebr. cap. I. n°. ij. pratique, un témoignage d'autant plus grave en faveur de l'opinion que je défends ici, 12.

que c'est le plus ancien usage, & le plus universel à tout prendre, puisqu'il n'y a guères que l'usage postérieur des grecs qui y fasse exception.

Au surplus, il n'est pas tout à fait vrai qu'ils n'ayent employé que comme les accents le caractère qu'ils ont substitué à H. Jamais ils n'ont placé les accents que sur des voyelles, parce qu'en effet il n'y a que les voix qui soient susceptibles de l'espèce de modulation indiquée par les accents, laquelle est très-différente de l'explosion désignée par les consonnes. Ce que la grammaire grecque nomme aujourd'hui *esprit*, se trouve quelquefois sur des voyelles & quelquefois sur des consonnes.

Dans le premier cas, il en est de l'esprit sur la voyelle, comme de la consonne qui la précède; & l'on voit en effet que l'esprit s'est transformé en consonne, ou la consonne en

en esprit, dans le passage d'une langue à une autre ; le *η* des Grecs est devenu *ver* en latin ; le *fabulari* des latins est devenu *hablar* en espagnol. On n'a aucun exemple d'accents transformés en consonnes, ni de consonnes métamorphosées en accents.

Dans le second cas, il est encore bien plus évident que l'esprit est de même nature que la consonne : ils ne sont associés que parce que chacun de ces caractères représente une articulation ; & l'union des deux signes est alors le symbole de l'union des deux causes d'explosion sur la même voix.

Une nouvelle preuve de cette conclusion, c'est que non seulement les grecs ont placé l'esprit rude sur des consonnes, mais qu'ils ont encore introduit dans leur alphabet des caractères représentatifs de l'union de cet esprit avec une consonne, de même qu'ils en ont admis d'autres qui représentent l'union de deux consonnes. Ils donnent, aux caractères de la première espèce, le nom de *consonnes aspirées*, φ, χ, θ ; & à ceux de la seconde, le nom de *consonnes doubles*, ψ, ξ, ζ. La première consonne est de part & d'autre une labiale π, une gutturale κ, ou une dentale τ ou δ : toutes trois, dans la première classe, sont modifiées par l'aspiration qui leur est commune ; ce qui fait prendre, aux caractères qui les représentent, le nom de consonnes *aspirées* : tou-

LIV. I. Les trois, dans la seconde classe, sont modifiées par le sifflement qui leur est commun ; ce qui auroit pu faire prendre, aux caractères abrégés qui les représentent, le nom de consonnes *sifflantes*. Les unes & les autres sont donc également *doubles*, & se décomposent en effet de la même manière :  $\psi$  vaut  $\pi\sigma$ ,  $\xi$  vaut  $\kappa\sigma$ , &  $\zeta$  vaut  $\delta\sigma$  ; pareillement  $\phi$  vaut PH,  $\chi$  vaut KH, &  $\theta$  vaut TH, en supposant que H est le signe de l'aspiration, comme il l'étoit originaiement.

Il paroît donc qu'attribuer l'introduction de la lettre *h* dans l'alphabet à la prétendue indolence des copistes, c'est une conjecture hasardée en faveur d'une opinion à laquelle on tient par habitude, ou contre un sentiment dont on n'avoit pas approfondi les preuves, mais dont le fondement se trouve chez les grecs mêmes, à qui l'on prête assez légèrement des vûes tout opposées.

L'aspiration est donc une véritable articulation ; & la lettre *h*, qui la représente, une véritable consonne. Les autres articulations, sous l'impression de la même force expulsive, sont des explosions proportionnées aux obstacles qui embarrassent l'émission de la voix ; l'articulation aspirée est une explosion simplement proportionnée à l'augmentation de la force expulsive. Aussi

produit-elle , sur les voix , le même effet général que les articulations organiques ; toutes opèrent , entre les voix qu'elles modifient , une distinction qui empêche de les confondre quoique pareilles & consécutives.

Quand nous disons , par exemple , *la halle* , le second *a* est distingué du premier aussi sensiblement par l'articulation aspirée *h* , que par l'articulation *b* quand nous disons *la balle* , ou par l'articulation *m* dans *la malle* , ou par l'articulation *s* dans *la salle* ; quoique ces distinctions soient différentes comme les articulations.

Cet effet euphonique , cette propriété de lier les voix consécutives & d'en empêcher la confusion , est nettement désignée par le nom d'*articulation* , qui ne veut dire autre chose que *distinction des membres* ou des parties élémentaires de la parole. Nous pouvons donc conclure enfin , que les *articulations* sont les *différents degrés distinctifs d'explosion* que peuvent recevoir les voix élémentaires de la parole , par le moyen des diverses opérations de l'organe pendant l'émission.

D'où il suit qu'il est de l'essence de toute articulation de précéder la voix qu'elle modifie , parce que le son une fois échappé n'est plus en la disposition de celui qui parle , pour en recevoir quelque modification.

La chose est évidente d'abord à l'égard

LIV. I. des articulations organiques. Comme elles ne procurent l'explosion aux voix que par le moyen de l'interception, qui amèneroit un véritable silence si elle continuoit; la voix ne peut être entendue, que quand l'obstacle qui la retenoit est forcé : & c'est au moment même où cet obstacle est forcé que la voix éclate, & le passage une fois libre, la voix coule sans aucune impétuosité marquée, l'explosion ne se faisant sentir qu'au départ.» La consonne, dit l'auteur du *Traité*

(n) *Part. I.*  
*ch. ij. art 2.*  
*§. 5. p. 40.*

» *des sons de la langue françoise*, (n) n'est  
» qu'un éclat de voix, qu'on peut très-bien  
» comparer à cet éclat qu'on entend, lorsqu'  
» que le vent vient à enfoncer un morceau  
» de papier ou quelque autre chose qui lui  
» fermoit le passage; éclat qui passe dans  
» l'instant, après quoi on n'entend plus  
» que le bruit sourd que fait le vent en en-  
» trant par le passage qu'il s'est ouvert. «

Pour ce qui est de l'articulation aspirée, comme elle est le produit d'une affluence extraordinaire d'air sonore, il n'est pas moins clair qu'elle doit également précéder la voix aspirée; parce que si la voix étoit une fois partie, l'aspiration ne pourroit plus la modifier : l'augmentation de la force expulsive doit évidemment précéder l'explosion & par conséquent l'explosion de la voix, comme la cause doit précéder l'effet.

Le P. Lami, qui dans sa rhétorique a

approfondi autant qu'il a pu le mécanisme de la parole , s'explique ainsi sur la différence des voix & des articulations , qu'il désigne par les noms de *voyelles* & de *consonnes* , conformément au langage ordinaire & peu réfléchi des grammairiens. *On peut dire que les voyelles sont au regard des lettres qu'on appelle consonnes , ce qu'est le son d'une flute aux différentes modifications de ce même son que font les doigts de celui qui joue de cet instrument. (o)*

(o) Rhét.  
III. iij.

M. du Marfais, parlant le même langage , a vu les choses sous un autre aspect dans la même comparaison prise de la flute. *Tant que celui qui en joue , dit-il , (p) y souffle de l'air , on entend le son propre au trou que les doigts laissent ouvert. . . . Voilà précisément la voyelle. La situation qui doit faire entendre l'a , n'est pas la même que celle qui doit exciter le son de l'i. Tant que la situation des organes subsiste dans le même état , on entend la même voyelle aussi longtemps que la respiration peut fournir d'air. Ce qui marquoit , selon le P. Lami , la différence des voyelles aux consonnes , ne marque , selon M. du Marfais , que la différence des voyelles entre elles , c'est-à-dire , pour parler le langage établi dans les chapitres précédents , la différence des voix simples ; & cela est beaucoup plus juste & plus vrai. Mais l'encyclopédiste n'a*

(p) Encyclop. au mot  
CONSONNE.

LIV. I. rien trouvé dans la flute, qui pût caractériser les consonnes ou plutôt les articulations ; & il les a comparées à l'effet que produit le battant d'une cloche, ou le marteau sur l'enclume.

M. Harduin, dans une *Dissertation sur les voyelles & les consonnes*, qu'il a publiée en 1760 à l'occasion d'un extrait critique de l'*abrégé de la grammaire françoise* par M. (q) p. 7. de Wailly, a repris (q) la comparaison du P. Lami ; & en la rectifiant d'après des vûes semblables à celles de M. du Marfais, il étend ainsi la similitude jusqu'aux consonnes. » La bouche, dit-il, & une » flute sont deux corps, dans la concavité » desquels il faut également faire entrer de » l'air, pour en tirer du son. Les voyelles » répondent aux tons divers causés par l'ap- » plication des doigts sur les trous de la » flute ; & les consonnes répondent aux » coups de langue qui précèdent ces tons. » Plusieurs notes coulées sur la flute sont, » à certains égards, comme autant de voyel- » les qui se suivent immédiatement ; mais » si ces notes sont frappées de coups de » langue, elles ressemblent à des voyelles » entremêlées de consonnes. «

Il me semble que voilà la comparaison amenée au plus haut degré de justesse dont elle soit susceptible : & j'ai appuyé volontiers sur cet objet, afin de rendre plus sen-

# Des articul. & consonnes. 71

sible la différence réelle des voix simples & des articulations, & de montrer en même temps, par un exemple frappant, la manière lente dont procède l'esprit humain dans ses découvertes. CH. III.

J'ai déjà mis sous les yeux du lecteur le tableau du système des voix simples usitées dans notre langue ; je lui présente ici celui des articulations que notre usage

ARTICULATIONS.				
ORGANES	LINGUALES	LABIALES	CONSTANTES	VARIABLES.
				FOIBLES. FORTES
		NASALE	M. Mort	
		ORALES		B. Baquet P. Paquet
		Muettes		V. Vendre F. Fendre
		Sifflantes		
		NASALE	N. Nore	
			Dentales	D. Dôme T. Tome
			Gutturales	G. Galle K. Calle
		Muettes	Liquides	L. Loi R. Roi
			Dentales	Z. Zélé S. Scélé
		Sifflantes	Palatales	J. Japon CH. Chapar
ASPIRÉE.			H. Héros	

LIV. I. a adoptées : je les rends sensibles par des exemples ; & je suis dans le tableau l'ordre des divisions que je viens de détailler dans ce chapitre.

---

### A R T I C L E I I I.

#### *Difficultés résolues.*

Jusqu'ici je n'ai songé qu'à établir rapidement mon système, sans paroître faire aucune attention à des opinions reçues, que je n'ai ni employées ni réfutées, & même sans me conformer à ce que j'ai établi ailleurs. Pour ce qui me concerne, ce que je dis maintenant, je le crois meilleur que ce que j'ai dit autrefois, & je le dis avec sincérité ; c'est ce que je dois au public. Mais je dois des égards aux opinions d'autrui, & je ne puis les abandonner ou les contredire sans déduire mes raisons. Ceci se réduit à deux points principaux.

(r) Rem.  
sur la Gram.  
gén. l. ij.

§. I. » On doit observer, dit M. Duclos, (r)  
» que le son du *q* est plus ou moins fort  
» dans des mots différents. Il est plus fort  
» dans *banqueroute* que dans *banquet*, dans  
» *quenouille* que dans *queue*, . . . . Le *g* est  
» aussi plus ou moins fort. Il est plus fort  
» dans *guenon* que dans *gueule*, dans *gome*  
» que dans *guide*. » C'étoit aussi le senti-

ment de M. Boindin ; ( *s* ) & il vient d'être adopté par l'auteur anonyme du *Traité des sons de la langue françoise.* ( *t* ) Il diffère de M. Duclos , en ce qu'il distingue les deux *q* & les deux *g* par des nominations différentes ; il appelle *gutturales* , les deux articulations que le secrétaire de l'académie nomme *fortes* ; & *mouillées* , celles que l'académicien nomme *foibles* : il semble avoir introduit ce changement , pour en faciliter un autre qui avoit été indiqué avec beaucoup de justesse par M. Harduin , ( *u* ) dont l'auteur anonyme avoit lu l'ouvrage , puisqu'il le cite & le contredit fix pages plus loin. Ce second changement consiste à opposer le *g* guttural au *q* guttural , & le *g* mouillé au *q* mouillé ; comme on oppose le *b* au *p* , le *v* au *f* , en un mot une foible à sa forte.

CH. III.

( *s* ) Sons de la langue.

P. 30.

( *t* ) Part. I.

ch. ij. art. 5.

pag. 56.

( *u* ) Rem.

div. p. 123.

En supposant, aux différences de prononciation dont il s'agit ici , toute la réalité qu'on leur prête, on ne devoit effectivement les comparer que comme a fait l'anonyme d'après l'avis de l'académicien d'Arras : mais j'avoue que cette réalité me paroît bien suspecte ; & mon organe n'a jamais pu donner au *g* ni au *q* des prononciations différentes , quoique je l'aye essayé de bonne foi.

Je fais bien que l'inflexibilité de mon

LIV. I. organe ne seroit pas suffisante pour établir que tous les autres y sont conformes ; de même qu'un chinois prouveroit mal la non-existence des articulations B, D, R, par l'impossibilité personnelle où il est de les prononcer. Mais les partisans du double *g* & du double *q*, qui apparemment les prononcent ou croient les prononcer distinctement, n'ont jamais pu parvenir à les rendre sensibles à mon oreille ; & M. Har-

(x) Ibid. duin (x) avoue qu'il n'a jamais apperçu & qu'il n'apperçoit point encore cette différence, quoique l'anonyme prétende qu'avec de l'attention on peut l'appercevoir aisément.

» *Ga* & *qua*, dit celui-ci rendent un son  
 » bien plus dur que *gai* & *quai*. . . L'arti-  
 » culation qui produit *ga* & *qua*, se fait au  
 » fonds de la bouche vers la gorge, la lan-  
 » gue se gonflant vers sa racine, & se dé-  
 » gonflant ensuite subitement ; au lieu que  
 » pour l'articulation qui produit *gai* & *quai*,  
 » la langue s'élevant par son milieu, va  
 » s'appliquer au palais, & se remet tout  
 (y) Loc. » d'un coup dans sa situation naturelle. « (y)

cit. p. 58.

Je me suis éprouvé d'après cette description, & voici ce que j'ai observé. Lorsque je prononçois le son *a* pur, ma langue restoit étendue dans ma bouche dans une situation horizontale & fixe ; & si je venois à prononcer *ga* ou *qua*, elle se gonflait en

effet vers la racine d'une manière bien marquée. Mais lorsque je voulois prononcer *é* ou *ai* pur, ma langue s'avançoit beaucoup davantage & jusqu'à se replier contre les dents : ce qui ne peut arriver sans étendre & roidir d'autant les fibres longitudinales de cette partie organique, & par conséquent sans rendre plus difficile le gonflement qui doit se faire à la racine pour prononcer *gai* ou *quai* ; car la voix & son articulation sont entendues dans le même instant indivisible, de manière que le mouvement organique qui doit produire l'articulation & la disposition de bouche nécessaire à la formation de la voix, doivent nécessairement concourir, ou du moins se succéder avec une rapidité si grande qu'il doit en résulter à peu près les mêmes effets physiques.

C'est donc en effet, dans *ga* & *gai*, dans *qua* & *quai*, le même mouvement organique qui opère l'interception & ensuite l'explosion de la voix : & si l'oreille y apperçoit quelque différence ; ce n'est point que la cause physique de l'articulation soit différente, c'est que l'effet en est modifié par la disposition particulière de la bouche dans l'émission de telle ou telle voix. De là vient que le *g* & le *q* paroissent naturellement mous & affoiblis avec les voix *è*, *eu*, *é*, *i*, *u*, *ein*, *un* ; & au contraire

LIV. I. vigoureux & pleins avec les autres voix. Ce n'est ni le caprice ni le génie de notre langue qui a fait ce partage ; c'est la constitution physique de l'organe qui en est le principe naturel.

Le parti que je prends, de ne tenir aucun compte de ces différences dans mon système des articulations, peut donc se justifier par les observations que je viens d'exposer ; & il peut même trouver de l'appui dans l'autorité de quelques grammairiens habiles. » Je ne dois pas dissimuler,

(1) Loc. cit. » dit M. Duclos, (2) que d'habiles grammairiens, en admettant la différence sensible des différents sons du G & du Q, » pensent qu'elle ne vient que des voyelles » auxquelles ils s'unissent. « Il y a même lieu de croire que ce savant académicien ne jugeoit pas impossible que le sentiment de ces grammairiens fût adopté, puisqu'il en fait la supposition, pour appuyer du moins sur quelques corrections, dont la nécessité lui paroît incontestable dans cette hypothèse.

§. 2. Mais si j'ai pu compter sur le suffrage de quelques grammairiens au sujet de la question qui vient d'être discutée ; je ne puis pas me promettre le même appui à l'égard des trois articulations mouillées, que je ne reconnois point du tout, & qui, à l'exception de celle que l'on nomme le *mouil-*

*le foible* , sont universellement adoptées. CH. III.

» Nous avons , dit M. Duclos , (a) (a) Ibid.  
 » trois sons mouillés , deux forts & un foi-  
 » ble. Les deux forts sont le *gn* dans *règne* ,  
 » le *ill* dans *paille* ; le mouillé foible se  
 » trouve dans *aïeul* , *païen* , soit qu'on l'é-  
 » crive par un *y* grec ou par un *i* tréma.  
 » C'est dans ces mots une véritable con-  
 » sonne quant au son ; puisqu'il ne s'entend  
 » pas seul , & qu'il ne sert qu'à modifier  
 » la voyelle suivante par un mouillé foible.  
 » Il est aisé d'observer que les enfants &  
 » ceux dont la prononciation est foible &  
 » lâche , disent *païe* pour *paille* , *Versaïes*  
 » pour *Versailles* ; ce qui est précisément  
 » substituer le mouillé foible au mouillé  
 » fort. Si l'on faisoit entendre l'*i* dans *aïeul*  
 » & dans *païen* , les mots seroient alors de  
 » trois syllabes physiques ; on entendroit  
 » *a-i-eul* , *pa-i-en* , au lieu qu'on n'entend  
 » que *a-ïeul* , *pa-ïen* : car on ne doit pas  
 » oublier que nous traitons ici des sons ,  
 » quels que soient les caractères qui les  
 » représentent. «

Je dirai hardiment de ces trois préten-  
 dues articulations mouillées tout ce que j'en  
 pense : persuadé qu'en matière de raisonne-  
 ment , il n'est dû , aux auteurs les plus gra-  
 ves & les plus habiles , que la considéra-  
 tion qu'on ne peut sans injustice refuser au  
 mérite ; mais que la déférence ne doit être

## 78 *Éléments de la Parole.*

LIV. I. accordée qu'à la force des raisons. Telles sont les dispositions où je crois tous les écrivains que je combats en quelque point dans cet ouvrage, & celles où je serois moi-même, si j'osois espérer l'honneur d'une critique ; & *refellere sine pertinaciâ & refelli*

(b) Cic. II. *sine iracundiâ parati sumus.* (b)  
Tusc. ij. 5.

1<sup>o</sup>. Je commence par le mouillé foible, tel qu'on prétend l'observer dans *aïeul*, *païen*. C'est dans ces mots, dit-on, une véritable consonne quant au son, puisqu'il ne s'entend pas seul, & qu'il ne sert qu'à modifier la voyelle suivante. S'il suffit à un son de n'être pas entendu seul dans le même instant & de servir à modifier la voix qui vient après, pour être mis au rang des articulations ; les défenseurs du mouillé foible n'ont pas assez généralisé la conséquence qu'ils en tirent. Car si l'*i* pur avant d'autres voyelles doit être regardé comme consonne, par la raison qu'il modifie la voyelle suivante & qu'il n'est pas entendu seul dans le même instant : » je crois, dit

(c) Rem. » M. Harduin (c) qu'on devroit aussi mettre au rang des consonnes l'*u* du mot » *huile*, & l'*ou* du mot *oui*, & qu'on est » en droit de reprocher à ces auteurs ( qui » font de l'*i* tréma une consonne ) un peu » de contradiction ; puisqu'ils se contentent » d'attribuer à l'*i* un principe, qui me semble » ne pouvoir être vrai par rapport à ce

(c) Rem. div. pag. 27.  
à la note.

» son , sans l'être pareillement à l'égard des  
» sons *u* & *ou* dans la même position. « En  
effet quand on prononce *huile*, *oui*, l'*u* &  
l'*ou* se prononcent avec l'*i* suivant d'une  
même émission de voix ; on entend dans  
le même instant l'*u* & l'*i* de *huile*, l'*ou* &  
l'*i* de *oui* ; l'*u* dans le premier de ces mots  
ne paroît servir qu'à modifier l'*i* suivant,  
comme l'*ou* dans le second.

Ce seroit un argument bien foible encore,  
que de prétendre que l'*i* tréma dans *aïeul*,  
*païen*, &c. est consonne, parce que le son  
ne peut en être continué par une cadence  
musicalle, comme quand il n'est suivi d'au-  
cune autre voyelle. Ce qui empêche cet *i*  
d'être cadencé, c'est qu'il est la voyelle  
prépositive d'une diphthongue ; qu'il dépend  
par conséquent d'une situation momentanée  
des organes, subitement remplacée par une  
autre situation qui produit la voyelle post-  
positive ; & que ces deux dispositions des  
organes doivent en effet se succéder rapide-  
ment, parce qu'elles doivent, en une seule  
émission instantanée, produire deux voix  
distinctes qui ne font qu'un son composé.

Pour se dérober aux conséquences de  
cette explication physique, le P. Buffier (*d*)  
tâche de prouver que le prétendu mouillé  
foible se prononce avec une conformation  
d'organes différente de celle qui produit le  
son de l'*i* dans *ignorant*. Mais quelques essais

(*d*) Gramm.  
fr. n°. 819.

LIV. I. que j'aye faits pour vérifier les différents mécanismes dont il fait l'exposition, j'ai trouvé constamment que la langue se dispose toujours de la même manière pour la production de tous les *i* imaginables ; *i* pur, comme dans *ignorant* ; *i* articulé, comme dans *diner* ; *ï* tréma pur, comme dans *lais*, *theïsme*, *déicide* ; *ï* tréma prépositif en diphthongue, comme dans *aïeul*, *païen* ; *i* prépositif & articulé, comme dans *bien*, *mieux*, &c.

La seule différence physique que j'aye pu y appercevoir, & qui m'ait paru la plus propre à surprendre les grammairiens, même les plus attentifs : c'est que quand l'*i* est prépositif dans quelque diphthongue que ce soit, la situation de la bouche nécessaire à la production de l'*i* dure si peu, & change si subitement pour être remplacée par celle qu'exige la voix postpositive ; que la langue semble ne faire en effet, pour l'*i*, qu'un de ces mouvements démontrés nécessaires à la production des articulations linguales.

Mais la célérité de ce mouvement vient simplement de ce que la situation de la langue dans cet état ne doit & ne peut être qu'instantanée, parce que l'*i* prépositif qui doit en résulter doit être prononcé assez rapidement pour être entendu dans le même instant que la voix postpositive. Ce  
seroit

feroit se tromper lourdement que de regarder ce mouvement de la langue comme devant produire une articulation linguale. En effet, comme il n'est pas possible d'imaginer ni de dire que ce soit une articulation nasale ; elle seroit donc nécessairement orale, & par conséquent muette ou sifflante : l'un & l'autre est également insoutenable.

Ce qu'on appelle le mouillé foible n'est point une articulation muette : car quand la langue resteroit dans la situation où la met d'abord le mouvement, il n'y a personne de bonne foi qui ne convienne qu'elle ne pourroit alors intercepter totalement l'air sonore ; ce qui est pourtant le caractère essentiel des articulations muettes.

Elle ne produiroit pas davantage une articulation sifflante ; parce que, quand l'air sonore est intercepté d'une manière imparfaite par une partie organique mobile, si elle reste dans l'état requis pour cette interception, l'émission de l'air sonore ne fait entendre alors qu'un sifflement informe, caractérisé seulement par l'explosion propre à l'interception dont il s'agit, laquelle modifie tout au plus ce schéva presque insensible auquel suffit la moindre issue. Mais si la langue reste dans la situation qu'elle prend d'abord pour le prétendu mouillé foible, l'émission de l'air sonore fait entendre très-

## 82 *Éléments de la Parole.*

LIV. I. nettement & très-distinctement la voix *i* : ainsi l'on peut prononcer en trois émissiions physiques les mots *a-i-eul*, *pa-i-en*, au lieu de les prononcer en deux conformément à l'usage national, qui fait dire *a-ïeul*, *pa-ïen*. J'avoue, si l'on veut, que ce ne seroit plus les mêmes mots, parce que les éléments n'en seroient plus combinés de même ; mais me prouveroit-on bien que ce ne sont pas de part & d'autre les mêmes éléments ?

(e) pag. 63. L'anonyme déjà cité convient (e) que l'on peut absolument séparer les trois voyelles prépositives *i*, *u*, *ou*, de la voyelle postpositive, & les prononcer seules dans les mots *mieux*, *huile*, *oui*, en disant *mi-eux*, *hu-ile*, *ou-i* » Ce seroit à la vérité » mal prononcer, dit-il ; mais le discours » n'en deviendrait pas pour cela obscur & » inintelligible. Est-il possible d'en faire au- » tant à ces mots *paye*, *payons* ? si je pro- » nonçois ainsi, *il a reçu sa pai-ï-e* ; qui » est-ce qui comprendroit ce que je vou- » drois dire ? si je disois, *lorsque nous pai- » i-ons*, ne penseroit-on pas que je parle » d'un paiement passé, tandis que je veux » parler d'un paiement présent ? & on ne » m'entendrait pas. D'où il faut conclure » que ce *i* mouillé, étant inséparable de la » voyelle suivante, est une consonne véri- » table.

Comment l'auteur regarde-t-il son *i*

mouillé comme inséparable de la voyelle suivante , puisqu'il vient lui-même de l'en séparer par hypothèse dans *pai-ï-e* & *pai-ï-ons* ? Il est vrai qu'il prétend que *pai-ï-e* seroit inintelligible , & que *pai-ï-ons* seroit équivoque : mais ces inconvénients-là ne rendent pas impossible la séparation qu'ils supposent , & que l'anonyme a lui-même réalisée ; ce ne sont que des titres pour la rejeter dans la prononciation usuelle , & qui en prouvent peut-être la possibilité physique. Au surplus je doute fort que personne voye plus d'obscurité dans le sens du mot *pai-ï-e* prononcé en trois émissions , que dans celui des mots *mi-eux* , *hu-ile* , *ou-i* , prononcés en deux ; je ne vois de part & d'autre qu'une prononciation contraire à l'usage , & vicieuse à ce seul titre : pour ce qui est de *pai-ï-ons* , il n'y a d'équivoque dans cette prononciation décomposée que pour ceux qui manqueroient d'attention ou de justesse ; dans cet état il exprime sans équivoque un paiement présent , & pour énoncer un paiement passé il faudroit dire en décomposant *pai-ï-i-ons* , comme il est clairement indiqué par l'orthographe de *payions* qui a un *i* de plus que celle de *payons*.

Mais en accordant à l'anonyme que son *i* mouillé est inséparable de la voyelle suivante , il conviendra apparemment que cette

LIV. I. inséparabilité n'est qu'accidentelle , & uniquement fondée sur la décision de l'usage , qui l'exige pour l'exactitude de la prononciation : il ne sauroit prétendre que cette inséparabilité soit d'une nécessité physique , après les exemples qu'il vient de donner lui-même. Or la voyelle prépositive de toute diphthongue n'est pas moins inséparable de la voyelle postpositive , sans quoi elle ne constitueroit plus une diphthongue : si de ce que le prétendu *i* mouillé est inséparable de la voyelle suivante , on peut conclure que c'est une consonne véritable ; on peut donc dire la même chose de la voyelle prépositive de toute diphthongue. » Si j'aban-

(f) Differt. » Harduin à ce sujet, (f) ce seroit pour aller  
sur les Vowel- » d'une extrémité à l'autre : & je pense qu'il  
les & sur les » faut nécessairement de deux choses l'une ;  
Conf. 1760. » ou que l'*i* tréma de *Naiade* soit maintenu  
pag. 18. » dans son ancienne qualification de voyelle ;  
» ou que l'on ne reconnoisse plus aucune  
» diphthongue , & que l'alphabet , indépen-  
» damment du *j* & du *v* , soit augmenté de  
» trois consonnes , savoir *i* , *u* , & *ou* , lors-  
» que chacun de ces caractères est suivi  
» d'une voyelle qui fait partie de la même  
» syllabe. «

Si l'on en est réduit à cette alternative , je crois que les partisans de l'*i* mouillé aimeront mieux le regarder comme voyelle ,

puisqu'en soutenant même qu'il est consonne, ils avouent que nul son n'approche plus de la voyelle *i* que ce *i* mouillé ; ce sont les propres termes de l'anonyme & du P. Buffier, & aucun d'eux ne peut en disconvenir, puisqu'ils veulent que ce soit une consonne dans *yeux* & une voyelle dans *dieux* : or, demande M. Harduin, (g) » si (g) Ibid. » je prononce *les maux d'yeux* & *les faux* à la note. » *dieux*, & que je demande en quoi consiste » la différence des deux *i* ; que me répondra-t-on ? «

2<sup>o</sup>. Si nous passons aux deux mouillés forts, je trouve la même erreur provenant de la même source : il semble que l'*i* prépositif de nos diphthongues doive partout nous faire illusion ; c'est lui qui a trompé les grammairiens, qui l'ont pris pour une consonne dans certains cas & qui l'ont nommé *mouillé foible* ; & c'est, je crois, le même *i* qui les trompe encore sur nos deux prétendus *mouillés forts*, que notre orthographe représente communément par *ll* & par *gn*.

Dans les mots *feuillage*, *sémillant*, *gentillesse*, *mouillé*, *merveilleux*, *carillon*, ceux qui parlent le mieux ne font entendre à mon oreille que l'articulation ordinaire *l*, suivie des diphthongues *iage*, *iant*, *iesse*, *ie*, *ieux*, *ion*, dans lesquelles la voix prépositive *i* est prononcée sourdement & d'une manière si

LIV. I. rapide, que la situation d'organes nécessaire à cette voix n'est pas encore entièrement formée, lorsque celle de la voix suivante en prend la place : & c'est de cette formation imparfaite que naît la petite différence qui fait illusion aux grammairiens. Voyez nos dames les plus spirituelles, & qui ont l'oreille la plus sensible & la plus délicate ; si elles n'ont appris d'ailleurs les principes quelquefois capricieux de notre orthographe usuelle, persuadées que l'écriture doit peindre la parole, elles écriront les mots dont il s'agit de la manière qui leur paroîtra la plus propre pour caractériser la sensation que je viens d'analyser ; par exemple, *feulliage*, *sémillant*, *gentillieffe*, *moullié*, *mervellieux*, *carillion*. Si quelques-unes ont remarqué par hasard que les deux *ll* sont précédées d'un *i*, elles le mettront ; mais elles ne se dispenseront pas d'en mettre un second après : c'est le cri de la nature, qui ne cède, dans les personnes instruites, qu'à la connoissance certaine d'un usage contraire, & dont l'empreinte est encore visible dans l'*i* qui précède les *ll*, quoique déplacé.

Dans les mots *paille*, *abeille*, *vanille*, *feuille*, *rouille*, & autres terminés par *lle*, quoique la lettre *l* ne soit suivie d'aucune diphthongue écrite, on y entend aisément une diphthongue prononcée *ie*. Ces mots

ne se prononcent pas tout à fait comme s'il y avoit *palien*, *abellieu*, *vanillieu*, *feullieu*, *roullieu*; parce que, dans la diphthongue *ieu*, la voix postpositive *eu* est plus longue, plus appuyée, & moins sourde que la voix muette *e*: mais, pourvu qu'on mette dans la prononciation de ces mots la rapidité qu'exige une diphthongue, il n'y a point d'autre différence.

Dans les mots *bail*, *orteil*, *mil* ( sorte de grain ), *feuil*, *seuil*, & autres terminés par la seule consonne *l*, prétendue mouillée, c'est encore pour l'oreille la même chose que dans les précédents; la diphthongue *ie* y est sensible après l'articulation *l*: mais dans l'orthographe elle est supprimée, comme l'*e* muet est supprimé à la fin des mots *bal*, *canal*, *mil* ( nombre ), *soul*, *Toul* ( ville ), où tous les grammairiens conviennent qu'il est nécessairement supposé & même entendu: ce qui est une suite naturelle du principe établi ci-devant, qu'il est de l'essence de toute articulation de précéder la voix qu'elle modifie, parce que la voix une fois échappée n'est plus en la disposition de celui qui parle pour en recevoir quelque modification.

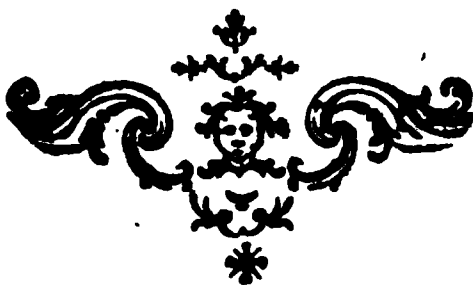
Il me paroît donc assez vrai-semblable que ce qui a trompé les grammairiens sur le point dont il s'agit, c'est l'inexactitude de notre orthographe usuelle; & que cette

LIV. I. L'inexactitude est née de la difficulté que l'on trouva peut-être dans les commencements, à éviter dans l'écriture les équivoques d'expression. Mais il existe un fait, remarqué cent fois, & dont on n'a pas tiré la conséquence la plus naturelle & la plus vraie ; c'est cette prononciation foible & lâche de ceux qui disent *paie* pour *paille*, *feuïage* pour *feuillage*, *vermeie* pour *vermeil*, *seuie* pour *seuil*, &c. M. Duclos dit que c'est précisément substituer le mouillé foible au mouillé fort ; & il me semble, à moi, que c'est tout simplement supprimer l'articulation *l* avant une diphthongue qui a pour vois prépositive un *i* rapide, que M. Duclos appelle mouillé foible, mais que j'ai prouvé être toujours voyelle. Il en est dans ces mots de la suppression de *l*, comme de la suppression de *r* dans les mots *patron*, *maraine*, *taureau*, que certains grossiers prononcent *paton*, *ma-aine*, *tau-eau* : on ne peut pas dire qu'il y ait ici aucune substitution ; il n'y a qu'une suppression de *r*, comme il n'y a qu'une suppression de *l* dans les premiers exemples : & c'est de part & d'autre le même effet ; parce que de part & d'autre il y a même raison de difficulté, les deux articulations étant également liquides & également embarrassantes pour ceux qui ont l'organe moins libre ou moins actif.

L'origine de la plupart des mots où nous prononçons la prétendue *l* mouillée , est une nouvelle preuve en faveur de mon système : ils viennent de quelques mots étrangers où se trouvoit la syllabe *li* suivie d'une voyelle. Ainsi *ailleurs* vient d'*aliorsum* , *bouillant* de *bullicns* , *Corneille* de *Corne-lius* , *famille* de *familia* , *feuille* de *folium* , *fille* de *filia* , *meilleur* de *melior* , &c.

Je pense de notre *gn* prétendu mouillé, comme du premier ; c'est l'articulation *n* suivie d'une diphthongue dont la voix prépositive est un *i* prononcé avec une extrême rapidité. Quelle autre différence trouve-t-on , que cette prononciation rapide , entre *il dénia* , ( *denegavit* ) & *il daigna* ( *dignatus est* ) ; entre les terminaisons consonnantes de *cérémonial* & de *signal* , de *harmonieux* & de *hargneux* , &c ? D'ailleurs l'étymologie de plusieurs de nos mots où l'on rencontre *gn* confirme ma pensée , puisque notre *gn* y répond à *ni* ou quelquefois à *ne* suivi d'une voyelle dans le mot radical : *bretagne* vient de *britannia* ; *sardaigne* de *sardinia* ; *seigneur* de *senior* ; *borgne* de l'italien *bornio* qui a le même sens ; *charogne* ou du grec *χαρνια* ( lieu puant ) , ou de l'adjectif factice *caronius* dérivé de *caro* par le génitif analogue *caronis* syn-copé dans *carnis* ; *ligne* vient de *linea* ; *teigne* de *tinea* ; *araignée* d'*aranea* , &c.

LIV. I. Il semble que les espagnols aient entrevu la vérité de cette opinion , & qu'ils aient voulu en conserver des traces en représentant notre *gn* par la lettre *n* seulement , surmontée de ce qu'on appelle communément un titre en cette manière , *n̄* : ce titre est sur une consonne le signe convenu d'une voyelle omise après la consonne ; & la prononciation espagnole indique en ce cas que la voyelle omise est un *i* , comme dans leurs mots *señor* , *pequeno* , *pequénito* , *penas* , &c. Cette suppression de l'*i* prépositif est un signe bien imaginé de l'excessive brièveté de cet *i*. Un signe semblable sur notre *l* , en pareil cas , seroit très-utile , & pourroit même représenter la diphthongue muette finale de nos mots terminés par la consonne ; comme *traval̄* , *ortel̄* , *mil̄* , &c.



## CHAPITRE IV.

## Des Syllabes.

M. Duclos distingue la syllabe physique CH. IV.  
 de la syllabe usuelle. » Il faut observer,  
 » dit-il, (h) que toutes les fois que plu- (h) Rem.  
 » fleurs consonnes de suite se font sentir sur la Gramm.  
 » dans un mot, il y a autant de syllabes gén. I. üj.  
 » réelles (ou physiques), qu'il y a de con-  
 » sonnes qui se font entendre, quoiqu'il n'y  
 » ait point de voyelle écrite à la suite de  
 » chaque consonne; la prononciation sup-  
 » pléant alors un e muet (ou plutôt un sché-  
 » va), la syllabe devient réelle pour l'o-  
 » reille; au lieu que les syllabes d'usage ne  
 » se comptent que par le nombre des voyel-  
 » les qui se font entendre & qui s'écri-  
 » vent.... Par exemple, le mot *armateur*  
 » est de trois syllabes d'usage & de cinq  
 » réelles, parce qu'il faut suppléer un e  
 » muet après chaque r; on entend nécessai-  
 » rement *a-re-ma-teu-re*. «

Dans le rapport dont j'ai parlé ci-de-  
 vant, (i) M. Maillet du Boullay s'expri-  
 me ainsi, en annonçant le même chapitre  
 qui a occasionné la remarque que je viens  
 de citer de M. Duclos: » Nous ne pou-

(i) Ch. I.

LIV. I. » vous le mieux commencer, qu'en adop-  
 » tant la définition de l'abbé Girard cité par  
 » M. Fromant. Suivant cette définition, qui  
 » est excellente & qui nous servira de point  
 » fixe, la syllabe est un son simple ou com-  
 » posé, prononcé avec toutes ses articula-  
 » tions, par une seule impulsion de voix.  
 » Examinons sur ce principe le système  
 » adopté par M. Duclos. «

Qu'il me soit permis de faire observer à M. du Boullay, qu'il commence sa critique par une vraie pétition de principe. Adopter d'abord la définition de l'abbé Girard, pour examiner d'après elle le système de M. Duclos ; c'est proprement s'étayer d'un préjugé, pour en déduire des conséquences qui n'en seront que la répétition sous différentes formes. Ne seroit-on pas aussi bien fondé à adopter d'abord le système de M. Duclos, pour juger ensuite de la définition de l'abbé Girard ? ou plutôt ne vaut-il pas mieux commencer par examiner la nature des syllabes en soi & indépendamment de tous préjugés, pour apprécier ensuite le système de l'un & la définition de l'autre ?

Les éléments de la parole sont de deux sortes, les voix simples & les articulations.

(k) Ch. II. Les voix simples (k) sont des sons qui résultent de la simple émission de l'air sonore, & dont les différences essentielles dépen-

dent de la forme du passage que la bouche prête à cet air pendant l'émission : les articulations (1) sont les différentes sortes d'explosion que reçoivent les voix , & qui résultent de l'accélération subite de l'air sonore , causée ou par l'augmentation de la force expulsive ou par l'augmentation de vitesse qu'occasionne le mouvement subit & instantanée de quelqu'une des parties mobiles de l'organe. D'où il suit, comme il a déjà été démontré , qu'il est de l'essence de toute articulation de précéder la voix qu'elle modifie ; parce que l'explosion d'une voix n'est au fonds rien autre chose que cette voix même sortant avec tel degré de vitesse acquis par telle ou telle cause , & que la voix une fois échappée n'est plus en la disposition de celui qui parle pour en recevoir aucune modification.

Cette conséquence , suite nécessaire de la nature des éléments de la parole , me semble prouver sans réplique :

1<sup>o</sup>. Que toute articulation est réellement suivie de la voix qu'elle modifie & à laquelle elle appartient en propre , sans pouvoir appartenir à aucune voix précédente ; & par conséquent , que toute consonne est ou suivie ou censée suivie d'une voyelle qu'elle modifie , sans aucun rapport à la voyelle précédente. Ainsi le mot *or* , qui semble ne comprendre qu'une seule voix ,

LIV. I. en renferme réellement deux ; parce que le son *o* une fois échappé ne peut plus être modifié par l'articulation *r*, & qu'il faut supposer ensuite la moins sensible des voix, le schéva, comme s'il y avoit *o-re*.

20. Que si l'on trouve de suite deux ou trois articulations dans un même mot, il n'y a que la dernière qui puisse tomber sur la voyelle suivante ; parce qu'elle est la seule qui la précède immédiatement, & que l'articulation d'une voix, n'étant que cette voix même articulée de telle ou telle manière, en est réellement inséparable : les autres articulations ne peuvent donc être regardées en rigueur que comme des explosions d'autant de schéva, inutiles à écrire parce qu'il est impossible de ne pas les exprimer, mais aussi réels que toutes les voyelles écrites. Ainsi le mot françois *scribe*, qui passe dans l'usage ordinaire pour ne renfermer que deux voix, en comprend réellement quatre ; parce que les deux premières articulations *s* & *k* supposent chacune un schéva à leur suite, comme s'il y avoit *se-ke-ri-be*. Il y a pareillement quatre voix physiques dans le mot *sphinx*, où l'on croit n'en appercevoir qu'une : parce que la première articulation *s*, n'étant pas immédiatement suivie de la voix nasale *in*, ne peut tomber que sur un schéva peu sensible ; & que la lettre finale *x*, équivalant à

ks, indique deux articulations dont chacune suppose après elle un pareil schéva, comme s'il y avoit *se-phin-ke-se*.

Que ces schéva ou *e* muets ne soient supprimés dans l'orthographe, que parce qu'il est impossible de ne pas les faire sentir dans la prononciation quoique non écrits; j'en trouve la preuve non seulement dans la rapidité excessive avec laquelle on les prononce, mais encore dans des faits orthographiques, si je puis parler ainsi. 1<sup>o</sup>. Nous avons plusieurs mots terminés en *ment*, dont la terminaison étoit autrefois précédée d'un *e* muet pur, lequel n'étoit sensible que par l'allongement de la voyelle précédente, comme *enrouement*, *éternuement*, *ralliement*, *incongruement* &c : aujourd'hui on supprime ces *e* muets dans l'orthographe, quoique la voyelle précédente soit demeurée longue; & l'on se contente, afin d'éviter l'équivoque, de marquer la voyelle longue de l'accent circonflexe, *enroûment*, *éternûment*, *rallîment*, *incongrûment*. 2<sup>o</sup>. Cela n'est pas seulement arrivé après les voyelles; on l'a fait encore entre deux consonnes, & le mot que nous écrivons aujourd'hui *soupçon*, je le trouve écrit *souspeçon*, avec l'*e* muet, dans le *livre de la précellence du langage françois* par H. Estienne. Or il est évident que c'est la même chose pour la prononciation, d'écrire *soupeçon* ou *soupçon*,

LIV. I. pourvu que l'on passe sur l'*e* muet écrit , avec autant de rapidité que sur le schéva que l'organe met naturellement entre *p* & *g* , quoiqu'il n'y soit point écrit.

Cette rapidité , en quelque sorte inappréciable , de l'*e* muet ou schéva qui suit toujours une consonne qui n'a pas immédiatement après soi une autre voyelle , est précisément ce qui a donné lieu de croire qu'en effet la consonne appartenait , ou à la voyelle précédente , ou à la suivante quoiqu'elle en soit séparée. C'est ainsi que le mot *acre* se divise communément en deux parties , savoir *a-cre* , & que l'on rapporte également les deux articulations *k* & *r* à l'*e* muet final : au contraire , quoique l'on coupe aussi le mot *arme* en deux parties , on rapporte l'articulation *r* à la voyelle *a* qui précède , & l'articulation *m* à l'*e* muet qui suit ; *ar-me*. On regarde pareillement le mot *or* comme indivisible , parce qu'on rapporte à la voyelle *o* l'articulation *r* , faute de voir dans l'écriture & d'entendre sensiblement dans la prononciation , une autre voyelle qui vienne après & que l'articulation puisse modifier.

Il est donc bien établi , par la nature même des éléments de la parole combinée avec l'usage ordinaire , que , pour prendre des syllabes une idée juste & vraie , il faut y distinguer les voix qui sont très-sensibles

sensibles & , en quelque sorte , caractéristiques , de celles qui sont ou insensibles ou très-peu sensibles & , pour ainsi dire , accessoires : ainsi dans *or* il y a une voix très-sensible & qui caractérise la syllabe , c'est *o* ; il y a une autre voix presque insensible & accessoire à la principale , c'est le schéva ou *e* muet que suppose nécessairement l'articulation finale *r*. C'est , comme on le voit , sous un autre nom , la distinction exposée par l'illustre secrétaire de l'Académie françoise , dont le système se trouve par là justifié & solidement établi , indépendamment de toutes les définitions imaginables , du moins par rapport à la vérité de la distinction. On verra bientôt pourquoi je ne regarde pas chaque voix insensible comme constituant une syllabe , même sous le nom de syllabe physique.

Les mêmes considérations qui affermissent les fondements du système de M. Duclos , ruinent au contraire celui de l'abbé Girard. » C'est , dit-il , (*m*) un son , simple » ou composé , prononcé avec toutes ses » articulations , par une seule impulsion de » voix. « Il suppose donc que le même son , c'est-à-dire , la même voix simple , peut recevoir plusieurs articulations ; & il venoit de dire en effet , (*n*) que la voyelle a quelquefois plusieurs consonnes attachées à son service , & qu'elle peut les avoir à sa tête ou

(*m*) Vrais princip. Disc. l. Tom. j. pag. 12.

(*n*) Ibid. pag. 11.

LIV. I. à sa suite. Or c'est précisément ce dont je crois avoir démontré la fausseté : cette pluralité de consonnes attachées au service d'une même voyelle ne peut être admise que dans les syllabes usuelles tout au plus ; encore ne paroît-il pas trop raisonnable de partager comme on fait les syllabes d'un mot, lorsqu'il renferme deux consonnes de suite entre deux voyelles. Dans le mot *armé*, par exemple, on attache *r* à la première syllabe & *m* à la seconde, *ar-mé* ; & l'on ne fait guères d'exceptions à cette règle, si ce n'est lorsque la seconde consonne est l'une des deux liquides *l* ou *r*, comme dans *d-cre*, *ai-gle*.

(o) Rem. » Pour moi, dit M. Harduin (o), je ne  
div. sur la » crois pas que cette distinction soit appuyée  
pron. p. 56. » sur une raison valable ; & il me paroîtroit  
» beaucoup plus régulier que le mot *armé*  
» s'épelât *a-rmé*. . . . Il n'y a aucun partage  
» sensible dans la prononciation de *rmé* ; &  
» au contraire on ne sauroit prononcer *ar*,  
» sans qu'il y ait un partage assez marqué :  
» l'e féminin qu'on est obligé de suppléer  
» pour prononcer l'*r*, se fait bien moins sen-  
» tir & dure bien moins dans *rmé* que dans  
» *ar*. En un mot, chaque son sur lequel on  
» s'arrête d'une manière un peu sensible,  
» me paroît former & terminer une syllabe ;  
» d'où je conclus qu'on fait distinctement  
» trois syllabes, en épelant *ar-mé*, au lieu

» qu'on n'en fait pas distinctement plus de  
 » deux, en épelant *a-rmé*. Ce qui se pra-  
 » tique dans le chant peut servir à éclaircir  
 » ma pensée. Supposons une tenue de plu-  
 » sieurs mesures sur la première syllabe du  
 » mot *charme*; n'est-il pas certain qu'elle se  
 » fixe uniquement sur l'*a* sans toucher en  
 » aucune manière à l'*r*, quoique dans les pa-  
 » rôles mises en musique il soit d'usage d'é-  
 » crite cette *r* immédiatement après l'*a*, &  
 » qu'elle se trouve ainsi séparée de l'*m* par  
 » un espace considérable? N'est-il pas évi-  
 » dent, nonobstant cette séparation dans l'é-  
 » criture, que l'assemblage des lettres *rmc* se  
 » prononce entièrement sous la note qui suit  
 » la tenue?

» Une chose semble encore prouver que  
 » la première consonne est plus liée avec  
 » la consonne suivante qu'avec la voyelle  
 » précédente, à laquelle, par conséquent,  
 » on ne devoit pas l'unir dans la compo-  
 » sition des syllabes: c'est que cette voyelle  
 » & cette première consonne n'ont l'une  
 » sur l'autre aucune influence directe, tandis  
 » que le voisinage de deux consonnes altère  
 » quelquefois l'articulation ordinaire de la  
 » première ou de la seconde. Dans le mot  
 » *obtus*, quoiqu'on y prononce faiblement  
 » un *e* féminin après le *b*, il arrive que le  
 » *b*, contraint par la proximité du *t*, se change  
 » indispensablement en *p*, & on prononce

G ij

Liv. I. » effectivement *optus*. Ainsi l'antipathie même qu'il y a entre les consonnes *b*, *t*, [ parce que l'une est foible & l'autre forte ] sert à faire voir que dans *obtus* elles sont plus unies l'une à l'autre, que la première ne l'est avec l'*o* qui précède.

» J'ajoute que la méthode commune me fournit elle-même des armes qui favorisent mon opinion. Car 1°. j'ai déjà fait remarquer que, selon cette méthode, on épelle *â-cré* & *É-glé* : on pense donc du moins qu'il y a des cas où, de deux consonnes placées entre deux voyelles, la première a une liaison plus étroite avec la seconde qu'avec la voyelle dont elle est précédée. 2°. La même méthode enseigne assurément que les lettres *st* appartiennent à une même syllabe dans *style*, *statue* : pour quoi en seroit-il autrement dans *vaste*, *poste*, *mystère* ? «

On peut tirer la même conséquence de *pséaume* pour les deux lettres *ps* dans *rapsoûdie* ; de *spécieux* pour les deux lettres *sp* dans *aspect*, *respect* ; de *strophe* pour les trois consonnes *str* dans *astronomie* ; de *Ptolomée* pour les deux lettres *pt* dans *aptitude*, *optatif* ; du mot *scribe* pour les trois consonnes *scr* dans *escrime* ; &c. C'est le système même de P. R. dont il va être parlé dans un moment.

» Voici quelque chose de plus fort, con-

» **tinue M. Harduin.** Qu'on examine la ma-  
 » nière dont s'épelle le mot *axe*, on con-  
 » viendra que l'*x* tout entier est de la seconde  
 » syllabe, quoiqu'il tienne lieu des deux con-  
 » sonnes *cs* & qu'il représente conséquem-  
 » ment deux articulations. Or si ces deux  
 » articulations font partie d'une même syl-  
 » labe dans le mot *axe*, qu'on pourroit écrire  
 » *acse*; elles ne sont pas moins unies dans  
 » *accès*, qu'on pourroit écrire *acsès*; & dès  
 » qu'on avoue que l'*a* seul fait une syllabe  
 » dans *accès*, ne doit-on pas reconnoître  
 » qu'il en est de même dans *armé* & dans  
 » tous les cas semblables?

» Dom Lancelot, dans sa *Méthode pour*  
 » *apprendre la langue latine*, connue sous le  
 » nom de Port-Royal, (p) établit, sur la  
 » composition des syllabes, un système fort  
 » singulier, qui, tout différent qu'il est du  
 » mien, peut néanmoins contribuer à le faire  
 » valoir. Les consonnes, dit-il, qui ne se peu-  
 » vent joindre ensemble au commencement d'un  
 » mot, ne s'y joignent pas au milieu; mais  
 » les consonnes qui se peuvent joindreensem-  
 » ble au commencement d'un mot, se doivent  
 » aussi joindre au milieu: & Ramus prétend  
 » que de faire autrement, c'est commettre un  
 » barbarisme. Il est bien sûr que si la jonc-  
 » tion de telle & telle consonne est réelle-  
 » ment impossible dans une position, elle  
 » ne l'est pas moins dans une autre. Mais

(p) Traité  
 des lettr. Ch.  
 XIV. §. iij.

LIV, I. » D. Lancelot fait dépendre la possibilité de  
 » cette jonction d'un seul point de fait , qui  
 » est de savoir s'il en existe des exemples à la  
 » tête de quelques mots latins. Ainsi, suivant  
 « cet auteur, *pastor* doit s'épeler *pa-stor*, parce  
 » qu'il y a des mots latins qui commencent  
 » par *st*, tels que *stare*, *stimulus* : au con-  
 » traire *arduus* doit s'épeler *ar-duus*, parce  
 » qu'il n'y a aucun mot latin qui commence  
 » par *rd*. La règle seroit embarrassante, puis-  
 » qu'on ne pourroit la pratiquer sûrement,  
 » à moins que de connoître & d'avoir pré-  
 » sents à l'esprit tous les mots de la langue  
 » qu'on voudroit épeler. Mais d'ailleurs, s'il  
 » n'y a point eu, chez les latins, de mot  
 » commençant par *rd*, est-ce donc une preu-  
 » ve qu'il ne pût y en avoir ? Un mot conf-  
 » truit de la sorte seroit-il plus étrange que  
 » *bdellium*, *Tmolus*, *Ctesiphon*, *Ptolomæus* ? »

A ces excellentes remarques de M. Har-  
 duin, j'en ajouterai une dont il me présente  
 lui-même le germe. C'est que pour établir  
 la possibilité de joindre ensemble plusieurs  
 consonnes dans une même syllabe, il ne  
 suffiroit pas de consulter les usages particu-  
 liers d'une seule langue ; il faudroit consul-  
 ter tous les usages de toutes les langues an-  
 ciennes & modernes : & cela même seroit  
 encore insuffisant pour établir une conclusion  
 universelle, qui ne peut jamais être fondée  
 solidement que sur les principes naturels. Or

il n'y a que le mécanisme de la parole qui puisse nous faire connoître, d'une manière sûre, les principes de sociabilité ou d'incompatibilité des articulations; & c'est conséquemment le seul moyen qui puisse les établir. La sociabilité des articulations tient à la compatibilité naturelle des mouvements organiques qui ont à se succéder pour produire les articulations: & il y a peu de combinaisons des articulations, que notre manière de prononcer l'e muet écrit ne puisse nous faire reconnoître. Par exemple, la combinaison *dg* se fait entendre distinctement dans notre manière de prononcer rapidement *en cas de guerre*, comme s'il y avoit *en-ca-dguè-re*; nous marquons *jv* dans *les cheveux*, que nous prononçons comme s'il y avoit *lé-jveu*; &c. Mais il faut, dans ces essais, que l'oreille soit en garde contre les préjugés qui peuvent entrer par les yeux, & que, nonobstant les illusions de l'orthographe, elle ne soit attentive qu'à la prononciation & aux véritables procédés de la nature.

Il paroît donc démontré que l'on se trompe en effet dans l'épellation ordinaire, lorsque, de deux consonnes placées entre deux voyelles, on rapporte la première à la voyelle précédente & la seconde à la voyelle suivante. Si, pour se conformer à la formation usuelle des syllabes, on veut ne

LIV. I. point imaginer de schéva entre les deux consonnes, & regarder les deux articulations comme deux causes qui concourent à l'explosion de la même voix ; il faut les rapporter toutes deux à la voyelle suivante, par la raison qu'on a déjà alléguée pour une seule articulation, qu'il n'est plus temps de modifier l'explosion de la voix quand elle est déjà échappée.

Quant à ce qui concerne les consonnes finales, qui ne sont suivies dans l'écriture d'aucune voyelle, ni dans la prononciation d'aucune autre voix que de l'*e* muet presque insensible ; l'usage de les rapporter à la voyelle précédente est absolument en contradiction avec la nature des choses : & il semble que les chinois en ayant apperçu & évité l'inconvénient de propos délibéré : dans leur langue, tous les mots sont monosyllabes ; ils commencent tous par une consonne, jamais par une voyelle ; & ne finissent jamais par une consonne. (q) Ils parlent d'après la nature, & l'art ne l'a ni enrichie ni défigurée. Osons les imiter du moins dans notre manière d'épeler ; & de même qu'il est prouvé que l'on doit épeler *charme* par *cha-rme*, *accès* par *a-ccès*, *circonspection* par *ci-rcon-spe-cti-on*, &c. séparons de même la consonne finale de la voyelle qui précède, & prononçons à la suite le schéva presque insensible, pour ren-

(q) Fourmont, *Grammaire sinica*. lib. I. sect. ij. art. 2.

dre sensible la consonne elle-même : ainsi *acteur* s'épellera *a-cteu-r* ; *Jacob* fera *Ja-co-b* ; *cheval* fera *che-va-l* ; &c.

Après tout cette manière d'épeler n'est que l'analyse exacte de la manière dont nous parlons en effet ; & les observations précédentes démontrent qu'il est contre la nature , & par conséquent impossible , de parler autrement. La méthode que l'on propose ici a donc plus de vérité que la méthode ordinaire ; elle est d'ailleurs plus simple , & conséquemment plus facile pour les enfants à qui on apprend à lire. Il n'y auroit à craindre pour eux que le danger de rendre trop sensible le schéva des consonnes qui ne sont suivies d'aucune voyelle écrite : mais , outre que le schéva propre à la consonne finale n'est point imprimé , un maître intelligent saura bien les prévenir là-dessus , & les amener à la prononciation ferme & usuelle de chaque mot : ce sera même une occasion favorable de leur faire remarquer qu'il est d'usage de regarder la consonne finale comme faisant syllabe avec la voyelle précédente , & de leur apprendre ce que c'est qu'une syllabe *physique* , une syllabe *artificielle* , une syllabe *usuelle*.

Une syllabe *physique* est une voix sensible prononcée naturellement en une seule émission. Telles sont les deux syllabes du mot *a-mi* : il y a dans chacune d'elles une

LIV. I. voix, *a*, *i*; chacune de ces voix est sensible, puisque l'oreille les distingue sans confusion comme l'organe les prononce; chacune de ces voix est prononcée naturellement, puisque la première est le produit d'une simple émission spontanée, & que l'autre est le résultat d'une émission accélérée par une articulation qui la précède, comme la cause précède naturellement l'effet; enfin chacune de ces voix est prononcée en une seule émission, & c'est le principal caractère des syllabes.

Une syllabe *artificielle* est une voix sensible prononcée artificiellement avec d'autres voix insensibles en une seule émission. Telles sont les deux syllabes du mot *trom-peur*: il y a dans chacune d'elles une voix sensible, *om*, *eu*, toutes deux distinguées par l'organe qui les prononce & par celui qui les entend: chacune de ces voix est prononcée avec un schéva insensible; *om* avec le schéva que suppose la première consonne *t*, laquelle ne tombe pas immédiatement sur *om* comme la seconde consonne *r*; *eu* avec le schéva que suppose la consonne finale *r*, laquelle ne peut naturellement modifier *eu* comme la consonne *p* qui précède: chacune de ces voix sensibles est prononcée artificiellement avec son schéva en une seule émission; puisque la prononciation naturelle donneroit à chaque schéva

une émission distincte, si l'art ne la précipitoit pour rendre le schéva insensible; d'où il résulteroit que le mot *trompeur*, au lieu des deux syllabes artificielles *trom-peur* énoncées en deux émissions, auroit en quatre émissions distinctes les quatre syllabes physiques *te-rom-peu-re*.

Il y a, dans toutes les langues, des mots qui ont des syllabes physiques & des syllabes artificielles: *ami* a deux syllabes physiques; *trompeur* a deux syllabes artificielles; *amour* a une syllabe physique & une artificielle. Ces deux sortes de syllabes sont donc également *usuelles*; & c'est pour cela que j'ai cru ne devoir point, comme M. Duclos, opposer l'usage à la nature pour fixer la distinction des deux espèces que je viens de définir: il m'a semblé que l'opposition de la nature & de l'art étoit plus réelle & moins équivoque, & qu'une syllabe usuelle pouvoit être ou physique ou artificielle; la syllabe usuelle est un genre, la physique & l'artificielle en sont les espèces. Qu'est-ce donc enfin qu'une syllabe *usuelle*, ou une syllabe en général? C'est, en supprimant des définitions précédentes les caractères distinctifs des espèces, *une voix sensible prononcée en une seule émission*.

Il me semble que l'usage universel de toutes les langues nous porte à ne reconnoître en effet pour syllabes, que les voix sensi-

LIV. I. bles prononcées en une seule émission. La meilleure preuve que l'on puisse donner que c'est ainsi que toutes les nations l'ont entendu & que par conséquent nous devons l'entendre, ce sont les syllabes artificielles, où l'on a toujours reconnu l'unité syllabique, nonobstant la pluralité des voix réelles que l'oreille peut y appercevoir : *lieu*, *lien*, *leur*, voilà trois syllabes avouées telles dans tous les temps, quoique l'on entende les deux voix *i*, *eu*, dans la première ; les deux voix *i*, *en*, dans la seconde ; & dans la troisième la voix *eu* avec le schéva que suppose la consonne *r* : mais la voix prépositive *i*, dans les deux premières, & le schéva, dans la troisième, sont presque insensibles malgré leur réalité ; & le tout, dans chacune, se prononce en une seule émission, d'où dépend l'unité syllabique.

(*r*) Rem. Il n'est donc pas exact de dire, comme  
sur la Gramm. M. Duclos, (*r*) que nous avons des vers  
gén. l. iij. qui sont à la fois de douze syllabes d'usage, & de 25 à 30 syllabes physiques. Toute syllabe physique usitée dans la langue, en est aussi une syllabe usuelle, parce qu'elle est une voix sensible prononcée en une seule émission : par conséquent on ne trouvera jamais dans nos vers plus de syllabes physiques que de syllabes usuelles. Mais on peut y trouver plus de voix réelles & physiques que de voix sensibles, &

dès là même plus de voix physiques que de syllabes ; parce que les syllabes artificielles , dont le nombre est assez grand , renferment nécessairement plusieurs voix réelles & physiques : mais une seule est sensible , & les autres sont insensibles.

Cette idée de la nature des syllabes paroît d'ailleurs assez conforme avec l'origine & le sens étymologique du nom qu'on leur a donné , si elle n'y trouve même un appui. Ce nom vient du verbe grec συλλαβεῖν , *comprehendo* , mot composé de συ , *cum* , & de λαβεῖν , *prehendo* ; de là vient le nom συλλαβή , *syllaba* ( syllabe ). Priscien , & les grammairiens latins qui l'ont suivi , ont tous pris ce mot dans le sens actif : *Syllaba* , dit Priscien , *est comprehensio litterarum* , comme s'il avoit dit *id quod comprehendit litteras*. Mais cette pluralité de lettres , ou de sons élémentaires , n'est nullement essentielle à la nature des syllabes , puisque le mot *a-mi* a réellement deux syllabes également avouées nécessaires à l'intégrité du mot , quoique la première ne soit que d'une lettre , ou ne renferme qu'un son élémentaire. N'est-il pas plus raisonnable & plus conforme à la nature des syllabes , telle que je viens de l'exposer , de prendre dans le sens passif le *comprehensio* des latins & le συλλαβή des grecs , *id quod uno vocis impulsu comprehenditur* ? Il me

LIV. I. semble que cette explication remplit d'autant mieux les vûes des premiers nomenclateurs, qu'elle est applicable, comme la définition générale, à toutes les espèces de syllabes usuelles. On les divise communément, ou par rapport à la voix qui en est comme la base, ou par rapport à l'articulation.

I. Par rapport à la voix, des syllabes sont ou *incomplexes* ou *complexes*.

1<sup>o</sup>. Une syllabe *incomplexe* est une voix unique, qui ne renferme pas plusieurs voix élémentaires dont elle seroit le résultat : telles sont les premières syllabes des mots *a-mi*, *ta-mis*, *ou-vrir*, *cou-vrir*, *en-ter*, *plan-ter*.

2<sup>o</sup>. Une syllabe *complexe* est une voix double, qui comprend deux voix élémentaires prononcées distinctement & consécutivement, mais en une seule émission : telles sont les premières syllabes des mots *oi-son*, *cloi-son*, *hui-lier*, *tui-lier*.

Il suit de ces deux définitions, que la différence caractéristique des deux espèces de syllabes consiste en ce que la voix qui constitue l'incomplexe, est essentiellement unique ; & que celle qui constitue la complexe, est essentiellement une diphthongue : car dans chacune des deux espèces, la voix peut être ou n'être pas articulée, parce que l'articulation n'entre pour rien dans les vûes de cette première distinction.

II. Par rapport à l'articulation , les syllabes sont ou *simples* ou *composées*. CH. IV.

1°. Une syllabe *simple* est une voix sensible qui n'est modifiée par aucune articulation : telles sont les premières syllabes des mots *a-mi* , *ou-vrir* , *en-ter* , *oi-son* , *hui-lier*.

2°. Une syllabe *composée* est une voix sensible modifiée par une ou par plusieurs articulations : telles sont les premières syllabes des mots *ta-mis* , *cou-vrir* , *plan-ter* , *cloi-son* , *tui-lier*.

Il suit de ces deux définitions , que la différence caractéristique des deux espèces de syllabes consiste en ce que la voix de la syllabe simple n'est point articulée , & que la voix de la syllabe composée est modifiée par une ou par plusieurs articulations : dans chacune des deux espèces , la voix peut être indifféremment unique ou double , parce que le genre de la voix n'entre pour rien dans cette seconde distinction.

Enfin comme ces deux divisions sont fondées sur des aspects tout à fait différents , la même syllabe , envisagée sous ces deux aspects , doit se rapporter à deux classes dont l'une est d'un genre & l'autre d'un autre genre. Ainsi les premières syllabes des mots *a-mi* , *ou-vrir* , *en-ter* , sont complexes & simples ; celles des mots *oi-son* , *hui-lier* , sont complexes & simples ; celles

LIV. I. des mots *ta-mis*, *cou-vrir*, *plan-ter*, sont incomplexes & composées ; & celles des mots *cloi-son*, *tui-lier* sont complexes & composées.

Une syllabe incomplexe & simple, ou modifiée par une seule articulation, est une syllabe physique ; telles sont les premières syllabes des mots *a-mi*, *ou-vrir*, *en-ter*, *ta-mis*, *cou-vrir*, *van-ter* : une syllabe incomplexe modifiée par plusieurs articulations, est une syllabe artificielle à cause du concours des articulations sur la même voix ; telles sont les premières syllabes des mots *cla-meur*, *trou-ver*, *plan-ter* : une syllabe complexe & simple, ou modifiée par une seule articulation, est simplement artificielle à cause de l'union des deux voix élémentaires en une seule émission ; telles sont les premières syllabes des mots *oi-son*, *hui-lier*, *poi-son*, *tui-lier* : une syllabe complexe modifiée par plusieurs articulations, est doublement artificielle, à cause de l'union des deux voix élémentaires en une seule émission & du concours des articulations sur la même diphthongue ; telles sont les premières syllabes des mots *cloi-son*, *frui-tier*.

		PHYSIQUES	ARTIFICIELLES.		
			Par les voix.	Par les arti- culations.	Par les deux.
SYLLABES	INCOMPLEXES	simples	A-mi.		
			OU-vrir.		
			EN-ter.		
		composées	TA-mis.		CLA-meur.
			COU-vrir.		TROU-ver.
			VAN-ter.		PLAN-ter.
	COMPLEXES	simples	OI-son.		
			HUI-lier.		
		composées	POI-son.		CLOI-son.
			TUI-lier.		FRUI-tier.

Les syllabes servent à former les mots, CH. IV.  
 ont chacun est déterminé par l'usage à être  
 e signe d'une idée totale. Un mot a donc  
 utant de syllabes qu'il comprend de voix  
 ensibles prononcées en une seule émission ;  
 insi le mot *bon* n'est que d'une syllabe ; le  
 mot *seigneur* en a deux , qui sont *sei-gneur* ;  
 e mot *vanité* en a trois , qui sont *va-ni-té* ;  
 e mot *calomniateur* en a cinq , qui sont

Tome I. H

## 114 *Éléments de la Parole.*

**LIV. I.** *ca-lo-mni-a-teur* ; le mot *ressentiment* en quatre , qui sont *re-ssen-ti-ment* ; le mot latin *constantinopolitanensibus* en a dix savoir *con-stant-i-no-po-li-ta-nen-si-bus*.

Un mot considéré par rapport au nombre des syllabes dont il résulte , est *monosyllabe* ou *poly-syllabe*.

On appelle *monosyllabes* les mots qui n'ont qu'une syllabe ; comme *ha* , *si* , *bon* , *moi* , *pour* , *voir* , &c. Cette dénomination est composée de deux mots grecs , *μονος* qui signifie *seul* , & *συλλαβη* , *syllabe*.

On appelle *poly-syllabes* les mots qui ont plusieurs syllabes , comme *seigneur* , *vanité* , *ressentiment* , *calomniateur* , &c. La première racine de ce mot est l'adjectif grec *πολυς* , *nombreux*.

Si on compare les mots par le nombre des syllabes dont ils sont composés , on appelle *pari-syllabes* ceux qui ont le même nombre de syllabes ; comme *moi* , *pour* qui en ont chacun une , *vouloir* & *seigneur* qui en ont chacun deux , *vanité* , *prudemment* qui en ont chacun trois , &c.

On appelle *impari-syllabes* ceux qui n'ont pas le même nombre de syllabes , comme *bon* , *prudent* , *ordonné* , *gouvernement* , &c. dont le premier n'a qu'une syllabe , le second en a deux , le troisième trois , & le quatrième quatre. Les adjectifs latins *par* (pareil) & *impar* (qui n'est point pareil)

sont les premières racines de ces mots CH. IV.  
composés.

La prononciation des syllabes qui composent les mots doit se faire selon certaines lois qui en règlent la *Quantité* & l'*Accent* ; & c'est l'objet de ce qui s'appelle en Grammaire la *Prosodie* des mots : matière des trois chapitres suivants.

## CHAPITRE V.

### *De la Quantité des syllabes.*

PAR *Quantité*, l'on entend, en Grammaire, la mesure de la durée de la voix sensible qui constitue chaque syllabe de chaque mot. CH. V.

» On mesure les syllabes, dit M. l'abbé  
» d'Olivet, (1) non pas relativement à la (1) Prosod.  
» lenteur ou à la vitesse accidentelle de la fr. pag. 53.  
» prononciation, mais relativement aux proportions immuables qui les rendent ou  
» longues ou brèves. Ainsi ces deux médecins de Molière, (2) l'un qui allonge (2) L'A-  
» excessivement ses mots, & l'autre qui mour méde-  
» bredouille, ne laissent pas d'observer la cin, act. II.  
» *Quantité* : car quoique le bredouilleur ait sc. 5.  
» plus vite prononcé une longue que son  
» camarade une brève ; tous les deux ne

## 116 *Éléments de la Parole.*

**LIV. I.** » laissent pas de faire exactement brèves  
 » celles qui sont brèves, & longues celles  
 » qui sont longues ; avec cette différence  
 » seulement qu'il faut à l'un sept ou huit  
 » fois plus de temps qu'à l'autre pour arti-  
 » culer.

La Quantité des voix dans chaque syllabe ne consiste donc point dans un rapport déterminé de la durée de la voix à quelqu'une des parties du temps que nous assignons par nos montres , à une minute , par exemple , à une seconde , &c. Elle consiste dans une proportion invariable entre les voix , laquelle peut être caractérisée par des nombres ; en sorte qu'une syllabe n'est longue ou brève dans un mot , que par relation à une autre syllabe qui n'a pas la même Quantité. Mais quelle est cette proportion ?

*Longam esse duorum temporum , brevem unius , etiam pueri sciunt ,* dit Quintilien.

(x) *Instit.* (x) » Un temps , dit M. l'abbé d'Olivet ,  
*orat.* IX. 4. » est ici ce qu'est le point dans la Géomé-

(y) *Profod.* » trie , & l'unité dans les nombres. « (y)  
*fr. pag.* 49. C'est-à-dire que ce temps n'est *un* que relativement à un autre qui en est le double , & qui est par conséquent comme *deux* ; que le même temps qui est *un* dans cette hypothèse , pourroit être considéré comme *deux* dans une autre supposition , où il seroit comparé avec un autre temps qui

## De la Quantité des syllabes. 117

n'en feroit que la moitié. C'est en effet de CH. V.  
cette manière qu'il faut calculer l'appré-  
ciation des temps syllabiques, si l'on veut  
pouvoir concilier tout ce que l'on en dit.

Par rapport à la Quantité, on distingue  
généralement les syllabes en longues & en  
brèves, & on assigne, dit M. l'abbé d'O-  
livet, (1) *un temps à la brève & deux*  
*temps à la longue.* » Mais cette première  
» division des syllabes ne suffit pas, ajoute-  
» t-il un peu plus loin : car il y a des lon-  
» gues plus longues & des brèves plus brè-  
» ves que les autres. « Quintilien avoit dit  
formellement la même chose : (x) & lon-  
gis longiores, & brevibus sunt breviores  
syllabæ.

(1) Ibid.

(a) loc. cit.

Que suit-il delà ? Le moins qu'on puisse  
donner à la plus brève, c'est un temps,  
de l'aveu du savant prosodiste françois. J'en  
conclus qu'il juge lui-même ce temps indi-  
visible, puisqu'autrement on pourroit don-  
ner moins à la plus brève : donc le moins  
qu'on puisse donner au delà à la moins  
brève, sera un autre temps ; la longue aura  
donc au moins trois temps ; & la plus  
longue, qui aura au delà de trois temps,  
en aura au moins quatre. Dans ce cas, que  
devient la maxime de Quintilien, reçue  
par M. d'Olivet, *longam esse duorum tem-*  
*porum, brevem unius ?*

Notre prosodiste augmente-encore la diffi-

LIV. I. culté. » Je dis sans hésiter , c'est lui qui  
 (b) pag. 51. » parle (b), que nous avons nos brèves &  
 » nos plus brèves, nos longues & nos plus  
 » longues. Outre cela nous avons notre syl-  
 » labe féminine, plus brève que la plus  
 » brève des masculines: je veux dire celle  
 » où entre l'E muet; soit qu'il fasse la syl-  
 » labe entière, comme il fait la dernière  
 » du mot *armée*; soit qu'il accompagne une  
 » consonne, comme dans les deux premiè-  
 » res du mot *revenir*. Quoiqu'on l'appelle  
 » muet, il ne l'est point; car il se fait en-  
 » tendre. Ainsi, à parler exactement, nous  
 » aurions cinq temps syllabiques, puisqu'on  
 » peut diviser nos syllabes en muettes,  
 » brèves, moins brèves, longues & plus  
 » longues. α Par conséquent le moindre  
 temps syllabique étant envisagé comme in-  
 divisible par l'auteur, la moindre différence  
 qu'il puisse y avoir d'un de nos temps syl-  
 labiques à l'autre, est cet élément indivi-  
 sible; & ils feront entre eux dans la pro-  
 gression des nombres naturels 1, 2, 3, 4, 5.

La chose iroit bien plus loin encore, si  
 l'on admettoit la remarque de Denys d'Ha-  
 licarnasse dans son traité *De l'Arrangement*  
 (c) Cap. XV. *des mots*. (c) On trouveroit des brèves  
 d'un temps, de deux temps, de trois  
 temps, & de quatre temps; & par la mê-  
 me raison, des longues de cinq, de six,  
 de sept, & de huit temps.

Notre illustre académicien répondra peut-être , que je lui prête des conséquences qu'il n'a point avouées : qu'il a dit positivement que la plus brève auroit un temps , que la moins brève auroit un peu au delà d'un temps , mais sans pouvoir emporter deux temps entiers ; qu'ainsi la longue auroit justement deux temps , & la plus longue un peu au delà.

Je conviens que tel est le système de la *Prosodie françoise*. Mais je réponds 1°. qu'il est inconséquent : puisque l'auteur commence par poser que le moins qu'on puisse donner à la plus brève , c'est un temps ; ce qui est déclarer ce *moins* un élément indivisible , quoiqu'on le divise ensuite pour fixer la gradation de nos temps syllabiques sans excéder les deux temps élémentaires. 2°. Que cette inconséquence même n'est pas encore suffisante pour renfermer le système de la Quantité dans l'espace de deux temps élémentaires : puisqu'on est forcé de laisser aller la plus longue de nos syllabes un peu au delà des deux temps ; & que par conséquent il reste toujours à concilier les deux principes de Quintilien , que la brève est d'un temps & la longue de deux , & que cependant il y a des syllabes plus & moins longues ainsi que des brèves plus & moins brèves. 3°. Que dans ce système on n'a pas encore compris nos syllabes

**LIV. I.** muettes , plus brèves que nos plus brèves masculines ; ce qui reculeroit encore les bornes des deux temps élémentaires. 4°. Enfin que , fans avoir admis explicitement les conséquences du principe de l'indivisibilité du premier temps syllabique , on doit cependant les admettre dans le besoin , puisqu'elles suivent nécessairement du principe ; & qu'au reste c'est peut-être le parti le plus sûr pour graduer d'une manière raisonnable les différences de Quantité qui distinguent les syllabes.

Pour ce qui concerne la conciliation de ce calcul avec le principe connu des enfans mêmes , que l'art métrique , en grec & en latin , ne connoît que des longues & des brèves ; il ne s'agit que de distinguer la Quantité *physique* & la Quantité *artificielle*.

1°. La Quantité *physique* ou *naturelle* est la juste mesure de la durée de la voix dans chaque syllabe de chaque mot , que nous prononçons conformément aux lois du mécanisme de la parole & de l'usage national.

Dans la Quantité naturelle on peut remarquer des durées qui soient entre elles comme les nombres 1 , 2 , 3 , 4 , 5 , ou même dans une autre progression : & ceux qui parlent le mieux une langue , sont ceux qui se conforment le plus exactement à toutes les nuances de cette progression quelconque. Les femmes du grand monde sont ordi-

nairement les plus exactes en ce point , fans y mettre de pédantisme. Cicéron en a fait quelque part la remarque sur les dames romaines , dont il attribue le succès à cet égard à la retraite où elles vivoient. Mais si l'on peut dire que la retraite conserve plus sûrement les impressions d'une bonne éducation ; on peut dire aussi qu'elle fait obstacle aux impressions de l'usage , qui est , dans l'art de parler , le maître le plus sûr ou même l'unique qu'il faille suivre. Nous voyons en effet que des savants très-profonds s'expriment sans exactitude & sans graces ; parce que , continuellement retenus par leurs études dans le silence de leur cabinet , ils n'ont avec le monde aucun commerce qui puisse rectifier leur langage. D'ailleurs le succès de nos dames en ce genre ne peut plus être attribué à la même cause que celui des dames romaines , puisque leur manière de vivre est si différente. La bonne raison est celle qu'allègue M. l'abbé d'Olivet (d) : c'est qu'elles ont , d'une part , les organes plus délicats que nous , & par conséquent plus sensibles , plus susceptibles des moindres différences ; & de l'autre , plus d'habitude & plus d'inclination à discerner & à suivre ce qui plaît. A peine distinguons-nous dans les sons toutes les différences appréciables ; les femmes y démêlent toutes les nuances sensibles.

(d) pag. 99.

Lrv. I. 2°. La Quantité *artificielle* est l'appréciation conventionnelle de la durée de la voix dans chaque syllabe de chaque mot, relativement au mécanisme artificiel de la versification métrique & du rythme oratoire.

S'il avoit fallu tenir un compte rigoureux de tous les degrés sensibles ou même appréciables de Quantité, dans la versification métrique ou dans les combinaisons harmoniques du rythme oratoire : les difficultés de l'art, excessives ou même insurmontables, l'auroient fait abandonner avec justice, parce qu'elles auroient été sans un juste dédommagement ; les chef-d'œuvres des Homères & des Virgiles, des Pindares & des Horaces, des Démosthènes & des Cicérons, ne seroient jamais nés ; ces noms illustres, ensevelis dans les ténèbres de l'oubli qui est dû aux hommes vulgaires, n'enrichiroient pas aujourd'hui les fastes littéraires. Il a donc fallu que l'art vînt mettre la nature à notre portée, en réduisant à la simple distinction de longues & de brèves, toutes les syllabes qui composent nos mots. Ainsi la Quantité artificielle regarde indistinctement comme longues, toutes les syllabes longues ; & comme brèves, toutes les syllabes brèves : quoique les unes soient plus ou moins longues, & les autres plus ou moins brèves. Cette manière d'envisager la durée des voix sensibles n'est point con-

traire à la manière dont l'organe les produit; elle lui est seulement inférieure en précision, parce que plus de précision seroit inutile ou même nuisible à l'art. CH. V.

Indépendamment de notre manière d'apprécier la Quantité des syllabes dans chaque mot, elle est déterminée en soi, ou par le mécanisme ou par l'usage.

1°. Une syllabe d'un mot est longue ou brève par le mécanisme, quand la voix sensible qui la constitue dépend de quelque mouvement organique que le mécanisme naturel doit exécuter avec lenteur ou avec célérité, selon les lois physiques qui le dirigent.

C'est par le mécanisme que, de deux voyelles consécutives dans un même mot, l'une des deux est brève, & surtout la première; que toute diphthongue est longue, soit qu'elle soit usuelle, soit qu'elle soit factice; que si par licence on décompose une diphthongue, l'une des deux voix élémentaires devient brève, & plus communément la première : j'ai expliqué plus haut (e) les raisons naturelles de ces règles de Quantité.

(e) Ch. II.  
art. ij.

On peut regarder encore comme mécanique une autre règle de Quantité, que Despautère énonce en deux vers latins :

*Dum postponuntur vocali consona bina  
Aut duplex, longa est positum. . . .*

Liv. I. & que l'on trouve rendue par ces deux vers françois dans la Méthode latine de P. R.

*La voyelle longue s'ordonne ;  
Lorsqu'après suit double consonne.*

Ceci doit s'entendre de la voix sensible représentée par la voyelle ; & sa position consiste à être suivie de deux articulations prononcées, comme dans la première syllabe de *carmen*, dans la syllabe *post*, dans *at* suivi d'un mot commençant par une consonne, *at pius Ænæas*, &c. C'est que l'on ne tient alors explicitement aucun compte du schéva qui suit nécessairement toute consonne qui n'est pas avant une autre voix ; & qu'en conséquence on rejette, sur le compte de la voix antécédente, le peu de temps qui appartient à ce schéva amené sourdement mais nécessairement par la première des deux consonnes. Ainsi dans le mot *carmen* il n'y a que deux syllabes usuelles ; mais l'articulation *r* y introduit nécessairement un schéva qui, s'il étoit plus sensible, feroit prononcer *ca-re-men* : il est si peu sensible qu'on ne le compte point comme syllabe ; mais il est si réel que l'on est forcé d'en retenir la Quantité, qui est imputée à la voix sensible qui précède.

(f) Traité  
de la Quan-  
tité, régl. IV.

L'auteur de la *Méthode latine* observe (f) que pour faire qu'une syllabe soit longue par position, il faut au moins qu'il y ait

une des consonnes dans la syllabe même CH. V.

qu'on fait longue. » Car, dit-il, si elles  
 » sont toutes deux dans la suivante, cela  
 » ne la fait pas longue d'ordinaire; comme  
 » *frigore frondes, æquora Xerxes, sæpe sty-*  
 » *lum vertas*, &c. Néanmoins cela arrive  
 » quelquefois, comme

» *Ferte citi ferrum, date telā, scandite muros.* (g) (g) *Æn.*  
 IX. 37.

» Ce que Catulle & Martial semblent par-  
 » ticulièrement affecter dans leurs vers,  
 » comme il est très-ordinaire parmi les  
 » grecs. «

Cette remarque est peu philosophique ;  
 parce que deux consonnes ne peuvent ap-  
 partenir à une même syllabe physique, &  
 qu'une consonne ne peut influer en rien sur  
 une voyelle précédente. Que les deux con-  
 sonnes appartiennent donc au mot suivant,  
 ou qu'elles soient toutes deux dans le mê-  
 me mot que la voyelle qui précède, ou  
 enfin que l'une soit dans ce mot & l'autre  
 dans le mot suivant ; il doit toujours  
 en résulter le même effet prosodique, puis-  
 que c'est toujours la même cause. L'usage  
 des grecs, les prétendues affectations de  
 Catulle & de Martial, & le vers qu'on  
 nous cite de Virgile, sont donc dans la  
 règle générale : les exemples contraires,  
 que l'on croit y pouvoir soustraire, en  
 sont des transgressions formelles & ne

LIV. I. peuvent passer que pour des licences autorisées par l'usage.

On objectera peut-être que la liberté qu'on a en grec & en latin, de faire brève ou longue, à son gré, une voyelle originellement brève, quand elle se trouve, par les lois de la formation, suivie de deux consonnes dont la seconde est liquide, semble prouver que la règle d'allonger la voyelle située devant deux consonnes n'est pas dictée par la nature ; puisque rien ne peut dispenser de suivre l'impression de la nature.

Mais il faut prendre garde, 1<sup>o</sup>. que l'on suppose qu'originellement la voyelle est brève, & que, pour la faire longue, il faut aller contre la loi primitive qui l'avoit rendue brève : car si elle étoit originellement longue ; loin de la rendre brève, le concours des deux consonnes seroit une raison de plus pour l'allonger. 2<sup>o</sup>. Il faut que des deux consonnes la seconde soit liquide ; c'est-à-dire, qu'elle s'allie si bien avec la précédente, qu'elle paroisse n'en faire plus qu'une avec elle : or dès qu'elle paroît n'en faire qu'une, on ne doit sentir que l'effet d'une, & la brève a droit de demeurer brève ; si l'on veut appuyer sur les deux, la voyelle doit devenir longue.

On peut objecter encore que l'usage de notre orthographe est diamétralement op-

posé à cette prétendue loi du mécanisme, puisque nous redoublons la consonne d'après une voyelle que nous voulons rendre brève. Nos pères, selon M. l'abbé d'Olivet, (h) ont été si fidèles à cette orthographe, que souvent ils ont secoué le joug de l'étymologie, comme dans *couronne*, *personne*, où ils redoublent la lettre *n*, de peur qu'on ne fasse la pénultième longue en françois ainsi qu'en latin. » Quoique le second *t* soit muet dans *tette*, dans *pattie*, c'est, dit-il, (i) une nécessité de continuer à les écrire ainsi, parce que le redoublement de la consonne est institué pour abréger la syllabe, & que nous n'avons point d'accent, point de signe qui puisse y suppléer. «

(h) Prosod.

pag. 22.

(i) Ibid.

pag. 23.

La réponse à cette objection est fort simple. Nous écrivons deux consonnes à la vérité, mais nous n'en prononçons qu'une : la première est muette, quoi qu'en dise M. d'Olivet, & non pas la seconde ; puisque c'est la première qui, étant plus voisine de la voyelle brève, doit être uniquement signe de cette brièveté. Or la Quantité de la voix est une affaire de prononciation & non d'orthographe ; si bien que dès que nous prononcerons les deux consonnes, nous allongerons inévitablement la voyelle précédente.

Quant à l'intention qu'ont eue nos pères,

LIV. I. en instituant le redoublement de la consonne dans les mots où la voyelle précédente est brève ; ç'a été, non pas de l'abrégé, comme le dit l'auteur de la *Prosodie françoise*, mais d'indiquer seulement qu'elle est brève. Le moyen étoit-il bien choisi ? je n'en crois rien : parce que le redoublement de la consonne dans l'orthographe, devroit indiquer naturellement l'effet que produit dans la prononciation le redoublement de l'articulation, qui est de rendre longue la voix qui précède ; *hic enim usus est litterarum, ut custodiant voces & velut depositum reddant legentibus.* (k) Quintil. *bus.* (k).

*Instit. orat. I.*

4.

Nous n'avons point de signe, dit-on, qui puisse y suppléer. J'ai actuellement sous les yeux un exemplaire de la *Prosodie françoise*, apostillé de la main de M. Duclos, l'homme de lettres le plus poli & le plus communicatif. Dans une remarque sur cet endroit-là même, il demande s'il ne suffiroit pas de marquer les longues par un circonflexe, & les brèves par la privation d'accent. Nous pouvons déjà citer quelques exemples autorisés : *matin* ( commencement du jour ) a la première brève, & il est sans accent ; *mâtin* ( espèce de chien ) a la première longue, & il a le circonflexe : c'est la même chose de *tache* ( fouillure , *macula* ) & de *tâche* ( besogne à faire ,

faire, *pensum* ) ; de *sur* ( préposition, *super* ) & de *sûr* ( adjectif ) ; de *jeune* ( d'âge, *juvenis* ) & de *jeûne* ( abstinence de manger, *jejunium* ) ; &c. Y auroit-il plus d'inconvénient à écrire *il tête* & la *tête* , la *pate* d'un animal & la *pâte* du pain ; vu surtout que nous sommes déjà en possession d'écrire avec le circonflexe ceux de ces mots qui ont la première longue ?

2°. Une syllabe d'un mot est longue ou brève *par l'usage* seulement, lorsque, dans la voix sensible qui la constitue, le mécanisme de la prononciation n'exige ni longueur ni brièveté.

Il y a dans toutes les langues un plus grand nombre de longues ou de brèves usuelles qu'il n'y en a de mécaniques. Dans les langues qui admettent la versification métrique & le rythme calculé, il faut apprendre sans réserve la Quantité de toutes les syllabes des mots, & en ramener les lois, autant qu'il est possible, à des points de vue généraux : cette étude nous est absolument nécessaire pour pouvoir juger des différents mètres des grecs & des latins. Dans nos langues modernes, l'usage est le meilleur & le plus sûr maître de Quantité que nous puissions consulter. Mais dans celles qui admettent les vers rimés, il faut surtout faire attention à la dernière syllabe masculine, soit qu'elle termine le mot,

LIV. I. soit qu'elle ait encore après elle une syllabe féminine : la rime ne seroit pas soutenable , si les dernières syllabes masculines correspondantes n'avoient pas la même Quantité. Ainsi , dit M. l'abbé d'Olivet (1), ces deux vers sont inexcusables :

*Un Auteur à genoux dans un humble préface ,  
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce.*

c'est la même chose de ceux-ci , justement relevés par M. Restaut (m) :

(m) Abrég.  
des règl. de  
la versif. fr.

*Je l'instruirai de tout , je t'en donne parole ,  
Mais songe seulement à bien jouer ton rôle.*

*Si ce n'est pas assez de vous céder un trône ,  
Prenez encor le mien , & je vous l'abandonne.*

mais c'est mal à propos que ce grammairien cherche , en faveur de Boileau , à excuser les deux premiers , qui sont inexcusables en effet , ainsi que les deux suivants :

*Aimez-vous la muscade ? On en a mis partout.  
Sans mentir , ces pigeons ont un merveilleux goût.*

Cette observation , dont la vérité ne sera mise en doute par qui que ce soit qui aura l'oreille un peu juste , sert à prouver la fausseté de ce qu'avance le P. Lami (n).

III. x. » Dans les langues vivantes , dit-il , on s'arrête également sur toutes les syllabes ;

## De la Quantité des syllabes. 131

CH. V.

« ainsi les temps de la prononciation de toutes les voyelles sont égaux. » Si cela étoit vrai , nous ne trouverions rien de répréhensible dans les rimes qui viennent d'être censurées : d'ailleurs la distinction des syllabes longues & brèves par le mécanisme , dont il me semble avoir démontré l'existence , ne pourroit avoir lieu dans une langue où les temps de la prononciation de toutes les voyelles seroient égaux.

La seule chose qui soit vraie , c'est que les langues vivantes , excepté l'allemand , n'ont pas tiré de la distinction des longues & des brèves , pour leur versification , le même parti que la langue grecque & la langue latine. Le discours y étoit assujéti à des mesures précises , déterminées par le nombre des temps qu'elles comprenoient ; & ces mesures avoient le nom de *pieds* , parce qu'il semble , dit le même P. Lami (o) , que les vers marchent en cadence (o) Ibid. par le moyen de leurs mesures. « Or il y avoit des pieds de deux syllabes , & des pieds de trois syllabes.

Les pieds de deux syllabes sont , 1.<sup>o</sup> le *spondée* , qui comprend deux syllabes longues , comme *rectos* , & qui est ainsi nommé du grec *σπονδή* ( *sacrificium* ) , parce qu'il étoit surtout employé dans les sacrifices à cause de sa gravité & de sa majesté ; 2.<sup>o</sup> le *pyrrique* , qui comprend deux syllab-

LIV. I. Les brèves, comme *dea*, & qui tire son nom, dit Hefychius, de celui de Pyrrhus fils d'Achille, inventeur d'une danse militaire, où cette sorte de pied dominoit; 3<sup>e</sup>. le *trochée* ou *chorée*, qui comprend une longue & une brève, comme *fronde*, & qui tient son premier nom du verbe *τροχῶ* (*currere*) parce qu'il passe fort vite, & le second du nom *χορῶ* (*chorus*) parce qu'il convenoit fort dans les danses; 4<sup>e</sup>. l'*iambe*, qui comprend une brève & une longue, comme *Deo*, & qui tire son nom du verbe *μαρῶ* (*maledico*) parce qu'il est entré d'abord dans des poèmes injurieux & remplis de médisances.

Les pieds de trois syllabes sont 1<sup>o</sup>. le *molosse*, qui est de trois longues, comme *audiri*, ainsi nommé des *Molosses* peuples d'Epire qui aimoient à l'employer; 2<sup>o</sup>. le *tribraque*, qui est de trois brèves, comme *crepida*, & dont le nom est composé de *τρεῖς* (*trois*) & de *βραχυς* (*bref*); 3<sup>o</sup>. le *dactyle*, dont la première est longue & les deux autres brèves, comme *carmina*, de même que le doigt (*δακτύλος*) a une articulation longue & deux moins longues; 4<sup>o</sup>. l'*anapeste*, dont les deux premières sont brèves & la troisième longue, comme *referens*, & qui tire son nom du verbe *αναπαύω* (*repercutio*) parce qu'il frappe l'oreille dans un sens contraire à celui du dactyle.

tyle auquel on le compare ; 5°. le *bacchique* , dont la première est brève & les deux autres longues , comme *piorum* , & qui étoit d'un grand usage dans les hymnes de Bacchus dont il emprunte sa dénomination ; 6°. l'*antibacchique* , ainsi nommé par opposition avec le précédent , parce que les deux premières sont longues & la dernière brève , comme *cantare* ; 7°. l'*amphimacre* , qui comprend une brève entre deux longues , comme *castitas* , ce que marque son nom , tiré d'*αμφι* ( *utrinque* ) & de *μακρο* ( *longus* ) ; 8°. enfin l'*amphibraque* , qui comprend au contraire une longue entre deux brèves , comme *redire* , ce qui est encore marqué par les deux racines *αμφι* ( *utrinque* ) & *βραχυς* ( *brevis* ).

Tous ces pieds n'étoient pas également propres à la versification , pour des raisons qui ne sont point de mon sujet ; mais ils étoient tous nécessaires à connoître pour le rythme oratoire , comme on peut le voir dans l'excellent traité de l'*Orateur* de Cicéron.



## C H A P I T R E V I.

*De l'Accent des syllâbes.*

LA même syllabe, prise matériellement & détachée de tout mot, est susceptible de bien des inflexions différentes, autres que celles qui naissent de la quantité. Ce sont, en général, ces diverses inflexions auxquelles on donne le nom d'*Accents*; terme général & employé dans des sens quelquefois assez différents les uns des autres, à cause de la différence des idées accessoi- res qu'on y attache selon l'occurrence. » On

(p) Profod. » peut, dit M. l'abbé d'Olivet, (p) en l'ac-  
fr. p. 24. » compagnant d'une épithète, sauver l'équi-

» voque : ainsi distinguons l'Accent *profodi-*  
» *que*, l'Accent *oratoire*, l'Accent *musical*,  
» l'Accent *national*, l'Accent *imprimé*. « Je  
crois ne pouvoir faire mieux que de suivre  
pied à pied une division indiquée par un  
si grand maître, surtout dans une matière  
jusqu'à présent assez peu approfondie, &  
plus propre apparemment à être sentie que  
discutée par écrit.

I. L'Accent *profodique* est une inflexion de voix qui sert ou à élever le ton, ou à le baisser, ou à l'élever d'abord & le bais-

ser ensuite sur la même syllabe. L'inflexion qui élève le ton, rend la voix aigüe, & se nomme elle-même Accent *aigu*; telle est l'inflexion de la voix *o* dans *cote* ( espèce de jupe ). L'inflexion qui baisse le ton, rend la voix grave, & prend le nom d'Accent *grave*; telle est celle de la voix *o* dans *côte* ( espèce d'os ). L'inflexion qui baisse le ton après l'avoir élevé sur une même voix, semble en quelque manière la rompre & la fléchir ( *circumflectere* ); & delà vient que les grammairiens lui ont donné le nom d'Accent *circonflexe*.

Il ne seroit pas possible de citer dans notre langue un exemple de l'Accent circonflexe prosodique; mais il faut bien se garder d'en conclure qu'il n'y en a dans aucune autre. » Les grecs, dit M. Duclos » ( *q* ) étoient fort sensibles à l'harmonie. » Aristoxène parle du chant du discours, & » Denys d'Halicarnasse dit que l'élévation » du ton dans l'Accent aigu, & l'abaisse- » ment dans le grave, étoient d'une quinte; » ainsi l'Accent prosodique étoit aussi musi- » cal, surtout le circonflexe, où la voix, » après avoir monté d'une quinte, descen- » doit d'une autre quinte sur la même syl- » labe, qui par conséquent se prononçoit » deux fois. « Cette dernière observation est importante, mais naturelle; & peut-être néanmoins a-t-elle échappé à la plupart

( *q* ) Rem.  
sur la *Gramm.*  
*gén.* I. *iv.*

LIV. I. de ceux qui ont répété d'après les anciens, que l'Accent circonflexe sert à élever d'abord & à rabaisser ensuite le ton sur une même syllabe : & c'est précisément parce que notre langue n'est point harmonieuse & chantante comme étoit celle des grecs, que nous ne faisons aucun usage de ce dernier accent.

» On ne fait plus aujourd'hui, continue  
 » l'illustre secrétaire de l'Académie françoise,  
 » quelle étoit la proportion des Accents des  
 » latins ; mais on n'ignore pas qu'ils étoient  
 » fort sensibles à la prosodie. « Nous en  
 avons une preuve assurée dans un témoi-  
 gnage de Cicéron : (r) » C'est, dit-il, un  
 » effet admirable de la nature de la voix,  
 » de mettre dans toutes les espèces de chant  
 » une variété si étendue & si agréable, au  
 » moyen de trois tons seulement, le cir-  
 » conflexe, l'aigu, & le grave : or il y a  
 » aussi dans la parole une sorte de chant. «  
*Mira est natura vocis, cujus quidem è tribus  
 omnino sonis inflexo, acuto, gravi, tanta  
 sit & tam suavis varietas perfecta in canti-  
 bus. Est autem in dicendo etiam quidam can-  
 tus.* Après avoir ainsi établi bien nettement  
 la distinction des trois Accents prosodiques,  
 l'orateur romain certifie plus loin la sensi-  
 bilité de ses concitoyens à tout ce qui con-  
 cerne l'exactitude de la prononciation. » Une  
 » syllabe plus brève ou plus longue qu'il ne

(r) *Orator.*  
 xvii. alit.  
 57.

» convient, excite, dit-il, (s) un cri générale CH. VI.  
 » ral dans nos théâtres, quoique la multi- (s) Ibid.  
 » tude ne connoisse ni pied ni rythme, & n. 175.  
 » qu'elle ne sache ni pourquoi ni en quoi  
 » les oreilles sont offensées : mais la nature  
 » a préparé cet organe de manière à juger  
 » sainement de la longueur & de la brièveté,  
 » de l'Accent aigu & de l'Accent grave de tous  
 » les sons. « *Theatra tota exclamant, si fuit  
 una syllaba brevior aut longior ; nec verò  
 multitudo pedes novit , nec ullos numeros  
 tenet , nec illud quod offendit aut cur aut in  
 quo offendant intelligit : & tamen omnium  
 longitudinum & brevitatum in sonis , sicut  
 acutarum graviumque vocum , judicium ipsa  
 natura in auribus nostris collocavit.*

Cette sensibilité des latins a continué  
 dans les siècles mêmes de la décadence  
 de la langue : voici comment s'exprime Fes-  
 tus (t) : *ADEO duas habet significationes ;* (t) *Voca*  
*nam cum prima syllaba acuta effertur , idem ADEO.*  
*significat quod accedo , ut cum dicimus adeo*  
*prætorem : cum autem secunda , idem est quod*  
*usque eo.*

Il paroît par toutes les relations qui nous  
 viennent de la Chine, que les Accents pro-  
 sodiques y sont encore en plus grand nom-  
 bre : on y en reconnoît unanimement cinq,  
 que Boym, Kirker, & Muller, au rapport  
 de M. Fourmont, (u) croient exactement (u) *Gram-*  
 correspondants aux cinq premiers tons de *mat. sinic.*  
 art. 3. *lib. I. sect. ij.*

LIV. I. ' la gamme , *ut* , *re* , *mi* , *fa* , *sol*. Quoiqu'il y ait peut-être quelque chose à rabattre de cette précision , il est certain au moins qu'on ne peut guères douter de l'existence de ces cinq accents ; & ils y servent principalement à différencier les sens du même mot radical : cette diversité de tons fait monter les 326 radicaux mono-syllabes qui y sont usités , au nombre de 1630 mots réels ; à peu près comme nos mots *matin* , & *martin* , *bête* & *bète* , *jeûne* & *jeune* , *hôte* & *hote* , ne diffèrent entre eux matériellement que par l'Accent , qui est grave dans l'un & aigu dans l'autre , quoiqu'ils expriment des idées fort différentes & qui n'ont entre elles nulle analogie.

M. l'abbé d'Olivet , malgré les exemples que je viens de citer & une infinité d'autres que je pourrois y joindre , demande si nous avons » des syllabes , qui , considérées à part & sans aucune relation , ni à » celles qui les accompagnent ni à ce que » la phrase entière signifie , demandent d'être

(x) Prosod. » tre élevées ou baissées ; « (x) & après  
fr. p. 31. avoir examiné la règle de Théodore de

(y) Ch. I. Bèze dont j'ai parlé ci-devant , (y) ainsi que l'opinion de Nicod & du président Rahconnet , il conclut négativement. S'il entendoit en effet la question comme il la propose , & que sa décision ne regardât que les syllabes prises matériellement &

féparément , ainsi qu'il le dit & qu'il semble d'abord le croire ; il faudroit bien convenir qu'il n'y en a aucune , ni dans notre langue ni même dans aucune autre , qui demande par elle-même d'être élevée ou abaissée : mais ce n'est pas là , quoi qu'il en dise , le véritable état de la question. Il s'agit de savoir si nous avons des syllabes qui aient été assujetties par notre usage à être élevées dans un mot & abaissées dans un autre ; & il me semble que cette question est décidée affirmativement par les exemples que je viens de rapporter & par la simple exposition des voix usitées dans notre idiôme.

Cependant la décision du prosodiste françois va jusqu'à nier l'existence de nos Accents prosodiques , même dans ce sens. » J'ai consulté , dit-il , au défaut de livres , » quantité de personnes qui parlent bien , » & qui tiennent , soit de la réflexion soit » de l'usage , tout ce qu'il faut pour bien » parler. Or ils sont tous convenus que » notre langue ne connoissoit point l'Accent » prosodique , & que la même syllabe qu'on » élève dans une phrase pouvoit être baissée dans une autre. « J'ose dire hardiment qu'à s'en tenir aux termes de la question proposée par le savant académicien , il a manqué dans cette occasion de la clarté qui fait un des caractères propres de son élo-

LIV. I. cution ; & qu'il a appliqué aux idées qu'il avoit énoncées , des réponses qui ne tomboient que sur celles qu'il avoit dans l'esprit. Mais si les personnes qu'il a consultées ont prononcé effectivement & en propres termes , que *notre langue ne connoît point l'Accent prosodique* ; ils ont eu tort de croire que cela dépendît de la nature des syllabes isolées & prises matériellement : tout ce qui précède prouve assez qu'il faut les considérer comme éléments des mots , & souvent même avec relation au sens.

II. L'Accent *oratoire* est une inflexion de voix fort différente de l'Accent prosodique. » On interroge , dit M. l'abbé d'Olivet ,  
 (1) pag. 25. » (2) on répond , on raconte , on fait un » reproche , on querelle , on se plaint : il » y a pour tout cela des tons différents ; & » la voix humaine est si flexible , qu'elle » prend , naturellement & sans effort , toutes » les formes propres à caractériser la pensée » ou le sentiment. Car non seulement elle » s'élève ou s'abaisse [ conformément à ce qu'exige l'Accent prosodique , dont il semble que l'auteur reconnoisse ici l'existence ] ; » mais elle se fortifie ou s'affoiblit , elle se » durcit ou s'amollit , elle s'enfle ou se rétrécit , elle va même jusqu'à s'aigrir. Toutes les passions en un mot ont leur Accent : » & les degrés de chaque passion pouvant » être subdivisés à l'infini , delà il s'ensuit

» que l'Accent oratoire est susceptible d'une  
» infinité de nuances , qui ne coutent rien à  
» la nature , & que l'oreille saisit , mais que  
» l'art ne sauroit démêler.

M. Duclos a donc remarqué avec raison  
(a) que » l'Accent oratoire influe moins sur  
» chaque syllabe d'un mot , par rapport aux  
» autres syllabes , que sur la phrase entière ,  
» par rapport au sens & au sentiment : il  
» modifie , dit-il , la substance même du dis-  
» cours , sans altérer sensiblement l'Accent  
» prosodique. La prosodie particulière des  
» mots d'une phrase interrogative ne diffère  
» pas de la prosodie d'une phrase affirma-  
» tive , quoique l'Accent oratoire soit très-  
» différent dans l'une & dans l'autre. ....  
» L'Accent oratoire est le principe & la base  
» de la déclamation. «

(a) Rem.  
sur la Gramm.  
gén. l. jv.

Il est aisé d'assigner , d'après ces notions  
générales , les différences caractéristiques de  
l'Accent prosodique & de l'Accent oratoire :  
celui-là modifie les syllabes une à une rela-  
tivement aux autres syllabes ; celui-ci mo-  
difie toute la substance du discours relati-  
vement au sens & aux différentes passions :  
le premier est constamment le même dans  
chaque mot d'une langue ; le second varie  
comme les passions qui font parler : l'Accent  
prosodique se termine à l'élévation ou à  
l'abbaissement de la voix ; l'Accent oratoire  
fortifie ou affoiblit la voix , il la durcit ou

LIV. I. l'amollit, il l'aigrit ou l'addoucit selon l'occurrence : en un mot on peut concilier & on concilie tous les jours l'un avec l'autre sans les confondre.

On peut ajouter que l'Accent prosodique tient plus de l'arbitraire, au moins dans le choix des syllabes qu'on élève ou qu'on abaisse ; au lieu que l'Accent oratoire, inspiré partout par la nature, dépend uniquement de l'espèce & du degré des passions qui animent celui qui parle. » Les langues,

(b) Encyclop. au mot  
DÉCLAMATION DES  
ANCIENS.

» dit ailleurs M. Duclos (b), ne sont que  
» des institutions arbitraires, que de vains  
» sons pour ceux qui ne les ont pas apprises. Il n'en est pas ainsi des inflexions  
» expressives des passions, ni des changements dans la disposition des traits du  
» visage : ces signes peuvent être plus ou  
» moins forts, plus ou moins marqués ;  
» mais ils forment une langue universelle  
» pour toutes les nations. L'intelligence en  
» est dans le cœur, dans l'organisation  
» de tous les hommes. Les mêmes signes  
» du sentiment, de la passion, ont souvent  
» des nuances distinctives qui marquent des  
» affections différentes ou opposées.

Avant que de terminer ce que je dois dire ici de l'Accent oratoire, j'observerai que M. du Marfais (c) lui a donné le nom d'Accent *pathétique*, & que j'aurois volontiers préféré cette dénomination à l'autre,

(c) Ibid.  
au mot  
ACCENT.

si je n'avois été retenu par les égards qui sont dus à l'autorité des deux excellents académiciens que je viens de citer, & à l'usage qu'ils semblent avoir décidé sur ce point. La dénomination d'*oratoire* semble déterminer l'espèce d'inflexion dont il s'agit à des discours soutenus & de grand appareil, quoiqu'on ne puisse nier qu'il influe souvent sur les conversations même les plus froides & les moins apprêtées : au lieu que la dénomination de *pathétique*, qui vient du grec *πάθος* (passion, émotion,) désigneroit, ce me semble, d'une manière plus précise, une sorte d'inflexion qui se fait sentir plus ou moins dans tout discours qui n'est pas prononcé par un pur automate.

III. L'Accent *musical* est une inflexion de voix de même genre que l'Accent prosodique, puisqu'il consiste pareillement à élever le ton ou à le baisser : mais il y a cette différence, que l'Accent musical baisse ou élève le ton par des intervalles certains & déterminés d'une manière précise ; au lieu que l'Accent prosodique n'admet que des variations inappréciables quoique très-sensibles. » L'accent musical ne peut aujourd'hui élever ni baisser moins que d'un demi-ton, dit M. Duclos dans ses Remarques manuscrites sur la *Prosodie française* ; & le prosodique procède par des tons qui seroient inappréciables dans la

LIV. I. » musique , des dixièmes , des trentièmes de  
 » ton. Il y a , ajoute-t-il , bien de la diffé-  
 » rence entre le sensible & l'appréciable. «

J'ai insinué plus haut qu'il pouvoit y avoir à rabattre quelque chose de l'opinion de ceux qui croient correspondants aux cinq premiers tons de la gamme les cinq Accents prosodiques chinois : la différence qui vient d'être assignée entre le musical & le prosodique , confirme ma pensée ; mais voici un fait qui justifie sans réplique cette différence & la conséquence que j'en tire. Je le rendrai dans les propres

(d) Encyclop. au mot  
 DÉCLAMATION DES  
 ANCIENS.

termes de M. Duclos (d) , qui le cite d'après le rapport qu'en fit M. Freret à l'Académie royale des inscriptions & belles-lettres. „ Arcadio Hoangh , chinois de naissance & très-instruit dans sa langue , étant à Paris , un habile musicien , qui sentit que cette langue est chantante , parce qu'elle est remplie de mono-syllabes dont les Accents sont très-marqués pour en varier & déterminer la signification , examina ces intonations en les comparant au son fixe d'un instrument. Cependant il ne put jamais venir à bout de déterminer le degré d'élévation ou d'abaissement des inflexions chinoises. Les plus petites divisions du ton , telles que l'eptaméride de M. Sauveur , ou la différence de la quinte juste à la quinte tempérée pour l'accord

» l'accord du clavecin , étoient encore trop CH. VI.

» grandes , quoique cette eptaméride soit

» la 49<sup>e</sup>. partie du ton , & la 7<sup>e</sup>. du com-

» ma : de plus , la quantité des intonations

» chinoises varioit presque à chaque fois

» que Hoangh les répétoit ; ce qui prouve

» qu'il peut y avoir encore une latitude sen-

» sible entre des inflexions très-déliçates ,

» & qui cependant sont assez distinctes

» pour exprimer des idées différentes. «

„ On peut , dit M. l'abbé d'Olivet (e) , (e) Prosod.  
fr. p. 27.

» envoyer un opéra en Canada , & il sera

» chanté à Québec , note pour note , sur

» le même ton qu'à Paris. Mais on ne sau-

» roit envoyer une phrase de conversation

» à Montpellier ou à Bordeaux , & faire

» qu'elle y soit prononcée , syllabe pour

» syllabe , comme à la Cour. « Cela vient

de la différence assignée entre l'Accent pro-  
fodique & le musical ; le premier n'est que  
sensible sans être appréciable , le second est  
sensible & apprécié avec justesse.

IV. L'Accent *national* ou provincial est  
le système général des inflexions de voix  
usité dans une contrée ou une province par-  
ticulière.

» Chaque nation , dit M. du Marçais (f) , (f) Ency-  
clop. au mot  
ACCENT.

» chaque peuple , chaque province , chaque

» ville même , diffère d'une autre dans le

» langage , non seulement parce qu'on se

» sert de mots différents , mais encore par

LIV. I. » la manière d'articuler & de prononcer les  
 » mots. . . . . Accent ou modulation de la  
 » voix dans le discours, est le genre dont  
 » chaque Accent national est une espèce  
 » particulière; c'est ainsi qu'on dit l'Accent  
 » *gascon*, l'Accent *flamand*, &c. L'Accent  
 » gascon élève la voix où, selon le bon  
 » usage, on la baisse; il abrège des syllabes  
 » que le bon usage allonge: par exemple,  
 » un gascon dit *par conséquent*, au  
 » lieu de dire *par conséquent*; il prononce  
 » séchement toutes les voyelles nasales *an*,  
 » *en*, *in*, *on*, *un*, &c. »

L'Accent national ne comprend pas seulement ce qui concerne l'élévation ou l'abaissement du ton; il comprend encore tout ce qui peut avoir rapport à la prononciation en général, comme la quantité & toutes les autres modifications dont la voix peut être susceptible. Toutes ces modifications se retrouvent dans les Accents nationaux de toutes les provinces où l'on parle une même langue; mais elles y sont appliquées différemment.

» Pour bien parler une langue vivante,  
 (g) Ibid. » dit encore M. du Marçais, (g) il faudroit  
 » avoir le même Accent, la même inflexion  
 » de voix qu'ont les honnêtes gens de la  
 » capitale: ainsi quand on dit que *pour bien*  
 » *parler françois*, *il ne faut point avoir*  
 » *d'Accent*; on veut dire qu'il ne faut avoir

» ni l'Accent gascon , ni l'Accent picard , ni CH. VI.  
» aucun autre Accent qui n'est pas celui des  
» honnêtes gens de la capitale. «

L'explication que donne ici M. du Mar-  
sais de cette ancienne maxime , me paroît  
bien raisonnable ; puisqu'en effet il n'est pas  
possible de parler , soit françois , soit ita-  
lien , ou telle autre langue vivante que l'on  
voudra , sans donner à la voix quelque in-  
flexion déterminée : on peut bien disserter  
sur les modulations de la voix en général ,  
mais on ne lui donnera jamais des modu-  
lations générales ; on n'exécute que des mo-  
difications particulières & déterminées : on  
élève ou l'on baisse nécessairement le ton  
sur chaque voix , on allonge ou l'on abrège  
indispensablement la durée de chaque syl-  
labe , & par conséquent on parle avec un  
Accent ; il ne reste donc , pour bien parler ,  
que d'adopter l'Accent de la partie de la  
nation dont l'autorité constate le meilleur  
usage.

M. l'abbé d'Olivet , qui , comme je l'ai  
remarqué , ne reconnoît point d'Accent pro-  
sodique dans notre langue , prétend que ,  
par cette ancienne maxime , » on a seule-  
» ment voulu nous dire que c'étoit à l'Ac-  
» cent oratoire à régler notre prononcia-  
» tion , & à y mettre toute la variété dont  
» elle peut avoir besoin. « (h) Mais il est (h) *Proled,*  
évident que M. du Marsais a mieux recon- *fr. p. 33.*

LIV. I. tré le vrai sens de la maxime ; & il est certain que les aveux même de M. l'abbé d'Olivet autorisent cette explication , puisqu'il reconnoît que les syllabes abrégées dans certaines provinces sont allongées dans d'autres , & par conséquent qu'il y a en effet un choix d'Accent pris dans ce sens.

V. L'Accent *imprimé* , que j'aimerois mieux nommer l'Accent *écrit* ou *figuré* , parce que ces dénominations sont plus générales & par là même plus vraies , est un caractère inventé pour indiquer l'élévation ou l'abaissement du ton : c'est du moins la première intention qu'on a eue en inventant les signes d'Accentuation.

(i) Encyclop. au mot  
ACCENT.

» Les grecs , dit M. du Marfais , (i) paroissent être les premiers qui ont introduit l'usage des accents (*figurés*) dans l'écriture. L'auteur de la *Méthode grecque*

(k) LIV. IX.  
Part. ij. ch. 6.  
p. 546.

» de P. R. (k) observe que , la bonne prononciation de la langue grecque étant naturelle aux grecs , il leur étoit inutile de la marquer par des Accents dans leurs écrits ; qu'ainsi il y a bien de l'apparence qu'ils ne commencèrent à en faire usage que lorsque les romains , curieux de s'instruire de la langue grecque , envoyèrent leurs enfants étudier à Athènes. On songea alors à fixer la prononciation & à la faciliter aux étrangers ; ce qui arriva , poursuit cet auteur , un peu avant le temps de Cicéron. α

Comme l'Accent figuré étoit destiné à indiquer au lecteur les variations de l'Accent prosodique , & que celui-ci se réduit à trois tons , savoir l'aigu , le grave , & le circonflexe ; l'Accent figuré comprend de même trois signes , auxquels on a conservé les noms d'Accent aigu , d'Accent grave , & d'Accent circonflexe. L'Accent aigu étoit figuré par un petit trait droit placé sur la voyelle , & descendant de droite à gauche , ainsi que nous le marquons nous-mêmes sur nos *é* fermés ou masculins ; comme dans *créé* , *dégénéré*. L'Accent grave étoit figuré par un trait pareil , mais descendant obliquement de gauche à droite , ainsi que nous le marquons aujourd'hui sur les voyelles finales des mots *accès* , *procès*. L'Accent circonflexe réunit dans sa figure celles de l'aigu & du grave formant une pointe par en haut , à la manière d'un *v* renversé , de même qu'il réunit dans sa valeur celles du ton aigu & du ton grave ; c'est ainsi que nous le marquons dans les mots *pâte* , *bête* , *gîte* , *goûter* : les copistes dans la suite trouvèrent plus expéditif de l'arrondir , comme on le voit ici sur les mots grecs *φῶς* ( *lumière* ) , *σῶμα* ( *corps* ) ; ce qui n'est effectivement usité que pour le grec.


Ce n'est point ici une grammaire françoise , & il ne s'agit pas de déduire , dans un détail complet , tous les usages que nous

LIV. I. faisons ou que nous devrions faire des Accents figurés. Il suffira d'observer que nous ne prenons pas garde de fort près à l'Accent prosodique, dans les emplois que nous faisons du figuré. Nous n'employons l'Accent aigu que comme un supplément à nos caractères littéraux, pour désigner que la voyelle *é* représente la voix que nous appelons *é* fermé ou masculin, qui est la troisième des voix retentissantes & la première des constantes : au lieu que nous nous servons des figures de l'Accent grave & du circonflexe, pour indiquer que la même voyelle représente la seconde voix retentissante & variable, à laquelle nous donnons le nom d'*é* ouvert ; mais, par une inconséquence remarquable, c'est l'Accent grave qui marque que cette voix est aigüe, comme dans *il sète*, & le circonflexe marque qu'elle est grave, comme dans *la sète*. Dans quantité d'autres occasions, l'Accent grave ne nous sert que pour différencier certains mots qui s'écrivent d'ailleurs & se prononcent de la même manière ; comme *où*, conjonction déterminative, différent de *ou*, conjonction disjonctive ; *à*, préposition, différent de *a*, verbe ; *là*, adverbe, différent de *la*, article ; &c. Souvent l'Accent circonflexe nous sert à de semblables usages.

Il faut pourtant remarquer que nous faisons de ce dernier Accent un usage assez

profodique, si je puis parler ainsi ; c'est lorsque nous le mettons sur une voyelle, qui dans l'ancienne orthographe s'écrivoit deux fois, comme dans *âge*, *rôle*, que l'on écrivoit autrefois *aage*, *roole* : or il est vraisemblable que les deux voyelles se prononçoient comme elles s'écrivoient, parce qu'on n'introduit guères une nouveauté dans l'orthographe que pour la rendre plus analogue à la prononciation ; dans ce cas, la première voix étoit aigüe & la seconde grave, parce qu'il est naturel d'élever le ton avant que de le baisser, & on auroit pu écrire *âage*, *róde* : en conservant l'Accent circonflexe sur la voyelle, *âge*, *rôle*, on indique les deux tons successifs qui doivent y être exécutés, & par conséquent la longueur de la voyelle, vu que chaque ton suppose un temps. L'usage orthographique de nos pères confirme, comme on voit, la réflexion de M. Duclos, *que l'Accent circonflexe faisoit prononcer deux fois la voyelle.*

Il se présente ici une question fort naturelle. Si les Accents figurés n'ont été introduits dans l'écriture, que pour fixer la prononciation d'une langue & la faciliter aux étrangers ; doit-on également en faire usage pour les langues vivantes & pour les langues mortes ? La réponse paroît fort simple. Ceux qui parlent une langue vivante, en connoissent bien la prononciation, &

LIV. I. peuvent, au moyen des Accents figurés  indiquer aux étrangers que les mots qui en seront marqués doivent se prononcer comme d'autres qui auront les mêmes signes & qu'ils leur auront prononcés & fait prononcer : ainsi quand j'aurai fait entendre de vive voix à un étranger la différence de prononciation qui distingue les deux mots *mâtin* & *matin*, je serai fondé à lui donner pour règle générale, que tous les *a* qu'il trouvera marqués de l'Accent circonflexe se prononcent comme celui de *mâtin* ; & que ceux qui seront sans Accent se prononcent comme celui de *matin* ; je pourrai même lui dire que le premier est grave & le second aigu, & il m'entendra. L'usage des Accents figurés est donc utile pour la transmission des langues vivantes.

Mais il est certain qu'il en est tout autrement pour les langues mortes : personne n'en connoît l'exakte prononciation, & par conséquent il n'y a plus d'exemples sûrs qui puissent diriger sur la valeur des signes. Il semble donc que l'on soit bien fondé à n'employer les Accents figurés, dans l'écriture des langues anciennes, que quand on peut établir une règle générale qui ait pour objet la distinction des sens. Par exemple, on peut conserver l'Accent circonflexe sur les ablatifs féminins en *â*, parce qu'il fera toujours une marque sûre pour distinguer

ce cas de tout autre & pour en fixer le sens : on peut de même conserver l'Accent grave sur la voyelle finale des adverbes latins , quand ils se trouvent semblables d'ailleurs à quelque cas de l'adjectif homologue , comme *doctè* ( doctement ) , semblable à *docte* , vocatif de *doctus* ; *rard* ( rarement ) , semblable à *raro* datif ou ablatif de *rarus*.

Aussi s'est-il trouvé des auteurs graves qui en ont usé de la sorte pour le latin , sans aucun égard pour les règles déduites à ce sujet dans la *Méthode latine* de P. R.

(l) Le même auteur remarque dans sa *Méthode grecque* , (m) que « quelques-uns ont cru qu'il seroit peut-être utile..... de ne plus marquer aucun Accent , puisqu'ils ne servent qu'à nous accoutumer à une fausse prononciation , & à nous faire prendre souvent pour long ce qui est bref & pour bref ce qui est long. « Malgré les raisons qui ont déterminé D. Lancelot à conserver tout l'attirail des Accents figurés , le P. Sanadon a déclaré depuis , qu'il écrit le grec sans Accents (n) : & c'est , je crois , à tout prendre , le parti le plus sage , puisque c'est le plus simple ; pourvu qu'on s'en tienne , comme je l'ai déjà dit , aux distinctions qui peuvent être soumises à des règles générales.

« Nous ne devons , dit M. du Marfais en parlant de ces signes , les regar-

(l) *Traité des Accents.*  
(m) *Liv. IX. Part. ij. ch. 6. p. 549.*

(n) *Préf. sur Horace. art. II.*

LIV. I. » der que comme les signes d'une pronon-  
 » ciation qui n'est plus : & je suis persuadé  
 » que les savants qui veulent aujourd'hui  
 » régler leur prononciation sur ces Accents,  
 » feroient sifflés par les grecs mêmes, s'il

(o) Ency-  
 clop, au mot  
 ACCENT.

» étoit possible qu'ils en fussent entendus. «(o)  
 Il croit cependant, avec D. Lancelot, qu'il  
 faut les conserver dans l'écriture, parce qu'il  
 arrive souvent que deux mots ne diffèrent  
 entre eux que par l'Accent. Il me semble  
 que ceci n'est une raison pour les conser-  
 ver, que dans les cas où ils servent à cette  
 distinction, comme dans *φῶς* ( lumière )  
 pour le distinguer de *φῶς* ( homme ) : hors  
 de là c'est un abus.

## CHAPITRE VII

### *De la Prosodie des mots.*

» **P**AR ce mot *Prosodie*, on entend, dit  
 (p) Prosod. » M. l'abbé d'Olivet, (p) la manière de  
 fr. p. 5. » prononcer chaque syllabe régulièrement,  
 » c'est-à-dire suivant ce qu'exige chaque syl-  
 » labe prise à part, & considérée dans ses  
 » trois propriétés, qui sont l'accent, l'aspi-  
 » ration, & la quantité. « Cette définition  
 donne lieu à bien des réflexions, que je  
 réduirai ici à deux articles.

I. L'Aspiration est-elle bien effectivement CH. VII.  
du ressort de la Prosodie ? Cette question  
n'est pas sans fondement. J'ai prouvé, si je  
ne me trompe, (q) que l'Aspiration n'est (q) Ch. III.  
qu'une manière particulière de prononcer art. ij.  
les voix avec explosion; qu'en conséquence  
elle est une véritable articulation, comme  
toutes les autres qui s'opèrent par le mou-  
vement subit & instantanée des lèvres ou  
de la langue; & qu'enfin la lettre H, qui  
est le signe de l'Aspiration, doit être mise  
au rang des consonnes, comme les lettres  
qui représentent les articulations labiales &  
les articulations linguales. Or il doit y avoir  
une raison égale, ou pour soumettre au do-  
maine de la Prosodie toutes les autres arti-  
culations aussi bien que l'aspirée, ou pour  
en soustraire l'aspirée aussi bien que les lin-  
guales & les labiales.

» Toute syllabe, dit le prosodiste fran-  
» çois, (r) est prononcée avec douceur (r) Ibid. p. 6.  
» ou avec rudesse, sans que cette douceur  
» ni cette rudesse ait rapport à l'élévation  
» ou à l'abaissement de la voix. « Il re-  
garde cette douceur & cette rudesse com-  
me des variétés prosodiques, propres à  
nous garantir de l'ennuyeux fléau de la mo-  
notonie, & conséquemment comme appar-  
tenant à la *Prosodie* avec autant de fonde-  
ment que l'accent & la quantité, qui sont  
destinés à la même fin.

LIV. I. Mais ce fondement me paroît appuyer bien foiblement les droits de l'Aspiration. Que toute syllabe soit prononcée avec douceur ou avec rudesse , c'est un fait incontestable ; c'est-à-dire qu'il est hors de doute que toute voix est produite avec l'explosion aspirée ou sans cette explosion. Mais ne peut-on pas dire de même que toute voix est produite avec telle ou telle explosion labiale ou linguale , ou sans cette explosion ? N'est-il pas également vrai que les différentes articulations sont autant de variétés propres à nous épargner le dégoût inséparable de la monotonie , ou pour mieux dire , de l'affreuse cacophonie qui résulteroit de la continuité perpétuelle des voix simples ? Ira-t-on conclure pour cela que l'usage , le choix , & la prononciation des consonnes est une affaire de Prosodie ? N'est-il pas plus naturel de penser que l'Aspiration ne doit point entrer dans ce système.

A quoi se réduit après tout ce que l'on charge la Prosodie de nous apprendre au sujet de l'Aspiration ? A nous faire connoître les mots où la lettre H , qui en est le signe , doit être prononcée ou muette ; & M. l'abbé d'Olivet n'a traité de rien autre chose dans le troisième article de sa *Prosodie françoise* , qui est entièrement consacré à l'Aspiration. Mais si c'est à la Prosodie qu'il appartient de nous régler sur ce point ;

elle doit donc aussi se charger de nous ap- CH. VII.  
prendre quand & comment il faut pronon-  
cer plusieurs consonnes & plusieurs voyel-  
les, qui sont quelquefois prononcées & qui  
quelquefois ne le sont pas quoiqu'écrites :  
je parle de ces lettres que les grammairiens  
nomment ordinairement *muettes*, par rap-  
port à la pronciation, où elles ne se font  
pas plus sentir que si elles n'avoient point  
été écrites, & qui ont, dans la grammaire  
hébraïque, le nom de *quiescentes*, qui a le  
même sens, & que je préférerois à cause  
de l'usage que j'ai fait ailleurs (s) du nom (s) Ch. I. I.  
de *consonnes muettes*. Eh pourquoi la Pro- art. j. §. 2.  
sodie ne seroit-elle pas encore chargée de  
nous assigner les cas où la même consonne  
représente une articulation foible, ou une  
forte, ou même une articulation qui n'a  
aucun rapport prochain avec celle dont  
cette consonne est le signe ordinaire ? Ce  
seroit donc aux prosodistes à marquer que  
le *c* guttural est foible dans le mot *second*  
que l'on prononce *segond*, & qu'il est fort  
dans *second* que l'on prononce *fekond* ; que  
le *t* représente, dans *retient*, une articula-  
tion muette, dentale, & forte, & dans  
*patient*, une articulation sifflante, dentale,  
& forte ; &c.

Si toutes ces observations, & une infi-  
nité d'autres que j'aurois pu y joindre, ne  
sont & ne peuvent être reconnues comme

LIV. I. faisant partie de l'objet de la Prosodie, parce que ce seroit l'anéantir que de vouloir en étendre la juridiction au delà de ses bornes naturelles ; il en est évidemment de même de l'articulation aspirée, puisqu'elle est absolument dans le même cas, & que d'ailleurs elle n'est point dans l'ordre des modifications de la voix que la Prosodie doit régler, telles que l'accent & la quantité, qui sont d'un genre bien différent des articulations.

II. En parlant de la Prosodie en général, est-ce en assigner l'objet dans toute son étendue, que de le réduire à ce qui concerne l'accent & la quantité de chaque syllabe ?

J'ai ouvert bien des livres qui traitent de la Prosodie des grecs & des latins, Prosodie, quelque étendue que l'on donne à la signification de ce mot, beaucoup plus marquée que la nôtre : & j'ai vu que les uns ne font point entrer dans leur système prosodique ce qui concerne l'accent ; que les autres ajoutent à la quantité des syllabes les notions des différents pieds qui peuvent en résulter, & la théorie du mécanisme des vers métriques ou déterminés par le nombre & le choix des pieds ; j'en rencontre d'autres qui y font entrer la mesure des pauses qui doivent distinguer entre elles les différentes parties d'un discours, ce qui se

marque dans l'écriture par la ponctuation. CH. VII.

Ce n'est apparemment que faute de s'en être avisé, que quelque autre écrivain n'a pas étendu nommément les fonctions de la Prosodie jusqu'à fixer les principes mécaniques de ce que l'on appelle *nombre* ou *rythme* dans la prose : mais si cela n'est renfermé dans aucune définition connue de la Prosodie, il n'est pas moins entré par le fait dans quelques-uns des traités qui en ont été faits ; M. l'abbé d'Olivet, dont la définition donne lieu à cette discussion, en a fait la matière du §. 2. de l'article V. de sa *Prosodie françoise*.

Il est vrai que l'examen des principes du rythme n'est dans ses mains, que comme un moyen pour prouver l'utilité de la Prosodie, en la prenant dans le sens que sa définition assigne à ce mot ; mais ce n'en est pas moins l'application immédiate du choix & de l'assortissement des syllabes considérées par l'accent & par la quantité, relativement aux différentes nuances des sens partiels qui constituent tout le discours.

Concluons que la véritable notion de ce que l'on doit entendre par le terme de *Prosodie* n'est pas encore trop décidée, & qu'il est encore temps de donner à ce mot une signification qui, en s'accordant avec l'étymologie, puisse concilier toutes les vûes des prosodistes.

LIV. I. Ce mot est purement grec : *προσῳδία*, dont les racines sont la préposition *προς*, ad (à, pour, vers) & le nom *ᾠδή* *cantus* (chant); *προς ᾠδὴν*, *ad cantum*; & de là *προσῳδία*, *institutio ad cantum*.

Le mot *accent*, qui nous vient du latin *accentus*, a des racines pareilles, *ad* & *cantus*; le *d* final de *ad* y est changé en *c* par une sorte d'attraction de la lettre initiale *c* du mot *cantus*: M. du Marfais regarde en conséquence comme synonymes le

(*ι*) Encyclop. au mot  
**ACCENT.**

mot grec & le mot latin (*ι*). Mais je ferois différemment la construction des racines élémentaires dans ces deux mots composés: je dirois que *προς ᾠδὴν*, *ad cantum*, est la construction des racines du mot grec *προσῳδία*, à cause du mot sous-entendu *παιδεία* ou *αγωγή*, *institutio*, conformément à l'explication que j'en ai déjà donnée, *institutio ad cantum*: je dirois au contraire que *cantus ad* est la construction des racines du mot latin *accentus*, que l'on doit expliquer par *cantus ad vocem* (chant ajouté à la voix); c'est à quoi répond le nom grec *τονός*, qui n'est point synonyme de *προσῳδία*, comme semble le croire M. du Marfais.

Cette première observation étymologique nous marque assez clairement que l'accent est du ressort de la Prosodie, puisque c'est une espèce de chant ajouté à la voix,  
&

& que la Prosodie est l'art de diriger tout **CH. VII.**  
ce qui rend la voix chantante. Mais l'accent n'est pas la seule chose qui, dans la voix, tiennent de la nature du chant; il est certain que la quantité est dans le même cas : l'accent, dans la Prosodie, répond aux différents tons de la musique; & la quantité, qui décide les syllabes longues & plus longues, brèves & plus brèves, répond à la valeur des notes, caractérisée dans la musique par les rondes, les blanches, les noires, les croches, les doubles croches, &c.

Nous voilà sur les voies, & c'est M. l'abbé d'Olivet qui nous y met. La musique, selon lui; (u) n'est, à proprement parler, qu'une extension de la Prosodie. **(u) Prosodie. fr. p. 9.**

Cette proposition prise en rigueur n'a peut-être pas toute la vérité possible, parce qu'il y a une très-grande différence physique entre la voix parlante & la voix chantante, & conséquemment entre les modifications accessoires qui constituent les modulations de l'une & de l'autre. (x) Mais on peut dire au moins que la Prosodie est à l'égard de la voix parlante ce qu'est la musique à l'égard de la voix chantante.

Or la musique n'est pas bornée à donner séchement la connoissance des différents tons & de la valeur des notes; elle enseigne encore les diverses mesures aux-

**(x) Voyez**  
Encyclop. au  
mot DECLAMATION  
DES ANCIENS.

**Liv. I.** quelles le chant peut être assujetti, le choix qu'il en faut faire selon la différence des pièces que l'on en compose, la proportion & l'usage des soupirs, des demi-soupirs, des quarts de soupirs, &c. C'est la même chose de la Prosodie. Elle ne doit pas seulement donner la connoissance des accents, & fixer les règles de la quantité des syllabes : elle embrasse encore naturellement tout ce qui peut résulter de la combinaison bien entendue de ces premiers éléments ; les pieds & leurs différents mélanges, tant par rapport aux vers métriques dans les langues dont le génie s'est prêté à cette sorte de mélodie, que par rapport au rythme soit de la prose en général soit de la poésie des vers rimés ; les rimes elles-mêmes, les loix ou naturelles ou usuelles qu'elles doivent suivre, l'étendue des parties du discours qu'elles doivent terminer & caractériser ; la proportion des pauses que les besoins de l'organe & la distinction des sens exigent dans l'énonciation des pensées : tout cela est de la juridiction de la Prosodie, si l'on veut prendre ce mot dans toute l'étendue de la signification que l'étymologie indique, & qui semble être en effet le lien commun & naturel d'une infinité de théories éparées, que leur réunion rendroit plus utiles.

Il faut donc conclure que la Prosodie en

général est l'art d'adapter , aux différents CH. VII.  
sens qu'on exprime , la modulation propre  
de la langue que l'on parle.

L'accent oratoire ajoute à la voix parlante une sorte de mélodie , qui dépend absolument des différents sens exprimés par le discours & des divers ~~éléments~~ <sup>accents</sup> que l'on veut exciter dans l'âme ; mais il est par là même du ressort de la Prosodie , aussi bien que l'accent auquel on a donné la dénomination exclusive d'accent *prosodique* ; il est prosodique lui-même , & ce nom ne peut plus être un caractère spécifique. On pourroit donc changer quelque chose avec avantage dans la nomenclature de la Prosodie , & dire , par exemple , qu'il y a deux sortes d'accents *prosodiques* , savoir l'accent *tonique* & l'accent *oratoire* , distingués entre eux de manière , que l'accent tonique des mêmes mots demeure invariable au milieu de toutes les variétés de l'accent oratoire , parce que dans le même mot chaque syllabe conserve la même relation mécanique avec les autres syllabes , au lieu que le même mot dans différentes phrases ne conserve pas la même relation analytique avec les autres mots de ces phrases. Ce mot de *tonique* a déjà été employé dans ce sens par M. du Marçais , (y) en concurrence avec celui de *prosodique* , qu'il connoissoit bien , mais dont ap-

(y) Encyclop. au mot  
ACCENT.

**LIV. I.** paremment il n'étoit pas entièrement satisfait, puisqu'il lui en associoit un autre comme pour l'expliquer.

Mais l'accent oratoire, qui, ainsi que je l'ai déjà remarqué, tombe moins sur les syllabes prises une à une, que sur la substance entière des mots & même sur celle des phrases; les pieds & leurs différentes combinaisons pour former le rythme, soit poétique soit oratoire; les différentes pauses qu'il convient de faire dans la suite d'un discours, selon la différence des sens que l'on veut y distinguer & selon les besoins de l'organe: rien de tout cela n'est compris ni explicitement ni implicitement dans la définition donnée par M. l'abbé d'Olivet. On ne peut la regarder que comme la notion de la Prosodie particulière des mots, abstraction faite de l'emploi que l'on peut en faire dans les propositions; encore faudroit-il la rectifier à quelques égards.

J'ai déjà prouvé que l'aspiration ne doit point entrer dans cette définition, parce qu'elle n'est en aucune façon du ressort de la Prosodie. Mais voici une autre remarque à faire sur cette même définition. Le prosodiste françois dit que la Prosodie est la manière de prononcer chaque syllabe régulièrement, c'est-à-dire, suivant ce qu'exige chaque syllabe prise à part & considérée dans ses trois propriétés, qui sont l'accent,

Aspiration, & la quantité. M. Duclos, dans **CH. VII.** ses remarques manuscrites sur cet ouvrage, observe qu'il falloit dire, *chaque syllabe d'un mot*, parce que chaque syllabe prise à part & détachée des mots, n'a ni accent ni quantité.

Rien de plus sage que cette observation; car peut-on dire en effet que le son *a*, par exemple, soit long ou bref, grave ou aigu, en soi & indépendamment d'une destination déterminée? C'est tout simplement une voix, qui suppose une certaine disposition & une certaine ouverture de la bouche, & naturellement susceptible de telle modification prosodique que les besoins du mécanisme ou les différents usages pourront exiger dans les diverses occasions: ainsi, selon la remarque de M. d'Olivet lui-même, *a* est long, quand il se prend pour la première lettre de l'alphabet; *un petit a*, *une pause d'a*: quand il est préposition, il est bref; *je suis à Paris*, *j'écris à Rome*, *j'ai donné à Paul*. Je puis ajouter, en conséquence des principes que j'ai établis ci-devant (1), que dans le premier cas *a* est grave, & qu'il est aigu dans le second.

(1) **CH. I.**

Voici la dernière conséquence: la Prosodie des mots est *l'art de prononcer chaque syllabe de chaque mot avec l'accent tonique & le degré de quantité qui lui conviennent, ou à cause du mécanisme de la parole*

LIV. I. ou en vertu de l'usage de la langue que parle. C'est l'idée précise de ce que j'ai traité ici ; si j'ai porté mes réflexions sur de cette sphère, ce n'a été que par occasion & dans la vûe d'éclaircir davantage principes que j'avois à établir.

---

## CHAPITRE VIII.

*Des Lettres, de l'Alphabet, & de l'Orthographe en général.*

---

**J**USQU'ICI je n'ai parlé des *Lettres* qui passant , pour ainsi dire , & autant qu'étoit nécessaire pour fixer les idées des élémentaires dont elles sont les signes , qui étoient le principal objet des chapitres précédents : je vais en parler ici d'une manière plus particulière, plus directe, & approfondie.

Je commence par l'origine même du mot : il nous vient du latin *Litera*, dont les étymologistes assignent bien des racines différentes.

Priscien le fait venir par syncopé de

(a) Lib. I. *tera*, eo quod iter legendi præbeat : (a) de Literâ. qui me semble prouver que ce grammairien n'étoit pas difficile à contenter et ajoute ensuite que d'autres tirent ce mo

*litura* , quod plerumque in ceratis tabulis **CH. VIII.**

antiqui scribere solebant & postea delere : mais si *Litera* vient de *litura* , je doute fort que ce soit par cette raison , & qu'on ait tiré la dénomination des Lettres de la possibilité qu'il y a de les effacer ; il auroit été , comme semble , bien plus raisonnable de prendre *litura* dans le sens d'onction , & d'en tirer *Litera* , de même que le mot grec correspondant *γραμμα* est dérivé de *γραω* ( je peins ) , parce que l'écriture est en effet l'art de peindre la parole. Cependant il resteroit encore contre cette étymologie une difficulté réelle & qui mérite attention ; la première syllabe de *litura* est brève , au lieu que *Litera* a la première longue & s'écrit même communément *Littera*.

Jul. Cés. Scaliger (b) croit que les Lettres étant en effet composées de petites lignes , elles furent originairement appelées *Lineaturæ* , & qu'insensiblement l'usage a réduit ce mot à *Literæ*. Quoique la quantité des premières syllabes ne réclame point contre cette origine , j'y apperçois encore quelque chose de si arbitraire , que je ne la crois pas propre à réunir tous les suffrages.

Vossius , (c) d'après Hésychius , dérive ce mot de l'adjectif grec *μιῶν* , *tenuis* , *exilis* ; parce que les Lettres sont en effet des traits minces & déliés. M. le président des Brosses , dans ses Mémoires que j'ai déjà

(b) *De Caus.*  
*L. L. cap. 4.*

(c) *Etyma-*  
*logicon. L. L.*  
*verbo LITTE-*  
*RA.*

LIV. I. cités , juge cette étymologie préférable à toutes les autres ; persuadé que quand les Lettres commencèrent à être d'usage pour remplacer l'écriture symbolique , dont les caractères étoient nécessairement étendus , compliqués , & embarrassants , on dut être frappé surtout de la simplicité & de la grande réduction des nouveaux caractères , ce qui put donner lieu à leur nomination.

Qu'il me soit permis d'observer que l'origine des Lettres latines , qui viennent incontestablement des Lettres grecques , & par elles des phéniciennes ou anciennes hébraïques , prouve qu'elles n'ont pas dû être désignées en Italie par un nom qui tint à la première impression de leur invention ; ce n'étoit pas alors une nouveauté qui dût paroître prodigieuse , puisque d'autres peuples en avoient l'usage. Que ne dit-on plutôt que les Lettres sont les images des parties les plus petites de la voix , & que c'est pour cela que le nom latin en a été tiré du grec *λίθος* , en sorte que *literæ* est une espèce d'adjectif , comme si l'on disoit *notæ literæ* , c'est-à-dire *notæ elementares* , *notæ partium vocis tenuissimarum* ?

Que l'on pense au reste comme on voudra de l'étymologie du mot ; il est évident , par la définition même de la chose , qu'il y a une grande différence entre les Lettres & les sons élémentaires qu'elles représen-

## *Lettres, Alphabet, Orthogr.* 169

rent. *Hoc interest*, dit Priscien, (d) *inter* CH. VIII.  
*elementa & Literas*, *quod elementa propriè* (d) *Lib. I.*  
*dicuntur ipsæ pronunciationes*, *notæ autem* de Literæ.  
*earum Literæ*. Il semble que les grecs aient  
fait aussi attention à cette différence, puis-  
qu'ils avoient deux mots différents pour ces  
deux objets, στοιχεῖα (éléments,) & γραμματεῖς  
( peintures ). Cependant l'auteur de la Mé-  
thode grecque de P. R. croit ces deux mots  
synonymes : mais il est bien plus naturel  
de penser que dans l'origine le premier de  
ces mots exprimoit en effet les éléments  
de la voix indépendamment de leur repré-  
sentation, & que le second en exprimoit  
les signes représentatifs ou de peinture.

Il est pourtant arrivé par le laps du temps,  
que sous le nom du signe on a compris in-  
distinctement & le signe & la chose signi-  
fiée. Priscien (e) remarque cet abus : *Abu-*  
*sivè tamen & elementa pro Literis & Literæ*  
*pro elementis vocantur*. Cet usage contraire  
à la première institution est venu sans doute  
de ce que , pour désigner tel ou tel élé-  
ment de la voix , on s'est contenté de l'in-  
diquer par la Lettre qui en étoit le signe ,  
afin d'éviter les circonlocutions toujours  
superflues & très-sujettes à l'équivoque dans  
la matière dont il est question : ainsi au lieu  
de dire ou d'écrire , par exemple , *l'arti-*  
*culation muette foible produite par la réu-*  
*nion des deux lèvres*, on a dit & écrit le  
B ; & ainsi des autres.

(e) *Ibid.*

Liv. I.

Au reste cette confusion d'idées n'a pas de grands inconvénients, si même on peut dire qu'elle en ait. Tout le monde entend très-bien que le mot *Lettres*, dans la bouche d'un maître d'écriture, s'entend des signes représentatifs des sons élémentaires; que, dans celle d'un fondeur ou d'un imprimeur, il signifie les petites pièces de métal qui portent les empreintes de ces signes pour les transmettre sur le papier au moyen d'une encre; & que, dans celle d'un grammairien, il indique tantôt les signes & tantôt les sons élémentaires, mais toujours d'une manière suffisamment déterminée par les circonstances : souvent même ce mot indique la chose & le signe tout à la fois, parce que les Lettres écrites suivent assez communément le sort des Lettres prononcées, vu qu'elles en sont les dépositaires; *Hic enim usus est Litterarum ut custodiant voces, & velut depositum reddant legentibus.* (f)

(f) Quint.  
*Instit. orat.*  
I. 4.

(g) Rem.  
sur la Gramm.  
gén. I. v.

» L'écriture, dit M. Duclos (g) n'est pas  
» née, comme le langage, par une pro-  
» gression lente & insensible : elle a été  
» bien des siècles avant que de naître; mais  
» elle est née tout à coup, comme la lu-  
» mière. . . . Si l'on y réfléchit, on verra  
» que cet art ayant une fois été conçu, dut  
» être formé presque en même temps. . . .  
» En effet après avoir eu le génie d'appre-

CH. VIII.  
Il ne devoit que les sons d'une langue pou-  
voient se décomposer & se distinguer ,  
l'énumération dut en être bientôt faite. Il  
étoit bien plus facile de compter tous les  
sons d'une langue , que de découvrir qu'ils  
pouvoient se compter. L'un est un coup  
de génie , l'autre un simple effet de l'at-  
tention. Peut-être n'y a-t-il jamais eu d'Al-  
phabet complet que celui de l'inventeur  
de l'écriture. Il est bien vrai-semblable que  
s'il n'y eut pas alors autant de caractères  
qu'il nous en faudroit aujourd'hui , c'est  
que la langue de l'inventeur n'en exigeoit  
pas davantage. »

Les changements qui arrivent nécessairement dans le langage , & l'extrême difficulté , pour ne pas dire l'impossibilité réelle , qu'il y auroit à introduire parallèlement dans l'écriture tous ceux que l'instabilité naturelle du langage amène sans fin dans la prononciation des langues vivantes ; voilà les causes naturelles de l'imperfection de tous les Alphabets.

Par *Alphabet* on entend le catalogue des Lettres usitées dans une nation pour la représentation des sons élémentaires de la langue qu'elle parle ; & l'arrangement qu'on donne aux lettres dans l'Alphabet , se nomme *ordre alphabétique*. Toutes les nations qui écrivent leur langue , ont un Alphabet qui leur est propre , ou qu'elles ont em-

**Liv. I.** prunté de quelque autre langue ; ce qui pourroit être encore une source de défauts plus ou moins considérables dans l'Orthographe.

En effet les diverses nations qui couvrent la surface de la terre , ne diffèrent pas seulement les unes des autres par la figure & par le tempérament , mais encore par l'organisation intérieure , qui doit nécessairement se ressentir de l'influence du climat & de l'impression des habitudes nationales. Or il doit résulter de cette différence d'organisation , une différence considérable dans les sons élémentaires dont les peuples font usage. De là vient que nous n'avons point reçu dans notre langue & qu'il nous est très-difficile de bien prononcer l'articulation que les allemands représentent par *ch* ; qu'eux-mêmes ont bien de la peine à prononcer notre articulation *j* comme nous la prononçons , quoiqu'ils se servent du même caractère pour représenter un autre son qu'ils croient être une articulation , & que je crois réellement une voix simple ; que les Chinois , dans leur langue parlée , ne connoissent point nos articulations *b* , *d* , *n* , quoiqu'ils fassent usage des correspondantes *p* , *t* , *l* ; &c.

Les sons élémentaires usités dans une langue n'étant donc pas les mêmes que ceux d'une autre , les mêmes Lettres ne peuvent

## *Lettres, Alphabet, Orthogr.* 173

CH. VIII.

pas y servir , du moins de la même manière : c'est pourquoi il est impossible de faire connoître à quelqu'un , par écrit , la prononciation exacte d'une langue étrangère , surtout s'il est question d'un son inusité dans la langue naturelle de celui que l'on voudroit instruire. Je ne parle ici que des sons bruts , & abstraction faite de toutes les variations que peut y mettre l'accent tonique. » Entre les organes de la parole , » dit M. Diderot , (h) il n'y en a pas un » qui n'ait mille fois plus de latitude & de » variété qu'il n'en faut pour répandre des » différences surprenantes & sensibles dans » la production du son. A parler avec la » dernière exactitude , il n'y a peut-être pas , » dans toute la France , deux hommes qui » aient absolument une même prononciation. » On ne sauroit , dit M. l'abbé » d'Olivet (i) , envoyer une phrase de conversation à Montpellier ou à Bordeaux , » & faire qu'elle y soit prononcée , syllabe » pour syllabe , comme à la Cour. « Or si la transmission exacte des sons élémentaires d'une langue est impossible par les Lettres usitées dans une autre ; il est beaucoup plus impossible encore d'imaginer un corps de Lettres qui puisse servir à toutes les nations : les caractères chinois ne sont connus des peuples voisins , que parce qu'ils ne sont pas les types des sons élémentaires

(h) Encyclop. au mot  
ENCYCLO-  
PÉDIE.

(i) Prosod.  
fr. pag. 27.

**LIV. I.** d'une langue parlée , & qu'ils sont les symboles immédiats des choses & des idées ; & de là vient que ces caractères sont lus diversement par les différents peuples qui en font usage , parce que chacun d'eux exprime selon le génie de sa langue les différentes idées dont il a les symboles sous les yeux. C'est ainsi que nos chiffres 1 , 2 , 3 , 4 , 5 , &c. sont employés par plusieurs nations de l'Europe , mais que chacune les lit à sa manière , parce qu'ils représentent les idées des nombres qui sont désignés dans chaque langue par un nom propre , & non pas les sons élémentaires des noms qui leur sont attachés dans quelque langue en particulier : nos chiffres sont des caractères *réels* , ou des signes de choses ; nos Lettres sont des caractères *nominaux* ou des signes de sons.

Chaque langue doit donc avoir son corps propre de Lettres : mais il seroit à souhaiter que chaque Alphabet comprît précisément autant de Lettres qu'il y a de sons élémentaires fondamentaux dans la langue ; que le même son élémentaire ne fût pas représenté par divers caractères ; que le même caractère ne fût pas chargé de diverses représentations ; & que l'union de plusieurs caractères ne servît jamais , qu'à marquer l'union des sons élémentaires dont on les a institués signes. Toutefois il n'est aucune langue qui

jouisse de cet avantage : & il faut prendre le CH. VIII.  
parti de se conformer sur ce point à toutes  
les bisarreries de l'usage , dont l'empire après  
tout est aussi raisonnable & aussi nécessaire  
sur l'écriture que sur la parole ; puisque les  
Lettres n'ont & ne peuvent avoir qu'une  
signification conventionnelle , & que cette  
convention ne peut avoir d'autre titre que  
l'usage le plus reçu.

» Je ferai ici une distinction , dit M. Du-  
» clos (k). Dans les choses purement arbi-  
» traires , on doit suivre l'usage qui équi-  
» vaut alors à la raison : ainsi l'usage est le  
» maître de la langue parlée. Il peut se  
» faire que ce qui s'appelle aujourd'hui un  
» livre , s'appelle dans la suite un *arbre* ;  
» que *vert* signifie un jour la couleur *rouge* ,  
» & *rouge* la couleur *verte* ; parce qu'il n'y  
» a rien dans la nature ni dans la raison  
» qui détermine un objet à être désigné par  
» un son plutôt que par un autre : l'usage  
» qui varie là-dessus n'est point vicieux ,  
» puisqu'il n'est point inconséquent , quoi-  
» qu'il soit inconstant. Mais il n'en est pas  
» ainsi de l'écriture ; tant qu'une conven-  
» tion subsiste , elle doit s'observer. L'usage  
» doit être conséquent dans l'emploi d'un  
» signe dont l'établissement étoit arbitraire :  
» il est inconséquent & en contradiction ,  
» quand il donne , à des caractères assem-  
» blés , une valeur différente de celle qu'il

(k) Rem.  
sur la *Gramm.*  
gén. l. v.

**LIV. I.** » leur a donnée & qu'il leur conserve dans  
 » leur dénomination ; à moins que ce ne  
 » soit une combinaison nécessaire de carac-  
 » tères , pour en représenter un dont on  
 » manque. Par exemple , on unit un *e* &  
 » un *u* pour exprimer le son *eu* dans *feu* ;  
 » un *o* & un *u* pour rendre le son *ou* dans  
 » *cou* : ces voyelles *eu* & *ou* n'ayant point  
 » de caractères propres , la combinaison qui  
 » se fait de deux lettres ne forme alors  
 » qu'un seul signe. Mais on peut dire que  
 » l'usage est vicieux lorsqu'il fait des com-  
 » binaisons inutiles de Lettres qui perdent  
 » leur son , pour exprimer des sons qui ont  
 » des caractères propres. . . . On peut donc  
 » entreprendre de corriger l'usage , du moins  
 » par degrés , & non pas en le heurtant de  
 » front , quoique la raison en eût le droit ;  
 » mais la raison même s'en interdit l'exer-  
 » cice trop éclatant , parce qu'en matière  
 » d'usage ce n'est que par des ménagements  
 » qu'on parvient au succès. . . . Le corps  
 » d'une nation a seul droit sur la langue  
 » parlée , & les écrivains ont droit sur la  
 » langue écrite. »

(1) Encyclop. au mot **ALPHABET.** M. du Marfais (1) se fonde sur la même distinction pour en tirer à peu près les mêmes conséquences. » Il faut bien distinguer , dit-il , la prononciation d'avec l'Orthographe. La prononciation est l'effet d'un certain concours naturel de circonstances ;

» **stances** : quand une fois ce concours a **CH. VIII.**

» produit son effet & que l'usage de la  
» prononciation est établi , il n'y a aucun  
» particulier qui soit en droit de s'y oppo-  
» ser ni de faire des remontrances à l'usage.  
» Mais l'Orthographe est un pur effet de  
» l'art ; tout art a sa fin & ses principes ;  
» & nous sommes tous en droit de repré-  
» senter qu'on ne suit pas les principes de  
» l'art , qu'on n'en remplit pas la fin , &  
» qu'on ne prend point les moyens pro-  
» pres pour arriver à cette fin. «

Quelque respectable que soit l'autorité de deux grammairiens si philosophes & si profonds, quelque poids qu'elle puisse avoir, & quelque risque qu'il y ait peut-être à ne pas y déférer ; j'oserai cependant examiner leur opinion. Il me semble que tout ce qui a la même nature , la même fin , & la même universalité , doit avoir le même fondement & suivre les mêmes principes. Or la langue parlée & la langue écrite doivent être mises à cet égard sur la même ligne : l'une est la totalité des usages propres d'une nation pour exprimer les pensées par la parole ; l'autre est la totalité des usages propres de la même nation pour exprimer les sons par des lettres.

La pensée , étant purement intellectuelle , ne peut être représentée par aucun signe matériel ou sensible qui en soit le type na-

**Liv. I.** turel : elle ne peut l'être que par des fig conventionnels ; & la convention , n'é & ne pouvant jamais être le résultat d' délibération nationale , ne peut être aut sée ni connue que par l'usage. Pareillem les productions de la parole, ne pouvant que du ressort de l'ouïe , ne peuvent être représentées par aucune des choses ressortissent au tribunal des autres sens moins d'une convention qui établisse en les sons élémentaires & certaines fig visibles, par exemple , la relation nécessaire pour fonder cette signification : or c convention est de même nature que la première ; c'est l'usage qui doit l'autoriser & faire connoître.

Il y aura peut-être des articles de convention qui auroient pu être plus généraux , plus aisés à saisir , plus faciles & plus simples à exécuter , plus analogues & plus conséquents à d'autres articles antécédents. Qu'importe ? vous devez vous conformer aux décisions de l'usage , quelque capricieuses & quelque inconséquentes qu'elles puissent vous paroître : il a nécessairement la parole écrite la même autorité que la parole prononcée ; & il est sujet aux mêmes reproches dans ces deux parties de son domaine. Si nous écrivons *ai* pour *é* dans *maître* , pour *é* dans *je sortirai* , pour *e* dans *nous faisons* : M. Duclos lui-même

nous fait remarquer que nous employons le même mot matériel *son* , pour exprimer les trois idées totales que les latins rendoient par les trois mots *sonus* , *furfur* , *suus* ; & tous les homonymes , dont aucun idiome n'est exempt , sont dans le même cas. Si , comme le dit l'illustre secrétaire de l'Académie françoise , *il n'y a rien dans la nature ni dans la raison qui détermine un objet à être désigné par un son plutôt que par un autre* ; on peut dire avec autant ou plus de vérité , qu'il n'y a rien dans la nature ni dans la raison qui détermine un son à être désigné par une lettre plutôt que par une autre. Je dis *avec plus de vérité* , parce que l'onomatopée semble avoir établi bon nombre de mots dans toutes les langues sur des fondements assez naturels. Enfin si *le corps d'une nation a seul droit sur la langue parlée* , il est hors de doute qu'il a seul droit sur la langue écrite ; & les écrivains n'ont pas d'autre droit sur l'une que sur l'autre.

M. Duclos lui-même semble l'avouer.  
» On peut entreprendre , dit-il , de corriger  
» l'usage ( de l'Orthographe ) *du moins par*  
» *degrés , & non pas en le heurtant de front* ;  
» quoique la raison en eût le droit ; mais  
» la raison même s'en interdit l'exercice trop  
» éclatant , parce qu'en matière d'usage , ce  
» *n'est que par des menagements qu'on par-*

**LIV. I.** » vient au succès. « Ce que l'habile académicien permet ici contre l'usage de l'Orthographe ou de la langue écrite, est autorisé par tous les grammairiens contre l'usage de la langue parlée, & aux mêmes conditions. On risque quelquefois avec succès un terme nouveau, un tour extraordinaire, une figure inusitée; & le poète des graces semble lui-même en donner le conseil: (m)

(m) Horat.  
de Arte poë-  
tica, 48.

*Dixeris egregiè, notum si callida verbum  
Reddiderit junctura novum. Si fortè necesse est  
Indiciis monstrare recentibus abdita rerum;  
Fingere cinctutis non exaudita Cethegis  
Continget, dabiturque licentia sumpta pudenter.*

Mais en montrant une ressource au génie, Horace lui assigne tout à la fois comment il doit en user: c'est avec circonspection & avec retenue, *licentia sumpta pudenter*; & il faut y être comme forcé par un besoin réel ou très-apparent, *si fortè necesse est*: ce qui exige, de la part de celui qui use de cette licence, beaucoup de modération

(n) Ibid. & de réserve: (n)

47.

*In verbis etiam tenuis cautusque serendis.*

La principale précaution qu'il est indispensable de prendre pour assurer la fortune des mots nouveaux que l'usage n'a pas encore autorisés, c'est de rendre une sorte d'hommage public à ce souverain législateur du Langage, en revêtant, pour ainsi dire,

de ses livrées les termes que l'on expose CH. VIII.  
à son jugement ; je veux dire , en les affu-  
jetissant aux lois de l'analogie , qui n'est  
qu'une extension de l'usage à tous les cas  
semblables à ceux qu'il a déjà décidés : *en*  
*matière d'usage, ce n'est que par des mén-*  
*agements qu'on parvient au succès.* Mais avec  
ces ménagements , tout ce qu'il est permis  
d'oser contre l'usage de la langue écrite , on  
peut l'oser de même contre celui de la lan-  
gue parlée.

(o) *Ego cur acquirere pauca ,* (o) Ibid.  
*Si possum , invideor ; cum lingua Catonis & Enni.* 56.  
*Sermonem patrum ditaverit & nova rerum*  
*Nomina protulerit ? Licuit semperque licebit*  
*Signatum præsente notâ producere nomen.*

J'ajoute que tous les ménagements pres-  
crits par la raison & par l'intérêt du succès ,  
à l'égard de l'usage de la langue parlée ,  
sont également & aussi rigoureusement dûs  
à l'usage de la langue écrite ; parce que  
l'autorité de l'usage est la même de part  
& d'autre , que de part & d'autre elle est  
fondée sur les mêmes titres , & que l'on  
court le même risque à s'y soustraire dans  
les deux points , le risque d'être au moins  
inintelligible.

Les lettres , peut-on dire , étant insti-  
tuées pour représenter les éléments de la  
parole , l'écriture doit se conformer à la  
prononciation. Voilà le fondement de la

**LIV. I.** véritable Orthographe, qui, par l'abus qu'il est aisé d'en faire, devient aussi le prétexte du néographisme; (2) je veux dire, de cette liberté réfléchie que prennent quelques auteurs, de suivre, dans leur manière d'écrire, un système différent de celui qui est autorisé par l'usage de la plus nombreuse partie des gens de lettres.

» Si l'on établit pour maxime générale, (p) Observ. » dit l'abbé des Fontaines, (p) que la pro-  
 sur les écrits » nonciation doit être le modèle de l'Ortho-  
 modernes, » graphe; le normand, le picard, le bour-  
 Tom. XXX. » guignon, le provençal écriront comme  
 pag. 255. » ils prononcent: car dans le système du  
 » néographisme, cette liberté doit consé-  
 » quemment leur être accordée. « Il me sem-  
 ble que l'abbé des Fontaines abuse lui-même de la critique, en s'élevant contre l'abus que l'on peut faire de la maxime qu'il censure; il lui donne un sens trop étendu, & dès lors il ne combat plus qu'un fantôme qui est le fruit de sa propre imagination. Rendons plus de justice aux néographes: ce n'est point toute prononciation qu'ils prennent pour règle de leur manière d'écrire; ce seroit proprement écrire sans ré-

---

(2) Ce terme vient de l'adjectif grec *νός*, *novus* (nouveau), & du verbe *γραφω*, *scribo* (j'écris); comme le mot *Orthographe* est composé de l'adjectif grec *ορθός*, *rectus* (régulier), & du même verbe *γραφω*.

gle : ils ne considèrent que la prononciation CH. VIII.  
autorisée par le bon usage , qu'ils reconnoissent pour législateur exclusif dans les langues , relativement à la création & au choix des mots , au sens qui doit y être attaché , aux alliances , pour ainsi dire , qu'il leur est permis ou défendu de contracter , &c. Ainsi le picard n'en a pas plus de droit d'écrire *gambe* , *cat* , *moizon* , pour *jambe* , *chat* , *maison* ; ni le gascon d'écrire *hêre* , *par conscant* , pour *heure* , *par conséquent* , sous prétexte que l'on prononce ainsi dans leurs provinces.

Mais on peut faire aux néographes un reproche mieux fondé : c'est qu'ils violent en effet les lois de l'usage dans le temps même qu'ils affectent d'en consulter les décisions & d'en reconnoître l'autorité. C'est à l'usage légitime qu'ils s'en rapportent sur la prononciation , & ils font très-bien : mais ils éludent ses décisions & se soustraient à son autorité en ce qui concerne l'Orthographe ; & voilà en quoi ils sont eux-mêmes autant & plus inconséquents que l'usage dont ils se plaignent.

Ce n'est pas au reste que chacun ne puisse proposer ses projets de réforme , surtout si l'on a soin , comme je l'ai déjà insinué , de ménager avec respect les droits de l'usage national , & , en démontrant les avantages du nouveau système , de soumettre ses idées

**LIV. I.** à ce qu'il plaira à l'usage même d'en ordonner. Tout ce qui est raisonné & qui peut étendre la sphère des idées, soit qu'on en propose de neuves soit qu'on donne aux anciennes des combinaisons nouvelles, doit être regardé comme louable & reçu avec reconnoissance.

Mais si la réforme que vous voulez introduire tend à bouleverser toute la langue écrite, & que l'empressement de voir votre système exécuté vous fasse abandonner l'Orthographe usuelle pour la vôtre ; je crains bien que vous ne couriez les risques d'être censuré par le grand nombre. Vous imitez celui qui viendrait vous parler une langue que vous n'entendriez pas, sous prétexte qu'elle est plus parfaite que celle que vous entendez. Que feriez-vous ? vous ririez d'abord ; puis vous lui diriez qu'une langue que vous n'entendez pas n'a pour vous nulle perfection, parce que rien n'est parfait qu'autant qu'il remplit bien sa destination. Appliquez-vous cette réponse. C'est la même chose en fait d'Orthographe. C'est pour les yeux un système de signes représentatifs de la parole : & ce système ne peut avoir, pour la nation qu'il concerne, aucune perfection, qu'autant qu'il sera autorisé & connu par l'usage national ; parce que la perfection des signes dépend de la connoissance de leur signification.

rer subitement une révolution dans les choses qui exigent le concours de toute une grande société ; & un corps même , quelque compétent , quelque respectable , & quelque respecté qu'il fût , ne s'y prendroit qu'avec beaucoup de circonspection & le feroit peut-être sans fruit. Mais quand , par impossible , on feroit enfin parvenu à établir entre la prononciation & l'Orthographe la correspondance la plus exacte , la plus simple , & la plus lumineuse ; ce ne feroit qu'un avantage momentanée , qu'il feroit impossible de fixer : en voici la raison.

L'expression de la pensée par la parole est nécessairement variable ; parce qu'elle est passagère , que par là elle fixe moins les traces sensibles qu'elle peut mettre dans l'imagination , & qu'en conséquence la prononciation en passant de bouche en bouche en est imitée moins parfaitement : *verba volant*. Au contraire l'expression de la parole par l'écriture est permanente ; elle offre aux yeux des images durables , que l'on se représente aussi souvent & aussi longtemps qu'on le juge à propos , dont en conséquence les traces deviennent plus profondes dans l'imagination , & qu'il est plus facile d'imiter avec exactitude : & *scripta manent*.

C'est cette différence essentielle qu'il y a

**LIV. I.** entre la prononciation & l'Orthographe ; qui fait que nous écrivons aujourd'hui plusieurs mots tout autrement que nous ne les prononçons ; parce que l'Orthographe s'en est conservée, tandis que l'ancienne prononciation s'en est insensiblement altérée : nous écrivons, *il aimoit, ils aimoient*, comme on l'écrivoit & comme on le prononçoit autrefois, & comme les picards le prononcent encore aujourd'hui ; mais nous prononçons *il aimèt, ils aimèt* : » De nos jours, » dit M. Duclos (q), *charolois* est devenu » *charolès, harnois* a fait *harnès*. . . . Dès » qu'un mot est quelque temps en usage chez » le peuple des gens du monde, la prononciation s'en amollit. Si nous étions » dans une relation aussi habituelle, d'affaires, de guerre, & de commerce, avec » les *suédois* & les *danois* qu'avec les *anglois* ; nous prononcerions bientôt *danès* » & *suédès*, comme nous disons *anglès*. « Mais en changeant la prononciation de ces mots, nous n'en changerions pas plus l'Orthographe, que nous n'avons changé celle des mots *anglois, harnois, charolois, il aimoit, ils aimoient*. C'est une suite nécessaire de l'instabilité naturelle de la prononciation, & des impressions durables que fait l'écriture sur les imaginations.

(q) Rem.  
sur la Gramm.  
gén. I. j.

C'est donc une prétention chimérique, que de vouloir mener l'écriture parallèle-

ment avec la parole ; c'est vouloir perver- CH. VIII.  
tir la nature des choses, donner de la mo-  
bilité à celles qui sont essentiellement per-  
manentes , & de la stabilité à celles qui  
sont essentiellement changeantes & varia-  
bles.

Devons-nous nous plaindre de l'incom-  
patibilité des natures de deux choses qui  
ont d'ailleurs entre elles d'autres relations  
si intimes ? Applaudissons-nous au contraire  
des avantages réels qui en résultent. Si l'Or-  
thographe est moins sujette que la voix à  
subir des changements de forme : elle de-  
vient , par là même , dépositaire & témoin  
de l'ancienne prononciation des mots ; &  
elle facilite la connoissance des étymolo-  
gies , qui n'est pas sans mérite ni sans  
utilité.

» Ainsi , dit M. le Président des Brosses  
» dans l'un des mémoires que j'ai déjà cités,  
» lors même qu'on ne retrouve plus rien  
» dans le son , on retrouve tout dans la  
» figure avec un peu d'examen. . . . *Exemple.*  
» Si je dis que le mot françois *sceau* vient  
» du latin *sigillum* : l'identité de signification  
» me porte d'abord à croire que je dis vrai ;  
» l'oreille au contraire me doit faire juger  
» que je dis faux , n'y ayant aucune ressem-  
» blance entre le son *so* que nous pronon-  
» çons & le latin *sigillum*. Entre ces deux  
» juges , qui sont d'opinion contraire , je

**LIV. I.** » fais que le premier est le meilleur que je  
 » puisse avoir en pareille matière, pourvu  
 » qu'il soit appuyé d'ailleurs ; car il ne  
 » prouveroit rien seul. Consultons donc la  
 » figure : & sachant que l'ancienne terminai-  
 » son françoise en *el* a été récemment chan-  
 » gée en *eau* dans plusieurs termes, que l'on  
 » disoit *scel* au lieu de *sceau*, & que cette  
 » terminaison ancienne s'est même conser-  
 » vée dans les composés du mot que j'é-  
 » xamine, puisque l'on dit *contrescel* & non  
 » pas *contresceau* ; je retrouve alors dans le  
 » latin & dans le françois la même suite  
 » de consonnes ou d'articulations : *sgl* en  
 » latin, *scl* en françois, prouvent que les  
 » mêmes organes ont agi dans le même  
 » ordre en formant les deux mots ; par où  
 » je vois que j'ai eu raison de déférer à  
 » l'identité du sens, plutôt qu'à la contra-  
 » riété des sons. «

Ce raisonnement étymologique me paroît d'autant mieux fondé & d'autant plus propre à devenir universel, que l'on doit regarder les articulations comme la partie essentielle des langues, & les consonnes comme la partie essentielle de leur Orthographe. Une articulation diffère d'une autre par un mouvement différent du même organe, ou par le mouvement d'un autre organe ; cela est distinct & distinctif : mais une voix simple diffère bien moins d'une autre ;

parce que c'est toujours une simple émis- CH. VIII.  
sion de l'air par l'ouverture de la bouche ,  
variée à la vérité selon les circonstances ,  
mais dont les variations sont si peu mar-  
quées , qu'elles ne peuvent opérer que des  
distinctions fort légères & très-peu sensi-  
bles. De là le mot de Wachter dans son  
*Glossaire germanique* (r) : *Linguas à dia-*  
*lectis sic distinguo , ut differentia linguarum*  
*sit à consonantibus , dialectorum à vocali-*  
*bus.* De là aussi l'ancienne manière d'écrire  
des phéniciens , des hébreux , des chal-  
déens , des syriens , des samaritains , qui  
ne peignoient guères que les consonnes ,  
& qui abandonnoient à l'intelligence du  
lecteur le choix des voyelles de rem-  
plissage.

(r) *Præf.*  
*ad Germanos.*  
§. X. not. k.

Je n'ajouterais plus rien ici sur l'Orthogra-  
phe ; mais j'avertirai que l'on peut trouver  
de fort bonnes choses sur cette matière dans  
les *Grammaires françoises* de l'abbé Regnier  
& du P. Buffier. Le premier (s) rapporte  
historiquement les efforts successifs des néo-  
graphes françois pendant deux siècles , &  
met dans un si grand jour l'inutilité & les  
inconveniens de leurs systèmes , que l'on  
sent bien qu'il n'y a de sûr & de raisonna-  
ble que celui de l'Orthographe usuelle. Le  
second (t) discute , avec une impartialité  
louable & avec beaucoup de justesse , les  
raisons pour & contre les droits de l'usage

(s) *Traité*  
*de l'Orthogr.*  
p. 71. in-12.  
p. 75. in-4°.

(t) N°. 185.  
209.

**LIV. I.** en fait d'Orthographe ; & en permettant aux novateurs de courir tous les risques du néographisme, il indique avec assez de circonspection les cas où les écrivains sages peuvent abandonner l'usage ancien , pour se conformer à un système plus approchant de la prononciation : c'est principalement lorsque le nouveau système a partagé l'usage en sa faveur d'une manière sensible.

Ce n'est qu'à ces conditions , & pour éclairer l'usage plutôt que pour le corriger, que je vais proposer ici mes vûes sur notre alphabet. Je sens très-bien qu'il n'y a aucun fonds à faire sur une pareille innovation ; mais je ne puis penser qu'il faille pour cela en dédaigner le projet , ne pût-il que servir à montrer comment on envisage en général & en détail un objet qu'on a intérêt de connoître. L'art d'analyser, qui est peut-être le seul art de faire usage de la raison , est aussi difficile que nécessaire ; & l'on ne doit rien mépriser de ce qui peut servir à le perfectionner. Si l'on joint à cette réflexion celles que j'ai faites dès le

(u) *Ch. I.* commencement (u) sur le même sujet ; la liberté que je vais prendre sera suffisamment justifiée.

J'ai montré au même endroit que huit voyelles fussent dans notre alphabet , pour y représenter les huit voix fondamentales usitées dans notre langue ; & qu'en y ajou-

tant un signe de nasalité (Λ), un signe de longueur (˘), & un signe pour caractériser l'*eu* muet (ˊ), on auroit tout ce qu'il faut pour représenter toutes les variations des voix fondamentales : la voyelle en effet qui n'auroit pas le signe de nasalité, représenteroit par là même une voix orale ; & celle qui n'auroit pas le signe de longueur & de gravité, représenteroit un son bref & aigu.

Au moyen de ce premier appareil, on ne verroit plus trois voix différentes représentées par la même voyelle, comme dans notre mot *fermeté*, dont le premier *e* représente la seconde voix retentissante orale aigüe, le second représente la première voix labiale orale muette, & le troisième représente la troisième voix retentissante : on ne verroit plus une voix simple représentée par l'union de deux voyelles comme *eu* dans *feu*, ou dans *fou* ; union nécessaire pourtant dans l'état présent de notre alphabet, qui ne renferme pas un nombre de lettres suffisant : il n'y auroit plus aucun motif fondé sur cette insuffisance, pour substituer à une voyelle simple une combinaison d'autres voyelles, à l'imitation des combinaisons amenées par la nécessité, comme *ai* pour *é* dans *je lirai*, pour *e* dans *nous faisons*, pour *é* dans *maître*, &c : enfin l'on ne verroit plus les consonnes *m* & *n* deve-

**LIV. I.** nir auxiliaires pour la représentation des voix nasales , puisqu'un signe sur la voyelle produiroit cet effet.

Pour ce qui est des consonnes , il est  
 (x) *Ch. III.* bien établi (x) que nous en avons dix-sept , ce qui exigeroit dans notre alphabet dix-sept autres caractères : par là nous ne serions plus dans le cas de représenter l'articulation linguale fiffante palatale forte par la combinaison des deux caractères CH, ni autorisés par cet exemple à substituer PH à F comme dans *philosophe*. Nous avons adopté ce PH de l'Orthographe des latins , sans en prendre la prononciation , qui étoit fort différente de celle de F , quoiqu'elle en approchât peut-être beaucoup : nous en avons la preuve , dans la censure que fit , de la prononciation vicieuse d'un témoin grec , Cicéron qui plaidoit pour Fundanius , parce que ce témoin prononçoit *φουνδανιος* , ou *Phundanius* ; c'est Quintilien  
 (y) *Instit. orat. l. 4.* (y) qui nous a conservé cette observation tirée de la harangue même de Cicéron , qui existoit du temps de ce rhéteur & qui est perdue aujourd'hui. Or pourquoi multiplier la représentation d'un même son ? C'est aux étymologistes à puiser des principes dans l'histoire même de l'Orthographe , & non pas à en entretenir les défauts : les italiens , qui ont banni PH de la leur , n'en sont pas moins bons étymologistes.

Ce

réduit notre alphabet aux vingt-cinq caractères qui y sont nécessaires : la perfection exigeroit, ce me semble, que la liste alphabétique de ces lettres suivît un ordre dont on pût rendre un compte raisonnable. Des causes, inconnues pour nous, mais sensibles apparemment dans le temps de l'institution, ont produit dans l'alphabet de toutes les langues un arrangement où nous ne voyons ni suite ni intelligence ; les genres, les espèces, & toutes les classes subalternes y sont confondues : & de là vient que qui connoît à force de mémoire l'ordre alphabétique des latins, n'a presque aucune avance pour celui des grecs, pour celui des hébreux, &c. Il étoit pourtant assez simple de suivre l'ordre de la génération des sons élémentaires ; les voyelles seroient à la tête, & les consonnes viendroient ensuite : les diverses distinctions que j'ai faites des unes & des autres auroient servi à les arranger par classes chacune dans leur espèce, conformément aux deux tableaux raisonnés que j'en ai donnés ci-devant.

Me permettra-t-on encore une remarque qui peut paroître minutieuse, mais qui me semble cependant raisonnable ? C'est que je crois qu'il auroit pu y avoir quelque utilité à donner aux lettres d'une même classe une forme analogue, & distinguée de la

**LIV. I.** forme commune aux lettres d'une autre classe : l'analogie dans l'écriture aura les mêmes effets que dans la prononciation ; elle facilite l'intelligence du langage , & on ne sauroit mettre trop de facilité dans le commerce qu'exige la sociabilité. Ainsi l'on pourroit ne former les voyelles que de traits arrondis , & garder les traits droits pour les seules consonnes ; ne se servir que de traits droits pour les consonnes organiques , & mêler un trait arrondi avec un droit pour la consonne aspirée ; composer les consonnes labiales de traits droits égaux , & les linguales de traits inégaux ; donner deux traits aux foibles & trois aux fortes ; lier ces traits par le haut pour les muettes , & par le bas pour les sifflantes ; & placer également , ou le premier ou le dernier , le trait majeur des consonnes qui ne diffèrent que par le degré de force , avec attention d'en tenir également l'excès au dessus ou au dessous du corps de la lettre : en tenant dans une situation verticale tous ces traits droits pour les consonnes orales , on pourroit commencer les nasales par un trait horizontal pour marquer la seconde voie par où s'échappe l'air ; du reste la figure en seroit la même que celle de la première muette foible de même genre , parce qu'elle s'opère par le même mouvement organique. Si l'on ajoutoit à toutes ces attentions , celle de

représenter les voyelles retentissantes par **CH. VIII.**  
deux traits arrondis, & les labiales par un  
seul; les variables par une figure fermée,  
& les constantes par une figure ouverte :  
on auroit un alphabet à peu près tel que  
l'exigeroient l'exactitude de l'Orthographe  
& les vûes de l'analogie.

Je ne saurois trop répéter que je ne pré-  
sente ici mes idées que comme un essai sur  
la manière d'envisager l'objet dont il s'agit,  
& nullement comme un projet à exécuter.  
Je connois les droits imprescriptibles de  
l'usage sur l'Orthographe, & le besoin in-  
dispensable de son autorité sur tout ce qui  
en fait partie; & c'est ici que l'on peut,  
sans mériter aucun reproche, ou que l'on  
doit même, pour éviter tout reproche, être  
dans le cas de dire :

*Video meliora, proboque;*

*Deteriora sequor.*

Je reviens donc à l'usage, & j'achève  
d'indiquer ce qu'il a autorisé.

1<sup>o</sup>. Notre alphabet a aujourd'hui vingt-  
cinq lettres bien distinguées, disposées  
comme on va le voir dans la liste alpha-  
bétique :

*a, b, c, d, e, f, g, h, i, j, k, l,*  
*m, n, o, p, q, r, s, t, u, v, x, y, z.*  
N ij

LIV. I.

Comme il n'y a pas longtemps que nous regardons les deux lettres *j* & *v* comme des consonnes distinguées des voyelles *i* & *u*; il subsiste encore quelques traces de cette équivoque dans nos dictionnaires, dans nos tables alphabétiques, & partout où il est avantageux de suivre cet ordre. La plupart des dictionnaires mettent encore ensemble les mots qui commencent par *i* ou par *j*, par *u* ou par *v*, ou dont les différences commencent par l'une ou l'autre de ces lettres : par exemple on trouve de suite dans nos vocabulaires *jambe* & *ïambe*, *jeuneur* & *ïeuse*, *vue* & *uvée*, &c; ou bien les mots *adjection*, *adieu*, *adjoindre*, ou bien *augment* avant le mot *avide*; celui-ci avant *aulique*, *aulique* avant le mot *avocat*, &c. C'est, dans le système alphabétique moderne, une inconséquence frappante, dont l'Encyclopédie même ne s'est pas préservée, quoique l'autorité de l'usage soit nulle sur ce point, ou plutôt quoique cette pratique soit un véritable abus. J'ai sous les yeux la dernière édition des *Origines de Ménage*

(1) Deux ou de son *Dictionnaire étymologique*; (2) on y a distingué les mots commençants par *j* de ceux qui commencent par *i*: mais en premier lieu on n'a pas suivi cette distinction pour arranger entre eux les mots qui commencent par d'autres lettres, & l'on trouve, par exemple, *ajancer* avant les mots

vol. in-fol. à  
Paris, chez  
Briasson,  
1750.

qui commencent par *aid*, *aie*, *aig*, *ail*, *aim*, *ain*, & ensuite vient *ajourner*, qui est suivi des mots qui commencent par *air*, *ais*, *ait*, & enfin le mot *ajuster*; en second lieu on n'a point fait la même distinction entre *u* & *v*. C'est rendre plus sensible le ridicule de l'abus auquel on demeure attaché.

On peut remarquer ici qu'à la rigueur notre alphabet pourroit suffire, en assignant à chaque lettre une valeur unique & immuable, conformément aux observations précédentes.

2°. Les distinctions nécessaires dans une Orthographe raisonnée, ont amené des variétés utiles dans la forme & dans la figure des lettres, sans aucun changement dans la valeur que l'usage leur a donnée.

J'entends par la *forme* des lettres, la situation perpendiculaire ou inclinée des traits qui les composent; ce qui donne lieu à la distinction des caractères *romains* & des caractères *italiques*.

Les lettres de caractère romain sont droites & posées perpendiculairement: A, a; B, b; C, c; D, d; E, e; &c. Ce sont les lettres de caractère romain que l'on emploie le plus ordinairement dans l'impression des livres.

Les lettres de caractère italique sont posées obliquement, de manière que la par-

**LIV. I.** tie supérieure penche vers la droite ; *A* ; *a* ; *B* , *b* ; *C* , *c* ; *D* , *d* ; *E* , *e* ; &c. On s'en sert pour distinguer, du reste du discours, un mot sur lequel on veut fixer plus particulièrement l'attention du lecteur, une phrase plus remarquable que le reste, &c.

J'entends par la *figure* des lettres, la détermination de chaque caractère fondée sur le nombre, la proportion, & l'assortiment des traits qui le composent ; ce qui donne lieu à la distinction des lettres *majuscules* & des lettres *minuscules*, soit romaines soit italiques.

Majuscul. { romaines. *A* , *B* , *C* , *D* , *E* , *F* , *G* , *H* , *I* , *J* , &c.  
italiques. *A* , *B* , *C* , *D* , *E* , *F* , *G* , *H* , *I* , *J* , &c.

Minuscul. { romaines. *a* , *b* , *c* , *d* , *e* , *f* , *g* , *h* , *i* , *j* , &c.  
italiques. *a* , *b* , *c* , *d* , *e* , *f* , *g* , *h* , *i* , *j* , &c.

Les anciens ne connoissoient pas la distinction des majuscules & des minuscules, toute utile qu'elle est pour fixer les commencements des propositions, les noms propres, &c. On n'en trouve encore aucune trace dans les livres hébreux modernes, ni dans les anciens : cependant Maf-  
(a) *Gramm.* clef infinue (a) qu'il seroit à souhaiter que  
*hébr. Præf.* nous eussions une édition du texte hébreu de l'Ecriture, où entre autres changements on mettroit, à la tête des noms propres & des propositions principales, des lettres ma-

usculés, qui ne différoient des autres que **CH. VIII.**  
par la hauteur & l'épaisseur des traits ; &  
je crois qu'il a raison : on ne sauroit trop  
multiplier les moyens d'intelligence qui  
n'ont rien de contraire aux décisions essen-  
cielles de l'usage légitime.

---

## C H A P I T R E I X.

*De l'assemblage des lettres , & des manières  
de lire.*

---

C E n'étoit pas assez d'avoir imaginé de **CH. IX.**  
représenter, par des lettres, les sons élémen-  
taires des syllabes & des mots ; il falloit  
encore convenir d'une manière de peindre  
la succession de ces éléments de la parole,  
en fixant aux yeux celle des lettres , des  
syllabes , & des mots.

La première & la plus ancienne manière  
d'écrire, est celle des hébreux, des chal-  
déens, des syriens, des arabes, & autres  
peuples orientaux, qui consiste à disposer  
les lettres de chaque mot & les mots de  
chaque ligne de droite à gauche, les lignes  
de chaque page de haut en bas, & les  
pages de chaque volume de droite à gauche,

Il seroit difficile ou même impossible de  
dire avec certitude, ce qui a pu détermi-

**LIV. I.** ner ce premier ordre qu'on a suivi dans l'emploi des lettres : mais on l'a suivi, & on le suit encore dans l'Orient ; c'est une vérité de fait. Or si l'on fait attention 1<sup>o</sup>. que c'est dans ces contrées qu'est né l'art d'écrire, 2<sup>o</sup>. que cette méthode est de toutes la moins commode, parce qu'on perd de vûe les lettres à mesure qu'on les trace, & que la main droite qui les trace peut aisément les effacer en avançant vers la gauche pour en tracer de nouvelles ; on sera porté naturellement à y reconnoître les premiers essais de l'inventeur de l'art, dont la manière fut fixée sans doute par quelque-une de ces causes locales ou momentanées, qui tiennent aux mœurs & usages du temps ou du pays, & dont toutes les traces se dissipent dans les révolutions des siècles.

La seconde manière d'écrire paroît avoir été propre aux anciens grecs, qui la nommèrent *Βυσσεφωδον γραφειν* (*boum versura instar scribere*) : parce qu'elle consiste en effet à tracer d'abord la première ligne au haut de la page en allant de droite à gauche, en sorte que la seconde ligne commence où finit la première, la troisième où finit la seconde, & ainsi de suite ; de même que les bœufs, qui recommencent toujours un sillon dans un sens contraire à celui dans lequel ils ont tracé le précédent. C'est une

amélioration au premier système , parce qu'on crut qu'il seroit plus raisonnable de ne pas interrompre la continuité d'un même discours.

Il est vrai-semblable que la commodité & les avantages que l'on trouva dans la manière d'écrire les lignes de retour qui alloient de gauche à droite , firent renoncer au petit avantage de la continuité de l'écriture , pour écrire tout de cette façon. C'est la troisième manière , qui consiste à disposer les lettres de chaque mot & les mots de chaque ligne de gauche à droite , les lignes de chaque page de haut en bas , & les pages de chaque volume de gauche à droite. Les avantages de ce système sont palpables. La main qui avance vers la droite n'est point exposée à effacer les caractères qui viennent d'être tracés ; elle les laisse entièrement exposés aux yeux de l'écrivain , qui par là est plus en état de penser à ceux qui doivent suivre , en en jugeant par ceux qui précèdent : ajoutez qu'on est plus en état de donner , à toutes les lettres qu'on rassemble , l'égalité & la proportion qui en facilitent la lecture par l'agrément , & de jeter entre elles des intervalles égaux ou inégaux , selon qu'elles appartiennent aux mêmes mots ou à des mots différents. Aussi fut-il saisi avidement par les grecs , amateurs décidés du mieux ; & il a été adopté

**Lrv. I.** par les latins & par tous les peuples modernes de l'Europe qui ont emprunté l'alphabet de ceux-ci, & même par ceux qui font usage de l'alphabet gothique.

Il y a vingt-quatre manières de disposer les lignes parallèlement, sans interrompre la continuité du discours écrit, qu'autant que l'exige la nécessité indispensable de changer les lignes & les pages (3) : mais il ne s'agit point ici du possible, il n'est question que de ce qui a été réellement usité dans l'écriture littéraire. C'est pourquoi je ne parlerai d'aucune autre manière d'écrire, pas même de celle des chinois, qui va de haut en bas par des lignes verticales, parce que leur écriture est symbolique & non littéraire. Des trois systèmes dont je

---

(3) Les lignes sont ou horizontales ou verticales. Dans le premier cas, les lettres sont disposées ou seulement de droite à gauche, ou seulement de gauche à droite, ou de ces deux manières alternativement en sillonnant : dans chacun de ces trois systèmes, l'ordre des lignes peut être ou du haut en bas ou du bas en haut ; ce qui en fait réellement fix. Dans le second cas, les lettres vont ou seulement du haut en bas, ou seulement du bas en haut, ou des deux manières alternativement par sillons : dans chacun de ces trois systèmes, l'ordre des lignes peut être ou de droite à gauche ou de gauche à droite ; ce qui en fait encore fix. Voilà donc en effet douze systèmes d'écriture, qui peuvent être doublés & portés à vingt-quatre, par la manière de disposer les pages ou de droite à gauche ou de gauche à droite.

viens de faire mention , il n'y a plus que **CH. IX.**  
le premier & le dernier qui méritent au-  
jourd'hui attention ; l'un , parce qu'il est  
propre aux langues orientales soit ancien-  
nes soit modernes ; l'autre , parce que c'est  
celui du grec , du latin , & des langues  
modernes de toute l'Europe.

---

**ARTICLE I.**

*Lecture de gauche à droite.*

Dans le grec , dans le latin , & dans les  
langues modernes qui ont le même alpha-  
bet , on a donné aux lettres , des noms  
dont on ne peut faire aucun usage raison-  
nable pour apprendre à lire , mais qu'il faut  
pourtant connoître.

*Noms des lettres de l'alphabet latin.*

A. B. C. D. E. F. G. H. I. J. K. L.

*a. bé cé. dé. é. effe. gé. hache. i. ji. ka. elle.*

M. N. O. P. Q. R. S. T. U. V. X.

*emme. enne. o. pé. quu. erre. effe. té. u. vé. ix.*

Y. Z.

*i grec. zède.*

## ALPHABET GREC.

Figures.	Noms.	Valeurs.
Α α	<i>Alpha.</i>	<i>a.</i>
Β β Ϛ	<i>Bêta.</i>	<i>b.</i>
Γ γ ϓ	<i>Gamma.</i>	<i>g.</i>
Δ δ ϛ	<i>Delta.</i>	<i>d.</i>
Ε ε	<i>Epsilon.</i>	<i>é.</i>
Ζ ζ Ϸ	<i>Zêta.</i>	<i>dz.</i>
Η η	<i>Eta.</i>	<i>ê.</i>
Θ θ Ϡ	<i>Thêta.</i>	<i>th.</i>
Ι ι	<i>Iota.</i>	<i>i.</i>
Κ κ	<i>Cappa.</i>	<i>k.</i>
Λ λ	<i>Lambda.</i>	<i>l.</i>
Μ μ	<i>Mu.</i>	<i>m.</i>
Ν ν	<i>Nu.</i>	<i>n.</i>
Ξ ξ	<i>Xi.</i>	<i>x, cs.</i>
Ο ο	<i>Omicron.</i>	<i>o.</i>
Π π Ϡ	<i>Pi.</i>	<i>p.</i>
Ρ Ϸ ϙ	<i>Rho.</i>	<i>r.</i>
Σ ϸ ϣ	<i>Sigma.</i>	<i>s.</i>
Τ τ ϭ	<i>Tau.</i>	<i>t.</i>
Υ υ	<i>Upfilon.</i>	<i>u.</i>
Φ φ	<i>Phi.</i>	<i>ph, f.</i>
Χ χ	<i>Chi.</i>	<i>ch, kh.</i>
Ψ ψ	<i>Psi.</i>	<i>ps.</i>
Ω ω	<i>Omega.</i>	<i>ô.</i>

» Quoique les lettres aient d'abord été **CH. IX.**  
 » inventées pour être les signes des sons ;  
 » l'ordre alphabétique donne moyen de les  
 » faire servir à beaucoup d'autres usages ,  
 » dont il seroit difficile [ & même ici  
 » superflu ] de faire l'énumération.... Pour  
 » faire servir les lettres à tant d'usages, il  
 » a fallu leur donner des noms. Les nations,  
 » ne s'étant point accordées sur les formes  
 » ou figures des lettres , n'ont pas été plus  
 » d'accord sur les noms qu'elles leur ont  
 » donnés. De là vient tant de différence  
 » dans les noms que chaque peuple a donnés  
 » à ses lettres. « (b) Ainsi vient-on de voir (b) *Traité*  
 que les lettres que nous appelons *bé, dé,* des sons de  
*emme, elle, erre, esse, té,* la langue fr.  
 sont appelées *Part. I L.*  
 par les grecs, *béta, delta, mu, lambda,* *ch. ij. art. 1.*  
*rho, sigma, tau.* *p. 91.*

» Il faut observer (c) que ces noms.... (c) *Ibid.*  
 » ne sont donnés aux lettres que pour *art. 2. §. 1.*  
 » rappeler à l'esprit leurs formes & leurs *p. 96.*  
 » figures. Ainsi quand on me parle d'un *bé,*  
 » mon imagination se représente une figure  
 » faite de cette façon , *B* ou *b*. Mais ces  
 » noms doivent être bien distingués des sons  
 » que ces lettres représentent.

» Puisqu'il y a tant de différence entre  
 » les noms des lettres & les sons qu'elles  
 » représentent , (d) il faut conclure , que (d) *Ibid.*  
 » lorsqu'on enseigne à lire , comme tout *§. 2. p. 97.*  
 » ce qu'on a à faire est de fixer l'imagina-

**LIV. I.** » tion des disciples , afin de les bien accou-  
 » tumer à unir l'idée des sons à la vûe des  
 » lettres , il faut laisser là les noms des  
 » lettres , & se contenter de faire pronon-  
 » cer les sons en montrant les lettres ou  
 » les combinaisons de lettres destinées à  
 » les représenter..... Agir autrement , c'est  
 » commencer par les perdre ( *les disciples* )  
 » & les égarer , avant que de les conduire  
 » au but ; c'est les jeter dans des incertitu-  
 » des & des embarras , dont on a ensuite  
 » bien de la peine à les faire sortir ; c'est  
 » enfin les induire en erreur , puisqu'on leur  
 » fait prendre les noms des lettres pour  
 » les sons de ces lettres , & qu'on leur  
 » présente plusieurs sons dans des syllabes  
 » qui n'en ont qu'un. « On tombe dans ce  
 » dernier défaut , quand on fait épeler *é* ,  
*a* , *u* , pour faire prononcer *ô* : & c'est je-  
 » ter les enfants dans un véritable embarras  
 » que de leur faire dire *pé* , *hache* , *i* , pour  
 » prononcer *fi* ; *elle* , *o* , pour prononcer *lo* ;  
*esse* , *o* , pour prononcer *zo* ; & *pé* , *hache* ,  
*é* , pour prononcer *fé*.

» Depuis quelque temps , continue le  
 » même auteur anonyme , beaucoup de  
 » maîtres ont renoncé à faire dire aux com-  
 » mençants , par exemple , *cé* , *hache* , *a* ,  
 » *cha* ; *pé* , *é* , *a* , *u* , *peau* ; *chapeau* ; ayant  
 » senti le ridicule de cette manière de faire  
 » épeler. Ils s'y prennent d'une autre façon

» faisant dire, *che*, *a*, (*cha*) ; *pe*, *eau*, CH. IX.  
 » (*peau*), ou autrement, *che*, *a*, *pe*, *au*  
 » (*chapeau*). «

Ce changement dans l'épellation est dû à la remarque judicieuse que fit, dès 1660, l'auteur de la *Grammaire générale & raisonnée*. (e) M. Dumas l'adopta & la développa dans son système du bureau typographique, qui en tire peut-être son principal mérite ; & l'usage de ce bureau n'a pas peu contribué à faire connoître & pratiquer cette nouvelle épellation, solidement justifiée par ses succès & par les progrès qu'elle fait de jour en jour : il y a même lieu de croire que cette méthode l'emportera sur l'ancienne plutôt que ne l'espère M. Duclos. (f) Car on peut dire que si elle n'est pas encore universellement employée, c'est plutôt pour n'être pas généralement connue, que pour avoir été désapprouvée par quelque auteur grave, ou combattue par quelque objection plausible. (e) *Part. L. ch. vj.*

Il ne faut pourtant pas dissimuler que M. l'abbé Fromant (g) donne à entendre que l'abbé Regnier n'approuvoit point de telles innovations. Car après avoir rapporté une réflexion de ce grammairien sur l'inconséquence des noms donnés à plusieurs de nos consonnes, il en rapproche un autre texte pris à cent pages du premier. » Où en seroit-il (h), dans chaque langue, s'il en

(f) Rem. sur la *Gramm. gén. L. vj.*  
 (g) Suppl. à la *Gramm. gén. l. vj.*

(h) Regnier. p. 102. in-4°. p. 97. in-12.

**LIV. I.** » falloit réformer les éléments, sur les diffi-  
 » cultés que les enfants auroient à bien  
 » retenir la valeur de chaque caractère &  
 » les différentes variations qu'un long usage  
 » y a introduites ? C'est aux enfants à ap-  
 » prendre à lire comme leurs pères & leurs  
 » grands-pères ont appris. Pour les femmes  
 » qui veulent s'instruire par la lecture & se  
 » cultiver l'esprit, c'est à elles à se servir  
 » des moyens qui sont entre les mains de  
 » tout le monde pour la juste prononcia-  
 » tion de chaque lettre. «

Mais l'abbé Regnier parle ainsi à l'occa-  
 sion des différents systèmes d'orthographe  
 proposés consécutivement par Sylvius ou  
 Dubois, par Meigret, par Ramus ou La  
 Ramée, par Lescache, par Lartigaut ; sys-  
 tèmes qui détruisent tous les usages ordina-  
 res des lettres, & dont quelques-uns en  
 introduisent de nouvelles. Or ceci est effec-  
 tivement réformer les éléments de l'ortho-  
 graphe usuelle ; au lieu que la méthode de  
 lecture proposée par P. R. les laisse subsis-  
 ter tels que l'usage les a établis, & n'indi-  
 que qu'un moyen d'épellation plus facile  
 que celui qui tient aux noms ordinaires des  
 lettres. C'est donc abuser en quelque sorte  
 des deux textes de l'abbé Regnier, que de  
 les rapprocher comme a fait l'auteur du  
 supplément ; & il est possible d'épargner  
 aux enfants les peines & les dégoûts qu'ont  
 éprouvés

éprouvés leurs pères en apprenant à lire , & de conserver pour les institutions usuelles tout le respect qu'exige l'académicien.

En effet il ne s'agit point , dans la nouvelle méthode , d'abolir les anciens noms des lettres ni d'en changer l'ordre alphabétique reçu : on ne propose que de ne pas faire connoître trop tôt aux enfants ces noms anciens & cet ordre arbitraire , parce qu'ils occasionneroient des difficultés réelles dans l'épellation ; & l'on convient qu'il est nécessaire , quand les enfants savent lire , de leur apprendre les noms ordinaires des lettres & l'ordre alphabétique. Qui est-ce qui ne sent pas l'utilité réelle qu'il peut y avoir à montrer d'abord séparément les voyelles & les consonnes , & chacune de ces espèces selon l'ordre des divisions indiquées ci-devant ? Qui ne voit évidemment qu'un ordre ainsi raisonné donne à la mémoire des facilités qui ne peuvent se trouver dans un arrangement tout arbitraire ? D'ailleurs il est certain qu'en nommant toutes les consonnes par le moyen du schéva mis après , outre l'uniformité de la nomination , on facilite merveilleusement la syllabification , s'il m'est permis d'user de ce terme ; parce qu'il est aisé de faire concevoir aux enfants , qu'au lieu du schéva , il faut mettre après la consonne la voix simple représentée par la voyelle qui suit.

LIV. I.      » J'avoue, dit l'auteur anonyme du Tr  
 (i) Part. II. » des sons de la langue françoise (i) ;  
 ch. ij. art. 2. » voue que cette nouvelle méthode d'e  
 §. 2. p. 99. » ler a moins d'inconvénients que l  
 » cienne , qu'elle est plus facile , & qu  
 » donne moins de peine aux enfants. M  
 » elle n'est pas sans défauts. 1°. C'est  
 » jours une peine aux commençants de  
 » nir que *che* , *a* , fait *cha* : & puis  
 » faudra toujours qu'ils apprennent à  
 » noncer *cha-peau* , pourquoi user de  
 » conlocutions & de détours , & ne  
 » pas faire dire tout d'un coup *chapeau*  
 » 2°. Il n'est pas vrai que *che-a* , fasse  
 » surtout étant nécessaire d'appuyer sur  
 » e muet qu'on supplée. *Che* étant un  
 » nosyllabe , & la voix ne pouvant être  
 » tenue , on ne peut le prononcer autren  
 » que *cheu* ; or *cheu-a* fera toujours *cheu*  
 » & jamais *cha*. »

Je réponds à l'anonyme , 1°. que v  
 tablement *che-a* fera toujours *che-a* ,  
 jamais *cha* ; mais qu'au moins *che-a* est  
 près d'être *cha* ou conduit plus aiséme  
*cha* , que ne feroit le verbiage de la vi  
 épellation *cé-hache-a* : d'où je conclus  
 s'il ne reste plus qu'à choisir entre les c  
 épellations , la nouvelle doit à cet é  
 l'emporter sur l'ancienne. 2°. Que l'un  
 mité de la nouvelle méthode réduit  
 moins à un seul point ce qu'elle laisse

lister de difficulté ; & elle consiste à substituer au son du schéva , par lequel on nomme toutes les consonnes , celui de la voyelle suivante : ce qui étant apprécié avec justesse & sans préjugé , ne doit fonder aucune objection contre la nouvelle méthode.

3°. Qu'il est vrai que l'on ne nomme la consonne que par un *eu* muet , & non pas par le schéva ; mais que c'est du moins la voix qui approche le plus de ce schéva , qu'il n'est pas possible de prononcer à moins que la consonne ne soit précédée d'une voyelle sur laquelle elle s'appuye en quelque sorte , ou suivie d'une autre consonne qui produise le même effet.

4°. Que la nécessité de nommer les consonnes par le schéva ou par une voix approchante , est démontrée par la manière dont on prononce naturellement les consonnes finales dans toutes les langues , où elles ne deviennent effectivement sensibles que par ce schéva ; comme dans le mot françois *acteur* , dans le latin *marmor* , dans le grec *ῥῆμα* ( *vieillesse* ) , dans l'allemand *birn* ( *poire* ) &c.

5°. Qu'en adoptant cette méthode , l'art de lire ne suppose d'éléments à apprendre que les diverses manières usitées dans une langue pour représenter les sons élémentaires qui y sont adoptés , & le seul principe de substitution dont je viens de parler ; au lieu que la méthode proposée

**Lrv. I.** par l'anonyme , pour éviter ce principe unique , fait de toutes les syllabes possibles autant d'éléments à apprendre indépendamment les uns des autres : en effet après avoir appris la valeur de *cha* & de *peau* , il faudra encore apprendre *che* , *ché* , *chê* , *chai* , *chei* , *cho* , *chou* , &c ; *pau* , *pa* , *pé* , *pan* , *pin* , *pon* , *peu* , &c ; & au contraire dans la méthode de P. R. les signes des sons élémentaires une fois connus , la substitution fait de tout le syllabaire un corollaire aisé de ces premières connoissances.

Je ne dois point entrer ici dans le détail de toutes les attentions qu'exige cette méthode ; mais je ne puis me dispenser de faire quelques réflexions sur les livres élémentaires que l'on met entre les mains des enfants pour leur apprendre à lire. Il en est des éléments de l'art de lire comme de tous les autres : les livres abécédaires ne sont point rares , les bons ne sont pas communs , & les meilleurs ne sont pas sans défauts. C'est que tout livre préparé pour l'instruction , & surtout pour celle des enfants , doit être conçu & rédigé par la Philosophie : non par cette Philosophie sourcilieuse & fausse , qui méprise tout ce qui n'est pas extraordinaire & sublime , & qui ne croit digne de ses regards que les objets éloignés d'elle & placés peut-être hors de la sphère de sa vue ; mais par cette Philo-

**S**ophie modeste & vraie, qui s'occupe simplement des choses dont la connoissance est nécessaire, qui les examine avec discrétion, qui les discute avec profondeur, qui s'y attache par estime, & qui les estime à proportion de l'utilité dont elles peuvent être. CH. IX

J'avoue que la lecture est la moindre des parties nécessaires à l'éducation; mais au moins c'en est une, & l'on peut même dire qu'elle est fondamentale, puisque c'est la clé de toutes les autres sciences & la première introduction à la Grammaire, *quæ nisi oratori futuro fundamenta fideliter jecerit, quidquid superstruxeris corruet.* C'est Quintilien qui en parle ainsi. (k)

(k) *Institu.*

Lui-même, dès le premier chapitre de son excellent ouvrage, s'est occupé, dans un assez grand détail, des choses que j'examine ici; & je ne veux, pour ma justification, que les propres paroles de ce sage rhéteur. *Quod si nemo reprehendit patrem qui hæc non negligenda in suo filio putet; cur improbetur, si quis ea quæ domi suæ rectè faceret in publicum promittit?..... An Philippus macedonum rex Alexandro filio suo prima litterarum elementa tradi ab Aristotele, summo ejus ætatis philosopho, voluisset, aut ille suscepisset hoc officium, si non studiorum* **INITIA A PERFECTISSIMO QUOQUE TRACTARI** *pertinere ad sum-*

*orat. l. 4.*

EIV. I. *nam credidisset?* On le voit ; ce n'est pas aux plus mal-habiles que Quintilien abandonne le soin de montrer les premiers éléments, *initia* ; il juge que l'homme le plus parfait n'est pas de trop pour cette première culture, *à perfectissimo quoque tractari* ; & il en conclut qu'il ne doit point avoir honte d'exposer, au commencement de son ouvrage, ses vûes sur la manière d'enseigner ces choses : *Pudeatne me in ipsis statim elementis etiam brevia docendi mon-*

(4) *Ibid. I. trare compendia?* (1)

Me voilà donc encore bien plus autorisé que Quintilien même à proposer ici mes vûes sur la même matière : elles deviennent une partie essentielle d'un ouvrage, qui, ayant pour objet la communication des pensées par la parole & par l'écriture, ne doit en négliger aucune portion.

Quelques-uns de nos syllabaires faits avec le plus de soin sont des *in-douze* ou des *in-octavo* considérables. Ce sont, par là même & abstraction faite de ce qu'ils renferment, des livres trop considérables pour des enfants, qui aiment à changer souvent & qui croient avancer d'autant : si c'est une illusion, il est utile de la leur laisser, parce qu'elle sert à les encourager.

Ajoutez à cette première observation, que des livres si gros sont en conséquence beaucoup trop chers pour leur destination :

**L**a partie la moins aisée des citoyens est la **CH. IX.**  
**plus** nombreuse ; & les enfants ont le temps  
**de** déchirer plusieurs fois des livres un peu  
**gros** , avant que d'arriver à la fin.

Un syllabaire doit donc être d'un volume très-mince , tant pour n'être pas si longtemps entre les mains des enfants , dont il faut ménager & non pas émousser le goût , que pour être plus à la portée des facultés de tous les ordres de citoyens. Il s'en faut beaucoup qu'ils puissent tous fournir , à leurs enfants , ces secours ingénieux mais dispendieux , que l'art a inventés pour apprendre à lire avec succès ; comme des fiches , des cartes , une boîte typographique , &c. mais il y en a peu qui ne puissent faire l'acquisition d'un petit livre élémentaire ; & les personnes charitables qui tournent leurs vûes sur les écoles publiques , en auront plus de facilité pour fournir des livres aux enfants des pauvres. Au reste si un petit livre est assez bien fait pour être utile aux pauvres citoyens , les riches mêmes feront peut-être bien de ne pas le dédaigner : il n'est pas bien sûr que le mécanisme de l'enseignement , par le bureau typographique , n'accoutume pas les jeunes esprits à une espèce de marche artificielle , qu'il n'est ni possible ni avantageux de leur faire suivre partout ; il y a même quelques expériences qui rendent cette remarque plus que conjecturale.

Liv. I.

Mais à quoi faut-il réduire un syllabaire pour lui donner dans un petit volume toute l'utilité qu'il doit avoir & dont il est susceptible ? A l'exposition juste & méthodique de tous les éléments des mots , & à quelque petit discours suivi qui sera la matière préparée des premiers essais de lecture.

J'entends par les éléments des mots, les lettres , les différentes combinaisons de lettres autorisées par l'usage pour la représentation des sons simples , & les syllabes. Par rapport à l'ordre qu'il convient de suivre dans l'exposition de ces éléments , il doit être , autant qu'il est possible , d'après des idées raisonnées , telles que celles qui remplissent toute cette première partie ; & l'on peut consulter d'après cela le livre de M. Dumas , celui de M. de Launay , & la plupart de ceux que j'ai cités jusqu'ici. Quant aux syllabes , je remarquerai comme une chose importante , qu'il n'en faut omettre aucune dans les tables que l'on en dressera pour le syllabaire : *syllabis nullum compendium est ; perdiscendæ omnes* , c'est l'avis

(m) *Ibid.* de Quintilien (m) ; & il veut qu'on y arrête les enfants jusqu'à ce qu'on ait toute la certitude possible qu'ils ne sont plus embarrassés de la distinction d'aucune syllabe. J'ajouterai que je suis persuadé que l'on ne sauroit mieux faire à cet égard , que de

suivre ce que j'ai dit de la nature des syllabes & des éléments dont elles sont composées. (n)

CH. IX

(n) Ch. IV

Quand les enfants sont fermes sur ces premiers éléments, il faut les faire passer aux premiers essais de lecture préparés dans le syllabaire. Je ne trouve rien de mieux imaginé quant à la forme, que ce que j'ai vu pratiqué dans quelques livres abécédaires. Le discours qui doit servir de matière aux premières lectures, est imprimé sur la page du *recto* sous la forme ordinaire, & vis-à-vis, sur le *verso* précédent, le même discours est imprimé en pareils caractères, mais avec un tiret entre les syllabes de chaque mot pour en marquer tout à la fois la distinction & l'union. Par exemple :

Ce-pen-dant Jo-se-ph	Cependant Joseph
fut con-duit en É-gypte,	fut conduit en Égypte,
& ven-du pour être e-scla-ve de Pu-ti-pha-r,	& vendu pour être esclave de Puthar,
mi-ni-stre du roi Pha-ra-on.	ministre du roi Pharaon.

On commence à faire lire l'enfant au *verso*; cela est aisé pour lui, il y retrouve dans un autre ordre les mêmes syllabes qu'il a vues auparavant : on l'avertit qu'il faut lire de suite celles qui sont liées

**LIV. L** par le tiret, *ce-pen-dant* ; que les consonnes finales qui sont séparées doivent se prononcer, *Pu-ti-pha-r* ; que celles qui ne sont pas séparées sont muettes, *fu* comme *fu*. Il est bientôt au fait, & l'on peut, après deux essais, lui cacher le *verso* & lui faire répéter la même lecture au *recto*.

Mais quelle matière offrira-t-on à ses premiers essais ? Il me semble que jusqu'ici on n'a apporté guères de discernement ou d'attention au choix que l'on en a fait. Dans quelques syllabaires, c'est l'*oraison dominicale*, la *salutation angélique*, le *symbole des apôtres*, la *confession*, les *commandements de Dieu & de l'Eglise*, & quelquefois les *pseaumes de la pénitence* : choses excellentes en soi, mais déplacées ici ; 1<sup>o</sup>. parce qu'elles ne sont pas de nature à fixer agréablement l'attention des enfants, dont la curiosité n'y trouve aucune idée nouvelle nettement développée & tenant à leur expérience ; 2<sup>o</sup>. parce qu'on a soin dans les familles chrétiennes d'apprendre de bonne heure aux enfants les mêmes choses qu'on leur met ici sous les yeux, ce qui les expose à rendre très-bien l'enchaînement des syllabes & la suite des mots, sans être plus intelligents dans l'art de lire, & à tromper ainsi l'espérance de leurs maîtres, qui, en les faisant passer à un autre livre, les trouveront aussi embarrassés.

lés & aussi neufs que s'ils n'avoient encore CH. IX.  
rien vu de pareil.

Je connois un syllabaire qui donne pour lecture aux enfants, les déclinaisons chimiques de nos noms (o), nos conjugaisons assez mal digérées, un sommaire de l'histoire sainte, un autre sommaire de la morale chrétienne ; outre cela de la morale en vers, des fables de Richer, de la Mothe, de la Fontaine ; des madrigaux, des sonnets, des épigrammes, des histoires : & le tout est suivi des vêpres & complies du Dimanche en latin. Voilà une collection bien entendue !

J'ai vu dans un autre les fables d'Ésope réduites à quatre vers françois, quelquefois difficiles à concevoir pour les lecteurs les plus raisonnables ; tandis qu'on a bien de la peine à proportionner la prose la plus simple à la foible intelligence des enfants

Il est constant qu'ils s'occuperont d'autant plus volontiers de leur lecture, qu'ils la trouveront plus à la portée de leur esprit & qu'ils auront plus de facilité à l'entendre ; que rien n'est moins éloigné de leur intelligence que les faits historiques, parce que ce sont des tableaux où ils se retrouvent eux-mêmes, & dont leur petite expérience les rend déjà juges compétents ; mais que cette matière même doit encore être rapprochée d'eux par la manière dont on

(o) Voyez  
Liv. III. Ch.  
iv.

**LIV. I.** la leur présente ; que le style doit en être concis & clair , les phrases simples & peu recherchées , les périodes courtes & peu compliquées , en un mot le tout assujéti aux petites lumières de l'Enfance.

L'histoire de Joseph , la plus intéressante & la plus instructive de toutes pour les enfants , la plus favorable au développement des premiers germes de vertu qui sont dans leurs cœurs , & la plus propre à mettre dans leurs ames l'idée heureuse & la conviction utile des attentions perpétuelles de la Providence sur les hommes , me semble mériter , par tous ces titres , la préférence sur toute autre histoire pour paroître la première sous les yeux de ces jeunes citoyens.

Je voudrois qu'elle fût partagée en plusieurs articles , & que chaque phrase fût en *alinéa*. Ces *alinéa* pris un à un , deux à deux , &c. selon la capacité de l'enfant , fixeroient naturellement les premières tâches. Chaque article feroit l'objet d'une répétition totale. Après avoir fait lire à l'enfant un ou deux versets , on les lui feroit relire assez pour l'affermir un peu , & on l'exhorteroit à les relire assez en son particulier pour les redire par cœur : ce moyen , en mettant de bonne heure en exercice sa mémoire & l'art de s'en servir , lui procureroit plus promptement l'habitude

de lire , par la répétition fréquente de l'acte même. En allant ainsi de tâche en tâche , on ne manqueroit pas de lui faire reprendre la lecture de tout l'article , quand on seroit à la fin , & de le lui faire répéter en entier par cœur avant que d'entamer le suivant. Quand on seroit parvenu à la fin de toute l'histoire , il seroit bon de la reprendre , en faisant alors de chaque article une seule leçon , & enfin de tous les articles une seule répétition , ou du moins deux répétitions partielles , qui deviendroient elles-mêmes la matière d'une répétition totale , tant pour la lecture que pour la récitation.

Je ne crois pas qu'il faille ajouter autre chose à ce premier livre élémentaire : mais pour être bien exécuté dans son détail , il exige de la méthode & de l'art ; & je puis dire que c'est un ouvrage d'autant plus digne d'un citoyen vraiment philosophe , que le public même qu'il serviroit lui en tiendrait moins de compte , parce qu'en effet *plus habet operis quam ostentationis.* (p)

(p) Quintil.  
1. Inst. orat.  
1. 4.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de la lecture de notre françois , & chaque nation peut en faire l'application à sa propre langue : mais je suis d'avis qu'on ne doit apprendre aux enfants à lire le latin , que quand ils ont déjà lu beaucoup dans leur langue , & qu'ils n'y ont plus de difficulté. Alors

**Liv. I.** on peut leur mettre entre les mains un petit syllabaire latin , dont chaque nation réglera la prononciation suivant son usage ; car quoique cette langue soit morte aujourd'hui , c'est pourtant à l'usage à en régler la prononciation dans chaque pays , à cause de l'emploi public que l'on en fait partout , soit dans les églises , soit dans les écoles de Théologie , de Médecine , de Jurisprudence , &c.

Ce n'est pas tout à fait la même chose du grec : l'usage en est moins étendu , & il est resserré entre les savants qui s'en occupent ; de manière que la prononciation la plus sûre est apparemment celle qui est appuyée sur les meilleures raisons des gens de lettres. La prononciation indiquée & justifiée

(q) *Préf.* par l'auteur de la *Méthode grecque* de P.  
 art. VIII. & R. (q) me paroît la plus raisonnable , &  
 IX. la plus approchante d'ailleurs des caractères qui nous en restent dans Denys d'Halicarnasse. Je pense que l'on feroit bien de mettre de bonne heure entre les mains des enfants un alphabet grec , avec les abréviations recueillies dans la *Méthode* de P. R. & l'évangile selon S. Luc , pour les exercer à la lecture du grec. On feroit bien aussi de les accoutumer de bonne heure à l'écrire.

A R T I C L E II.

*Lecture de droite à gauche.*

Il ne feroit guères moins avantageux aux jeunes gens que l'on destine au cours ordinaire des études , d'être initiés de bonne heure & par degrés dans la lecture & l'écriture des langues orientales anciennes , & spécialement de l'hébreu. Ces langues diffèrent de celles dont j'ai parlé jusqu'ici , non seulement en ce qu'elles s'écrivent de droite à gauche , ce qui ne feroit pas une grande difficulté ; mais encore en ce que la plupart des mots y sont écrits sans voyelles.

C'est pour suppléer en quelque sorte à ces voyelles , qu'on a introduit , dans l'écriture hébraïque des livres saints , une foule de points presque imperceptibles diversément arrangés & combinés , auxquels on a donné le nom de *points-voyelles* ( puncta vocalia ) : ils servent à indiquer les voix dont les consonnes écrites marquent l'explosion ; ainsi le mot **רַבָּד** , ( *rbd* , en arrangeant les consonnes comme dans l'hébreu , ) , se prononce de différentes manières & a des sens différents , selon la différence des points ajoutés aux conson-

## 224 *Éléments de la Parole.*

**LIV. I.** nes dont il est composé ; דָּבָר se lit *dābār*, & signifie *chose & parole* ; דּוֹבֵר se lit *dōbēr*, & veut dire *bercail* ; דִּבֵּר se lit *dēbēr* & signifie *destruction*, &c. Avant l'invention des points-voyelles, l'usage, la construction, le sens total de la phrase, la suite de tout le discours, servoient à fixer le sens & la prononciation des mots écrits.

Il y a trois classes différentes de points-voyelles ; cinq longs, cinq brefs, & quatre très-brefs, dont je vais montrer les caractères sur la consonne ב ( *beth* ).

Les cinq points longs sont appelés

<i>kamets</i> , ou á long, comme	בֿ	<i>bá</i> ;
<i>tséré</i> , ou é long, comme	בֿֿ	<i>bé</i> ;
<i>chirik</i> long, ou i long, comme	בֿֿֿ	<i>bí</i> ;
<i>kholem</i> , ou ó long, comme	בֿֿֿֿ	<i>bó</i> ;
<i>schourek</i> , qui est ou, comme	בֿֿֿֿֿ	<i>bou</i> .

Les cinq points brefs sont appelés

<i>phatach</i> , ou a bref, comme	בְּ	<i>lă</i> ;
<i>ségol</i> , ou è bref, comme	בֶּ	<i>bě</i> ;
<i>chirik</i> bref, ou i bref, comme	בִּ	<i>bĭ</i> ;
<i>kamets-kateph</i> , ou o bref, comme	בֹּ	<i>bô</i> ;
<i>kibbutz</i> , ou u bref, comme	בֻּ	<i>bŭ</i> .

Les

Les quatre points très-brefs sont appelés **CH. IX.**

*schéva*, ou *e* brevissime, comme  *be* ;

*kateph-phatach*, ou *a* très-bref, comme  *bā* ;

*kateph-ségol*, ou *é* très-bref, comme  *bé* ;

*kateph-kamets*, ou *o* très-bref, comme  *bō* ;

Outre qu'il est très-aisé, dans un si grand nombre de signes si peu sensibles, de confondre ceux qui sont les plus différenciés; il y en a qui diffèrent très-peu, & le *kamets* ou *ā* long est précisément le même que le *kamets-kateph* ou *o* bref. D'ailleurs l'emploi de tous ces signes entraîne des détails innombrables & des exceptions sans fin, qu'on ne fait & qu'on ne retient qu'avec peine, & qui retardent prodigieusement les progrès de ceux qui veulent étudier la langue sainte.

Au commencement du XVI siècle, *Elias Levita*, grammairien juif, avança dans un ouvrage public, que les points-voyelles n'ont été inventés que du temps des massorètes, & qu'avant ces auteurs juifs, on entendoit l'hébreu des livres saints sans le secours de ces points. Cet aveu d'un juif attira l'attention des chrétiens. Choqué des difficultés & des variations de la lecture de l'hébreu, Louis Capelle, professeur en hébreu dans l'académie de

## 226 *Éléments de la Parole.*

LIV. I. Saumur, publiâ en latin, vers l'an 1624, un traité intitulé *Arcanum punctationis revelatum, sive de punctorum vocalium apud hebræos verâ & germanâ antiquitate* : il y prouve ce qu'avoit avancé le grammairien juif, & il y ajoute que les massorètes n'avoient point été guidés par des traditions

(r) Crit. authentiques. Il en conclut depuis, (r) *sacr. lib. VI. cap. 11.* que ces points étant une invention des massorètes, dont l'autorité n'a aucun droit de nous subjuguier, les règles de la Grammaire hébraïque doivent être d'après les mots écrits sans points, & qu'il faut conséquemment retrancher toutes celles qui tiennent à ce système factice. Il ajoute que dans la lecture il ne faudroit avoir égard qu'aux lettres matrices, *matres lectionis*, (ce sont les voyelles); mais que, comme elles manquent très-fréquemment dans le texte, cette manière de lire lui paroît difficile à établir. Voici sa conclusion. *Age sanè punctationi massorethicæ eatenus adhæreamus, quatenus neque certior neque commodior vocales ad vocum enunciationem necessarias designandi ratio usque hodie inventa est; atque ex consequenti eam tradendæ & docendæ grammaticæ rationem sequamur quæ illi punctationi innititur, neque temerè eam convellamus aut sollicitemus, nisi fortè aliquis aliam rationem certiore & commodiorem inveniret punctandi.*

Au lieu d'imaginer un système plus simple des points-voyelles, M. Masclef, chanoine de la cathédrale d'Amiens, inventa il y a quelques années une méthode fort simple de lire l'hébreu sans points, & il étendit ses vûes jusques sur le chaldaïque, le syriaque, & le samaritain. Cette méthode consiste à *supposer après chaque consonne hébraïque la voyelle auxiliaire du nom alphabétique de cette consonne, lorsqu'elle n'est pas suivie d'une autre voyelle écrite.* On fit contre ce nouveau système des objections, que je ne détaillerai point ici, mais que l'on trouvera résolues avec force & avec intelligence dans l'édition de la Grammaire de Masclef, terminée en 1731 par les soins de M. de la Bletterie, à la fin du tome second (s); & l'auteur des *Racines hébraïques sans points-voyelles* a discuté sommairement & sagement la même question (t). Aussi le mascléfisme fait-il aujourd'hui une secte considérable parmi les hébraïsants, & il me semble qu'il est à souhaiter d'en voir hâter les progrès.

(s) *Nova Grammaticæ argumenta ac vindiciæ.*









(t) *Præf.*

Pour donner une idée de cette méthode, je vais présenter ici l'alphabet samaritain, qui est l'ancien hébraïque, & l'alphabet hébraïque moderne, avec les noms & les valeurs de chaque lettre, d'après les observations mêmes de M. Masclef, & quelques autres.


## LIV. I.


## ALPHABET.

<i>Samaritain.</i>	<i>Hébreu.</i>	Noms.	Valeurs.
Ⲁ	א	<i>Aleph.</i>	<i>a.</i>
ⲁ	ב	<i>Beth.</i>	<i>b.</i>
Ⲃ	ג	<i>Ghimel.</i>	<i>g guttural</i>
ⲃ	ד	<i>Daleth.</i>	<i>d.</i>
Ⲅ	ה	<i>Hé.</i>	<i>é.</i>
ⲅ	ו	<i>Ouaou.</i>	<i>ou.</i>
Ⲇ	ז	<i>Zaïn.</i>	<i>z.</i>
ⲇ	ח	<i>Heth.</i>	<i>hê</i>
Ⲉ	ט	<i>Teth.</i>	<i>t.</i>
ⲉ	י	<i>Iod.</i>	<i>i.</i>
Ⲋ	כ	<i>Chaph.</i>	<i>kh.</i>
ⲋ	ל	<i>Lamed.</i>	<i>l.</i>
Ⲍ	מ	<i>Mem.</i>	<i>m.</i>
ⲍ	נ	<i>Noun.</i>	<i>n.</i>
Ⲏ	ס	<i>Samech.</i>	<i>s.</i>
ⲏ	ע	<i>Aïn.</i>	<i>ha.</i>
Ⲑ	פ	<i>Phé.</i>	<i>ph. f.</i>
ⲑ	צ	<i>Tsadé.</i>	<i>ts.</i>
Ⲓ	ק	<i>Kouph.</i>	<i>k.</i>
ⲓ	ר	<i>Resch.</i>	<i>r.</i>
Ⲕ	ש	<i>Schin.</i>	<i>ch. franç.</i>
ⲕ	ת	<i>Thau.</i>	<i>th.</i>

Il faut remarquer 1°. au sujet de l'alphabet hébreu, que quelques-unes des consonnes en ont été confondues dans la *Grammaire générale & raisonnée* (u); on y a donné au *beth* le caractère  du *chaph*, & au *chaph* le caractère  du *beth*; on y a représenté le *daleth* par la figure  du *resch*, & le *resch* par la figure  du *daleth*; le *heth*, qui n'y est envisagé que comme une aspiration forte ou l'esprit rude des grecs, y est représenté par  (*hé*), au lieu de l'être par ; le *mem* n'y est désigné que par sa figure finale  approchante de celle du *samech*, & l'on n'y a pas montré le *mem* ordinaire .

(u) Part. I.  
ch. ij.

Il faut remarquer 2°. que M. Masclef a été mon guide sur les noms & sur la valeur des lettres en général; mais que j'ai pourtant cru devoir l'abandonner sur la valeur du , que je regarde comme notre *ch* françois dans *cheval*, *chemin*, &c. Je suis autorisé en cela, non seulement par l'exemple des hébraïsants attachés à la ponctuation massorétique, mais par la comparaison des remarques mêmes de M. Masclef.

(x) S. Jérôme, selon lui, reconnoît que les hébreux avoient trois S, qui avoient des sons différents, & que le  représentoit un sifflement qui ne se trouve point en latin, *stridor quidam non nostri sermonis interstrepit*: or le son de SS n'étoit pas in-

(x) *Gramm. hébr. cap. 1. n. ij. litt. ש*

LIV. I. connu en latin, & le son de notre *ch* n'y étoit point connu ; pourquoi ne feroit-ce pas celui du **כ** des hébreux, de qui nous pourrions bien l'avoir emprunté comme bien d'autres choses que nous tenons d'eux ? Si les septante & autres anciens interprètes ont représenté ce caractère par le **Σ** grec ou par le **S** latin, c'étoit uniquement faute d'un caractère plus propre.

Il faut remarquer 3°. qu'en conséquence de la règle proposée par M. Masclef pour lire l'hébreu sans points, lorsque les consonnes n'y sont suivies d'aucune voyelle écrite, il faut les prononcer avec la voyelle qui se trouve au nom qu'elles ont dans l'alphabet, en cette manière :

**ב** *bé* ; **ג** *ghi* ; **ד** *da* ; **ז** *za* ; **ט** *té* ; **כ** *kha* ;  
**ל** *la* ; **מ** *mé* ; **נ** *nou* ; **ס** *sa* ; **פ** *fé* ou *phé* ;  
**צ** *tsa* ; **ק** *kou* ; **ר** *ré* ; **ש** *chi* ; **ת** *tha*.

Il faut seulement observer de ne rien ajouter après une consonne finale, que le simple schéva ou *e* muet. Ainsi pour lire le mot **פֶּלַחִית**, où il n'y a que quatre consonnes ; il faut commencer par la droite & prononcer *Phé-la-chi-th*, *Phélachith*. De même pour lire le mot **גִּדְלִים**, il n'y a à suppléer qu'après les deux premières consonnes en commençant par la droite, parce que la troisième est suivie d'un **י** ; il faut donc dire *Ghi-da-lim*, & sans interruption *Ghidalim*.

Il faut remarquer 4°. que tout ce qui a été dit ici de l'hébreu , peut & doit s'appliquer sans exception à la lecture du samaritain , du syriaque , du chaldéen. Ainsi pour lire ces deux mots *ירושלם* *עקודא* que l'on trouve sur d'anciens sicles hébreux , il faut commencer pareillement par le mot de la droite & par les lettres qui sont à la droite de ce mot , & prononcer *I-rouchi-lim é-kou-da-ché*, c'est-à-dire, *Irouchilim ékoudaché* ( Jérusalem sainte ).

Quoique je ne prétende pas justifier ici le système de M. Masclef, dont les fondements sont suffisamment établis dans les ouvrages que j'ai indiqués; je ne puis me dispenser d'observer qu'anciennement les latins n'écrivoient pas, après une consonne, la voyelle qu'elle modifie dans sa dénomination alphabétique : ils écrivoient *dcimus* pour *decimus* ; *bne* pour *bene* ; *cra* pour *cera* ; *krus*, *knus*, pour *carus*, *canus* ; &c. Nous tenons cette observation de Scaurus.

(y) Elle est d'un préjugé favorable pour le système dont il s'agit ; & il pourroit bien n'être pas si éloigné qu'on l'imagine de l'ancienne manière de lire. (y) De Orthogr.





## LIVRE II.

*Des éléments de l'Oraison*

## INTRODUCTION.

LIV. II. **L**ES éléments de la parole , considérés en soi , ne sont que des sons physiques , purement matériels , & vides de sens ; *dat*

(a) *Virg. inania verba , dat sine mente sonum* : (a) ils  
*Æn. X. 639.* sont , comme le remarque Lancelot , com-  
 640.  
 (b) *Gramm.* muns aux hommes & aux perroquets (b).  
*gén. II. j.* Le sens propre du mot *parole* ne comporte rien autre chose. Les meilleurs étymologistes le font venir , par syncope , du mot *parabola* , employé dans le même sens par les écrivains de la basse latinité ; d'où est venu *parabolare* , que l'on trouve dans

(c) *Tir. xij* les *Capitulaires* de Charles le chauve (c) ,  
*ch. I. xxj. 23.* puis *paroler* , qui est dans le *Roman de la*  
 & *xxij. 4.* *rose* , & enfin *parler*. Or le mot *parabola* vient du grec *παραβολη* , qui a pour racines la préposition *παρα* & le verbe *βαλλω* , *jacio* ; de sorte que *παραβολη* signifie littéralement *ejectio* ou *emissio* , ce qui caractérise très-bien l'émission physique des sons. Aussi disons-nous dans le sens propre , *l'organe*

*de la parole , avoir la parole gracieuse ou rude , &c.* ce qui ne peut être relatif qu'au physique.

L'*Oraison* , dans le langage des grammairiens , c'est l'exercice actuel de la faculté de la parole appliqué à la manifestation des pensées. Le mot *Oraison* est tiré immédiatement du latin *oratio* , formé d'*oratum* , supin d'*orare* ; & *orare* a une première origine dans le génitif *oris* du nom *os* ( bouche ) , qui est le nom de l'instrument organique du matériel de la parole : *orare* , faire de l'organe de la bouche l'usage naturel pour exprimer sa pensée ; *oratio* ( *Oraison* ) l'usage actuel de l'organe de la parole pour l'énonciation des pensées.

Les éléments de la parole , qui ne peuvent être en soi que des sons simples ou articulés , longs ou brefs , graves ou aigus , &c. ne peuvent donc devenir éléments de l'*Oraison* , qu'autant qu'ils sont destinés , par l'usage de quelque langue , à être les signes des idées que l'on a à manifester , c'est-à-dire , entant que ce sont des mots. » C'est pour faire usage de la » *parole* , dit très-bien l'abbé Girard (d) que » le *mot* est établi. La première est natu- » relle , générale , & universelle chez les » hommes ; le second est arbitraire , & » varie selon les divers usages des peuples... » On a le don de la *parole* & la science

(d) Syn. fr.  
*Parole , mot.*

**LIV. II.** » des *mots*. « C'est que la nature a accordé à tous les hommes bien constitués la faculté de produire les sons élémentaires de la parole ; au lieu que, pour produire des mots proprement dits, il faut connoître les usages de la langue dont on veut se servir, ce qui ne peut s'acquérir que par ceux qui y sont attentifs.

Le détail de la signification usuelle de chacun des mots d'une langue est la matière d'un dictionnaire. La Grammaire générale, qui n'embrasse que les principes généraux & communs à toutes les langues, doit envisager les mots sous un autre aspect : son véritable office est d'assigner les caractères spécifiques des différentes classes primitives & subalternes dans lesquelles on les a rangés, & de trouver le fondement de ces divisions dans la nature & la diversité des fonctions communes des mots par rapport à l'expression analytique de la pensée.

C'est l'objet propre de ce second livre, où il va être traité successivement des *noms*, des *pronoms*, des *adjectifs*, des *verbes*, des *prépositions*, des *adverbes*, des *conjonctions*, & des *interjections*, qui sont, comme on le verra dans la suite, les seuls & véritables éléments de l'Oraison, quoique les grammairiens aient coutume d'en présenter le système un peu différemment.

## CHAPITRE I.

## Des Noms.

DÈS que l'on veut communiquer ses pensées, on se trouve dans l'obligation de faire connoître les êtres qui en sont les objets : on le fait par le moyen des Noms imposés à chaque chose ; le Nom les rend reconnoissables, en rappelant à l'esprit l'idée de leur nature : *NOMEN dictum quasi NOTAMEN, quod nobis vocabulo suo Notas efficiat ; nisi enim NOMEN scieris, cognitio rerum perit.* (e) On peut donc dire que les Noms sont des mots qui expriment déterminément les êtres, en les désignant par l'idée de leur nature.

CH. I.

(e) Isidor.  
hispal. Origin.

La seule division des Noms ainsi entendus, qui convienne aux vûes de la Grammaire générale, est celle des Noms *appellatifs* & des Noms *propres*.

Les Noms *appellatifs* sont ceux qui désignent les êtres par l'idée générale d'une nature commune à plusieurs. Tels sont les Noms *homme, brute, animal*, dont le premier convient également à chacun des individus de l'espèce humaine ; le second, à chacun des individus de l'espèce des brutes ; & le troi-

LIV. II. fième à chacun des individus de ces deux espèces.

Les Noms *propres* sont ceux qui désignent les êtres par l'idée singulière d'une nature individuelle. Tels sont les Noms *Louis, Paris, Meuse*, dont le premier désigne la nature individuelle d'un seul homme déterminé ; le second, celle d'une seule ville ; & le troisième, celle d'une seule rivière.

Il est essentiel de remarquer deux choses dans les Noms ; la compréhension de l'idée, & l'étendue de la signification.

Par la *compréhension de l'idée*, il faut entendre la totalité des idées partielles qui constituent l'idée totale de la nature commune exprimée par les Noms. Par exemple, l'idée totale de la nature humaine, qui est exprimée par le Nom appellatif *homme*, comprend les idées partielles de *corps vivant* & d'*ame raisonnable* : celles-ci en renferment d'autres qui leur sont subordonnées ; par exemple, l'idée d'*ame raisonnable* suppose les idées de *substance*, d'*unité*, d'*intelligence*, de *volonté*, &c. La totalité de ces idées partielles, parallèles ou subordonnées les unes aux autres, est la compréhension de l'idée de la nature commune exprimée par le Nom appellatif *homme*.

Par l'*étendue de la signification*, on entend la quantité des individus auxquels on

applique actuellement l'idée de la nature commune énoncée par les Noms. Pour bien entendre ceci , il faut observer qu'il n'existe réellement dans l'univers que des individus ; que chaque individu a sa nature propre & incommunicable ; & que nulle part la nature commune n'existe seule , telle qu'elle est énoncée par le Nom appellatif : c'est une idée factice , que l'esprit humain compose en quelque sorte de toutes les idées des attributs semblables qu'il distingue par abstraction dans les individus ; & elle demeure ainsi abstraite dans les Noms appellatifs , pris en eux-mêmes , de manière qu'ils n'énoncent rien autre chose que l'idée générale qui en constitue la signification , à moins que , par le secours de quelque autre mot ou au moyen des circonstances de la phrase , ils ne soient déterminément appliqués aux individus , dont ils font par eux-mêmes abstraction.

Le Nom appellatif *homme* , par exemple , ne montre , pour ainsi dire , que la compréhension de l'idée générale dont il est le signe , quand on dit *agir en homme* ; cela signifie *agir conformément à la nature humaine* , & il n'est absolument question d'aucun individu ; l'abstraction est générale , & le Nom *homme* est ici sans étendue. C'est tout autre chose , si l'on dit *l'avis d'un homme* , *la mort de cet homme* , *la vigilance de mon homme* ,

LIV. II. *le témoignage de trois hommes , une garde de plusieurs hommes , les caprices des hommes , &c.* Dans les trois premiers exemples , le Nom appellatif *homme* est appliqué à un seul individu, diversement désigné par les mots *un , cet , mon* ; dans le quatrième , le Nom est appliqué à trois individus , sans autre détermination que la précision numérique ; dans le cinquième , il est appliqué à un nombre vague d'individus ; & dans le sixième , à la totalité des individus auxquels peut convenir l'idée générale du Nom appellatif *homme*. Ainsi la signification du même Nom appellatif peut en effet recevoir différents degrés d'étendue , selon la différence des moyens qui la déterminent.

Moins il entre d'idées partielles dans celle de la nature générale énoncée par le Nom appellatif , plus il y a d'individus auxquels elle peut convenir ; & plus au contraire il y entre d'idées partielles , moins il y a d'individus auxquels la totalité puisse convenir. Par exemple , l'idée de *figure* est applicable à un plus grand nombre d'individus , que celle de *triangle* , de *quadrilatère* , &c ; parce que cette idée ne renferme que les idées partielles d'espace , de bornes , de côtés , & d'angles , qui se retrouvent dans toutes les espèces subalternes ; au lieu que l'idée de *triangle* , qui renferme les mêmes idées partielles , comprend encore l'idée précise de

trois côtés & de trois angles ; l'idée de *quadrilatère*, outre les mêmes idées partielles, renferme de plus celle de quatre côtés & de quatre angles ; &c.

D'où il suit 1°. que tous les Noms appellatifs n'étant pas applicables à des quantités égales d'individus, on peut dire qu'ils n'ont pas la même *latitude* d'étendue : & l'on voit bien que j'appelle ainsi la quantité plus ou moins grande des individus auxquels peut convenir chaque Nom appellatif ; ce qui, en m'épargnant par la suite de longues circonlocutions, peut servir à mettre plus de clarté dans mes discours. 2°. Que si l'on compare des Noms qui expriment des idées subordonnées les unes aux autres, comme *animal* & *homme*, ou *figure* & *triangle*, la compréhension de ces Noms & la latitude de leur étendue sont, si je le puis dire, en raison inverse l'une de l'autre ; parce que, comme je viens de le remarquer, moins il entre d'idées partielles dans la compréhension, plus il y a d'individus auxquels on peut appliquer l'idée générale ; & qu'au contraire plus la compréhension renferme d'idées partielles, moins il y a d'individus auxquels on puisse l'appliquer. 3°. Que tout changement fait à la compréhension d'un Nom appellatif, suppose & entraîne un changement contraire dans la latitude de l'étendue ; que, par exemple, l'idée d'*homme* est applicable

**LIV. II.** à plus d'individus , que celle d'*homme savant* , par la raison que celle-ci comprend plus d'idées partielles que la première. 4°. Que la latitude des Noms propres , si l'on peut dire qu'ils en aient une , est la plus restreinte qu'il soit possible ; puisqu'ils désignent les êtres par l'idée d'une nature individuelle : que par conséquent la compréhension de ces Noms est au contraire la plus complexe & la plus grande , & qu'il n'est pas possible d'y ajouter aucune autre idée partielle , sans cesser de regarder comme Nom propre celui dont on augmenteroit ainsi la compréhension.

Comme il n'existe en effet que des êtres individuels & singuliers , & que les Noms n'expriment déterminément les êtres qu'en les désignant par l'idée de leur nature ; il semble qu'il ne devroit y avoir dans les langues que des Noms propres , pour désigner chaque être par l'idée de sa nature individuelle ; & nous voyons cependant qu'il y a au contraire plus de Noms appellatifs que de Noms propres. D'où vient cela ?

1°. S'il falloit un Nom propre à chacun des individus , réels ou abstraits , qui composent le monde physique ou intellectuel ; aucune intelligence créée ne seroit capable , je ne dirai pas d'imaginer , mais seulement de retenir la totalité de cette prodigieuse nomenclature. D'ailleurs l'organe de la parole

tole ne peut fournir qu'un nombre assez borné de sons élémentaires simples ; & il ne pourroit subvenir à l'infinie nomenclature des individus ; qu'en multipliant à l'infini les combinaisons de ces éléments simples : or , sans entrer fort avant dans les profondeurs de l'infini , imaginons seulement quelques milliers de Noms propres composés de 100000 syllabes ; & voyons ce qu'il faut penser d'un langage , qui de quinze ou vingt de ces Noms rempliroit un volume *in-folio* assez considérable.

2<sup>o</sup>. L'usage des Noms propres suppose déjà une connoissance des individus , sinon détaillée & approfondie , du moins très-précise , très-positive , & à la portée de ceux qui parlent & de ceux à qui l'on parle. C'est pour cela que les individus que la société a intérêt de connoître & qu'elle connoît plus particulièrement , y sont communément désignés par des Noms propres ; comme les empires , les royaumes , les provinces , les régions , certaines montagnes , les rivières , les hommes , &c. Si la distinction précise des individus est indifférente , on se contente de les désigner par le Nom appellatif : ainsi chaque grain de *sable* est un grain de sable , chaque *perdrix* est une perdrix , chaque *étoile* est une étoile , chaque *cheval* est un cheval , &c. Voilà l'usage de chaque société nationale , parce que son intérêt ne va pas plus loin.

LIV. II. Mais chaque société particulière comprise dans la nationale a ses intérêts plus marqués & plus détaillés. La connoissance des individus d'une certaine espèce y est-elle plus nécessaire ? ils ont leurs Noms propres dans le langage de cette société particulière. Montez à l'Observatoire : chaque étoile n'y est plus simplement une étoile ; c'est l'étoile  $\alpha$  du Capricorne, c'est le  $\gamma$  du Centaure, c'est le  $\zeta$  de la grande Ourse, &c. Entrez dans un Manège : chaque cheval y a son Nom propre ; le *Brillant*, le *Fougueux*, le *Lutin*, &c. Chaque particulier établit de même dans son écurie une nomenclature propre ; mais il ne s'en sert que dans son domestique, parce que l'intérêt & le moyen de connoître individuellement n'existent plus hors de cette sphère.

Si l'on ne vouloit donc admettre dans les langues que des Noms propres, il faudroit admettre autant de langues différentes que de sociétés particulières : chacune de ces langues seroit bien pauvre, parce que la somme des connoissances individuelles de chaque petite société n'est qu'une portion presque imperceptible de la somme des connoissances individuelles possibles, & une partie très-petite de la somme des connoissances individuelles répandues dans la société universelle ; d'ailleurs une langue n'auroit avec une autre aucun moyen de communication,

parcè que les individus connus d'une part ne seroient pas connus de l'autre.

Si l'on excepte donc certains individus, dont la connoissance est plus importante à la société, il est bien plus commode & plus avantageux de désigner les êtres par des idées générales, telles que celles des Noms appellatifs; parce que les êtres individuels ne différant entre eux que par les différentes combinaisons de ces idées communes, on vient aisément à bout de les déterminer avec précision, par les différentes combinaisons des mots appellatifs & généraux: par là on est toujours à la portée de toute la nation qui parle la même langue; & la communication qui lie les hommes n'est point arrêtée.

Cette préférence, due aux Noms appellatifs sur les Noms propres, se fait remarquer jusques dans l'étymologie de ceux-ci. Dans toutes les langues ce n'est qu'en vertu d'un usage postérieur que les Noms propres acquièrent une signification individuelle; & l'on peut regarder comme un principe général qu'ils descendent tous de quelque racine qui a un sens général & appellatif. Peut-être en trouveroit-on plusieurs sur lesquels on ne pourroit vérifier ce principe, parce qu'il seroit impossible d'assigner la première origine de ces mots; mais, pour la même raison, on ne pourroit point prou-

LIV. II. ver le contraire : au lieu qu'il n'y a pas un seul Nom propre dont on puisse assigner l'origine, dans quelque langue que ce soit, que l'on n'y retrouve une signification appellative & générale.

Tout le monde fait, par rapport à l'hébreu, que tous les Noms propres de l'ancien Testament sont dans ce cas : on peut en voir la preuve dans une table qui se trouve à la fin de toutes les éditions de la Bible vulgate. Phaleg, פֶּלֶג (*divisio*) ; ce fut du temps de Phaleg que se fit la division des langues : Adam, אָדָם (*terrestris*), fils de la terre : Cham, חָם (*ardor*) ; il habita l'Egypte & peupla l'Afrique, pays très-chaud : &c.

C'étoit la même chose en grec : Alexandre, Ἀλεξάνδρῳ, (*fortis auxiliator*), du verbe αἰξῶ (*auxilior*) & de ἀνδρῷ génitif d'ἄνθρωπος (*vir fortis*) : Aristote, Ἀριστοτέλης, (*optimus finis*), d'ἄριστος (*optimus*), & de τέλος (*finis*) : Nicolas, Νικόλαος, (*viCTOR populi*), de νικῶ (*vinco*) & de λαός (*populus*) : Platon, Πλάτων, de πλατύς (*latus*), parce que ce philosophe avoit les épaules larges : Philippe, Φίλιππος, (*amator equorum*), de φιλέω (*amo*) & de ἵππος (*equus*) : Achéron, fleuve d'enfer, (*fluvius doloris*), de ἄχος (*dolor*) & de ῥοός (*fluvius*) : Afrique (*sine frigore*), d'ἄ privatif, & de φρικη (*frigus*) : &c.

Les Noms propres des latins étoient dans le même cas : *Lucius* vouloit dire *cum luce natus*, né au point du jour ; *Tiberius*, né près du Tibre ; *Servius*, né dans l'esclavage ; *Quintus*, *Sextus*, *Septimus* & *Septimius*, *Octavius*, *Nonnius*, *Decimus*, sont évidemment des adjectifs ordinaux employés originairement à caractériser les individus d'une même famille par l'ordre de leur naissance ; *Cicero*, l'homme aux pois chiches, de *cicer* ; *Piso*, l'homme aux pois, de *Pisum* ; *Fabius*, l'homme aux fèves, de *Faba* ; *Brutus*, le stupide, par allusion sans doute à la stupidité simulée du premier Brutus ; *Catulle*, de *Catulus* ( petit chien ) ; *Scipion*, de *scipio* ( bâton ) ; &c.

Chez nos voisins c'est la même chose. On trouve des allemands qui s'appellent *Wolf* ( le loup ), *Schwartz* ( le noir ), *Meier* ( le maire ), *Feind* ( l'ennemi ), *Bar* ( l'ours ), *Hofman* ( homme de cour ), &c. Combien leur langue ne nous a-t-elle pas fourni de Noms propres d'une signification appellative ? *Bernard* ( homme courageux ), de *Bern* ( homme dans le sens du *vir* latin ) & de *hans* ( courageux ) : *Eönard* ( courageux comme un lion ) : *Gérard* ( courageux en guerre ), de *ger* ( guerre ) : *Sigebert* ( illustre par la victoire ), de *sieg* ( victoire ) & de *bert* ( illustre ) : *Dagobert* ( guerrier illustre ), de *degen* ( soldat ) : *Albert* ( très-illus-

LIV. II. tre), à cause de *all* particule ampliative : *Léopold* (hardi comme un lion), de *bald* (hardi) : *Baudouin*, en latin *Balduinus* (hardi au combat), de *bald* (hardi) & de *winnen* (combattre) : &c. (f)

(f) Voyez  
Wächteri  
Glossar. ger-  
manic. verb.

BALD,  
BERN,  
BRECHT, &c

Il n'y a guères de Noms propres dans notre langue, auxquels on ne puisse assigner une signification appellative : le *Noir*, le *Blanc*, le *Rouge*, le *Maître*, *Chrétien*, *Couetier*, *Désormeaux*, *Marchand*, *Maréchal*, *Moreau*, *Potier*, *Sauvage*, &c. *Feré*, syncope de *fermesé*, signifioit anciennement *force* ou *citadelle* ; de là les Noms de *la Feré sous Juvare*, de *la Feré-Imbault*, de *la Feré-Milan*, &c.

En un mot il est si général, en tous les temps & dans tous les idiomes, de ne faire des Noms propres qu'avec des mots & des racines d'une signification appellative, que l'on ne peut douter que ce ne soit une suggestion de la nature, accommodée aux vûes de l'analyse & des procédés constants de l'esprit humain. Mais cette généralité de la signification primitive des Noms propres pouvoit quelquefois faire obstacle à la distinction individuelle, qui étoit l'objet de cette nomenclature ; & l'on a cherché partout à y remédier, surtout à l'égard des Noms d'hommes, parce que la quantité prodigieuse des individus met souvent dans la nécessité d'en désigner plusieurs par le même Nom.

Les Grecs individualisoient le Nom propre par le génitif de celui du père ; *Ἀλέξανδρος ὁ Φιλίππου*, en sousentendant le Nom appellatif annoncé par l'article ; *Alexander Philippi*, suppléez *filius* ; Alexandre ( fils ) de Philippe.

Nos ancêtres produisoient le même effet par l'addition du Nom du lieu de la naissance , ou de l'habitation , ou de l'illustration du sujet ; *Antoine de Pade* ou *de Padoue*, *Thomas d'Aquin*, *Ives de Chartres*, *Grégoire de Tours*, *Jérôme de Prague*, &c : ou par un adjectif qui désignoit la province ; *Lyonnois*, *Picard*, *le Normand*, *le Lorrain*, &c : ou par le Nom appellatif de la profession ; *Ladvocat*, *Drapier*, *Ferrant*, *Mercier*, *Teinturier*, *Bouteiller*, &c : ou par un sobriquet qui désignoit quelque chose de remarquable dans l'individu ; *le Bossu*, *Camus*, *le Doux*, *le Fort*, *le Grand*, *le Gras*, *le Gros*, *le Nain*, *Petit*, *le Roux*, *Ronsieur*, *Voisin*, &c. C'est l'origine la plus probable de la meilleure partie des Noms qui distinguent aujourd'hui les familles dans toute l'Europe.

Dans la même intention , les romains accumuloient jusqu'à trois ou quatre dénominations, qu'ils distinguoient en *Nomen*, *Prænomen*, *Cognomen*, & *Agnomen*.

Le Nom (*Nomen*) étoit commun à tous les descendants d'une même maison (*Gen- tis*,) & à toutes ses branches ; *Julii*, *An-*

LIV. II. *tonii*, &c. C'étoit probablement le Nom propre & individuel du premier auteur de la maison ; & il demeurait exclusivement propre à cette maison : ainsi voyons-nous que les *Jules* descendoient ou prétendoient descendre d'*Iulus* fils d'Enée.

Le Surnom étoit destiné à caractériser une branche particulière d'une maison (*familiam*) : ainsi les *Scipions*, les *Leontus*, les *Dolabella*, les *Cinna*, les *Sylla*, étoient autant de branches de la maison des *Corneilles* (*Cornelii*). On distinguoit deux sortes de Surnoms, le *Cognomen*, & l'*Agnomen*. Le *Cognomen* distinguoit une branche principale d'une autre branche parallèle de la même maison ; l'*Agnomen* caractérisoit une soudivi-sion d'une branche : l'un & l'autre étoit fondé communément sur quelque goût particulier, sur quelque phénomène remarquable, ou sur quelque événement propre à distinguer le chef de la division ou de la soudivi-sion. *Scipio* étoit un Surnom (*cognomen*) d'une branche cornélienne ; *Africanus* fut un Surnom (*agnomen*) du Scipion vainqueur de Carthage ; & seroit devenu l'*agnomen* de sa descendance, qui auroit été distinguée par là de celle de son frère qui auroit porté l'*agnomen* d'*Asiatius*.

Pour ce qui est du Prénom (*Prænomen*), c'étoit le Nom individuel de chaque enfant d'une même famille. Ainsi les deux frères

Scipion dont je viens de parler, étoient distingués dans leur famille par les Prénoms de *Publius* & de *Lucius*. La dénomination de *Prænomens* vient de ce qu'il se mettoit à la tête des autres, immédiatement avant le *Nomen*, qui étoit suivi du *Cognomen*, & ensuite de l'*Ugnomen* ;

*PUBLIUS CORNELIUS SCIPIO AFRICANUS ;*

*LUCIUS CORNELIUS SCIPIO ASIATICUS.*

Les adoptions, & dans la suite des temps la volonté des empereurs, occasionnèrent quelques changements dans ce système, qui est celui de la République. (g) :

(g) Voyez

Ce que l'on vient de remarquer sur l'étymologie des Noms propres dans tous les idiomes connus, où il est constant qu'ils sont tous tirés de notions générales adaptées par accident à des individus ; cela, dis-je, paroît confirmer la pensée de l'abbé Girard (h), que le premier objet de la nomenclature fut de distinguer les sortes ou les espèces, & que ce ne fut qu'au second pas que l'on pensa à distinguer les individus compris sous l'espèce. Mais, comme le remarque très-bien M. Rousseau, (i) pour ranger les

la Méth. lat. de P. R. Observ. partic. ch. I.

(h) Vrais princip. Tom. I. Disc. v. p. 219.

êtres sous des dénominations communes & génériques, il en falloit connoître les propriétés & les différences, il falloit des observations & des définitions, c'est-à-dire, de l'histoire naturelle & de la métaphysique

(i) Disc. sur l'orig. & les fondem. de l'inégalité parmi les hommes, Part. I.

LIV. II. » que, beaucoup plus que les hommes de ce  
 » temps-là n'en pouvoient avoir. « Il en con-  
 clut que chaque objet reçut d'abord un Nom  
 individuel, sans égard aux genres ni aux es-  
 pèces, parce que les individus se présentè-  
 rent isolés à l'esprit des premiers instituteurs,  
 comme ils le sont dans le tableau de la na-  
 ture ; qu'ils appellèrent un chêne A, & un  
 autre B ; & que les premiers Noms ne pu-  
 rent jamais être que des Noms propres.  
 L'auteur de la *Lettre sur les sourds & muets*

(i) p. 4. (i) est de même avis : Scaliger long-temps  
 auparavant avoit dit, *Qui nomen imposuit*  
*rebus, individua nota prius habuit quam spe-*

(k) *De causis* (k)

L. L. lib. IV  
 cap. 94.

Or on ne doit pas être surpris que  
 cette question ait fixé l'attention des phi-  
 losophes. La nomenclature est la base de  
 tout langage ; & il n'y a que ceux qui ne  
 sont ni ne peuvent être philosophes, qui  
 ignorent l'étroite liaison du langage avec la  
 Philosophie. Il semble cependant qu'elle ait  
 eu jusqu'à présent assez peu de succès dans  
 ses recherches sur la question dont il s'agit :  
 ni l'un ni l'autre des deux systèmes oppo-  
 sés ne la résout en effet d'une manière satis-  
 faisante. Le philosophe de Genève est obligé  
 lui-même de convenir qu'il ne conçoit pas  
 les moyens par lesquels les premiers nomen-  
 clateurs commencèrent à étendre leurs idées  
 & à généraliser leurs mots.

C'est qu'effectivement, quelque système de formation qu'on imagine, en supposant l'homme né muet, on ne peut qu'y rencontrer des difficultés insurmontables, & se convaincre de l'impossibilité que les langues aient pu naître & s'établir par des moyens purement humains. Le seul système qui puisse prévenir les objections de toute espèce, me semble être celui qui établit, que Dieu donna tout à la fois à nos premiers pères la faculté de parler & une langue toute faite.

Dans cette première langue, comme dans toutes les autres, les Noms propres étoient tirés des Noms appellatifs ; parce que le premier langage fut nécessairement adapté à notre manière invariable d'analyser la pensée, afin de pouvoir en devenir la peinture ; & que le langage étant une affaire d'imitation, nous parlons nécessairement tous comme on a parlé dès le commencement, sauf les changements que les révolutions des temps & des idées amènent nécessairement dans le matériel des mots & dans quelques tours de phrase.

L'espèce des Noms propres aura donc, si l'on veut, la priorité de nature à l'égard des appellatifs, parce que nos connoissances naturelles, étant toutes expérimentales, doivent commencer par les individus. Mais cela ne doit influencer en aucune façon sur les procédés d'aucune langue ; parce que toute

LIV. II. langue est chargée de représenter dans ses procédés, non la manière dont les idées arrivent dans notre esprit, comme le pense (b) p. 10. l'auteur de la *Lettre sur les sourds & muets* (1), mais la manière dont elles y sont actuellement combinées.

Or il y a une grande différence entre la manière d'acquérir des notions & la manière de communiquer nos pensées. Pour acquérir ces notions, il nous a fallu décomposer les idées complexes afin de parvenir aux plus simples, qui sont & les plus générales & les plus faciles à saisir : ces généralités, ces abstractions, sont, pour ainsi dire, le mécanisme de notre raisonnement, & un artifice pour tirer parti de notre mémoire & de notre intelligence ; c'est la méthode d'analyse. Mais pour abréger la communication, nous partons du point où nous sommes arrivés par degrés, & nous allons de l'idée la plus simple à la plus composée, par des additions qui ménagent la vue de l'esprit : de sorte que le tableau que présente la suite des mots dont le concours exprime la pensée, est en quelque sorte, si je puis risquer cette expression, la contr'épreuve de l'image qui existe dans notre esprit ; c'est la méthode de synthèse.

Les Noms propres, qui ont la priorité dans l'ordre analytique, parce que la connaissance des individus est la première dans

l'ordre expérimental, sont donc postérieurs CH. I.  
dans l'ordre synthétique, parce que les idées  
les plus générales & les plus simples y ont  
nécessairement la priorité. Mais comme ces  
deux ordres sont inséparables, parce que  
parler & penser sont liés inséparablement;  
que parler c'est, pour ainsi dire, penser  
extérieurement, & que penser c'est parler  
intérieurement : le Créateur, en formant les  
hommes raisonnables, leur donna ensemble  
les deux instruments de la raison, penser  
& parler; & si l'on sépare ce que le Créa-  
teur a uni si étroitement, on risque de tom-  
ber dans des erreurs opposées, suivant que  
l'on s'occupe de l'un des deux exclusivement  
à l'autre.

Quelque importante au reste qu'ait paru  
à la Philosophie la question dont il s'agit;  
elle l'est peut-être assez peu dans le fond,  
& sûrement la solution n'en peut être d'au-  
cune utilité pour la Grammaire : il ne lui  
importe que de bien distinguer les deux es-  
pèces, parce que chacune a ses usages par-  
ticuliers dans l'élocution.

Quelques grammairiens ont cru néan-  
moins devoir pousser plus loin cette divi-  
sion, ou même l'envisager sous un autre as-  
pect. M. du Marçais soudivise les Noms ap-  
pellatifs en Noms *génériques* ou de genre,  
& en Noms *spécifiques* ou d'espèce. Les  
Noms génériques, pour employer ses pro-

LIV. II. pres termes, » conviennent à tous les in-  
 » dividus ou êtres particuliers de différentes  
 » espèces ; par exemple , *arbre* convient à  
 » tous les *noyers* , à tous les *orangers* , à tous  
 » les *oliviers* , &c. Les spécifiques ne con-  
 » viennent qu'aux individus d'une seule es-  
 » pèce ; tels sont *noyer* , *olivier* , *oranger* ,  
 » &c. » (m) : C'est-à-dire que les Noms gé-  
 nériques désignent les êtres par l'idée géné-  
 rale d'une nature commune & applicable  
 aux individus de toutes les espèces compri-  
 ses sous un même genre ; & que les Noms  
 spécifiques désignent les êtres par une idée  
 moins générale , qui n'est commune & ap-  
 plicable qu'aux individus d'une seule espèce.

(m) Ency-  
 clop. au mot  
 APPELLA-  
 TIFS.

Cette soudivison ne peut être d'aucune  
 utilité dans la Grammaire générale. Les Noms  
 génériques & les spécifiques sont également  
 appellatifs ; ils désignent également avec  
 abstraction des individus ; ils sont également  
 applicables aux individus , & en conséquence  
 susceptibles des variations numériques ,  
 comme on le verra dans la suite ; & l'on  
 ne peut assigner aucune règle de Grammaire  
 qui soit fondée sur la différence de ces deux  
 espèces , comme on peut en assigner qui  
 portent sur la différence des Noms appella-  
 tifs & des Noms propres.

(n) Vrais  
 princip. Tom.  
 I. Disc. ij.  
 p. 219.

M. l'abbé Girard (n) adopte , comme tous  
 les autres grammairiens , cette dernière divi-  
 sion des Noms , mais sous les dénominations

tions de *génériques* & d'*individuels*. C'est, si je ne me trompe, une entreprise illicite contre l'usage, auquel il n'est jamais permis de déroger dans le langage didactique, qu'autant que les termes qu'on abandonne peuvent induire en erreur en indiquant des idées qui ne conviennent point à la chose. Or il me semble que les termes d'*appellatifs* & de *propres* n'ont point ce défaut, quoiqu'ils n'aient peut-être pas toute l'énergie désirable : mais il y a bien de la différence entre ne pas tout dire & dire faux.

Le même auteur soudivise ensuite les Noms qu'il appelle génériques, en *appellatifs*, *abstrectifs*, & *actionnels*, selon qu'ils servent, dit-il, à dénommer des substances, des modes, ou des actions : division inutile, mal prise, & mal caractérisée.

1°. Elle est tout aussi inutile que celle de M. du Marfais en génériques & spécifiques, & pour les mêmes raisons. Une division vraiment grammaticale des Noms doit porter sur la diversité de leurs services ; & cette diversité de services dépend, non de la nature des objets nommés, mais de la manière dont ils sont exprimés par les Noms : en un mot elle doit servir à caractériser l'analyse de nos pensées plutôt que les êtres qui en sont l'objet, parce que l'Oraison doit être l'image de cette analyse.

2°. La soudivision de l'académicien est

LIV. II. veaux , il donne une idée très-fausse des Noms auxquels on l'applique ; & le mot *personnel* auroit été plus convenable. Mais il ne falloit ni l'un ni l'autre.

---

## CHAPITRE II.

### *Des Pronoms.*

---

» **D**EPUIS le temps qu'on parle du *Pro-*  
 » *nom* , on n'est point parvenu à le bien  
 » connoître ; comme si sa nature étoit , dit  
 (o) Gramm. » le P. Buffier , ( o ) un de ces secrets im-  
 fr. n. 4. » pénétrables qu'il n'est jamais permis d'ap-  
 » profondir. Pour faire sentir , continue-t-il ,  
 » que je n'exagère rien , il ne faut que lire  
 » le savant Vossius , la lumière de son temps  
 » & le héros des grammairiens. Après avoir  
 » déclaré [ & avec raison ] que toutes les dé-  
 » finitions , qui avoient été données du Pro-  
 » nom jusqu'alors , n'étoient nullement jus-  
 » tes , il prononce que *le Pronom est un mot*  
 » *qui en premier lieu se rapporte au nom , &*  
 » *qui en second lieu signifie quelque chose.* Pour  
 » moi , avec le respect qui est dû au mérite  
 » d'un si grand homme , j'avoue que je ne  
 » comprends rien à sa définition du Pronom «  
 (p) Gramm. Quoique l'abbé Regnier prétende ( p )  
 fr. pag. 216 , que Vossius en cela a très-bien désigné la

nature du Pronom, je suis cependant de l'a- CH. II.  
vis du P. Buffier. Car s'il ne s'agit, pour <sup>in-12; 228,</sup>  
être Pronom, que de se rapporter au nom <sup>in-4°.</sup>  
& de désigner quelque chose; il y a trois  
Pronoms dans ce vers (q):

*Vulgare amici nomen, sed rara est fides.*

(q) *Phadr.*  
III. ix.

*Vulgare* se rapporte au nom *nomen*, & il signifie quelque chose; *rara* & *est* se rapportent au nom *fides*, & signifient aussi quelque chose: ainsi *vulgare*, *rara*, & *est* sont des Pronoms; s'il en faut juger d'après la définition de Vossius.

L'abbé Regnier lui-même, en la louant, fournit des armes pour la combattre: il avoue qu'elle n'exprime pas toutes les propriétés du Pronom, surtout à l'égard du Pronom françois, qui semble, dit-il, avoir besoin d'une définition plus étendue. Or une définition du Pronom qui ne convient pas à ceux de toutes les langues, & qui n'exprime point le fondement de toutes les propriétés du Pronom, n'en est pas une définition. Au surplus, ce qu'ajoute ce grammairien à celle de Vossius, la charge inutilement sans la rectifier.

Sanctius (r) prétend que le Pronom n'est (r) *Minerv.*  
pas une partie d'Oraison différente du nom. I. ij.  
Mais les raisons qu'il allègue de ce senti-  
ment, sont si foibles & prouvent si peu,  
qu'à peine méritent-elles d'être examinées:

LIV. II. c'est pourquoi je me contenterai d'avertir que l'abbé Regnier, au commencement de son *Traité des Pronoms*, y donne des réponses victorieuses.

Le P. Buffier adopte le même système que le grammairien espagnol ; mais il le présente sous un jour beaucoup plus spécieux. » Tous les mots, dit-il (s), qui sont employés pour marquer simplement un sujet dont on veut affirmer quelque chose, doivent être tenus pour des noms : ils répondent dans le langage à cette sorte de pensées qu'on appelle *idées* dans la logique. La plupart des sujets dont on parle, ont des noms particuliers ; mais il faut reconnoître d'autres noms, qui, pour n'être pas toujours attachés au même sujet particulier, ne laissent pas d'être véritablement des noms. Ainsi outre le nom particulier que chacun porte & par lequel les autres le désignent, il s'en donne un autre quand il parle lui-même de soi ; & ce nom en françois est *moi* ou *je*, selon les diverses occasions..... Le nom qu'il donne à la personne à qui il parle, c'est *vous*, ou *tu*, ou *toi* ; &c. Le nom qu'il donne à l'objet dont il parle, après l'avoir nommé par son nom particulier ou indiqué autrement, est *il*, ou *lui*, ou *elle*, &c. Les noms plus particuliers ont retenu, seuls dans la Grammaire, la qualité

(s) Gramm.  
fr. n. 80-84.

» de noms ; & les noms plus communs de .CH. II.  
 » *moi, vous, lui, &c.* se sont appelés *Pro-*  
 » *noms*, parce qu'ils s'emploient pour les  
 » noms particuliers & en leur place. «

A l'occasion des *Principes généraux & particuliers de la langue françoise* par M. de Wailly, on trouve dans l'*Année littéraire* (1), une difficulté contre l'opinion commune, dont l'auteur reconnoît devoir le germe à M. l'abbé de Condillac (u). & dont il auroit également pu avoir obligation au P. Buffier ou à Sanctius, puisque la nature des Pronoms y est envisagée à peu près sous le même point de vue. Il y a, dit le journaliste, trois sortes de Pronoms personnels, *je, me, moi, nous, tu, te, toi, vous*, pour la première & la seconde personne. C'est le cri général de toutes les Grammaires.... Tous ces mots sont les noms de la première & de la seconde personne, tant au pluriel qu'au singulier, & ne sont point des Pronoms. Tout mot quelconque, excepté ceux-ci, appartiennent à la troisième personne ; ce qu'on démontre en ajoutant à un mot quelconque un verbe, qui aura toujours la terminaison de la troisième personne, *Antoine revient, le marbre est dur, le froid se fait sentir, &c.* Les mots *je, me, moi, &c.* considérés comme Pronoms, représenteroient donc des noms, & conséquemment des noms

(1) 1754.  
 Tom. vij.  
 Lettr. 10.

(u) Essai sur  
 l'origine des  
 connoissanc.  
 hum. Part. II.  
 ch. x. §. 109.

LIV. II. » de la troisième personne , puisqu'il est cer-  
 » tain que la troisième personne s'empare  
 » de tout. Or ces mots *je , me , moi , &c.*  
 » représentant des noms de la troisième per-  
 » sonne , comment seroient-ils des Pronoms  
 » de la première personne & de la seconde ?  
 » Ces mots sont donc les véritables noms  
 » & non les Pronoms de la première & de  
 » la seconde personne. »

La principale source des incertitudes où  
 paroissent être les grammairiens sur la ma-  
 tière présente , c'est la supposition , répétée  
 sans examen par tous ceux qui en ont traité,  
 comme par autant d'échos , que les Pro-  
 noms représentent les noms , c'est-à-dire ,  
 pour me servir des termes de l'abbé Gi-

(x) Vrais *rard* ; (x) que leur propre valeur n'est qu'un  
 princip. Tom. renouvellement d'idées qui désignent sans pein-  
 l. Disc. vj. dre ; qu'ils ne sont que de simples vicegérants  
 p. 283. des noms , & que le sujet qu'ils expriment  
 n'est déterminé que par le souvenir de la  
 chose nommée ou supposée entendre.

Cette supposition est née de la dénomi-  
 nation même de cette espèce de mots. On  
 a cru qu'un *Pronom* étoit un mot employé  
 pour le nom , représentant le nom , &  
 n'ayant par lui-même d'autre valeur que celle  
 qu'il emprunte du nom dont il devient le  
 vicegérant ; comme un *proconsul* étoit un  
 officier employé pour le consul , représen-  
 tant le consul , & n'ayant par lui-même d'au-

tre pouvoir que celui qu'il empruntoit du consul, dont il devenoit le vicegérant. C'est la comparaison que fait lui-même l'abbé Regnier (y), pour trouver dans l'étymologie du mot *Pronom* la définition de la chose. (y) Gramm. fr. pag. 216. in-12; 228.

J'avoue que le Pronom fait dans le discours le même effet que le nom, parce que l'un, comme l'autre, exprime déterminément les êtres. Je conviens encore avec le P. Buffier, que tous les mots qui sont employés à marquer simplement un sujet dont on veut affirmer quelque chose, ou en d'autres termes, à exprimer déterminément les êtres soit réels soit abstraits; que tous ces mots, dis-je, doivent être tenus pour être de même nature à cet égard. C'est en cela même que les Pronoms vont de pair avec les noms, & qu'ils sont comme des noms, *Pronomina*. Mais pourquoi les tiendrait-on pour des noms, puisque le langage usuel des grammairiens les distingue en deux classes, l'une des noms & l'autre des Pronoms? On ne se seroit jamais avisé de cette distinction, si ces mots exprimoient en effet les êtres de la même manière & les présentent sous le même aspect; & si l'on n'avoit senti, du moins confusément, qu'il y a entre les deux espèces des différences caractéristiques.

Je dis *confusément*, & j'ajoute qu'il n'étoit pas possible que l'on vînt à bout d'affi-

LIV. II. gner distinctement ces caractères , en suivant la route fautive qu'ont suivie tous les grammairiens sans exception. Ils ont tous adopté , sur la foi les uns des autres , un catalogue de prétendus Pronoms , auxquels il est difficile d'assigner un caractère commun qui les fixe dans une classe particulière de mots : on y trouve , & je le prouverai , des Pronoms , des noms , des adjectifs , & même des adverbes ; & l'on a cherché à justifier cet inventaire par des raisonnements qui décèlent le désordre. En voici des exemples.

On regarde communément les noms comme un genre qui comprend deux espèces , les substantifs & les adjectifs ; & l'on observe que de certains noms substantifs il se forme des adjectifs , comme de *roi* , *royal* ; de *terre* , *terrestre* ; &c. Or dans le système des grammairiens qui raisonnent de la sorte , le substantif primitif & l'adjectif qui en est dérivé sont également des noms : donc , disent-ils , *meus* , *tuus* , *suus* , *noster* , &c. formés des génitifs *mei* , *tui* , *sui* , *nostri* , &c. des Pronoms *ego* , *tu* , *sui* , *nos* , &c. sont aussi des Pronoms.

(1) Voyez  
Liv. III, ch.  
vij.

J'espère montrer par la suite (2) d'une manière satisfaisante , que ce que l'on appelle communément le substantif & l'adjectif sont des parties d'Oraison essentiellement différentes ; & si cela est , le raisonnement précé-

dent porte sur un principe absolument faux. En attendant je puis en remarquer ici quelques autres défauts. Les mots, *tuus*, *amabilis*, *anterior*, sont soumis à la même analogie générale pour la déclinaison ; supposent également un sujet déterminé auquel on les rapporte dans la phrase ; & sont également nécessités à s'accorder en genre, en nombre ; & en cas avec le nom qui exprime ce sujet déterminé : si donc la nature des mots doit dépendre de la nature & de l'analogie de leur service, on doit regarder les trois dont il s'agit, & tous ceux qui leur ressembleront à cet égard, comme étant de la même espèce. Cette conséquence paroît la plus légitime & la plus sûre ; cependant le commun des grammairiens objectera que *tuus*, étant dérivé du Pronom *tu*, doit être réputé Pronom. A la bonne heure : mais qu'ils me permettent aussi d'adopter leur logique ; & de regarder *amabilis* comme un verbe parce qu'il est dérivé d'*amo*, & *anterior* comme une préposition parce qu'il vient d'*ante*.

Je fais bien qu'on ne m'accordera pas ma conséquence, & que l'on cherchera quelque disparité : il n'y a point d'analogie dans le service d'*anterior* & celui d'*ante*, puisque l'un est essentiellement indéclinable, & que l'autre se décline par cas, par nombres, & par genres ; il n'y en a pas plus entre *amabilis* & *amo*, puisque le premier se décline

LIV. II. par cas, par nombres, & par genres, & que le second se conjugue par voix, par modes, par temps, par nombres, & par personnes. Mais si l'on revient à l'analogie pour se dérober à mon objection, j'ai droit d'exiger une analogie entière ; car pourquoi se contenteroit-on d'une analogie incomplète ? & comment en détermineroit-on le degré suffisant ? Or *meus*, *tuus*, *suus*, &c. supposent un sujet déterminé auquel on les applique dans la phrase, & doivent s'accorder en genre, en nombre, & en cas avec le nom qui exprime ce sujet déterminé : *ego*, *tu*, *sui*, &c. expriment eux-mêmes un sujet déterminé, & ne sont soumis à aucune concordance. On ne peut donc pas dire que les mots dérivés soient de la même espèce que leurs radicaux, nonobstant l'évidence de la dérivation.

Si le défaut d'analogie ne permet pas de laisser dans la catégorie des Pronoms *ego*, *tu*, *sui*, &c. les possessifs *meus*, *tuus*, *suus*, &c. quoique ceux-ci tiennent aux premiers par leur génération ; avec combien plus de fondement doit-on retrancher de cette classe les adjectifs *hic*, *hæc*, *hoc* ; *is*, *ea*, *id* ; *ille*, *illa*, *illud* ; *iste*, *ista*, *istud* ; *qui*, *quæ*, *quod* ; *aliquis*, &c. qui ont le même défaut d'analogie, & qui n'ont pas même le prétexte de la dérivation ?

Pour justifier à sa manière le système qu'il

copioit des prétendus Pronoms possessifs , CH. II.

M. Restaut en a raisonné le principe tout autrement. (a) Les possessifs , selon lui , doi- (a) Chap. V.  
vent être mis au rang des Pronoms , parce Art. ii).  
qu'ils tiennent la place des Pronoms personnels ou des noms au génitif : ainsi , dit-il ,  
*mon ouvrage , notre devoir , ton habit , vo-*  
*tre maître , son cheval* en parlant de Pierre ,  
*leur roi* en parlant des françois , signifient  
*l'ouvrage de moi , le devoir de nous , l'habit*  
*de toi , le maître de vous , le cheval de lui*  
*ou de Pierre , le roi d'eux ou des françois.*

Ce principe prétendu raisonné a bien des défauts. 1<sup>o</sup>. Il n'a pas l'universalité qui est nécessaire à tout principe fondamental , puisque l'auteur n'a pu en faire usage pour la justification des prétendus Pronoms indéfinis ; qu'il dit que l'on pourroit appeler autrement Pronoms *impropres* , parce qu'ils s'emploient aussi souvent comme adjectifs que comme Pronoms (b) : ce qui signifie en (b) Ibid.  
bon françois que ces Pronoms ne sont pas Art. vij)  
des Pronoms ; mais qu'on les maintient Pronoms , afin de répéter en écho fidèle ce qu'on a trouvé dit par les grammairiens dont on suit les errements. 2<sup>o</sup>. Il peut sortir de ce principe des conséquences , que M. Restaut sans doute ne voudroit pas admettre : *regius satelles , humana fides , evandrius ensis , &c.* signifient certainement *regis satelles , hominum fides , Evandri ensis , &c.* de sorte que

LIV. II. les adjectifs *regius*, *humana*, *evandrius* tiennent la place des génitifs *regis*, *hominum*, *Evandri* : s'il en faut conclure que ces mots sont des Pronoms, le catalogue va s'en accroître au delà des vûes & de l'attente de M. Restaut ; mais il faut qu'il rejette son principe, s'il ne veut pas en admettre cette application.

Quand on supprimeroit de ce principe l'idée du génitif, dont M. Restaut avoit besoin dans le cas présent ; quand on s'en tiendrait à l'affertion la plus commune, que les Pronoms sont des mots qui se mettent à la place des noms : il y auroit toujours à répondre à la difficulté faite il y a longtemps par Sanctius (c), & fortifiée depuis par le tour qu'y a donné M. du Marlais (d). Ces deux grammairiens ont judicieusement remarqué que, d'après cette définition, tous les noms employés dans un sens figuré seroient autant de Pronoms, parce que ce seroient des mots mis à la place d'autres noms : ainsi quand on dit *cent voiles* pour *cent vaisseaux*, *voiles* mis pour *vaisseaux* seroit un Pronom. Il faut admettre cette conséquence & introduire la confusion dans toutes les notions grammaticales qu'elle renverse, ou rejeter la définition des Pronoms qui seule autorise cette conséquence.

La source de toutes les méprises est dans la manière dont on s'y est pris pour déterminer les classes de mots : essayons d'une

(c) Minerv.  
l. ij.

(d) Voyez  
suppl. à la  
Gramm. gén.  
II. viij.

autre. Les noms & les Pronoms ont quelque chose de commun , puisqu'ils font dans le discours le même effet , qu'ils ont dans la phrase les mêmes fonctions ; & il paroît que ce caractère commun consiste en ce que les uns comme les autres expriment déterminément les êtres dont on veut parler. Les noms expriment déterminément les êtres , en les désignant par l'idée de leur nature : ce n'est pas la même chose des Pronoms , puisque le même Pronom peut désigner des êtres de diverses natures ; *tu* , par exemple , désigne un homme quand on adresse la parole à un homme ; il désigne un cheval , un chien , un arbre , un ruisseau , le ciel , la terre , la république , un être abstrait , un être réel , la divinité même , selon que le discours est dirigé ; toutes les natures sont indifférentes à la signification de *tu*. Mais *tu* désigne toujours l'être auquel on adresse la parole , quelle qu'en soit la nature ; *je* désigne toujours l'être qui parle ou qui est censé parler ; &c. Nous voilà , si je ne me trompe , sur la bonne voie : les noms expriment des êtres déterminés , en les désignant par l'idée de leur nature ; les *Pronoms* expriment des êtres déterminés , en les désignant par l'idée de leur personne.

Ce mot de *personne* , pour ôter lieu à toute équivoque , a besoin d'être expliqué. Il y a trois relations générales que peut avoir

LIV. II. à l'acte de la parole le sujet de la proposition : car ou il prononce lui-même la proposition dont il est le sujet, ou la parole lui est adressée par un autre, ou il est simplement sujet sans prononcer le discours & sans être apostrophé.

Dans cette proposition : *Je suis le Seigneur ton Dieu*, (e) c'est Dieu qui en est le sujet, & à qui il est attribué d'être le Seigneur Dieu d'Israël ; mais en même temps c'est lui qui produit l'acte de la parole, c'est lui qui prononce le discours. Dans celle-ci : *Dieu, ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde*, (f) c'est encore Dieu qui est le sujet ; mais ce n'est pas lui qui parle, c'est à lui que la parole est adressée. Enfin dans celle-ci : *Dieu a créé l'homme de terre & l'a fait à son image*, (g) Dieu est encore le sujet ; mais il ne parle point, & le discours ne lui est point adressé.

Les grammairiens latins ont donné à ces trois relations générales le nom de *Personnes*. Le mot latin *persona*, qui y répond, signifie proprement le masque que prenoit un acteur, selon le rôle dont il étoit chargé dans une pièce de théâtre ; & ce nom est dérivé de *sonare* (rendre du son), & de la particule ampliative *per*, d'où *personare* (rendre un son éclatant). Bassus, dans Aulu-

(h) *Noë. art. V. vij.* Gelle, (h) nous apprend que le masque étoit construit de manière que toute la tête

en étoit enveloppée , & qu'il n'y avoit d'ouverture que celle qui étoit nécessaire à l'émission de la voix ; qu'en conséquence de la conformation du masque , la voix étoit répercutée par les parois intérieurs & portée avec retentissement vers l'unique issue qui y étoit ménagée , ce qui rendoit les sons plus clairs & plus résonnants. On peut donc dire que sans masque , *vox sonabat* , mais qu'avec le masque , *vox personabat* ; & de là le nom de *persona* donné à l'instrument qui facilitoit le retentissement de la voix , & qui n'avoit peut-être été inventé qu'à cette fin , à cause de la vaste étendue des lieux où l'on représentoit les pièces dramatiques.

Le même nom de *persona* fut employé ensuite pour exprimer le rôle même dont l'acteur étoit chargé ; & c'est une métonymie du signe pour la chose signifiée , parce que la face du masque étoit adaptée à l'âge & au caractère de celui qui étoit censé parler , & que quelquefois c'étoit son portrait même ; ainsi le masque étoit un signe non équivoque du rôle.

C'est dans ce dernier sens de *personnage* ou de *rôle* , que l'on donne en Grammaire le nom de *personnes* aux trois relations dont on vient de parler ; parce qu'en effet ce sont comme autant de rôles accidentels dont les sujets se revêtent , suivant l'occurrence , dans la production de la parole , qui est la re-

**LIV. II.** présentation sensible de la pensée. On appelle *première personne*, la relation du sujet qui parle de lui-même ; *seconde personne*, la relation du sujet à qui l'on parle de lui-même ; *troisième personne*, la relation du sujet dont on parle, qui ne prononce ou qui n'est pas censé prononcer le discours, & à qui il n'est point adressé : & c'est en désignant les êtres par l'idée précise de l'une de ces trois personnes, que les Pronoms expriment, comme les noms, des êtres déterminés, sans être cependant de la même espèce que les noms.

Cette différence, qui distingue en effet les deux espèces, est le juste fondement de ce cri général de toutes les Grammaires, contre lequel s'élève avec une sorte de pitié le grammairien de l'*Année littéraire* : si l'on distingue les Pronoms de la première, de la seconde, & de la troisième personne ; c'est que rien n'est plus raisonnable que de différencier les espèces de Pronoms par les différences mêmes de leur nature commune.

Il est donc faux de dire que les Pronoms ne sont que de simples vicegérants des noms, & que le sujet qu'ils expriment n'est déterminé que par le ressouvenir de la chose nommée : le sujet en est déterminé par l'idée précise de l'une des trois personnes, avec abstraction de la nature du sujet ; mais dans chaque occasion, l'idée de la personne réveille

éveille le souvenir de celle de la nature du même sujet, parce qu'elle est inséparable du sujet. Ainsi quand, au sortir du spectacle, je dis qu'Ariane m'a vivement intéressé; chacun se rappelle l'action pathétique de l'inimitable *Clairon*, quoique je ne l'aye désignée par aucun trait qui lui soit individuellement propre : le rôle dont elle étoit chargée dans la représentation, rappelle nécessairement le souvenir de l'actrice, parce qu'il l'indique individuellement, quoiqu'accidentellement. C'est de la même manière que l'idée du rôle dont est chargé un sujet dans la représentation de la pensée, indique alors ce sujet individuellement & rappelle le souvenir de sa nature propre : mais ce souvenir n'est rappelé qu'accidentellement; parce que le rôle est lui-même accidentel au sujet; & qu'en passant à un autre il réveillera l'idée d'une autre nature.

Il est pareillement faux que les mots *je*, *me*, *moi*, &c. soient les noms, & non les Pronoms, de la première & de la seconde personne : parce qu'aucun de ces mots ne détermine les êtres par l'idée de la nature, en quoi consiste le caractère spécifique des noms; mais qu'ils les déterminent par l'idée de la personne ou du rôle, ce qui est le caractère propre & exclusif des Pronoms.

Quant à l'objection du grammairien de l'*Année littéraire*, que tout mot, excepté

Tome I. S

LIV. II. ceux-ci, appartient à la troisième personne, & qu'il est certain que la troisième personne s'empare de tout ; je crois qu'il peut être de quelque utilité d'en approfondir le véritable sens. Il n'y a point d'être déterminé par un nom, qui ne puisse être le sujet du discours, & chargé conséquemment du troisième rôle ou de la troisième personne : c'est principalement pour cette fin que les noms ont été introduits dans le langage ; il seroit inutile de nommer les êtres, si ce n'étoit pour en parler ; & l'on a plus d'occasions d'en parler sans leur adresser la parole qu'en la leur adressant. Il est donc naturel que tous les noms, sous leur forme primitive, soient du ressort de la troisième personne, & que cette troisième personne s'en empare, puisqu'on veut le dire ainsi. Mais ce n'est pas par l'idée de cette relation personnelle que les sujets nommés sont déterminés dans les noms ; c'est par l'idée de leur nature. Aussi cette disposition primitive des noms, à être de la troisième personne, n'y a pas l'effet d'une propriété essentielle, je veux dire l'immutabilité : les noms, dans le besoin, peuvent se revêtir d'un autre rôle ; le vocatif des noms grecs & des noms latins, est un cas qui ajoute à l'idée primitive du nom, l'idée accessoire de la seconde personne, & jamais la troisième ne pourra s'emparer, par exemple, du nom *Domine*, ni du nom *Κυριε*. (i)

(i) Voyez  
Liv. III. ch.  
v. art. 2.

Il suit évidemment de tout ce qui précède, qu'on ne doit regarder comme des Pronoms, que les mots qui expriment des êtres déterminés par l'idée de leur personne.

Les Pronoms de la première personne sont, en françois, *je*, *me*, *moi* au singulier ; & *nous* au pluriel.

Ceux de la seconde sont *tu*, *te*, *toi* au singulier ; & *vous* au pluriel.

Pour la troisième personne, il y a deux espèces de Pronoms dans notre langue ; l'un *direct*, & l'autre *réfléchi*.

Le Pronom *direct* est celui qui détermine directement & simplement les êtres par l'idée de la troisième personne : c'est *il*, *elle*, & *lui* au singulier ; *ils*, *eux*, *elles*, & *leur* au pluriel.

Le Pronom *réfléchi* est celui qui détermine les êtres par l'idée de la troisième personne, avec l'idée accessoire de réflexion ou de réaction sur le même objet ; c'est *se* & *soi* pour les deux nombres.

Remarquez qu'il auroit pu arriver qu'il y eût aussi des Pronoms réfléchis des deux premières personnes, puisque les sujets de l'une & de l'autre peuvent être envisagés sous les mêmes aspects que ceux de la troisième ; par exemple, *je me flatte*, *tu te vantes*, *vous vous promenez*, &c. Mais l'usage n'introduit guères de choses superflues dans les langues ; & les Pronoms réfléchis

LIV. II. des deux premières personnes ne pourroient servir à rien : il n'y a que le sujet qui parle ou qui est censé parler de lui-même , qui soit de la première personne ; il n'y a que le sujet à qui l'on parle de lui-même , qui soit de la seconde ; cela est sans équivoque : mais tous les différents objets dont on parle sont de la troisième ; & il étoit raisonnable qu'il y eût un Pronom de cette personne qui marquât nettement l'identité avec le sujet de la proposition , telle que *se* & *soi*. Aussi ce Pronom a-t-il été adopté partout.

Il n'en est pas de même du Pronom direct ; & c'est pour cela que j'ai dit , qu'il y a deux sortes de Pronoms de la troisième personne *dans notre langue* , afin qu'on n'aille pas croire que ce soit la même chose dans tous les idiômes. Les Latins , par exemple , n'ont point de Pronom direct ; ils n'ont que le réfléchi *sui* , *sibi* , *se*. La raison en est que , le Pronom direct étant surtout destiné à présenter sous le rôle de la troisième personne le sujet de la proposition , un mot exprès pour cela seroit superflu dans une langue qui désigne toujours ce point de vûe sans équivoque par les terminaisons de ses verbes : *amat* , *amabit* , *amentur* , *audiebat* , *audient* , *audientur* , &c. supposent toujours , & sans incertitude à cet égard , un sujet de la troisième personne. Ce n'est pas la même chose parmi nous : *aime* , *ouvre* , *fasse* , *vienne* , &c.

servent également pour la première & pour la troisième personne ; *aimois , ouvris , fais , viendrois ,* &c. servent également pour la première & pour la seconde : il n'y a que l'énonciation expresse des Pronoms qui puisse lever ces équivoques.

Je m'attends bien que les rudimentaires me citeront *is , ea , id ; hic , hæc , hoc ; ille , illa , illud ; iste , ista , istud ;* &c. Mais que puis-je dire à ceux qui n'ont d'autre raison de regarder ces mots comme des Pronoms, si ce n'est que tous les rudiments le disent ainsi ? Je me contenterai de leur demander comment ils peuvent concevoir qu'*ille* soit un Pronom de la troisième personne dans ce premier vers de l'Enéide, *Ille ego qui quondam ,* &c.

Tout le monde fait que les livres latins sont pleins d'exemples où ces mots sont en concordance de genre, de nombre, & de cas avec des noms qu'ils accompagnent ; ce qui, comme on le verra par la suite, est un caractère propre aux adjectifs. Si on les trouve quelquefois employés seuls, c'est par ellipse ; & la concordance à laquelle ils demeurent soumis, même dans ces occasions, décèle assez leur nature, leur fonction, & leur relation à un sujet déterminé auquel ils sont actuellement appliqués, quoiqu'il ne soit pas expressément énoncé.

On peut objecter qu'il en est de même

LIV. II. de notre Pronom direct, *il* pour le masculin, *elle* pour le féminin, qui d'ailleurs vient du latin *ille*, *illa*. Mais il est aisé de répondre solidement à cette objection.

Premièrement, on n'a jamais employé notre *il* & notre *elle* comme un adjectif joint à quelque nom par apposition ; jamais on n'a dit en françois *il moi*, *il je*, comme on dit en latin *ille ego* ; ni *il homme*, *elle femme*, comme *ille vir*, *illa mulier*. Puisque *il* & *elle* ne peuvent être joints aux noms par apposition, & que c'est, comme on le verra bientôt, la principale destination des adjectifs ; on ne doit donc pas les regarder comme des adjectifs.

Secondement, les noms en anglois n'ont point de genres, & avec raison, puisque les adjectifs y sont constamment indéclinables ; cependant il y a un Pronom direct de la troisième personne pour le masculin, qui est *hè*, *him*, & un pour le féminin, qui est *shè*, *her*. Il en est en françois comme en anglois de cette distinction : comme toutes sortes d'objets peuvent être à la troisième personne, c'est uniquement pour lever l'incertitude des applications, que l'idée principale du Pronom est modifiée par l'idée accessoire du genre, qui tient jusqu'à certain point à la nature des êtres ; & la concordance grammaticale n'y a influé en rien.

Troisièmement, quoique notre *il* & notre

*elle* viennent du latin, *ille*, *illa*, ce n'est pas à dire pour cela qu'ils en ayent conservé le sens & la nature : toutes les langues prouvent en mille manières que des mots de diverses espèces & de significations très-différentes ont une même racine.

Quelques grammairiens font deux classes de nos Pronoms, vus sous un autre aspect ; ils nomment les uns *personnels*, & les autres *conjonctifs*.

Les Pronoms *personnels* de la première personne ; selon M. Restaut, sont *je* & *moi* pour le singulier, & *nous* pour le pluriel : ceux de la seconde personne sont *tu* & *toi* pour le singulier, & *vous* pour le pluriel : ceux de la troisième personne sont *il*, *lui*, & *elle* pour le singulier ; *ils*, *eux*, & *elles* pour le pluriel ; & *soi* pour les deux nombres. Les Pronoms *conjonctifs* de la première personne sont *me* pour le singulier, & *nous* pour le pluriel : ceux de la seconde personne sont *te* pour le singulier, & *vous* pour le pluriel : ceux de la troisième personne sont *lui* pour le singulier, *leur* pour le pluriel, & *se* pour les deux nombres.

Tous les Pronoms indistinctement déterminent les êtres par l'idée précise d'une personne, ils sont tous *personnels* ; & dès là ils doivent tous perdre cette dénomination, qui n'ajouteroit rien à celle de *Pronoms* : les distinguer en personnels & con-

Liv. II. *jonctifs* ; c'est donner à entendre que les premiers seulement sont personnels, & poser par conséquent une distinction fautive & abusive. M. Restaut devoit d'autant moins l'adopter, qu'il commence l'article des prétendus Pronoms conjonctifs par une définition qui les rappelle nécessairement aux personnels : » Ce sont, dit-il, des Pronoms qui se mettent ordinairement pour les cas des Pronoms personnels. «

Une distinction doit prévenir toute confusion, en assignant à chaque individu la classe qui lui convient. Pourquoi trouve-t-on donc les mêmes mots *nous*, *vous*, *lui* dans les deux classes dont il s'agit ? Un même mot, pris dans le même sens spécifique, ne sauroit appartenir à deux différentes classes.

La dénomination de *conjonctifs* donnée aux Pronoms de la seconde classe, n'est pas plus heureusement trouvée que la distinction même. C'est, dit-on, parce qu'on les joint toujours à quelque verbe dont ils sont le régime. Mais on pourroit dire de même que *je*, *tu*, *il*, *elle*, *ils*, & *elles* sont conjonctifs, parce qu'on les joint toujours à quelques verbes dont ils sont le sujet ; & qu'il en est de même de *moi*, *toi*, & *soi*, parce qu'on les joint toujours à quelque préposition, exprimée ou sousentendue, dont ils sont le complément : car le sujet n'est pas moins joint au verbe, ni le complément à

la préposition, que le régime au mot qui le régit. D'ailleurs la dénomination de *conjonctif* n'a pas le sens qu'on lui donne ici. Ce qui est joint à un autre doit s'appeler *adjoint* ou *conjoint* ; & c'est ainsi qu'en a usé le P. Buffier à l'égard des Pronoms mêmes dont il s'agit (1) ; & l'on doit appeler *conjonctif*, non ce qui est joint, mais ce qui sert à joindre ; c'est le sens que l'usage a donné à ce mot d'après l'étymologie. (3.)

(1) Gramm.  
fr. n°. 387.

Tous les autres mots qu'il a plu aux grammairiens d'insérer dans le catalogue des Pronoms, n'y ont été admis qu'en conséquence de l'idée fautive que l'on s'étoit formée de cette partie d'oraison. Je remarquerai en leur lieu les adjectifs & les adverbes que l'on avoit ainsi déplacés : je vais reconnoître ici les noms pris fausement pour des Pronoms, sans suivre aucun autre ordre que celui de l'alphabet.

**AUTRUI.** La signification du nom *hom-*

(3) Tous les mots terminés en latin par *ivus*, *ivus*, *ivum*, & en françois par *if*, *ve*, paroissent avoir tiré cette terminaison de *juvare* (aider). Le sens général de tous ces mots confirme cette conjecture : *augmentatif*, qui sert à augmenter ; *adjectif*, qui sert à ajouter ; *conjonctif*, qui sert à joindre ; *diminutif*, qui sert à diminuer ; *palliatif*, qui sert à couvrir, à cacher, comme un manteau (*pallium*) ; &c. On trouve dans tous l'idée de service, de *juvare*.

LIV. II. *me* y est évidemment renfermée & modifiée par l'idée d'*autre* : ainsi quand on dit, *ne faire aucun tort à AUTRUI, ne desirez pas le bien d'AUTRUI* ; c'est comme si l'on disoit, *ne faire aucun tort à UN AUTRE HOMME ou aux AUTRES HOMMES, ne desirez pas le bien d'UN AUTRE HOMME ou des AUTRES HOMMES*. Ce mot doit donc être de même nature que le nom *homme*, nonobstant l'idée accessoire rendue par *autre* ; & il est nécessairement de la même classe, par la raison même que l'un se met pour l'autre. Car outre que je crois avoir suffisamment montré que l'essence des Pronoms ne consiste point à pouvoir être mis pour les noms ; je pense que l'intérêt de la clarté, nécessaire à tout discours, exige que les mots ne puissent y être remplacés que par d'autres mots homogènes.

*CECI* & *CELA* sont deux noms démonstratifs qui signifient *cette chose-ci* & *cette chose-là* ; de sorte que le premier désigne une chose présente ou plus prochaine, & le second une chose absente ou plus éloignée : mais il est certain que dans tous deux l'idée de *chose* est la principale, & que celles de démonstration & de distinction ne sont qu'accessaires. *CECI est bon, CELA est meilleur* ; c'est-à-dire, *CETTE CHOSE-CI est bonne, CETTE CHOSE-LA est meilleure*.

*ON*. C'est encore un nom qui signifie

*homme*, de l'aveu même de ceux qui le regardent comme Pronom. » Il y a lieu de croire, » selon M. Restaut (k) qu'il s'est formé par (k) Chap. V. art. j, » abbréviation ou par corruption de celui » d'*homme* : ainsi lorsque je dis *ON étudie*, » *ON joue*, *ON mange*, c'est comme si je » disois *homme étudie*, *homme joue*, *homme » mange*. Je fonde cette conjecture sur deux » raisons : 1<sup>o</sup>. sur ce que dans quelques langues étrangères, comme en italien, en » allemand, & en anglois, on trouve les » mots qui signifient *homme* employés au » même usage que notre *on* : 2<sup>o</sup>. sur ce que » *on* reçoit quelquefois l'article..... *le* avec » l'apostrophe, comme le nom *homme* : ainsi » nous disons *l'ON étudie*, *l'ON joue*, *l'ON » mange*, sans doute parce qu'on disoit autrefois *l'homme étudie*, *l'homme joue*, *l'homme » me mange*. » Ce que dit ici M. Restaut de l'italien, de l'allemand, & de l'anglois, est prouvé dans la *Grammaire françoise* de l'abbé Regnier l'un de ses guides. (l) Comment (l) In-12. p. 245. in 4<sup>o</sup>. p. 258. M. Restaut, qui vouloit donner des *Principes raisonnés*, s'en est-il tenu simplement aux raisonnements des maîtres qu'il a consultés, sans pousser le sien jusqu'à conclure que notre *on* est un synonyme du nom *homme* ? Il l'est en effet pour les cas où l'on ne veut indiquer que l'espèce, comme *on naît pour mourir* ; ou une partie vague des individus de l'espèce, comme *on nous écoute*.

LIV. II.

**PERSONNE.** De tous les noms qu'il a plu à nos grammairiens de prendre pour des Pronoms, il n'y en avoit peut-être aucun qui dût moins les tromper que celui-ci. Nous disons en françois, *une PERSONNE m'a dit* ; & nul homme ne pense que le mot *personne* soit ici un Pronom : c'est un nom généralement reconnu, qui signifie *un homme déterminé en soi mais qu'on ne détermine pas dans le discours*. On n'imagine pas plus qu'il y ait un Pronom dans cette phrase, *aucune PERSONNE de marque ne l'a dit* ; & l'on a raison. Comment peut-il donc se faire que le même mot, non seulement quant au matériel mais quant au sens, soit tout à coup métamorphosé en Pronom dans cette autre phrase, si approchante de la précédente, *PERSONNE ne l'a dit* ? N'est-il pas évident que c'est ici le même nom, employé sans article, afin qu'il soit pris dans un sens indéterminé ou général ? N'est-ce pas la même tournure que dans cette autre phrase, *AME qui vive ne le sait* ? Mais on ne s'avisera jamais de croire que le mot *ame* cesse ici d'être un nom pour devenir Pronom : on ne doit donc pas plus le dire du nom *personne*, quand il est employé dans des circonstances pareilles & sous la même analogie. C'est d'ailleurs, dans ce cas-là même & avec la négation, le correspondant exact du *nemo* des latins ; mais *nemo* est visible-

ment une contraction de *ne homo*, dans le développement de laquelle on voit sensiblement le nom *homo* : jugez de *personne* par son correspondant, & trouvez, si cela se peut, comment *personne* est un Pronom.

**QUICONQUE.** C'est un mot équivalent à *tout homme qui* : l'idée d'*homme* est évidemment la principale ; *tout* n'énonce qu'une idée accessoire & qui suppose celle d'*homme* ; *qui* indique reduplicativement la même idée d'*homme* & avec conjonction, pour ajouter à *tout homme* une proposition incidente déterminative : *quiconque*, par son idée principale, est donc un nom ; & par les idées accessoires, c'est un nom conjonctif. *Je le dis à QUICONQUE veut l'entendre*, c'est-à-dire, *je le dis à tout homme qui veut l'entendre*. Les grammairiens avoient jugé que *qui* étoit un Pronom ; il falloit bien en faire un de *quiconque*, qui en est dérivé. Mais moi, je crois également faux & le principe & la conséquence : *qui* est un adjectif ; (m) & j'ai déjà fait voir que la dérivation ne prouve point identité d'espèce entre le radical & le dérivé.

(m) Voyez le Ch. III. Art. ij.

**QUOI.** C'est un autre nom conjonctif, équivalent à *quelle chose*, ou à *laquelle chose* : il est évident que l'idée de *chose* est dans ce développement la principale ; & que l'idée de démonstration, aussi bien que celle de conjonction, lui sont subordonnées. *Je*

LIV. II. *ne sais à QUOI vous pensez, de QUOI parlez-vous ? c'est-à-dire, je ne sais à QUELLE CHOSE vous pensez, de QUELLE CHOSE parlez-vous ?*

(n) Diction.  
étymol. de  
*Ménage*, au  
mot RIEN.

*RIEN*. Il en est de *rien* à l'égard des choses, comme de *personne* à l'égard des hommes, dans le cas où celui-ci a été pris pour un Pronom. *Rien* vient du latin *rem* (chose), prononcé d'abord par la voyelle nasale comme *rein*, ainsi qu'on le prononce encore dans plusieurs patois de la France ; l'*i* s'y est ensuite introduit comme dans *miel*, *fiel* venus des mots latins *mel*, *fel*. (n) Cette origine du mot en décide la classe, & sa nature est confirmée par le sens : *rien* est équivalent à *aucune chose* ; & quand on dit *RIEN n'est moins éclairci que la Grammaire*, c'est comme si l'on disoit *AUCUNE CHOSE n'est moins éclaircie que la Grammaire*, ou même plus simplement, *CHOSE n'est moins éclaircie que la Grammaire*. *Rien* est donc un nom comme son synonyme *chose*, à moins qu'on ne trouve encore quelque fausse raison pour faire de *chose* un Pronom comme on en a fait un de *rien* ; ce qui me paroît difficile.

Ce détail, minutieux en apparence, où je suis entré sur les prétendus Pronoms de notre langue, n'a pas uniquement pour objet notre Grammaire particulière ; j'y ai envisagé la Grammaire générale & toutes les

langues. On a , presque partout , regardé CH. II.  
comme des Pronoms , les mots correspon-  
dants de ceux que j'ai examinés ici ou dont  
je remets ailleurs l'examen : il est facile d'y  
appliquer les mêmes remarques ; & cette  
application est d'autant plus nécessaire , qu'on  
ne doit compter sur la clarté d'aucune mé-  
thode d'enseignement , qu'autant que cha-  
que chose y sera vue à sa place.

---

## CHAPITRE III.

### *Des Adjectifs.*

---

**Q**UOIQUE nos connoissances soient essen- CH. III.  
ciellement fondées sur des idées particuliè-  
res & individuelles , elles supposent pour-  
tant & elles amènent même des vûes & des  
idées générales.

Généraliser une idée , c'est la séparer , par  
la pensée , de toutes les autres auxquelles  
elle se trouve associée dans tel ou tel indi-  
vidu , afin de la considérer à part & de la  
mieux approfondir. C'est au moyen de cette  
espèce de mécanisme que l'on remonte de  
l'individu au genre suprême , par une sorte  
de gradation que l'on nomme ascendante ;  
*médor* , *chien* , *brute* , *animal* , *substance* ,  
*être*. L'idée de *médor* renferme nécessaire-

**Liv. II.** rement plus d'attributs que l'idée spécifique de *chien* ; parce que tous les attributs de l'espèce conviennent à l'individu , qui a de plus ses attributs propres & individuels : par une raison semblable , & que l'on peut appliquer à chaque degré de cette progression , l'idée de *chien* renferme plus d'attributs que l'idée générique de *brute* ; parce que tous les attributs du genre conviennent à l'espèce , & que l'espèce a de plus ses attributs différentiels & caractéristiques , incommunicables aux autres espèces comprises sous le même genre.

La gradation ascendante de l'individu à l'espèce , de l'espèce au genre prochain , de celui-ci au genre plus éloigné , & successivement jusqu'au genre suprême , est donc une véritable décomposition d'idées , que l'on simplifie par l'abstraction , afin de les mettre plus à la portée de l'esprit , en les débarrassant de toute complication. C'est la méthode d'analyse , qui nous procure ainsi des idées élémentaires , que l'on peut appeler simples par rapport à nous : le nombre n'en est pas , à beaucoup près , si prodigieux que celui des diverses combinaisons qui peuvent en résulter , & qui caractérisent les espèces subalternes & les individus ; par là elles peuvent devenir l'objet d'une nomenclature générale , & qui soit à la portée de tous les hommes.

La gradation descendante du genre supérieur à l'espèce prochaine, de celle-ci à l'espèce la plus éloignée, & successivement jusqu'aux individus, est au contraire une véritable composition d'idées que l'on réunit par la pensée, pour les rapprocher davantage de la vérité & de la nature. C'est la méthode de synthèse, au moyen de laquelle, en rapprochant les unes des autres les idées élémentaires & générales, nous parvenons à composer les idées moins générales, & même les individuelles que présente la nature & qui entrent dans le système de nos connoissances.

Nos mots sont donc comme les résultats de la décomposition analytique des idées ; ce sont les signes sensibles des idées élémentaires. Nos phrases, qui rapprochent souvent plusieurs mots pour l'expression d'une seule idée totale, sont autant d'opérations synthétiques qui nous ramènent aux idées plus composées & à la nature des choses, & qui par conséquent donnent à nos discours plus de justesse, en en faisant des images plus vraies. Les noms appellatifs & les autres mots généraux, combinés entre eux comme les idées simples qu'ils représentent, nous donnent la représentation exacte des idées les plus complexes.

On prend d'abord un nom appellatif, afin de fixer l'attention de l'esprit sur l'idée

LIV. II. de la nature commune à laquelle on veut rapporter l'être dont on doit parler ; on ajoute ensuite à ce nom appellatif un mot qui désigne un être quelconque par une idée précise , à la vérité , mais générale , accidentelle , & applicable à plusieurs natures. Par exemple , au lieu de dire simplement *homme* ; on dit *homme pieux* , *homme impie* , *homme savant* , *homme ignorant* , ou bien *cet homme* , *deux hommes* , *plusieurs hommes* , &c. Les mots *pieux* , *impie* , *savant* , *ignorant* , désignent des êtres quelconques par les idées précises de *piété* , d'*impiété* , de *savoir* , d'*ignorance* , mais qui sont accidentelles à la nature d'*homme* & également applicables à toute autre nature : les mots *cet* , *deux* , *plusieurs* , désignent aussi des êtres quelconques par des idées qui sont précises , mais qui sont encore plus accidentelles à la nature d'*homme* & à toute autre , & par là plus généralement applicables à quelque nature que ce soit.

C'est sur ce mécanisme métaphysique qu'est fondée la nécessité des *Adjectifs* , espèce de mots ainsi nommés d'*adjec-tum* , supin d'*adjicere* (ajouter) ; en sorte qu'*adjectivus* (adjectif) signifie proprement *qui sert à ajouter*. C'est caractériser très-bien la distinction de cette espèce de mots , puisqu'ils servent en effet à modifier les noms appellatifs , en ajoutant à l'idée de la nature com-

muné qu'ils énoncent. quelque autre idée accidentelle. CH. III.

Les *Adjectifs* sont donc des mots qui expriment des êtres indéterminés, en les désignant par une idée précise, mais accidentelle à la nature commune déterminément énoncée par les noms appellatifs auxquels on les joint.

Les noms propres expriment des natures individuelles, que l'analyse n'a pas décomposées, & auxquelles par conséquent la synthèse n'a rien à ajouter : la méthode synthétique n'est chargée que de combiner les idées élémentaires & générales ; & voilà pourquoi les Adjectifs ne s'ajoutent qu'aux noms appellatifs. Mais ces Adjectifs, n'exprimant les êtres que d'une manière indéterminée, n'ont un sens décidé qu'autant qu'ils sont effectivement appliqués à quelque nom appellatif, qu'ils supposent essentiellement. Or il n'y a que deux choses qui puissent être modifiées dans la signification des noms appellatifs, savoir la compréhension & l'étendue : de là deux espèces générales d'Adjectifs, que j'appellerai *Adjectifs physiques* & *Articles*.

## ARTICLE I.

*Des Adjectifs physiques.*

Les *Adjectifs physiques* sont ceux qui ajoutent à la compréhension du nom appellatif, une idée accessoire qui devient partielle dans l'ensemble. Tels sont les Adjectifs *pieux*, *rond*, *semblable* : car quand on dit, par exemple, *homme pieux*, *vase rond*, *figures semblables*, on énonce des idées totales, qui renferment dans leur compréhension plus d'attributs partiels que n'en comprennent les simples idées énoncées par les noms appellatifs *homme*, *vase*, *figures* ; la compréhension du premier exemple, outre tous les attributs qui constituent la compréhension du nom *homme*, renferme encore l'attribut partiel de *piété* désigné par l'Adjectif *pieux* ; dans le second exemple, outre les attributs propres à la compréhension du nom *vase*, la totalité renferme encore l'attribut partiel de *rondeur* exprimé par l'Adjectif *rond* ; enfin dans le troisième exemple, outre les idées partielles qui constituent la compréhension du nom *figures*, la compréhension totale renferme encore l'idée partielle de *similitude* ajoutée au tout par l'Adjectif *semblables*.

Je donne à ces Adjectifs le nom de *Physiques*, du grec *φυσικα*, *natura* ; parce qu'ils

expriment une idée partielle de la nature totale énoncée par l'ensemble de l'Adjectif avec le nom appellatif.

Par la dénomination d'*Adjectifs physiques*, je n'entends donc pas les mêmes que M. du Marçais a distingués par ce nom : il ne le donne (o) qu'à ceux qui désignent par l'idée précise de quelqu'une des impressions que font immédiatement sur nos sens les objets physiques, comme *blanc, rouge, carré, rond, doux, amer, dur, moux, sec, humide, chaud, froid, &c.* Par opposition, il nomme *métaphysiques* les Adjectifs qui désignent par l'idée précise d'une qualité qui n'est que le résultat de quelque considération de notre esprit à l'égard des êtres, comme *premier, second, dernier, grand, petit, différent, pareil, semblable, parfait, beau, nécessaire, utile, possible, bien, &c.*

(o) Encyclop. au mot  
ADJECTIF.

Une sorte de Philosophie peut s'accommoder peut-être de cette distinction ; mais je ne crois pas qu'elle puisse être d'aucune utilité dans la Logique grammaticale, ni servir en aucun cas à rendre raison des usages de cette partie d'oraison. Tous les Adjectifs que je viens de citer, & en général tous ceux qui servent à ajouter une idée accessoire à la compréhension du nom appellatif auquel on les joint, sont pour moi des Adjectifs physiques ; & je ne les distingue que de ceux qui, sans modifier la compré-

LIV. II. hension , déterminent seulement l'étendue d'une manière ou d'une autre. On sent bien que cette distinction tient à la nature des noms appellatifs , pour lesquels sont faits les Adjectifs : & l'on verra bien par la suite qu'elle n'est pas sans utilité.

Il est essentiel de remarquer que , dans toutes les langues , les Adjectifs physiques ont la propriété d'être quelquefois pris *substantivement* , c'est-à-dire , à la manière des noms : » ce qui ne peut arriver , dit M. du (p) Trop. » Marfais , (p) que parce qu'il y a alors III. j. » quelque autre nom sousentendu qui est » dans l'esprit : par exemple , le *VRAI* per- » suade , c'est-à-dire , *ce qui est vrai* , l'être » vrai , ou *la vérité* ; le *TOUT-PUISSANT* » vengera les *FOIBLES* qu'on opprime , c'est- » à-dire , *Dieu* , qui est tout-puissant , ven- » gera les hommes foibles. «

Il me semble que cette explication n'a pas toute la justesse qu'on a droit d'attendre de notre grammairien philosophe. Quand un Adjectif physique est employé seul dans une phrase , si on le rapporte à quelque nom sousentendu qu'on a dans l'esprit , il est évident qu'alors il est véritablement employé comme Adjectif , qu'il exprime en soi un être d'une nature indéterminée , lequel , dans le cas présent , est déterminé accidentellement par l'application actuelle de l'Adjectif au nom sousentendu ;

l'Adjectif n'est donc pas pris alors, comme on dit, *substantivement*. Ainsi dans cette phrase ; *le TOUT-PUISSANT vengera les foibles*, les deux Adjectifs *tout-puissant* & *foibles* demeurent purs & véritables Adjectifs, parce que l'on sousentend nécessairement avec l'un le nom *Dieu*, & avec l'autre le nom *hommes*, que l'on a dans l'esprit, comme si l'on disoit, *le Dieu tout-puissant vengera les hommes foibles*.

Il est cependant des cas où les Adjectifs physiques deviennent véritablement noms : c'est lorsqu'on s'en sert comme de mots propres à exprimer d'une manière déterminée la nature des êtres dont on veut parler, & dont on ne veut parler que relativement à l'idée qui constitue la signification propre de ces Adjectifs, abstraction faite de toute autre nature. C'est effectivement en cela que consiste la notion des noms ; mais pour cela même il seroit inutile & déraisonnable de prétendre qu'il y eût aucun autre nom de sousentendu.

Que je dise, par exemple, *une VRAIE définition est le germe de toutes les connoissances possibles sur l'objet défini ; ce discours est VRAI* : l'Adjectif *vrai* demeure Adjectif, parce qu'il énonce une idée qui, dans ces exemples, doit être ajoutée à celle de ce qu'on y appelle *discours* & *définition*, laquelle n'est que partielle dans la nature to

LIV. II. tale que l'on y exprime , & que cette idée ajoutée demeure applicable à toute autre chose selon l'occurrence , à une *nouvelle* , à un  *récit*  , à un  *système*  , &c.

Mais dans le premier exemple de M. du Marfais, le  *VRAI persuade*  , le mot  *vrai*  est un véritable nom , parce qu'il exprime déterminément une espèce d'être , qu'il désigne par l'idée de sa nature : la nature de l'espèce d'être à laquelle on attribue de  *persuader*  , c'est la  *vérité*  ; mais il n'est pas plus raisonnable de substituer dans cette phrase la  *vérité*  à le  *vrai*  , que de substituer  *l'humanité*  à  *l'homme*  dans celle-ci,  *l'homme est sociable*  , quoique la nature de l'être auquel on attribue d'être sociable, soit  *l'humanité* . C'est qu'il y a entre le  *vrai*  & la  *vérité*  la même différence qu'entre  *l'homme*  &  *l'humanité*  : les deux noms  *vérité*  &  *humanité*  expriment d'une manière abstraite la nature des deux espèces d'êtres énoncées par les noms concrets  *vrai*  &  *homme*  ; le  *vrai*  est le suppôt de la  *vérité*  , &  *l'homme*  est le suppôt de  *l'humanité* .

En général, ce n'est jamais quand il s'agit des êtres animés , que l'on peut dire qu'un Adjectif est pris substantivement ; & la preuve en est , que ces Adjectifs suivent toujours le genre & le nombre des noms dont ils paroissent tenir la place , & en rappellent ainsi le souvenir. Ainsi en françois ,

*l'Éternel, le Tout-puissant* sont pour *le* (Dieu) *éternel, le* (Dieu) *tout-puissant* ; *le sage, les savants, les élus*, pour *l'*(homme) *sage, les* (hommes) *savants, les* (hommes) *élus* ; *une mariée, une prude, une dévote*, c'est-à-dire, *une* (femme) *mariée, une* (femme) *prude, une* (femme) *dévote* ; *faire le beau ou la belle, l'important ou l'importante*, c'est-à-dire, *faire l'*(homme) *beau ou la* (femme) *belle, l'*(homme) *important ou la* (femme) *importante*.

J'avoue qu'en pareil cas l'Adjectif est quelque fois accompagné d'un autre Adjectif, qui paroît le modifier comme il modifieroit un nom appellatif. C'est une imitation de la syntaxe des noms, dont l'Adjectif modifié paroît tenir la place : au fond l'Adjectif modificatif ne fait sur l'autre que l'office d'adverbe ; *un véritable SAGE, une fausse DÉVOTE*, c'est *un* (homme) *véritablement sage, une* (femme) *faussement dévote*.

Quand même l'Adjectif ne se rapporteroit à aucun être animé, dès qu'il énonce un attribut propre à une classe déterminée d'êtres que l'on peut désigner par un nom appellatif, il doit toujours être réputé Adjectif. Ainsi *le FORT de l'épée, le TRANCHANT du rasoir, les ACIDES de l'estomac, les PURGATIFS, deux PARALLÈLES, une PERPENDICULAIRE, une ANTIQUE*, c'est *l'*(endroit) *fort de l'épée, le* (côté) *tranchant*

LIV. II. *d'un rasoir, les (sucs) acides de l'estomac, les (remèdes) purgatifs, deux (lignes) parallèles, une (ligne) perpendiculaire, une (statue ou médaille) antique.*

L'Adjectif n'est donc véritablement pris substantivement, que quand il énonce une idée qui peut effectivement être actuellement appliquée à des êtres de différentes espèces, que l'on pourroit désigner par différents noms appellatifs ; mais que l'on fait réellement abstraction de tous ces êtres, & que l'on n'envisage que le point de vûe commun qui caractérise la signification de l'Adjectif ; comme quand on dit, *le VRAI persuade, l'HONNÊTE doit être préféré à l'AGRÉABLE & à l'UTILE* : la première proposition est vraie d'un *récit*, d'un *système*, d'un *argument*, d'un *geste*, d'un *repentir*, d'une *tristesse*, d'un *désir*, d'un *soupir*, &c. ; mais elle ne désigne déterminément aucun de ces objets, elle en fait abstraction, & ne présente ce dont elle parle que comme un être dont l'essence est la *vérité* : c'est la même chose de la seconde proposition par rapport à ce qui y est appelé *honnête*, *agréable*, *utile* ; & c'est ainsi qu'il faut entendre ce

(q) *Art.* vers d'Horace, (q)  
poët. v. 343.

*Omne tulit punctum qui miscuit UTILE DULCI.*

L'Adjectif pris substantivement fait donc envisager les êtres auxquels il peut conve-

nir , sous le point de vûe qui constitue sa signification propre ; & l'idée qu'il exprime devient l'idée de la nature commune à tous ces êtres , au moins dans la proposition dont il s'agit , parce que l'attribut qui y est énoncé ne leur convient qu'en vertu de cette nature commune.

Comme il y a des Adjectif qui se transforment quelquefois en noms , on a cru remarquer qu'au contraire certains mots reçus généralement pour noms sont de véritables Adjectifs. » Il y a ,<sup>1</sup> dit Lancelot ( r ) une  
 » autre sorte de noms qui passent pour sub-  
 » tantifs , quoiqu'en effet ils soient Adjectifs ,  
 » puisqu'ils signifient une forme accidentelle ,  
 » & qu'ils marquent aussi un sujet auquel  
 » convient cette forme : tels sont les noms  
 » de diverses professions des hommes , com-  
 » me *Roi* , *Philosophe* , *Peintre* , *Soldat* , &c.  
 » Et ce qui fait que ces noms passent pour  
 » substantifs , c'est que ne pouvant avoir pour  
 » sujet que l'homme seul , au moins pour  
 » l'ordinaire & selon la première imposition  
 » des noms , il n'a pas été nécessaire d'y  
 » joindre leur substantif , parce qu'on l'y peut  
 » sousentendre sans aucune confusion , le rap-  
 » port ne s'en pouvant faire à aucun autre ;  
 » & par là ces mots ont eu dans l'usage ce  
 » qui est particulier aux substantifs , qui est  
 » de subsister seuls dans le discours. «

( r ) Gramm.  
 gén. II. ij.

Si la remarque du savant Lancelot étoit

LIV. II. vraie, elle n'iroit pas moins qu'à faire passer de la classe des noms dans celle des Adjectifs, tous les noms appellatifs. Ils signifient tous une forme accidentelle au genre supérieur, & marquent tous un sujet auquel convient cette forme. Il en est, par exemple du nom *homme* à l'égard d'*animal*, du nom *animal* à l'égard de *substance*, &c. comme des mots *Roi*, *Peintre*, *Philosophe*, *Soldat* à l'égard du nom *homme* : de même que la *royauté*, la *profession de peindre*, la *philosophie*, le *métier des armes*, sont des formes accidentelles pour l'*homme* en général ; de même aussi l'*humanité* est une forme accidentelle pour l'*animal* en général, l'*animalité* une forme accidentelle pour la *substance* en général, parce que les caractères de l'espèce sont accidentels au genre, qui en fait abstraction : de même que les mots *Roi*, *Peintre*, *Philosophe*, *Soldat* marquent confusément un *homme* comme sujet des formes qu'ils énoncent clairement ; de même aussi le nom *homme* marque confusément un *animal* comme sujet de la forme spécifique qu'il exprime clairement, & le nom *animal* marque confusément une *substance* comme sujet de la forme clairement énoncée par sa signification propre.

Or il est évident qu'il n'y a point de noms appellatifs, dont on ne puisse raisonner comme on vient de faire des noms *homme*,

*animal, substance* ; & par conséquent il n'y en a point , qu'on ne fît passer dans la classe des Adjectifs : ce qui seroit contre l'usage de toutes les langues connues , & conséquemment contre les vrais principes de la Grammaire générale.

Je dis l'usage de toutes les langues , parce que l'unanimité des temps & des nations est , ce me semble , en fait de langage , la preuve la plus sûre. Or il n'y a en effet aucune langue où il ne se trouve des noms qui déterminent les êtres par l'idée générale d'une nature commune à plusieurs , & qui suivent des règles de syntaxe toutes différentes de celles qui règlent l'emploi des Adjectifs.

Dans les idiomes , par exemple , qui ont admis la distinction des genres , les noms appellatifs n'ont communément qu'une forme générique & un seul genre , à la différence des Adjectifs qui , pour l'ordinaire , ont autant de formes particulières que de genres. Dans les idiomes qui déclinent par cas , si la différence des genres n'est quelquefois pas marquée au nominatif des Adjectifs , elle reparaît dans les cas obliques : ainsi l'Adjectif latin *felix* n'a que cette terminaison au nominatif pour les trois genres ; mais il fait à l'accusatif *felicem* pour le masculin & le féminin , & *felix* pour le neutre.

C'est assurément une suggestion de la na-

Lrv. II. ture, & conséquemment la force de la vérité, qui a réglé partout une différence si propre à décider la question présente.

Tout mot destiné par l'usage d'une langue à exprimer une nature commune, avec une étendue d'une latitude fixe & une compréhension susceptible d'augmentation par le moyen des Adjectifs; tout mot, dis-je, de cette espèce est un nom appellatif; & ces caractères se reconnoissent, dans les langues qui ont admis des genres, par l'unité & l'invariabilité du genre de ces mots.

Tout mot destiné par l'usage d'une langue à être ajouté à un nom appellatif, & à présenter comme accessoire à sa compréhension l'idée particulière que ce mot exprime, est un Adjectif physique; & ces caractères, dans les langues qui ont admis des genres, se reconnoissent par la diversité des terminaisons génériques accordées à la plûpart de ces mots, & dans presque toutes, par la concordance en nombre.

L'opinion de P. R. sur la nature de quelques noms appellatifs, est donc fautive & sans fondement. M. du Marfais la défend néanmoins en l'envisageant sous un autre aspect.

(s) Tropes, (s) » Ces mots *roi, reine, père, mère*, sont, III. j. » dit-il, substantifs ou Adjectifs, selon l'usage » qu'on en fait. Quand ils sont sujets de la » proposition, ils sont pris substantivement; » quand ils sont l'attribut de la proposition, » ils sont pris adjectivement. «

Il me semble que c'est chercher la nature des Adjectifs dans une idée qui leur est totalement étrangère. La nature de chaque mot est indépendante de l'usage que l'on en fait dans l'ensemble d'une proposition ; ce qui est une fois nom est toujours nom , ce qui est une fois Adjectif est toujours Adjectif, de quelque fonction qu'il puisse être chargé dans la proposition : si le même mot matériellement pris se trouve placé dans deux espèces , c'est qu'indépendamment de l'ensemble l'usage y a attaché des significations spécifiques différentes, soit par une raison d'analogie, soit par le secours de quelque abstraction, ou enfin à cause des différentes origines du même mot matériel.

D'ailleurs quand je dis, par exemple, *Louis XV est un roi juste* ; ces mots *un roi juste*, selon M. du Marçais, sont l'attribut, & conséquemment le mot *roi* est Adjectif. Or les Adjectifs *un* & *juste* s'accordent en nombre & en genre avec le mot *roi* ; il faut donc dire que les Adjectifs sont en concordance avec d'autres Adjectifs : principe inoui en Grammaire, & qui apparemment n'y fera pas fortune.

Prenons un exemple plus frappant encore. *Triste lupus stabulis*, dit Virgile ; c'est-à-dire, *Lupus est negotium triste in stabulis* : le mot *negotium* est attribut ; peut-on dire sérieusement qu'il soit Adjectif ? à quel nom

LIV. II. appellatif est-il ajouté ? comment en modifie-t-il la compréhension ? comment s'accorde-t-il avec ce nom , ou même comment peut-il s'accorder en genre ; puisqu'il est constamment du genre neutre ? Mais si *negotium* est toujours un nom , quoiqu'il soit attribut ; quelle raison peut l'empêcher de devenir Adjectif , qui ne puisse également sauver de cette métamorphose les exemples cités par M. du Marfais , & tout autre mot de même espèce ?

---

## ARTICLE II.

### *Des Articles.*

Les noms appellatifs , ainsi qu'il a été (1) Chap. I. remarqué , (1) font abstraction des individus , & n'expriment par eux-mêmes que l'idée générale de la nature commune qui peut convenir à ces individus. Les Adjectifs physiques ne détruisent point cette abstraction des noms appellatifs ; ils ajoutent seulement à leur compréhension l'idée accessoire dont ils sont les signes propres.

C'est toute autre chose des Adjectifs de la seconde espèce dont il va être question : ils n'ajoutent aucune idée à la compréhension du nom appellatif ; mais ils font disparaître l'abstraction des individus , & ils indiquent positivement l'application du nom aux individus

vidus auxquels il peut convenir dans les circonstances actuelles.

Que l'on dise, par exemple, *roi, livre, cheval, chapeau, soldat*, ou bien *roi pacifique, livre rare, cheval fougueux, chapeau rouge, soldat courageux*; on ne présente à l'esprit que l'idée générale de la nature commune énoncée dans chacun de ces exemples, avec abstraction de tout individu déterminé.

Que l'on dise au contraire, *le roi, ce livre, plusieurs chevaux, un chapeau, trois soldats*, ou bien *le roi pacifique, ce livre rare, plusieurs chevaux fougueux, un chapeau rouge, trois soldats courageux*; la compréhension est encore la même que dans les premiers exemples, parce qu'on y retrouve les mêmes noms appellatifs, ou seuls ou modifiés par les seuls Adjectifs physiques: mais les autres Adjectifs *le, ce, plusieurs, un, trois*, font disparaître l'abstraction & désignent une application actuelle aux individus.

Cette différence considérable entre les Adjectifs de la seconde espèce & ceux de la première, me semble exiger qu'on assigne à la seconde une dénomination distinctive. L'abbé Girard avoit nommé Adjectifs *pronominaux* tous ceux qu'il avoit envisagés sous le point de vue qui caractérise cette seconde espèce; & c'étoient les mêmes,

LIV. II. à la réserve de quelques-uns , qu'il avoit vus sous un autre aspect. » Les Adjectifs

(u) *Disc.* » *pronominaux* , dit-il , (u) qualifient par  
vij. *Tom. I.* » un attribut de désignation individuelle ,  
p. 368. » c'est-à-dire , par une qualité qui.... n'est  
» qu'une pure indication de certains indi-  
» vidus ; &c. «

Mais la dénomination de *pronominal* ne porte que sur l'origine des mots compris dans cette classe , sans rien indiquer de leur destination , de leur service , de leur nature ; & il me semble que l'origine seule n'est pas une raison suffisante pour fonder une dénomination. Que faut-il donc en penser si l'origine même est fautive ? Celle-ci l'est assurément , puisqu'il a été prouvé ci  
(x) *Ch. II.* devant (x) qu'une infinité d'Adjectifs , pris jusqu'à présent pour des pronoms , n'ont rien en soi de commun avec ce qui en constitue la nature : & ce sont précisément ceux dont il s'agit ici , comme on le verra dans le détail.

(y) *Encyclop.* au mot  
**ARTICLE.**

M. du Marçais a observé (y) que tous ces Adjectifs doivent faire bande à part , & être réunis sous un même nom comme sous un point de vue commun. Il les nomme tantôt Adjectifs *métaphysiques* , tantôt Adjectifs *prépositifs* ou *prénoms* ; & il remarque expressément qu'on ne leur donne pas le nom d'*Articles* , affecté spécialement par nos grammairiens à ces trois mots *le* , *la* , *les* ,

peut-être , dit-il , parce que ces trois mots sont d'un usage plus fréquent. »

La dénomination d'Adjectifs *métaphysiques* seroit trop générale , & conséquemment trop équivoque ; parce que l'on pourroit , conformément à la notion qu'en a donnée M. du Marçais , y rapporter tous les Adjectifs qui désignent par l'idée d'une qualité qui n'est que le résultat d'une considération de notre esprit à l'égard des êtres , comme *grand* , *petit* , *différent* , *pareil* , *semblable* , *borné* , *terminé* , *fini* , *infini* , *parfait* , *imparfait* , *beau* , *laide* , *nécessaire* , *accidentel* , *possible* , *impossible* , &c : ce sont les exemples mêmes de cet auteur. Il est vrai qu'au moyen d'une définition exacte on pourroit ôter l'équivoque ; mais on ne sauveroit pas l'inutilité du mot , qui par lui-même n'indique rien de la nature des objets qu'il faut nommer.

Les dénominations de *prénoms* & d'Adjectifs *prépositifs* ne sont pas plus heureuses. Outre que le mot de *prénom* est universellement consacré à signifier le premier & le plus individuel des noms propres que portoit chaque romain ; ni cette dénomination , ni celle de *prépositifs* , ne peuvent convenir assez généralement aux Adjectifs que l'on veut désigner , puisque le génie de toutes les langues ne les place pas , comme dans la nôtre , avant les noms

LIV. II. qu'ils modifient. Nous disons véritablement *MON* père , *touchant CETTE* musicienne ; mais les latins disoient fort bien , *pater MEUS* , *de fidicinâ ISTHAC*.

Quant à la dénomination d'*Articles*, il me semble que l'usage plus ou moins fréquent des mots *le* , *la* , *les* , n'y a guères de trait ; & que , quand pour justifier l'exclusion des autres Adjectifs de la seconde espèce à l'égard de cette dénomination , on n'allègue qu'une pareille raison , on est bien près d'avouer que l'on n'en connoît point de bonne.

C'est en effet le seul nom que je croye convenable à l'espèce de mot dont il s'agit , le seul du moins dont on puisse faire usage , pour ne pas introduire gratuitement un terme nouveau & pour suivre néanmoins les principes immuables d'une nomenclature raisonnée.

18. Les individus sont comme les membres du corps entier dont la nature est exprimée par le nom appellatif : or le mot grec *αρθρον* , & le mot latin *articulus* , tous deux employés ici par les grammairiens , signifient également ces jointures , qui non seulement attachent les membres les uns aux autres , mais qui servent encore à les distinguer les uns des autres. Sous ce dernier aspect , le même mot peut servir avec succès à caractériser tous les Adjectifs qui ,

ans toucher à la compréhension , ne servent qu'à la distinction plus ou moins précise des individus auxquels on applique le nom appellatif.

2°. L'un des Adjectifs compris dans cette classe est déjà en possession de ce nom dans les grammaires particulières de toutes les langues où il est usité. On connoît dans notre grammaire l'Article *le* , *la* , *les* ; dans celle des italiens , *il* , *lo* , *la* ; dans celle des espagnols , *el* , *lo* , *la* ; dans celle des allemands *der* , *die* , *das* ; en anglois *the* ; en grec *ὁ* , *ἡ* , *τα* ; &c.

3°. Le principal caractère , que personne ne peut se dispenser de reconnoître dans la nature de ce premier Article , est aussi une partie essentielle de la nature commune de tous les autres Adjectifs qu'on lui associe ici ; je veux dire la propriété de fixer déterminément l'attention de l'esprit sur les individus auxquels on applique la signification abstraite des noms appellatifs : caractère qui distingue en effet ces Adjectifs de ceux de la première espèce.

4°. Enfin en réunissant dans une même classe & sous une même dénomination , tous ces Adjectifs déterminatifs des individus , on évite l'inconvénient d'établir , comme les grammairiens ont été jusqu'ici forcés de le faire , une partie d'Oraison distincte de toutes les autres , & qui n'est

LIV. II. pourtant pas essentielle à l'Oraison, puisqu'elle ne se trouve pas usitée dans toutes les langues. On fait qu'en latin, lorsqu'il n'est pas question de déterminer par quelque point de vue particulier quelque quantité d'individus, ce n'est que par les circonstances générales du discours que l'on juge si le nom appellatif est employé dans le sens vague & avec abstraction des individus, ou s'il est appliqué aux individus.

Or le génie d'une langue peut bien assujettir quelque partie d'Oraison à des modifications inconnues dans d'autres idiômes, ou la soustraire à des usages autorisés dans d'autres langues ; il peut donner lieu à quelque tournure singulière, à quelque construction surprenante : mais il n'ira jamais jusqu'à créer une nouvelle partie d'Oraison. Ce qui est essentiel dans une langue, l'est dans toutes, parce qu'elles ont toutes pour fondement la raison immuable de Dieu même, dont l'influence se fait remarquer dans tous les idiômes sans exception, par l'unité constante & la simplicité invariable de ses vûes, par l'identité des principes nécessaires à l'analyse & à la manifestation de la pensée, enfin par l'analogie des usages communs qui en dépendent & des exceptions mêmes qui paroissent y déroger.

Notre *te, la, les*, & les correspondants qu'il peut avoir dans d'autres idiômes, ne

forme donc point une partie d'Oraison distinguée de toute autre ; c'est simplement un individu d'une espèce nécessaire partout, quoique cet individu ne soit pas absolument nécessaire à l'intégrité de l'espèce, puisque l'on s'en passe dans bien des langues. Cette espèce est celle des Adjectifs qui désignent l'application actuelle du nom appellatif aux individus, & que je crois, pour toutes les raisons que l'on vient de voir, pouvoir caractériser par la dénomination commune d'*Articles*.

Je les divise en deux classes générales, à raison de deux différences que l'on peut remarquer dans la manière dont ils fixent l'attention sur les individus. Un nom appellatif, ou seul, ou modifié par quelque addition soit explicite soit implicite, ne présente, dans sa compréhension, que l'idée générale d'une nature commune, avec abstraction des individus auxquels elle peut convenir. Si l'on veut en faire l'application aux individus, on peut envisager cette application sous deux aspects : sous le premier aspect, on peut se contenter d'une indication vague des individus, sans aucune autre détermination plus précise ; sous le second aspect, on peut ajouter à l'indication générale quelque idée de précision plus ou moins déterminée. Tel est le fondement de la division générale des *Articles*.

LIV. II. en deux espèces : notre *le*, *la*, *les*, qui répond au grec *ὁ*, *ἡ*, *τα*, à l'allemand *der*, *die*, *das*, à l'anglois *the*, à l'italien *il*, *lo*, *la*, à l'espagnol, *el*, *lo*, *la*, &c. constitue seul la première classe ; & je l'appelle Article *indicatif* : tous les autres forment la seconde classe, & je les nomme Articles *connotatifs*.

§. I. L'Article *indicatif* est ainsi nommé, parce qu'il indique seulement d'une manière vague que la compréhension du nom appellatif doit être envisagée dans les individus. Il y a quelques langues qui n'ont point admis cette espèce, parce que, dans bien des cas, les circonstances du discours désignent suffisamment la nécessité de l'application aux individus, & qu'en toute autre occurrence ces idiômes ont trouvé, dans leur mécanisme propre ou dans leurs usages, des moyens sûrs pour désigner cette application sans équivoque.

Nous disons, par exemple, *une robe de femme*, & *une robe de la femme*, dans des sens très-différents ; & c'est l'emploi ou la suppression de l'Article, qui caractérise cette différence. Les latins n'ont pas été sans ressource pour la marquer : *toga mulieris* répond exactement à notre seconde phrase ; & pour la première ils auroient dit *toga muliebris*, où l'on voit que l'Adjectif *muliebris* empêche l'application à tout

individu femme , au contraire de *mulieris* CH. III, qui suppose cette application. De là vient que M. Duclos (1) dit que *de femme* , dans le premier exemple , est un qualificatif Adjectif, & que *de la femme* , dans le second, est un qualificatif individuel : distinction à laquelle il auroit été à désirer que les rudimentaires fissent attention, pour ne pas décider que quand il y a *de* entre deux noms , il faut en latin mettre le second au génitif ; ce qui n'est pas toujours vrai , comme on le voit ici.

D'autres langues ont trouvé d'autres moyens de marquer le sens individuel dans les noms appellatifs. Nous disons *l'homme* , *le seigneur* , *la femme* , en mettant l'Article indicatif avant le nom ; & les basques désignent le même sens par une particule enclitique qu'ils mettent à la fin des noms , *guizon-d* ou *guizon-dc* , *jaun-d* , ou *jaun-dc* , *emacume-d* , ou *emacume-dc*.

Les suédois , dépourvus , comme les latins , de l'Article indicatif , sont pourtant parvenus à la même précision qu'il met dans nos langues modernes , au moyen de deux formes différentes que leur usage a données aux noms appellatifs : *yngling* ( jeune homme ) , *dygd* ( vertu ) , *bock* ( livre ) , *quinna* ( femme ) , *broed* ( pain ) ; voilà des noms appellatifs sous la forme indéfinie , & avec abstraction des individus ;

LIV. II. *ynglingen* , ( le jeune homme ) *dygden* ( la vertu ) , *bocken* ( le livre ) , *quinnan* ( la femme ) , *broedet* ( le pain ) ; voilà les mêmes noms appellatifs sous la forme définie & avec application aux individus. La manière suédoise n'est peut-être pas fort différente de la manière basque ; quoique les grammairiens des deux langues , d'après lesquels je viens de parler , s'expriment bien diversement.

Quoi qu'il en soit , dans notre langue & dans plusieurs autres , on a admis l'Article indicatif , dont on fait usage nonobstant les circonstances , qui , en déterminant de manière ou d'autre les individus , peuvent quelquefois rendre inutile l'indication marquée par l'Article. C'est peut-être de là qu'est venue la difficulté qu'ont eue tous les grammairiens , de bien définir la nature de l'Article indicatif , en lui attribuant des effets qui ne résultent que du concours des circonstances. Car il n'indique en effet , comme je viens de le dire , que l'application du nom appellatif aux individus ; & s'il se trouve alors quelque autre détermination plus précise des individus , elle tient ou à la nature de l'attribut ou à quelque autre circonstance du discours.

Quand on dit , par exemple , *l'homme est mortel* ; l'Article *le* indique seulement que le mot *homme* doit être pris avec appli-

cation aux individus : mais comme il s'agit ici d'une propriété de l'espèce entière, & qui suit nécessairement de la nature commune d'*homme* ; cette circonstance détermine l'application du nom appellatif à la totalité des individus de l'espèce.

Quand on dit, *les hommes sont méchants* ; l'Article *les* indique, tant par sa nature que parce qu'il est au pluriel, que le nom *hommes* doit s'entendre des individus de l'espèce humaine : mais comme on leur attribue ici une qualification accidentelle, qui pourroit bien ne pas convenir à quelques-uns si l'on en faisoit l'examen détaillé ; il résulte de là que l'étendue du nom *homme* n'est pas prise ici dans toute sa latitude, qu'il n'est question que de la plus grande partie des individus, c'est-à-dire, de la totalité morale, & non de la totalité physique, comme dans l'exemple précédent.

Dans ces deux exemples, l'Article tombe sur un nom appellatif seul : en voici d'autres où il tombe sur un nom appellatif dont la compréhension est modifiée par quelque addition explicite.

*L'homme éclairé qui pêche est plus coupable qu'un autre* : ici l'Article *le* indique que l'idée générale exprimée par *homme éclairé qui pêche*, est actuellement appliquée aux individus en qui se trouve la

LIV. II. nature énoncée par cet ensemble : mais parce que l'attribut est une suite nécessaire de la nature commune d'*homme éclairé qui pêche* ; l'étendue de la signification de cet ensemble est nécessairement prise dans toute sa latitude , & il s'agit ici de la totalité physique des individus à qui convient cette nature.

Que l'on dise au pluriel , *les hommes éclairés sont plus sages que les autres* ; l'Article *les* , & par sa nature & par le nombre pluriel , indique qu'il s'agit ici de plusieurs individus qui sont *hommes éclairés* : mais comme il est question d'un attribut accidentel & qui n'admet que trop d'exceptions dans le détail ; les individus ne sont pris ici que dans leur totalité morale , & non dans leur totalité physique.

Voici d'autres exemples où l'Article tombe sur un nom appellatif dont la compréhension est modifiée par quelque addition implicite.

*Les rois ont fondé les principales abbayes de France* ; c'est comme si l'on disoit *les rois de France* , & l'Article , tant par sa nature que par le nombre pluriel , indique plusieurs individus *rois de France* : mais l'attribut fait assez connoître qu'il ne s'agit pas de la totalité physique des *rois de France* , mais seulement de quelques-uns qui ont concouru à cette œuvre.

Si nous disons en France, *le roi a le titre de fils aîné de l'Église* ; on entend implicitement *le roi de France* , & dans ce cas, *le* fait disparaître, de l'expression appellative *roi de France*, l'abstraction des individus : mais l'attribut, appartenant à l'espèce entière & énonçant un droit inaliénable de la couronne de France, prouve que *le* désigne ici la totalité physique des individus *rois de France*, depuis le premier qui fut décoré de ce titre jusqu'au dernier de ses successeurs.

Si l'on dit encore en France, *le roi désire la paix* ; il se fait implicitement au nom appellatif *roi* une autre addition que dans le cas précédent, laquelle est suffisamment marquée par la circonstance du lieu & par la nature de l'attribut : c'est comme si l'on disoit, *le roi qui règne actuellement en France désire la paix*, ce qui réduit l'application à l'unité individuelle & au seul roi *Louis XV*.

On voit par ces deux derniers exemples, combien ces additions implicites sont dépendantes des circonstances, & quelle en est l'influence sur la valeur des expressions. *Le roi*, dans le premier exemple, indique tous les individus de l'espèce désignée par l'expression générale *roi de France* ; dans le second, il ne marque qu'un seul individu. C'est que le second exemple tient

LIV. II. encore des circonstances une autre addition implicite qui n'appartient pas au premier, je veux dire l'addition de *régnant actuellement*.

Il n'y a donc pas assez d'exactitude dans ce que dit M. Duclos, d'après l'opinion commune de tous les grammairiens, » qu'il » n'y a que la circonstance de lieu qui dé- » termine *Louis XV* quand nous disons le  
 (a) Ibid. » *roi*. « (a). On vient de voir évidemment que ce principe n'est pas toujours vrai, & qu'outre la circonstance du lieu où l'on parle, il faut encore avoir égard à la nature de l'attribut.

Remarquez qu'il peut arriver que le nom appellatif soit sousentendu, & qu'il n'y ait d'exprimé que l'addition qui y est faite, parce qu'elle désigne suffisamment la nature commune qu'elle peut modifier, & qui seroit exprimée par le nom appellatif.

Quelquefois le nom appellatif déterminé par l'Article est réellement sousentendu, quoique l'Article paroisse tomber sur un autre nom appellatif exprimé. Par exemple, *le poisson est un aliment fort sain, le vin est une liqueur dangereuse* : il est évident que *poisson* exprime ici une espèce d'aliment, & *vin*, une espèce de liqueur; les attributs en sont la preuve : c'est donc comme si l'on disoit, *l'aliment poisson, la liqueur vin*; & c'est pour marquer cette

détermination que l'on emploie l'Article , parce que les espèces sont à l'égard du genre ce que les individus sont à l'égard de l'espèce.

D'autres fois l'addition faite au nom appellatif sousentendu est un nom propre ; & il indique d'une manière bien plus précise le nom appellatif. *LA Gauffin*, *LE Tasse*, *LE Titien* ; c'est-à-dire , *L'actrice appelée Gauffin*, *LE poète appelé Tasse*, *LE peintre appelé Titien* : *Αλεξανδρῶς ὁ Φιλίππου*, c'est-à-dire , *Αλεξανδρῶς ὁ (υἱοῦ) Φιλίππου*, *Alexandre le ( fils ) de Philippe*.

Il faut pourtant observer que , si par synecdoque on transforme un nom propre en appellatif, pour le rendre significatif par l'idée de la qualité qui a distingué l'individu auquel il appartient, l'Article alors est à sa place naturelle. *Louis XIV fut l'Auguste de la France*, *Louis XV en est le Tite* ; *l'Auguste*, c'est-à-dire , *le prince ami & protecteur des sciences & des arts* ; *le Tite*, c'est-à-dire , *le prince ami & bienfaiteur des hommes* : dans les deux phrases , l'Article détermine à un seul individu l'étendue des noms appellatifs *Auguste* & *Tite* ; & cette détermination est décidée par les circonstances.

Enfin l'addition faite au nom appellatif sousentendu , est souvent un Adjectif physique , sur lequel l'Article semble alors tom-

indicatif avant l'Adjectif afin de le faire prendre substantivement; on l'y met, parce que le mot n'est plus un Adjectif mais un nom appellatif.

Il y a donc aussi de l'inexactitude dans la remarque de M. Fromant, quand il dit, (c) que » les simples Adjectifs, lorsqu'ils » sont éloignés de leur substantif, & qu'ils » servent à spécifier une différence, ad- » mettent l'Article pour marquer un sens » distributif: « & il cite cet exemple; *ce sont deux sœurs que la langue italienne & l'espagnole, celle-ci est la prude, l'autre est la coquette.* Jamais un Adjectif, demeurant Adjectif, n'admet pour son compte l'Article indicatif; c'est pour le compte du nom appellatif auquel il se rapporte: il est évident que, dans l'exemple en question, *la* ne tombe point sur les Adjectifs *prude* & *coquette*, mais qu'il tombe uniquement sur le nom appellatif *sœur*, comme si l'on disoit, *celle-ci est la sœur prude, l'autre est la sœur coquette,*

(c) Suppl.  
à la Gramm.  
génér. II. vij.

Dans le rapport analysé dont j'ai parlé ci-devant, (d) M. du Boullay dit que l'Article pluriel fait considérer le nom dans un sens collectif, & le singulier au contraire dans un sens individuel distributif. » Quand » on dit, *les hommes sont raisonnables,* » c'est-à-dire, ajoute-t-il, de tous les hommes collectivement, qu'ils sont raisonna-

(d) Liv. I.  
chap. j.

Liv. II. ber immédiatement. *Le savant, trouve ses plaisirs dans l'étude*, c'est-à-dire, *l'homme savant* : *les impies trouvent leur punition dans leurs propres égarements*, c'est-à-dire, *les hommes impies* : *le riche Luculle*, c'est-à-dire, *l'homme riche appelé Luculle*.

(b) Ibid. Cette manière d'expliquer l'usage de l'Article avant un Adjectif physique, me paroît plus naturelle & plus vraie que celle de M. Duclos, qui dit (b) que l'Article, se joignant à un Adjectif seul, le fait prendre substantivement, c'est-à-dire, qu'il le métamorphose en un nom appellatif. Il est vrai que *le*, *la*, *les*, comme Adjectif, suppose un nom appellatif auquel il doit être ajouté; & que, comme Article, il doit en déterminer l'étendue sans toucher à la compréhension : mais il est vrai aussi que *savant*, étant Adjectif, suppose pareillement un nom appellatif auquel il doit être ajouté; & qu'étant Adjectif physique, il doit en modifier la compréhension sans égard à l'étendue. Les droits respectifs de ces deux mots sont donc égaux; aucun des deux ne doit être sacrifié à l'autre; chacun des deux suppose un nom appellatif, qui est simplement sousentendu; ni l'un ni l'autre n'en prend la place ni la fonction, hors les cas où j'ai déjà remarqué que l'Adjectif physique est pris substantivement : mais dans ces cas-là mêmes, on ne met pas l'Article indicatif

dicatif avant l'Adjectif afin de le faire prendre substantivement; on l'y met, parce que le mot n'est plus un Adjectif mais un nom appellatif.

Il y a donc aussi de l'inexactitude dans la remarque de M. Fromant, quand il dit, (c) que » les simples Adjectifs, lorsqu'ils » sont éloignés de leur substantif, & qu'ils » servent à spécifier une différence, ad- » mettent l'Article pour marquer un sens » distributif: « & il cite cet exemple; *se ce sont deux sœurs que la langue italienne & l'espagnole, celle-ci est la prude, l'autre est la coquette.* Jamais un Adjectif, demeurant Adjectif, n'admet pour son compte l'Article indicatif; c'est pour le compte du nom appellatif auquel il se rapporte: il est évident que, dans l'exemple en question, *la* ne tombe point sur les Adjectifs *prude* & *coquette*, mais qu'il tombe uniquement sur le nom appellatif *sœur*, comme si l'on disoit, *celle-ci est la sœur prude, l'autre est la sœur coquette,*

(c) Suppl.  
à la Gramma.  
génér. II. vij.

Dans le rapport analysé dont j'ai parlé ci-devant, (d) M. du Boullay dit que l'Article pluriel fait considérer le nom dans un sens collectif, & le singulier au contraire dans un sens individuel distributif. » Quand » on dit, *les hommes sont raisonnables,* » c'est-à-dire, ajoute-t-il, de tous les hommes collectivement, qu'ils sont raisonna-

(d) Liv. I.  
chap. j.

### 322 *Éléments de l'Oraison.*

LIV. II. » bles : quand on dit, *l'homme est raison-*  
» *nable*, c'est-à-dire de chaque individu  
» quelconque distributivement, qu'il est rai-  
» sonnable ; ce qui revient au même pour  
» le sens. »

Cette assertion me semble répréhensible par plus d'un endroit. En premier lieu, elle paroît supposer que l'Article indicatif *le, la, les* détermine toujours l'étendue à la totalité des individus, & qu'il n'a pris les inflexions du singulier & du pluriel que pour représenter cette totalité en détail ou en gros. Mais les différents exemples que l'on vient de voir, prouvent suffisamment qu'il n'est pas toujours question de la totalité des individus après *le, la, les* : *les rois ont fondé les principales abbayes de France*, il ne s'agit ici que de quelques rois de France : *le roi désire la paix*, il n'est ici question que de Louis XV.

En second lieu, il n'est pas vrai que *le, la, les*, détermine aucune quotité d'individus ; c'est un Article purement indicatif, parce qu'il ne fait qu'avertir qu'il s'agit d'individus, & que l'abstraction qu'en fait par lui-même le nom appellatif n'a pas lieu dans le cas présent ; du reste c'est aux circonstances du discours à déterminer les quotités, ainsi qu'on l'a vu dans les explications précédentes.

En troisième lieu, il peut véritablement

rencontrer des cas où il s'agit de la totalité des individus désignés par l'Article dicatif. Mais 1°. il n'est pas possible alors que les deux nombres reviennent au même pour le sens, comme le dit nettement M. Boullay. Il paroît établi sur de trop fortes raisons qu'il n'y a point de synonymie exacte dans les langues ; & l'auteur lui-même assigne des différences entre les deux expressions où il croit voir identité de sens : il est constant qu'un écrivain attentif ne dira pas indifféremment *l'homme est raisonnable*, ou *les hommes sont raisonnables*, & que la différence de ces deux expressions doit tenir à celle des deux nombres qui y sont employés. 2°. Je crois que cette différence n'est pas telle que l'a assignée le secrétaire de Rouen. Quand il s'agit de l'universalité des individus ; le singulier est plus propre à en marquer la totalité physique sans restriction, parce qu'il a fait naturellement naître l'idée par celle de l'unité. Le pluriel au contraire est plus propre à désigner l'universalité morale : parce que ce nombre avertit naturellement au détail en montrant la pluralité ; & que, le détail n'étant nécessaire que quand l'uniformité manque, le pluriel indique, par une conséquence assez analogue, que l'universalité n'est pas si entière qu'il ne puisse avoir des exceptions.

LIV. II. L'usage de l'Article indicatif au singulier est donc particulièrement propre aux cas où l'attribut est, comme disent les philosophes, en matière nécessaire ; l'usage du pluriel suppose au contraire que l'attribut est en matière contingente. Ainsi il faut dire, *l'homme est raisonnable*, pour faire entendre que la faculté de raisonner, qui est en effet de l'ordre des choses nécessaires, appartient à toute l'espèce humaine & en est un attribut essentiel ; c'est comme si l'on disoit *l'animal homme est un animal raisonnable*, exclusivement à toute autre espèce de même genre : mais on doit dire, *les hommes sont raisonnables*, si l'on veut parler du bon usage de la raison, parce que cet attribut est en matière contingente, & que dans le détail des individus, plusieurs se trouveroient exceptés de l'universalité. On reconnoîtra, si l'on y prend garde, que cette distinction explique réellement l'usage constant de ceux qui parlent & qui écrivent avec précision ; & la voilà, par là même, mieux justifiée que par toute autre raison.

Je ne dois pas dissimuler ici ce qu'a remarqué M. Duclos, qu'il y a beaucoup de bisarrerie dans l'emploi de l'Article indicatif, que le caprice en a décidé dans plusieurs circonstances, & qu'il y a une infinité d'occasions où il n'est que d'une

nécessité d'usage. Mais ce n'est pas assez pour justifier le jugement indécent & faux qu'en a porté Jules-César Scaliger, en l'appelant *otiosum loquacissimæ gentis instrumentum*. (e) Jugement indécent : parce que Scaliger n'a pas dû croire répréhensible tout ce qui n'étoit pas conforme à son latin, & moins encore préférer son opinion isolée & apparemment aveugle, à celle des grecs anciens, si bons juges en fait de langage, & à celle de tant de nations modernes qui ne sont pas sans lumières. Jugement faux : parce qu'il n'est pas vrai que l'Article indicatif soit toujours inutile dans le discours ; qu'il y a mille circonstances où il détermine le sens avec une précision, qui disparoitroit si on le supprimoit ; & peut-être mille autres où il est d'une utilité dont ne peuvent se douter les érudits, qui ont calqué toutes les grammaires particulières sur celle du latin.

Tous les grammairiens conviennent que notre Article indicatif tire son origine du latin *ille*, *illa*, *illud*, de même que l'Article indicatif des italiens & celui des espagnols. Or cet Adjectif latin est généralement regardé comme pronom : de là vient apparemment que M. l'abbé d'Olivet dit que l'Article est une sorte de pronom adjectif ; (f) & que M. l'abbé Fromant qui le cite, appuie cette décision par ce raisonnement :

(e) *De causis*  
*Ling. lat. Lib.*  
*III. cap. 5.*  
*totius op. 72.*

(f) *Suppl.*  
*à la Gramm.*  
*gén. II. vij.*

Liv. II. » l'Article est, dit-il, une sorte de pronom  
 » lorsqu'il précède un verbe, & par con-  
 » séquent lorsqu'il précède un nom. *Avez-*  
 » *vous lu la Grammaire nouvelle ? Non, je*  
 » *la lirai bientôt.* Pourquoi voudroit-on  
 » que *la* ne fût pas de même nature dans  
 » ces deux endroits ?

Le principe qui termine ce raisonnement est très-bon, & je crois en effet que *la* dans les deux cas est exactement de la même espèce. Mais dans le premier cas, c'est un véritable Adjectif qui fixe l'attention de l'esprit sur un individu, dont la nature est énoncée d'une manière générale par le nom *Grammaire* : c'est donc, dans le second cas, un Adjectif de même espèce ; & la suppression même du nom est un avertissement que la nature de l'individu désigné vaguement par *la*, a déjà été exprimée par le nom *Grammaire*, qui précède accompagné du même mot. Or un adjectif exprime essentiellement une sorte d'être indéterminé ; & un pronom au contraire exprime essentiellement un être déterminé : l'Adjectif *le, la, les* ne peut donc jamais devenir pronom, parce que les natures des mots sont immuables comme celles des choses.

De là vient que, dans le détail que j'ai fait des pronoms de la troisième personne, je n'ai fait aucune mention de *le, la, les*,

& que je n'ai indiqué que *il*, *elle*, & *lui* pour le singulier, *ils*, *elles*, *eux*, & *leur* pour le pluriel. Je sentoîs bien que de n'en point parler, ce pouvoit être un scandale pour la plupart des grammairiens; mais il m'étoit bien difficile de les satisfaire avant que j'eusse examiné la vraie nature de cet Article. Cependant les objections que je me suis proposées là même, au sujet des prétendus pronoms démonstratifs latins, appartiennent à pareil titre à *le*, *la*, *les*; & si quelque lecteur se trouvoit encore arrêté à cet égard, j'ose croire qu'en retournant sur ses pas, il verra disparaître les difficultés.

§. II. Je nomme *connotatifs* les Articles dont il est question, parce qu'outre l'indication générale des individus qui caractérise l'Article indicatif, ils marquent en même temps quelque point de vûe particulier, qui détermine avec plus ou moins de précision la quotité des individus. Cette détermination peut comprendre toute la latitude de l'étendue du nom appellatif, ou ne tomber que sur une partie des individus : de là deux sortes d'Articles connotatifs, les *universels* & les *partitifs*.

I. Les Articles *universels* sont ceux qui désignent la totalité des individus auxquels convient la compréhension de l'idée générale énoncée par le nom appellatif. Il y

LIV. II. a deux Articles universels *positifs*, & un *négatif*.

j. Les Articles universels *positifs* sont ainsi nommés, parce qu'ils ne supposent point la négation, quoiqu'on puisse les employer dans des propositions négatives aussi bien que dans les positives ou affirmatives. L'un est *collectif*, l'autre est *distributif*.

1°. Le *collectif* marque la totalité des individus considérés sous le même aspect, & comme susceptibles du même attribut sans aucune différence distinctive : c'est *tout* ou *toute*, *tous* ou *toutes*, comme dans les exemples suivans :

*TOUT* homme peut mentir, mais *TOUT* homme ne ment pas ;

*Tous* les soldats reparurent, mais *Tous* les bagages ne revinrent pas.

En françois, *tout* n'est Article au singulier, & n'exprime la totalité des individus de l'espèce, qu'autant qu'il est employé seul & sans l'Article indicatif avant le nom appellatif ; il répond alors à l'*omnis* des latins, & approche de *quivis*, *quilibet*, *quicumque* : si *tout* se joint à l'Article indicatif, c'est alors un Adjectif physique qui exprime la totalité, non des individus de l'espèce, mais des parties intégrantes qui constituent l'individu ; & il répond au *totus*

des latins. Delà vient l'énorme différence de ces deux phrases : *TOUT homme est sujet à la mort* , & *TOUT l'homme est sujet à la mort* : la première veut dire qu'il n'y a pas un seul homme qui ne soit sujet à la mort , vérité dont la méditation peut avoir une influence utile sur la conduite des hommes ; la seconde signifie qu'il n'y a aucune partie de l'homme qui ne soit sujette à la mort , erreur dont la croyance pourroit entraîner les plus grands désordres.

On a vu que l'Article indicatif, au singulier , peut marquer la totalité physique des individus de l'espèce , dans le cas où l'attribut est en matière nécessaire ; *tout* désigne aussi la totalité des individus , mais il la marque & en matière nécessaire & en matière contingente. Si l'on réunissoit donc ces deux Articles au singulier ; quand l'attribut seroit en matière nécessaire , il y auroit périssologie , puisqu'il y auroit inutilement double indication du même point de vûe ; & quand l'attribut seroit en matière contingente , il y auroit antilogie , puisque l'Article indicatif marqueroit au contraire une matière nécessaire. Il faut donc qu'avec l'Article indicatif , *tout* soit pris dans un autre sens ; & c'est celui que j'ai assigné : au lieu d'être Article collectif, il devient Adjectif physique collectif.

Au pluriel , c'est toute autre chose. On

**LIV. II.** fait que *les* est plus propre à désigner l'universalité morale, & plus convenable aux cas où l'attribut est en matière contingente ; parce que la pluralité indique naturellement un détail, qui n'est nécessaire que quand l'uniformité manque ou peut manquer : *les* est donc le signe convenu de la possibilité des exceptions. Mais cette possibilité peut exister sans le fait ; & pour le marquer, quand le cas y échet, on joint le pluriel de *tous* avec *les*, afin de déclarer formellement exclues les exceptions que *les* pourroit faire soupçonner.

S'il est question, par exemple, d'un détachement de 300 hommes, que l'on a d'abord crus enlevés avec leurs équipages ; il y aura bien de la différence entre dire, *LES soldats reparurent, mais LES bagages ne revinrent pas*, & dire *TOUS LES soldats reparurent, mais TOUS LES bagages ne revinrent pas*. Par la première phrase, on fait entendre seulement que le gros de la troupe reparut, sans répondre numériquement des 300 ; & que rien des bagages ne revint, ou du moins qu'il en revint bien peu de chose : par la seconde phrase, on assure sans exception que les 300 soldats reparurent ; mais on fait entendre qu'il ne revint qu'une partie des bagages. Dans la première, on affirme la rentrée de la totalité morale des soldats, & l'on nie le retour

de la totalité morale des bagages ; dans la seconde , on affirme la rentrée de la totalité physique des 300 soldats , & l'on nie le retour de la totalité physique des bagages.

L'abbé Girard avance (g) que *tout* , au singulier & sans l'Article indicatif , désigne une quotité vague ; & qu'au pluriel avec l'Article indicatif , il désigne une quotité précise. Ou je n'entends pas le langage de cet académicien , ou il étoit dans l'erreur. Rien n'est moins vague , rien n'est plus précis que la totalité physique : or , selon les notions que je viens d'établir , *TOUT homme* & *TOUS LES hommes* marquent également la totalité physique des individus de l'espèce humaine , quoique la première expression soit plus convenable en matière nécessaire , & la seconde en matière contingente.

(g) Vrais princip. Disc. vij. Tom. I. p. 399.

2<sup>o</sup>. L'Article universel positif *distributif* marque aussi la totalité des individus considérés sous un point de vûe commun , mais en indiquant néanmoins dans le détail des différences distinctives. C'est *chaque* , qui ne s'emploie jamais qu'au singulier.

*CHAQUE pays a ses usages* ; c'est-à-dire , *TOUT pays a des usages* , mais les usages de l'un sont différents des usages de l'autre.

**LIV. II.** Quoique cet Article indique la totalité des individus , à cause du point de vûe commun ; il insinue en même temps qu'ils doivent être considérés un à un dans le détail , à cause des différences qui distinguent l'un de l'autre , même sous le point de vûe commun : & c'est précisément à cause de cette seconde considération que cet Article n'a point de pluriel , parce que voir les êtres un à un , c'est les voir successivement au singulier. Ce double service de *chaque* est parfaitement marqué par l'Article distributif des italiens *ogniuno* , qui est composé de *ogni* ( tous ) & de *uno* ( un ) , comme s'ils avoient voulu dire *tous un à un*.

(h) Gramm. M. Restaut dit positivement (h) que *tout*  
fr. ch. V. art. au singulier , & employé sans l'Article in-  
vij. dicatif , a la signification de *chaque*. C'est une assertion hasardée & fausse. Il est vrai que *tout* & *chaque* désignent également la totalité des individus ; & voilà jusqu'où va la synonymie de ces deux Articles. Mais *tout* suppose uniformité dans le détail , & exclut les exceptions & les différences ; *chaque* au contraire suppose & indique nécessairement des différences. Voilà sans doute des caractères assez sensibles & assez opposés pour n'être pas confondus sans distinction : l'un est l'*omnis* des latins , l'autre est leur *unusquisque* ; & celui-ci , qui

est très-différent du premier , ne l'est pas moins des mots *quisque*, *quilibet*, & *quavis*, tous synonymes les uns des autres quant à l'idée principale qui les réunit sous le même point de vûe, mais distingués entre eux par des nuances délicates qui les caractérisent.

Quand le nom appellatif qui doit être modifié par l'Article distributif ne doit pas être exprimé avec l'Article, soit pour avoir été exprimé auparavant, soit pour être suffisamment indiqué par les circonstances; alors au lieu de *chaque*, on dit *chacun* ou *chacune*. C'est toujours le même mot & la même valeur quant au sens; la différence matérielle en distingue l'usage: *chaque* s'emploie sans ellipse du nom; *chacun* ou *chacune* ne s'emploient que quand on supprime le nom, & c'est pour cela que dans ce cas la terminaison indique le genre, pour rendre plus sensible & plus aisée à connoître la relation au nom supprimé.

Quand on dit, *nous avons CHACUN notre folie*, c'est comme si l'on disoit, *nous avons tous de la folie*, & *CHAQUE* homme *d'entre nous a sa folie*. De même quand Virgile (i) a dit: *QUISQUE suos patimur* (i) *Æn. VI. manes*, c'est comme s'il avoit dit, *omnes 743. patimur aliquos manes*, *QUISQUE homo ex nobis patitur manes suos*. Sans ce développement, on ne sauroit expliquer la con-

### 334 *Éléments de l'Oraison.*

**Lrv. II.** cordance de *chacun* au singulier avec *nous* qui est au pluriel ; ni celle de *quisque* pareillement au singulier , avec *nos* , sujet pluriel de *patimur* ; ni enfin la relation de *suos* , qui est essentiellement de la troisième personne , avec ce même pronom *nos* , qui est invariablement de la première.

*ij.* Il y a un Article universel *négatif* , ainsi nommé , parce qu'on ne peut l'employer que dans des propositions négatives : c'est en françois *nul* ou *nulle* , & en latin *nullus* , *a* , *um*.

*NULLE* raison ne peut justifier le mensonge.  
*NUL* contretemps ne doit altérer l'amitié.

Il y a cependant , par rapport à cet Article , une différence remarquable dans les deux langues. *Nullus* renferme tellement la négation dans sa signification , qu'il l'exclut entièrement du reste de la phrase ; ou si l'on exprime la négation , elle tombe alors sur *nullus* même , dont elle détruit l'universalité , de manière que *nonnullus* est à peu près synonyme d'*aliquis* (quelque) : mais *nul* , en françois , n'exclut pas *ne* , il l'exige même ; la seule chose qu'il exclue est *pas* ou *point* , qui accompagne d'ordinaire *ne* & le rend plus énergique.

L'Article *nul* n'a point de pluriel , même selon le Dict. de l'Académie , *édit.* 1762.

Cependant on trouve de bons auteurs qui se sont permis d'en user autrement ; mais mal à propos.

(k) Caract.

ch. VI.

Commençons , dit La Bruyère , (k) par excepter ces ames nobles & courageuses , s'il en reste encore sur la terre , secourables , ingénieuses à faire du bien , que NULS besoins , NULLE disproportion , NULS artifices ne peuvent séparer de ceux qu'ils se sont une fois choisis pour amis.

(l) Ibid.

ch. XI.

Il n'y a , dit-il encore (l) , NULS vices extérieurs & NULS défauts du corps qui ne soient apperçus par les enfants.

La langue chinoise ne connoît NULLES inflexions grammaticales. (m)

(m) Hist.

de l'Acad. des

Belles-Lettres.

Tom. V. p.

305.

Le même mot *nul* est quelquefois un Adjectif physique , qui a à peu près le sens d'inutile ou d'inefficace ; comme quand on dit , un testament NUL , les procédures ont été NULLES , vos efforts sont NULS. De là est formé le nom abstrait *nullité* , comme on a formé *bonté* de *bon* , *prudence* de *prudent* , *sagesse* de *sage* , *rondeur* de *rond* , &c.

La différence de l'emploi du mot *nul* caractérise la différence des sens : quand il est Article , il se met immédiatement avant le nom appellatif , suppose toujours la négation *ne* & n'a point de pluriel ; quand il est Adjectif physique , sa place naturelle est après le nom appellatif , il peut s'employer

**LIV. II.** avec négation ou sans négation , selon que la phrase doit être ou n'être pas négative, & il a un pluriel.

**II.** Les Articles *partitifs* sont ceux qui ne désignent qu'une partie des individus compris dans la latitude de l'étendue du nom appellatif, soit seul, soit modifié par quelque addition explicite ou implicite. Il y en a de deux sortes ; les uns sont *indéfinis*, & les autres sont *définis*.

*j.* Les Articles *partitifs indéfinis* sont ceux qui désignent une partie indéterminée des individus de l'espèce. Ce sont *plusieurs* ; *aucun* ou *aucune*, *aucuns* ou *aucunes* ; *quelque* ou *quelques* ; *certain* ou *certaine*, *certains* ou *certaines* ; *tel* ou *telle*, *tels* ou *telles*.

*Plusieurs* ne s'emploie qu'au pluriel, & son unique destination est d'indiquer une pluralité partielle & indéfinie : *PLUSIEURS hommes de génie ont professé, en connoissance de cause, notre religion, aujourd'hui blasphémée par tant d'esprits médiocres qui ne la connoissent pas.* L'idée de pluralité est purement accessoire aux autres Articles indéfinis, puisqu'ils ont un singulier : ils doivent donc différer de celui-ci, & les uns des autres, par des idées particulières & propres, que la diversité des nombres ne doit point altérer.

*Aucun & quelque* désignent les individus

des comme indéterminés à tous égards ; *certain* & *tel* les désignent comme indéterminés dans le discours, mais comme tenant à des circonstances décidées, dont on pourroit se servir pour les déterminer.

Il semble que *quelque* désigne plus vaguement les individus, & laisse subsister la possibilité d'un choix ; & qu'*aucun* ait un sens plus restreint, plus exclusif, & moins vague. *QUELQUE* passion secrète fut le principe & la cause de cette révolution : si j'apprends que vous ayez tenu *AUCUN* propos sur cette matière.

Cette différence au surplus est assez conforme à l'étymologie de l'un & de l'autre. *Quelque* me paroît venir de *qualiscunque*, traduit tout simplement dans *quelconque*, & syncopé dans *quelque*. *Aucun* vient de l'Italien *alcuno*, en changeant *al* en *au*, selon notre coutume ; & *alcuno* paroît composé de *aliquis unus* : or *aliquis* est à peu près l'équivalent de notre *quelque*, & *unus* y ajoute l'idée de précision & d'exclusion, qui distingue *aucun* de *quelque* & qui lui fait signifier à peu près *un quel qu'il soit*.

De là vient qu'*aucun*, avec une négation, rend la proposition aussi universelle que *nul*, exclut le pluriel comme *nul*, & qu'à cet égard c'est presque la même chose de dire, *AUCUN* soldat n'a paru, ou de dire, *NUL* soldat n'a paru ; parce que la première phrase signifie à

LIV. II. la lettre, *un soldat, quel qu'il fût, n'a paru*, ce qui est précisément le sens de la seconde. Mais même avec la négation, *quelque* conserve toujours le sens partitif, & l'on ne parle en effet que d'un soldat vaguement désigné, quand on dit, *QUELQUE soldat n'a point paru*.

Le Dict. de l'Acad. *édit.* 1763, remarque qu'*aucun* n'a de pluriel que dans le style marotique ou dans le style du palais, & qu'alors *aucuns* signifie *quelques-uns*. Peut-être auroit-il fallu dire qu'il signifie *quelques* : mais quoi qu'il en soit, cela prouve que j'ai raison d'associer ces deux articles.

Au reste il n'y a pas grande erreur à confondre *quelqu'un* & *quelque* : ces deux mots sont entre eux comme *chacun* & *chaque* ; le premier suppose l'ellipse du nom appellatif, le second se joint au nom appellatif exprimé : une personne dit, *j'ai acheté QUELQUES livres* ; une autre répond, & moi j'en ai *vendu QUELQUES-UNS*.

*Certain* désigne les individus d'une manière vague, mais en indiquant qu'ils tiennent à des circonstances qui pourroient les déterminer, & que l'on supprime : *on doit bien prendre garde au sens de CERTAINS mots ; défiez-vous de CERTAIN penchant que je vous connois* : c'est le *quidam* des Latins.

*Tel* désigne un individu vague, en indiquant seulement qu'on le compare à lui-

même sous deux aspects différents, ou même sous deux points de vûe opposés : ce mot exige en conséquence une addition incidente qui énonce l'un des deux aspects comparés : *TEL soldat qui fait le brave en duel, est souvent bien lâche devant les ennemis ; TELLES opinions autrefois ont subjugué les meilleurs esprits, qui sont aujourd'hui décriées parmi le peuple.*

Les deux mots *certain* & *tel* ont encore de commun, d'être quelquefois Adjectifs physiques : dans ce cas, ils se placent après le nom appellatif qu'ils modifient. *Certain*, Adjectif physique, approche de la signification d'*assuré, indubitable* ; comme quand on dit, *un état CERTAIN, une nouvelle CERTAINE* : c'est en Latin *certus*. *Tel*, Adjectif physique, annonce identité de qualité, & suppose une comparaison dont le second terme est toujours annoncé par *que* ; comme quand on dit, *votre état est TEL que vous l'avez souhaité, la nouvelle n'est pas TELLE qu'on la debitoit d'abord* : quelquefois il est Adjectif physique, quoique placé avant le nom appellatif ; mais alors on le répète deux fois, parce que l'on compare deux objets ; *TEL maître, TEL valet ; TELLE vie, TELLE mort.*

Il est bon d'observer que ces deux mots conservent, étant Articles, quelque chose de leur signification physique ; mais ce qu'ils en conservent alors tombe sur l'étendue, pour la

§. IV. II. déterminer, & non sur la compréhension pour la modifier.

*ij.* Les Articles partitifs *définis* sont ceux qui désignent une partie des individus, déterminée par quelque point de vûe particulier compris dans la signification même de ces Articles. Il y en a de trois sortes, à raison de trois points de vûe généraux déterminatifs, qui servent à les caractériser : les uns sont *numériques*, les autres sont *possessifs*, & les derniers sont *démonstratifs*.

1°. Les Articles définis *numériques*, sont ceux qui déterminent les individus avec la précision numérique, en assignant juste le nombre des individus qu'ils désignent. Ce sont *un* ou *une*, *deux*, *trois*, *quatre*, *cinq*, *six*, *sept*, *huit*, *neuf*, *dix*, *onze*, *douze*, *treize*, *quatorze*, *quinze*, *seize*, *vingt*, *trente*, *quarante*, *cinquante*, *soixante*, *cent*, *mille*, & tous les autres, composés de ceux-là, qui sont les seuls Articles numériques simples.

On a coutume de les appeler *Noms de nombre cardinaux* : mais cette dénomination ne sauroit convenir au système de Grammaire que l'on adopte ici, puisqu'ils ne sont point des noms. Il est évident que ce sont des Adjectifs, puisqu'ils expriment des êtres d'une nature indéterminée, en les désignant seulement comme des individus dont ils fixent la quotité : ce sont des Articles, puisqu'ils désignent l'application actuelle du nom appel-

latif qu'ils accompagnent, à un nombre précis d'individus.

L'abbé Girard a imaginé une partie d'Oraison, qu'il appelle des *Nombres* : il en admet deux espèces ; les uns qu'il appelle *calculatifs*, & les autres qu'il nomme *collectifs*. Les premiers sont les mots que je nomme ici Articles définis numériques ; les autres sont des noms abstraits qui désignent numériquement des collections, comme *couple*, *dixaine*, *douzaine*, &c. (n)

Je crois avoir suffisamment justifié le parti que je prends sur les Articles numériques. (n) Vrais princip. Disc. X. Tom. ij. p. 168.

Quant aux mots numéraux de la seconde espèce, ce sont si visiblement des noms, que l'auteur lui-même en a été frappé : il avoue, (o) que la réflexion ne lui en a pas échappé, & qu'il a même été tenté de les placer dans la catégorie des noms. » Mais » un examen plus sérieux, dit-il, m'a persuadé » qu'ils seroient ici à leur vraie place. . . . » J'ai vu que leur essence consistoit également dans l'expression de la quotité : que » d'ailleurs leur emploi, quoiqu'un peu analogique à la dénomination, portoit néanmoins un caractère différent de celui des » substantifs ; ne demandant point d'Articles » par eux-mêmes, & ne se laissant point » qualifier par les Adjectifs nominaux, non » plus que par les verbaux, & rarement par » les autres. « (o) Ibid p. 178.

## LIV. II.

(p) Disc.  
VII. Tom. j.  
p. 366.

Les Articles dont parle ici l'académicien, sont les Articles indicatifs *le, la, les*, les seuls qu'il reconnoisse sous ce nom. Pour les Adjectifs qu'il appelle nominaux & verbaux, & dont je crois la distinction fort inutile aux véritables vûes de la Grammaire, voici comment il les définit lui-même (p) ; car il faut bien entendre ce que l'on censure. » Les » Adjectifs nominaux sont ceux qui qualifient » par un attribut d'espèce, c'est-à-dire, par » une qualité inhérente & permanente, soit » qu'elle naisse de la chose, de sa forme, » de sa situation, ou de son état, tels que » *bon, noir, simple, beau, rond, &c* : c'est » d'eux que se forment ordinairement les » substantifs abstraits, comme *bonté, noir-* » *ceur, simplicité, beauté, rondeur*. Les Ad- » jectifs verbaux qualifient par un attribut » d'événement, c'est-à-dire, par une qualité » accidentelle & survenue, qui paroît être » l'effet d'une action qui se passe ou qui s'est » passée dans la chose ; tels sont *rampant,* » *dominant, liant, caressant, bonifié, simpli-* » *fié, noirci, embelli, arrondi* : ils tirent leur » origine des verbes. «

Ce n'est pas pour faire remarquer ce qui faute aux yeux dans ces définitions, je veux dire le peu d'effet qu'elles ont pour mettre dans l'esprit des idées bien distinctes & bien précises, que je les mets sous les yeux du lecteur ; c'est pour montrer qu'à partir même

de ses principes, l'abbé Girard est dans l'erreur à l'égard des caractères qu'il assigne aux noms numéraux collectifs. Ces noms, quoi qu'il en dise, prennent l'Article indicatif comme les autres, & se laissent modifier par toutes les espèces d'Adjectifs que ce grammairien paroît exclure : par les nominaux ; *une BELLE douzaine, une BONNE douzaine, une douzaine SEMBLABLE* : par les verbaux ; *une douzaine CHOISIE, une douzaine REBUTÉE, une douzaine EMBELLIE* : & par tous les autres ; *UNE douzaine, TROIS douzaines, la CINQUIÈME douzaine, MA douzaine, CETTE douzaine, CHAQUE douzaine, QUELQUES douzaines, &c.*

Quand au surplus il seroit vrai que ces noms collectifs admettroient les caractères qu'on leur assigne, ce ne seroit pas une raison pour les tirer de la classe des noms. Les noms propres y ont été conservés, quoiqu'ils ne prennent sur leur compte ni Articles ni Adjectifs d'aucune espèce ; car il est constant que, quand ils en sont accompagnés, ou ils cessent d'être des noms propres, ou ces Adjectifs se rapportent à des noms appellatifs sous-entendus, comme on l'a déjà vu dans plusieurs exemples, & comme on le verra encore plus d'une fois par la suite.

Quant au premier argument de l'académicien, il est vrai que l'essence des noms collectifs numéraux consiste dans l'expres-

LIV. II. sion de la quotité : mais la quotité est une nature abstraite, dont le mot même *quotité* est le nom appellatif ; *couple*, *douzaine*, *vingtaine*, &c. sont des noms moins généraux compris sous le premier, comme les espèces sous le genre : c'est ainsi que la nature abstraite de vertu est exprimée par le nom appellatif *vertu*, & par les noms propres *prudence*, *courage*, *chasteté*, &c. Si l'on n'a fait ni dû faire une classe à part, des mots dont l'essence consiste également dans l'expression de la vertu ; on n'a ni pu ni dû en faire une des mots dont l'essence consiste également dans l'expression de la quotité.

J'ajoute que, si l'on croit devoir réunir dans la même catégorie, des mots aussi peu semblables que *deux* & *couple*, *dix* & *dixaine*, *cent* & *centaine*, &c. par la seule raison qu'ils expriment également la quotité ; il falloit aussi rassembler dans la même classe une infinité d'autres mots qui expriment pareillement la quotité sous d'autres aspects : & cela auroit formé un système plus conséquent & une classe plus nombreuse. On auroit mis à contribution la classe des Adjectifs, celle des noms, celle des verbes, & celle des adverbes, comme on va le voir par le détail suivant.

*Adjectifs numériques.* Il y en a de quatre sortes en françois ; & il y en a d'autres espèces possibles, adoptées en effet dans d'au-

tres langues. 1<sup>o</sup>. Les Articles numériques, *un* ou *une*, *deux*, *trois*, *quatre*, *cinq*, &c : la dénomination de *cardinaux*, qu'on a coutume de leur donner, vient de ce que, dans la plupart des langues, ils sont les racines principales & fondamentales des autres mots numériques ; c'est pourquoi j'en commence le détail par les Adjectifs, & celui des Adjectifs par ces Articles. (4) 2<sup>o</sup>. Les Adjectifs ordinaux, *premier*, *second* (5) ou *deuxième*, *troisième*, *quatrième*, &c. qui désignent par la détermination numérique de l'ordre. 3<sup>o</sup>. Les Adjectifs multiplicatifs, qui désignent par la détermination numérique de la quantité appréciée par multiplication ; *double*, *triple*,

(4) *Cardo*, gond, pivot sur lequel tourne une porte : de là dans Cicéron, *Cardo rei*, le point fondamental de l'affaire ; & du génitif *Cardinis*, l'Adjectif *Cardinal*, pour dire *principal*, *radical*, *fondamental*.

(5) Les Adjectifs *premier* & *second* sont ordinaux par le sens, mais ils ne sont numériques que par la décision de l'usage. Ils ne sont point dérivés, comme les autres, des Articles numériques ; on diroit *unième*, comme on le dit dans *vingt & unième*. Dans la rigueur étymologique, *premier* veut dire *qui est avant* ; & la préposition latine *præ* (avant) en est la racine : *second* veut dire *qui suit* du verbe latin *sequi* (suivre). Ainsi dans un ordre de choses, chacune est *première*, suivant le sens étymologique, à l'égard de celle qui est immédiatement après ; chacune est pareillement *seconde* à l'égard de celle qui précède immédiatement. Mais l'usage ayant attaché à ces deux Adjectifs la précision numérique de l'unité & de la dualité, l'étymologie perd ses droits sur le sens.

LIV. II. *quadruple, &c.* (6) 4°. Les Adjectifs partitifs, qui désignent par la détermination numérique appréciée par la division : ils ne diffèrent point en françois des Adjectifs ordinaires quant au matériel ; mais ils en diffèrent par le sens qu'il est toujours aisé de reconnoître : c'étoit la même chose en latin & en grec ; *pars duodecima*, ἡ μέρης δωδεκάτη, (la douzième partie). Il étoit très-possible de caractériser ce point de vûe par des mots numéraux formés expressément pour cette fin. 5°. Les mots latins *secundanus* (appartenant au second corps), *tertianus* (appartenant au troisième corps), *quartanus*, *quintanus*, &c. nous donnent l'idée d'une autre sorte d'Adjectifs numéraux, qu'on auroit pu appeler *subordinatifs*, parce qu'ils désignent par l'idée de dépendance à l'égard d'un corps fixé par la détermination numérique de l'ordre. 6°. Les allemands ont un système particulier d'Adjectifs numéraux, que l'on peut nommer *itératifs*, parce qu'ils désignent par la détermination du nombre de fois que la chose est arrivée ; *zwey* (deux), *drey* (trois), *vier* (quatre) : en ajoutant à la fin de ces mots *mal* (fois), ils ont les adverbes itératifs *zweymal* (deux

---

(6) L'Adjectif *simple*, considéré comme exprimant une relation à l'unité, peut être envisagé comme multiplicatif par le sens, & numéral par l'usage. Le mot allemand qui y correspond est numéral par l'etymologie : *einfach* ou *einfaltig*, de *ein* (un), comme si nous disions *uniple*.

fois), *dreymal* (trois fois), *viermal* (quatre fois); & en y ajoutant la finale *ig*, ils forment les Adjectifs itératifs *zweymalig* (arrivé deux fois), *dreymalig* (arrivé trois fois), *viermalig* (arrivé quatre fois), &c.

*Noms numéraux.* Il y a trois sortes de noms numéraux bien connus. 1°. Les noms collectifs, *couple*, *dixaine*, *douzaine*, *quinzaine*, &c. qui expriment des quotités déterminées numériquement. 2°. Les noms multiplicatifs, qui expriment des quantités déterminées numériquement par un rapport de multiplication; dans notre langue, ils ne diffèrent pas, pour le matériel, de l'Adjectif multiplicatif correspondant, si ce n'est qu'ils prennent l'Article indicatif *le*, comme *le double*, *le triple*, *le quadruple*, &c. 3°. Les noms partitifs, qui expriment des quantités déterminées numériquement par un rapport de division, comme *la moitié*, *le tiers*, *le quart*; les autres, en françois, sont semblables à l'Adjectif ordinal & au partitif, *le cinquième*, *le sixième*, &c: mais il y a plus de régularité en allemand; on y ajoute *l* à la fin de l'adjectif ordinal, & l'on a le nom partitif qui prend l'article *das*; *dritte* (troisième), *das drittel* (le tiers); *vierte* (quatrième), *das viertel* (le quart); *fünfte* (cinquième), *das fünftel* (le cinquième), &c. Cette formation, plus régulière que la nôtre, prouve que l'on pouvoit partout mettre des dis-

LIV. II. tinctions plus marquées dans les différentes classes de mots numériques. Au reste, ces trois sortes de noms sont abstraits.

*Verbes numériques.* 1°. Il y a en françois des verbes multiplicatifs, comme *doubler*, *tripler*, *quadrupler*, & les autres qui sont formés immédiatement des Adjectifs multiplicatifs autorisés par l'usage. 2°. Le verbe *biner*, qui marque une seconde action, est itératif, & nous fait concevoir la possibilité d'un système plus complet en ce genre. 3°. Le verbe latin *bipartiri* (partager en deux) nous montre qu'il peut y avoir des verbes partitifs numériques.

*Adverbes numériques.* 1°. Nous avons en françois le système complet des adverbes ordinaux, *premièrement*, *secondement*, *troisièmement*, &c. 2°. Nous pourrions avoir celui des adverbes multiplicatifs, puisque nous avons *doublement* & *triplement*; les autres sont remplacés par *au* avec le nom multiplicatif, *au quadruple*, *au quintuple*, *au centuple*, &c; nous disons même *au double* & *au triple*. 3°. Les adverbes latins *bisariam* (en deux parties), *trisariam* (en trois parties), *quadrisariam* (en quatre parties), &c. sont des adverbes partitifs, qui nous manquent; les allemands en sont pourvus, & ils les forment en ajoutant *erley* à la fin des articles numériques; *zweyerley* (en deux parties, en deux espèces), *dreyerley* (en trois parties, en trois

espèces), *viererley* (en quatre parties, en quatre espèces), &c. Nous avons déjà vu que les allemands ont aussi les adverbes itératifs, *zweymal* (deux fois), *dreymal* (trois fois), *viermal* (quatre fois), &c. Ils sont aussi en latin; *semel*, *bis*, *ter*, *quater*, *quinquies*, *sexies*, *septies*, *octies*, &c.

Je m'en suis tenu, dans tout ce détail, aux seuls mots numéraux dont l'idée propre est une idée de quotité précise; je n'ai pas parlé de ceux qui réunissent encore d'autres idées particulières: par exemple, de dignité, comme *duumvir*, *triumvir*, *decemvir*; *duumviratus*, *triumviratus*, *decemviratus*; *duumviralis*, *triumviralis*, *decemviralis*: de temps, comme *biduum*, *triduum*, *quatrimum*, (l'espace de deux, de trois, de quatre jours); *bimatus*, *trimatus*, *quadrimatus*, (l'âge de deux, de trois, de quatre ans); *biennis*, *triennis*, *quadriennis*, (âgé de deux, de trois, de quatre ans): de forme, comme *biformis*, *triformis*, *quadriformis*, (qui a deux, trois, quatre formes), &c. L'idée de nombre n'est que secondaire dans toutes ces espèces de mots.

Pour ceux où elle est primitive, chaque langue auroit pu étendre ou restreindre davantage son système numéral; & en examinant bien les usages de chaque idiôme, on seroit étonné de l'étendue que pourroit recevoir ce système. Mais chaque langue a été déterminée par son génie propre, qui n'est

LIV. II. que le résultat d'une infinité de circonstances, dont les combinaisons peuvent varier sans fin.

Quoi qu'il en soit, si l'on envisage l'expression de la quotité comme un caractère suffisant pour constituer une partie d'Oraison distincte des autres ; toutes les espèces de mots numériques que l'on vient de voir, ont dû être comprises dans les *nombres* de l'abbé Girard. Si au contraire il a trouvé quelque inconséquence dans cet assortiment, en effet trop bizarre & nullement fondé ; il a dû trouver le même défaut dans le système qu'il a adopté.

2<sup>o</sup>. Les Articles définis *possessifs* sont ceux qui déterminent les individus par l'idée précise d'une dépendance relative à l'une des trois personnes. Ce sont *mon, ma, mes*, qui se rapportent à la première personne du singulier ; & *notre, nos*, qui se rapportent à la première du pluriel : *ton, ta, tes*, qui se rapportent à la seconde personne du singulier ; & *votre, vos*, qui se rapportent à la seconde du pluriel : *son, sa, ses*, qui se rapportent à la troisième personne du singulier ; & *leur, leurs*, qui se rapportent à la troisième du pluriel.

Dans la plupart des langues, en grec, en latin, en italien, en espagnol, &c ; il n'y a point d'Articles possessifs, quoiqu'il y ait des Adjectifs physiques possessifs. Dans la nôtre,

nous avons les deux espèces de possessifs ; je viens de détailler les Articles, voici les Adjectifs physiques : *mien*, *miennne*, *miens*, *miennes*, pour la première personne du singulier ; *nôtre*, *nôtres*, pour la première du pluriel : *tien*, *tienne*, *tiens*, *tiennes*, pour la seconde personne du singulier ; *vôtre*, *vôtres*, pour la seconde du pluriel : *sien*, *siennne*, *siens*, *siennes*, pour la troisième personne du singulier ; *leur*, *leurs*, pour la troisième du pluriel.

La langue allemande a, comme la nôtre, ces deux espèces de possessifs : mais, dans chaque espèce, elle a deux sortes de possessifs pour la troisième personne du singulier. C'est que ces possessifs y sont dérivés du génitif singulier du pronom de la troisième personne, qui est *seiner* (de lui) pour le masculin & le neutre, & *ihrer* (d'elle) pour le féminin : de là vient que, si la troisième personne est du masculin ou du neutre, l'Article possessif qui s'y rapporte est *sein*, m. *seine*, f. *sein*, n. (son) ; & l'Adjectif physique possessif est *seiner*, m. *seine*, f. *seines*, n. ou bien *seinige*, m. f. n. (sien) : mais si la troisième personne singulière est du féminin, l'Article possessif qui s'y rapporte est *ihr*, m. *ihre*, f. *ihr*, n. (son) ; & l'Adjectif physique possessif est *ihrer*, m. *ihre*, f. *ihres*, n. ou bien *ihrige*, m. f. n. (sien).

Cette remarque peut faire voir en passant, combien l'usage a de ressources pour enrichir

LIV. II. les langues, pour y mettre de la clarté, de la précision, de la justesse ; & combien il importe d'examiner de près les idiotismes, pour en démêler les fineses & le véritable sens.

Presque tous les grammairiens regardent comme des pronoms les Adjectifs possessifs de l'une & de l'autre espèce ; & je crois avoir  
(q) *Ch. II.* montré suffisamment (q) l'origine & la futilité de leur méprise. Elle a donné lieu à celle des dénominations par lesquelles ils ont distingué les deux espèces.

Nos grammairiens françois appellent *mon, ton, son, &c.* possessifs absolus ; & ils regardent *mien, tien, sien, &c.* comme des possessifs relatifs. Ceux-ci sont nommés *relatifs*, parce que n'étant pas joints avec leur substantif, dit M. Restaut, (r) ils le supposent  
(r) *Gramm.* énoncé auparavant & y ont relation. Mais  
*fr. ch. V. art.* personne ne dit pourquoi on appelle *absolus* les possessifs de la première espèce ; & M. l'abbé Regnier semble avoir éludé l'embarras de cette dénomination, en les nommant simplement *non-relatifs*.  
*ii).*

Le mot de *relatif* est un terme dont il paroît que l'on ne connoît pas assez la valeur, puisqu'on en abuse si souvent ; car dans un moment nous le trouverons encore employé à une autre distinction, & aussi mal à propos. Tout Adjectif est essentiellement relatif au nom appellatif auquel on l'applique, soit que ce nom soit positivement exprimé, soit

soit que l'ellipse l'ait fait disparoître & qu'il faille le retrouver par l'analyse. Ainsi les deux sortes d'Adjectifs possessifs sont également relatives, & nos grammairiens en ont mal caractérisé la distinction par cette dénomination.

Les grammairiens allemands ont apparemment voulu éviter ce défaut; & M. Gottsched appelle *conjonctifs* ceux de la première espèce, & *absolus* ceux de la seconde. Les premiers sont nommés *conjonctifs*, parce qu'ils sont toujours unis avec le nom auquel ils se rapportent (s); les autres sont appelés *absolus*, parce qu'ils sont employés seuls & sans le nom auquel ils ont rapport. Voilà comment les différentes manières de voir une même chose amènent des dénominations différentes, & même opposées. M. de la Touche, qui a composé en Angleterre *l'Art de bien parler françois*, a adopté cette seconde manière de distinguer les Adjectifs possessifs.

(s) Voyez  
au ch. II, ce  
qui a donné  
lieu à la note  
3. p. 281.

Avec un peu plus de justesse que la première, elle ne doit pas faire plus de fortune. Les termes techniques de Grammaire ne doivent pas être fondés sur des services accidentels, qui peuvent changer au gré de l'usage: la nomenclature des sciences & des arts doit être immuable comme les natures dont elle est chargée de réveiller les idées, & ne doit pas par conséquent tenir uniquement à ce qui est accidentel dans les choses. Or il est évi-

LIV. II. dent que *mien, tien, sien, &c.* ne sont absolus, au sens des grammairiens allemands, que dans l'usage présent de leur langue & de la nôtre : ces mêmes mots étoient conjonctifs, lorsqu'il étoit en usage de dire, *un mien frère,*  
 (1) Rem. *un sien livre,* comme Vaugelas observe (1) qu'on le disoit autrefois : l'Adjectif possessif des italiens répond à celui que les allemands appellent absolu, & il s'emploie cependant avec le nom auquel il a rapport ; *il mio fratello, il suo libro,* ou bien *il fratello mio, il libro suo,* comme si nous disions, *le mien frère, le sien livre,* ou bien *le frère mien, le livre sien,* & comme si l'on disoit en allemand *der meinige bruder, das seinige ou irhige buch,* ou bien *der bruder meiner, das buch seines ou irher.*

M. Duclos, qui apparemment a senti le vice des deux nomenclatures dont je viens de parler, a pris un autre parti. « *Mon, ton,*  
 (u) Rem. « *son,* ne sont point des pronoms, dit-il, (u)  
 sur la Gramm. « puisqu'ils ne se mettent pas à la place des  
 génér. II. viij. « noms, mais avec les noms mêmes : ce sont  
 « des Adjectifs possessifs. *Le mien, le tien, le*  
 « *sien,* sont de vrais pronoms. »

Ce savant académicien juge que ces derniers mots se mettent au lieu du nom qui n'est point exprimé. Il ne s'ensuivroit pas pour cela qu'ils fussent de vrais pronoms, parce que, comme je crois l'avoir prouvé, ce n'est point là le caractère distinctif des

pronoms. Mais d'ailleurs *mien, tien, sien, &c.* ne se mettent pas au lieu du nom : on les employe sans nom à la vérité ; mais ils ont à un nom une relation marquée, qui, en les assujettissant, comme tous les autres Adjectifs, aux loix de la concordance, les distingue du nom avec lequel ils s'accordent, dont ils sont, si l'on veut, les compléments, mais non les vice-gérents ; l'Article indicatif, qui les accompagne nécessairement, est la preuve qu'il y a alors ellipse du nom appellatif, la seule espèce de mot qui puisse recevoir la détermination qui est indiquée par l'Article indicatif.

Il suit de là que *mon, ton, son, &c. mien, tien, sien, &c.* sont également des Adjectifs possessifs, & qu'il faut trouver les caractères qui les différencient dans ceux des divisions de l'espèce à laquelle ils appartiennent, & les preuves de ces différences dans les divers usages que l'on en fait. C'est sur ce principe que je regarde *mien, tien, sien, &c.* comme des Adjectifs physiques possessifs, & *mon, ton, son, &c.* comme des Articles possessifs. Outre qu'il n'y a pas d'autre division grammaticale des Adjectifs ; il est évident que les Articles possessifs renferment dans leur signification, celle de l'Article indicatif qui y est fondamentale, & celle des Adjectifs physiques possessifs ; en sorte que *mon* signifie *le mien*, *ton* signifie *le tien*, *son* signifie *le sien*, *nos*

LIV. II. signifie *les nôtres*, &c. *Mon livre*, selon cette explication, veut donc dire *le mien livre* ou *le livre mien*; *nos livres*, c'est *les livres nôtres*; justement comme disent les italiens, *il mio libro*, *i nostri libri*, ou bien *il libro mio*, *i libri nostri*.

C'est pour cela que l'Article possessif exclut l'Article indicatif, quand il se trouve lui-même avant le nom appellatif; l'usage contraire seroit une vraie périssologie, puisque le possessif comprend l'indicatif dans sa signification.

C'est encore là que se trouve la raison de  
 (x) Rem. ce que dit Vaugelas (x), qu'il faut répéter  
 513. l'Article possessif comme on répète l'Article indicatif, & aux mêmes endroits où l'on le répéteroit: par exemple, on dit *LE père & LA mère*, & non pas *LES père & mère*; & il faut dire de même, *SON père & SA mère*, & non pas *SES père & mère*; ce qui est, selon M. Chapelain, du style de pratique, & selon Vaugelas, une des plus mauvaises façons de parler qu'il y ait dans toute notre langue. On dit aussi, *LES plus beaux & LES plus magnifiques habits*, ou *LES plus beaux & plus magnifiques habits*, sans répéter l'Article indicatif au second Adjectif; & l'on doit dire de même, *SES plus beaux & SES plus magnifiques habits*, ou *SES plus beaux & plus magnifiques habits*.

Cette identité de pratique est raisonnable

& même nécessaire, puisque l'Article possessif n'est autre chose que l'Article indicatif auquel on a ajouté l'idée accessoire d'une dépendance relative à l'une des trois personnes. Cette idée de dépendance, accessoire dans les Articles possessifs, est principale ou même unique dans les Adjectifs physiques possessifs : & c'est ce qui établit en effet & caractérise ces deux espèces. De là vient qu'anciennement les Adjectifs physiques possessifs étoient modifiés comme les autres de la même espèce ; & on lit dans les *Essais de Montaigne* (y), <sup>(y) Liv. I. ch. vij.</sup> au sujet de ceux qui sont obligés à des restitutions, *ils doivent du plus leur*, pour dire *du plus proprement appartenant à eux*, comme il auroit dit, *du plus beau, du plus cher, du plus nécessaire, &c.*

Les Articles possessifs sont, pour ainsi dire, l'Article indicatif fondu, par une sorte de contraction, avec les Adjectifs physiques possessifs, du moins quant au sens, si ce n'est quant au matériel : cette contraction donne de la brièveté & de la vivacité à l'expression, & conséquemment plus de vérité à l'image ; *mon livre* est plus court, plus énergique, plus approchant de notre manière de concevoir, & plus vrai, que l'italien *il mio libro*.

Mais quand on ne doit pas répéter le nom, déjà exprimé auparavant ; il est de l'intérêt de la clarté d'exprimer séparément l'Article indicatif & l'Adjectif physique possessif : l'énon-

LIV. II. ciation distincte de l'Article réveille plus sûrement l'idée du nom dont il y a ellipse ; & l'Adjectif physique possessif rentre ainsi dans l'analogie de tous les autres, devant lesquels on se sert de l'Article indicatif quand le nom est sous-entendu. De même donc que l'on dit, en parlant de sœurs, *celle-ci est LA prude, celle-là est LA coquette*, on dira pareillement, *celle-ci est LA vôtre, celle-là est LA mienne.*

3°. Les Articles définis *démonstratifs* sont ceux qui déterminent les individus par l'idée d'une indication précise. Il y en a de deux sortes : les uns sont *purement démonstratifs*, les autres sont *conjonctifs*.

*Articles purement démonstratifs.* Ceux-ci n'ont rien de plus que ce que je viens d'assigner pour les Articles *démonstratifs* en général ; & c'est ce que je prétends faire entendre en ajoutant qu'ils sont *purement démonstratifs*. Ce sont *ce* ou *cet*, *cette*, *ces*, comme quand on dit : *CE livre, CET habit, CETTE femme ; CES livres, CES habits, CES femmes.*

Quelque précise que soit l'indication dont l'idée détermine les individus dans ces Articles ; il arrive pourtant quelquefois que l'on a besoin d'ajouter quelque degré à la précision, afin d'établir, entre différents individus également indiqués, une distinction plus marquée. Nous y parvenons en françois au moyen des particules *ci* & *là*, dont la première dé-

figne des individus présents ou plus prochains, & la seconde des individus absents ou plus éloignés : elles se placent à la fin du nom appellatif qui est précédé de l'Article démonstratif : *CE livre-CI*, *CE livre-LÀ* ; *CET homme-CI*, *CET homme-LÀ* ; *CETTE femme-CI*, *CETTE femme-LÀ* ; *CES livres-CI*, *CES livres-LÀ*, &c.

D'autres langues sont parvenues à la même distinction par d'autres voies. En latin, par exemple, *is*, *ea*, *id*, est l'Article démonstratif sans aucune distinction : *hic*, *hæc*, *hoc*, désigne les individus présents, ou plus prochains, ou relatifs à la première personne ; il répond à notre Article avec *ci* : *ille*, *illa*, *illud*, désigne les individus absents, ou plus éloignés, ou relatifs à la troisième personne ; il répond à notre Article avec *là* : *iste*, *ista*, *istud*, désigne les individus relatifs à la seconde personne, ou avec l'idée accessoire du mépris ou du dédain.

Nous n'avons rien exprès pour cette dernière espèce d'indication : nous nous servons alors de la particule *là*, qui est, comme je l'ai dit, la marque de l'éloignement physique, & qui peut aisément s'appliquer à l'éloignement moral ; le ton fait le reste : *emmenez CE coquin-LÀ*.

Si le nom appellatif est suffisamment connu par quelque circonstance, on ne le répète pas avec l'Article démonstratif ; mais on em-

LIV. II. ploie alors *celui, celle, ceux, celles*, qui veut toujours être suivi de quelque addition déterminative. Cette addition est quelquefois une proposition incidente, comme quand on dit en général, *CELUI qui ment est détestable*, c'est-à-dire, *CELUI homme*, ainsi qu'il paroît par l'attribut de *mentir* ; ou quand on dit, après avoir parlé de livres, *CELUI que j'ai composé, CEUX que j'ai consultés*. L'addition est quelquefois marquée par l'une des particules *ci & là* : ainsi l'on dit, en parlant de tableaux, *je prendrai CELUI-CI, gardez CEUX-LÀ* ; & en parlant de femmes, *CELLES-CI sont coquettes, CELLE-LÀ est prude*.

*Articles démonstratifs conjonctifs.* Le commun des grammairiens ne manquera pas d'être bien surpris de trouver ici, sous le titre que je présente, les mots *qui, que, lequel, laquelle, lesquels, lesquelles* ; car c'est, dit-on unanimement, un pronom relatif.

» Ce pronom relatif, dit la *Grammaire*  
 (1) Gramm. » *générale* (1), a quelque chose de commun  
 gén. II. jx. » avec les autres pronoms, & quelque chose  
 » de propre.

» Ce qu'il a de commun, est qu'il se met  
 » au lieu du nom, & plus généralement mê-  
 » me que tous les autres pronoms, se mettant  
 » pour toutes les personnes. *Moi QUI suis*  
*chrétien ; vous QUI êtes chrétien ; lui QUI*  
*est roi.*

» Ce qu'il a de propre peut être considéré  
 » en deux manières.

» La première, en ce qu'il a toujours rap-  
 » port à un autre nom ou pronom qu'on ap-  
 » pelle antécédent, comme *Dieu QUI est*  
 » *saint* ; *Dieu* est l'antécédent du relatif *qui*.  
 » Mais cet antécédent est quelquefois sous-  
 » entendu & non exprimé ; surtout dans la  
 » langue latine, comme on l'a fait voir dans  
 » la *nouvelle Méthode* pour cette langue.

» La seconde chose que le relatif a de  
 » propre, & que je ne sache point avoir  
 » encore été remarquée par personne, est  
 » que la proposition dans laquelle il entre  
 » (qu'on peut appeller *incidente*), peut faire  
 » partie du sujet ou de l'attribut d'une autre  
 » proposition, qu'on peut appeller *princi-*  
 » *pale*. «

I<sup>o</sup>. J'avance hardiment, contre ce que  
 l'on vient de lire, que *qui*, *quæ*, *quod* (pour  
 m'en tenir au latin seul par économie) n'est  
 pas un pronom, & n'a rien de ce qui consti-  
 tute la nature de cette partie d'oraison.

Je crois avoir bien établi (a) que les  
 pronoms sont des mots qui expriment des  
 êtres déterminés par l'idée précise d'une  
 personne, ou d'une relation à l'acte de la  
 parole. Or *qui*, *quæ*, *quod* renferme si peu  
 dans sa signification l'idée précise d'une re-  
 lation personnelle, que, de l'aveu même de  
 D. Lancelot & apparemment de l'aveu de  
 tous les grammairiens, il se met pour toutes  
 les personnes. Ce mot d'ailleurs n'exprime

(a) CH. II.

**Liv. II.** aucun être déterminé par la nature, puisqu'il reçoit différentes terminaisons génériques, afin de pouvoir prendre, dans l'occasion, celle qui convient au genre & à la nature de l'objet au nom duquel on l'applique. Je le demande donc : à quels caractères pourratt-on montrer que c'est un pronom ?

C'est, dit-on, qu'il se met au lieu du nom. Je pourrois me contenter d'observer ici, comme je l'ai montré ailleurs, que ce n'est point en cela que consiste l'essence des pronoms. Mais je demanderai au lieu de quel nom est mis *quæ* dans cette phrase d'Ovide, *Tibi QUÆ est facundia, confer in illud ut doceas* ? Il accompagne ici le nom même *facundia*, avec lequel il s'accorde en genre, en nombre, & en cas : il n'est donc pas mis au lieu de *facundia*, mais avec *facundia*.

Cicéron regardoit-il *qui*, *quæ*, *quod* comme pronom, ou du moins le traitoit-il en pronom, lorsqu'il disoit, (b) *Bellum tantum, QUO bello omnes premebantur, Pompeius confecit* ? On voit encore ici *quo* avec *bello*, & non pas au lieu de *bello*.

Je fais qu'on me citera mille autres exemples, où ce mot est employé seul & sans être accompagné d'un nom, parce que ce nom, dit D. Lancelot, (c) est assez exprimé par le relatif même qui tient toujours sa place & le représente, comme *cognosces ex iis litteris QUAS liberto tuo dedi*. Mais cet écrivain

(b) *Pro lege Manil. xij.*  
35.

(c) *Méthod. lat. Synt. Régl. 2.*

convient lui-même sur le champ que cela est dit pour *ex iis litteris QUAS litteras*. Si donc on peut dire que *quas* tient ici la place de *litteras*, & qu'il le représente, c'est comme *avarus* tient la place d'*homo*, & le représente dans cette phrase, *semper avarus eget* : *avarus* représente *homo*, parce qu'il est au même genre, au même nombre, & au même cas, & qu'il renferme dans sa signification l'idée d'une qualité qui convient *non omni sed soli naturæ humanæ*, comme parlent les logiciens ; mais *avarus* n'est pas pour cela un pronom. Pareillement *quas* représente *litteras*, parce qu'il est au même genre, au même nombre, & au même cas, & que l'idée démonstrative, qui en constitue la signification principale, comme je le ferai voir dans un moment, est déterminée ici à tomber sur *litteras*, par le voisinage de l'antécédent *litteris* qui lève l'équivoque : mais *quas* n'est pas non plus pour cela un pronom ; 1<sup>o</sup>. parce qu'il n'empêche pas que l'on ne soit obligé d'exprimer *litteras* dans la construction analytique de la phrase ; 2<sup>o</sup>. parce que la nature du pronom ne consiste pas dans la fonction de représenter les noms & d'en tenir la place, mais dans celle d'exprimer des êtres déterminés par l'idée d'une relation personnelle.

2<sup>o</sup>. Je dis que *qui*, *quæ*, *quod* ne doit point être appelé *relatif*, quoique ses ter-

**LIV. II.** minaisons, mises en concordance avec le nom auquel il est appliqué, semblent prouver & prouvent en effet qu'il se rapporte à ce nom. C'est que si l'on fondeoit sur cette propriété la dénomination de *relatif* : il faudroit, par une conséquence nécessaire, l'accorder à tous les Adjectifs, aux participes, aux Articles ; puisque toutes ces espèces s'accordent en genre, en nombre, & en cas avec le nom auquel ils se rapportent effectivement. Or que faire d'une dénomination plus propre à confondre les espèces qu'à les distinguer ? Disons la vérité : *quas* n'est pas plus relatif dans *quas litteras*, que *iis* n'est relatif dans *iis litteris*.

3°. Aucun des deux termes par lesquels on désigne ordinairement *qui*, *quæ*, *quod*, ni l'union des deux, ne fait entendre la vraie nature de ce mot. C'est un *Article démonstratif conjonctif* ; & c'est ainsi qu'il faut le nommer, si l'on veut s'en tenir à une nomenclature raisonnable & lumineuse.

C'est un *Article* ; voilà ce qu'il a véritablement de commun avec tous les autres mots de cette classe. Comme eux, il présente à l'esprit un être d'une nature indéfinie, en le montrant seulement avec la détermination individuelle ; & comme eux, il s'accorde en genre, en nombre, & en cas avec le nom auquel on l'applique ; *QUI vir*, *LEQUEL homme* ; *QUÆ mulier*, *LAQUELLE*.

*femme* ; *QUOD bellum* , *LAQUELLE guerre* :  
*QUI consules* , *LESQUELS consuls* ; *QUÆ litteræ* , *LESQUELLES lettres* ; &c.

Il est *démonstratif* ; parce que l'idée précise qui en caractérise la signification propre , est une idée métaphysique d'indication ou de démonstration , telle qu'elle se trouve dans *is* , *ea* , *id* , dans notre *ce* françois , ou même dans notre Article indicatif *le* , *la* , *les*. Cela se manifestera de plus en plus par la suite , dans le développement de différents exemples : mais on peut remarquer en attendant , que cette propriété est physiquement sensible en allemand , où *der* , m. *die* , f. *das* , n. répond également à notre Article indicatif , à notre Article purement démonstratif , & à celui dont il s'agit ; si ce n'est que l'Article indicatif ( *le* , *la* , *les* , ) fait au génitif singulier *des* , m. *der* , f. *des* , n. & que les deux autres font au génitif singulier *dessen* , m. *deren* , f. *dessen* , n ; que l'Article indicatif fait au génitif pluriel *der* , m. f. n , que le démonstratif y fait *derer* , m. f. n , & que le conjonctif y fait *deren* , m. f. n ; enfin que le datif pluriel de l'Article indicatif est *den* , celui du démonstratif & du conjonctif *denen* , pour les trois genres. Dans ces différences mêmes , l'Article conjonctif & le pur démonstratif sont ceux qui ont entre eux le plus d'analogie : & ces distinc-

LIV. II. tions sont assez récentes pour n'être pas encore reçues unanimement, ce qui ne prouve que mieux mon opinion.

Enfin , *qui* , *quæ* , *quod* est *conjonctif* ; c'est-à-dire qu'outre l'idée démonstrative qui en constitue principalement la signification , il comprend encore dans sa valeur totale celle d'une conjonction ; ce qui , en le différenciant d'*is* , *ea* , *id* , le rend propre à unir la proposition dont il fait partie à une autre proposition. Cette propriété conjonctive est telle , que l'on peut toujours décomposer *qui* , *quæ* , *quod* par *is* , *ea* , *id* , & par une conjonction telle que peuvent l'exiger les circonstances du discours.

D. Lancelot , qui convient qu'il y a des cas où la possibilité de cette décomposition est visible , cite cet exemple tiré de T. Live , qui parle de Junius Brutus : *is quum primores civitatis , in QUIBUS fratrem suum ab avunculo interfectum audisset ;* & il le réduit ainsi , *is quum primores civitatis , ET in HIS fratrem suum ab avunculo interfectum audisset ;* ce qui est très-clair & très-raisonnable.

Mais il ne faut pas croire que ce soit toujours par la conjonction copulative que cet Article se décompose ; c'est par celle qui caractérise le mieux le rapport des deux propositions liées. *Æsopus auctor QUAM materiam repperit , hanc ego polivi versibus*

*senariis* ; (d) c'est comme si Phédre avoit dit , *Hanc ego materiam polivi versibus senariis* , *SED* *Æsopus auctor EAM repperit* : il y a de la différence entre le mérite d'inventer un sujet & celui de le mettre en vers iambiques de six pieds ; la conjonction adversative *sed* marque cette différence. Les savants , *QUI* sont plus instruits que le commun des hommes , devroient aussi les surpasser en sagesse ; la proposition dont *qui* fait partie , est la raison justificative de l'affertion énoncée par l'autre ; c'est donc à dire , les savants , *CAR CES* ( savants ) sont plus instruits que le commun des hommes , devroient aussi les surpasser en sagesse. Autre exemple : la gloire *QUI* vient de la vertu a un éclat immortel : ici *qui* fait partie d'une proposition qui énonce une condition nécessaire à la gloire dont on parle ; c'est pourquoi la décomposition doit se faire par une conjonction conditionnelle ; la gloire , *SI CETTE* ( gloire ) vient de la vertu , a un éclat immortel.

- » Le relatif , nous dit-on , (e) perd quelquefois sa force de démonstratif , & ne fait plus que l'office de conjonction.
- » Ce que nous pouvons considérer en deux rencontres particulières. La première est une façon de parler fort ordinaire dans la langue hébraïque , qui est que , lorsque le relatif n'est pas le sujet de la proposition

CH. III.  
(d) Phædr.  
Fab. I. ProL

(e) Gramm.  
gén. II. suite  
du chap. jx.

LIV. II. » dans laquelle il entre , mais seulement  
 » partie de l'attribut , comme lorsque l'on  
 » dit , *pulvis QUEM projicit ventus* ; les  
 » hébreux alors ne laissent au relatif que  
 » le dernier usage , de marquer l'union de  
 » la proposition avec une autre : & pour  
 » l'autre usage , qui est de tenir la place  
 » du nom , ils l'expriment par le pronom  
 » démonstratif , comme s'il n'y avoit point  
 » de relatif , de sorte qu'ils disent *QUEM*  
 » *projicit EUM ventus*..... Les gram-  
 » mairiens n'ayant pas bien distingué les  
 » deux usages du relatif , n'ont pu rendre  
 » aucune raison de cette façon de parler ,  
 » & ont été réduits à dire que c'étoit un  
 » pléonasme , c'est-à-dire , une superfluité  
 » inutile.

Le grammairien de P. R. n'ayant pas assez approfondi la nature du prétendu relatif des hébreux , rend lui-même un fort mauvais compte de leur syntaxe à cet égard , & ne fait au fonds qu'établir le pléonasme qu'il reproche aux autres d'avoir vu dans la phrase hébraïque. Quiconque lit cet endroit de la Grammaire générale , s' imagine qu'il y a en hébreu un Article démonstratif conjonctif , correspondant exactement au *qui* , *quæ* , *quod* latin , & pouvant s'accorder en genre & en nombre avec son antécédent ; & dans ce cas , comment pourroit-on expliquer l'hébraïsme autrement

trement que par le pléonafme ; qui est , **CH. III.**

par exemple , très-sensible dans ce passage

de S. Pierre , cité par Lancelot , *τῷ μολυπ-*

*νιρῶ ιάθητι* ( *cujus livore ejus sanati estis* ) ? (f) (f) *Petri*

Surpris d'un usage si peu raisonnable & *ij. 24.*

si difficile à expliquer , j'ouvre les *Gram-*

*maires hébraïques* ; & je trouve dans celle

de M. Ladvocat (g) que » le pronom rela-

» tif en hébreu est **וְ** , & qu'il sert pour

» tous les genres , pour tous les nombres ,

» pour tous les cas , & pour toutes les per-

» sonnes. « Je passe à celle de Masclef ,

(h) & j'y trouve : *pronomén relativum est* (h) *Tom. I.*

**וְ** *quod omnibus generibus , casibus , ac* *cap. iij. n°. 4.*

*numeris inservit , significans , pro variâ lo-* *P. 69.*

*corum exigentiâ* , qui , quæ , quod , cujus ,

cui , quem , quorum , quos , &c.

Cette indéclinabilité du prétendu pronom

relatif , combinée avec l'usage constant des

hébreux , d'y joindre l'Article purement dé-

monstratif lorsqu'il n'est pas le sujet de la

proposition , donne lieu de conjecturer que

le mot hébreu n'est en effet qu'une con-

jonction ; que c'est pour cela qu'il est essen-

ciellement indéclinable ; que ce que les

grecs , les latins , & tant d'autres peuples

expriment en un seul mot démonstratif &

conjonctif tout à la fois , les hébreux l'ex-

priment en deux mots , dont l'un est la

conjonction & l'autre énonce l'idée dé-

monstrative ; & qu'enfin si les hébreux ne

**Liv. II.** font pas usage de l'Article purement démonstratif dans le cas où il modifie le sujet de la proposition incidente, c'est que la terminaison du verbe désigne suffisamment le sujet, & que d'ailleurs l'ellipse même peut souvent tenir lieu d'un signe exprès quand elle ne laisse point d'équivoque.

Je trouve en effet que Masclef compte parmi les conjonctions causales **וְכֵן**, qu'il traduit par *quod*. Puisque cette conjonction est toujours employée dans les occasions où les autres langues font usage de l'Article démonstratif-conjonctif; pourquoi ne pourroit-on pas croire que c'est une conjonction indéfinie, qui peut se rendre tantôt d'une manière & tantôt de l'autre, selon l'occurrence, précisément comme celle du *qui*, *quæ*, *quod* des latins ?

Je ne traduirois donc point le texte hébreu par *pulvis quem projicit eum ventus*, mais par *pulvis*, & ou *quoniam projicit eum ventus*; & le *pulvis quem projicit ventus* de la vulgate en est, sous la forme autorisée en latin, une autre traduction littérale & fidèle.

De même le passage de S. Pierre, pour répondre fidèlement à l'hébraïsme, auroit dû être καὶ τῷ μωλωπι αὐτῷ ἰάθητι, (*& livore ejus sanati estis*); ou bien, en réduisant à un même mot la conjonction &

L'Article démonstratif, τὸ τῷ μολοντι ἰάσθαι, CH. III  
( *cujus livore sanati estis* ). Le texte grec ne présente le pléonafme, que parce que le traducteur ne connoissoit pas assez la nature intrinsèque, & pour ainsi dire, grammaticale du prétendu pronom relatif hébraïque.

Pour ce qui est des exemples tirés immédiatement du latin, comme la même explication ne peut pas y avoir lieu, il faut prononcer hardiment qu'il y a périssologie, soit par une imitation mal entendue de la phrase hébraïque, soit par la faute de l'auteur ou l'inattention de ses copistes.

On cite cet exemple de T. Live : *ut in tusculanos animadverteretur, QUORUM EORUM ope ac consilio veliterni populo romano bellum fecissent*. Qu'y a-t-il de mieux que d'adopter la correction proposée de *quod* ou de *quoniam* au lieu de *quorum*, ou la suppression d'*eorum* ? On ne peut pas plus rejeter en Grammaire qu'ailleurs le principe nécessaire de l'immutabilité des natures. Le mot que l'on nomme communément pronom relatif, est, dans toutes les langues, Article démonstratif & conjonctif ; & l'usage, dans aucune, ne peut en aucun cas le dépouiller de l'idée démonstrative pour ne lui laisser que la force conjonctive : une conjonction déclinable est un phénomène impossible.

LIV. II. La grammaire de P. R. se trompe donc encore dans la manière dont elle interprète le *quod* de cette phrase de Cicéron, *non tibi objicio QUOD hominem spoliasti.*

» Pour moi, dit Lancelot, je crois que c'est  
 » le relatif, qui a toujours rapport à un an-  
 » técédent, mais qui est dépouillé de son  
 » usage de pronom; n'enfermant rien dans  
 » sa signification qui fasse partie ou du su-  
 » jet ou de l'attribut de la proposition in-  
 » cidente, & retenant seulement son second  
 » usage, d'unir la proposition où il se trouve  
 » à une autre.... Car dans ce passage de  
 » Cicéron, *non tibi objicio QUOD homi-*  
 » *nem spoliasti*, ces derniers mots *hominem*  
 » *spoliasti*, font une proposition parfaite,  
 » où le *quod* qui la précède n'ajoute rien,  
 » & ne suppose pour aucun nom : mais  
 » tout ce qu'il fait est que cette même  
 » proposition où il est joint ne fait plus  
 » que partie de la proposition entière, *non*  
 » *tibi objicio QUOD hominem spoliasti*; au  
 » lieu que sans le *quod* elle subsisteroit par  
 » elle-même, & feroit toute seule une  
 » proposition.

Le *quod* dont il s'agit est, dans cet exemple & dans tous les autres pareils, un véritable Article démonstratif & conjonctif, comme il l'est en toute occurrence; & voici, pour le prouver, comment je crois que l'on doit faire la construction

analytique du texte de Cicéron : *non obijcie tibi hoc crimen QUOD crimen est tale ; spoliasti hominem*. Ces derniers mots *spoliasti hominem* font, si l'on veut, une proposition parfaite, quand on la considère avec abstraction des rapports qu'elle peut avoir à ce qui précède : mais pour peu que l'on veuille la lier, comme il convient, avec ce qui précède ; il est aisé de voir qu'elle est le développement déterminatif de l'Adjectif physique indéfini *tale*, avec lequel elle ne fait, pour ainsi dire, qu'un : *quod crimen* est donc le sujet d'une proposition incidente, dont l'attribut est exprimé par *est tale, spoliasti hominem*. Mais il est évident qu'en ce cas *quod crimen* est équivalent à *& hoc crimen* ; & que cette décomposition rend très-sensible dans *quod* la vertu conjonctive rendue par *&*, & la signification démonstrative rendue par *hoc*.

Le même auteur prétend au contraire qu'il y a des rencontres où *qui*, *quæ*, *quod*, ne conserve que la signification démonstrative & perd sa vertu conjonctive. Par exemple, dit-il, Plinè commence ainsi son panégyrique : *Benè ac sapienter, P. C. majores instituerunt, ut rerum agendarum, ita dicendi initium à precationibus capere, quod nihil ritè nihilque providenter homines, sine Deorum immortalium ope, consilia, honore, auspiciarentur. QUI*

LIV. II. » *mos , cui potius quam consuli , aut quando*  
 » *magis usurpandus colendusque est ?* Il est  
 » certain que ce *qui* commence plutôt une  
 » nouvelle période , qu'il ne joint celle-ci  
 » à la précédente ; d'où vient même qu'il  
 » est précédé d'un point : & c'est pourquoi  
 » en traduisant cela en françois , on ne met-  
 » troit jamais *laquelle coutume* , mais *cette*  
 » *coutume* , commençant ainsi la seconde  
 » période : *ET par qui CETTE coutume*  
 » *doit-elle être plutôt observée que par un*  
 » *consul ?* &c. »

Remarquez cependant que l'auteur de la *Grammaire générale* conserve lui-même la conjonction dans sa traduction : *ET par qui CETTE coutume* ; de sorte qu'en disputant contre , il avoue assez clairement que le *qui* latin est la même chose que *& is* : c'est une vérité qu'il sentoît sans la voir.

Je crois pourtant que la conjonction est mal rendue par *&* dans cet exemple ; il ne s'agit pas d'associer les deux propositions consécutives pour une même fin , & par conséquent la conjonction copulative y est déplacée : la première proposition est un principe de fait qui est général , & la seconde semble être une conclusion que l'on en déduit par cette sorte de raisonnement que les rhéteurs appellent à *minori ad majus* ; ainsi je croirois que la conjonction qui convient ici est conclusive , &

qu'on peut la suppléer par l'adverbe *igitur* (donc); *qui mos*, c'est-à-dire, *hic igitur mos*; & en françois, pour ne pas trop m'écarter d'ailleurs de la version de P. R. par qui **DONC CETTE** coutume doit-elle être plutôt observée que par un consul? &c.

On ajoute que Cicéron est plein de semblables exemples; & l'on auroit pu dire la même chose de tous les bons auteurs latins. On cite celui-ci. *Itaque alii cives romani, ne cognoscerentur, capitis obvolutis, à carcere ad palum atque ad necem rapiabantur: alii, cum à multis civibus romanis recognoscerentur, ab omnibus defenderentur, securi feriebantur. QUORUM* ego de acerbissimâ morte crudelissimoque cruciatu dicam, cum eum locum tractare cœpero. (i) Ce *quorum*, dit-on, se traduïtoit en françois comme s'il y avoit de *illorum* morte. Je n'en crois rien; & je suis d'avis que qui le traduïroit de la sorte, n'en rendroit pas toute l'énergie & ôteroit l'âme du discours, puisqu'elle consiste surtout dans la liaison. Quelle est cette liaison? Cicéron remettant à parler ailleurs de cet objet, semble par là désapprouver le peu qu'il en a dit, ou du moins s'opposer à l'attente qu'il a pu faire naître dans l'esprit des auditeurs: il faut donc, pour entrer dans ses vûes, décomposer *quorum* par la conjonction adverbative *sed*, & construire

(i) Orat.

V. in Verrem

XXVIII. alit.

72.

LIV. II. ainsi : *SED* ego dicam de morte acerbissimâ atque de cruciatu crudelissimo *ILLORUM* ; ce qui me paroît être d'une nécessité indispensable , & prouver que , dans l'exemple en question , *quorum* n'est pas dépouillé de sa vertu conjonctive , qu'en effet il ne perd nulle part.

A ces exemples de Cicéron j'en joindrai un autre où Cornélius Népos parle de Néocles. (k) *Is uxorem halicarnassiam civem duxit , ex quâ natus est Themistocles. QUI cùm minùs esset probatus parentibus , quod & liberiùs vivebat & rem familiarem negligebat , à patre exhæredatus est, QUÆ contumelia non fregit eum , sed erexit.* Voilà un *qui* & un *quæ* , qui commencent chacun une phrase. Il me semble qu'il faut interpréter le premier comme s'il y avoit , *ATQUI IS , cùm minùs esset probatus &c ;* ( OR CE jeune homme n'étant pas dans les bonnes grâces de ses parents ) : c'est une remarque que l'historien veut joindre à ce qui précède , par une simple transition. Quant au *quæ* de la seconde phrase , *QUÆ contumelia non fregit eum , sed erexit* , c'est-à-dire , *VERUM HÆC contumelia non fregit eum , sed erexit* : l'effet naturel de l'exhérédation devoit être d'affliger Thémistocles & de l'abattre , & il en arriva le contraire ; il faut donc joindre cette remarque au récit du fait par une conjonc-

(k) In The-  
mist. cap. I.

tion adverbative , de même que les deux parties de la remarque pareillement opposées entre elles : ainsi, je traduirois ; *MAIS cet affront, au lieu de l'abattre, lui éleva l'ame* : la conjonction *mais* indique l'opposition qu'il y a entre l'effet & la cause ; & *au lieu de* désigne l'opposition respective de l'effet attendu & de l'effet réel.

Il n'y a pas une seule occasion où le *qui, quæ, quod* ainsi employé, ou de quelque autre manière que ce soit, ne conserve & sa signification démonstrative & sa vertu conjonctive. Outre qu'on vient de le voir dans l'analyse des exemples mêmes allégués par Lancelot en faveur de l'opinion contraire : c'est une conséquence naturelle de l'aveu que fait cet auteur, que *qui, quæ, quod* est souvent revêtu de ces deux propriétés ; & c'est lui-même qui établit le principe incontestable qui attache cette conséquence au fait, je veux dire l'invariabilité de la signification des mots : » car c'est par accident, dit-il, (1) si elle » varie quelquefois, par équivoque, ou par » métaphore. «

Si l'on est donc souvent obligé de reconnaître dans *qui, quæ, quod*, la force conjonctive & la signification démonstrative ; si dans tous les cas on peut, par une analyse raisonnable, retrouver dans ce mot cette double propriété : rien ne doit plus

(1) Grammaire  
gén. II, jr.

**Liv. II.** empêcher qu'on ne fasse consister en cela l'essence & la nature de cet Adjectif. Mais cela posé , à quoi bon le désigner par la dénomination de *relatif*, qui est vague , qui convient également à tous les Adjectifs , qui convient même à tous les mots d'une phrase , puisqu'ils sont tous liés par les rapports respectifs qui les font concourir à l'expression de la pensée ?

Il vaut donc mieux dire tout simplement que c'est un Article démonstratif-conjonctif. Ce sera en déterminer clairement la destination , & poser , dans la dénomination même , le principe justificatif de tous les usages que les langues en ont faits , & le fondement des règles de syntaxe qui sont propres à cette sorte de mot , comme on le verra par la suite.

Je ne dois pas dissimuler ici une objection qui paroît naître du fond même du système que j'établis. En m'accordant que tout ce que je viens de dire convient à l'Article *lequel* , *laquelle* , *lesquels* , *lesquelles* , puisque souvent il accompagne les noms appellatifs qu'il modifie ; ne peut-on pas prétendre avec fondement qu'il n'en est pas de même de *qui* & de *que* , puisqu'ils n'accompagnent jamais aucun nom appellatif ? On pourroit même fortifier ceci d'une autre remarque ; c'est que ces deux mots paroissent être dans le même cas que *quoi* ,

lequel est réellement placé dans la même catégorie par tous les grammairiens françois : or j'ai reconnu *quoi* pour un nom conjonctif ; pour quelle raison ne diroit-on pas la même chose de *qui* & de *que* ?

Il est clair que je n'ai point cherché à affoiblir l'objection , & qu'elle paroît me réduire à opter , pour *qui* & *que* , d'en faire ou un pronom, comme tous les grammairiens, ou un nom conjonctif, comme il semble nécessaire en conséquence du parti que j'ai moi-même pris sur *quoi*. Mais ni l'un ni l'autre n'est possible. 1°. Pour pouvoir être réputés pronoms, il faudroit qu'ils déterminassent les êtres par l'idée précise de quelqu'une des trois personnes : or l'auteur même de la *Grammaire générale* nous a fait observer que *qui* se met pour toutes les personnes ; *moi QUI suis chrétien* , *vous QUI êtes chrétien* , *lui QUI est roi* ; & l'on peut dire la même chose de *que* ; *moi QUE vous aimez* , *vous QUE je consulte* , *lui QUE je connois peu* : ces deux mots , au lieu de déterminer les êtres par l'idée précise de l'une des trois personnes, font abstraction de toutes les personnes, & par conséquent ne peuvent être des pronoms. 2°. Il n'est pas plus possible de les prendre pour des noms , parce qu'ils devroient déterminer les êtres par l'idée précise de quelque nature : or ils font abstrac-

liv. II. tion de toute nature , comme de toute personne ; *l'homme QUI pense , l'homme QUE nous avons choisi , l'arbre QUI fleurit , l'arbre QUE je cultive ; la raison QUI démontre , la raison QUE vous alléguerez ;* &c : si , dans tous ces exemples , on vouloit substituer *lequel* à *qui* ou à *que* , & y joindre un nom , ce feroit le nom antécédent ; *l'homme lequel homme , l'arbre lequel arbre , la raison laquelle raison* : il n'en est pas de même de *quoi* , qui signifie toujours *laquelle chose* , & qui détermine conséquemment par l'idée de la même nature que le nom *chose*.

Il ne reste donc à regarder *qui* & *que* que comme des Articles démonstratifs-conjonctifs , destinés par l'usage à n'être jamais accompagnés du nom appellatif qu'ils modifient , & caractérisés par des terminaisons différentes pour des raisons de syntaxe que l'on verra ailleurs. Quant au parti qu'ont pris , à l'égard de ces mots & de *quoi* , tous les grammairiens françois & autres encore si l'on veut ; cela vient de ce qu'il y en a très-peu qui aient réfléchi sérieusement sur les principes de la classification des mots , & qu'ils se sont à peu près copiés les uns les autres , sans croire que l'on pût voir les choses autrement , ou sans oser se permettre de les examiner : c'est ici l'un des cas où l'on peut appliquer

(m) *De vitâ* la maxime de Sénèque (m) ; *Non tam bene beatâ. cap. 2.*

*ad rem rebus humanis agitur ut meliora pluribus placeant : argumentum pessimi turba est :* il y a dans la Grammaire bien des cas pareils.

§. III. Il est évident que tous les Articles dont on vient de parler, sont en effet des Adjectifs qui servent à déterminer l'étendue de la signification des noms appellatifs auxquels ils sont joints. Voilà l'idée générale & commune qui rapproche sous un seul point de vue toutes les espèces que j'ai distinguées ; & ces espèces diffèrent entre elles par les idées accessoires qui font envisager le genre sous différents aspects.

L'Article *indicatif*, *le*, *la*, *les*, détermine d'une manière vague l'étendue des noms appellatifs ; les Articles *connotatifs* déterminent avec plus ou moins de précision la quotité des individus, & ils sont universels ou partitifs.

Les Articles *universels* déterminent la totalité des individus ; & les Articles *partitifs* n'en déterminent qu'une partie.

Les universels sont positifs ou négatifs : les Articles *positifs* servent avec négation ou sans négation indifféremment ; l'un est *collectif*, parce qu'il détermine la totalité des individus, envisagés sous le même aspect sans aucune différence, & c'est *tout* ; l'autre est *distributif*, parce qu'il détermine

**LIV. II.** la totalité des individus , envisagés à la vérité sous le même aspect , mais avec des différences dans le détail , & c'est *chaque* : l'Article *négatif* , qui est *nul* , est ainsi nommé parce qu'il ne peut s'employer qu'avec négation.

Les Articles partitifs sont *indéfinis* , s'ils déterminent une partie incertaine & indéfinie des individus , comme *plusieurs* , *aucun* , *quelque* , *certain* , *tel* ; ils sont *définis* , s'ils déterminent une partie des individus fixée par quelque point de vûe particulier , ce qui les soudivise en numériques , possessifs , & démonstratifs.

Les Articles *numériques* , qui sont *un* , *deux* , *trois* , &c. déterminent une partie des individus avec la précision numérique : les Articles *possessifs* déterminent une partie des individus caractérisée par l'idée précise d'une dépendance relative à l'une des trois personnes ; *mon* , *notre* , *ton* , *votre* , *son* , *leur* : les Articles *démonstratifs* déterminent une partie des individus fixée par l'idée d'une indication précise ; l'un est *purement démonstratif* , parce qu'il l'est simplement & sans autre idée accessoire , c'est *ce* ou *cet* , *cette* , *ces* ; l'autre , *qui* , *que* , *lequel* , est *démonstratif-conjonctif* , parce qu'outre la signification démonstrative , il a encore la vertu conjonctive , servant à joindre à une autre proposition celle dont il fait partie.

Voici le Tableau de tout ce système des Articles.

ARTICLES	CONNOTATIFS	PARTITIFS	UNIVERSELS	INDICATIF	<i>le, la, les.</i>
				POSITIFS	COLLECTIF <i>tout, toute, &amp;c.</i>
					DISTRIBUTIF <i>chaque.</i>
				NÉGATIF	<i>nul, nulle, &amp;c.</i>
				INDÉFINIS	<i>plusieurs, aucun, quelque, certain, tel.</i>
			DÉFINIS	NUMÉRIQUES	<i>un, deux, trois, &amp;c.</i>
				POSSESSIFS	de la 1. personne { singulière. <i>mon, ma, mes.</i>
					plurièle. <i>notre, nos.</i>
					de la 2. personne { singulière. <i>ton, ta, tes.</i>
					plurièle. <i>votre, vos.</i>
					de la 3. personne { singulière. <i>son, sa, ses.</i>
					plurièle. <i>leur, leurs.</i>
			DÉMONSTRATIFS	pur	<i>ce, ces, cette, ces.</i>
				conjonctif	<i>qui, que, lequel, &amp;c.</i>

Voici néanmoins une objection directe contre la notion générale des Articles ; elle est tirée du *Supplément à la Grammaire générale*. (n) » L'Article, dit M. Fromant, (n) *Suppl.* » ne détermine point l'étendue de la signi-  
 fication des mots, & je le prouve. L'Ar-  
 ticle n'annonce que d'une manière va-

**Liv. II.** » gue ce que le nom spécifie bien précisé-  
 » ment; l'Article ne détermine donc point  
 » la signification du nom, c'est le nom au-  
 » contraire qui détermine la signification  
 » de l'Article..... En effet quand vous di-  
 » tes *l'homme sage prend garde à ce qu'il*  
 » *dit & à ce qu'il fait, CET homme est*  
 » *bien prudent*; *le, cet* sont des expressions  
 » qui indiquent d'une façon incertaine &  
 » générale ce que le mot *homme* présente  
 » d'une façon fixe & particulière.

Ce n'est point à cause de son importance que je relève cette objection; ce n'est qu'un paralogisme dont le faux se manifeste dans tous les sens: mais si le savant principal de Vernon s'y est mépris, les observations que je vais y faire empêcheront que d'autres ne tombent dans la même erreur.

Il est vrai que l'Article, étant Adjectif, n'exprime par soi-même qu'un être indéterminé, & que c'est par le nom appellatif auquel il est joint que la nature en est déterminée. Mais en accordant ceci à M. Fromant, je ne lui accorderai pourtant pas que *l'Article annonce d'une manière vague ce que le nom signifie bien précisément*; & la raison en est fort simple: l'Article annonce des individus d'une nature quelconque, ou avec abstraction de toute nature; le nom exprime l'idée d'une nature com-  
 mune

même avec abstraction des individus : ce sont évidemment deux significations très-différentes, indépendantes l'une de l'autre, mais respectivement modificatives l'une de l'autre quand elles sont réunies : la signification du nom détermine la nature vague des individus annoncés par l'Article ; & la signification de l'Article détermine, à être envisagée dans les individus, l'idée abstraite exprimée par le nom : mais comme les individus déterminés par l'Article ne sont exprimés en aucune manière par le nom, de même la nature générale exprimée par le nom n'est annoncée par l'Article ni d'une manière vague ni d'aucune autre.

Ajoutons que l'auteur ne va point à ce qu'il semble se proposer : il entreprend de prouver que l'Article ne détermine point l'étendue de la signification des noms ; & il ne prouve rien autre chose, sinon que l'Article ne détermine pas la nature énoncée par le nom, ou, comme il le dit lui-même, la signification du nom ; ce qui est bien différent, & fait de tout le raisonnement un vrai paralogisme.

Cette erreur me semble venir de la confusion des termes : je vais les expliquer.

*Déterminer la signification des mots* peut avoir deux sens différents. Si l'on entend par là que c'est les destiner à être signés

LIV. II. de telle ou telle idée vue sous tel ou tel aspect, c'est l'usage dans chaque langue qui détermine la signification de tous les mots qui y sont usités : ou si un mot est déterminé par l'usage à plusieurs significations, comme *son* qui signifie en françois quelquefois *le sien*, d'autres fois *l'écorce du blé moulu*, & souvent *une sorte de bruit* ; ce sont les circonstances de la phrase où il est employé, qui déterminent la signification individuelle qu'il doit alors y avoir. Si, par déterminer la signification des mots, on entend que c'est expliquer les idées dont ils sont les signes ; ce sont des définitions bien faites qui, d'après les décisions de l'usage, déterminent la signification des mots. On ne peut donc dire dans aucun de ces deux sens, ni que le nom détermine la signification de l'Article, ni que l'Article détermine la signification du nom.

*Déterminer l'étendue* d'un nom appellatif, c'est tourner l'attention de l'esprit sur les individus en qui se trouve la nature générale énoncée par le nom appellatif ; & il est très-évident que c'est l'office des Articles, tels que je les ai détaillés dans ce chapitre.

Nos grammairiens avoient imaginé mille propriétés chimériques, qu'ils accumuloient sur *le*, *la*, *les*, pour faire à cet Article un caractère propre & incommunicable ; on le

chargeoit de faire connoître le genre & le nombre des noms ; on vouloit même qu'il en marquât les cas, quoique nos noms n'en ayent point. Tout cela étoit pour le distinguer des autres Adjectifs que je lui ai associés, & que l'on ne vouloit pas reconnoître pour Articles, quoiqu'on les jugeât propres à déterminer l'étendue, comme l'Article indicatif. Mais au milieu des efforts que l'on faisoit contre la vérité, elle perçoit néanmoins & réclamoit ses droits : il se trouvoit toujours des occasions où l'on réunissoit tous ces mots sous le point de vue commun qui en fait le caractère spécifique.

On a déjà vu ce qu'en pensoit M. du Marfais ; il ne seroit pas difficile de recueillir les suffrages de tous nos grammairiens qui l'ont précédé, & de trouver qu'il n'y en a pas un seul qui n'ait vu que tous ces mots sont propres à déterminer avec plus ou moins de précision l'étendue des noms appellatifs. Je me contenterai de citer la *Grammaire générale*, à cause du poids de son autorité, & la *Grammaire françoise* d'Antoine Caucie, à cause de son ancienneté.

Dans le premier de ces deux ouvrages, on lit : (o) » *Ce, quelque, plusieurs*, les (o) Gramma.  
 » noms de nombre, comme *deux, trois*, &c. gén. II. x.  
 » *tout, nul, aucun*, &c. déterminent aussi.

## 388 *Éléments de l'Oraison.*

LIV. II. « bien que les Articles. Cela est trop clair  
» pour s'y arrêter. »

(p) Anton.  
Caucii Gram-  
mat. gallica.  
Paris. 1570.  
p. 82.

Après avoir donné la prétendue déclinaison des deux noms *prince* & *princesse* sans l'Article indicatif, Caucie ajoute (p) : *Hoc pacto flectuntur etiam omnia ea quæ præ se uoculam un habent, uel aliam quam-piam, quæ appellatiui latè patentem significationem restringat, cujusmodi sunt omnia pronomina significationis demonstratiua, & hæc possessiua, mon, ton, son, ma, ta, fa, atque non raro nostre, uostre, leur, cum substantiuis expressis.* C'est dire nettement que tous ces mots ont la valeur de l'Article *le, la, les*, non seulement en ce qu'ils ont le même effet dans la prétendue déclinaison, mais en ce qu'il leur attribue la même propriété fondamentale, *quæ appellatiui latè patentem significationem restringant.*

Il ajoute un peu plus bas : *Jam uerò tenenda est energia rectorum Articulorum : nam restringunt suorum nominum amplitudinem, & efficiunt quodammodo ut appellatiua latèque patens dictio angustius capiat.* On voit que cet auteur fait consister la principale force des Articles directs (*energia rectorum Articulorum*), c'est-à-dire de l'Article indicatif, à modifier l'étendue de la signification des noms ; ce qui est le point de vue commun sous lequel

il a réuni avec *le, la, les*, les autres mots dont il a parlé plus haut.

Ce grammairien se trompe, quand il ne parle que de *restreindre* l'étendue : l'Article indicatif ne fait en quelque sorte que la montrer ; les Articles universels l'assignent toute entière & sans restriction ; il n'y a que les Articles partitifs qui la restreignent : tous la déterminent, parce que tous y font faire une attention expresse. Mais quoiqu'il en soit des erreurs des uns & des autres, il est constant par les faits, que, si la vérité que j'établis ici n'a pas été entièrement connue, elle a du moins été sentie & apperçue depuis longtemps.

Faute de l'avoir nettement envisagée, les grammairiens sont tombés dans la confusion : ils ont trouvé, par exemple, qu'il y avoit un Article défini dans cette phrase, *un château DU roi*, & un Article indéfini dans celle-ci, *un château DE roi* ; selon eux, *DU roi* désigne un roi déterminé, & *DE roi* ne marque aucun roi déterminé, & c'est pour cela que *du* est un Article défini, & *de* un Article indéfini. Le fait qui leur sert de principe est vrai, mais la conclusion qu'ils en tirent n'y tient aucunement.

*DU roi* veut dire *de LE roi*, précisément comme on dit *de LA reine*, & il n'y a d'Article dans chacune de ces deux phra-

LIV. II. Les que *le* & *la* ; *de* , comme on le verra ci-après , est une simple préposition : quand on dit donc *un château DE roi* , c'est simplement la même préposition *de* & le nom *roi* sans Article.

Il est donc vrai qu'un nom appellatif peut être pris dans un sens indéfini , c'est-à-dire , avec abstraction des individus ; ou dans un sens défini , c'est-à-dire , avec une application déterminée aux individus. Dans ce dernier cas , il est juste que le nom soit modifié par un Article ; mais pour le premier cas , le nom seul suffit , parce que dans son état naturel & primitif il fait essentiellement abstraction des individus : or c'est une inconséquence insoutenable d'imaginer un Article indéfini dans des phrases où il n'y a aucun Article.

D'autres grammairiens ont regardé *un* , *une* , comme Article indéfini , & comme très-différent en cela de celui que j'appelle numérique. M. Restaut demande (q) si *un* est toujours Article : « Non , répond-il ; il » est nom de nombre , quand il exprime » une unité déterminée , comme quand on » dit , *il n'y a qu'UN Dieu* ; mais il est Ar- » ticle , quand il n'exprime qu'une unité » vague , comme si je dis , *UN sujet doit » obéir à son prince.* »

J'avoue que je ne conçois pas comment *un* ne marque pas toujours *un* , ni com-

(q) Gramm.  
fr. ch. IV. art.  
iv.

ment il peut signifier quelquefois une unité déterminée & quelquefois une unité vague : il me semble qu'*un* étant Adjectif, exprime toujours une unité d'une nature vague, & qui n'est jamais déterminée que par le nom appellatif auquel on le joint ; & qu'étant Article numérique, il exprime l'unité juste avec exclusion de toute autre quantité : & ces deux points sont également vrais dans chacun des deux exemples de M. Restaut.

Je fais bien que l'Article *un*, ainsi que tous les autres Articles numériques, ne détermine les individus qu'avec la précision numérique, & les laisse indéterminés à tout autre égard : *UN homme*, par exemple, en toute occasion est *un seul homme*, & cette phrase exclut l'idée de toute autre quantité ; mais cet homme unique n'y est déterminé à être ni grand ni petit, ni foible ni vigoureux, ni savant ni ignorant, ni libre ni esclave, ni européen ni asiatique, ni Pierre ni Paul, &c. Cependant on ne peut pas dire que les Articles numériques soient indéfinis, par la raison qu'ils ne le sont pas dans tous les sens.



## CHAPITRE IV.

*Des Verbes.*

LA première & la plus frappante de toutes les propriétés du Verbe , c'est qu'il est, en quelque sorte , l'ame de nos discours, & qu'il entre nécessairement dans chacune des propositions qui en sont les parties intégrantes.

De là vient le nom emphatique donné par les grecs , par les latins, & par nous, à cette partie d'oraison. Les grecs l'appeloient ῥῆμα ; mot qui caractérise le pur matériel de la parole , puisque ῥέω , qui en est la racine , signifie proprement *fluo* ( je coule ) , comme ῥῆμα signifie *fluxus* (écoulement) : l'un & l'autre a été appliqué à la parole & même à l'Oraison , par une sorte d'abus fondé néanmoins sur une comparaison ; la bouche étant comme le canal par où s'écoule la parole & , pour ainsi dire , la pensée dont elle devient l'image.

Nous donnons à la même partie d'oraison le nom de *Verbe*, du latin *Verbum* , qui signifie encore la parole prise matériellement, en tant qu'elle est le produit de l'im-

pulsion de l'air chassé des poumons, & modifié tant par la disposition particulière de la bouche que par les mouvements subits & instantanées des parties mobiles de cet organe. C'est Priscien (r) qui est le garant de cette étymologie : *VERBUM à verberatu aëris dicitur, quod commune accidens est omnibus partibus Orationis.* Priscien a raison : toutes les parties d'Oraison, étant produites par le même mécanisme, pouvoient également être nommées *Verba* ( Verbes ); & elles l'étoient effectivement en latin : c'étoit alors un nom générique, au lieu qu'il étoit spécifique quand on l'appliquoit à l'espèce dont il est ici question ; *præcipuè in hac dictione quasi proprium ejus accipitur quâ frequentius utimur in oratione.* Telle est la raison que Priscien donne de cet usage : mais il me semble que c'est ne l'expliquer qu'à demi, puisqu'il reste encore à dire pourquoi nous employons si fréquemment le Verbe dans tous nos discours. Essayons d'y parvenir.

(r) Lib.VII.  
de Verbo.init.

---

## ARTICLE I.

### *De la nature du Verbe.*

Nous parlons pour transmettre aux autres nos connoissances ; & nos connoissances ne sont rien autre chose que la vûe intellec-

LIV. II. tuelle ou la perception des êtres sous leurs attributs. Ce sont ces perceptions des êtres sous leurs attributs que les logiciens nomment jugements ; en sorte qu'un jugement est l'acte par lequel l'esprit apperçoit en soi l'existence d'un être sous tel ou tel attribut. Si un être a véritablement la relation sous laquelle il existe dans notre esprit, nous en avons une connoissance vraie ; mais notre jugement est faux , si l'être qui en est l'objet n'a pas en soi la relation sous laquelle il existe dans notre esprit.

Une proposition doit être l'image de ce que l'esprit apperçoit par son jugement , & par conséquent elle doit énoncer avec exactitude ce qui se passe alors dans l'esprit , & montrer sensiblement un sujet déterminé , un attribut déterminé , & l'existence intellectuelle du sujet avec relation à l'attribut.

Je dis *existence intellectuelle* , parce qu'en effet il ne s'agit primitivement dans aucune proposition de l'existence réelle qui suppose les êtres hors du néant ; il ne s'agit que d'une existence telle que l'ont dans notre entendement tous les objets de nos pensées , tandis que nous nous en occupons. Un *cercle-quarré* , par exemple , ne peut avoir aucune existence réelle ; mais il a dans mon entendement une existence intellectuelle , tandis qu'il est l'objet de ma

pensée & que je vois qu'un *cercle-quarré* est impossible. Les idées abstraites & générales ne sont ni ne peuvent être réalisées dans la nature ; il n'existe réellement ni il ne peut exister nulle part un *animal en général*, qui ne soit ni homme ni brute : mais les objets de ces idées factices existent dans notre intelligence, tandis que nous nous en occupons pour en découvrir les propriétés.

Or c'est précisément l'idée de cette existence intellectuelle d'un sujet avec relation à un attribut, qui fait le caractère distinctif des Verbes, & qui en rend l'usage si fréquent : car il n'y a point de discours sans propositions ; point de proposition qui n'exprime un jugement ; point d'expression du jugement qui n'énonce un sujet déterminé, un attribut également déterminé, & l'existence intellectuelle du sujet avec relation à cet attribut ; par conséquent point de proposition sans Verbe. L'idée de l'existence intellectuelle d'un sujet avec relation à un attribut est donc, non seulement le caractère distinctif du Verbe, mais encore ce qui en fait, entre tous les mots, le *Mot* par excellence, *Verbum*.

C'est aussi cette idée même qu'entrevoit l'auteur de la *Grammaire générale*, dans la signification commune à tous les Verbes & propre à cette seule espèce,

LIV. II. lorsqu'après avoir remarqué les défauts respectifs des définitions du Verbe données avant lui, il s'est arrêté à l'idée d'*affirmation*. Il sentoit que la nature du Verbe devoit le rendre nécessaire à la proposition; mais il n'a pas vu assez nettement l'idée de l'existence intellectuelle, parce qu'il n'avoit pas une notion assez juste du jugement intérieur que la proposition doit exprimer; & il s'en est tenu à l'*affirmation*, parce qu'il n'a pris garde qu'à la proposition même. Qu'il me soit permis de faire là-dessus quelques observations qui me paroissent assez naturelles.

1°. L'*affirmation* est un acte propre à celui qui parle, & Lancelot en convient lui-même. (s) » Et l'on peut, dit-il, remarquer en passant que l'*affirmation*, en tant que conçue, pouvant être aussi l'attribut du Verbe, comme dans *affirmo*, ce Verbe signifie deux *affirmations*, dont l'une regarde la personne qui parle, & l'autre la personne de qui on parle, soit que ce soit de soi-même, soit que ce soit d'un autre. Car quand je dis *Petrus affirmat*, *affirmat* est la même chose que *est affirmans*; & alors *est* marque *mon affirmation* ou le jugement que je fais touchant Pierre, & *affirmans*, l'*affirmation* que je conçois & que j'attribue à Pierre. » Or le Verbe est, de l'aveu de tout le

(s) Gramm.  
gén. II. xiiij.

monde , un mot déclinable , sujet aux lois de la concordance relativement au sujet déterminé auquel on le rapporte & qu'il désigne d'une manière vague par une idée générale applicable à tout sujet déterminé auquel on pourra le rapporter. Cette idée générale ne peut donc pas être celle de l'*affirmation* ; puisqu'on reconnoît qu'elle regarde la personne qui parle , & qu'elle ne peut appartenir au sujet dont on parle qu'autant qu'elle est l'attribut propre & individuel compris dans la signification du Verbe.

Dans *Petrus est affirmans* , selon notre grammairien , *est* marque **MON AFFIRMATION**. Mais je le demande, comment *est* , à la troisième personne , peut-il marquer l'*affirmation* de la première personne ? Il est évident que ce qu'il marque primitivement & clairement, appartient au sujet dont on parle à la troisième personne. Si quelque chose dans *est* peut se rapporter à moi , c'est qu'il exprime l'existence d'une troisième personne dans **MON ENTENDEMENT** ; ce qui rend en effet mon jugement, & confirme ce que j'ai avancé de la nature du Verbe.

2°. L'*affirmation* est certainement opposée à la *négation* : l'une est la marque que la relation du sujet à l'attribut est une relation de convenance ; l'autre , que c'est

**LIV. II.** une relation de disconvenance. C'est à peu près l'idée que l'on en prendroit dans la *Logique de P. R.* (1) Je l'étendrois encore davantage dans le grammatical ; & je dirois que l'*affirmation* est la simple position de la signification de chaque mot , & que la *négarion* en est , en quelque manière , la destruction.

(1) La Logiq. ou l'Art de penser. II. iij.

Aussi l'*affirmation* se manifeste assez par l'acte même de la parole , sans avoir besoin d'un mot particulier pour devenir sensible , si ce n'est quand elle est l'objet spécial de la pensée & de l'Oraison : il n'y a que la *négarion* qui doit être exprimée ou plutôt indiquée. C'est pour cela même que , dans aucune langue , il n'y a aucun mot destiné à donner aux autres mots un sens affirmatif , parce qu'ils l'ont tous essentiellement ; il y en a au contraire qui les rendent négatifs , parce que la *négarion* est contraire à l'acte simple de la parole , & qu'on n'y penseroit jamais si elle n'étoit indiquée : *malè* , *NON malè* ; *doctus* , *NON doctus* ; *audio* , *NON audio* ; &c.

Or si tout mot est affirmatif par sa nature , comment l'*affirmation* peut-elle être le caractère distinctif du Verbe ?

3°. Il semble que l'auteur ait senti lui-même l'insuffisance de sa définition pour rendre raison de tout ce qui appartient au Verbe. C'est , selon lui , *un mot dont le*

**PRINCIPAL USAGE** est de signifier l'affirmation.... L'on s'en sert encore pour signifier d'autres mouvements de notre ame;.... mais ce n'est qu'en changeant d'inflexion & de mode; & ainsi nous ne considérons le Verbe dans tout ce chapitre que selon sa principale signification, qui est celle qu'il a à l'indicatif. (u) Il faut remarquer, dit-il ailleurs, (x) que quelquefois l'infinitif retient l'affirmation, comme quand je dis, scio malum esse fugiendum; & que souvent il la perd & devient nom, principalement en grec & dans les langues vulgaires, comme quand on dit je veux boire ( volo bibere ). L'infinitif cesse donc alors d'être Verbe, selon cet auteur; il faut qu'il avoue que le même mot, avec la même signification, est quelquefois Verbe & cesse quelquefois de l'être, selon ses principes. Les participes, regardés par tout le monde comme faisant partie du Verbe, sont, dit-il, (y) de vrais noms adjectifs.... La liaison qu'ils ont avec des Verbes consiste.... en ce qu'ils signifient la même chose que le Verbe, hors l'affirmation qui en est ôtée.

(u) Gramm. gén. II. xiiij.  
(x) Ibid. II. xvij.

(y) Ibid. II.

Que veulent dire tant d'exceptions & de restrictions, si ce n'est un aveu qu'on n'est pas dans les voies de la vérité? Tous les modes, sans exception, ont été, dans tous les temps & pour toutes les langues cultivées, réputés appartenir au Verbe & en

**LIV. II.** être des parties nécessaires : tous les grammairiens les ont disposés systématiquement dans la conjugaison ; & ils y ont été forcés par l'unanimité des usages de tous les idiômes , qui en ont toujours formé les diverses inflexions par des générations régulières & analogiques entées sur un radical commun. Or cette unanimité , ne pouvant être le résultat d'une convention formelle & réfléchie , ne sauroit venir que des suggestions secrètes de la nature , qui valent beaucoup mieux que toutes nos réflexions. Une définition qui ne peut concilier des parties que la nature elle-même semble avoir liées , doit être bien suspecte à quiconque connoît les véritables fondemens de l'art de penser : & j'espère que l'on fera content de la fécondité de celle que je vas proposer , pour rendre raison de toutes les variations du Verbe & de toutes les espèces dans lesquelles on le divise.

4°. On doit regarder comme vicieuse , toute définition du Verbe qui n'assigne , pour objet de sa signification , qu'une simple modification qui peut être comprise dans la signification de plusieurs autres espèces de mots. Or l'idée de l'*affirmation* est dans ce cas ; puisque les mots *affirmation* , *affirmatif* , *affirmer* , *affirmativement* , *oui* , expriment tous l'*affirmation* , chacun à sa manière.

Je fais que l'auteur a prévu cette objection , & qu'il croit la résoudre en distinguant l'affirmation conçue de l'affirmation produite , & prenant celle-ci pour caractériser le Verbe. Mais j'ose dire que c'est proprement se payer de mots , & laisser subsister un vice qu'on avoue. Quand on supposeroit cette distinction bien claire , bien précise , & bien fondée : le besoin d'y recourir pour justifier la définition générale du Verbe , est une preuve que cette définition est au moins louche ; qu'il falloit la rectifier par cette distinction ; & que peut-être l'eût-on fait, si l'on n'avoit craint de la rendre d'ailleurs trop obscure. Mais il faut convenir de bonne foi que cette distinction même manque ou de justesse ou de clarté , en un mot qu'elle est insuffisante , puisqu'elle n'a pas empêché l'abbé Girard , tout métaphysicien qu'il étoit , de chercher une autre définition du Verbe.

5°. Quand on dit que le Verbe est *un mot dont le principal usage est de signifier l'affirmation*, cette idée de l'affirmation n'est pas la seule chose que l'on puisse reprocher à cette définition. Elle a un autre vice , qui lui est commun avec celle de l'abbé Girard , qui dit que le Verbe est *une espèce de mots caractérisée par l'idée d'événement*. Je ferois la même faute , & je définirois mal le Verbe , quand je sub-

LIV. II. tituerois, à l'idée de l'affirmation ou à celle d'événement, l'idée de *l'existence intellectuelle d'un sujet avec relation à un attribut* ; si je me contentois de dire comme Lancelot, que le Verbe est *un mot dont le principal usage est de signifier*, & même plus brièvement ou avec plus de justesse, *un mot qui signifie l'existence intellectuelle d'un sujet avec relation à un attribut*, ou comme l'abbé Girard, *une espèce de mots caractérisée par l'idée de l'existence intellectuelle d'un sujet avec relation à un attribut*.

Je n'énoncerois, comme ont fait ces deux écrivains, que l'idée différencielle de l'objet défini, sans toucher à ce que les logiciens appellent le genre prochain : ainsi ma définition ne suffiroit pas pour expliquer tout ce qui appartient au Verbe. Je dis donc que les *Verbes* sont des mots qui expriment des êtres indéterminés, en les désignant par l'idée précise de l'existence intellectuelle avec relation à un attribut.

Je m'attends bien que cette définition sera trouvée longue par ceux qui n'ont point d'autre moyen que la toise pour juger de la brièveté des expressions : mais j'ose espérer qu'elle contentera ceux qui n'exigent point d'autre brièveté que de ne rien dire de trop, & qui veulent d'ailleurs qu'une définition soit le germe de toutes les propriétés génériques & spécifiques de l'objet

défini ; & c'est principalement à ce titre que je crois admissible celle que je propose.

Je dis en premier lieu que les Verbes sont des mots qui expriment des êtres indéterminés : on voit bien que ceci est l'expression du genre prochain ; j'ai dit la même chose des adjectifs, & les deux espèces ont en effet des propriétés communes fondées sur ce caractère commun, comme on le verra dans la syntaxe. Les noms, les pronoms, les adjectifs, & les Verbes expriment tous des êtres ; c'est pourquoi ils sont tous susceptibles de la distinction des nombres, & quelquefois de celle des genres. Les noms & les pronoms expriment des êtres déterminés, au lieu que les adjectifs & les Verbes expriment des êtres indéterminés : de là vient, comme on le verra par la suite, que la syntaxe ne prescrit rien sur le choix des nombres pour les noms & les pronoms, parce qu'il ne dépend que des besoins & des vûes de celui qui parle ; au lieu qu'elle assujettit à cet égard les adjectifs & les Verbes aux lois de la concordance avec le sujet déterminé auquel on les applique, parce qu'ils ne peuvent perdre l'indétermination qui les caractérise, que par une application dont la concordance devient le signe.

Je dis en second lieu que les Verbes dé-

LIV. II.ignent par l'idée précise de l'existence intellectuelle avec relation à un attribut ; & c'est ici l'expression de ce qu'on appelle en Logique la différence spécifique , qui est la source des propriétés qui conviennent exclusivement à l'espèce. On verra en effet, quand il sera question de syntaxe , que c'est sur ce fondement que porte la distinction des modes , qui , en multipliant les usages du Verbe dans le discours , justifient de plus en plus le nom que lui ont donné par excellence les grecs & les romains , & que nous lui avons conservé nous-mêmes : on va voir d'ailleurs dans les deux articles suivans , que cette idée spécifique du Verbe est aussi le principe de la division que l'on en fait en toutes ses espèces primitives & subalternes , & la source des formes temporelles qui sont exclusivement propres au Verbe.

J'ose donc croire que la définition que je propose ici ne renferme rien que de nécessaire à une définition exacte , & qu'elle a toute la brièveté compatible avec la clarté , l'universalité , & la propriété qui doivent lui convenir : *clarté* , qui doit la rendre propre à faire connoître la nature du Verbe , & à en expliquer toutes les propriétés essentielles & accidentelles ; *universalité* , qui doit la rendre applicable à toutes les espèces comprises sous le genre dé-

fini, & à tous les individus de ces espèces, sous quelque forme qu'ils paroissent; *propriété* enfin, qui la rend incommunicable à tout ce qui n'est pas Verbe.

---

## ARTICLE II.

### *Des différentes espèces de Verbes.*

La définition que je viens de donner du Verbe se prête avec succès aux divisions reçues de cette partie d'Oraison; elle en est le fondement le plus raisonnable; & elle en reçoit, comme par réflexion, un surcroît de lumière, qui en met la vérité dans un plus grand jour.

I. La première division du Verbe est celle qui le distingue en *substantif* & *adjectif*; dénominations auxquelles je voudrois que l'on substituât celles d'*abstrait* & de *concret*, pour les raisons que je dirai dans un moment.

Le Verbe *substantif* ou *abstrait* est celui qui désigne par l'idée précise de l'existence intellectuelle, avec relation à un attribut quelconque: de manière que, comme les mots ne demeurent jamais indéterminés dans les phrases où ils entrent, il faut exprimer séparément l'attribut particulier auquel on a besoin de faire rapporter le Verbe; comme quand on dit, *Dieu EST éternel*

LIV. II. *nel, les hommes SONT mortels.* Les deux mots *est* & *sont* sont différentes formes du Verbe abstrait, lesquelles, dans ces phrases, désignent les sujets *Dieu* & *les hommes* par l'idée précise de l'existence intellectuelle avec relation aux attributs exprimés séparément par les adjectifs *éternel* & *mortels*.

Le Verbe *adjectif* ou *concret* est celui qui désigne par l'idée précise de l'existence intellectuelle, avec relation à un attribut déterminé, qui est compris dans la signification totale du Verbe; comme quand on dit, *Dieu VEUT, les hommes TREMBLERONT.* Les deux mots *veut* & *trembleront* sont différentes formes des Verbes adjectifs ou concrets *vouloir* & *trembler*, lesquelles, dans ces phrases, désignent les sujets *Dieu* & *les hommes* par l'idée précise de l'existence intellectuelle avec relation aux attributs *voulant* & *tremblants* compris dans la signification de ces Verbes, comme si l'on disoit, *Dieu EST VOULANT, les hommes SERONT TREMBLANTS.*

Il suit de ces deux définitions, qu'il n'y a point de Verbe concret qui ne puisse se décomposer par le Verbe abstrait, avec un autre mot qui exprimera séparément l'attribut déterminé compris dans la signification du Verbe concret. C'est une conséquence avouée par tous les grammairiens, & fondée sur ce que les deux espèces désignent

également par l'idée de l'existence intellectuelle, mais que le Verbe adjectif ou concret renferme de plus dans sa signification l'idée accessoire d'un attribut déterminé, qui n'est point comprise dans celle du Verbe substantif ou abstrait.

On doit donc trouver dans le Verbe abstrait la pure nature du Verbe en général; & c'est pour cela que les philosophes enseignent qu'il auroit été possible, dans chaque langue, de n'employer que ce seul Verbe, le seul en effet qui soit demeuré dans sa simplicité originelle, ainsi que l'a remarqué le savant Lancelot: (z) & c'est apparemment cette considération qui avoit déterminé M. du Marfais (a), à donner à ce Verbe le nom de Verbe *simple*, & par opposition le nom de Verbes *composés* à ceux que l'on appelle communément adjectifs & que je nomme ici concrets.

Quelle est donc la nature du Verbe *être*, ce Verbe essentiellement fondamental dans toutes les langues? Il y a près de 200 ans que Robert Estienne nous l'a dit, avec la naïveté qui ne manque jamais à ceux qui ne sont point préoccupés par les intérêts d'un système particulier. Après avoir distingué les Verbes en actifs, passifs, & neutres, il s'explique ainsi: (b) « Outre ces trois sortes, il y a le Verbe nommé substantif, qui est *estre*: qui ne signifie ne

(z) Gramm. gén. II. xij.

(a) Exposition d'une méth. raisonnée pour apprendre la langue lat.

Quest. de Synt. sur le poème sécul. d'Hor. p. 25.

(b) Traité de la Gramm. franç. Paris. 1569. p. 37.

LIV. II. » action ne passion : mais seulement il dé-  
 » note l'être & existence ou subsistance  
 » d'une chascune chose qui est signifiée par  
 » le nom ioinct avec lui : comme *ie suis*,  
 » *tu es*, *il est*. Toutesfois il est si nécessaire  
 » à toutes actions & passions, que nous ne  
 » trouverons Verbes qui ne se puissent ré-  
 » soudre par luy. «

Ce savant typographe, qui ne pensoit pas à faire entrer dans la signification de ce Verbe l'idée de l'*affirmation*, n'y a vu que ce qui y est en effet, l'idée de l'*existence* ; & sans les préjugés, personne n'y verroit rien autre chose.

J'ajoute cependant que c'est l'idée de l'existence intellectuelle. Je me fonde 1°. sur ce que j'ai déjà allégué, que les êtres abstraits & généraux, qui n'ont & ne peuvent avoir aucune existence réelle, & les êtres même de raison, peuvent néanmoins devenir & sont souvent sujets déterminés du Verbe abstrait *être* ; comme quand on dit, *l'homme* (être abstrait & général) *EST un animal raisonnable*, *un cercle-quarré* (être de raison) *EST impossible* : 2°. sur ce qu'il n'y a point de langue cultivée, qui n'ait admis dans son vocabulaire un Verbe concret, différent du Verbe abstrait, pour exprimer positivement l'existence réelle ; ce qui ne seroit point arrivé, si le Verbe abstrait avoit compris cette idée dans

sa signification, parce que c'est un fait qu'il n'y a point de synonymie parfaite dans les langues. CH. IV.

On peut cependant objecter, que le Verbe *être* est quelquefois abstrait & quelquefois concret ; que, quand il est concret, outre sa signification essentielle, il comprend encore celle de l'existence, comme dans cette phrase, *ce qui EST touche plus que ce qui A ÉTÉ*, c'est-à-dire, *ce qui EST EXISTANT touche plus que ce qui A ÉTÉ EXISTANT* ; & que par conséquent on ne peut pas dire que l'idée de l'existence constitue la signification spécifique du Verbe *être*, puisque c'est au contraire l'addition accessoire de cette idée déterminée qui rend concret ce même Verbe.

Je me fais cette objection, parce qu'elle peut entrer sous cette forme dans plus d'une tête ; mais elle n'est rien moins que victorieuse, & j'en ai presque montré la solution quand j'ai distingué l'existence intellectuelle & l'existence réelle. *Etre* est un Verbe abstrait, quand il n'exprime que l'existence intellectuelle : quand je dis, par exemple, *Dieu EST tout-puissant*, il ne s'agit point ici de l'existence réelle de Dieu, mais seulement de son existence dans mon esprit sous la relation de convenance à la toute-puissance ; par conséquent *est*, dans cette phrase, est un Verbe ab-

**LIV. II.** trait. *Etre* est un Verbe concret, quand à l'idée fondamentale de l'existence intellectuelle on ajoute accessoirement l'idée déterminée de l'existence réelle, comme quand on dit *Dieu EST*, ce qui veut dire *Dieu EST EXISTANT RÉELLEMENT*, ou *Dieu EST présent à mon esprit avec relation à l'attribut déterminé de l'EXISTENCE RÉELLE*. Au reste quand le Verbe *être* devient concret, il n'est synonyme d'*exister*, que comme un mot figuré est synonyme du mot primitif dont il prend la place ; il y a toujours une nuance de sens qui différencie l'un de l'autre : je croirois volontiers que le Verbe *être*, devenu concret, exprime une existence réelle, plus indépendante ou plus certaine que celle qu'exprime le Verbe *exister*.

Quoi qu'il en soit ; de ce que le Verbe *être* peut devenir concret au moyen de l'idée accessoire de l'existence réelle, il ne s'ensuit pas que l'idée de l'existence intellectuelle ne soit pas l'idée propre de sa signification spécifique. Que dis-je ? Il s'ensuit au contraire qu'il ne désigne par aucune autre idée, quand il est abstrait, que par celle de l'existence intellectuelle, puisque l'existence n'est réelle que quand le Verbe devient concret : l'idée accessoire doit être la même que l'idée fondamentale, sauf la différence des aspects ; puisque le mot est

le même dans les deux cas, hors la différence des constructions. CH. IV.

Cette réflexion est d'autant plus *pondérante* (7), qu'elle porte sur un usage universel & commun à toutes les langues connues & cultivées ; & que, dans aucune, on ne s'est avisé de changer le Verbe abstrait en concret, par l'addition accessoire d'une idée déterminée autre que celle de l'existence réelle, parce qu'aucune autre n'est si analogue à celle qui constitue l'essence du Verbe abstrait, savoir l'existence intellectuelle. Dans tous les autres Verbes adjectifs ou concrets, le radical du Verbe substantif ou abstrait est détruit ; il ne paroît que celui de l'idée accessoire de l'attribut déterminé, & les seules terminaisons rappellent l'idée fondamentale de l'existence intellectuelle, qui est un élément nécessaire dans la signification totale des Verbes concrets.

Les grammairiens ont coutume de distinguer les noms en deux espèces, qu'ils appellent noms *substantifs* & noms *adjectifs* ; & voyant que ceux qu'ils appellent *adjectifs* servent à ajouter quelque chose à la signification des *substantifs*, ils ont cru pou-

---

( 7 ) Ne peut-on pas dire que ce mot est *signatum prasente notâ* ? Nous avons un composé qui le suppose, *prépondérans*.

**LIV. II.** voir désigner par la même dénomination d'*adjectifs* les Verbes que j'appelle concrets, parce qu'ils ajoutent un attribut déterminé à la signification du Verbe abstrait qu'ils appellent *substantif*.

Je ferai voir en temps & lieu quel cas il faut faire de la distinction des noms en substantifs & adjectifs ; & si l'on a lu avec attention le premier & le troisième chapitre de ce livre, on est déjà en état de voir par soi-même qu'elle est sans raison : & voilà par conséquent le fondement des dénominations de nos deux espèces de Verbes , réduit par contrecoup à bien peu de chose. Mais quand la distinction des noms en substantifs & adjectifs seroit absolument irréprochable, on n'en seroit pas plus autorisé à transporter ces dénominations aux deux espèces de Verbes dont il s'agit.

Les noms prétendus substantifs expriment ou des substances , ou des êtres considérés comme subsistants par eux-mêmes à l'imitation des substances ; le Verbe substantif n'exprime point ces êtres , ou ne les exprime pas plus que les Verbes nommés adjectifs : premier défaut dans la comparaison.

Les prétendus noms adjectifs servent à ajouter quelque idée accessoire à celles des noms substantifs, mais sans exclure les noms substantifs, ou plutôt en les supposant né-

cessairement ; les Verbes adjectifs au contraire renferment en eux-mêmes la valeur du Verbe substantif & en excluent absolument l'expression hors d'eux-mêmes : l'adjectif *felix*, par exemple, suppose nécessairement hors de soi le substantif *vir*, ou *mulier*, ou *omen*, &c ; mais le Verbe adjectif *curro* ne suppose pas *sum*, puisqu'il seroit ridicule de dire *sum curro* ; il le renferme en soi, & il est équivalent à *sum currens*. Il me semble que ce second défaut de ressemblance doit faire rejeter les dénominations qui tiennent à la comparaison ; & qu'on doit le faire avec d'autant moins de peine , que le nom de Verbe adjectif est assez récent dans le langage des grammairiens : c'est une remarque que je dois à M. l'abbé d'Olivet ; & l'on ne trouve en effet aucune trace de ce nom dans les anciens grammairiens , ni même dans quelques-uns qui sont assez modernes, comme Robert Estienne , le savant Sanctius , Scioppius , &c. Je crois que c'est un terme introduit par l'auteur de la *Grammaire générale* , II. xviiij.

Il est vrai que la distinction même des deux espèces de Verbes est aussi récente ; mais il n'en est pas des idées comme des mots. Quand les idées sont vraies & utiles ; il faut les admettre nonobstant la nouveauté , qui est toujours un reproche suffisant contre les mots : si ces mots , outre

**Lrv. II.** la nouveauté , manquent encore de vérité ou de justesse , comme ceux dont il s'agit ; il n'y a pas de doute qu'on doit les rejeter sans ménagement.

Je crois donc qu'il seroit plus raisonnable d'appeller *abstrait* , le Verbe que l'on nomme substantif ; parce qu'en effet il fait abstraction de tout attribut déterminé : & alors ceux que l'on nomme adjectifs devroient s'appeller *concrets* ; parce qu'ils expriment tout à la fois l'existence & l'attribut déterminé , comme *aimer* , *partir* , &c.

Le Verbe abstrait a néanmoins , chez les plus anciens grammairiens , le nom de substantif ; mais c'étoit dans un autre sens que celui qui a amené le nom parallèle d'adjectif ; c'est , comme le dit Robert Estienne , parce qu'il *dénote l'estre & existence ou subsistance d'une chascune chose qui est signifiée par le nom ioinct avec luy* ; de même que les autres Verbes étoient nommés actifs , ou passifs , parce qu'ils dénotoient des actions ou des passions. Mais ces autres Verbes renfermant , comme on l'a vu , la valeur de ce Verbe substantif avec l'attribut déterminé qui leur est propre ; le nom de substantif ne peut convenir exclusivement au premier , à moins qu'on ne l'entende dans le sens de l'abstraction : ce qui revient à la dénomination que j'ai indiquée , & demande une dénomination parallèle

qui indique le sens concret, comme si l'on opposoit les Verbes *connotatifs* au Verbe *substantif*.

Je n'aimerois pas que l'on appellât Verbe *simple*, le substantif ou abstrait, & Verbes *composés*, les connotatifs ou concrets, comme l'a fait M. du Marlais : ces termes sont consacrés à caractériser les différentes formations étymologiques des Verbes & des autres sortes de mots, & ne peuvent par conséquent être employés sans équivoque à caractériser d'autres points de vue. Ainsi *dire* est un Verbe simple ; *contredire*, *dédire*, *interdire*, *prédire*, *redire* sont des Verbes composés : mais *dire*, qui est simple dans le sens étymologique, seroit composé dans le sens spécifique, puisqu'il signifie *être disant* ; ce qui n'est bon qu'à amener de la confusion.

II. Les Verbes connotatifs ou concrets se subdivisent communément en *actifs*, *passifs*, & *neutres* ; selon que l'attribut déterminé compris dans leur signification est une action du sujet même, ou une impression produite dans le sujet sans concours de sa part, ou un simple état qui n'est dans le sujet ni action ni passion. Ainsi *aimer*, *battre*, *courir* sont des Verbes actifs ; parce qu'ils comprennent dans leur signification des attributs déterminés qui sont des actions du sujet : *être aimé*, *être battu*,

**LIV. II.** ( qui se disent en latin *amari* , *verberati* ) *tomber* , *mourir* , sont des Verbes passifs ; parce qu'ils énoncent des attributs déterminés qui sont des impressions produites dans le sujet sans concours de sa part ou même malgré lui : *demeurer* , *exister* , sont des Verbes neutres , qui ne sont ni actifs ni passifs ; parce que les attributs déterminés qu'ils expriment sont de simples états du sujet , & ne sont en lui ni actions ni passions.

Cette division s'accommode très-bien avec la définition générale du Verbe , & s'en déduit très-aisément ; puisqu'elle porte immédiatement sur l'idée accessoire de l'attribut déterminé qui rend concret le sens des Verbes connotatifs. On peut ajouter que c'est une division complète , puisqu'elle partage toute l'étendue du genre en trois espèces caractérisées sans confusion & avec toute la précision exigible.

Cependant Sanctius ne veut reconnoître que des Verbes actifs & des Verbes passifs , & rejette entièrement les Verbes neutres. L'autorité de ce grammairien est si grande & tellement fondée , qu'il n'est pas possible d'abandonner sa doctrine sans examiner & réfuter ses raisons. *Philosophia* , dit-il (c) *id est* , *recta & incorrupta judicandi ratio* , *nullum concedit medium inter agere & pati ; omnis namque motus aut actio est*

(c) *Minerv.*  
III. ij.

*est aut passio. . . . Quare quod in rerum natura non est, ne nomen quidem habebit. . . . Quid igitur agent Verba neutra, si nec activa nec passiva sunt? nam si agit, aliquid agit. . . . cur enim concedas rem agentem in Verbis quæ neutra vocas, si tollis quid agant? An nescis omnem causam efficientem debere necessario effectum producere, deinde etiam effectum non posse consistere sine causâ? . . . Itaque Verba neutra neque ulla sunt, neque naturâ esse possunt, quoniam illorum nulla potest demonstrari definitio.*

Il me semble 1<sup>o</sup>. qu'il n'est rien moins que démontré que la Philosophie ne connoisse point de milieu entre *agir* & *pâtir*. On peut, au moins par abstraction, concevoir un être dans une inaction entière, & sur lequel aucune cause n'agisse actuellement. Dans cette hypothèse, qui est du ressort de la Philosophie, parce que son domaine s'étend sur tous les possibles; on ne peut pas dire de cet être ni qu'il *agisse* ni qu'il *pâtisse*, sans contredire l'hypothèse même: & l'on ne peut pas rejeter l'hypothèse, sous prétexte qu'elle implique contradiction; puisqu'il est évident que ni l'une ni l'autre des deux parties de la supposition ne renferme rien de contradictoire, & qu'elles ne le sont point entre elles. Il y a donc entre *agir* & *pâtir*, ou du moins

LIV. II. outre *agir* & *pâtir*, un état qui n'est ni l'un ni l'autre, un état neutre ; & cet état est dans la nature telle que la Philosophie l'envisage, c'est-à-dire qu'il est de l'ordre des possibles.

Mais quand on ne permettroit à la Philosophie que l'examen des réalités, on n'en pourroit rien conclure encore contre les Verbes neutres. On ne pourra jamais disputer à notre intelligence la faculté de faire des abstractions & de parcourir à son gré les immenses régions du pur possible. Or les langues sont faites pour rendre les opérations de notre intelligence, & par conséquent ses abstractions mêmes. Elles doivent donc fournir à l'expression des attributs qui seront de purs états, différents d'*agir* & de *pâtir* : & de là la nécessité des Verbes neutres dans les idiômes qui admettent des Verbes connotatifs ou concrets.

Le sens propre, par exemple, du Verbe *exister* est un & invariable ; & les différences que la Métaphysique pourroit y trouver, selon la diversité des sujets auxquels on en feroit l'application, ne viennent que de la nature même des sujets, & nullement de la signification propre du Verbe. Or l'existence en Dieu n'est point une passion, puisqu'il ne l'a reçue d'aucune cause ; dans les créatures ce n'est point une action, puisqu'elles la tiennent de Dieu : c'est donc, par rapport

au Verbe *exister*, un attribut qui fait abstraction d'action & de passion, puisque ce ne peut être qu'en conséquence de ce sens abstrait & général que le Verbe est applicable à un sujet agissant ou à un sujet pâtissant, selon l'occurrence ; ainsi le Verbe *exister* est véritablement neutre.

J'observe 2°. que, quand il seroit vrai qu'il n'y ait point de milieu entre *agir* & *pâtir*, par la raison qu'allègue Sanctius, que *omnis motus aut actio est aut passio* : on ne pourroit jamais en conclure qu'il n'y ait point de Verbes neutres, renfermant dans leur signification concrète l'idée d'un attribut qui ne soit ni action ni passion ; à moins que l'on ne supposât encore que l'essence des Verbes connotatifs consiste à exprimer les mouvements des êtres, *motus*. Or il est visible que cette supposition est inadmissible, parce qu'il y a plusieurs de ces Verbes, comme *exister*, *stare*, *quiescere*, &c. qui n'expriment aucun mouvement ni actif ni passif. Sanctius lui-même n'a point pensé à réunir tous les Verbes sous ce point de vue général : *Verbum*, dit-il, *(d) est vox particeps numeri personalis cum tempore ; hæc definitio vera est & perfecta, reliquæ omnes grammaticorum ineptæ*. Quelque jugement qu'il faille porter de cette définition, il est difficile d'y voir l'idée du mouvement exclusivement à toute autre, à moins qu'on ne la conclue de

(d) Minerv.  
l. xij,

LIV. II. celle du temps, selon le système de saint  
 (e) *Confess.* Augustin (u) : mais cela même mérite en-  
 21. core quelque examen, nonobstant l'autorité  
 du saint docteur ; parce que les vérités na-  
 turelles sont soumises à notre décision &  
 non à aucune autorité.

Il est essentiel de remarquer 3°. que les  
 grammairiens ont coutume d'entendre par  
 Verbes neutres, non seulement ceux dont la  
 signification comprend l'idée d'un attribut  
 déterminé qui, sans être action ni passion,  
 n'est qu'un simple état du sujet ; mais en-  
 core ceux dont l'attribut est, si vous voulez,  
 une action, mais une action qu'ils nomment  
*intransitive* ou *permanente*, parce qu'elle  
 n'opère point sur un autre sujet que celui  
 même qui la produit, comme *dormir, courir,*  
*marcher*, &c : & ils n'appellent au contraire  
 Verbes actifs, que ceux dont l'attribut est  
 une action *transitive*, pour me servir de  
 l'expression des modernes, c'est-à-dire, qui  
 opère ou qui peut opérer sur un sujet diffé-  
 rent de celui qui la produit, comme *battre,*  
*porter, aimer, instruire*, &c.

C'est premièrement un vice dans le pro-  
 cédé des grammairiens modernes, d'avoir  
 réuni, sous la même dénomination de *neu-*  
*tres*, les Verbes qui ne sont en effet ni ac-  
 tifs ni passifs, avec ceux qu'ils ont recon-  
 nus pour actifs intransitifs. Il falloit s'en  
 tenir pour ceux-ci à cette dernière déno-

mination : car s'ils sont actifs, on ne doit pas faire entendre qu'ils ne le sont pas ; & on le fait entendre en les appelant *neutres*, puisque ce mot, quand on l'applique aux Verbes, veut dire *qui n'est ni actif ni passif*. Sans y prendre trop garde, on a encore réuni, dans la même cathégorie, des Verbes véritablement passifs, comme *tomber, pâlir, mourir, &c.* C'est le même vice, & il vient de la même cause. Les uns & les autres ont été envisagés sous le même aspect que les Verbes véritablement neutres, parce que tous également présentent un sens fini sans exiger aucun complément : comme on dit, par exemple, sans complément, *Dieu existe*, on dit de même sans complément dans le sens actif, *ce lièvre court*, & dans le sens passif, *cet homme pâlit*.

Cette propriété, d'exiger ou de ne pas exiger un complément pour la plénitude du sens, n'admet que deux parties contradictoires, & ne peut jamais servir de fondement à la distinction des Verbes en actifs, passifs, & neutres. On a confondu deux aspects généraux, qui pouvoient fournir deux divisions différentes : la première, fondée sur la nature de l'attribut, donne les Verbes *actifs, passifs, & neutres*, tels que je viens de les expliquer ; la seconde, fondée sur la manière dont l'attribut peut être énoncé dans le Verbe, donne des Verbes *absolus* ou des Verbes *relatifs*.

LIV. II. selon que le sens en est complet en soi ou qu'il exige un complément. Cette dernière division tient surtout à la syntaxe, & c'est là qu'elle sera discutée plus profondément : il suffit de la marquer ici, pour faire connoître les idées que les grammairiens ont confondues, & dont la confusion a trompé Sanctius même.

C'est un second défaut dans celui-ci, d'appliquer, à tous les Verbes prétendus neutres, un raisonnement qui ne peut faire que contre les Verbes actifs intransitifs : *Cur enim concedas*, dit-il, *rem agentem in Verbis quæ neutra vocas, si tollis quid agant ?* Ou je n'entends pas la Minerve, ou ceci veut dire que les Verbes réputés intransitifs ne le sont pas en effet ; car il en vient enfin à conclure que tout Verbe a nécessairement un complément, que l'on doit suppléer quand il manque. C'est un troisième point qui sera discuté ailleurs.

## ARTICLE III.

### *Des Temps du Verbe.*

Le Verbe est la seule espèce de mots qui paroisse susceptible de la distinction des Temps. Jules-César Scaliger les jugeoit si essentiels à cette partie d'Oraison, qu'il les a pris pour le caractère spécifique qui la dis-

tingue de toutes les autres : *Tempus autem*, CH. IV.  
dit-il, *non videtur esse affectus Verbi, sed*  
*differentia formalis propter quam Verbum*  
*ipsum Verbum est.* (f) Cette considération, (f) *De caus.*  
dont nous apprécierons bientôt la juste va- *Ling. lat.*  
leur, avoit porté ce savant critique à définir *Lib. V. cap.*  
ainsi cette partie d'Oraison : *Verbum est nota*  
*rei sub tempore.* (g) *Ibid.*

Il s'est trompé, en ce qu'il a pris une *cap. 110.*  
propriété accidentelle du Verbe, pour l'es-  
sence même. Ce ne sont point les Temps  
qui constituent la nature spécifique du Ver-  
be : autrement, il faudroit dire que la langue  
franque, la langue chinoise, & apparemment  
bien d'autres, sont destituées de Verbes ;  
puisque'il n'y a dans ces idiômes aucune es-  
pèce de mots qui y prenne en effet des  
formes temporelles. Mais puisque les Verbes  
sont d'une nécessité absolue pour exprimer  
nos jugemens, qui sont nos principales  
pensées & les seules dont la communica-  
tion soit nécessaire ; il n'est pas possible  
d'admettre des langues sans Verbes, à moins  
de dire que ce sont des langues avec les-  
quelles on ne sauroit exprimer ses pensées,  
avec lesquelles on ne sauroit parler. La vé-  
rité est qu'il y a des Verbes dans toutes les  
langues ; que, dans toutes, ils sont caracté-  
risés par l'idée générale de l'existence in-  
tellectuelle d'un sujet indéterminé avec re-  
lation à un attribut ; que, dans toutes, la

LIV. II. déclina- bilité par Temps en est une propriété  
essentielle ; mais que cette propriété n'est  
qu'en puissance dans quelques langues, com-  
me la franque, la chinoise, &c, tandis qu'elle  
est en acte dans les autres, comme le grec,  
le latin, le françois, l'allemand, &c.

Les grammairiens allemands ont donné  
au Verbe, dans leur langue, le nom de  
*zeit-wort*, composé de *zeit* (temps) & de  
*wort* (mot) ; de manière que *das zeit-wort*  
signifie littéralement *le mot du temps*. Il y a  
apparence que ceux qui introduisirent les  
premiers cette dénomination, pensoient sur  
le Verbe comme Scaliger. Néanmoins, quoi-  
que l'on doive rejeter la définition de celui-  
ci, la dénomination adoptée par ceux-là peut  
très-bien subsister, en l'interprétant par la  
Métonymie ; *zeit* est le nom de la mesure  
employé pour celui de la chose mesurée, le  
nom du temps pour celui de l'existence.

Selon M. de Gamaches, que l'on peut  
en ce point regarder comme l'organe de  
toute l'école cartésienne, *le temps est la suc-  
cession même attachée à l'existence de la créa-  
ture.* (h) Si cette notion du temps a quelque  
défaut d'exactitude, il faut pourtant avouer  
qu'elle tient de bien près à la vérité ; puis-  
que l'existence successive des êtres est la  
seule mesure du temps qui soit à notre  
portée, comme le temps devient à son  
tour la mesure de l'existence successive.

(h) Dissert.  
sur la nature  
du Mouv.

Cette mobilité successive de l'existence ou du temps, nous la fixons en quelque sorte pour la rendre commensurable, en y établissant des points fixes caractérisés par quelques faits particuliers ; de même que nous parvenons à soumettre à nos mesures & à nos calculs l'étendue intellectuelle, quelque impalpable qu'elle soit, en y établissant des points fixes caractérisés par quelque corps palpable & sensible.

On donne à ces points fixes de la succession de l'existence ou du temps, le nom d'*époques* ; du grec *ἐποχή*, qui vient du Verbe *ἐμῶν*, *morari*, arrêter : parce que ce sont des instants dont on arrête, en quelque manière, la rapide mobilité, pour en faire comme des lieux de repos, d'où l'on observe, pour ainsi dire, ce qui coexiste, ce qui précède, & ce qui suit.

On appelle *période*, une portion de temps dont le commencement & la fin sont déterminés par des époques, de *περί*, *circum*, autour, & *ὁδός*, *via*, chemin : une portion de temps bornée de toutes parts, est comme un espace autour duquel on peut tracer un chemin, pour observer ce qui y est enfermé & ce qui l'environne.

Ces notions, qui sans doute paroîtront déplacées à la plupart des grammairiens, ne sont pourtant point jetées ici au hasard ; elles sont préalablement nécessaires pour

**LIV. II.** établir celles des Temps du Verbe, que l'on n'a connus jusqu'ici que d'une manière bien confuse. Pour ne pas suivre en aveugle le torrent de la multitude, & pour n'en adopter ou n'en rejeter les décisions qu'en connoissance de cause, qu'il me soit permis, 1°. de recourir au flambeau de la Métaphysique, qui seule peut indiquer & développer toutes les idées élémentaires comprises dans la nature des Temps ; 2°. d'établir ensuite la conformité du système métaphysique des Temps avec les usages combinés des langues ; puis 3°. d'en confirmer la vérité par sa concordance avec les différents systèmes d'analogie adoptés dans différents idiômes ; enfin 4°. de terminer cet article par l'examen des difficultés qui pourroient encore laisser subsister quelques doutes, & des objections qui m'ont été directement adressées.

*§. I. Système métaphysique des Temps du Verbe.* Les Temps sont des formes qui ajoutent, à l'idée fondamentale de la signification du Verbe, l'idée accessoire d'un rapport d'existence à une époque.

On voit par cette définition, qui va trouver sa justification dans les détails suivans, que les Temps du Verbe ont en effet leur fondement dans ce qui constitue la différence spécifique de cette partie d'Oraison, je veux dire l'existence ; & l'on peut remarquer en même temps que l'idée de l'af-

firmation, adoptée par P. R. & ses partisans, n'en est aucunement susceptible, & qu'effectivement Lancelot n'a montré d'autre liaison entre l'affirmation & les formes temporelles, que l'envie d'abrégier qui a porté les hommes à réunir ces idées comme ils auroient pu en réunir tout autre dont ils se seroient avisés.

Il n'en est pas de même ici : c'est l'existence qui caractérise les Verbes, qui sert de fondement à la définition des Temps, & qui sert à en caractériser les espèces, comme je vais le montrer.

Je dis en premier lieu, que les Temps sont des *formes* ; afin de comprendre sous ce nom, non seulement les simples inflexions ou terminaisons consacrées à cet usage, mais encore toutes les locutions qui y sont exclusivement destinées & qui auroient pu être remplacées par des inflexions ; en sorte qu'elle peut convenir également à ce qu'on appelle des Temps *simples*, des Temps *composés* ou *sur-composés*, & même à quantité d'idiotismes qui ont une destination analogue, comme en françois, *je viens d'entrer*, *j'allois sortir*, *le monde doit finir*, &c.

Je dis ensuite que ces formes ajoûtent à l'idée fondamentale de la signification du Verbe *une idée accessoire* ; & par là je fais entendre que les formes temporelles sont en effet accidentelles aux Verbes, quoique les Verbes en soient essentiellement susceptibles.

LIV. II. De là vient que certaines langues ont admis plus de Temps que d'autres ; que les grecs, par exemple, en ont un grand nombre qui sont inconnus en latin ; que les hébreux n'en ont qu'un très-petit nombre ; que les chinois n'en ont point, &c.

Je dis enfin que cette idée accessoire est celle d'un rapport d'existence à une époque : & c'est ici la différence spécifique de cette espèce de forme ; c'en est la signification caractéristique, dans laquelle il y a deux choses à considérer, savoir le rapport d'existence à une époque, & l'époque même qui est le terme de comparaison. Des différents aspects de ces deux choses, naissent, comme on va le voir, les différentes espèces de Temps.

I. *Première division générale des Temps.* L'existence peut avoir, en général, trois sortes de rapports à l'époque de comparaison : rapport de *simultanéité*, lorsque l'existence est coïncidente avec l'époque ; rapport d'*antériorité*, lorsque l'existence précède l'époque ; & rapport de *postériorité*, lorsque l'existence succède à l'époque. De là trois espèces générales de Temps, les *Présents*, les *Prétérits*, & les *Futurs*.

Les *Présents* sont les Temps qui expriment la simultanéité d'existence à l'égard de l'époque de comparaison. On leur donne le nom de *Présents* ; parce qu'ils désignent une existence qui, dans le temps même de

Époque, est réellement présente, puisqu'elle est simultanée avec l'époque.

Les *Prétérits* sont les Temps qui expriment l'antériorité d'existence à l'égard de l'époque de comparaison. On leur donne le nom de *Prétérits*, parce qu'ils désignent une existence qui, dans le temps même de l'époque, est déjà passée (*præterita*), puisqu'elle est antérieure à l'époque.

Les *Futurs* sont les Temps qui expriment la postériorité d'existence à l'égard de l'époque de comparaison. On leur donne le nom de *Futurs*; parce qu'ils désignent une existence qui, dans le temps même de l'époque, est encore avenir (*futura*), puisqu'elle est postérieure à l'époque.

C'est véritablement du point de l'époque qu'il faut envisager les autres parties de la durée successive, pour apprécier l'existence; parce que l'époque est le point d'observation : ce qui coexiste est présent, ce qui précède est passé ou préterit, ce qui suit est avenir ou futur. Rien donc de plus heureux que les dénominations ordinaires, pour désigner les idées que l'on vient de développer; rien de plus analogue que ces idées pour expliquer d'une manière plausible les termes que l'on vient de définir. L'idée de simultanéité caractérise très-bien les Présents; celle d'antériorité est le caractère exact des Prétérits; & l'idée de postériorité offre nettement la différence des Futurs.

**Liv. II.** Il n'est pas possible que les Temps des Verbes expriment autre chose que des rapports d'existence à quelque époque de comparaison ; il est également impossible d'imaginer quelque espèce de rapport, autre que ceux que l'on vient d'exposer : il ne peut donc en effet y avoir que trois espèces générales de Temps, & chacune doit être différenciée par l'un de ces trois rapports généraux.

*II. Seconde division générale des Temps.*  
La soudivison la plus générale des Temps doit se prendre dans la manière d'envisager l'époque de comparaison, ou sous un point de vûe général & indéterminé, ou sous un point de vûe spécial & déterminé.

Sous le premier aspect, les Temps expriment tel ou tel rapport d'existence à une époque quelconque & indéterminée : sous le second aspect, les Temps expriment tel ou tel rapport d'existence à une époque précise & déterminée.

Les noms d'*indéfinis* & de *définis*, employés ailleurs abusivement par le commun des grammairiens, me paroissent assez propres à caractériser ces deux différences de Temps. On peut donner le nom d'*indéfinis* à ceux de la première espèce ; parce qu'ils ne tiennent effectivement à aucune époque précise & déterminée, & qu'ils n'expriment en quelque sorte que l'un des trois rapports

généraux d'existence, avec abstraction de toute époque de comparaison. Ceux de la seconde espèce peuvent être nommés *définis* ; parce qu'ils sont essentiellement relatifs à quelque époque précise & déterminée.

Chacune des trois premières espèces générales de Temps est susceptible de cette distinction ; parce qu'on peut également considérer & exprimer la simultanéité, l'antériorité, & la postériorité, ou avec abstraction de toute époque, ou avec relation à une époque précise & déterminée. On peut donc distinguer en *indéfinis* & *définis*, les Présents, les Prétérits, & les Futurs.

Un Présent *indéfini* est celui qui exprime la simultanéité d'existence à l'égard d'une époque quelconque : un Présent *défini* est celui qui exprime la simultanéité d'existence à l'égard d'une époque précise & déterminée.

Un Prétérit *indéfini* est celui qui exprime l'antériorité d'existence à l'égard d'une époque quelconque : un Prétérit *défini* est celui qui exprime l'antériorité d'existence à l'égard d'une époque précise & déterminée.

Un Futur *indéfini* est celui qui exprime la postériorité d'existence à l'égard d'une époque quelconque : un Futur *défini* est celui qui exprime la postériorité d'existence à l'égard d'une époque précise & déterminée.

LIV. II. III. *Troisième division des Temps.* Il n'y a qu'une manière de faire abstraction de toute époque ; & c'est pour cela qu'il ne peut y avoir métaphysiquement qu'un Présent, un Prétérit, & un Futur indéfini. Mais il peut y avoir fondement à la subdivision de toutes les espèces de Temps définis, dans les diverses positions de l'époque précise de comparaison, je veux dire dans les diverses relations de cette époque à un point fixe de la durée.

Ce point fixe doit être le même pour celui qui parle & pour ceux à qui le discours est transmis, soit de vive voix soit par écrit : autrement, une langue ancienne seroit, si je puis le dire, *intraduisible* pour les modernes ; le langage d'un peuple seroit incommunicable à un autre peuple ; celui même d'un homme seroit inintelligible pour un autre homme, quelque affinité qu'ils eussent d'ailleurs.

Mais dans cette suite infinie d'instants, qui se succèdent rapidement & qui nous échapent sans cesse, auquel doit-on s'arrêter, & par quelle raison de préférence se déterminera-t-on pour l'un plutôt que pour l'autre ? Il en est du choix de ce point fondamental, dans la Grammaire, comme de celui d'un premier méridien, dans la Géographie : rien de plus naturel que de se déterminer pour le méridien du lieu même où le géographe opère ;

opère ; rien de plus raisonnable que de se fixer à l'instant même de la production de la parole. C'est en effet celui qui, dans toutes les langues, sert de dernier terme à toutes les relations d'existence que l'on a besoin d'exprimer, sous quelque forme que l'on veuille les rendre sensibles.

On peut donc dire que la position de l'époque de comparaison est sa relation à l'instant même de l'acte de la parole. Or cette relation peut être aussi ou de simultanéité, ou d'antériorité, ou de postériorité ; ce qui peut faire distinguer trois sortes d'époques déterminées : une époque *actuelle*, qui coïncide avec l'acte de la parole ; une époque *antérieure*, qui précède l'acte de la parole ; & une époque *postérieure*, qui suit l'acte de la parole.

De là la distinction des trois espèces de Temps définis en trois espèces subalternes, qui me semblent ne pouvoir être mieux caractérisées que par les dénominations d'*actuel*, d'*antérieur* & de *postérieur*, tirées de la position même de l'époque déterminée qui les différencie.

Un Présent défini est donc *actuel*, *antérieur*, ou *postérieur*, selon qu'il exprime la simultanéité d'existence à l'égard d'une époque déterminément actuelle, antérieure, ou postérieure.

Un Prétérit défini est *actuel*, *antérieur*,

**LIV. II.** ou *postérieur*, selon qu'il exprime l'antériorité d'existence à l'égard d'une époque déterminément actuelle, antérieure, ou postérieure.

Enfin un Futur défini est pareillement *actuel*, *antérieur*, ou *postérieur*, selon qu'il exprime la postériorité d'existence à l'égard d'une époque déterminément actuelle, antérieure, ou postérieure.

§. 2. *Application du système métaphysique des Temps aux usages des langues.* On conviendra peut-être que le système que je présente est raisonné, que les dénominations que j'y emploie en caractérisent très-bien les parties, puisqu'elles désignent toutes les idées élémentaires qui y sont combinées & l'ordre même selon lequel elles sont combinées. Mais on voudra voir mes définitions justifiées par des exemples. On a vu s'élever & périr tant de systèmes ingénieux & réguliers, que l'on est aujourd'hui bien fondé à se défier de ceux mêmes qui ont les plus belles apparences de régularité : une belle hypothèse n'est souvent qu'une belle fiction; & celle-ci se trouve si éloignée du langage ordinaire des grammairiens, soit dans le nombre des Temps qu'elle semble admettre, soit dans les noms qu'elle leur assigne, qu'on peut bien la soupçonner d'être purement idéale & de s'accorder assez peu avec les usages des langues.

Je conviens que la raison autorise cette défiance ; mais elle exige un examen avant que de passer condamnation. L'expérience est la pierre de touche des systèmes, & c'est aux faits à justifier ou à proscrire les hypothèses. Je vais donc entrer dans le détail des exemples, & justifier mon système par l'application de chaque espèce de Temps aux usages connus.

I. *Application du système des Présents aux usages reçus.* Il est un Temps unanimement reconnu pour Présent par tous les grammairiens ; c'est *sum* (je suis), *laudo* (je loue), *miror* (j'admire), &c. Il s'agit ici d'en fixer l'espèce avec précision, afin de nous en servir ensuite pour reconnoître les autres.

j. Il a, dans les langues qui l'admettent, tous les caractères d'un Présent véritablement indéfini, selon le sens que j'ai donné à ce terme, c'est-à-dire, d'un Présent qui en soi fait abstraction de toute époque, quoiqu'il ne puisse jamais être employé sans application à quelque époque déterminée, mais qui est rapporté tantôt à une époque & tantôt à une autre.

1°. On l'emploie comme Présent actuel, c'est-à-dire, comme exprimant la simultanéité d'existence à l'égard d'une époque actuelle : quand je dis, par exemple, à quelqu'un, *je vous LOUE d'avoir fait cette action* ; mon action de louer est énoncée

LIV. II. comme coexistente avec l'acte même de la parole.

2°. On l'emploie comme Présent antérieur, c'est-à-dire, comme exprimant la simultanéité d'existence à l'égard d'une époque antérieure. Que l'on dise dans un récit, *je le RENCONTRE en chemin, je lui DEMANDE où il VA, je VOIS qu'il S'EMBARRASSE :* » En tout cela, dit l'abbé Re-

(i) Gramm. » gnier, (i) où il n'y a que des Temps  
franç. in-12. » présents, *je le rencontre* est dit pour *je le*  
p. 343. in-4°. » *rencontrai ; je demande* pour *je demandai ;*  
p. 360. » *où il va* pour *où il alloit ; je vois* pour *je*  
» *vis ; & qu'il s'embarrasse* pour *qu'il s'em-*  
» *barrassoit.* « En effet, dans cet exemple, les Verbes *je rencontre, je demande, je vois,* désignent évidemment mon action de *rencontrer, de demander, de voir,* comme coexistente avec le période antérieur indiqué par quelque circonstance précédente du récit : & les Verbes *il va, il s'embarrasse,* énoncent l'action d'*aller & de s'embarrasser,* comme coexistente avec l'époque indiquée par les Verbes précédents *je demande & je vois ;* puisque ce que *je demandai* c'est où il *alloit* dans l'instant même de ma demande, & ce que *je vis* c'est *qu'il s'embarrassoit* dans le moment même que je le *voyois :* or l'instant où *je demandai* & celui où *je vis* sont des époques également antérieures à l'acte de la parole. Tous les Verbes de cette phrase

sont donc réellement employés comme des **CH. IV.**  
Présents antérieurs, ou comme exprimant la  
simultanéité d'existence à l'égard d'une épo-  
que antérieure au moment de la parole.

3°. Le même Temps s'emploie encbre-  
comme Présent postérieur. *Je PARS demain ;*  
*je FAIS tantôt mes adieux*, c'est-à-dire, *je*  
*PARTIRAI* demain, *je FERAİ* tantôt mes  
adieux : *je pars* & *je fais* énoncent mon  
action de *partir* & de *faire* comme simul-  
tanée avec l'époque nettement désignée par  
les mots *demain* & *tantôt*, qui ne peut être  
qu'une époque postérieure au moment où je  
parle.

4°. Enfin l'on trouve ce Temps employé  
avec une égale relation à toutes les époques  
possibles. C'est dans ce sens qu'il sert dans  
les propositions d'éternelle vérité, comme  
*Dieu EST juste, les trois angles d'un triangle*  
*SONT égaux à deux droits* : c'est que ces  
vérités sont les mêmes dans tous les temps,  
qu'elles coexistent avec toutes les époques ;  
& le Verbe, en conséquence, se met à un  
Temps qui exprime la simultanéité d'exis-  
tence avec abstraction de toute époque,  
afin de pouvoir être rapporté à toutes les  
époques. Il en est de même des vérités mo-  
rales, qui contiennent, en quelque sorte,  
l'histoire du passé & la prédiction de l'avenir :  
ainsi dans cette maxime de M. de la Roche-  
foucault, (k) *La haine pour les favoris n'EST*

(k) Pensées.

LIV. II. *autre chose que l'amour de la faveur*; le Verbe  
 17. édit. de *est* exprime une simultanéité relative à une  
 1741. par époque quelconque, & actuelle, & antérieure  
 l'abbé de la rieuse, & postérieure.  
 Roche.

Le Temps auquel on donne communément le nom de Présent est donc en effet un Présent indéfini, un Temps qui, n'étant naturellement astreint à aucune époque, peut être rapporté indifféremment à toute époque déterminée, pourvu qu'on lui conserve toujours sa signification essentielle & inamissible, je veux dire, la simultanéité d'existence.

ij. Les différents usages que nous venons de remarquer dans le Présent indéfini, peuvent nous conduire à reconnoître les Présents définis : & il ne doit point y en avoir d'autres que ceux pour lesquels le Présent indéfini lui-même est employé ; parce qu'exprimant essentiellement la simultanéité d'existence avec abstraction de toute époque, s'il sort de cette généralité, ce n'est point pour ne plus signifier la simultanéité, mais c'est pour l'exprimer avec rapport à une époque déterminée : le Présent indéfini est donc toujours employé pour un Présent défini.

Or 1<sup>o</sup>. nous avons vu le Présent indéfini employé pour le Présent actuel, comme quand on dit, *je vous LOUE d'avoir fait cette action* : mais dans ce cas-là même, il n'y a aucun autre Temps que l'on puisse

substituer à *je loue*. Cette observation, commune à toutes les langues dont les Verbes se conjuguent par Temps, nous montre qu'aucune n'a admis une forme exclusivement destinée au Présent actuel, & que partout c'est le Présent indéfini qui en fait la fonction.

La raison en est simple : le Présent indéfini ne se rapporte lui-même à aucune époque déterminée, ce sont les circonstances du discours qui déterminent celle à laquelle on doit le rapporter en chaque occasion ; ici, c'est à une époque antérieure ; là, à une époque postérieure ; ailleurs, à toutes les époques possibles. Si donc les circonstances du discours ne désignent aucune époque précise, le Présent indéfini ne peut plus se rapporter alors qu'à l'instant qui sert essentiellement de dernier terme de comparaison à tous les rapports d'existence, c'est-à-dire, à l'instant même de la parole. Cet instant, dans toutes les autres occurrences, n'est que le terme éloigné de la relation ; dans celle-ci, il en est le terme prochain & immédiat, puisqu'il est le seul.

2°. Nous avons vu le Présent indéfini employé comme Présent antérieur, *je le RENCONTRE en chemin, je lui DEMANDE où il VA, je VOIS qu'il s'EMBARRASSE*. Dans ce cas, nous trouvons d'autres Temps que l'on peut substituer au Présent indéfini, & qui sont, sans aucun doute, les Présents

LIV. II. définis dont il tient la place : *je rencontrai* pour *je rencontre*, *je demandai* pour *je demande*, & *je vis* pour *je vois*, sont donc des Présents antérieurs ; *il alloit* pour *il va*, & *il s'embarassoit* pour *il s'embarasse*, sont encore d'autres Présents antérieurs.

Ainsi nous voilà forcés à admettre deux sortes de Présents antérieurs : l'un, dont on trouve des exemples dans presque toutes les langues, *eram* (j'étois), *laudabam* (je louois), *mirabar*, (j'admirois), &c ; l'autre, qui n'est connu que dans quelques langues modernes de l'Europe, *je fus*, *je louai*, *j'admirai*.

Voici, sur la première espèce, comment s'explique le plus célèbre des grammairiens philosophes, en parlant des Temps que j'appelle *définis*, & qu'il nomme *composés dans*

(1) Gramm. *le sens*. » Le premier, dit-il, (1) est celui  
général. II. xv. » qui marque le passé avec rapport au pré-  
» sent, & on l'a nommé *Prétérit imparfait*,  
» parce qu'il ne marque pas la chose fin-  
» plement & proprement comme faite, mais  
» comme présente à l'égard d'une chose qui  
» est déjà néanmoins passée. Ainsi quand je  
» dis *cùm intravit CÆNABAM* (je soupois  
» lorsqu'il est entré), l'action de *souper* est  
» bien passée au regard du temps auquel je  
» parle, mais je la marque comme présente  
» au regard de la chose dont je parle, qui  
» est l'entrée d'un tel. «

De l'aveu même de cet auteur, ce Temps qu'il nomme *Prétérit*, marque donc la chose comme présente à l'égard d'une autre qui est déjà passée. Or quoique cette chose en soi doive être réputée passée à l'égard du temps où l'on parle ; vu que ce n'est pas là le point de vûe indiqué par la forme du Verbe dont il est question, il falloit conclure que cette forme *marque le présent avec rapport au passé*, plutôt que de dire au contraire qu'elle *marque le passé avec rapport au présent*.

Cette inconséquence est due à l'habitude de donner à ce Temps, sans examen & sur la foi des grammairiens, le nom abusif de *Prétérit* : on y trouve aisément une idée d'antériorité que l'on prend pour l'idée principale, & qui semble en effet fixer ce Temps dans la classe des Prétérits ; on y apperçoit ensuite une idée de simultanéité, que l'on croit secondaire & modificative de la première. C'est une méprise, qui, à parler exactement, renverse l'ordre des idées ; & on le sent bien par l'embarras qui naît de ce désordre, & par les aveux qu'il laisse encore échapper. Mais que faire ? Le préjugé prononce que le Temps en question est Prétérit ; la raison reclame, on la laisse dire : mais on lui donne, pour ainsi dire, acte de son opposition, en donnant à ce prétendu Prétérit le nom d'*imparfait* ; dénomination qui caractérise moins l'idée qu'il faut prendre de

LIV. II. ce Temps, que la manière dont on l'a envisagé.

Le préjugé paroît encore plus fort sur la seconde espèce de Présent antérieur. Mais dépouillons-nous de toute préoccupation, & jugeons de la véritable destination de ce Temps par les usages des langues qui l'admettent, plutôt que par les dénominations hasardées & peu réfléchies des grammairiens. Leur unanimité même, déjà prise en défaut sur leur prétendu Prétérit imparfait, a encore ici des caractères d'incertitude qui la rendent justement suspecte de méprise.

En s'accordant pour placer au rang des Prétérits *je fus, je louai, j'admirai*, les uns veulent que ce Prétérit soit *défini*, & les autres, qu'il soit *indéfini* ou *aoriste*; termes qui, avec un sens très-clair, ne paroissent pas appliqués ici d'une manière trop précise. Laissons-les disputer sur ce qui les divise, & profitons de ce dont ils conviennent sur l'emploi de ce Temps; ils font, à cet égard, des témoins irrécusables de sa valeur usuelle, & c'est cette valeur usuelle qui doit en déterminer la nature. Or, en le regardant comme un Prétérit, tous les grammairiens conviennent qu'il n'exprime que les choses passées dans un période de temps antérieur à celui dans lequel on parle.

Cet aveu, combiné avec le principe fondamental de la notion des Temps, suffit

pour décider la question. Il faut considérer dans les Temps, 1<sup>o</sup>. une relation générale d'existence à un terme de comparaison, 2<sup>o</sup>. le terme même de comparaison. C'est en vertu de la relation générale d'existence, qu'un Temps est Présent, Prétérit, ou Futur; selon qu'il exprime la simultanéité, l'antériorité, ou la postériorité d'existence : c'est par la manière d'envisager le terme, ou sous un point de vûe général & indéfini, ou sous un point de vûe spécial & déterminé; que ce Temps est indéfini ou défini : & c'est par la position déterminée du terme, qu'un Temps défini est actuel, antérieur, ou postérieur; selon que le terme a lui-même l'un de ces rapports au moment de l'acte de la parole.

Or le Temps dont il s'agit a, pour terme de comparaison, non une époque instantanée, mais un période entier; ce période, dit-on, doit être antérieur à celui dans lequel on parle; le Temps en question est donc 1<sup>o</sup>. de la classe des définis, puisque le terme de comparaison en est déterminé; 2<sup>o</sup>. entre ceux-ci, il est de l'ordre des Temps antérieurs, puisque le terme de comparaison est antérieur au moment de la parole. Il reste donc à déterminer l'espèce générale de rapport que ce Temps exprime relativement à ce période antérieur : mais il est évident qu'il exprime la simultanéité d'existence :

LIV. II. puisqu'il marque la chose comme passée dans ce période, & non avant ce période : *je LUS hier votre lettre*, c'est-à-dire, que mon action de lire étoit simultanée avec le jour d'hier. Ce Temps est donc en effet un Présent antérieur.

On sent bien qu'il diffère assez du Premier, pour n'être pas confondu sous le même nom. C'est par le terme de comparaison qu'ils diffèrent, & c'est de là qu'il convient de tirer la différence de leurs dénominations : je dirois donc que *j'étois*, *je louois*, *j'admirois*, sont au Présent antérieur simple ; & que *je fus*, *je louai*, *j'admirai*, sont au Présent antérieur périodique.

Je ne doute pas que plusieurs ne regardent comme un paradoxe de placer parmi les Présents, ce Temps que l'on a toujours regardé comme un Prétérit. Cette opinion peut néanmoins compter sur le suffrage d'un grand peuple, & trouver un fondement dans une langue plus ancienne que la nôtre. La langue allemande, qui n'a point de Présent antérieur périodique, se sert du Présent antérieur simple pour exprimer la même idée : *ich war* (*j'étois ou je fus*) ; c'est ainsi qu'on le trouve dans la conjugaison du Verbe substantif ou abstrait *seyn* (être), de la *Grammaire allemande* de M. Gottsched, par M. Quand (m) ; & l'auteur, prévoyant bien que cela pourroit surprendre, dit ex-

(m) Paris, 1754. chap. VII. p. 41.

pressément dans une note, que *l'Imparfait* CH. IV.

*exprime en même temps en allemand le Prétérit & l'Imparfait des françois.* Il est aisé de s'en appercevoir dans la manière de parler des allemands qui ne sont pas encore assez maîtres de notre langue : presque partout où nous employons le Présent antérieur périodique, ils se servent du Présent antérieur simple, & disent, par exemple, *je le trouvois hier en chemin, je lui demandois où il va, je voyois qu'il s'embarrasse* ; au lieu de dire, *je le trouvai hier en chemin, je lui demandai où il alloit, je vis qu'il s'embarrassoit* : c'est le germanisme qui perce à travers les mots françois, & qui dépose que nos Verbes *je trouvai, je demandai, je vis* sont en effet de la même classe que *je trouvois, je demandois, je voyois*. Les allemands, nos voisins & nos contemporains, & peut-être nos pères ou nos frères en fait de langage, ont mieux saisi l'idée caractéristique de notre Présent antérieur périodique, l'idée de simultanéité, que ceux de nos méthodistes qui se sont attachés servilement à la Grammaire latine, plutôt que de consulter l'usage, auquel seul appartient la législation grammaticale.

La langue angloise est encore dans le même cas que l'allemande : *i had* (j'avois ou j'eus) ; *i was* (j'étois ou je fus). On peut voir la *Grammaire françoise-angloise* de Mau-  
ger, (n) & la *Grammaire angloise-françoise* (n) pag. 69.

## 446 *Éléments de l'Oraison.*

LIV. II. de Festeau, (o) réunies en un seul volume. (p)

45: 58.

(p) in-8°.

Bruxelles,

1693.

3°. Continuons & achevons de lutter contre les préjugés, en proposant encore un paradoxe. Nous avons vu le Présent indéfini employé comme Présent postérieur, comme dans cette phrase, *je PARS demain*: dans ce cas, nous trouvons un autre Temps que l'on peut substituer au Présent indéfini, & qui ne peut être que le présent postérieur lui-même; *je partirai* est donc un Présent postérieur.

Un Présent postérieur doit exprimer la simultanéité d'existence à l'égard d'une époque déterminément postérieure; & c'est précisément l'usage naturel du Temps dont il s'agit ici. Écoutons encore l'auteur de la *Grammaire générale*. » On auroit pu de même, dit-il, (q) ajouter un quatrième Temps composé, savoir, celui qui eût marqué l'avenir avec rapport au présent; . . . . . » néanmoins dans l'usage on l'a confondu, . . . » & en latin même on se sert pour cela du Futur simple, *cùm cœnabo, intrabis* (vous entrerez, quand je souperai); par où je marque mon *souper* comme futur en soi, mais comme présent à l'égard de votre entrée. «

(q) Gramm. génér. II. xv.

On retrouve encore ici le même défaut que j'ai déjà relevé à l'égard du Présent antérieur simple. L'auteur dit que le Temps

dont il parle eût marqué l'avenir avec rapport au présent : & il prouve lui-même qu'il falloit dire, qu'il eût marqué le présent avec rapport à l'avenir ; puisque , de son aveu, *cænabo*, dans la phrase qu'il allègue, marque mon *souper* comme présent à l'égard de votre entrée, qui en soi est avenir. *Cænabo* ( je souperai ) est donc un Présent postérieur.

Non, dit Lancelot ; le Présent postérieur n'existe point ; c'est le Futur simple qui en fait l'office dans l'occurrence. Si je prenois l'inverse de la thèse, & que je disse que le Futur n'existe point, mais que le Présent postérieur en fait la fonction ; je crois qu'il seroit difficile de décider d'une manière raisonnable entre les deux assertions. Mais sans recourir à un faux-fuyant qui n'éclairciroit rien, qu'on me dise seulement pourquoi on ne tient aucun compte, dans la conjugaison des Verbes, des Temps très-réels, *cænaturus sum*, *cænaturus eram*, *cænaturus ero*, qui sont évidemment des Futurs ? Or s'il existe d'autres Futurs que *cænabo*, pourquoi refuseroit-on à *cænabo* la dénomination de Présent postérieur, puisqu'il est avoué & prouvé qu'il en fait réellement les fonctions ? (8)

---

(8) Ceux qui auront lu l'article FUTUR de l'*Encyclopédie*, m'objecteront peut-être que je suis en contradiction avec moi-même, puisque j'y regarde comme Futur le même

**Liv. II.** II. *Application du système des Prétérits aux usages reçus.* Comme nous avons reconnu quatre Présents dans notre langue, quoique l'on n'en trouve que trois dans quelques autres; nous y allons pareillement reconnaître quatre Prétérits, que nous examinerons dans le même ordre que les Présents.

*j.* Le premier, *fui* (j'ai été), *laudavi* (j'ai loué), *miratus sum* (j'ai admiré), &c. généralement reconnu pour Prétérit, & décoré par tous les grammairiens du nom de *Prétérit parfait*, a tous les caractères exigibles d'un Prétérit indéfini; & les différents usages auxquels il est employé, démontrent qu'il renferme fondamentalement l'abstraction de toute époque, en quoi consiste l'essence des Temps indéfinis.

---

Temps que je nomme ici Présent postérieur. J'avoue volontiers cette contradiction; & j'ai prévenu dès le commencement que, cherchant de bonne foi la vérité, je n'aurois pas dans cet ouvrage la mauvaise honte de ne pas abandonner ce que j'aurois dit dans l'*Encyclopédie*, si de nouvelles réflexions me présentent des idées plus vraies ou des raisons plus lumineuses. Je puis ajouter, qu'ayant travaillé en société aux articles du Tomé VII, mes idées, contraintes alors par la concurrence de celles de mon collègue & par les égards que m'imposoit notre association, n'ont ni pu ni dû se développer avec toute l'aissance que donne une liberté entière: on ne doit donc regarder comme à moi, dans cet article, que ce qui peut faire partie de mon système; je désavoue le reste ou je le rétracte.

1°. On

1<sup>o</sup>. On fait usage de ce Prétérit pour désigner le Prétérit actuel. *J'AI LU l'excellent livre des Tropes, c'est-à-dire, mon action de lire ce livre est antérieure au moment où je parle.*

Aucune langue n'a établi dans les Verbes un Prétérit actuel proprement dit ; le Prétérit indéfini en fait partout les fonctions : & c'est par la même raison qui fait que le Présent indéfini tient lieu du Présent actuel.

2<sup>o</sup>. On emploie fréquemment le Prétérit indéfini pour le Prétérit postérieur. *J'AI FINI dans un moment ; si vous AVEZ RELU cet ouvrage demain, vous m'en direz votre avis : dans le premier exemple, j'ai fini énonce l'action de finir comme antérieure à l'époque désignée par ces mots dans un moment, laquelle est nécessairement une époque postérieure ; & c'est comme si l'on disoit, J'AURAI FINI dans un moment, ou bien dans un moment je pourrai dire J'AI FINI : dans le second exemple, vous avez relu énonce l'action de relire comme antérieure à l'époque postérieure désignée par le mot demain ; & c'est comme si l'on disoit, si demain vous pouvez dire, J'AI RELU cet ouvrage, ou bien lorsque vous AUREZ RELU demain cet ouvrage, vous m'en direz votre avis.*

3<sup>o</sup>. Le Prétérit indéfini est quelquefois employé pour le Prétérit antérieur. Que je

LIV. II. disé dans un récit : *sur les accusations vagues & contradictoires qu'on alléguoit contre lui , je prends sa défense avec feu & avec succès : à peine AI-JE PARLÉ , qu'un bruit sourd s'élève de toutes parts &c.* Dans cet exemple, *ai-je parlé* énonce mon action de *parler* comme antérieure à l'époque désignée par ces mots , *un bruit sourd s'élève* ; mais le Présent indéfini *s'élève* est mis ici pour le Présent antérieur périodique *s'éleva* , & par conséquent l'époque est réellement antérieure à l'acte de la parole : *ai-je parlé* est donc employé pour *avois-je parlé* ; & il énonce l'antériorité de mon action de *parler* à l'égard d'une époque antérieure elle-même au moment actuel de la parole.

4°. Le Présent indéfini est quelquefois employé dans le sens totalement indéfini & avec relation à toutes les époques : il n'en est pas de même du Prétérit indéfini. C'est que les propositions d'éternelle vérité , essentiellement présentes à l'égard de toutes les époques , ne sont ni ne peuvent être antérieures ni postérieures à aucune ; & que par conséquent on ne peut employer dans ces propositions ni Prétérit ni Futur indéfini dans le sens indéfini. Quant aux propositions d'une vérité contingente , elles ont nécessairement des rapports différents aux diverses époques ; rapport de

simultanéité pour l'une , d'antériorité pour l'autre , de postériorité pour une troisième ; par conséquent on ne peut y employer que des Temps définis ; ou si l'on y emploie les indéfinis , ce ne peut être que dans un sens défini & avec application à des époques déterminées.

ij. Nous avons , pour les Prétérits définis , le même système que pour les Présens définis : savoir deux Prétérits antérieurs , l'un simple & l'autre périodique ; & un prétérit postérieur. Nous avons aussi les mêmes moyens pour les vérifier.

1°. Le premier de nos Prétérits définis , est le Prétérit antérieur simple , *fueram* ( j'avois été ) , *laudaveram* ( j'avois loué ) , *miratus eram* ( j'avois admiré ). Les grammairiens ont donné à ce Temps le nom de *Prétérit plus-que-parfait* , parce qu'ayant nommé *parfait* le Prétérit indéfini , dont le caractère est d'exprimer l'antériorité d'existence , ils ont cru devoir ajouter quelque chose à cette qualification , pour désigner un Temps qui exprime l'antériorité d'existence & l'antériorité d'époque.

Mais qu'il me soit d'abord permis de remarquer que le nom de *plus-que-parfait* a tous les vices les plus propres à le faire proscrire. 1°. Il implique contradiction ; parce qu'il suppose le parfait susceptible de plus ou du moins , quoiqu'il n'y ait rien

LIV. II. de mieux que ce qui est parfait. 2°. Il emporte encore une autre supposition également fausse, savoir qu'il y a quelque perfection dans l'antériorité, quoiqu'elle n'en admette ni plus ni moins que la simultanéité & la postériorité. 3°. Ces considérations donnent lieu de croire que les noms des Prétérits *parfait* & *plus-que-parfait* n'ont été introduits, que pour les distinguer du prétendu prétérit *imparfait* : mais comme il a été remarqué plus haut, que cette dénomination ne peut servir qu'à désigner l'imperfection des idées des premiers nomenclateurs ; il faut porter le même jugement des noms de *parfait* & de *plus-que-parfait*, qui ont le même fondement, & qui participent au même vice, de ne rien dire à l'esprit sur la nature des choses nommées.

Le second Prétérit, dont il s'agit, exprime en effet l'antériorité d'existence à l'égard d'une époque antérieure elle-même à l'acte de la parole. Ainsi quand je dis, *cœnaveram cùm intravit* ( j'avois soupé lorsqu'il est entré ) ; *cœnaveram* ( j'avois soupé ) exprime l'antériorité de *mon souper* à l'égard de l'époque désignée par *intravit* ( il est entré ) ; & cette époque est elle-même antérieure au moment où je le dis : *cœnaveram* est donc véritablement un prétérit antérieur simple, ou relatif à une simple époque.

2°. En françois, en italien, en espagnol, & peut-être en d'autres langues, on trouve encore un Prétérit antérieur périodique, qui est propre à ces langues, & qui diffère du précédent par le terme de comparaison, comme le Présent antérieur périodique diffère du Présent antérieur simple. *J'eus été, j'eus loué, j'eus admiré*, sont des Prétérits antérieurs périodiques; & pour s'en convaincre, il ne faut qu'examiner toutes les idées partielles désignées par ces formes des Verbes *être, louer, admirer*, &c.

Quand je dis, par exemple, *J'EUS SOUPÉ hier avant qu'il entrât*: il est évident 1°. que j'indique l'antériorité de *mon souper* à l'égard de l'entrée dont il est question; 2°. que cette entrée est elle-même antérieure au moment où je parle, puisqu'elle est annoncée comme simultanée avec le jour d'hier; 3°. enfin que l'on ne peut dire *j'eus soupé*, que pour marquer l'antériorité du *souper* à l'égard d'une époque prise dans un période antérieur à celui dans lequel on parle: il est donc constant que *j'eus soupé*, & tout autre Verbe sous la même forme, est au Prétérit antérieur périodique.

3°. Enfin nous avons un Prétérit postérieur, qui exprime l'antériorité d'existence à l'égard d'une époque postérieure au mo-

## 454 *Éléments de l'Oraison.*

LIV. II. ment où l'on parle ; comme *fuero* ( j'aurai été ), *laudavero* ( j'aurai loué ), *miratus ero* ( j'aurai admiré ).

(r) Ibid. » Le troisième Temps composé, dit encore Lancelot, (r) est celui qui marque l'avenir avec rapport au passé, savoir le Futur parfait, comme *cœnavero* ( j'aurai soupé ) ; par où je marque mon action de souper comme future en soi, & comme passée au regard d'une autre chose avenir qui la doit suivre ; comme *quand J'AURAI SOUPÉ il entrera* : cela veut dire que mon souper, qui n'est pas encore venu, sera passé, lorsque son entrée, qui n'est pas encore venue, sera présente. »

La prévention pour les noms reçus fait toujours illusion à cet auteur ; il est persuadé que le Temps dont il parle est un Futur, parce que tous les grammairiens s'accordent à lui donner ce nom : c'est pour cela qu'il dit que ce Temps marque l'avenir avec rapport au passé ; au lieu qu'il fût de l'exemple même de la *Grammaire générale*, qu'il marque le passé avec rapport à l'avenir. Quelle est en effet l'intention de celui qui dit, *quand J'AURAI SOUPÉ il entrera* ? C'est évidemment de fixer le rapport du temps de son souper au temps de l'entrée de celui dont il parle ; cette entrée est l'époque de comparaison, & le souper

est énoncé comme antérieur à cette époque : c'est l'unique destination de la forme que prend le Verbe en cette occurrence, & par conséquent cette forme marque réellement l'antériorité à l'égard d'une époque postérieure au temps de la parole ; ou, pour me servir des termes de D. Lancelot, mais d'une manière conséquente à l'observation, elle *marque le passé avec rapport à l'avenir*.

Une autre erreur de cet écrivain célèbre, est de croire que *cannavero* ( j'aurai soupe ) marque mon action de *souper* comme future en soi, & comme passée au regard d'une autre chose avenir qui doit la suivre. Ce Temps n'exprime absolument que le second de ces deux rapports ; & loin d'exprimer le premier, il ne le suppose pas même. En voici la preuve dans un auteur, qu'on n'accusera pas de mal écrite ou de ne pas sentir la force des termes de notre langue ; c'est M. Pluche.

« Si le tombeau, dit-il, (1) est pour lui (l'homme) la fin de tout ; le genre humain se divise en deux parties, dont l'une se livre impunément au crime, l'autre s'attache sans fruit à la vertu..... Les voluptueux & les fousbes..... seront ainsi les seules bêtes bien montées ; & le créateur, qui a mis tant d'ordre dans le monde corporel, n'aura établi ni

(1) Spect. de la Nat. Tom. VIII. Disc. prélim. pag. 8.

LIV. II. » règle ni justice dans la nature intelli-  
 » gente , même après lui avoir inspiré une  
 » très-haute idées de la règle & de la  
 » justice. α

Dès le commencement de ce discours , on trouve une époque postérieure , fixée par un fait hypothétique ; *si le tombeau est pour l'homme la fin de tout* , c'est-à-dire en termes clairement relatifs à l'avenir , *si le tombeau DOIT ÊTRE pour l'homme la fin de tout*. Quand on ajoute ensuite que *le Créateur n'AURA ÉTABLI ni règle ni justice* , on veut simplement désigner l'antériorité de cet établissement à l'égard de l'époque hypothétique ; & il est constant qu'il ne s'agit point ici de rien statuer sur les actes futurs du Créateur , mais qu'il est question de remonter à ce qui a dû précéder une supposition absurde qui tend à anéantir la providence. Le Verbe *aura établi* n'exprime donc en soi aucune futurition , & l'on auroit même pu dire , *le Créateur n'a établi ni règle ni justice* , ce qui exclut entièrement & incontestablement toute idée d'avenir : mais on a préféré avec raison le Prétérit postérieur , parce qu'il étoit effenciel de rendre sensible la liaison de cette conséquence avec l'hypothèse de la destruction totale de l'homme , que l'on suppose future ; & que rien ne convient mieux pour cela que

le Prétérit postérieur , qui exprime essentiellement l'antériorité à l'égard d'une époque postérieure.

III. *Application du système des Futurs aux usages reçus.* L'idée de simultanéité , celle d'antériorité , & celle de postériorité se combinent également avec l'idée du terme de comparaison. De là la distinction des Futurs en indéfini & définis , comme celle des Présents & des Prétérits.

j. Le Futur indéfini doit exprimer la postériorité d'existence avec abstraction de toute époque de comparaison : & c'est précisément le caractère des Temps latins & françois , *futurus sum* ( je dois être ) , *laudaturus sum* ( je dois louer ) , &c.

1<sup>o</sup>. On l'emploie quelquefois avec relation à toutes les époques. Dans cette phrase , par exemple , *tout homme DOIT MOURIR* , qui énonce une vérité morale confirmée par l'expérience de tous les temps ; ces mots *doit mourir* expriment la postériorité de *la mort* avec relation à toutes les époques , & c'est comme si l'on disoit , *tous les hommes nos prédécesseurs DEVOIENT MOURIR , ceux d'aujourd'hui DOIVENT MOURIR , & ceux qui nous succéderont DEVront MOURIR.*

2<sup>o</sup>. Ce Futur indéfini sert exclusivement à l'expression du Futur actuel , de la même manière & pour la même raison que le

LIV. II. Présent & le Prétérit actuels n'ont point d'autres formes que celles du Présent & du Prétérit indéfinis. Ainsi quand je dis, par exemple, *je redoute le jugement que le public DOIT PORTER de cet ouvrage* ; ces mots *doit porter* marquent évidemment la postériorité de l'action de *juger* à l'égard du temps même où je parle, & font par conséquent l'office d'un futur actuel : c'est comme si je disois simplement, *je redoute le jugement avenir du public sur cet ouvrage.*

3°. On trouve quelquefois la même forme employée dans le sens d'un Futur postérieur. Par exemple, dans cette phrase, *si je DOIS jamais SUBIR un nouvel examen, je m'y préparerai avec soin* ; ces mots *je dois subir* désignent clairement la postériorité de l'action de *subir* à l'égard d'une époque postérieure elle-même au temps où je parle, & indiquée par le mot *jamais* : ces mots font donc ici l'office du Futur postérieur ; & c'est comme si je disois, *s'il est jamais un temps où je DEVRAI SUBIR* &c.

ij. Nous n'avons que deux Futurs définis, l'un antérieur & l'autre postérieur.

1°. Le Futur antérieur doit exprimer la postériorité à l'égard d'une époque antérieure à l'acte de la parole. C'est ce qu'il est aisé de reconnoître dans *futurus eram* ( je devois être ), *laudaturus eram* ( je devois louer ), &c.

**CH. IV.** Ainsi quand on dit , je DEVOIS hier

**SOUPER** avec vous , l'arrivée de mon frère m'en empêcha ; ces mots *je devois souper* expriment la postériorité de mon souper à l'égard du commencement du jour d'hier , qui est une époque antérieure au moment où je parle : *je devois souper* est donc un Futur antérieur.

2°. Le Futur postérieur doit marquer la postériorité à l'égard d'une époque postérieure elle-même à l'acte de la parole ; & il est facile de remarquer cette combinaison d'idées dans *futurus ero* ( je devrai être ) , *laudaturus ero* ( je devrai louer ) , *miraturus ero* ( je devrai admirer ) , &c.

Ainsi quand je dis , lorsque je DEVRAI SUBIR un examen , je m'y préparerai avec soin ; il est évident que mon action de *subir* l'examen est désignée ici comme postérieure à une époque avenir indiquée par *lorsque* : *je devrai subir* est donc en effet un Futur postérieur , puisqu'il exprime la postériorité à l'égard d'une époque postérieure elle-même à l'acte de la parole.

§. 3. Confirmation du système métaphysique des Temps par les analogies des langues. Des analogies adoptées avec une certaine unanimité , doivent avoir un fondement dans la raison même : car , comme dit Varron , (1) *qui in loquendo consuetudinem quâ oportet uti sequitur , non sine* (1) *De ling. lat. VIII. 3.*

LIV. II. *ea ratione.* Il semble même que ce savant romain n'ait mis aucune différence entre ce qui est analogique & ce qui est fondé

(u) *Ibid.* 1. en raison , puisqu'un peu plus haut (u) il emploie indifféremment les mots *ratio* & *analogia*. Voici comment il s'explique : *Sed hi qui in loquendo partim sequi jubent nos consuetudinem partim rationem , non tam discrepant ; quod consuetudo & analogia conjunctiores sunt inter se quam hi credunt.*

Ce grammairien philosophe , car il mérite ce nom , ne jugeoit ainsi de l'analogie qu'après l'avoir examinée & approfondie. Il y avoit entrevu le fondement de la division des Temps telle que je l'ai proposée ; & il s'en explique d'une manière si positive & si précise , que je suis extrêmement surpris que personne n'ait songé jusqu'ici à faire usage d'une idée qui ne peut que répandre beaucoup de jour sur la génération des Temps dans toutes les langues. Écoutons Varron lui-même ; ses paro-

(x) *Ibid.* 56. les sont remarquables. (x)

*Similiter errant qui dicunt ex utràque parte Verba omnia commutare syllabas oportere ; ut in his , pingo , pingam , pupugi ; tundo , tundam , tutudi : dissimilia enim conferunt , Verba INFECTA cùm PERFECTIS. Quod si IMPERFECTA modo conferrent , omnia Verbi principia incommutabilia viderentur ; ut in his , pungebam , pingo ,*

**pungam** : & *contrà ex utrâque parte commutabilia*, si *PERFECTA* pōnerent ; ut **pupugeram**, **pupugi**, **pupugero**. CH. IV.

On voit que Varron distingue ici bien nettement les trois Temps que je comprends sous le nom général de Présents, des trois que je distingue par la dénomination commune de Prétérits ; qu'il annonce une analogie commune aux trois Temps de chaque espèce, mais différente d'une espèce à l'autre ; enfin qu'il distingue ces deux espèces par des noms différents, donnant aux Temps de la première le nom d'*Imparfais* ( *imperfecta* ), & à ceux de la seconde le nom de *Parfaits* ( *perfecta* ).

Ce n'est point par le choix des dénominations que je voudrois juger de la philosophie de cet auteur : avec de l'érudition, de l'esprit, de la sagacité même, il n'avoit pas assez de métaphysique pour débrouiller la complication des idées élémentaires, si je puis parler ainsi, qui constituent le sens total des formes usuelles du Verbe ; ce n'étoit pas le ton de son siècle : mais il étoit observateur attentif, intelligent, patient, scrupuleux même ; & c'est peut-être le meilleur fonds sur lequel puisse porter la saine philosophie. Justifions celle de Varron par le développement du principe qu'il vient de nous présenter.

Remarquons d'abord que, dans la plu-

LIV. II. part des langues , il y a des Temps simples & des Temps composés.

Les Temps simples sont ceux qui ne consistent qu'en un seul mot, & qui, entrés tous sur une même racine fondamentale, diffèrent entre eux par les inflexions & les terminaisons propres à chacun.

Je dis *inflexions* & *terminaisons* ; & j'entends, par le premier de ces termes, les changements qui se font ou au commencement ou dans le corps même du mot, avant la dernière syllabe ; & par le second, les changements de la dernière syllabe ou des dernières syllabes. *Pung-o* & *pung-am* ne diffèrent que par les terminaisons, & il en est de même de *pupuger-o* & *pupuger-am* : au contraire *pu-ng-o* & *pu-puger-o* ne diffèrent que par les inflexions, de même que *pu-ng-am* & *pu-puger-am*, puisqu'ils ont des racines & des terminaisons communes : enfin *pu-ng-am* & *pu-puger-o* diffèrent & par les inflexions & par les terminaisons.

Les Temps composés sont ceux qui résultent de plusieurs mots, dont l'un est un Temps simple du Verbe même, & le reste est emprunté de quelque Verbe auxiliaire.

On entend par Verbe *auxiliaire*, un Verbe dont les Temps servent à former ceux des autres Verbes ; & l'on peut en distinguer deux espèces, le naturel & l'usuel.

Le Verbe auxiliaire *naturel*, est celui qui exprime spécialement & essentiellement l'existence, & que l'on connoît ordinairement sous le nom de Verbe substantif; *sum* en latin, *je suis* en françois, *io sono* en italien, *yo soy* en espagnol, *ich bin* en allemand, *ειμι* en grec. Je dis que ce Verbe est auxiliaire naturel, parce qu'exprimant essentiellement l'existence, il paroît plus naturel d'en employer les Temps, que ceux de tout autre Verbe, pour marquer les différents rapports d'existence qui caractérisent les Temps de tous les Verbes.

Le Verbe auxiliaire *usuel*, est celui qui a une signification originelle toute autre que celle de l'existence, & dont l'usage le dépouille entièrement quand il sert à la formation des Temps d'un autre Verbe, pour ne lui laisser que celle qui convient aux rapports d'existence qu'il est alors chargé de caractériser. Tels sont, par exemple, les Verbes françois *avoir* & *devoir*, quand on dit *j'ai loué*, *je devois sortir*; ces Verbes perdent alors leur signification originelle; *avoir* ne signifie plus proprement possession, & *devoir* ne marque plus obligation. Je dis que ces Verbes sont auxiliaires usuels, parce que leur signification primitive ne les ayant pas destinés à cette espèce de service, ils n'ont pu y être

LIV. II. assujettis que par l'autorité de l'usage ;

(y) Horat.  
*Art. poët.* 72. *Quem penes arbitrium est, & jus, & norma loquendi.* (y)

Les langues modernes de l'Europe sont bien plus d'usage des Verbes auxiliaires que les langues anciennes : mais les unes & les autres sont également guidées par le même esprit d'analogie.

I. *Analogie des Temps dans quelques langues modernes de l'Europe.* Commençons par reconnoître cet esprit d'analogie dans les trois langues modernes qui nous intéressent le plus, la françoise, l'italienne, & l'espagnolle.

j. On trouve dans ces trois langues les mêmes Temps simples ; & dans l'une comme dans l'autre , il n'y a de simples que ceux que je regarde comme des Présents.

		François.	Italien.	Espagnol.
Présent	indéfini	<i>je loue,</i>	<i>lodo,</i>	<i>alabo.</i>
	antérieur	{ simple <i>je louois,</i>	<i>lodava,</i>	<i>alabáva.</i>
		{ périodique <i>je louai,</i>	<i>loddí,</i>	<i>alabé.</i>
	postérieur	<i>je louerai,</i>	<i>lodéro,</i>	<i>alabaré.</i>

ij. Tous les Temps où nous avons reconnu pour caractère fondamental & commun l'idée d'antériorité, & dont, en conséquence, j'ai formé la classe des Prétérits, sont composés dans les trois langues : dans toutes

toutes trois, c'est communément le Verbe qui signifie originellement possession, quelquefois l'auxiliaire naturel, qui est employé comme auxiliaire des Prétérits, & toujours avec le supin ou le participe passif du Verbe conjugué.

François. Italien. Espagnol:

Prétérit	indéfini		j'ai	ho	hé	
	antérieur	simple	j'avois	loué,	havévo	avla
		périodique	j'eus	hebbi	lodato,	uve
	postérieur		j'aurai	haverò	uvière	habido.

iiij. Les Futurs ont encore leur analogie distincte dans les trois langues, quoiqu'il y ait quelque différence de l'une à l'autre. Nous nous servons en françois de l'auxiliaire *devoir*, avec le Présent de l'infinitif du Verbe que l'on conjugue. Les espagnols emploient le Verbe *aver* (avoir), suivi de la proposition *de* & de l'infinitif du Verbe principal; tour elliptique qui semble exiger que l'on sousentende *el hado* (la destination), ou quelque autre nom semblable. Les italiens ont adopté le tour françois & plusieurs autres: Castelvetro, dans ses notes sur le Bembe (1) cite comme expressions synonymes, *debbo amare* (je dois aimer), *ho ad amare* (j'ai à aimer), *ho da amare* (j'ai d'aimer), *sono per amare* (je suis pour aimer): je crois cependant

(1) Edit. de Naples, 1714 in-4<sup>o</sup>. p. 220.

Liv. II. qu'il y a quelque différence , parce que les langues n'admettent ni mots ni phrases entièrement synonymes ; & apparemment le tour italien semblable au nôtre est le seul qui y corresponde exactement.

		François.	Italien.	Espagnol.	
Futur	indéfini	<i>je dois</i>	<i>devo</i>	<i>he</i>	<i>de alabar.</i>
	antérieur	<i>je devois</i>	<i>doveva</i>	<i>avía</i>	
	postérieur	<i>je devrai</i>	<i>doverò</i>	<i>uvière</i>	

II. *Analogie des Temps dans la langue latine.* La langue latine , dont le génie paroît d'ailleurs si différent de celui des trois langues modernes , nous conduit encore aux mêmes conclusions par ses analogies propres ; & l'on peut même dire qu'elle ajoûte quelque chose de plus en faveur de mon système des Temps.

j. Chacune des trois espèces y est caractérisée par des analogies particulières , qui sont communes à chacun des Temps compris dans la même espèce.

1°. Tous ceux dont l'idée caractéristique commune est la simultanéité , & que je comprends , pour cette raison , sous le nom de Présents , sont simples en latin , tant à la voix active qu'à la voix passive ; & ils ont tous une racine immédiate commune.

	Actif.	Passif.
Présent	indéfini <i>laud - o ,</i>	<i>laud - or.</i>
	antérieur <i>laud - abam ,</i>	<i>laud - abar.</i>
	postérieur <i>laud - abo ,</i>	<i>laud - abor.</i>

2°. Tous les Temps que je nomme **Prétérits** , parce que l'idée fondamentale qui leur est commune est celle d'antériorité , sont encore simples à la voix active ; mais le changement d'inflexions à la racine commune , leur donne une racine immédiate toute différente , & qui caractérise leur analogie propre : d'ailleurs les Temps correspondants de la voix passive sont tous composés de l'auxiliaire naturel & du Prétérit du participe passif.

	Actif.	Passif.
Prétérit	indéfini <i>laudav - i ,</i>	<i>sum</i> ou <i>fui.</i>
	antérieur <i>laudav - eram ,</i>	<i>eram</i> ou <i>fueram.</i>
	postérieur <i>laudav - ero ,</i>	<i>ero</i> ou <i>fuero.</i>

3°. Enfin tous les Temps que je nomme **Futurs** , à cause de l'idée de postériorité qui les caractérise , sont composés en latin du Verbe auxiliaire naturel , & du Futur du participe actif pour la voix active , ou du Futur du participe passif pour la voix passive.

J. IV. II.

			Actif.		Passif.
Futur	indéfini	<i>laudaturus . a , um</i>	<i>sum ,</i>	<i>laudandus , a , um</i>	<i>sum.</i>
	antérieur		<i>eram ,</i>		<i>eram.</i>
	postérieur		<i>ero ,</i>		<i>ero.</i>

ij. Nous trouvons dans les Temps simples de la même langue une autre espèce d'analogie , qui semble entrer encore plus spécialement dans les vûes de mon système.

Les Présents & les Prétérits actifs sont également simples , & ont par conséquent une racine commune , qui est comme le type de la signification propre à chaque Verbe : cette racine passe ensuite par différentes métamorphoses , au moyen des additions que l'on y fait , pour ajouter à l'idée propre du Verbe les idées accessoires communes à tous les Verbes. Ainsi *laud* est la racine commune de tous les Temps simples du Verbe *laudare* (louer) ; c'en est le fondement immuable , sur lequel on pose ensuite tous les divers caractères des idées accessoires communes à tous les Verbes.

Ces additions se font de manière que les différences de Verbe à Verbe caractérisent les différentes conjugaisons , mais que les analogies générales se retrouvent partout.

Ainsi *o* ajouté simplement à la racine commune, est le caractère du Présent indéfini, qui est le premier de tous : cette racine subissant ensuite l'inflexion qui convient à chaque conjugaison, prend un *b* pour désigner les Présents définis, qui diffèrent entre eux par des terminaisons qui dénotent ou l'antériorité ou la postériorité.

Prétérits

	indéfini	antérieur	postérieur
Conjugaisons	1. <i>Laud - o.</i>	<i>Lauda - b-am.</i>	<i>Lauda - b-o.</i>
	2. <i>Doce - o.</i>	<i>Doce - b-am.</i>	<i>Doce - b-o.</i>
	3. <i>Reg - o.</i>	<i>Rege - b-am.</i>	<i>Rege - b-o. anciennem<sup>t</sup>.</i>
	4. <i>Expedi - o.</i>	<i>Expedie - b-am.</i>	<i>Expedi - b-o. anciennem<sup>t</sup>.</i>

Au reste il ne faut point être surpris de trouver ici *regebo* pour *regam*, ni *expedibo* pour *expediam* ; on en trouve des exemples dans les auteurs anciens, & il est vraisemblable que l'analogie avoit d'abord introduit *expedie-b-o*, comme *expedie-b-am.* (a)

La terminaison *i* ajoutée à la racine commune modifiée par l'inflexion qui convient en propre à chaque Verbe, caractérise le premier des Prétérits, le Prétérit indéfini. Cette terminaison est remplacée par l'inflexion *er* dans les Prétérits définis, qui sont distingués l'un de l'autre par des

(a) Voyez la Méth. lat. de P. R. Remarques sur les Verbes, ch. II. art. j. des Temps.

## 470 *Éléments de l'Oraison.*

**LIV. II.** terminaisons qui dénotent ou l'antériorité ou la postériorité.

### Présents

	indéfini	antérieur	postérieur
Conjugaisons.	1. <i>Laudav - i.</i>	<i>Laudav - er - am.</i>	<i>Laudav - er - o.</i>
	2. <i>Docu - i.</i>	<i>Docu - er - am.</i>	<i>Docu - er - o.</i>
	3. <i>Rex - i.</i>	<i>Rex - er - am.</i>	<i>Rex - er - o.</i>
	4. <i>Expedit - i.</i>	<i>Expedit - er - am.</i>	<i>Expedit - er - o.</i>

Il résulte de tout ce qui vient d'être remarqué,

1°. Qu'en retranchant la terminaison du Présent indéfini, il reste la racine commune des Présents définis; & qu'en retranchant la terminaison du Prétérit indéfini; il reste pareillement une racine commune aux Prétérits définis.

2°. Que les deux Temps que je nomme Présents définis, ont une inflexion commune *b*, qui leur est exclusivement propre, & qui indique dans ces deux Temps une idée commune, laquelle est évidemment la simultanéité relative à une époque déterminée: qu'il en est de même de l'inflexion *er*, commune aux deux Temps que j'appelle Prétérits définis; qu'elle indique dans ces deux Temps une idée commune, différente de la précédente, & qui est l'antériorité relative à une époque déterminée.

3°. Que l'antériorité ou la postériorité de l'époque étant la dernière des idées élémentaires renfermées dans la signification des Temps définis, elle y est indiquée par la terminaison même ; que l'antériorité, soit dans les Présents soit dans les Prétérits, est également désignée par *am* ; *laudab-am*, *laudaver-am* ; & que la postériorité y est également indiquée par *o*, *laudab-o*, *laudaver-o*.

L'espèce de parallélisme que j'établis ici entre les Présents & les Prétérits, que je dis également indéfinis ou définis, antérieurs ou postérieurs, se confirme encore par un autre usage qui est une espèce d'anomalie : c'est que *novi*, *memini*, & autres pareils, servent également pour le Présent & le Prétérit indéfini ; *noveram*, *memine-ram*, pour le Présent & le Prétérit antérieur ; *novero*, *meminero*, pour le Présent & le Prétérit postérieur. Rien ne prouve mieux, ce me semble, l'analogie commune que j'ai indiquée entre ces Temps, & la distinction que j'y ai établie. Il en résulte effectivement que le Présent est au Prétérit, précisément comme ce qu'on appelle *Imparfait* est au Temps que l'on nomme *Plus-que-parfait*, & comme celui que l'on nomme ordinairement *Futur* est à celui que les anciens appeloient *Futur du subjonctif*, & que la *Grammaire générale* nomme *Fu-*

## 472 Éléments de l'Oraison.

**LIV. II.** *tur parfait* : or le *Plus-que-parfait* & le *Futur parfait* sont évidemment des espèces de *Prétérits* ; donc l'*Imparfait* & le prétendu *Futur* sont en effet des espèces de *Présents*, comme je l'ai avancé.

*iiij.* La langue latine est dans l'usage de n'employer dans les conjugaisons que l'auxiliaire naturel, ce qui donne aussi le développement naturel des idées élémentaires de chacun des Temps composés.

1°. Examinons d'abord les Futurs du Verbe actif.

Futur	{	indéfini	<i>Laudaturus , a , un sum.</i>
		antérieur	<i>Laudaturus , a , um eram.</i>
		postérieur	<i>Laudaturus , a , um ero.</i>

On voit que le Futur du participe est commun à ces trois Temps ; ce qui annonce une idée commune aux trois. Mais *laudaturus , a , um*, adjectif qui, comme on fait, doit être en concordance avec le sujet, exprime le rapport d'existence ou la postériorité à l'égard de l'époque.

On voit d'autre part les *Présents* du Verbe auxiliaire, servir à la distinction de ces trois Temps ; ce qui prouve qu'ils désignent les différentes positions de l'époque.

Le *Présent indéfini sum*, fait envisager la *futurition* exprimée par le participe,

dans le sens indéfini & sans rapport à aucune époque déterminée : ce qui , dans l'occurrence , la fait encore rapporter à une époque actuelle ; *laudaturus nunc sum.*

Le Présent antérieur *eram* , fait rapporter la futuration du participe à une époque déterminément antérieure , d'où cette futuration pouvoit être envisagée comme actuelle ; *laudaturus eram* , c'est-à-dire , *poteram tunc dicere* , *laudaturus nunc sum.*

C'est à proportion la même chose du Présent postérieur *ero* ; il rapporte la futuration du participe à une époque déterminément postérieure , d'où elle pourra être envisagée comme actuelle ; *laudaturus ero* , c'est-à-dire , *potero tunc dicere* , *laudaturus nunc sum.*

2<sup>e</sup>. C'est pour les Prétérits la même analyse : on le voit sensiblement dans ceux des Verbes déponents.

Prétérit	{	indéfini	<i>Precatus , a , um sum.</i>
		antérieur	<i>Precatus , a , um eram.</i>
		postérieur	<i>Precatus , a , um ero.</i>

Le Prétérit du participe , commun aux trois Temps & assujetti à être en concordance avec le sujet , en exprime l'antériorité d'existence à l'égard de l'époque , qui est en effet le caractère commun des trois Temps.

## 474 *Éléments de l'Oraison.*

**LIV. II.** Les trois Présents du Verbe auxiliaire y sont pareillement relatifs aux différents aspects de l'époque. *Precatus sum* doit quelquefois être pris dans le sens indéfini ; d'autres fois dans le sens actuel , *precatus nunc sum*. *Precatus eram* , c'est à-dire , *poteram tunc dicere* , *precatus nunc sum*. Et *precatus ero* , c'est *potero tunc dicere* , *precatus nunc sum*.

3°. Quoique les Présents soient simples dans tous les Verbes latins , cependant l'analyse précédente des Futurs & des Prétérits nous indique comment on peut décomposer & interpréter les Présents.

*Precor* , c'est-à-dire , *precans sum* ; ou *precans nunc sum*.

*Precabar* , c'est-à-dire , *precans eram* ; ou *poteram tunc dicere* , *precans nunc sum*.

*Precabor* , c'est-à-dire , *precans ero* ; ou *potero tunc dicere* , *precans nunc sum*.

On voit donc encore ici l'idée de simultanéité commune à ces trois Temps & désignée par le Présent du participe ; cette idée est ensuite modifiée par les divers aspects de l'époque, lesquels sont désignés par les divers Présents du Verbe auxiliaire.

III. *Analogie de quelques divisions des Temps particulières à la langue françoise.* Notre langue a adopté quelques Temps qui lui sont propres , & qui dès là méritent d'être également approfondis , moins

encore parce qu'ils nous appartiennent , que parce que la réalité de ces Temps dans une langue en prouve la possibilité dans toutes , & que la sphère d'un système philosophique doit comprendre tous les possibles. Nous examinerons donc d'abord d'une manière générale une division des Temps en *prochains* & *éloignés* ; puis nous passerons à une autre division en *positifs* & *comparatifs*.

*j.* Sous le rapport de simultanéité , l'existence est coïncidente avec l'époque ; mais sous les deux autres rapports , d'antériorité & de postériorité , l'existence est séparée de l'époque par une distance , que l'on peut envisager d'une manière vague & générale ou d'une manière spéciale & précise ; ce qui peut faire distinguer les Prétérits & les Futurs en deux classes.

Dans l'une de ces classes , on considéreroit la distance d'une manière vague & indéterminée , ou plutôt on y considéreroit l'antériorité ou la postériorité sans aucun égard à la distance , & conséquemment avec abstraction de toute distance déterminée. Pour ne point multiplier les dénominations , on pourroit conserver aux Temps de cette classe les noms simples de Prétérits ou de Futurs , parce qu'on n'y exprime effectivement que l'antériorité ou la postériorité. Tels sont les Prétérits & les Futurs que nous avons vus jusqu'ici.

**LIV. II.** Dans la seconde classe , on considéreroit la distance d'une manière précise & déterminée. Mais il n'est pas possible de donner à cette détermination la précision numérique ; ce seroit introduire dans les langues une multitude infinie de formes , plus embarrassantes pour la mémoire qu'utiles pour l'expression. La distance à l'époque ne peut donc être déterminée dans les Temps des Verbes , que par les caractères généraux d'éloignement & de proximité. De là la distinction des Temps de cette seconde classe en *éloignés* & en *prochains*.

Les Prétérits & les Futurs éloignés , seroient des formes qui exprimeroient l'antériorité ou la postériorité d'existence , avec l'idée accessoire d'une grande distance à l'égard de l'époque de comparaison. Sous cet aspect , les Prétérits & les Futurs pourroient être indéfinis & définis , & ceux-ci antérieurs & postérieurs. Telles seroient , par exemple , les formes du Verbe *lire* , qui signifieroient l'antériorité éloignée que nous rendons par ces phrases , *il y a longtemps que j'ai lu* , *il y avoit longtemps que j'avois lu* , *il y aura longtemps que j'aurai lu* ; ou la postériorité éloignée que nous exprimons par celles-ci , *je dois être longtemps sans lire* , *je devois être longtemps sans lire* , *je devrai être longtemps sans lire*.

Je ne sache pas qu'aucune langue ait

admis des formes exclusivement propres à **CH. IV.**  
exprimer cette espèce de Temps ; mais ,  
comme je l'ai déjà observé , la seule possi-  
bilité suffit pour en rendre ici l'examen  
nécessaire.

Les Prétérits & les Futurs prochains ,  
seroient des formes qui exprimeroient l'an-  
tériorité ou la postériorité d'existence , avec  
l'idée accessoire d'une courte distance à  
l'égard de l'époque de comparaison. Sous  
ce nouvel aspect , les Prétérits & les Fu-  
turs peuvent encore être indéfinis & défi-  
nis , & ceux-ci antérieurs & postérieurs.  
Telles seroient , par exemple , les formes  
du Verbe *lire* , qui signifieroient l'antério-  
rité prochaine que les latins rendent par  
ces phrases , *vix legi* , *vix legeram* , *vix*  
*legero* ; ou la postériorité prochaine que  
les latins expriment par celles-ci , *jamjam*  
*lecturus sum* , *jamjam lecturus eram* , *jamjam*  
*lecturus ero*.

La langue françoise , qui paroît n'avoir  
tenu aucun compte des Temps éloignés ,  
n'a pas négligé de même les Temps pro-  
chains. Elle en reconnoît trois dans l'ordre  
des Prétérits & deux dans l'ordre des Fu-  
turs ; & chacune de ces deux espèces de  
Temps prochains est distinguée des autres  
Temps de la même classe , par son ana-  
logie particulière.

Les Prétérits prochains sont composés

**LIV. II.** du Verbe auxiliaire *venir* & du Présent de l'infinitif du Verbe conjugué , à la suite de la préposition *de*. *Venir* ne signifie plus alors le transport d'un lieu en un autre , comme quand il est employé selon sa destination originelle ; ses Temps ne servent plus qu'à marquer la proximité de l'antériorité , & le point de vûe particulier sous lequel on envisage l'époque.

Le Présent indéfini du Verbe *venir* sert à composer le Prétérit indéfini prochain du Verbe conjugué : *je viens d'être , je viens de louer , &c.*

Le Présent antérieur du Verbe *venir* sert à composer le Prétérit antérieur prochain du Verbe conjugué : *je venois d'être , je venois de louer , &c.*

Le Présent postérieur du Verbe *venir* sert à composer le Prétérit postérieur prochain du Verbe conjugué : *je viendrai d'être , je viendrai de louer , &c.*

Depuis quelque temps on dit en italien , *io vengo di lodare , io venivo di lodare , &c.* : cette expression est un gallicisme , qui a été blâmé par M. l'abbé Fontanini ; mais l'autorité de l'usage l'a enfin consacré dans la langue italienne , qui se trouve ainsi pourvûe , comme la nôtre , des Prétérits prochains.

Les Futurs prochains sont composés du Verbe auxiliaire *aller* suivi simplement du

Présent de l'infinitif du Verbe conjugué. CH. IV.

Le Verbe auxiliaire perd encore ici sa signification originelle , pour ne plus marquer que la proximité de la futuration ; & ses divers Présents désignent les divers points de vûe sous lesquels on envisage l'époque.

Le Présent indéfini du Verbe *aller* sert à composer le Futur indéfini prochain du Verbe conjugué : *je vais être , je vais louer , &c.*

Le Présent antérieur du Verbe *aller* sert à composer le Futur antérieur prochain du Verbe conjugué : *j'allois être , j'allois louer , &c.*

Quand je dis que notre langue n'a point admis de Temps éloignés ni de Futurs postérieurs prochains , je ne veux pas dire qu'elle soit privée de tous les moyens d'exprimer ces différents points de vûe ; il ne lui faut qu'un adverbe , un tour de phrase , pour subvenir à tout : je veux dire qu'elle n'a autorisé pour cela , dans ses Verbes , aucune forme simple , ni aucune forme composée résultante de l'association d'un Verbe auxiliaire qui se dépouille de sa signification originelle , pour marquer uniquement l'antériorité ou la postériorité d'existence éloignée , ou la postériorité d'existence prochaine à l'égard d'une époque postérieure. Je fais cette remarque , afin

**LIV. II.** d'éviter toute équivoque & d'être entendu.

*ij.* Pour ne rien omettre de tout ce qui peut appartenir à la langue françoise, il me reste encore à examiner quelques Temps qui y sont quelquefois usités, quoique rarement, parce qu'ils y sont rarement nécessaires. C'est ainsi qu'en parle M. l'abbé de Dangeau, le premier de nos grammairiens qui les ait observés & nommés. (b)

(b) Opusc.  
sur la langue  
franç. p. 177.  
278.

(c) Ibid.  
Tables E. N.  
Q. pag. 128.  
142. 148.

Il les appelle Temps *surcomposés*, & il en donne le tableau pour les Verbes qu'il nomme actifs, neutres-actifs, & neutres-passifs. (c) Tels sont les Temps *j'ai eu chanté, j'avois eu marché, j'aurai été arrivé.*

Je commencerai par observer, que la dénomination de Temps *surcomposés* est trop générale, pour exciter dans l'esprit aucune idée précise, & conséquemment pour figurer dans un système vraiment philosophique.

J'ajouterais en second lieu, que cette dénomination n'a aucune conformité avec les lois que le simple bon sens prescrit sur la formation des noms techniques. Ces noms, autant qu'il est possible, doivent indiquer la nature de l'objet: c'est la règle que j'ai tâché de suivre à l'égard des termes que les besoins de mon système m'ont paru exiger; & c'est celle dont l'observation paroît le plus sensiblement dans la nomenclature

clature des sciences & des arts. Or il est évident que le nom de *surcomposés* n'indique absolument rien de la nature des Temps auxquels on le donne , & qu'il ne tombe que sur leur forme extérieure , qui est purement accidentelle. Il peut donc être utile , pour la génération des Temps , de remarquer cette propriété dans ceux que l'usage y a soumis ; mais en faire comme le caractère distinctif , c'est une méprise & peut-être une erreur de Logique. Car enfin n'étoit-il pas possible que ces mêmes Temps , avec les mêmes idées qui les caractérisent , eussent été rendus par un Temps simple de quelque auxiliaire choisi exprès , ou même par le radical seul du Verbe conjugué , modifié par des inflexions & terminaisons propres aux idées dont il s'agit ? Dans le premier cas , ces Temps seroient simplement composés ; dans le second , ils seroient simples. La dénomination qui leur conviendrait dans l'une de ces hypothèses , est celle qu'il faut leur donner dans toute autre.

Je remarquerai en troisième lieu , que les relations d'existence qui caractérisent les Temps dont il s'agit ici , sont bien différentes de celles des Temps moins composés que nous avons vus jusqu'à présent : par exemple , *j'ai eu aimé* , *j'avois eu entendu* , *j'aurois eu dit* , sont très-différents

**LIV. II.** de *j'ai aimé, j'avois entendu, j'aurois dit.* Or nous avons des Temps surcomposés qui répondent exactement à ces derniers quant aux relations d'existence ; ce sont ceux de la voix passive, *j'ai été aimé, j'avois été entendu, j'aurois été dit.* Ainsi la dénomination de *surcomposés* comprendroit des Temps qui exprimeroient des relations d'existence tout-à-fait différentes, & deviendroit par là très-équivoque ; ce qui est le plus grand vice d'une nomenclature technique.

Une quatrième remarque encore plus considérable, c'est que les tables de conjugaison, proposées par M. l'abbé de Dangeau, semblent insinuer, que les Verbes qu'il nomme pronominaux n'admettent point de Temps surcomposés ; & il le dit nettement dans l'explication qu'il donne ensuite de ses tables. » Les parties surcomposées  
 (d) Ibid. » des Verbes se trouvent, dit-il, (d) dans  
 p. 210. » les neutres-passifs, & on dit, *quand il a*  
 » *été arrivé* : elles ne se trouvent point  
 » dans les Verbes pronominaux neutrisés ;  
 » on dit bien, *après m'être promené*, mais  
 » on ne peut pas dire, *après que je m'ai*  
 » *été promené longtemps.* « Je conviens qu'avec cette sorte de Verbes on ne peut pas employer les Temps composés du Verbe auxiliaire *être*, ni dire, *je m'ai été souvenu*, comme on diroit *j'ai été arrivé* : mais de

ce que l'usage n'a point autorisé cette formation des Temps surcomposés, il ne s'enfuit point du tout qu'il n'en ait autorisé aucune autre.

On dit, *après que j'ai eu parlé*, avec l'auxiliaire *avoir* ; *après que j'ai été arrivé*, avec l'auxiliaire *être* ; l'un & l'autre sans la répétition du pronom personnel : mais il est constant que les mêmes points de vue que l'on marque dans ces deux exemples, on peut avoir besoin de les désigner aussi quand le Verbe est pronominal ou réfléchi ; & il n'est guères moins sûr que l'analogie du langage n'aura pas privé cette sorte de Verbe d'une forme établie dans tous les autres. De même que l'on dit, *dès que J'AI EU CHANTÉ*, *je suis parti pour vous voir* (c'est un exemple du savant académicien) ; *dès que J'AI ÉTÉ sorti*, *vous êtes arrivé* : pourquoi ne diroit on pas dans le même sens, & avec autant de clarté, de précision, & peut-être de fondement, *dès que JE me SUIS EU INFORMÉ*, *je vous ai écrit* ? Au lieu donc de dire, *après que je m'ai été promené longtemps*, expression justement condamnée par M. de Dangeau ; on dira, *après que je me suis eu promené longtemps*, ou *après m'être eu promené longtemps*.

Il est vrai que je ne garantirois pas qu'on trouvât dans nos bons écrivains des exem-

**Liv. II.** ples de cette formation : mais je ne désespérerois pas non plus d'y en rencontrer quelques-uns , surtout dans les comiques , dans les épistolaires , & dans les auteurs de romans ; & je suis bien assuré que tous les jours , dans les conversations des puristes les plus rigoureux , on entend de pareilles expressions sans en être choqué , ce qui est la marque la plus certaine qu'elles sont dans l'analogie de notre langue. Si elles ne sont pas encore dans le langage écrit , elles méritent du moins de n'en être pas rejetées : tout les y reclame , les intérêts de cette précision philosophique qui est un des caractères de notre langue , & ceux même de la langue , qu'on ne sauroit trop enrichir dès qu'on peut le faire sans contredire les usages analogiques.

Mais , me dira-t-on , l'analogie même n'est pas trop observée ici. Les Verbes simples qui se conjuguent avec l'auxiliaire *avoir* , prennent un Temps composé de cet auxiliaire , pour former leurs Temps surcomposés , *j'ai eu chanté* , *j'aurois eu chanté* , &c ; ceux qui se conjuguent avec l'auxiliaire *être* , prennent un Temps composé de cet auxiliaire , pour former leurs Temps surcomposés , *j'ai été arrivé* , *j'aurois été arrivé* , &c : au contraire les Temps surcomposés des Verbes pronominaux prennent un Temps simple du Verbe *être* avec le

supin du Verbe *avoir* ; ce qui est ou paroît du moins être une véritable anomalie. CH. IV.

Je réponds qu'il faut prendre garde de regarder comme anomalie , ce qui n'est en effet qu'une différence nécessaire dans l'analogie. Le Verbe *aimer* fait *j'ai aimé*, *j'ai eu aimé*. S'il devient pronominal , il fera *je me suis aimé* ou *aimée* au premier de ces deux Temps , où il n'est plus question du supin , mais du participe : quant au second , il faudra donc pareillement substituer le participe au supin ; & pour ce qui est de l'auxiliaire *avoir* , il doit , à cause du double pronom personnel , se conjuguer lui-même par le secours de l'auxiliaire *être* , *je me suis eu* , comme *je me suis aimé* ; mais ce supin du Verbe *avoir* ne change point & demeure indéclinable , parce que son véritable complément est le participe *aimé* dont il est suivi : ainsi *aimer* fera très-analogiquement *je me suis eu aimé* ou *aimée*.

Mais quelle est enfin la nature de ces Temps , que nous ne connoissons encore que sous le nom de Prétérits surcomposés ? L'un des deux auxiliaires y caractérise , comme dans les autres , l'antériorité ; le second , si nos procédés sont analogiques , doit désigner encore un autre rapport d'antériorité , dont l'idée est accessoire à l'égard

**LIV. II.** de la première, qui est fondamentale. L'antériorité fondamentale est relative à l'époque que l'on envisage primitivement ; & l'antériorité accessoire est relative à un autre événement mis en comparaison avec celui qui est directement exprimé par le Verbe, sous la relation commune à la même époque primitive. Quand je dis, par exemple, *dès que J'AI EU CHANTÉ, je suis parti pour vous voir* ; l'existence de mon *chant* & celle de mon *départ* sont également présentées comme antérieures au moment où je parle ; voilà la relation commune à une même époque primitive, & c'est la relation de l'antériorité fondamentale : mais l'existence de mon *chant* est encore comparée à celle de mon *départ*, & le tour particulier *j'ai eu chanté* sert à marquer que l'existence de mon *chant* est encore antérieure à celle de mon *départ* ; c'est l'antériorité accessoire.

C'est donc cette antériorité accessoire, qui distingue des Prétérits ordinaires ceux dont il est ici question ; & la dénomination qui leur convient doit indiquer, s'il est possible, ce caractère qui les différencie des autres. Mais comme l'antériorité fondamentale de l'existence est déjà exprimée par le nom de *Prétérit*, & celle de l'époque par l'épithète d'*antérieur* ; il est difficile de marquer une troisième fois la

même idée , sans courir les risques de tomber dans une sorte de battologie. Pour l'éviter , je donneroîs à ces Temps le nom de *Prétérits comparatifs* , afin d'indiquer que l'antériorité fondamentale , qui constitue la nature commune de tous les Prétérits , est mise en comparaison avec une autre antériorité accessoire ; car les choses comparées doivent être homogènes. Or il y a quatre Prétérits comparatifs :

1. Le Prétérit indéfini comparatif , *j'ai eu chanté.*

2. Le Prétérit antérieur simple comparatif , *j'avois eu chanté.*

3. Le Prétérit antérieur périodique comparatif , *j'eus eu chanté.*

4. Le Prétérit postérieur comparatif , *j'aurai eu chanté.*

Il semble que les Prétérits qui ne sont point comparatifs soient suffisamment distingués de ceux qui le sont , par la suppression de l'épithète même de *comparatifs* : car c'est être en danger de se payer de paroles , que de multiplier les noms sans nécessité. Mais d'autre part on court risque de n'adopter que des idées confuses , quand on n'en attache pas les caractères distinctifs à un assez grand nombre de dénominations : & cette remarque me détermineroit assez à appeler *positifs* , tous les Prétérits qui ne sont pas *comparatifs* , surtout

**Liv. II.** dans les occurrences où l'on parleroit des uns relativement aux autres.

Tirons la conséquence naturelle de tout ce qui vient de faire la matière de ce §. III. Toutes les espèces d'analogies, prises dans diverses langues, ramènent constamment les Temps du Verbe aux mêmes classes qui ont été indiquées par le développement métaphysique des idées comprises dans la signification de ces formes. Ceux qui connoissent, dans l'étude des langues, le prix de l'analogie, sentent toute la force que donne à mon système cette heureuse concordance de l'analogie avec la métaphysique ; & ils avoueront aisément que c'étoit à juste titre que Varron confondoit l'analogie & la raison.

Seroit-ce en effet le hasard, qui reproduiroit si constamment & qui assortiroit si heureusement des analogies si précises & si marquées, dans des langues d'ailleurs très-différentes ? Il est bien plus raisonnable & plus sûr d'y reconnoître le sceau du génie qui préside à l'art de la parole, qui dirige l'esprit particulier de chaque langue, & qui, en abandonnant au gré des nations les couleurs dont elles peignent la pensée, s'est réservé le dessein du tableau, parce qu'il doit toujours être le même, comme la pensée qui en est l'original. Je ne doute pas qu'on ne retrouve dans telle au-

tre langue formée , où l'on en voudra faire l'épreuve , les mêmes analogies ou d'autres équivalentes , également propres à confirmer mon système & à faciliter l'étude des langues.

§. 4. *Réflexions générales sur les Temps.*  
Avant que d'en venir aux observations générales qui peuvent confirmer les vûes de ce système , je commencerai par l'examen de quelques objections qui m'ont été faites.

I. *Objections résolues.* La société littéraire d'Arras m'ayant fait l'honneur de m'inscrire sur ses registres comme associé honoraire , le 4 Fevrier 1758 ; je crus devoir lui payer mon tribut académique , en lui communiquant les principales idées du système que je viens d'exposer , & que je présentai alors sous le titre d'*Essai d'analyse sur le Verbe*. Le 27 Octobre suivant , M. Harduin , secrétaire perpétuel de cette compagnie , & connu dans la république des lettres comme un grammairien du premier ordre , écrivit ce qu'il en pensoit à M. Bauvin notre confrère & notre ami commun. Après quelques éloges , dont je suis plus redevable à sa politesse qu'à toute autre cause , & après quelques observations pleines de sagesse & de vérité , il termine ainsi ce qui me regarde.

» J'ai peine à croire que ce système puisse

LIV. II. » s'accorder en tout avec le mécanisme  
 » des langues connues. Il m'est venu à ce  
 » sujet beaucoup de réflexions, dont j'ai  
 » jeté plusieurs sur le papier ; mais j'ignore  
 » quand je pourrai avoir le loisir de les  
 » mettre en ordre. En attendant, voici quel-  
 » ques remarques sur les Prétérits, que j'a-  
 » vois depuis longtemps dans la tête, mais  
 » qui n'ont été rédigées qu'à l'occasion de  
 » l'écrit de M. Beauzée. Je serois bien aise  
 » de savoir ce qu'il en pense. S'il les trouve  
 » justes, je ne crois pas qu'il puisse per-  
 » sister à regarder notre *Aoriste françois* com-  
 » me un Présent (9) ; à moins qu'il ne  
 » dise aussi que notre *Prétérit absolu* (10)  
 » exprime plus souvent une chose présente  
 » qu'une chose passée. »

(c) Ency-  
 clop. art.  
 TEMPS.

Trop flatté du desir que montre M. Harduin de savoir ce que je pense de ses remarques sur nos Prétérits, je tuis bien aise moi-même de déclarer publiquement, comme je l'ai déjà fait, (.) que je les regarde comme les observations d'un homme qui fait bien voir : talent très-rare, parce qu'il exige dans l'esprit une attention forte, une sagacité exquise, un jugement droit ; qualités rarement portées au degré convena-

---

(9) Je l'appelle *Présent antérieur périodique*.

(10) C'est celui que je nomme *Prétérit positif indéfini*.

ble , & plus rarement encore réunies dans CH. IV.  
un même sujet.

Au reste , que M. Harduin ait peine à croire que mon système puisse s'accorder en tout avec le mécanisme des langues connues ; je n'en suis point surpris , puisque je n'oserois moi-même l'assurer : il faudroit pour cela les connoître toutes , & il s'en faut beaucoup que j'aye cet avantage. Mais je l'ai vu s'accorder parfaitement avec les usages du latin , du françois , de l'espagnol , de l'italien ; on m'assûre qu'il peut s'accorder de même avec ceux de l'allemand & de l'anglois , & je suis sûr que le mécanisme de la langue suédoise s'y prête avec facilité. Il fait découvrir , dans toutes les langues où il est applicable , une analogie bien plus étendue & plus régulière que ne faisoit l'ancien système ; & cela même me fait espérer que les savants & les étrangers , qui voudront se donner la peine d'en faire l'application aux Verbes des idiômes qui leur sont naturels ou qui sont l'objet de leurs études , y trouveront la même concordance , le même esprit d'analogie , la même facilité à rendre la valeur des Temps usuels.

Je les prie même avec la plus grande instance d'en faire l'essai : parce que , plus on trouvera de ressemblance dans les principes des langues , qui paroissent diviser les

**LIV. II.** hommes ; plus on facilitera les moyens de la communication universelle des idées , & conséquemment des secours mutuels qu'ils se doivent comme membres d'une même société , formée par l'auteur même de la nature.

Mais il faut observer 1<sup>o</sup>. que l'analogie des idées peut être marquée par des caractères très-différents d'une langue à l'autre : par exemple , les Prétérits sont simples en latin , & ils sont composés en françois , en espagnol , en italien ; en latin , les Futurs sont composés de l'auxiliaire naturel ; dans les trois langues du midi de l'Europe , ils sont composés d'un auxiliaire usuel ; &c. 2<sup>o</sup>. Que l'analogie matérielle est quelquefois différente d'une voix à l'autre dans la même langue ; en latin , les Prétérits actifs sont simples , les Prétérits passifs sont composés. 3<sup>o</sup>. Que l'analogie des idées élémentaires peut être très-différente dans divers idiômes ; ce qui peut diversifier considérablement les signes analogiques , & doit tenir très-attentifs ceux qui en feroient la recherche : les Temps prochains & les Temps comparatifs , inconnus en latin , sont une des richesses du françois , & y ont des caractères marqués & une analogie propre ; d'autres langues pourroient avoir ajouté d'autres idées accesssoires à celles qui sont communes à tous les idiômes. 4<sup>o</sup>.

Que les caractères matériels de l'analogie peuvent se rapporter uniquement à l'idée fondamentale du rapport qui constitue l'espèce, ou uniquement aux idées secondaires de l'époque qui différencient les Temps d'une même espèce, ou enfin aux unes & aux autres de ces idées. 5°. Qu'il est très-possible que l'analogie des idées ne se trouve marquée, dans certaines langues, par aucune analogie matérielle, soit que cela vienne de la première institution, soit que le mélange des dialectes d'une même langue ou l'euphonie en ait altéré les caractères ou totalement effacé les traces : dans ce cas, on aura un moyen de moins pour reconnoître l'analogie des idées ; mais il ne faut pas douter pour cela qu'elle n'existe, ni renoncer à l'espérance de la trouver, si l'on compare avec intelligence & avec soin les différents textes des meilleurs écrivains.

Je reviens à M. Harduin. Ses réflexions, quoique tournées peut-être contre mes vûes, ne manqueront pas du moins de répandre beaucoup de lumière sur le fonds de la chose, au moyen des remarques que j'y joindrai. Puisse-t-il avoir bientôt cet utile loisir, qui doit nous valoir le précis de ses pensées sur la matière dont il s'agit !

» Il est de principe, dit-il, qu'on doit  
» se servir du Prétérit absolu, c'est-à-dire,

LIV. II. » de celui dans la composition duquel entre un Verbe auxiliaire , lorsque le fait dont on parle se rapporte à un période de temps où l'on est encore. Ainsi il faut nécessairement dire , *telle bataille s'est donnée dans ce siècle-ci ; j'ai vu mon frère cette année ; je lui ai parlé aujourd'hui :* & l'on s'exprimeroit mal en disant avec l'Aoriste , *telle bataille se donna dans ce siècle-ci ; je vis mon frère cette année ; je lui parlai aujourd'hui.* «

C'est que dans les premières phrases , on exprime ce qu'on a effectivement dessein d'exprimer, l'antériorité d'existence à l'égard d'une époque actuelle; ce qui exige les Prétérits dont on y fait usage : dans les dernières on exprimeroit tout autre chose, la simultanéité d'existence à l'égard d'un période de temps antérieur à celui dans lequel on parle, ce qui exige en effet le Présent antérieur périodique ; mais les mots *ce siècle-ci , cette année , aujourd'hui* énoncent au contraire des périodes actuels.

M. Harduin demande ensuite si ce n'est pas abusivement que nous avons fixé les périodes antérieurs qui précèdent le jour où l'on parle ; puisque dans ce même jour, les diverses heures qui le composent , la matinée, l'après-midi, la soirée, sont autant de périodes qui se succèdent : d'où il conclut que comme on dit , *je le vis hier*, on

pourroit dire aussi, *je le vis ce matin*; quand CH. IV.  
la matinée est finie à l'instant où l'on parle.

C'est arbitrairement sans doute, que nous n'avons aucun égard aux périodes compris dans le jour même où l'on parle; & la preuve en est, que ce qu'on appelle ici Aoriste ou Prétérit indéfini, & que je nomme Présent antérieur périodique, s'emploie quelquefois, dans la langue italienne, en parlant du jour même où l'on est; *io lo viddi sta mane* ( je le vis ce matin. ) L'auteur de la *Méthode italienne*, qui fait cette remarque (f) observe en même temps que (f) *Part. II. ch. iij. 3. 4. p. 86.* cela est rare même dans l'italien. Mais quelque arbitraire que soit la pratique des italiens & la nôtre, on ne peut jamais la regarder comme abusive; parce que ce qui est fixé par l'usage n'est jamais contraire à l'usage, ni par conséquent abusif.

» Plusieurs grammairiens, continue M.  
» Harduin, font entendre par la manière  
» dont ils s'énoncent sur cette matière, que  
» le Prétérit absolu & l'Aoriste ont chacun  
» une destination tellement propre, qu'il  
» n'est jamais permis de mettre l'un à la  
» place de l'autre. Cette opinion me paroît  
» contredite par l'usage, suivant lequel on  
» peut toujours substituer le Prétérit absolu  
» à l'Aoriste, quoiqu'on ne puisse pas tou-  
» jours substituer l'Aoriste au Prétérit ab-

LIV. II. » folu. « Ici l'auteur indique, avec beaucoup de justesse & de précision, les cas où l'on ne doit se servir que du Prétérit absolu, sans pouvoir y substituer l'Aoriste ; puis il reprend ainsi : » Mais hors les cas que je » viens d'indiquer, on a la liberté du choix » entre l'Aoriste & le Prétérit absolu. Ainsi » on peut dire, *je le vis hier*, ou bien » *je l'ai vu hier au moment de son départ.*

C'est que, hors les cas indiqués, il est presque toujours indifférent de présenter la chose dont il s'agit, ou comme antérieure au moment où l'on parle, ou comme simultanée avec un période antérieur à ce moment de la parole ; parce que, comme on le dit dans le langage de l'École, *quæ sunt eadem uni tertio, sunt eadem inter se*. S'il est donc quelquefois permis de choisir entre le Prétérit positif indéfini & le Présent antérieur périodique ; c'est que l'idée d'antériorité, qui est alors la principale, est également marquée par l'un & par l'autre de ces Temps, quoiqu'elle soit diversement combinée dans chacun d'eux ; & c'est pour la même raison que, suivant une dernière remarque de M. Harduin, » il y a des » occasions où l'Imparfait même (11) entre » en concurrence avec l'Aoriste & le Pré-

---

(11) C'est-à-dire, le *Présent antérieur simple*.

5 **Pr**étérit absolu , & qu'il est à peu près égal CH. IV.  
 1 **de** dire , *César fut un grand homme* , ou  
 3 *César a été un grand homme* , ou enfin  
 : *César étoit un grand homme* : « L'anté-  
 riorité est également marquée par ces trois  
**Temps** , & c'est la seule chose que l'on  
 veut exprimer dans ces phrases.

Mais cette espèce de synonymie ne prouve point, comme M. Harduin semble le prétendre , & comme bien d'autres pourroient le croire après lui, que ces Temps aient une même destination, ni qu'ils soient de la même classe & qu'ils ne diffèrent entre eux que par de très-légères nuances. Il en est des différents usages & des diverses significations de ces Temps , comme de l'emploi & des différents sens, par exemple, des adjectifs, *fameux* , *illustre* , *célèbre* , *renommé* : tous ces mots marquent la réputation , & l'on pourra peut-être s'en servir indistinctement lorsqu'on n'aura besoin de désigner rien de plus précis ; mais, pour peu que l'on veuille mettre de précision dans cette idée primitive, il faudra bien choisir & ne pas confondre les sens accessoires qui caractérisent chacun de ces quatre mots. (g) M. Harduin lui-même, en assignant les cas où il faut employer le Temps qu'il appelle Prétérit absolu, plutôt que celui qu'il nomme Aoriste, fournit une preuve suffisante que chacune de ces formes

(g) Voyez  
les Synonymes  
françois

LIV. II. a une destination exclusivement propre. Je puis donc adopter toutes ses observations pratiques comme vraies, sans cesser de regarder comme un Présent ce qu'il appelle Aoriste, & sans être forcé de convenir que notre Prétérit exprime plus souvent une chose présente qu'une chose passée.

Je crois, à cette occasion, devoir prévenir ceux qui essaieront d'appliquer aux Verbes de quelque langue le système analogique dont il s'agit, de se tenir en garde contre les illusions de cette fausse synonymie ; elle peut en imposer aux meilleurs esprits, même avec une grande attention.

II. *Observations générales.* Après une exposition si détaillée & des discussions si longues sur la nature des Temps, sur les différentes espèces qui en constituent le système, & sur les caractères qui les différencient ; bien des gens pourront croire que j'ai trop insisté sur un objet qui peut leur paroître minutieux, & que le fruit que l'on en peut tirer n'est pas proportionné à la peine qu'il faut prendre pour démêler nettement toutes les distinctions délicates que j'ai assignées. Le savant Vossius, qui n'a écrit sur les Temps que ce qui étoit reçu & qui avoit été dit cent fois avant lui, a craint lui-même cette objection. Que n'aura-t-on pas à dire contre un système qui renverse en effet la plupart des idées les plus

communes & les plus accréditées, qui exige absolument une nomenclature toute neuve, & qui, au premier aspect, ressemble plus aux entreprises séditieuses d'un hardi novateur qu'aux méditations paisibles d'un philosophe modeste ?

C'est encore une objection, ou plutôt, un corps d'objections générales, qui n'attaquent le système des Temps dans aucune de ses parties en particulier. J'y réponds 1<sup>o</sup>. que la nouveauté n'est pas une raison suffisante pour le rejeter ; 2<sup>o</sup>. que la manière dont j'ai procédé en le construisant, & les vices de l'ancien système auquel je le substitue, le sauvent également de l'inculpation de témérité ; 3<sup>o</sup>. que l'utilité en fait l'apologie ; 4<sup>o</sup>. qu'on ne peut pas en regarder la doctrine comme minucieuse & méprisable. Je reprends chacun de ces points.

j. La nouveauté d'un système ne sauroit être une raison suffisante pour le rejeter : parce qu'autrement, les hommes une fois engagés dans l'erreur ne pourroient plus en sortir ; & que la sphère de leurs lumières n'auroit jamais pu s'étendre au point où nous la voyons aujourd'hui, s'ils avoient toujours regardé la nouveauté comme un signe de faux. Que l'on soit en garde contre les opinions nouvelles, & que l'on n'y acquiesce qu'en vertu des preuves qui les

**LIV. II.** étaient ; à la bonne heure : c'est un conseil que suggère la saine Logique. Mais, par une conséquence nécessaire , elle autorise en même temps ceux qui proposent de nouvelles opinions , à prévenir & à détruire toutes les impressions des anciens préjugés, par les détails les plus propres à justifier ce qu'ils mettent en avant.

*ij.* Quant à l'imputation de témérité dont on pourroit peut-être se prévaloir, deux raisons puissantes vont la faire tomber.

1°. Si l'on prend garde à la manière dont j'ai procédé dans mes recherches sur la nature des Temps, un lecteur équitable s'appercvra aisément, que je n'ai songé qu'à trouver la vérité sur une matière qui ne sembloit pas encore avoir subi l'examen de la Philosophie. Si ce qui avoit été répété jusqu'ici par tous les grammairiens, s'étoit trouvé au résultat de l'analyse qui m'a servi de guide ; je l'aurois exposé sans détour & démontré sans apprêt. Mais cette analyse, suivie avec le plus grand scrupule, & fondée sur les usages les mieux constatés, m'a montré, dans la décomposition des Temps usités chez les différents peuples de la terre, des idées élémentaires qu'on n'avoit pas assez démêlées jusqu'à présent ; dans la nomenclature ancienne, des imperfections d'autant plus grandes, qu'elles étoient tout-à-fait contraires à la vérité ; dans tout le

système enfin, un désordre, une confusion, des incertitudes, d'après lesquelles j'ai cru pouvoir exposer sans ménagement ce qui m'a semblé être plus conforme à la vérité, plus satisfaisant pour l'esprit, plus marqué au coin de la bonne analogie : *Amicus Aristoteles, amicus Plato; magis amica veritas.*

2°. Si l'on conserve aux Temps leurs anciennes dénominations, & que l'on en juge par les idées que ces dénominations présentent : il faut en convenir, les censeurs de notre langue en jugent raisonnablement; & en examinant les divers emplois des Temps, l'abbé Regnier a bien fait d'écrire en titre, *que l'usage confond quelquefois les Temps des Verbes*, (h) & d'assurer en effet que le Présent a quelquefois la signification du Futur, d'autres fois celle du Prétérit, & que le Prétérit, à son tour, est quelquefois employé pour le Futur.

(h) Gramm. franç. in-4° :  
P. 359. in-12.  
P. 342.

Mais si les choses étoient réellement telles que les noms semblent l'indiquer; ces étonnantes permutations ne pourroient qu'apporter beaucoup de confusion dans le discours, & faire obstacle à l'institution même de la parole. Cette faculté n'a été donnée à l'homme que pour la manifestation de ses pensées; & cette manifestation ne peut se faire que par une exposition claire, débarrassée de toute équivoque, & à plus forte raison,

LIV. II. de toute contradiction. Cependant, rien de plus contradictoire que d'employer le même mot pour exprimer des idées aussi incommutables & même aussi opposées que celles qui caractérisent les différentes espèces de Temps.

Ce n'est pas là le seul inconvénient. A s'en tenir à la nomenclature ordinaire, au catalogue reçu & à l'ordre commun des Temps, notre langue n'est pas la seule à laquelle on puisse reprocher l'anomalie; elles sont toutes dans ce cas, & il est même difficile d'assigner les Temps qui se répondent exactement dans les divers idiômes, ou de déterminer précisément le vrai sens de chaque Temps dans une seule langue.

(i) *Édit. de 1754. p. 120.* J'ouvre la *Méthode grecque* de P. R., (i) & j'y trouve sous le nom de Futur premier, *τίξω*, & sous le nom de Futur second, *τιῶ*, tous deux traduits en latin par *honorabo*: le premier Aoriste est *ἔτιξα*; le second, *ἔτιον*; & le Prétérit-parfait, *τίτιξα*; tous trois rendus par le même mot latin *honoravi*. Est-il croyable que des mots si différents dans leur formation, & distingués par des dénominations différentes, soient destinés à signifier absolument la même idée totale que désigne le seul mot latin *honorabo* ou le seul mot *honoravi*? Il faut donc reconnoître des synonymes parfaits, nonobstant les raisons les plus pressantes de ne les regarder dans

les langues que comme un superflu embarrassant & contraire à l'esprit du langage ?

Je fais bien que l'on dira que les latins n'ayant pas les mêmes Temps que les grecs, il n'est pas possible de rendre avec toute la fidélité désirable les uns par les autres, du moins dans le tableau des conjugaisons. Mais je répondrai qu'en ce cas on ne doit point entreprendre une traduction qui est nécessairement infidèle, & que l'on doit faire connoître la véritable valeur des Temps par de bonnes définitions, qui contiennent exactement toutes les idées élémentaires qui leur sont communes & celles qui les différencient. Mais cette méthode, la seule qui puisse conserver sûrement la signification précise de chaque Temps, exige indispensablement un système & une nomenclature toute différente : si cette espèce d'innovation a quelques inconvénients, ils ne seront que momentanées, & ils sont rachetés par des avantages bien plus considérables.

*iiij.* Cette dernière réflexion nous conduit naturellement à la discussion des avantages & de l'utilité réelle du nouveau système. Je réduis cette apologie à trois points principaux.

1°. Au moyen du développement analytique des idées élémentaires comprises dans chaque espèce de Temps & dans chaque Temps individuel, on n'est point obligé,

LIV. II, pour faire entendre la valeur des Temps d'une langue, de recourir à ceux d'une autre & de s'exposer aux risques d'une traduction louche ou même infidèle, comme il est arrivé aux grammairiens grecs qui ont traduit les Verbes grecs en latin. Une définition exacte & construite d'après les usages les mieux constatés, est la seule interprétation sûre que l'on puisse donner de chaque Temps dans chaque langue : c'est le seul moyen d'éviter dans les livres élémentaires les équivoques, les fausses interprétations, les a-peu-près également embarrassants & faux. *Amavi* signifie-t-il en effet *j'aimai*, *j'ai aimé*, *j'eus aimé*, comme cela est marqué dans les rudiments ? *Amor* veut-il dire *je suis aimé*, comme le disent tous les livres élémentaires ? Si ce dernier article est vrai, *aqua effunditur* signifie donc *l'eau est répandue* ? Or je le demande, *est répandue* est-ce un Présent ou un Prétérit ?

2°. Si l'on distingue avec moi les trois espèces générales de Temps en *indéfinis* & *définis*, & ceux-ci en *antérieurs* & *postérieurs*; il est aisé de rendre compte des différents emplois d'un même Temps, sans imaginer pour cela ni merveille ni figure, & sans faire soupçonner le langage d'impuissance ou de contradiction. Quand on dit *je demande* pour *je demandai*, où il va pour où il alloit, *je pars* pour *je partirai* ; le Présent indéfini

est employé selon sa destination naturelle : **CH. IV.**

ce Temps fait essentiellement abstraction de tout terme de comparaison déterminé ; il peut donc, suivant l'occurrence, se rapporter tantôt à un terme & tantôt à un autre, & devenir, en conséquence, actuel, antérieur, ou postérieur, selon l'exigence des cas.

Il en est de même du Prétérit indéfini ; ce n'est point le détourner de sa signification naturelle, que de dire, par exemple, *j'ai bientôt fait* pour *j'aurai bientôt fait* : ce Temps est essentiellement indépendant de tout terme de comparaison, & peut par conséquent se rapporter à tous les termes possibles, selon les besoins du langage.

Ce choix des Temps indéfinis au lieu des définis n'est pourtant pas arbitraire : il n'a lieu bien souvent, que quand il convient de rendre plus sensible le rapport général d'existence, que le terme de comparaison. C'est pour cela que l'usage du Présent indéfini est si fréquent dans les récits, surtout quand on se propose de les rendre intéressants : c'est en lier plus intimement les parties en un seul tout, par l'idée de coexistence, rendue en quelque sorte plus saillante par l'usage perpétuel du Présent indéfini, qui n'indique que cette idée & qui fait abstraction de celle du terme.

Cette manière simple de rendre raison des différents emplois d'un même Temps,

LIV. II. doit paroître, à ceux qui veulent être éclairés & qui aiment des solutions raisonnables, plus satisfaisante & plus lumineuse que l'*Enallage*, nom mystérieux sous lequel se cache pompeusement l'ignorance de l'analogie, & qui ne peut pas être plus utile dans la Grammaire, que ne l'étoient dans la Physique les qualités occultes du Péripathétisme. Pour détruire le prestige, il ne faut que traduire en françois ce mot, grec d'origine, & voir quel profit on en tire quand il est dépouillé de cet air scientifique qu'il tient de sa source. Est-on plus éclairé, quand on a entendu dire que *je pars*, par exemple, est mis pour *je partirai* par un *changement* ? car voilà ce que signifie le mot *Enallage*. Si l'on s'entend, on a dans la tête une erreur de plus ; puisque j'ai fait voir que dans *je pars demain* il n'y a en effet aucun changement par rapport à *je pars*, qui y est employé selon sa destination naturelle.

3<sup>e</sup>. Le même système des Temps est encore un moyen sûr de conciliation entre les langues qui, pour exprimer la même chose, employent constamment des Temps différents. Par exemple, nous disons en françois, *si JE LE TROUVE, je le lui dirai* ; les italiens disent, *se lo TROVERÒ, glie lo dirò*. Selon les idées ordinaires la langue italienne est en règle, & la langue françoise

autorise une faute contre les principes de la Grammaire générale, en admettant un Présent au lieu d'un Futur. Mais si l'on consulte la saine Philosophie, il n'y a dans notre tour ni figure ni abus ; il est naturel & vrai. Les italiens se servent du Présent postérieur, qui convient en effet au point de vûe particulier que l'on veut rendre ; & nous, nous employons le Présent indéfini, parce qu'indépendant par nature de toute époque, il peut s'adapter à toutes les époques & conséquemment à une époque postérieure.

Mille autres idiotismes pareils s'interpréteroient aussi aisément & avec autant de vérité par les mêmes principes. Le succès en démontre donc la justesse à tous égards, & la nécessité d'admettre le nouveau système avec sa nomenclature. Les grammairiens auront peine à se faire un nouveau langage : mais elle n'est que pour eux, cette peine, qui doit au fond être comptée pour rien, dès qu'il s'agit de l'intelligence & de la propagation de la vérité : leurs successeurs entendront sans peine ce nouveau langage, parce que l'ancien ne leur aura point donné de préjugés contraires ; & ils l'entendront plus aisément que celui qui est reçu aujourd'hui, parce qu'il sera plus vrai, plus expressif, plus raisonné, plus systématique.

» Le dernier point de perfection, dit  
» M. Freret, seroit de s'exprimer de telle

LIV. II. » façon que chaque mot dérivé fît connoître,  
 » à la première vûe, non seulement la com-  
 » position de l'idée correspondante, mais  
 » encore en quelles idées simples il la fau-

(k) Mém. » droit résoudre en la décomposant. (k) « Il  
 de l'Acad. me semble que j'ajoute même au degré de  
 des Inscript. perfection que ce savant homme regardoit  
 Tome VI. comme le dernier ; puisque ma nouvelle no-  
 p. 621. menclature fait connoître, à la première vûe,  
 non seulement la composition de l'idée cor-  
 respondante & les idées simples auxquelles  
 il faudroit la résoudre en la décomposant,  
 mais encore l'ordre analytique de ces idées  
 élémentaires. Or la fidélité de la transmission  
 des idées d'une langue en une autre, la fa-  
 cilité & la netteté du système des conju-  
 gaisons fondé sur une analogie admirable &  
 universelle, l'introduction aux langues déga-  
 gée par là d'une foule d'embarras, sont, si je  
 ne me trompe, autant de motifs favorables à  
 mes vûes.

ju. Il ne me reste donc qu'à établir, que  
 ce ne seroit pas juger des choses avec équi-  
 té, que de regarder comme minutieuse la  
 doctrine des Temps. Il ne peut y avoir rien  
 que d'important dans tout ce qui appartient  
 à l'art de la parole, qui diffère si peu de  
 l'art de penser, de l'art d'être homme.  
 » Quoique les questions de Grammaire pa-  
 » roissent peu de chose à la plupart des

(l) Racine » hommes, dit l'abbé des Fontaines, (l) &  
 vengé. Préf.

» qu'ils les regardent avec dédain, comme  
 » des objets de l'enfance, de l'oïfiveté, ou  
 » du pédantisme ; il est certain cependant  
 » qu'elles sont très-importantes à certains  
 » égards, & très-dignes de l'attention des  
 » esprits les plus délicats & les plus solides.  
 « La Grammaire a une liaison immédiate  
 » avec la construction des idées, en sorte  
 » que plusieurs questions de Grammaire sont  
 » de vraies questions de Logique & même  
 » de Métaphysique. «

Écoutons Vossius sur le même sujet. (m) (m) *Analog.*  
*Majoris nunc apud me sunt judicia augustæ* III. xiijs  
*antiquitatis ; quæ existimabat, ab horum no-*  
*titia non multa modo poëtarum aut histori-*  
*corum loca lucem fœnerare, sed & gravissimas*  
*juris controversias. Hæc propter nec Q. Scevo-*  
*læ pater, nec Brutus Manliusque, nec Nigidius*  
*figulus, Romanorum post Varronem doctissimus,*  
*disquirere gravabantur utrum vox surreptum*  
*erit in postfacta an antefacta valeat, hoc est,*  
*Futurine an Præteriti sit Temporis, quando in*  
*veteri lege atiniâ legitur ; quod surreptum*  
*erit, ejus rei æterna auctoritas esto. Nec*  
*puduit A. Gellium hâc de re caput integrum*  
*contexere xvij Atticarum noctium libro. Apud*  
*eundem, cap. 2, lib. xvij, legimus, inter sa-*  
*turnalicias quæstiones eam fuisse postremam :*  
 SCRIPSERIM, VENERIM, LEGERIM, cujus  
 Temporis verba sint, Præteriti, an Futuri, an  
 utriusque. Quamobrem eos mirari satis non

LIV. II. *possum, qui hujusmodi sibi à pueris cognitissimâ fuisse parum prudenter aut pudenter adserunt; cum in iis olim hæsitârini viri excellentes, & quidem romani, suæ sine dubio linguæ scientissimi.*

Ce que dit ici Vossius au sujet de la langue latine, peut s'appliquer avec trop de fondement à la langue françoise, dont le fond est si peu connu de la plupart même de ceux qui parlent le mieux ; parce qu'accoutumés à suivre en cela l'usage du grand monde, comme à en suivre les modes dans l'habillement, ils ne réfléchissent pas plus sur les fondements de l'usage de la parole que sur ceux de la mode dans les vêtements. Que dis-je ? Il se trouve même des gens de lettres, qui osent s'élever contre leur propre langue, la taxer d'anomalie, de caprice, de bizarrerie, & en donner pour preuve les bornes des connoissances où ils sont parvenus à cet égard. » En lisant nos grammaires, dit ailleurs l'abbé des Fontaines, (n) il est fâcheux de sentir, malgré soi, diminuer son estime pour la langue françoise, où l'on ne voit presque aucune analogie ; où tout est bizarre pour l'expression, comme pour la prononciation, & sans cause ; où l'on n'apperçoit ni principes, ni règles, ni uniformité ; où enfin tout paroît avoir été dicté par un capricieux génie. En vérité, dit-il encore ail-

(n) Jugements sur quelques ouvrages nouv.  
Tom. I X.  
P. 73.

» leurs, (o) l'étude de la Grammaire fran- CH. IV.  
» çoise inspire un peu la tentation de mé- (o) Racine  
» priser notre langue ! « vengé, *Iphig.*  
II. 46.

Je pourrois sans doute détruire cette calomnie par une foule d'observations victorieuses. Pour faire avec succès l'apologie d'une langue, déjà assez vengée des nationaux qui ont la mal-adresse de la mépriser, par l'accueil honorable qu'on lui fait dans toutes les cours étrangères : je n'aurois qu'à ouvrir les chef-d'œuvres qui ont fixé l'époque de sa gloire, & faire voir avec quelle facilité & avec quel succès elle s'y prête à tous les caractères; naïveté, justesse, clarté, précision, délicatesse, pathétique, sublime, harmonie, &c.

Mais pour ne pas trop m'écarter de mon sujet, je me contenterai de rappeler ici l'harmonie analogique des Temps, telle que nous l'avons observée dans notre langue : tous les Présents y sont simples ; les Prétérits positifs y sont composés d'un Temps simple du même Verbe, & d'un Présent du Verbe auxiliaire *avoir* ou *être* ; les comparatifs y sont doublement composés ; les prochains y prennent l'auxiliaire *venir* ; les Futurs positifs y empruntent constamment le secours de l'auxiliaire *devoir* ; & les prochains celui de l'auxiliaire *aller* : & cette analogie est vraie dans tous les Verbes de la langue, comme on verra qu'elle l'est dans tous les modes de chaque Verbe.

LIV. II. Ce qu'on lui a reproché comme un défaut, d'employer les mêmes Temps ici avec relation à une époque, & là avec relation à une autre, loin de la déshonorer, devient au contraire, à la faveur du nouveau système, une preuve d'abondance, puisque c'est le moyen de rendre avec la justesse la plus rigoureuse les idées les plus précises & les plus délicates.

Mais ne fera-t-il tenu aucun compte à notre langue de cette foule de Prétérits & de Futurs, ignorés dans la langue latine, au prix de laquelle on la regarde comme pauvre ? Les regardera-t-on encore comme des bizarreries, comme des effets sans cause, comme des expressions dépourvues de sens, comme des superfluités introduites par un luxe aveugle & inutile aux vûes de l'élocution ? La langue italienne, en imitant à la lettre nos Prétérits prochains, se sera-t-elle donc chargée d'une pure battologie ?

J'avouerai cependant à l'abbé des Fontaines, qu'à juger de notre langue par la manière dont le système en est exposé dans nos Grammaires, on pourroit bien conclure comme il a fait lui-même. Mais cette conclusion est-elle supportable à qui a lu Bossuet, Bourdaloue, la Bruyère, la Fontaine, Racine, Boileau, Pascal, &c ? Voilà où est notre langue, & d'où il faut partir pour en juger. On conclurra alors  
avec

avec bien plus de vérité, que le désordre, l'anomalie, les bizarreries sont dans nos Grammaires; & que nos grammairiens n'ont pas encore saisi avec assez de justesse ni approfondi dans un détail suffisant le mécanisme & le génie de notre langue. Par quel principe de Logique peut-on lui voir produire tant de merveilles sous différentes plumes, quoiqu'elle ait dans nos Grammaires un air maussade, irrégulier, & barbare; & cependant ne pas soupçonner le moins du monde l'exactitude de nos grammairiens, mais invectiver contre la langue même de la manière la plus indécente & la plus injuste? C'est que toutes les fois qu'un seul homme voudra tenir un tribunal pour y juger les ouvrages de tous les genres de littérature, & faire seul ce qui ne doit & ne peut être bien exécuté que par une société assez nombreuse de gens de lettres choisis avec soin: il n'aura jamais le loisir de rien approfondir; il sera toujours pressé de décider d'après des vûes superficielles; il portera souvent des jugements iniques & faux; il altérera ou détruira entièrement les principes du goût & le goût même des bonnes études, dans ceux qui auront le malheur de prendre confiance en lui, & de juger de ses lumières par l'assurance de son ton & par l'audace de son entreprise.

## C H A P I T R E V.

*Des mots supplétifs , qui sont les Prépositions  
& les Adverbes.*

---

**I**L y a des mots dont le sens général est susceptible de différents degrés de détermination & de restriction : tels sont les noms appellatifs, les adjectifs physiques, les verbes, & , comme on va le voir, la plupart des adverbes.

Il arrive fréquemment que la détermination de ces mots se fait par la désignation de quelque rapport : *roi DE FRANCE , VÉRITABLEMENT roi ; honnête SANS AFFECTATION , SINCÈREMENT honnête ; aimer AVEC TENDRESSE , aimer TENDREMENT ;* &c. Il paroît que les expressions *de France*, *véritablement*, *sans affectation*, *sincèrement*, *avec tendresse*, & *tendrement*, ajoutent à la signification du nom *roi*, de l'adjectif *honnête*, & du verbe *aimer*, des idées accessoi- res de relation à *la France*, à *la vérité*, à *l'affectation*, à *la sincérité*, à *la tendresse* ; & que ces idées font envisager le sens principal de ces mots tout autrement qu'il ne se présente dans les mots seuls, *roi*, *honnête*, *aimer*.

Il s'est donc introduit dans le langage deux sortes de mots , que l'on peut appeler *Supplétifs* , parce qu'ils servent également à suppléer les idées accessoire de relation ou de rapport qui ne se trouvent point comprises dans la signification primitive des mots généraux qui en sont susceptibles : ce sont les *Prépositions* & les *Adverbes*.

---

A R T I C L E I.

*Des Prépositions.*

Les *Prépositions* sont des mots qui désignent des rapports généraux , avec indetermination de tout terme antécédent & conséquent.

Qu'il me soit permis ici d'emprunter un langage , étranger sans doute à la Grammaire , mais qui peut convenir à la Philosophie , parce que de droit elle s'accommode de tout ce qui peut mettre la vérité en évidence. Les calculateurs disent que 3 est à 6 , comme 5 est à 10 , comme 8 est à 16 , comme 25 est à 50 , &c. Que veulent-ils dire ? Que le rapport de 3 à 6 est le même que le rapport de 5 à 10 , que le rapport de 8 à 16 , que le rapport de 25 à 50 : mais ce rapport n'est aucun des nombres dont il s'agit ici ; & on le considère

LIV. II. sans détermination d'aucun terme , quand on dit que 2 en est l'exposant.

C'est la même chose d'une Préposition ; c'est , pour ainsi dire , l'exposant d'un rapport considéré d'une manière abstraite & générale , & indépendamment de tout terme antécédent & de tout terme conséquent. De là vient que l'on peut employer la même Préposition avec différents mots , comme le même exposant désigne le rapport de différents nombres : nous disons , *la main DE Dieu , la colère DE ce prince , les désirs DE l'ame ;* & de même , *contraire à la paix , utile à la nation , agréable à mon père ;* & encore , *penſer AVEC juſteſſe , parler AVEC vérité , écrire AVEC netteté ;* &c.

Les grammairiens appellent analogues , les phrases de cette eſpèce qui renferment la même Préposition appliquée à des mots de même eſpèce : ainſi les trois premières ſont analogues , parce que la même Préposition *de* y eſt appliquée aux noms appellatifs *main , colère , désirs* ; les trois ſuivantes ſont pareillement analogues , parce que la même Préposition *à* y eſt appliquée aux adjectifs physiques *contraire , utile , agréable* ; il en eſt de même des trois dernières , parce que la même Préposition *avec* y eſt appliquée aux verbes *penſer , parler , écrire*. C'eſt le pur langage des mathémati-

ciens , qui disent que les nombres 3 & 6 , 5 & 10 sont proportionnels , parce que le rapport des deux premiers est égal à celui des deux derniers ; car analogie & proportion c'est la même chose , selon la remarque même de Quintilien : (p) *Analogia præcipuè , quam , proximè ex græca transferentes in latinum , proportionem vocaverunt.* (p) *Instit. orat.* l. 6.

Tout ceci doit faire entendre comment les Prépositions désignent avec indétermination de tout terme antécédent & conséquent. Ce n'est pas à dire que cette espèce de mot doive conserver dans le discours l'indétermination qui en fait le caractère ; ce n'est qu'un moyen d'en rendre l'usage plus général , par la liberté d'appliquer l'idée de chaque rapport à tel terme , soit antécédent soit conséquent , qui peut convenir aux vûes de l'énonciation.

Il résulte de là que nulle Préposition ne peut entrer dans la structure d'une phrase , sans être actuellement appliquée à un terme antécédent , dont elle détermine le sens général par l'idée accessoire du rapport dont elle est le signe : & ce terme antécédent ne peut être qu'un nom appellatif , un adjectif physique , un verbe , ou un adverbe ; parce que ce sont les seules espèces de mots qui soient susceptibles d'être modifiées par des idées accessoires de rapport.

LIV. II. Il résulte encore de là qu'une Préposition ne peut être employée sans être suivie d'un terme conséquent, qui achève d'individualiser le rapport indiqué d'une manière vague & indéfinie par la Préposition. Or un rapport ne peut avoir pour terme qu'un être, soit réel soit abstrait ; & par conséquent une Préposition est nécessairement suivie d'un mot qui puisse présenter à l'esprit un être déterminé, c'est-à-dire, d'un nom ou d'un pronom, à quoi se rapportent encore les infinitifs des verbes, comme on le verra dans la suite.

Le terme conséquent, servant à compléter l'idée totale du rapport individuel que l'on se propose d'énoncer, est appelé, dans le langage grammatical, le *complément* de la Préposition. Ainsi dans ces phrases, *la main de DIEU*, *avantageux pour NOUS*, *travailler pour VIVRE*, le nom *Dieu*, le pronom *nous*, & l'infinitif *vivre*, sont les compléments des Prépositions *de* & *pour*.

La plupart de nos grammairiens distinguent deux sortes de Prépositions par rapport à la forme : des Prépositions *simples*, qui sont exprimées par un seul mot, comme *à*, *avec*, *chez*, *contre*, *dans*, &c ; & des *composées*, qui comprennent plusieurs mots pour l'expression du rapport, comme *vis-à-vis de*, *à l'égard de*, *à la réserve*

*de*, &c. Telle est, à cet égard, la doctrine de l'abbé Regnier (q), celle de M. Restaut (r), celle du P. Buffier (s).

CH. V.

(q) Gramma  
franç. in-12.

p. 565. in-4°.

p. 595.

(r) Princip.  
génér. ch. V.(s) Gramma.  
franç. 2<sup>e</sup>.

647-651.

On ne doit pas regarder comme une Préposition, même en y ajoutant l'épithète de composée, une phrase qui renferme plusieurs mots. La Préposition est une sorte de mot ; & chacun des mots qui entrent dans la structure des phrases que l'on prend pour des Prépositions, doit être rapporté à la classe qui lui est propre : ainsi dans *à l'égard de*, il y a quatre mots ; *à* qui est une Préposition, *le* qui est article, *égard* qui est un nom appellatif & complément de *à*, enfin *de* qui est une autre Préposition & qui a le nom *égard* pour terme antécédent. C'est confondre les idées les plus claires & les plus fondamentales, que de prendre des phrases pour des sortes de mots ; & si l'on ne veut avancer que des principes qui se puissent justifier, on ne doit reconnoître que des Prépositions simples.

M. du Marçais ne se contente pas de dire que les Prépositions sont simples ; il avance encore (t) qu'elles sont toutes primitives. Il semble tenir cette opinion de Vorbroec, plus connu sous le nom de Péronius, qui (u) se fonde sur la forme adverbiale de *propter* pour l'exclure du catalogue des Prépositions latines, & qui,

(t) Encyclop. au mot  
ACCIDENT.(u) Sancti  
Minerv. l.  
xvj. not. 1.

LIV. II. pour justifier le parti qu'il prend sur cette partie d'Oraison, pose ce principe : *Neque enim ex usu & constructione solâ vocum judicandum de earum naturâ, sed vel maxime ex analogiâ derivationum.*

Mais il est constant que la forme analogique des mots est la chose du monde qui leur est la plus accidentelle, & que l'analogie ne doit entrer pour rien dans les décisions sur la nature des mots, à moins qu'elle ne présente un système soutenu & concordant avec celui des idées primitives, comme on l'a vu à l'égard des Temps du verbe. Le hasard peut présenter quelques fausses analogies isolées : mais un système complet d'analogies, qui suit parallèlement un système complet d'idées, ne peut être l'effet du hasard ; c'est nécessairement l'effet & le signe de la vérité.

D'autre part on ne peut disconvenir que les mots ne soient comme les instruments de la manifestation de nos pensées : or il est certain que la nature d'un instrument tient principalement à la sorte de service à quoi il est destiné ; & qu'elle ne peut dépendre de la forme, qu'autant que le service même en dépendroit. Mais je ne vois d'essenciel au service des Prépositions que l'indéclinabilité, qu'elles ont en effet dans toutes les langues, & qui y caractérise la généralité & l'identité du rap-

port, toujours le même pour les termes comparés. Qu'au surplus les Prépositions soient primitives ou dérivées, peu importe à leur destination ; & le détail que je vais donner des Prépositions françoises, fera voir qu'on n'y a eu aucun égard au principe de Périzonius & de M. du Marfais.

Mais afin de mieux constater les véritables Prépositions, commençons par renvoyer dans la classe des noms, quelques mots qu'on avoit mis dans celle-ci, à cause de l'irrégularité de leur emploi dans la phrase : ce sont *avant*, *deça* & *dela*, *dedans* & *dehors*, *derrière* & *devant*, *dessous* & *dessus*, *devers*.

*AVANT.* On ne peut douter que ce mot ne soit nom dans ces phrases, que le dictionnaire même de l'Académie autorise : *l'avant* d'un vaisseau, qui est opposé à *l'arrière* ; le château *d'avant*, pour dire, le château *de proue*. Ce n'est pas moins un nom quand on dit, pousser *en avant*, aller *en avant*, de là *en avant*, mettre *en avant* : car il n'y a qu'un nom qui puisse être le complément de la Préposition *en*. Mais pourra-t-on dire aussi que c'est un nom dans ces phrases, où l'on a coutume de le regarder comme Préposition, *avant* trois heures, *avant* l'examen, *avant* moi, *avant* toutes choses ? Sera-ce un nom dans celles-ci, où tout le monde le traite d'ad-

## 522 *Éléments de l'Oraison.*

LIV. II. verbe , bien *avant* dans la nuit , fort *avant* dans la terre , assez *avant* dans la géométrie ?

C'est un principe incontestable que la nature des mots est immuable : & il faut en conclure que , si *avant* est une fois nom , il le sera toujours. Quand il est employé d'une manière qui semble en faire une autre espèce de mot ; l'ellipse est la cause de cette irrégularité apparente , & le supplément remet tout dans l'ordre : à l'*avant* de trois heures , à l'*avant* de l'examen , à l'*avant* de moi , à l'*avant* de toutes choses ; bien en *avant* dans la nuit , fort en *avant* dans la terre , assez en *avant* dans la géométrie.

Mais si *avant* est un nom , comment pourra-t-on regarder *arrière* comme un adverbe ? Et si *arrière* est adverbe , pourquoi vouloit-on qu'*avant* fût Préposition ? Ces deux mots sont de même espèce , comme opposés , & ils sont tous deux noms. Il ne faut pour s'en convaincre que voir le dictionnaire même de l'Académie , au mot *ARRIÈRE* , & les mots composés de l'un & de l'autre ; *arrière-garde* , ou *garde de l'arrière* ; *avant-garde* , ou *garde de l'avant*.

Quand un infinitif est complément du

(x) Rem. mot *avant* , Vaugelas (x) est d'avis qu'il faut  
274. mettre *que de* entre *avant* & le Verbe ;

## Des Prépositions. 523

& cette décision a passé dans l'*Encyclopédie* : (y) il faut donc dire , suivant cette règle , *avant que de mourir* , & non pas *avant de mourir* , & encore moins *avant mourir* , dont personne ne s'avise aujourd'hui. Cependant bien des écrivains estimables disent aujourd'hui *avant de* ; & M. de Voltaire vient de dire *avant que de* & *avant de* dans sa tragédie de Tancrède :

CH. V.

(y) Au mot

AVANT.

Mes yeux seront témoins de votre fier courage ,  
Et vous aurez vu vaincre *avant de* se fermer. (z) (z) Añ. I.  
Ma chère Aménaïde , *avant que de* quitter sc. j.  
Ce jour , ce monde affreux que je dois détester (a). (a) Añ. V.  
sc. v.

M. de Voltaire regarde donc l'usage du moins comme douteux à cet égard ; sans quoi il se chargeroit volontairement d'un barbarisme , que nulle licence poétique ne sauroit autoriser. Or si l'usage est une fois partagé , je ne doute pas qu'*avant de* ne l'emporte bientôt sur *avant que de* , 1°. par la raison même de la nouveauté , 2°. à cause du plus de brièveté , 3°. parce que l'explication analytique de la nouvelle phrase est plus facile & plus simple que celle de l'ancienne , comme je le ferai voir ailleurs.

*DEÇA* & *DELA*. Ce sont des noms , puisqu'on les emploie comme compléments des Prépositions ; *au deça* , *au dela* , *de*

## § 24 *Éléments de l'Oraison.*

**LIV. II.** *deça , de dela , par deça , par dela , en deça , en dela : on leur donne d'ailleurs , comme aux noms , des compléments amenés par la Préposition de ; au deça ou au dela de la rivière , en deça des monts , au dela de mes espérances.*

Quand ces mots sont suivis immédiatement d'un nom , il y a , entre deux , ellipse de la Préposition *de* : *par deça les monts , par dela les Pyrénées* , c'est-à-dire , *par le deça de les monts ou des monts , par le dela de les Pyrénées ou des Pyrénées* ; comme on dit *l'église S. Louis* , pour *l'église de S. Louis*.

Quand ces mots ne sont suivis d'aucun complément , il est entièrement sous-entendu ; car ce sont des mots nécessairement relatifs : *c'est bien encore par deça ou en dela* , c'est-à-dire , *par le deça ou en dela du terme dont on a parlé auparavant.*

(b) Diction.  
1762.

L'Académie (b) écrit *de-çà , de-là* en deux mots & avec l'accent grave. Je conviens qu'originellement chacun de ces noms peut être formé de la Préposition *de* & du mot *çà* ou *là* : mais aujourd'hui chacun est un nom , par conséquent un mot unique , & dont on doit ôter l'accent pour ne laisser aucune incertitude.

*DEDANS & DEHORS , DERRIÈRE & DEVANT , DESSOUS & DESSUS.* Ce sont des noms : car ils reçoivent l'article indicatif *le , les* ; ils deviennent compléments des

Prépositions ; ils en deviennent même les termes antécédents, pour être déterminés par des compléments. *Le dedans de la maison, pour les dehors du château ; sur les derrières de l'armée, en devant de la maison ; le dessous des cartes, le dessus de la lettre.*

Les suppléments de l'ellipse les ramèneront encore à cette destination dans les cas où l'on croit qu'ils sont des Prépositions ou des adverbes. *Ni DEDANS ni DEHORS la ville, par DEDANS l'église, pour DEHORS l'enceinte, il est DEHORS, restez DEDANS ; DERRIÈRE l'autel, DEVANT la porte, de DEVANT nous, marchez DERRIÈRE ; DESSUS ou DESSOUS la table, par DESSOUS la porte, de DESSUS la voûte, montez DESSUS, cachez-vous DESSOUS : c'est-à-dire, ni en DEDANS ni en DEHORS de la ville, par le DEDANS de l'église, pour le DEHORS de l'enceinte, il est en DEHORS, restez en DEDANS ; au DERRIÈRE de l'autel, au DEVANT de la porte, de le DEVANT de nous, marchez par le DERRIÈRE ; au DESSUS ou au DESSOUS de la table, par le DESSOUS de la porte, de le DESSUS de la voûte, montez au DESSUS, cachez-vous au DESSOUS.*

**DEVERS.** C'est également un nom, puisqu'il est très-souvent à la suite des Prépositions *de* ou *par*, comme leur complé-

LIV. II. ment ; il vient de *DEVERS* Lyon , il a quelque argent par *DEVERS* soi , nous passâmes par *DEVERS* Nanci. C'est donc un nom partout , & il suppose la Préposition de après soi : il est *DEVERS* Rome , c'est-à-dire , il est au *DEVERS* de Rome.

A propos du mot *dedans* , employé comme dans cette phrase , il est *DEDANS* ;  
 (c) Gramm. l'abbé Regnier (c) dit que depuis cinquante ans c'est l'usage de le traiter d'ad-  
 fr. in-12. p. 590. in-4°. verbe , & que l'usage est un maître ou un  
 p. 622. tyran , auquel il faut toujours obéir en matière de langue. On pourroit peut-être étendre cette objection à tous les noms dont je viens de parler , & insister encore sur ce qu'aujourd'hui l'usage a encore soixante ans de plus. Mais je crois que cette maxime n'est pas vraie sans restriction. S'il falloit s'y conformer sans appel : il faudroit , contre l'évidence du fait , continuer de dire que nos noms ont des cas ; puisque c'est , dans notre Grammaire , un usage aussi ancien que notre Grammaire même. La vérité est que l'usage n'a de pouvoir que sur le langage national ; & que c'est à la raison , éclairée par des principes solides & réfléchis , à diriger le langage didactique : dès que l'on remarque qu'un terme technique présente une idée fautive ou obscure , ou qu'il est appliqué d'une manière abusive ; on peut & on doit , ou l'abandonner ,

ou en substituer un autre plus convenable. D'ailleurs à bien examiner l'état de la question, il ne s'agit pas ici de nommer simplement les mots dont on vient de parler : mais les notions des espèces de mots une fois admises, il s'agit de décider si ces mots sont de telle ou telle espèce ; ce qui est une affaire, non d'usage, mais de pur raisonnement.

Il y a véritablement trente-cinq Prépositions françoises, que je vais rapporter dans l'ordre alphabétique, en y joignant quelques exemples.

1. *A.* à midi, à Paris, à l'office, à la manière des grecs, à nous, à nos amis, difficile à concevoir, destiné à être brûlé.

2. *APRÈS.* Après le roi, après vous, après midi, après avoir pris conseil.

3. *ATTENDU.* Le jugement fut différé attendu nos prétentions. Ce mot est dérivé d'*attendre* : mais il en a perdu la signification dans les cas où il est employé comme Préposition ; d'ailleurs il est évident qu'alors il exprime un rapport général avec indétermination de tout terme antécédent & conséquent, & que l'exemple proposé est analogue à ceux-ci dont les Prépositions sont incontestables, *le jugement fut différé sur nos prétentions, contre nos prétentions, nonobstant nos prétentions, pour nos prétentions* : le mot *attendu* en pareil cas est donc une Préposition.

LIV. II. 4. *AVEC.* Avec serment , avec les précautions requises , avec un bâton , avec lui , avec sa troupe.

5. *CHEZ.* Chez soi , chez vous , chez les grecs , chez les romains.

6. *CONCERNANT.* J'ai lu plusieurs écrits concernant cette dispute. Cette Préposition vient du verbe *concerner* , & n'en est pas moins une Préposition , puisqu'elle en a le sens & l'analogie ; on diroit de même , j'ai lu plusieurs écrits sur cette dispute.

7. *CONTRE.* Elle se prend dans deux sens généraux fort différents : 1<sup>o</sup>. dans un sens d'opposition ; *plaider contre quelqu'un , écrire contre les philosophes , il est parti contre mon avis* : 2<sup>o</sup>. dans un sens de voisinage ou de contiguïté ; *sa maison est contre la mienne , contre l'église , collé contre la muraille.*

8. *DANS.* Dans trois jours , dans l'année , dans la ville , dans nos affaires , dans les SS. Peres , dans l'Écriture sainte.

9. *DE.* De grand matin , de bonne heure , l'heure de midi , la ville de Paris , la rivière de Seine , loin de moi , parler de ce que l'on fait , l'obligation de se taire , la crainte d'avoir déplu.

Les Prépositions *à* & *de* se contractent en un seul mot avec *le* quand il est suivi d'un mot qui commence par une consonne ou par un *h* muet , & avec *les* dans tous les

les cas; on dit *au* pour à *le*, *du* pour de *le*, *aux* pour à *les*, & *des* pour de *les*: *au pape*, *au héros*; *du pape*, *du héros*; *aux rois*, *aux reines*, *aux héros*, *aux hallebardes*, *aux amis*, *aux épées*, *aux honneurs*, *aux humeurs*; *des rois*, *des reines*, *des héros*, *des hallebardes*, *des amis*, *des épées*, *des honneurs*, *des humeurs*.

10. *DEPUIS*. Depuis *la création du monde*, depuis *Pâques*, depuis *deux heures*, depuis *quel temps*, depuis *le premier jusqu'au dernier*, depuis *moi*.

11. *DÈS*. Dès *le commencement*, dès *les premiers temps*, à prendre *cette rivière dès sa source*.

L'abbé Girard a fait de ce mot une conjonction: mais, je le demande, est-ce une conjonction dans les phrases que je viens de rapporter? Quand on les rend littéralement en latin, *AB initio*, *A primis temporibus*, *AB origine*; peut-on dire que *à* & *ab* soient des conjonctions? *Dès* n'est pas plus conjonction dans les phrases de l'académicien, dès *qu'elles entrent sous le pouvoir d'un mari*, dès *que les dames s'en mêlent*, dès *que le prince demande*: la vraie conjonction dans ces phrases, c'est *que*, qui lie les propositions incidentes dont il est suivi, à son antécédent sous-entendu, par exemple, *le moment*, qui est le complément immédiat de *dès*; ainsi *dès* est

LIV. II. toujours Préposition, & c'est comme si l'on disoit, *DÈS* le moment *qu'elles entrent sous le pouvoir d'un mari*, *DÈS* le moment *que des dames s'en mêlent*, *DÈS* le moment *que le prince demande*.

12. *DURANT*. Cette Préposition est dérivée du verbe *durer*, mais elle a le sens spécifique & l'effet analogique des autres Prépositions : *durant la paix*, *durant la guerre*, *durant les troubles domestiques*.

13. *EN*. *En paix*, *en guerre*, *en combattant*, *en retraite*, *en père*, *en roi*, *en anglois*, *en italien*, *en un moment*, *en dix ans*, *en temps & lieu*, *en oraison*, *en silence*, *en mouvement*, *en plaine*, *en mer*, *en France*, *en Asie*.

14. *ENTRE*. *Entre vos bras*, *entre mes livres*, *entre nous*, *entre la vie & la mort*, *entre promettre & tenir*.

15. *ENVERS*. Ce mot est quelquefois un nom, comme quand on dit *l'envers d'une étoffe*, *d'une robe*, *d'une manchette*. C'est une Préposition, quand elle exprime le rapport d'un terme antécédent à un complément dont elle est suivie : *envers Dieu*, *envers le prochain*, *envers nous*, *envers qui*, *envers & contre tous*.

16. 17. *EXCEPTÉ*, *HORMIS*. Je joins ces deux Prépositions, parce qu'elles sont à peu près synonymes : *excepté cela*, *il est d'un très-bon commerce* ; *il eut tous les suffrages*.

ges hormis deux ou trois. La Préposition *excepté* est dérivée du verbe *excepter* ; & la Préposition *hormis*, qui s'écrivoit il n'y a pas longtemps *horsmis*, est composée de l'adverbe simple *hors*, & de *mis* dérivé du verbe *mettre*.

18. *JOIGNANT*. Cette Préposition est dérivée du verbe *joindre*, mais elle a l'indéclinabilité & l'analogie des autres Prépositions : *sa maison est joignant la mienne*.

19. *MALGRÉ*. Cette Préposition est composée de *mal* pour *mauvais*, & de *gré* ; elle a, comme toutes les autres, l'indéclinabilité & l'analogie : *malgré moi*, *malgré l'hiver*, *malgré son père*, *malgré mes avis*, *malgré tout ce que j'ai dit*.

20. *MOYENNANT*. Moyennant *la grace de Dieu*, moyennant *cinquante pistoles*, moyennant *ceci*, moyennant *quoi*. Ce mot vient du verbe *moyenner*.

21. *NONOBTANT*. Nonobstant *toute opposition*, nonobstant *l'appel*, nonobstant *ses craintes*. Mot dérivé, ou plutôt composé des deux mots latins *non obstants*.

22. *OUTRE*. Outre *cela*, outre *les mauvais ouvrages qu'il a faits*, outre *mesure*, outre *mer*.

23. *PAR*. Passer *par la ville*, passer *par les épreuves les plus rudes*, prouver *par témoignage*, *par écriture*, avoir *mille écus par an*, *plaire par son esprit*, commençons *par réfléchir*.

## LIV. II.

24. *PARMI*. Parmi les hommes , parmi les animaux , parmi nous , parmi lesquels.

25. *PENDANT*. Pendant le sermon , pendant le carême , pendant les vacances , pendant la guerre , pendant la paix. Cette Préposition vient du verbe *pendre* , pris dans le sens de *durer* ou de *n'être pas terminé* , comme quand on dit , *un procès pendant au parlement*.

26. *POUR*. Il combat pour la patrie , il est parti pour Rome , vous oubliez tout pour la chasse , il passe pour habile , j'ai eu ce livre pour quarante sols , donner de mauvaises pointes pour des traits d'esprit , j'étois allé pour vous voir , on n'est jamais puni pour avoir bien fait.

Les deux Prépositions opposées *pour* & *contre* se prennent comme des noms , & le font en effet , quand on les oppose l'une à l'autre : dire en même temps le *pour* & le *contre* , c'est se contredire , avancer des choses contradictoires.

27. *SANS*. Sans faute , sans secours , sans la violence , sans les menaces , sans elles , sans parler , sans avoir entendu.

28. *SAUF*. Sauf le respect que je vous dois , sauf votre meilleur avis , sauf correction , sauf les apparences , sauf toute erreur de calcul.

Il est évident que , dans tous ces exemples , *sauf* a une signification spécifique

bien différente de celle qu'il a dans ceux-ci ; *nous échapâmes sains & saufs , avoir la vie sauve* : c'est ici un adjectif qui répond au latin *salvus* , & qui en est dérivé.

29. *SELON*. Selon l'occasion , selon l'histoire , selon vous , selon S. Augustin , selon l'issue.

30. *SOUS*. Sous le consulat de Cicéron , sous Louis le bien aimé , sous vingt-quatre heures , sous le ciel , sous le manteau , enfermé sous la clé , retiré sous le canon de la place , sous condition , sous la protection du ciel , sous la conduite de Socrate.

31. *SUIVANT*. Suivant la loi , suivant mes conseils , suivant les maximes de la sagesse. Ce mot est dérivé de *suivre* pris dans le sens d'obéir , comme quand on dit , je suivrai vos ordres.

32. *SUR*. Sur le midi , sur les trois heures , sur le point de partir , sur le déclin de l'âge , sur le champ , sur votre parole , je compte sur vous , dominer sur les foibles , une ville située sur la seine , un appartement sur la rue , mettez cela sur la table , notes sur l'Encyclopédie.

33. *TOUCHANT*. Mot dérivé du verbe *toucher*. Un traité touchant les bornes de la critique , des observations touchant l'indécence & l'injustice des satyres personnelles.

34. *VERS*. Vers l'Orient , vers Midi , vers Toulouse , vers Pâques , se tourner vers Dieu.

LIV. II. 35. *Vu*, dérivé du verbe *voir*. *Vu l'état des affaires, vu les mesures que vous prenez, vu les détails où je suis entré.*

Ce tableau des Prépositions, que je viens de mettre sous les yeux du lecteur, & qui est ici plus complet & plus exact que dans aucun de nos grammairiens, est moins un hommage rendu à notre langue, qu'un catalogue de Prépositions bien connues, pour servir de fondement à quelques remarques didactiques sur cet objet.

I. Je crois qu'il ne faut pas trop s'attacher à réduire toutes les Prépositions d'une langue à des classes générales : une même Préposition a reçu trop de significations différentes, pour se prêter sans obstacle à des classifications régulières.

On observe non seulement qu'une même Préposition marque plusieurs rapports, mais encore qu'un même rapport est exprimé par plusieurs Prépositions. Si l'on prétendait donc réduire en classes les Prépositions, tant que les choses seront ou paroîtront être dans cet état ; on s'exposeroit à la nécessité de tomber souvent dans des redites, dans des obscurités, & de dépécer sous différents titres les divers usages d'une même Préposition.

Je dis, *tant que les choses seront ou paroîtront être dans cet état*, parce que je ne doute pas qu'il n'y ait bien du préjugé

dans les plaintes des grammairiens sur les prétendus abus des Prépositions. De quelque bisarrerie qu'on accuse l'usage, ce prétendu tyran des langues : j'ai reconnu dans, un si grand nombre de ses décisions, taxées trop légèrement d'irrégularité, l'empreinte d'une raison éclairée, fine, & en quelque sorte infaillible ; que je ne puis croire le système des Prépositions aussi inconsequent qu'on l'imagine dans notre langue, & qu'il le seroit en effet dans toutes, si la manière commune d'envisager les choses est fondée en raison.

II. Ces réflexions me conduisent à une autre. Ne seroit-il pas avantageux de penser à réduire sous un point de vûe unique & général, tous les usages d'une même Préposition ? On ne sauroit disconvenir qu'il n'y ait de grandes difficultés dans la solution de ce problème ; & j'avoue d'autant plus volontiers mon insuffisance à cet égard, que je viens de parler plus librement des méprises des autres grammairiens. Mais les réflexions précédentes doivent faire espérer, que cette solution ne sera pas impossible à quiconque saura bien faire usage de l'analyse ; & quand ce ne seroit de ma part qu'un préjugé, il ne faut pas, par un préjugé contraire, renoncer à une recherche dont le succès auroit de grands avantages. Car il est certain que, si la rédu-

LIV. H. tion que je propose étoit exécutée , on ne pourroit plus dire qu'une même Préposition exprime des rapports différents ou même contraires.

La Préposition *vers* , par exemple , indique également , dit-on , rapport au lieu , au temps , & au terme. *Vers* est Préposition de lieu dans cette phrase , *aller vers la citadelle* ; de temps dans celle-ci , *il est mort vers midi* ; de terme dans cette troisième , *se tourner vers Dieu*. Disons-le de bonne foi , ces différentes significations ne sont point dans le mot *vers* : les rapports sont compris dans la signification des termes antécédents , & c'est l'ordre ; les termes conséquents les déterminent spécifiquement ; & la Préposition ne fait qu'indiquer que son complément est le terme conséquent du rapport qui appartient au terme antécédent & dont elle est le signe. Nous disons rapport au temps , quand le complément est un nom de temps ; rapport au lieu , quand c'est un nom de lieu ; &c. Dans le fait , *vers* indique un rapport d'approximation ; & l'approximation se mesure ou par la durée , ou par l'espace , ou par l'inclination de la volonté.

Ce que je dis sur *vers* est un essai pour développer ma pensée , & pour diriger les vûes des grammairiens sur les autres Prépositions. Chacun peut juger à son gré de la

valeur de cette explication ; mais soit de celle-là, soit d'une plus heureuse faite dans les mêmes vûes , il pourroit enfin résulter que chaque Préposition n'exprime en effet qu'un rapport général , qui est ensuite modifié par les différents compléments.

Écoutons M. Duclos (d) : » Dans ces deux phrases , dont le sens est opposé , » *Louis a donné à Charles, Louis a ôté à Charles* , la Préposition *à* lie les deux termes de la proposition ; mais le vrai rapport n'est pas marqué par *à* , il ne l'est que par le sens total ».

(d) Rem.  
sur la Gram.  
gén. II. xj.

Les verbes *donner* & *ôter* présentent des sens opposés sans doute , & de là vient l'opposition des deux phrases : mais rien n'empêche que ces deux verbes n'aient absolument la même espèce de relation à *Charles* , & que par conséquent on ne puisse employer la même Préposition après chacun de ces verbes. Être l'objet affecté par les actions qu'expriment *donner* & *ôter* , voilà le rôle de *Charles* , envisagé comme terme du rapport de ces deux verbes ; si le terme conséquent a un même rapport à chacun des antécédents , les rapports inverses des antécédents au conséquent sont donc aussi les mêmes , & la même Préposition est très-propre à les exprimer tous deux. Ce qui a donc fait dire à M. Duclos que le vrai rapport n'est pas marqué par *à* , c'est qu'il a confondu l'idée ac-

LIV. II. cessoire du rapport avec les deux idées principales & opposées qui caractérisent la signification propre de chacun des deux verbes : ces idées sont indépendantes de celle du rapport, qui est assurément le même dans les deux phrases ; & peut-être peut-on en donner pour preuve, l'identité même de la Préposition qui y est autorisée par l'usage, à l'instinct duquel il est souvent assez sûr & assez raisonnable de s'en rapporter.

Mais je vais essayer d'éclaircir ma pensée par deux autres exemples également opposés ; *dire du mal de quelqu'un, dire du bien de quelqu'un. Dire du mal & dire du bien* sont deux choses aussi opposées que *donner & ôter* : on employe la Préposition *de* après chacun des deux premiers ; pourquoi ne feroit-on pas usage de *à* après chacun des deux derniers ? C'est, me dira-t-on, que dans les deux premiers exemples, c'est également *dire de quelqu'un*, & que l'opposition entre les deux phrases vient de la différence des choses que l'on dit ; au lieu que *donner & ôter*, qui sont les antécédents du rapport, sont eux-mêmes opposés entre eux, indépendamment de toute addition. J'observerai là-dessus, que *dire du bien & dire du mal* sont deux idées totales exprimées analytiquement, & qui auroient pu être rendues synthétiquement par un seul mot, comme *louer & blâmer* ; qu'au contraire *donner & ôter* sont

deux idées totales rendues synthétiquement, & qui pouvoient être exprimées analytiquement par l'exposition détaillée & successive des idées élémentaires dont elles sont composées; que cette analyse nous y montreroit probablement une idée élémentaire commune aux deux idées totales, comme *dire* est commun aux deux premiers exemples, & justifieroit l'identité de la Préposition *à* dans les deux derniers.

III. En supposant que la même Préposition sert à exprimer des rapports différents, il est utile de rechercher quel est celui qui lui est le plus propre, & par quels degrés on en est venu à lui en faire signifier d'autres. M. l'Abbé de Dangeau nous a laissé (e) un exemple de la manière de procéder dans cette recherche, que je vais rapporter en entier, tant pour mettre sous les yeux du lecteur un modèle bien entendu, que pour avoir occasion d'y joindre mes propres réflexions. Il s'agit de la Préposition *après*.

(e) Opusc.  
sur la langue  
franç. p. 227.

» *Après* est une Préposition, qui marque  
» premièrement postériorité de lieu entre des  
» personnes ou des choses qui sont en mou-  
» vement : *Pierre marchoit après Jacques ; les*  
» *chevaux marchaient après les bœufs.*

» On se sert de la Préposition *après*, quand  
» on veut marquer qu'un homme marche  
» *après* un autre dans le dessein de l'attein-  
» dre, soit pour le prendre, soit pour se

LIV. II. » joindre à lui, soit pour lui parler : ainsi on  
 » dit que *des archers marchaient* ou *couroient*  
 » après *des voleurs* ; le *valet courut* après son  
 » maître pour lui dire une nouvelle.

» De ce sens on a formé un figuré, qui  
 » sert à marquer que l'on veut obtenir quel-  
 » que chose, *il court* après les honneurs :  
 » & quelquefois ôtant de ce figuré le verbe  
 » qui marque mouvement, comme *courir*,  
 » on se sert d'un verbe qui ne marque autre  
 » chose que le desir d'obtenir : ainsi l'on dit,  
 » *il soupire* après les honneurs ; *il soupire*  
 » après sa liberté ; *crier* après quelqu'un, *at-*  
 » tendre après quelqu'un. On dit à peu près  
 » dans ce même sens, *il est* après cet ouvrage ; *il est* après à bâtir sa maison.

» Au figuré, on l'emploie en des choses  
 » morales ; *il faut faire marcher le soir* des  
 » choses temporelles après celui de notre salut.

» On emploie aussi *après* à marquer posté-  
 » riorité de lieu entre des choses qui ne sont  
 » pas en mouvement ; *les conseillers sont assis*  
 » après les présidents.

» Dans ce sens il s'emploie dans des  
 » choses morales, pour marquer infériorité  
 » d'estime.

» *Après* marque aussi postériorité de temps,  
 » par une espèce d'extension de la quantité  
 » de lieu à celle de temps, comme dans  
 » cette phrase, *Pierre est arrivé* après Jacques.  
 » Ce mot *après* paroît avoir quelque rapport

» à la postériorité de lieu entre les choses qui  
 » sont en mouvement ; ce qui peut avoir été  
 » cause de l'extension qu'on a donnée à cette  
 » Préposition, la faisant aller de la postériorité de lieu à celle de temps.

» Quand un homme marche *après* un autre, il arrive ordinairement plus tard que lui ; c'est ce qui fait que du premier sens de la Préposition *après*, qui est pour marquer postériorité de lieu, on est venu à lui faire signifier, par extension, la postériorité de temps.

» C'est de la Préposition *après*, prise dans la signification de postériorité de temps, que se forment quelques composés, comme *ci-après*, adverbe ; *après-dîné*, adverbe ; *après-dînée*, substantif [ ou nom ] féminin ; *après-soupé*, adverbe ; *après-soupée*, substantif [ ou nom ] féminin.

» Il y a une signification de ce mot d'*après*, qui a quelque rapport à la postériorité de temps. *Ce tableau est fait d'après le Titien*, *ce paysage est fait d'après nature* ; cela marque postériorité de temps : le Titien avoit fait le tableau avant que le peintre le copiât : la nature avoit formé le paysage avant que le peintre le représentât.

» Il y a peut-être plusieurs autres usages du mot *après*, qu'on pourroit ranger ici sous quelqu'un des articles que j'ai marqués, & faire voir comment ils en viennent, ou

LIV. II. » par figure, ou par extension. Il me semble  
 » qu'il seroit fort utile de faire voir comment  
 » on est venu à donner tous ces divers usages  
 » à un même mot : ce qui est commun à la  
 » plûpart des langues, & qui vient de ce qu'il  
 » y a de la raison dans cette espèce de gé-  
 » néalogie des divers usages des mêmes  
 » mots. La raison étant de tous les pays &  
 » de tous les temps, elle a produit des effets  
 » à peu près semblables en divers temps &  
 » en divers pays «.

Je ne fais pas comment on prouveroit qu'*a-*  
*près* marque premièrement postériorité de  
 lieu, plutôt que postériorité de temps ; ni  
 pourquoi cette Préposition marqueroit pos-  
 tériorité, plutôt entre des objets en mouve-  
 ment qu'entre des objets en repos. La vérité  
 est probablement qu'elle marque postériori-  
 té, avec abstraction de temps & de lieu, de  
 mouvement & de repos ; ce qui la rend pro-  
 pre à désigner l'ordre dans toutes les circon-  
 stances dont il s'agit : telle est sa première &  
 principale destination ; l'ordre moral se joint  
 aisément à l'ordre physique, c'est la même  
 idée ; & le sens figuré s'établit aisément sur le  
 sens propre.

IV. Si, par des analyses bien entendues,  
 on peut s'assurer qu'il n'est pas vrai qu'une  
 même Préposition exprime différents rap-  
 ports ; il est encore plus aisé de faire voir que  
 plusieurs Prépositions n'expriment pas absolu-

ment le même rapport. Celles que l'on a crues synonymes, ont en effet une même idée principale ; mais elles diffèrent entre elles par des idées accessoires qui sont propres à chacune : & de très-habiles gens ont déjà fait, sur ces caractères communs & propres des Prépositions synonymes, des recherches fort utiles.

Le P. Bouhours (f) a comparé sous cet aspect les deux Prépositions *à* & *dans*. (f) Rem. nouv. Tom. I.

Le même écrivain (g) a discuté la synonymie des deux Prépositions *en* & *dans* ; & l'abbé Girard, dans ses *Synonymes françois*, en a pareillement examiné les différences (h). (g) P. 113, 433. (h) Ibid. p. 67. (h) Edit. 3.

*Contre*, *malgré*, *nonobstant*, ont un fonds commun & des différences caractéristiques, que ce même académicien expose avec netteté dans ses *Vrais principes* (i) : & il approfondit encore davantage les différences de *contre* & de *malgré* dans ses *Synonymes* (k). L'abbé Regnier en a aussi touché quelque chose (l). (i) Tom. II. p. 123. (k) p. 115. (l) Gramm. franç. p. 626. in 12. p. 658. in-4.

On trouvera, dans les *Vrais principes* de l'abbé Girard (m) & dans la *Grammaire françoise* de l'abbé Regnier (n), en quoi conviennent & en quoi diffèrent les deux Prépositions synonymes *durant* & *pendant*. Il seroit bon d'examiner en même temps jusqu'à quel point *de* peut être synonyme des deux autres mots, quand on dit, par exemple, *de jour*, *de nuit*. (m) Tom. II. Disc. xj. p. 190. (n) P. 607, in 12. p. 639, in-4°.

## 544 *Éléments de l'Oraison.*

LIV. II. On lira pareillement dans les *Vrais principes* de l'abbé Girard (o), ce qu'il a écrit sur les synonymes *selon, suivant* ; & ce qu'il a dit d'*excepté, hormis, & hors*.

(o) *Tom. II. p. 189. 192.*

Cet écrivain doit servir de modèle à ceux qui voudront tenter la comparaison des autres Prépositions synonymes, telles que *joignant, & contre* ; *après & depuis* ; *avec, moyennant, & par* ; *vu & attendu* ; *entre & parmi* ; *envers & pour* ; *touchant, concernant, & de* ; &c.

Il ne peut être que très-utile aussi d'insister sur les Prépositions opposées, comme *sans & avec, sous & sur, pour & contre*, &c. L'opposition suppose toujours un fonds commun ; & rien n'est plus propre à faire bien sentir les différences des synonymes, que celles de leurs opposés.

---

## A R T I C L E II.

### *Des Adverbes.*

Par rapport aux Adverbes, c'est une observation importante, que l'on en trouve dans une langue, plusieurs qui n'ont dans une autre langue aucun équivalent sous la même forme, mais qui s'y rendent par une Préposition avec un complément ; & ce complément énonce la même idée qui constitue la signification individuelle de l'Adverbe :  
*eminus,*

*minùs*, de loin; *cominùs*, de près; *utrinque*, des deux côtés; &c.

Cette remarque, qui se présente d'elle-même dans bien des cas, a excité l'attention des meilleurs grammairiens. L'auteur de la *Grammaire générale* dit (p) que la plupart des Adverbes ne sont que pour signifier en un seul mot ce qu'on ne pourroit marquer que par une préposition & un nom; sur quoi. M. Duclos remarque que *la plupart* ne dit pas assez; que tout mot qui peut être rendu par une préposition & un nom est un Adverbe; & que tout Adverbe peut s'y rappeler: M. du Marfais avoit établi le même principe (q).

Selon M. Batteux (r), on peut regarder les prépositions comme des caractères séparés, pour ajouter aux substantifs la manière de signifier qui convient à l'Adverbe... Vous dites *justement*; c'est la dernière syllabe qui est le caractère adverbial: placez la préposition *avec* avant le nom *justice*; elle donnera la même manière de signifier au nom substantif *justice*, que la syllabe *ment* a donnée au nom adjectif *juste*. Ainsi les prépositions rentrent dans l'Adverbe: on les a inventées pour en tenir lieu, pour en exercer la fonction avec le secours du substantif; parce qu'on y a trouvé l'avantage de la variété.

(q) Encyclop. au mot ADVERBE.  
(r) Cours de Belles-Lettres, Part. III, sect. iv. § 2.

Cette observation est vraie jusqu'à un cer-

**LIV. II.** tain point; & elle a pour fondement l'analogie réelle qu'il y a entre la nature de la préposition & celle de l'Adverbe. Les prépositions, comme on l'a vu, sont des mots qui expriment des rapports généraux avec indétermination de tout terme antécédent & conséquent; & les *Adverbes* sont des mots qui expriment des rapports généraux déterminés par la désignation du terme conséquent, avec indétermination de tout terme antécédent.

Si l'on compare donc les deux espèces; on verra que les mots de l'une & de l'autre énoncent des rapports généraux, avec abstraction du terme antécédent, parce que le même rapport pouvant se trouver dans différents êtres, on peut l'appliquer sans changement à tous les sujets qui se présenteront dans l'occasion. Telle est l'idée générique & commune des deux espèces. Les caractères différenciels consistent en ce que les prépositions sont abstraction de tout terme conséquent, & que les Adverbes sont déterminés par l'idée expresse d'un terme conséquent: c'est à peu près ainsi que le verbe abstrait ou substantif diffère des verbes concrets ou connotatifs; en ce que l'un fait essentiellement abstraction de tout attribut, & que les autres renferment expressément l'idée de quelque attribut déterminé.

De même donc que le verbe substantif,

étant joint à un attribut déterminé, quoiqu'exprimé séparément, est équivalent à un verbe connotatif; de même aussi toute locution qui renferme une préposition avec son complément, est équivalente à un Adverbe, & prend, en Grammaire, le nom de phrase *adverbiale*. On auroit donc pu réunir les prépositions & les Adverbes, comme deux espèces d'un même genre; ainsi qu'on a réuni, à pareil titre, le verbe substantif & les verbes connotatifs, l'article indicatif & les articles connotatifs: & dans ce cas, les prépositions auroient pu prendre le nom d'Adverbes indicatifs; & les Adverbes, celui d'Adverbes connotatifs. C'étoit peut-être le parti le plus raisonnable & le plus philosophique; & c'est pour cela que j'ai du moins traité des deux espèces dans un même chapitre, quoique je n'aye pas osé toucher aux noms reçus.

Au reste quoiqu'on dise que la phrase adverbiale est équivalente à l'Adverbe; il ne faut pourtant pas croire que les deux locutions soient absolument synonymes, & que la différence de l'une à l'autre ne soit que dans les sons. L'éloignement que toutes les langues ont naturellement pour une synonymie entière, qui n'enrichiroit un idiôme que de sons inutiles à la justesse & à la clarté de l'expression, donne lieu de présumer que la phrase adverbiale & l'Adverbe doivent diffé-

**LIV. II.** rer par quelques idées accessoires. Par exemple , je serois assez porté à croire que , quand il s'agit de mettre un acte en opposition avec l'habitude , l'Adverbe est plus propre à marquer l'habitude , & la phrase adverbiale à indiquer l'acte ; & je dirois : *Un homme qui se conduit sagement ne peut pas se promettre que toutes ses actions seront faites avec sagesse.*

De ce que les prépositions & les Adverbes énoncent également avec indétermination du terme antécédent , il s'ensuit un principe essentiel & fondamental : c'est que tout Adverbe & toute phrase adverbiale sont des expressions qui se rapportent essentiellement à un mot antécédent selon l'ordre analytique ; & qu'elles ajoutent , à la signification de ce mot , une idée de relation , qui en fait envisager le sens tout autrement qu'il ne se présente dans le mot seul : *aimer tendrement* ou *avec tendresse* , c'est autre chose qu'*aimer* tout simplement.

A l'occasion de cette application nécessaire de l'Adverbe à un mot antécédent , j'observerai que l'étymologie du nom *Adverbe* , telle que la donne Sanctius , (s) n'est bonne qu'autant que le mot latin *verbum* sera pris dans son sens propre pour signifier *mot* , & non pas *verbe* ; parce que l'Adverbe supplée aussi souvent à la signification des Adjectifs , & même à celle d'au-

(s) *Minerv.*  
III. xiiij.

tres Adverbes, qu'à celle des verbes. *Adverbium*, dit ce grammairien, *videtur dici quasi ad verbum, quia verbis velut adjectivum adhæret*. La Grammaire générale (1), & tous (1) Gramma. ceux qui l'ont adoptée, ont souscrit à la génér. La même erreur. *xij.*

On sent bien que la dénomination d'*Adverbe*, prise dans le sens que j'assigne ici à ce mot, pouvoit également convenir aux prépositions, puisqu'elles supposent de même un terme antécédent. Mais on a séparé les deux classes de mots en deux espèces, & l'on a donné à celle-ci le nom de *Préposition*, par allusion à la nécessité de mettre ensuite le terme conséquent ou le complément, qui la suppose *posée auparavant* (*præpositam*).

De ce que les Adverbes renferment dans leur signification l'idée expresse du terme conséquent, il s'ensuit que tout Adverbe peut être décomposé par une préposition & un nom appellatif, ou même par une préposition & un nom appellatif accompagné d'un adjectif : *prudenter* (*prudemment*) signifie *cum prudentiâ* (*avec prudence*) ; *convenienter* (*convenablement*) veut dire *ad modum convenientem* (*d'une manière convenable*).

Or le nom appellatif, ainsi que l'adjectif compris dans la signification concrète de l'Adverbe, peuvent, selon l'occurrence, avoir besoin d'être eux-mêmes déterminés par

LIV. II. quelque addition. Les Adverbes peuvent donc quelquefois avoir ce qu'on appelle communément un régime, c'est-à-dire un complément : ainsi dans *ubi terrarum, tunc temporis*, on peut dire que *terrarum, temporis*, sont les compléments déterminatifs des Adverbes *ubi, tunc* ; parce qu'ils déterminent en effet les noms généraux renfermés dans la signification de ces Adverbes : *ubi terrarum*, c'est-à-dire, en prenant l'équivalent de l'Adverbe, *in quo loco terrarum* ; *tunc temporis* veut dire *in hoc puncto* ou *in hoc spatio temporis*. Il est évident qu'il n'y a là ni rédonnance ni pléonafme, comme le dit Scioppius (u). Il prétend encore que, dans *naturæ convenienter vivere*, le datif *naturæ* est régi par le verbe *vivere*, de la même manière que quand Plaute a dit, *vivere sibi & amicis* : mais il est clair que les deux exemples font bien différents ; & si l'on rend l'Adverbe *convenienter* par son équivalent *ad modum convenientem*, tout le monde verra bien que le datif *naturæ* est le complément de l'adjectif *convenientem* ; il l'est donc aussi de l'Adverbe *convenienter*, qui comprend la valeur de cet adjectif dans sa signification concrète.

(u) *Grammat. philosoph. De syntaxi Adverbii.*

C'est sur les différences du terme conséquent renfermé dans la signification des Adverbes, qu'on les a distingués en Adverbes de temps, de lieu, d'ordre, de quantité, de

cause, de manière, selon que l'idée individuelle du terme conséquent a rapport au temps, au lieu, à l'ordre, à la quantité, à la cause, à la manière. Mais comme je ne conçois pas de quel usage peut être, dans la Grammaire, cette division entièrement métaphysique; je ne la remarque que pour observer que les grammairiens n'en doivent tenir aucun compte.

Je crois beaucoup plus important de fixer par de bonnes raisons, dans la classe des Adverbes, plusieurs mots que l'on a rangés mal à propos dans la classe des prépositions. M. Restaut, qui a copié le système de ses prédécesseurs, distingue celles qui régissent, dit-il (x), le génitif ou l'ablatif, celles qui régissent le datif, & celles qui régissent l'accusatif. Lorsque quelques-unes des deux premières classes comprennent plus de deux mots; ce sont des phrases composées d'une première préposition, d'un nom qui en est le complément, & d'une autre préposition, savoir *de* ou *à*, qui exige un autre complément; comme *à côté de*, *à l'égard de*, *au deça de*, *à cause de*, *par rapport à*, &c: ce sont là, selon cet auteur & selon ceux qu'il a imités, des prépositions; quoique, selon lui aussi (y), la préposition soit une sorte de mot ou une partie d'Oraison.

(x) Gramma.  
fr. ch. I X.  
p. 366. Edit.  
Vc. 1745.

(y) Ibid.  
ch. I. art. V.  
p. 31.

Si ces prétendues prépositions ne comprennent que deux mots: le second est en

## 552 *Éléments de l'Oraison.*

LIV. II. effet la préposition *de* ou la préposition *à* ; & le premier est toujours ou un nom ou un véritable Adverbe. Les exemples que l'on en donne sont *loin de* , *près de* , *proche de* , *auprès de* , *autour de* , *hors de* , *indépendamment de* , &c ; *jusqu'à* ou *jusques à* , *quant à* , *conformément à* , *relativement à* , *préféramment à* , &c ; & toute autre expression analogue. Examinons les premiers mots de chacune de ces phrases.

*LOIN* est un nom , qui signifie *terme éloigné*. *PRÈS* , qui en est l'opposé , est un autre nom , qui signifie *terme voisin*. C'est à cause du nom *terme* , que ces mots peuvent devenir compléments de diverses prépositions ; *de loin* , *de près* , *au loin* , *loin à loin* , *près à près* : c'est à cause des adjectifs *éloigné* & *voisin* que ces mots reçoivent des modificatifs qui marquent des degrés ; *bien loin* , *bien près* , *fort loin* , *fort près* , *assez loin* , *assez près* , *aussi loin* , *aussi près* , *trop loin* , *trop près* , *au plus loin* , *au plus près* , &c. Ces mots , considérés seuls , passent ordinairement pour des Adverbes : c'est qu'ils sont employés comme compléments de quelque préposition sousentendue , avec laquelle ils forment une expression adverbiale ; *tenez-vous LOIN de moi* , c'est-à-dire , *tenez-vous à LOIN de moi* , à *terme éloigné de moi* ; &c.

*PROCHE* est généralement reconnu pour

adjectif dans ces phrases, *la ville la plus proche, sa dernière heure est proche, mes proches parents*. L'immutabilité reconnue de la nature des mots, prouve donc que *proche* est toujours adjectif. S'il a quelquefois l'air d'un Adverbe, c'est qu'il est partie d'une phrase adverbiale elliptique : *proche le palais*, c'est-à-dire, à une distance *proche* de *le palais*; *ici proche*, c'est-à-dire, *ici* à une distance *proche*, ou à une distance *proche* d'*ici*.

*AUPRÈS, AUTOUR* indiquent, par leur propre formation, qu'ils sont Adverbes; puisqu'ils sont composés de la préposition *à*, de l'article *le*, & de l'un des noms *près* ou *tour*: *à le près, à le tour*, en trois mots, puis *au près, au tour*, en deux mots; & enfin *auprès, autour* en un seul mot. Ainsi l'un veut dire *à un terme voisin, dans le voisinage*; & l'autre, *dans le contour*.

*HORS* est un Adverbe essentiellement relatif à l'étendue ou à la durée, & à tout ce qui peut se mesurer par l'une ou par l'autre; il signifie à peu près *en dehors*: *hors de la ville, hors de saison, hors de péril*, c'est-à-dire, *en dehors* de la ville, de la saison, du péril.

Quelquefois ce mot s'emploie de manière qu'il ressemble à une préposition; & les grammairiens n'ont pas manqué de s'y méprendre: par exemple, *La loi de Mahomet*

## § 54 Éléments de l'Oraison.

**LIV. II.** *permet tout HORS le vin.* Mais on vient de voir que c'est un Adverbe, il l'est donc partout ; l'analyse l'y ramène au moyen de l'ellipse : *La loi de Mahomet permet tout*, si on met *le vin HORS* ( en latin *foras* ).

(1) Rem. *JUSQUE*, regardé par Vaugelas (1) & par l'Académie même (a) comme une préposition, & par l'abbé Girard (b) comme une conjonction, est en effet un Adverbe de quantité, qui marque principalement une tendance continue à un terme : *travailler depuis le matin jusqu'au soir*, cette force agit jusqu'au centre de la terre, il aime jusqu'à ses ennemis ; c'est-à-dire, avec une tendance continue au soir, au centre de la terre, à ses ennemis. C'est à cause de cette idée de tendance, qui est essentiellement relative, que cet Adverbe exige toujours à sa suite ou un autre Adverbe ou une préposition avec son complément, qui serve à exprimer le rapport général & le terme conséquent : *jusque hors des murs ; jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à Pâques, jusqu'à Rome, jusque dans la maison, jusque sur l'autel.*

Cette nécessité de donner un complément à *jusque*, est précisément ce qui l'a fait prendre pour une préposition. Mais j'ai déjà remarqué, que le complément immédiat d'une préposition est nécessairement un nom, un pronom, ou un infinitif ; au lieu que *jusque* n'est suivi immédiatement

514.

(a) Dictionn.

(b) Vrais

princip. Tom.

II. Disc. xij.

P. 272.

que d'un Adverbe ou d'une phrase adverbiale.

On réplique à la vérité, que nous avons bien d'autres exemples de prépositions suivies immédiatement par d'autres prépositions ; *pour de l'argent, pour après le dîner, avec de la patience*. Mais l'usage & la connoissance des prépositions nous avertissent que, dans les exemples cités & autres pareils, il y a ellipse du complément de la première préposition ; *pour* ( le prix ) *de* l'argent, *pour* ( être terminé ) *après* le dîner, *avec* ( la vertu ) *de* la patience : au contraire on ne peut imaginer entre *jusque* & la préposition suivante aucun complément raisonnable, parce que ni la nature du mot ni l'usage n'en autorisent aucun.

*Jusque*, m'a-t-on dit, est une demi-préposition, qui ne marque complètement le rapport qu'elle désigne, qu'au moyen d'une autre préposition qui la suit. Comment prouveroit-on une maxime nécessairement inconnue dans la Grammaire ? Tout mot y est déterminé à une espèce, & en est un individu complet : *jusque* feroit-il seul une exception à une loi nécessaire ?

*QUANT* signifie *pour ce qui appartient* : ainsi *QUANT à votre affaire*, *QUANT à moi*, c'est-à-dire, *pour ce qui appartient à votre affaire*, à moi.

Tous les autres mots terminés en *ment*

**LIV. II.** ne peuvent laisser aucun doute sur leur nature : ils sont formés d'adjectifs dont ils conservent la signification propre, de manière qu'ils exigent les mêmes compléments avec les mêmes prépositions ; *dépendamment* des conditions , *indépendamment* du titre , *conformément* à la loi , *préférentement* à mes livres , *relativement* à l'expression : ces mots viennent des adjectifs *dépendant* , *indépendant* , *conforme* , *préférable* , *relatif* ; ils en conservent la signification propre , & peuvent se résoudre par une préposition avec son complément ; *sous la dépendance* des conditions , *avec indépendance* du titre , *d'une manière conforme* ou *avec conformité* à la loi , *avec préférence* à mes livres , *avec relation* à l'expression. Ce sont donc de véritables Adverbes.

Ajoutons encore à tous ces mots, deux autres véritables Adverbes, que tous les grammairiens ont cependant placés au rang des Pronoms ; ce sont *en* & *y*.

*EN* , quand il se met avant le verbe , vient du latin *inde* , & s'écrivoit autrefois *end* , selon M. Huet. Tous nos grammairiens le décomposent par la préposition *de* suivie d'un complément : j'*EN* parle , c'est-à-dire , selon les circonstances , *je parle DE MOI , DE NOUS , DE TOI , DE VOUS , DE LUI , D'ELLE , D'EUX , D'ELLES , DE CELA , DE CETTE CHOSE , ou DE*

**CES CHOSES.** Suivant le principe établi sur la nature des Adverbes, *en* est donc un véritable Adverbe : & c'est parce que le terme conséquent en est toujours relatif à ce qui a été dit auparavant, que les grammairiens, l'ont mis au rang des pronoms, regardant comme pronom tout mot qui rappelle l'idée d'un nom ou d'un pronom personnel. Mais nous savons maintenant ce que l'on doit penser de ce principe.

*Y* se décompose par la préposition *à* avec un complément ; *je m'Y applique*, c'est-à-dire, *je m'applique À CELA*, À CETTE CHOSE, ou À CES CHOSES : quelquefois par la préposition *en* ; *vous Y allez*, *nous Y serons*, c'est-à-dire, *vous allez*, *nous serons EN CE LIEU*. C'est donc un Adverbe, que l'on ne s'est avisé de mettre au rang des pronoms, que parce qu'il rappelle l'idée d'un nom ou d'un pronom déjà employé auparavant ; & que l'on n'avoit pas d'autre notion que celle-là de la nature du pronom.

On a mis encore au rang des Adverbes, d'autres mots qui sont de véritables noms ; & ce qui a trompé à cet égard, c'est qu'ils ne se construisent pas comme les autres noms. Essayons de leur rendre leur état, dont l'erreur les a privés, & dont la privation peut devenir la source de mille autres erreurs.

**LIV. II.** Il y a deux sortes de ces prétendus Adverbes : les uns de temps, comme *hier*, *avant-hier*, *aujourd'hui*, *demain*, *après-demain*, *jadis*, *jamais*, *longtemps*, *lors*, *tard*, *toujours* ; les autres de quantité, comme *beaucoup*, *peu*, *assez* & *trop*, *tant* & *autant*, *plus* & *moins*, *guères*.

*HIER*, *AVANT-HIER*, *AUJOURDHUI*, *DEMAIN*, & *APRÈS-DEMAIN* sont évidemment des noms, puisqu'ils deviennent compléments de diverses prépositions ; comme on le voit dans ces exemples, pris du *Dictionnaire* même de l'Académie : *d'HIER en huit jours, il est arrivé d'AVANT-HIER, la journée d'AUJOURDHUI est plus belle que celle d'HIER, j'ai différé jusqu'à AUJOURDHUI, il m'a remis à DEMAIN, l'affaire est remise à APRÈS-DEMAIN*. On diroit de même par analogie, *dès HIER, pour HIER, dès AVANT-HIER, pour AVANT-HIER, depuis AVANT-HIER, dès AUJOURDHUI, pour AUJOURDHUI, dès DEMAIN, pour DEMAIN, de DEMAIN en DEMAIN, dès APRÈS-DEMAIN, pour APRÈS-DEMAIN, &c.*

Ces mots peuvent être modifiés par des adjectifs, ce qui prouve encore que ce sont des noms : on trouve dans le *Dictionnaire* de l'Académie, *tout AUJOURDHUI, AUJOURDHUI passé, tout DEMAIN* ; & l'on diroit de même par analogie, *tout HIER,*

*Tout AVANT-HIER, tout APRÈS-DEMAIN, HIER passé, AVANT-HIER passé, DEMAIN passé, APRÈS-DEMAIN passé.*

Enfin ils sont employés comme sujets des propositions, ce qui ne peut convenir qu'à des noms & à des pronoms : c'est encore l'Académie qui en fournit des exemples ; *avant que DEMAIN soit passé ; DEMAIN est un jour de fête ;* & l'on sent bien que l'analogie étendrait les mêmes tours aux autres mots, qui désignent également des jours déterminés.

Quand ces mots sont donc employés seuls, & c'est surtout alors qu'on les croit Adverbes ; ils sont véritablement partie d'une expression adverbiale, parce qu'ils sont compléments d'une préposition sousentendue : *il partit HIER, vous viendrez DEMAIN, restez AUJOURDHUI, c'est-à-dire, il partit dans HIER, vous viendrez dans DEMAIN, restez pendant AUJOURDHUI.*

*JADIS.* L'Académie le déclare Adverbe, & cite cependant ces deux exemples, *les bonnes gens du temps JADIS, cela étoit bon au temps JADIS.* Il me semble que de pareilles expressions prouvent que *jadis* est un adjectif, à peu près synonyme de *passé depuis longtemps* (jam diu elapsum). Quand *jadis* est employé seul ; il y a ellipse du nom *temps* & de la préposition convenable à la circonstance, ou bien il n'y a ellipse

LIV. II. que dans la préposition, & l'adjectif *jadis* est pris substantivement.

**JAMAIS.** C'est assurément un nom, puisqu'il est complément de *à* & de *pour* dans les phrases, *à JAMAIS*, *pour JAMAIS*. L'Académie reconnoît qu'il est quelquefois nom; & elle cite *à tout JAMAIS*, *au grand JAMAIS*: or un mot qui est une fois nom, l'est toujours; il ne s'agit que de bien analyser la phrase pour ne pas s'y méprendre.

**LONGTEMPS.** C'est dans l'origine le nom *temps* & l'adjectif *long*: réunis en un, ces deux mots n'ont rien perdu de leur signification primitive. C'est à cause du nom *temps*, que *longtemps* peut être complément de diverses prépositions; *de LONGTEMPS*, *depuis LONGTEMPS*, *pendant LONGTEMPS*: c'est à cause de l'adjectif *long*, que *longtemps* est susceptible de modificatifs qui marquent des degrés; *assez LONGTEMPS*, *trop LONGTEMPS*, *plus ou moins LONGTEMPS*, *aussi LONGTEMPS*. Des deux parties réunies, la principale est le nom; ainsi *longtemps* est un nom; & s'il paroît quelquefois Adverbe, c'est qu'il y a ellipse de la préposition.

**LORS.** C'est un véritable nom. Il est l'antécédent de *que* dans *lors.... que*, comme quand on dit, *LORS même que vous êtes absent*; & dans *lorsque* en un seul mot, les deux éléments conservent leur valeur primitive,

mitive, de manière qu'il en résulte un nom conjonctif. *Lors* est le terme antécédent de la préposition *de* dans *lors de*.

Enfin il est le complément de diverses prépositions: *dès LORS*, *pour LORS*; & *alors*, qui s'écrivait anciennement à *LORS* en est un autre exemple. Les étymologistes le tirent d'*illa hora*; en sorte que *lors* s'est dit pour *la ors*, où *l'ors*, ou *l'ores* dont les traces sont restées jusqu'à nos jours dans *dorénavant*, que j'ai entendu prononcer comme *d'ores en avant*. L'Académie traduit *lors* par *ce temps-là*; & conséquemment c'est un nom.

**TARD.** C'est originairement un adjectif, venu du latin *tardus*, & employé avec ellipse du nom: on peut donc le regarder aujourd'hui comme un nom, qui signifie à peu près *temps avancé*. L'Académie dit qu'il s'emploie substantivement, & en donne des exemples: or s'il est une fois nom, il le sera toujours; dans les cas où on le croit Adverbe, l'analyse n'a qu'à suppléer une préposition convenable, & elle retrouvera le nom.

**TOUJOURS.** C'est encore un nom, puisqu'il est quelquefois complément de la préposition *pour*, comme *ils se sont dit adieu pour TOUJOURS*; c'est le même sens que *pour JAMAIS*, comme si l'on disoit *pour toute la suite du temps*. Dès que *toujours* se met une fois à la suite d'une préposition;

**LIV. II.** quand on le trouve seul, on doit en suppléer une : alors *toujours* est véritablement partie d'une phrase adverbiale, mais il n'est point Adverbe. Communément c'est *pendant* qui doit être sousentendu avant *toujours*.

**BEAUCOUP**, traduit littéralement du latin *bella copia* ( belle quantité , grande quantité ), est un vrai nom ; & il s'emploie comme sujet du verbe, & comme complément des prépositions. *BEAUCOUP de gens l'ont cru, à BEAUCOUP de personnes, avec BEAUCOUP de précaution, après BEAUCOUP de résistance, dans BEAUCOUP de livres, par BEAUCOUP de détours, pour BEAUCOUP d'argent, &c.*

**PEU** est le contraire de *beaucoup* ; il se construit de même, & signifie *petite quantité*.

**ASSEZ** veut dire *quantité suffisante*, & se construit de la même manière.

**TROP** signifie *quantité qui excède la mesure nécessaire*, & il s'emploie comme les précédents.

**TANT** veut dire *si grande quantité* ; **AUTANT** signifie *aussi grande quantité* ; **PLUS**, c'est *quantité supérieure* ; **MOINS**, c'est *quantité inférieure* : ce sont quatre noms comparatifs de quantité, qui sont employés & comme sujets des verbes, & comme compléments des prépositions.

**GUÈRES.** On regarde communément ce mot comme synonyme de *peu* ou de *pas beaucoup* : c'est le contraire ; il est synonyme de *beaucoup*, puisqu'on y joint *ne* pour lui faire signifier *peu* (12). La différence qu'il y a entre *beaucoup* & *guères*, par rapport à la négation ; c'est que l'on met *ne pas* avec *beaucoup*, & l'on ne met que *ne* avec *guères*. Il résulte de là que *guères* est un nom comme *beaucoup*.

---

## CHAPITRE VI.

### *Des Conjonctions.*

---

**LES** différentes espèces de mots que l'on a considérées jusqu'ici, sont en effet les éléments ou parties intégrantes des propositions ; & elles y entrent plus ou moins nécessairement, à raison de la nature propre de chacune & des besoins différents de l'énonciation. Il n'en est pas de même des

---

(12) Le mot allemand *gar*, que Wachter, dans son *Glossaire germanique*, explique par *totus* & *totaliter*, est aussi employé dans le sens ampliatif ; d'où viennent *Gertraut* ou *Gertrude* (toute-aimée), *Gerbert* (tout-illustre), *Gerhart* ou *Gerard* (tout-courageux). Le même mot, employé substantivement, signifiera *grande quantité* ; & il sera synonyme & racine de notre *guères*.

**Liv. II.** Conjonctions. Ce sont à la vérité des éléments de l'Oraison, puisqu'elles sont des parties nécessaires & indispensables dans nos discours; mais elles ne sont pas éléments des propositions, elles servent seulement à les lier les unes aux autres.

Plusieurs Conjonctions semblent, au premier aspect, ne servir qu'à lier un mot avec un autre : mais si l'on y prend garde de près, on verra qu'en effet elles servent à lier les propositions partielles qui constituent l'ensemble d'un même discours. Cela est sensible à l'égard de celles qui amènent des propositions incidentes, comme dans cet exemple (c) *Tuscul.* l. 22. ple de Cicéron (c), *Præceptum Apollinis monet* (proposition principale) *UT se quisque noscat* (proposition incidente).

Ce principe n'est pas moins évident à l'égard des autres, quand toutes les parties des deux propositions liées sont différentes entre elles; par exemple, *Moïse prioit ET Josué combattoit.*

Il ne peut donc y avoir de doute que dans le cas où divers attributs sont énoncés du même sujet, ou quand le même attribut est énoncé de différents sujets; par exemple, *Cicéron étoit orateur ET philosophe; Alexandre ET César étoient courageux.* Mais il est aisé de ramener à la loi commune les Conjonctions de ces exemples: le premier se réduit aux deux propositions

liées , *Cicéron étoit orateur ET Cicéron étoit philosophe* , lesquelles ont un même sujet ; le second veut dire pareillement *Alexandre étoit courageux ET César étoit courageux* , les deux mots attributifs semblables étoit se trouvant compris dans le pluriel étoient.

CH. VI

Commençons par établir ici quelques principes pour fixer la nature & le système des Conjonctions.

Le premier est celui que j'ai déjà prouvé par rapport aux prépositions ; qu'on ne doit pas regarder comme une Conjonction composée , une phrase qui renferme plusieurs mots , ainsi que l'ont fait tous les grammairiens , hors l'abbé Girard. Ainsi *si ce n'est , c'est-à-dire , puvu que , parce que , à condition que , au surplus , c'est pourquoi , par conséquent , &c.* ne sont point des Conjonctions ; & celles de ces phrases , qui servent à lier les propositions partielles d'un même discours , sont tout au plus des phrases conjonctives , si l'on veut se permettre cette expression. Chaque mot appartient à une classe , & une phrase n'est point un mot.

En adoptant ce principe , l'abbé Girard est tombé dans une autre méprise (d) : il écrit de suite les mots élémentaires de plusieurs de ces phrases , comme si chacune n'étoit qu'un seul mot ; & l'on trouve dans son système des Conjonctions (e) *deplus , dailleurs , pourvuque , amoins , bienque ,*

(d) Vrais.  
princip. Tom.  
II. Disc. xj.  
p. 246.

(e) Ibid.  
Disc. xij.

LIV. II. *non plus, tandis que, parce que, d'autant que, par conséquent, entant que, aureste, dureste; ce qui est contraire à l'usage de notre orthographe, & conséquemment aux véritables idées des choses. On doit écrire de plus, d'ailleurs, pourvu que, à moins, bien que, non plus, tandis que, parce que, d'autant que, par conséquent, en tant que, au reste, du reste: car c'est ainsi que le décide l'usage, auquel s'en rapporte cet académicien, parce qu'il est, dit-il, en cette matière le maître & le juge né du bon & du vrai, aussi sage que puissant.*

Un second principe, qu'il ne faut plus que rappeler, c'est que tout mot qui peut être rendu par une préposition avec son complément, est un adverbe: d'où il suit qu'aucun mot de cette espèce ne doit entrer dans le système des Conjonctions, à moins que la décomposition du mot n'y montre sensiblement quelque chose de conjonctif.

Cette conséquence est évidente d'abord pour toutes les phrases où notre orthographe montre distinctement & séparément une préposition & son complément, comme *à moins, au reste, du reste, d'ailleurs, de plus, par conséquent.* L'abbé Girard lui-même s'explique ainsi (f): » *Par conséquent* n'est mis au rang des Conjonctions qu'autant qu'on l'écrit de suite sans en faire

deux mots ; autrement , chacun doit être rapporté à sa classe : & alors *par* sera une préposition , *conséquent* un adjectif pris substantivement ; ces deux mots ne changent point de nature , quoiqu'employés pour énoncer le membre conjonctif de la phrase α. Mais il est constant qu'une préposition avec son complément , est l'équivalent d'un adverbe ; & que tout mot qui est l'équivalent d'une préposition avec son complément , est un adverbe : quand on écriroit de suite *parconséquent* , il n'en seroit donc pas moins un adverbe , parce que l'étymologie y retrouveroit toujours les mêmes éléments , & la Logique le même sens.

C'est par la même raison que l'on doit regarder comme de simples adverbes , les mots suivans , réputés communément Conjonctions.

*DONC* n'est pas moins adverbe que *par conséquent* , qui en est l'explication , sauf quelque différence fine que l'usage a mise entre les deux expressions.

*CEPENDANT* , *NÉANMOINS* , *POURTANT* , *TOUTEFOIS* , sont des adverbes : l'abbreviateur de Richelet le dit expressément des deux derniers , quoiqu'à l'article *néanmoins* il désigne ce mot comme Conjonction. Lorsque *cependant* est relatif au temps , c'est un adverbe qui veut dire *pendant ce temps-là* : quand il est synonyme

LIV. II. de *néanmoins*, *pourtant*, *toutefois* ; il signifie, comme les trois autres, *nonobstant cela* (g), avec les différences délicates que l'on peut voir dans les *synonymes françois* de l'abbé Girard (h).

(g) Dictionn. de l'Acad. au mot CEPENDANT.

(h) P. 277. *ENFIN*, c'est évidemment *en fin* (*in fine* ou *in finem*), c'est-à-dire, *à la fin*, *pour fin*, *pour article final*, *finalelement* ; & tout cela indique bien la nature adverbiale.

*AFIN*, à quoi l'on ajoute *que* ou *de*, pour en faire, dit-on, une Conjonction, n'est rien autre chose que la préposition *à* avec le nom *fin* ; on disoit anciennement *à celle fin*, qui subsiste encore dans les patois de plusieurs provinces, & qui en est la vraie interprétation, *in hunc finem* : c'est donc un adverbe : mais qui est toujours l'antécédent de la Conjonction *que*, ou d'un rapport exprimé par *de* ; *afin qu'il comprenne*, *afin de comprendre*.

*POURVU* est aussi l'antécédent de la Conjonction *que* ; mais en soi c'est un adverbe, qui signifie, selon l'abbreviateur de Richelet, *sous cette condition*, *sous la condition* ; & selon le *Dictionnaire* de l'Académie, *en cas*, *à condition* ; ce qui revient au même.

*SURTOUT* vient de *sur tout*, c'est-à-dire, *sur toutes choses*, *principalement* : il est si évidemment adverbe, qu'il est surprenant qu'on se soit avisé d'en faire une Conjonction.

**TANTÔT** répété veut dire, la première fois, dans un temps, & la seconde fois, dans un autre temps : tantôt caressante & tantôt dédaigneuse, c'est-à-dire, caressante dans un temps & dédaigneuse dans un autre temps. Les latins répètent dans le même sens l'adverbe *nunc*, qui ne devient pas pour cela Conjonction.

**PARCE**, qui est toujours séparé & distingué du *que* qui le suit immédiatement, est un adverbe évidemment composé de la préposition *par* & du mot *ce* : au lieu de *parce*, on disoit anciennement *pource* & *pour ce*, qui a pareillement une génération adverbiale (i).

(i) Vangelas, Rem. 550

**AINSI** est généralement reconnu pour un adverbe, & il signifie *de cette manière* ou *en cette manière* : quand on dit donc, *puisque la chose est AINSI*, c'est comme si l'on disoit, *puisque la chose est DE CETTE MANIÈRE* ou *EN CETTE MANIÈRE*. Les mêmes grammairiens néanmoins qui en font un adverbe, en font encore une Conjonction ; & quelques-uns même, deux sortes de Conjonctions : c'est, dit-on, une Conjonction comparative, quand elle exprime parité entre deux propositions ; & l'on cite ce vers :

AINSI que la vertu, le crime a ses degrés ;  
on peut citer encore cet endroit, où M. de

LIV. II. Voltaire parlant des seize , dit : (k)

(k) *Henriade*, Chant IV.

Et jusques sous le dais par le peuple portés ;  
Maïenne en frémissant les voit à ses côtés ;  
Des jeux de la Discorde ordinaires caprices ;  
Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.  
**AINSI** lorsque les vents, fougueux tyrans des eaux,  
De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots ;  
Le limon croupissant dans leurs grottes profondes  
S'élève en bouillonnant sur la face des ondes :  
**AINSI** dans les fureurs de ces embrasements,  
Qui changent les cités en de funestes champs ;  
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amolissent,  
Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obscurcissent.

Le même mot, ajoute-t-on, est une Conjonction illative ou conclusive, quand elle sert pour tirer une induction ou une conséquence d'une proposition précédente : *il n'y a point de véritable bonheur sans la vertu, AINSI il n'y a point de pécheur qui soit véritablement heureux ; c'est l'exemple de M. Restaut.*

Le dirai-je sans détour ? Ces décisions ont échappé à un premier grammairien sur quelque lueur de vrai-semblance ; les autres les ont répétées aveuglément & sans examen ultérieur. Mais la saine raison & les vûes de l'institution du langage exigent qu'*ainsi*, une fois reconnu adverbe, demeure invariablement dans cette classe.

*AINSI* que la vertu , le crime a ses degrés , c'est à-dire , le crime a ses degrés *DE LA MANIÈRE* que la vertu a ses degrés ; il n'y a de conjonctif , dans cette analyse & dans la phrase qu'elle développe , que le mot *que* , dont l'antécédent est le nom *manière* compris comme terme conséquent dans la signification de l'adverbe *ainsi*.

Les deux *ainsi* de la belle tirade de M. de Voltaire signifient simplement *de cette manière* ; & ce sont deux expressions purement adverbiales & nullement conjonctives : les membres de cette belle comparaison sont liés logiquement par le sens ; l'adverbe *ainsi* est bien le signe grammatical de la comparaison , mais il n'y a aucun signe de liaison entre les membres comparés ; peut-être même y auroit-il quelque pléonasme , si l'on employoit un signe exprès pour une chose que la raison présente si clairement & qui s'entend d'elle-même.

*Ainsi* n'est pas plus une Conjonction conclusive dans le dernier exemple , *AINSI* il n'y a point de pécheur qui soit véritablement heureux : il y a ici une ellipse suffisamment indiquée par *ainsi* ; c'est comme si l'on disoit , *cela étant AINSI* , ou *puisque la chose est AINSI*. Quoique la Conjonction *puisque* ne soit point expressément énoncée , l'adverbe *ainsi* la rappelle & en rend l'effet sensible : de là vient qu'il a

LIV. II. été pris lui-même pour une Conjonction.

*AUSSI* est un adverbe, qui sert à caractériser le degré d'égalité, & qui signifie *à un point ou en un degré égal*: c'est dans ce sens que l'on dit *AUSSI sage, AUSSI souvent.*

Cependant quelques grammairiens regardent comme des Conjonctions, les phrases *aussi bien que, aussi peu que, aussitôt que*; quelque évident qu'il soit qu'il n'y a de conjonctif que le mot *que*, qui sert à lier la suite avec les mots *bien, peu, tôt*, également modifiés par l'adverbe *aussi* qui marque le degré d'égalité.

(1) Vrais  
princip. Tom.  
II. Disc. xij.  
p. 282.

L'abbé Girard (1) regarde comme une Conjonction motivale, le mot *aussi*, dans les façons de parler semblables à celle-ci : *c'est une chose de conséquence pour elle, AUSSI m'en a-t-elle bien prié.* » Son caractère, dit-il, » consiste à pouvoir présenter indifféremment la liaison de l'effet au motif, comme dans l'exemple précédent, ou la liaison du motif à l'effet, comme dans le suivant : *elle m'a fort recommandé cette affaire, AUSSI est-elle de grande conséquence.* »

Il me semble que cet académicien décelez son erreur, en expliquant l'usage de sa prétendue Conjonction : si, quand on s'en sert, on peut mettre indifféremment le motif avant l'effet, comme dans le pre-

mier exemple , ou l'effet avant le motif , comme dans le second ; cela vient de ce qu'*aussi* est un adverbe d'égalité , qui , dans ces phrases , indique l'égalité du motif & de l'effet , ou bien de l'effet & du motif , ce qui est indifférent. Mais *aussi* n'exprime grammaticalement aucune liaison ; il n'est en soi qu'un signe de comparaison , d'où s'ensuit à la vérité une liaison logique entre les sens comparés. Le premier exemple veut dire analytiquement , *c'est une chose de conséquence pour elle ; elle m'en a prié à un degré égal* : le second exemple veut dire , *elle m'a fort recommandé cette affaire ; elle est à un point égal de grande conséquence*. La liaison est devenue moins sensible dans ces deux analyses , parce qu'on n'y a pas conservé l'inversion , qui avoit placé l'adverbe *aussi* à la tête du second membre , afin de montrer d'abord la comparaison , qui est le véritable lien des deux membres.

Le même grammairien fait encore d'*aussi* une Conjonction extensive ( *m* ). » Elle présente , dit-il , une extension qui naît tout à la fois de la conformité & de la diversité , c'est-à-dire , qu'elle adapte deux actions à un même sujet , ou qu'elle attribue à deux sujets une même action : *les ennemis se sont retirés en désordre , ils nous ont AUSSI abandonné leur artillerie* :

( *m* ) Ibid.

P. 273.

LIV. II. » *si monsieur souhaite de vous plaire , je le*  
 » *desire AUSSI* α.

Il est évident que c'est toujours l'adverbe *aussi* pris pour Conjonction, à cause de la liaison naturelle qu'il y a entre les choses comparées : l'auteur même remarque ici la conformité, qui est le sens propre d'*aussi* ; & la diversité est nécessairement dans les membres comparés. Ses deux exemples peuvent s'analyser de la même manière que tous les autres : *les ennemis se sont retirés en désordre , par le même événement ils nous ont abandonné leur artillerie : si monsieur souhaite de vous plaire , je le desire à un point égal.*

(α) Gramm. » *ENCORE* , dit l'abbé Regnier (n),  
 franç. in-12, » outre les significations qu'il a comme ad-  
 p. 681. in-4°, » verbe , peut être considéré comme ap-  
 p. 715. » partenant à diverses classes de Conjonc-  
 » tions. Il peut être regardé comme Con-  
 » jonction copulative , ou comme Con-  
 » jonction augmentative dans la phrase sui-  
 » vante ; *ce n'est pas assez d'aimer ses amis ,*  
 » *il faut ENCORE les servir dans l'occasion ;*  
 » parce que dans cette phrase *encore* se peut  
 » rendre également bien par *aussi*..... Il  
 » peut être aussi regardé comme Conjonc-  
 » tion adversative , quand on dit : *Il est*  
 » *comblé de biens , ENCORE n'est-il pas con-*  
 » *tent*..... car dans cette phrase il peut fort  
 » bien être rendu par *cependant , néan-*

» *moins*, Conjonctions adverbatives. Mais  
 » il est en même-temps Conjonction dimi-  
 » nutive & Conjonction de restriction,  
 » quand on dit, *ENCORE* s'il savoit les cho-  
 » ses dont il veut parler «.

L'aveu de ce grammairien est assez formel: quand il regarde *encore* comme Conjonction copulative ou augmentative, il le regarde comme équivalent d'*aussi*, qui, comme je l'ai montré, est toujours adverbe: s'il le regarde comme Conjonction adverbative, il le rend par *cependant*, *néanmoins*, que j'ai également prouvé être des adverbes: dans les cas où il le croit Conjonction diminutive ou de restriction, il le fait équivalent à *du moins* ou *au moins*, qui sont évidemment des expressions adverbiales.

Mais il y a toujours à redire à ces explications variées d'un même mot, qui ne me paroissent jamais venir que de ce que l'on ignore la véritable. Il me semble qu'*encore*, dans tous les cas présentés, peut se rendre à peu près par *malgré cela*, comme les adverbes *cependant*, *néanmoins*, *pourtant*, *toutefois*, sauf les idées accessoirees qui peuvent distinguer *encore* des quatre autres: on diroit en effet, & dans le même sens, *ce n'est pas assez d'aimer ses amis, il faut malgré cela les servir dans l'occasion; il est comblé de biens, malgré cela il n'est*

LIV. II. *pas content* ; malgré cela *s'il savoit les choses dont il veut parler*. Peut-être que *malgré* dit trop, & qu'il suffiroit de dire *avec cela* ; mais les deux phrases sont également adverbiales.

Puisqu'*encore* est un adverbe, il en est de la phrase *encore que* comme des phrases déjà appréciées, *afin que*, *pourvu que*, *parce que* ; & l'on peut y joindre *bien que*, pour les mêmes raisons : tous ces adverbes sont les antécédents de *que*, qui est dans ces phrases le seul mot conjonctif.

Le même tour d'esprit qui a porté les grammairiens à prendre pour des prépositions & pour des adverbes, des phrases qui en ont effectivement la valeur, les a conduits aussi à prendre pour des Conjonctions, des phrases qui ont en effet une valeur conjonctive. On pourroit sans doute remarquer ces sortes de phrases, & les nommer prépositives, adverbiales, & conjonctives, à raison de leur utilité logique dans le discours. Mais c'est une méprise insoutenable, de les avoir regardées comme différentes espèces de mots ; il me semble que c'est une véritable inconséquence.

Voici une erreur d'un autre genre, je veux dire celle qui a fait placer des noms & des adverbes dans la classe des prépositions ou des Conjonctions ; c'est l'ignorance des principes fondamentaux : on n'a-  
voit

voit pas examiné suffisamment quels sont les caractères communs des espèces que l'on a confondues, & quels sont les caractères propres de chacune.

Tout mot qui exprime un rapport général avec indétermination du terme antécédent & du terme conséquent, & qui par là même exige un complément, est une préposition.

Tout mot qui exprime un rapport général avec indétermination seulement du terme antécédent, & qui, renfermant dans sa signification l'idée du terme conséquent, n'exige après soi ni nom, ni pronom, ni infinitif pour lui servir de complément, est un adverbe.

L'adverbe peut donc se décomposer par une préposition avec son complément; & en conséquence il ne doit point être confondu avec la préposition, qui ne renferme aucun complément. On ne doit pas plus le confondre avec la Conjonction, à moins, comme je l'ai déjà dit, que la décomposition analytique du mot n'y montre sensiblement quelque chose de conjonctif: car comme l'expression déterminée du complément d'un rapport, fait qu'un mot, sous cet aspect, n'est plus une préposition, quoiqu'il la renferme encore, mais un adverbe; de même l'expression de la liaison ajoutée à la signification de l'adverbe, doit

**LIV. II.** faire que le mot, sous ce nouvel aspect; n'est plus un adverbe, quoiqu'il renferme encore l'adverbe, mais une Conjonction.

Tout mot qui peut être le complément immédiat d'une préposition, & qui ne peut être regardé ni comme pronom ni comme infinitif, est un véritable nom : & quand la décomposition analytique de ce mot y montreroit quelque chose de conjonctif; il ne cesseroit pas d'être nom, il faudroit seulement le ranger dans la classe des noms conjonctifs.

Appliquons ces principes à quelques mots que l'on a coutume de regarder comme de simples Conjonctions.

*QUAND.* Il faut travailler *QUAND* on est jeune, c'est-à-dire, au temps, auquel temps on est jeune.

Il paroît que *quand* est véritablement un nom conjonctif. La Conjonction y est sensible; & la preuve que c'est un nom, c'est qu'on le fait complément de diverses prépositions, *de quand*, *depuis quand*, *jusqu'à quand*, *pour quand*; comme on diroit, *de quel temps*, *depuis quel temps*, *jusqu'à quel temps*, *pour quel temps*. Si l'on emploie ce mot sans préposition, elle est sous entendue : *dites-moi QUAND vous viendrez*, c'est-à-dire, à *QUAND* ou à *quel temps*.

*OU.* Ce que l'on vient de dire de *quand*

est également applicable au mot *où*. On le fait souvent complément d'une préposition ; *d'où* , *par où* , *pour où* , *vers où* : *d'où* , c'est-à-dire , *duquel point* ; *par où* , c'est-à-dire , *par lequel point* ; *pour où* , c'est-à-dire , *pour lequel point* ; *vers où* c'est-à-dire , *vers lequel point* : & le nom *point* doit s'entendre ici dans la plus grande généralité , relativement à l'étendue , à la durée , & à l'ordre moral des choses. *Où* signifie donc *lequel point* ; & c'est par conséquent un nom conjonctif , qui , dans le développement analytique de la phrase , suppose pour antécédent *le point* : dites-moi *d'où* vous venez , c'est-à-dire , dites-moi le point **DUQUEL POINT** vous venez.

On s'est donc trompé 1°. en le regardant comme une simple Conjonction ; 2°. en le marquant de l'accent grave , qui ne me paroît destiné , dans le système de notre orthographe , qu'aux mots indéclinables par nature , comme *déjà* , *là* , &c ; à moins qu'il ne faille déterminer la prononciation d'un *e* final , comme *accès* , *procès* , &c. Il auroit mieux valu écrire *où* , quand c'est une Conjonction disjonctive , venant du latin *aut* ; & *ou* sans accent , quand c'est un nom conjonctif.

**COMBIEN.** C'est un nom conjonctif , qui signifie *laquelle quantité* , & qui , dans la plénitude de la phrase , suppose pour an-

**Liv. II.** *écèdent la quantité : ainsi quand on dit, je sais COMBIEN de livres vous avez, c'est comme si l'on disoit, je sais la quantité LAQUELLE QUANTITÉ de livres vous avez. C'est parce que c'est un nom, qu'il est quelquefois complément des prépositions : de combien, à combien, en combien, pour combien, &c.*

*LORSQUE*, c'est-à-dire, *la circonstance où ou bien les circonstances où : Nous devons être dociles lorsqu'on nous reprend à propos, c'est-à-dire, dans les circonstances où l'on nous reprend à propos.*

Une preuve de la nécessité de décomposer *lorsque* pour en connoître la juste valeur, c'est qu'anciennement on disoit en trois mots *à lors que*, puis en deux mots *alors que*, d'où nous est venu l'adverbe *alors*, qui nous est resté pour signifier *dans cette circonstance* : & la phrase conjonctive *alors que* n'est pas encore surannée au point que M. de Voltaire n'ait pu dire tout récemment (o) :

(o) Tancrède  
de, Act. II.  
sc. j.

*Mais l'amour est bien foible alors qu'il est timide.*

*Lorsque*, est donc un nom conjonctif, qui suppose avant soi la préposition *à*, assez récemment supprimée par l'usage. Cependant on le regarde avec beaucoup de fondement comme une simple Conjonction, parce que dans cet état on n'exprime jamais *à*, & on

ne le rapporte jamais à aucune autre pré- CH. VI  
position.

*PUISSQUE*, c'est-à-dire, *par la raison supposée ou posée que* ; en latin *posito quod*, qui est peut-être l'origine de notre *puisque*, plutôt que *postquam* assigné comme tel par Ménage : *Nous devons de la bienveillance à tous les hommes, puisque nous sommes tous frères*, c'est-à-dire, *par la raison posée que nous sommes tous frères*. *Puisque* est donc vraiment un adverbe ; mais il est aussi conjonctif & peut rester parmi les Conjonctions.

*QUOIQUE*, c'est-à-dire, *malgré la raison, ou la cause, ou le motif que*, ce que nous indiquons même assez souvent par la phrase elliptique *malgré que*, en supprimant le complément de la préposition *malgré*, afin de laisser à l'expression toute son indétermination à cet égard : *Il parle peu quoiqu'il soit habile*, c'est-à-dire, *malgré qu'il soit habile*. Autre adverbe conjonctif, & par conséquent une véritable Conjonction.

La Conjonction *que* a été si explicitement envisagée par l'usage dans la valeur analytique des mots *quand*, *lorsque*, *puisque* & *quoique*, que, si l'on a à mettre sous leur dépendance plusieurs membres semblables qui doivent y être réunis par une Conjonction, ou copulative, ou adversative, ou disjonctive, à la tête de chacun de ces

LIV. II. membres on ne répète que la Conjonction que pour rappeler l'idée entière de *quand*, de *lorsque*, de *puisque*, où de *quoique*. Quand vous aurez fini votre lecture & que vous serez prêt à sortir ; lorsqu'on vous instruit de vos devoirs ou que l'on vous avertit de vos défauts ; puisque j'ai fait toutes les avances possibles mais qu'il persévère dans son injustice ; quoiqu'il ait donné des preuves de sagesse & que l'on puisse prendre confiance en lui.

La facilité avec laquelle on a confondu les adverbes & les Conjonctions, est une première indication assez sûre que ces deux sortes de mots ont quelque affinité naturelle : les réflexions détaillées qui précèdent ne permettent plus d'en douter, & nous apprennent assez clairement que toute la signification de l'adverbe est dans la Conjonction, qui y ajoute de plus l'idée de liaison entre des propositions.

Concluons donc que les Conjonctions sont des mots qui désignent entre les propositions, une liaison fondée sur les rapports qu'elles ont entre elles.

De là la distinction des Conjonctions en *copulatives*, *adversatives*, *disjonctives*, *explicatives*, *circonstanciellés*, *conditionnelles*, *causatives*, *transitives*, & *déterminatives*, selon la différence des rapports qui fondent la liaison des propositions.

1. Les Conjonctions *copulatives* sont CH. VI  
celles qui désignent entre des propositions  
semblables, une liaison d'unité, fondée sur  
leur similitude. Elles sont ainsi nommées  
du latin *copulare* (accoupler, lier,) par-  
ce qu'on ne peut unir que des choses homo-  
gènes & semblables.

Nous avons en françois une Conjon-  
tion copulative qui sert dans l'affirmation ;  
c'est &, qui avoit en latin bien des synony-  
mes &, *ac*, *que* (enclitique), *arque*, dont  
le choix sans doute n'étoit pas indifférent,  
soit qu'il fallût s'en rapporter aux lois dé-  
licates de l'harmonie, ou entrer dans les  
vûes fines de la plus exacte précision. Nous  
nous servons de la copulative *ni* pour la  
négarion ; les latins avoient à choisir entre  
les deux mots *nec* & *neque*, dont le pre-  
mier semble n'être que l'abrégé du second,  
& le second, un composé de la pure né-  
garion & de la copulative enclitique *que*.  
*Cicéron* & *Quintilien* sont les auteurs les  
plus judicieux de l'antiquité ; On ne doit  
imiter le style ni de *Pline* ni de *Sénèque*.

2. Les Conjonctions *adversatives* sont  
celles qui désignent entre des propositions  
opposées à quelques égards, une liaison  
d'unité, fondée sur leur compatibilité in-  
trinsèque. Elles sont ainsi nommées du latin  
*adversus* (opposé), parce qu'elles lient  
malgré l'opposition.

LIV. II. Nous avons en françois deux Conjonctions adverbatives, *mais* & *quoique* : les Conjonctions latines *sed*, *at*, *autem*, *verum*, *verò* répondent à la première ; *quavis*, *etsi*, *quanquam*, &c. répondent à la seconde. *Il n'est pas riche, mais il ne fait aucun pas pour la fortune ; quoiqu'il ne soit pas riche, il ne fait aucun pas pour la fortune.*

3. Les Conjonctions *disjonctives* sont celles qui désignent entre des propositions incompatibles, une liaison de comparaison & de choix, fondée sur l'incompatibilité même. Elles sont ainsi nommées du latin *disjungere* (séparer, désunir), parce qu'elles ne rapprochent les propositions que pour en énoncer l'incompatibilité. *C'est le soleil OU la terre qui tourne ; lisez OU sortez.*

Les latins avoient plusieurs synonymes correspondants de notre *ou*, savoir *seu*, *sive*, *aut*, *vel*, & l'inclitique *ve*. Nos grammairiens ont bien pensé aussi à nous en pourvoir, mais je crois qu'ils se sont trompés. *Sinon* & *soit* sont les prétendues disjonctives dont ils ont grossi leur catalogue : examinons-les avec soin.

*SINON* est composé de *si* & de *non* ; personne n'ignore que *non* est une négation qui s'emploie seule & avec relation à une proposition exprimée auparavant ; comme

quand on demande à quelqu'un, *avez-vous été à Rome ?* & qu'il répond simplement *non*, au lieu de dire, en répétant la proposition *je n'ai point été à Rome*. Il résulte de là, 1<sup>o</sup>, que *sinon* est une Conjonction de même espèce que *si*, c'est-à-dire, une conditionnelle; 2<sup>o</sup>. que *sinon* tient seule la place d'une proposition déjà énoncée auparavant, & qu'elle n'est pas le lien des deux propositions entre lesquelles on la place: ainsi quand on dit, *obéissez, SINON vous serez puni*, c'est comme si l'on disoit, *obéissez, si vous n'obéissez pas, vous serez puni*. Il y a bien là matière à disjonction & à choix, mais la forme grammaticale n'en dit rien; il faudroit dire pour cela, *obéissez OU vous serez puni*.

*SOIT* est partout, ce qu'il est dans la conjugaison du verbe *être*, la troisième personne singulière du présent indéfini du subjonctif; c'est l'ellipse de tout ce qui doit naturellement l'amener dans la phrase, qui a trompé nos grammairiens sur la nature de ce mot, dans les circonstances où ils en ont fait une Conjonction disjonctive. Prenons un exemple: *SOIT goût, SOIT raison, SOIT caprice, il aime la retraite*; on conserveroit le même sens, si l'on disoit, *que ce SOIT goût, que ce SOIT raison, que ce SOIT caprice, il aime la retraite*; or il est certain que dans cette dernière phrase *soit*

**LIV. II.** est la troisième personne singulière du présent indéfini du subjonctif du verbe *être* ; c'est donc la même chose dans la première, qui ne diffère de la seconde que par l'ellipse. Remarquez encore que quoiqu'il y ait ici matière de choix, la forme grammaticale n'en dit rien ; cela n'est indiqué que par le sens.

4. Les Conjonctions *explicatives* sont celles qui désignent entre les propositions, une liaison d'identité, fondée sur ce que l'une est le développement de l'autre. Elles sont ainsi nommées du latin *explicare* (expliquer), parce qu'en effet le développement d'une proposition en est l'explication.

Les Conjonctions explicatives latines sont *nampe*, *nimirum*, *quippe*, *scilicet*, *videlicet* : pour nous, quoi qu'en aient dit nos grammairiens, nous n'en avons aucune. Pour le montrer, je ne m'arrêterai pas aux phrases que quelques-uns nous ont données pour des Conjonctions ; c'est un point suffisamment éclairci : mais je m'en tiendrai aux mots simples, qui sont *surtout*, *savoir*, & *comme*.

J'ai déjà observé plus haut que *surtout* est un simple adverbe, sans aucune idée de Conjonction ; & j'ajouterai ici qu'étant destiné à faire remarquer une chose plus que les autres, il ne sauroit convenir à marquer

une liaison d'identité, comme doivent le CH. VI.  
faire les Conjonctions explicatives.

*SAVOIR* est connu pour être le présent de l'infinitif d'un verbe, & ce devoit être une raison pour n'en vouloir pas faire une Conjonction : mais notre usage est souvent de ne mettre que ce mot, à la place de quelqu'une des Conjonctions explicatives des latins ; & l'attachement servile à la Grammaire latine a fait décider qu'en pareil cas *savoir* est une Conjonction. *La terre est divisée en quatre parties, SAVOIR l'Europe, l'Asie, l'Afrique, & l'Amérique* : on pourroit dire de même, *c'est à SAVOIR l'Europe, &c.* Je fais bien que dans un besoin nos grammairiens me répondroient que *c'est à savoir* est encore une Conjonction : ce n'est donc pas à ceux-là que je parle ; c'est à ceux qui ont compris que chaque mot individuel est une partie distincte d'Oraison, & que tout assemblage de mots est une phrase. Ils concevront en conséquence que *savoir* dans *c'est à savoir*, est un verbe, comme tout le monde convient que c'en est un dans *cela est à savoir*. Quand *savoir* est employé seul, c'est qu'il y a ellipse des autres mots qui en feroient reconnoître la nature ; il ne cesse donc pas pour cela d'être verbe, il ne cesse que de le paroître aux yeux inattentifs.

Pour ce qui est de *comme*, je le regarde bien comme une Conjonction, mais qui appartient à la classe suivante.

5. Les Conjonctions *circonstanciell*es sont celles qui désignent entre les propositions, une liaison positive d'existence, fondée sur ce que l'une énonce une circonstance de l'autre ; & c'est de là que leur vient le nom de *circonstanciell*es

Nous n'avons en françois qu'une seule Conjonction circonstancielle, savoir *comme*.

Notre mot *lorsque*, sert aussi à lier avec ce qui précède une circonstance incidente ; & c'est pour cela que l'on peut en rigueur le regarder comme une Conjonction circonstancielle. Je n'ai rien à ajouter à l'analyse déjà faite de ce mot *lorsque*, si ce n'est que les latins ont, par rapport au temps, deux Conjonctions différentes, *quando* & *quandiu*, que les grammairiens ont mises au rang des adverbes : *quando* est relatif aux époques des événements ; *quandiu* se rapporte à la durée des choses permanentes. Mais elles ne sont circonstancielles ni l'une ni l'autre ; elles sont, comme on le verra bientôt, des Conjonctions déterminatives, parce qu'elles lient des propositions incidentes à des antécédents. *Ego TANDIU requiesco QUANDIU ad te scribo: Cic. Utinam TUNC natus essem QUANDO Romani dona cepissent! Id.* Ces deux mots ne sont pas de la même nature que notre *quand* : celui-ci est un vrai nom, ceux-là sont de vrais adverbes conjonctifs, dont les antécé-

dents sont *tandiu* ( tandis. ) & *tunc* ( alors ). CH. VI.

» *COMME*, selon Th. Corneille (p) a (p) Note  
 » beaucoup d'acceptions différentes. Il si- sur la Rem.  
 » gnifie *ainsi que*, *de même que*, *dans le* 297. de Vau-  
 » *temps que*, *par exemple*, *à cause que*,  
 » *presque*, *en quelque sorte*. Il sera puni  
 » *COMME* les autres, *je le traiterai COMME*  
 » *il le mérite*, pour dire, *ainsi que* les au-  
 » tres, *ainsi qu'il le mérite*. *COMME* l'hu-  
 » *mité est le fondement de toutes les ver-*  
 » *tus, ainsi*, &c. pour dire, *de même que*  
 » *l'humilité, &c.* *COMME* il arrivoit on vint  
 » *l'avertir, &c.* pour dire, *dans le temps*  
 » *qu'il arrivoit, &c.* *Ceux qui parlent bien*  
 » *disent toujours vers & non pas devers,*  
 » *COMME*, se tournant vers lui, pour dire,  
 » *par exemple*, se tournant vers lui. On le  
 » *trouva COMME mort*, pour dire, *presque*  
 » *mort*. Il est *COMME* l'ame qui fait mou-  
 » *voir ce grand corps*, pour dire, il est en  
 » *quelque façon* l'ame qui, &c. »

Th. Corneille n'a fait que rapprocher les divers aspects sous lesquels on a coutume d'envisager le mot *comme* dans nos Grammaires, où il est tantôt adverbe de comparaison, tantôt Conjonction ou comparative, ou causale, ou circonstancielle. Mais qu'il est vraisemblable que l'on s'est encore mépris à cet égard ! Il me semble que *comme* est toujours une Conjonction circonstancielle qui a rapport à la manière, & que

Lrv. II. partout on peut le rendre par la phrase adverbiale & conjonctive *de la même manière que*. Essayons l'analyse des exemples de l'académicien.

*Il sera puni COMME les autres ; je le traiterai COMME il le mérite*, c'est-à-dire, *il sera puni de la même manière que les autres (ont été ou seront punis) ; je le traiterai de la même manière qu'il le mérite, ou qu'il mérite (d'être traité)*. Cela est sans difficulté.

*COMME l'humilité est le fondement de toutes les vertus, ainsi, &c.* c'est-à-dire, *de la même manière que l'humilité est le fondement de toutes les vertus, de la même manière, &c.* car c'est là, comme on l'a vu ci-devant, le développement analytique d'*ainsi*, lequel, en conséquence, ne diffère de *comme*, que parce qu'il ne comprend pas dans sa valeur la Conjonction *que* : de là vient que l'on dit quelquefois *ainsi que* au lieu de *comme* ; nous dirions en prose, *le crime a ses degrés COMME la vertu ; &* le poète dit, *AINSI QUE la vertu le crime a ses degrés*.

*COMME il arrivoit on vint l'avertir*. Qui empêche que cette phrase ne veuille dire, *de la même manière qu'il arrivoit on vint l'avertir* ? Le nom *manière* a une signification si générale, qu'il peut bien être pris ici pour la façon de concourir au même

instant. Mais si l'on aimoit mieux que *comme* fût ici rendu par *dans le même temps que* ; il n'en feroit pas moins vrai que ce mot feroit encore une Conjonction circonstancielle, & à peu près synonyme de *quand* : ce qui les différencie en ce cas , c'est que *quand* paroît être plus relatif aux périodes, & *comme* avoir plus de rapport aux époques.

*Ceux qui parlent bien disent toujours vers & non pas devers, COMME, se tournant vers lui ; c'est-à-dire, de la même manière que ( l'on dit ) se tournant vers lui. La Phrase par exemple, que l'on veut substituer ici à comme, est une preuve que l'exemple qu'on allègue doit servir de modèle, afin que l'on dise de la même manière dans les occasions semblables.*

*On le trouva COMME mort, c'est-à-dire, on le trouva de la même manière que mort ; ou bien, en développant davantage l'analyse, on le trouva ( immobile , pâle , froid , &c. ) de la même manière que ( s'il eût été ) mort.*

*Il est COMME l'ame qui fait mouvoir ce grand corps ; c'est-à-dire, il est de la même manière que l'ame qui fait mouvoir ce grand corps : ce qui est évident.*

Le Dictionnaire de l'Académie dit que *comme* est aussi une Conjonction qui signifie *parce que, vu que, &c.* il cite cet exemple :

**LIV. II.** *COMME* il a toujours aimé le bien public ; il n'a jamais voulu consentir, &c. Dans cette signification, dit-on ensuite, il est quelquefois suivi de la particule *aussi* ; & on ajoute cet exemple : *COMME* cet homme est inconstant dans ses projets, *AUSSI* voit-on qu'il réussit rarement en quelque chose.

Cette dernière remarque de l'Académie sert à prouver que *comme* a ici le même sens que je lui ai toujours assigné. *Aussi*, comme je l'ai montré plus haut, est un adverbe de comparaison qui marque l'égalité ; & on ne l'emploie dans le dernier exemple, que pour mettre de niveau *la manière*, dont l'homme en question soutient ses projets & *la manière* dont il réussit. Si l'on distingue une cause dans le premier membre, & un effet dans le second ; ce n'est pas que la forme grammaticale caractérise en aucune façon cette distinction : c'est la logique qui la trouve dans les choses mêmes qui sont mises en comparaison.

*COMME*, dit le même *Dictionnaire*, signifie aussi *tant que*, *autant que*. Exemple : *Rien n'anime le soldat, COMME l'espoir du pillage.* N'est-il pas encore évident que cela signifie, que rien n'anime le soldat, *de la même manière que* ( l'anime ) l'espoir du pillage ?

6. Les Conjonctions *conditionnelles* sont celles qui désignent entre les propositions,

une

une liaison conditionnelle d'existence, fondée sur ce que la seconde est une suite de la supposition de la première. Elles sont ainsi nommées, parce qu'elles servent à énoncer *conditionnellement*, & non *positivement*, la première des deux propositions.

Les latins ont trois Conjonctions conditionnelles bien reconnues, *si*, *nisi*, & *sin* : nous n'en avons que deux en françois, *si* & *sinon*. Le *si* latin étoit une Conjonction conditionnelle positive ; *nisi* étoit négative. Pour nous, nous nous servons de *si* dans les deux cas : *il viendra , si ses affaires le permettent , si son devoir ne le retient pas*.

C'est encore le même *si* conditionnel que nous employons dans les phrases où les latins se servoient de *an*, d'*utrum*, ou de l'enclitique *ne* ; comme, *je ne sais si cela est vrai*. Les grammairiens ont coutumé de dire que, dans ce cas, c'est une particule dubitative ; & le *Dictionnaire* de l'Académie l'a dit de même. Mais le doute & l'incertitude des phrases où *si* est employé dans ce sens, sont toujours marqués par le verbe qui précède cette Conjonction : *je ne sais si*, *je doute si*, *on demande si*, *dites-moi si* ; & la Conjonction est toujours conditionnelle. *Je ne sais*, *je doute*, *on demande*, *dites-moi si cela est vrai* ; c'est-à-dire, *si cela est vrai*, *je ne le sais pas*,

LIV. II. *j'en doute, on le demande, dites-le-moi : & nous employons même assez souvent ce second tour en françois. Ce qui a trompé nos grammairiens, c'est qu'en effet an est une Conjonction conditionnelle, qui renferme en outre l'idée accessoire du doute; & c'est pour cela qu'elle s'emploie à la tête des phrases interrogatives; an audis? & dans les dubitatives; nescio, ou dubito an venturus sit. Mais d'ailleurs elle avoit le même sens que si. 1<sup>o</sup>. Il est évident que c'est la conditionnelle grecque αν; & qu'elle ne diffère, que par une nasale différente à la fin, de la conditionnelle hébraïque אִם (am), qui est אֲנִי (an) en Syriaque, en Chaldéen, & en Samaritain. 2<sup>o</sup>. Il y a apparence que les latins employoient sans scrupule si pour*  
*(q) Æn. jv. an ; en voici la preuve dans le discours que*  
*Virgile (q) fait tenir à Vénus :*

*Sed fatis incerta feror si Jupiter unam  
 Esse velit Tyriis urbem Trojâque profectis;  
 Misceve probet populos aut fœdera jungi.*

Ce tour n'étoit pas extraordinaire en latin: car Servius ne fait sur cela aucune remarque; ce qu'il auroit fait sans doute, si c'eût été une licence contre le génie de sa langue. Ne trouve-t-on pas dans Cicéron (r):  
*Quæritur... si expetendæ divitiæ, si fugienda paupertas?*

(r) Topic.  
 xxii. alit.  
 §4.

Mais nous avons en françois un autre *si*, qui n'est pas Conjonction, qui est un véritable adverbe, & qui répond à peu près à l'*adeo* des latins; comme dans ces phrases : *il est si savant que tout le monde l'admire, je ne connus jamais un si savant homme, il n'est pas si savant qu'on le pense.* Cet adverbe, quoique matériellement semblable à la Conjonction conditionnelle, n'a pas la même origine : ce seroit, dans l'ordre de la génération des mots, un véritable monstre; & l'usage n'en admet dans aucune langue. Le *si* conditionnel c'est le *si* même des latins; & le *si* adverbe vient du *sic* latin, dont nous avons retranché le *c* final, afin d'adoucir la prononciation.

Je ne dois plus parler ici de *sinon*; j'ai analysé cette Conjonction en parlant des disjonctives, parmi lesquelles quelques grammairiens ont voulu la placer.

7. Les Conjonctions *causatives* sont celles qui désignent entre les propositions, une liaison nécessaire d'existence, fondée sur ce que la première est renfermée éminemment dans la seconde, comme l'effet est renfermé éminemment dans la cause; d'où vient à ces Conjonctions le nom de *causatives*.

Nous avons en françois deux Conjonctions causatives, *car* & *puisque*.

**LIV. II.** *Car* ( en latin *nam, enim, etenim* ) sert à joindre à une proposition , une autre proposition qui en contient la raison. *Ce discours ne peut pas manquer de réussir, CAR il est fort éloquent.* Il vient du latin *quare* , & s'écrivoit anciennement *quar*.

*Puisque* ( en latin *quoniam, quia* ) sert à la même fin que *car*, mais avec cette différence mécanique , qu'avec *puisque* l'on peut placer avant ou après , à son gré , la proposition dont *puisque* amène la raison. *Je le ferai, PUISQUE vous le voulez*, ou bien *PUISQUE vous le voulez, je le ferai.*

Cette différence mécanique me parôit tenir à une autre plus métaphysique , dont on trouve des traces dans plusieurs langues. C'est que la Conjonction *puisque* semble lier plus étroitement les deux propositions, & désigner par conséquent une cause plus nécessaire que la Conjonction *car*. De là vient qu'en allemand , le verbe de la proposition amenée par *weil* ( puisque ) se met à la fin de la phrase ; ce qui est , dans l'usage de cette langue , une marque de la dépendance où est une proposition à l'égard d'une autre : & au contraire le verbe garde sa place naturelle dans la proposition amenée par *denn* ( car ) ; ce qui caractérise en allemand ou l'indépendance entière , ou au moins une dépendance moins considérable.

On peut faire la même remarque sur les deux Conjonctions adverbatives *mais* & *quoique*. Celle-ci suppose une plus grande opposition que *mais*, & ferre davantage le lien des deux propositions réunies : c'est pourquoi en allemand, dans la proposition amenée par *aber* ( *mais* ), le verbe garde sa place naturelle ; & il se met au contraire à la fin de la proposition amenée par *obwohl* ou *obschon* ( *quoique* ).

8. Les Conjonctions *transitives* sont celles qui désignent entre les propositions, une liaison d'affinité, fondée sur ce qu'elles concourent à une même fin. Elles sont ainsi nommées du latin *transitus* ( *passage* ), parce qu'elles servent à justifier le passage de l'une à l'autre, en indiquant l'affinité de concurrence qui en autorise la réunion.

Nous n'avons en françois qu'une Conjonction transitive, qui est *or* ( en latin *atque* ). *Il n'y a d'heureux que le sage, OR il n'y a de véritablement sage que celui qui craint Dieu, donc il n'y a d'heureux que celui qui craint Dieu.*

9. Les Conjonctions *déterminatives* sont celles qui désignent entre les propositions, une liaison de détermination, fondée sur ce que l'une, qui est incidente, détermine le sens vague de quelque partie de l'autre, qui est principale ; d'où vient à ces Conjonctions le nom de *déterminatives*.

LIV. II. Nous en avons quatre en françois ; *pourquoi* , *comment* , *dont* , & *que* .

*Pourquoi* est évidemment composé de la préposition *pour* & de *quoi* , qui lui sert de complément ; le *Dictionnaire* de l'Académie françoise l'explique par *pour laquelle chose* , expression vraiment adverbiale. Mais le complément *quoi* ou *laquelle chose* est conjonctif & suppose nécessairement un antécédent : *pourquoi* n'est donc pas un simple adverbe ; c'est un adverbe conjonctif , ou plus simplement une Conjonction , ainsi que je l'ai remarqué dès le commencement de ce chapitre.

L'Académie place ce mot au rang des Conjonctions causatives : mais il n'a pas les caractères analogiques des autres Conjonctions de cette espèce. *Car* & *puisque* se mettent à la tête de la phrase qui énonce la raison ou la cause de la chose énoncée dans l'autre proposition : *ce discours plaira , CAR il est éloquent ; je le ferai , PUISQUE vous le voulez* . Au contraire *pourquoi* se met à la tête de la proposition qui énonce la chose dont il faut expliquer la cause ou la raison : *dites-moi POURQUOI vous confondez ces objets ?* D'ailleurs les propositions énoncées avec *car* ou *puisque* conservent toute leur indépendance grammaticale , & sont toujours principales ; au lieu que la proposition amenée par *pourquoi* est

toujours incidente, & se rapporte à quelque mot d'une autre proposition principale, exprimée ou sous-entendue.

Or il me semble que cette dernière considération, étant en effet très-grammaticale, & pouvant servir, comme on le verra par la suite, au développement analytique des phrases, doit servir à caractériser cette espèce de Conjonction, que j'appelle pour cela *déterminative*.

*Comment* est de la même classe, par une raison pareille; il signifie *de laquelle manière*, & suppose par conséquent le même nom *manière* pour antécédent. *Je sais COMMENT la chose se passa, dites-moi COMMENT il subsiste*; c'est-à-dire, *je sais la manière DE LAQUELLE MANIÈRE la chose se passa, dites-moi la manière DE LAQUELLE MANIÈRE il subsiste*.

*Dont*, que les grammairiens ont également placé parmi les pronoms, est aussi un adverbe conjonctif ou une Conjonction déterminative, qui équivaut à une préposition avec son complément. *La maison DONT j'ai fait l'acquisition, les livres DONT vous m'avez fait présent*; c'est-à-dire, *la maison DE LAQUELLE MAISON j'ai fait l'acquisition, les livres DESQUELS LIVRES vous m'avez fait présent*.

*Que* est de toutes les Conjonctions déterminatives la plus simple & la plus pure.

**LIV. II.** c'est, pour ainsi dire, une Conjonction élémentaire, qui ne peut plus se décomposer, parce qu'elle est au terme le plus simple. Mais elle est déterminative, en ce qu'elle suppose toujours un antécédent, auquel elle attache une proposition incidente qui en détermine le sens.

(s) Vrais principes, Tom. II. Disc. xij. p. 291. *ductive* (s), » parce que son service, dit-il, est de conduire le sens à sa perfection; » étant toujours placée entre deux choses, » dont celle qui précède est énoncée de » manière qu'elle en demande une autre » pour former une proposition entière; en » sorte que leur liaison ne consiste pas dans » une pure jonction ou dans un simple rapport de dépendance, mais dans une union » qui fait continuité de sens α.

Cette exposition emphatique du service de *que* se réduit évidemment à dire, que cette Conjonction suppose un antécédent auquel elle joint une proposition incidente déterminative. Le même grammairien ajoute qu'elle devient *subséquente*, *comparative*, & *restrictive*, selon la diversité des voies par lesquelles elle conduit le sens à son terme. C'est gratifier la Conjonction *que* des propriétés qui appartiennent aux différents sens dans l'expression desquels on la met en œuvre, quoiqu'elle n'y ait jamais que le sens conjonctif-déterminatif que je lui assigne ici.

L'antécédent de *que* est quelquefois un adverbe , dont la signification seroit indéterminée sans cette addition : *afin que , parce que , autant que , plus que , moins que , aussi ( savant ) que , ( il n'est pas ) si ( savant ) que , ( il est ) si ( savant ) que , alors que .*

L'antécédent est quelquefois un adjectif ; *autre que , tel que* : ou un adverbe dérivé de l'adjectif ; *autrement que , tellement que .*

D'autres fois l'antécédent de *que* est l'un des deux mots généraux *ce* ou *il* : c'est une belle chose *que de garder le secret ; il convient que nous suivions l'usage ; il est important que les juges soient instruits .*

Mais il arrive souvent que l'ellipse fait disparaître le véritable antécédent de *que* ; ce qui a trompé bien des grammairiens sur la nature de cette Conjonction , & spécialement l'abbé Girard , qui ( 1 ) en a fait en conséquence une *particule précurfive*. Rétablissez ce que l'ellipse a fait disparaître , & tout revient au même point.

*QUE cette princesse est bonne !* c'est-à-dire , je suis en admiration de ce *QUE cette princesse est bonne .*

*QUE de fourbes à la Cour ! Que de sots à la ville !* c'est-à-dire , je suis en admiration de ce *QUE* tant de fourbes sont à la Cour ; de ce *QUE* tant de sots sont à la ville .

( 1 ) Ibid.  
Disc. xiiij.  
p. 318.

**LIV. II.** *QUE ne veniez-vous plutôt ? c'est-à-dire ; dites-moi la raison pourquoi vous ne veniez pas plutôt ?*

*QUE l'on obéisse sans réplique, c'est comme si l'on disoit, je veux ou il faut QUE l'on obéisse sans réplique : mais je veux QUE l'on obéisse signifie je veux ceci, QUE l'on obéisse ; & ceci est l'antécédent ; & dans il faut QUE l'on obéisse, c'est il qui est l'antécédent de que.*

*QUE le ciel le comble de ses faveurs, c'est-à-dire, j'aspire à ce QUE le ciel le comble de ses faveurs.*

*QU'il fasse le moindre excès, il tombe malade ; c'est-à-dire, s'il arrive QU'il fasse le moindre excès.*

*QU'il perde ou QU'il gagne, rien ne l'émeut ; c'est-à-dire, s'il arrive QU'il perde ou s'il arrive QU'il gagne, rien ne l'émeut.*

Il y a encore ellipse de l'antécédent de *que*, quand cette Conjonction se trouve à la suite d'une préposition, comme *avant que, après que, dès que, depuis que, pour que, sans que, attendu que, excepté que, hormis que, outre que, pendant que, selon que, suivant que, vu que*. La chose est évidente en conséquence de la nature des prépositions, dont le complément doit toujours être un nom ou un pronom ; ce nom ou ce pronom, étant suppléé conformément aux principes que l'on verra dans la

suite (*u*), deviendra en même temps l'antécédent de la Conjonction *que*. CH. VI.

On voit par le détail où l'on vient d'entrer sur les Conjonctions, & la suite ne fera que le confirmer, & que les Conjonctions, ainsi que l'observe l'abbé Girard (*x*), sont proprement la partie systématique du discours; puisque c'est par leur moyen qu'on assemble les phrases, qu'on lie les sens, & que l'on compose un tout de plusieurs portions, qui, sans cette espèce, ne paroîtroient que comme des énumérations ou des listes de phrases, & non comme un ouvrage suivi & affermi par les liens de l'analogie. Tout discours en effet, si l'on en ôtoit les Conjonctions, deviendrait un squelette sans couleur & sans vie; les Conjonctions l'animent, lui donnent de l'ame, de la force, & en constituent le caractère.

(*u*) Liv. III, ch. VIII. art. i. §. 1.

(*x*) *Vrais princ. Tom. II. Disc. xij. p. 257.*



## CHAPITRE VII.

*Des Interjections.*

(x) Gramm. rapport à la nature, dit l'abbé Regnier (y),  
 franç. p. 534. est peut-être la première voix articulée dont  
 in-12. p. 562. les hommes se soient servis. Ce qui n'est  
 in-4°. que conjecture chez ce grammairien, est  
 affirmé positivement par M. le Président de  
 Brosses, dans ses *Observations sur les langues  
 primitives*, qu'il a communiquées à l'Acadé-  
 mie royale des Inscriptions & Belles-Lettres,  
 & dont je vais extraire ce qui a rapport à  
 l'objet présent.

» Les premières causes, dit-il, qui exci-  
 » tent la voix humaine à faire usage de ses  
 » facultés, sont les sentiments ou les sensa-  
 » tions intérieures, & non les objets du  
 » dehors, qui ne sont, pour ainsi dire, ni  
 » apperçus ni connus. Entre les huit parties  
 » d'Oraison, les noms ne sont donc pas la  
 » première, comme on le croit d'ordinaire;  
 » mais ce sont les Interjections, qui expri-  
 » ment la sensation du dedans, & qui sont  
 » le cri de la nature. L'enfant commence  
 » par elles à montrer qu'il est tout à la fois  
 » capable de sentir & de parler.

» Les Interjections, même telles qu'elles  
 » sont dans nos langues formées & articu-  
 » lées, ne s'apprennent pas par la simple  
 » *audition* (13), & par l'intonation d'au-  
 » trui; mais tout homme les tient de soi-  
 » même & de son propre sentiment, au  
 » moins dans ce qu'elles ont de radical  
 » & de significatif, qui est le même par-  
 » tout, quoiqu'il puisse y avoir quelque va-  
 » riété dans la terminaison. Elles sont cour-  
 » tes, elles partent du mouvement machi-  
 » nal, & tiennent partout à la langue pri-  
 » mitive. Ce ne sont pas de simples mots,  
 » mais quelque chose de plus, puisqu'elles  
 » expriment le sentiment qu'on a d'une cho-  
 » se, & que par une simple voix prompte,  
 » par un seul coup d'organe, elles peignent  
 » la manière dont on s'est trouvé intérieure-  
 » ment affecté. Toutes sont primitives, en  
 » quelque langue que ce soit; parce que  
 » toutes tiennent immédiatement à la fabri-  
 » que générale de la machine organique &  
 » au sentiment de la nature humaine, qui  
 » est partout le même dans les grands & pre-  
 » miers mouvements corporels.

---

(13) Le mot d'*audition* n'est d'usage que dans le style de pratique; *audition* de témoins, *audition* de comptes. Cependant M. de Brosses a peut-être bien fait de l'employer pour exprimer l'opération physique de l'organe. En tout cas j'ai dû conserver fidèlement son texte.

**LIV. II.** » Mais les Interjections , quoique primitives ; n'ont que peu de dérivés. « [ La raison en est simple. Elles sont , non du langage de l'esprit , mais de celui du cœur ; elles n'expriment pas les idées des objets extérieurs , mais elles peignent les sentiments intérieurs. Essentiellement bornés , l'acquisition de nos connoissances est nécessairement discursive ; c'est-à-dire , que nous sommes obligés de nous étayer d'une première perception pour parvenir à une seconde , & de passer ainsi par des degrés successifs , en courant , pour ainsi dire , d'idée en idée ( *discurrendo* ). Cette marche progressive & traînante fait obstacle à la curiosité naturelle de l'esprit humain : il cherche à tirer de son fonds même des ressources contre sa propre foiblesse ; il lie les idées qui lui viennent des objets extérieurs ; il groupe , pour ainsi dire , sur un même mot radical , celles de ses idées qui ont entre elles quelque affinité , quelque analogie ; & dans chaque groupe , il caractérise par des variations semblables du mot radical , les idées qui ont des différences analogues. Telle est l'origine de l'affinité & de l'analogie des mots primitifs & dérivés : c'est une espèce de mécanisme , par lequel l'esprit humain est en état de se rappeler à propos les idées nécessaires à ses opérations ; ] » il les tire » les unes après les autres , comme avec

» un cordon, les combine & les mêle en-  
» semble. Mais les mouvements intérieurs  
» de notre ame, qui appartiennent à notre  
» existence, y sont fort distincts; y restent  
» isolés chacun dans leur classe, selon le  
» genre d'affection qu'ils ont produit tout  
» d'un coup, & dont l'effet, quoique per-  
» manent, a été subit. La douleur, la surprise,  
» le dégoût, n'ont rien de commun; cha-  
» cun de ces sentiments est un, & son effet  
» a d'abord été ce qu'il devoit être: il n'y  
» a ici ni dérivation dans les sentiments, ni  
» progression successive, ni combinaison fac-  
» tice, comme il y en a dans les idées.

» C'est une chose curieuse sans doute  
» que d'observer sur quelles cordes de la  
» parole se frappe l'intonation des divers  
» sentiments de l'ame, & de voir que ces  
» rapports, se trouvant les mêmes partout  
» où il y a des machines humaines, éta-  
» blissent ici, non plus une relation pure-  
» ment conventionnelle, telle qu'elle est  
» d'ordinaire entre les choses & les mots,  
» mais une relation vraiment physique &  
» de conformité entre certains sentiments  
» de l'ame & certaines parties de l'instru-  
» ment vocal.

» La voix de la douleur frappe sur les  
» basses cordes: elle est traînée, aspirée, &  
» profondément gutturale; *eheu, hélas*. Si la  
» douleur est tristesse & gémissement, ce

LIV. II. » qui est la douleur douce, ou, à propre-  
 » ment parler, l'affliction; la voix, quoi-  
 » que toujours profonde, devient nasale.

» La voix de la surprise touche la corde  
 » sur une division plus haute; elle est fran-  
 » che & rapide : *ah ah! eh! oh oh!* Celle  
 » de la joie en diffère, en ce qu'étant aussi  
 » rapide, elle est fréquentative & moins  
 » brève : *ha ha ha ha, hi hi hi hi.*

» La voix du dégoût & de l'aversion est  
 » labiale; elle frappe au-dessus de l'instru-  
 » ment sur le bout de la corde, sur les lèvres  
 » allongées : *fi! vœ! pouah!* Au lieu que  
 » les autres Interjections n'emploient que  
 » la voyelle, celle-ci se sert aussi de la con-  
 » sonne labiale la plus extérieure de toutes,  
 » parce qu'il y a ici tout à la fois senti-  
 » ment & action; sentiment qui répugne,  
 » & mouvement qui repousse : ainsi il y a  
 » dans l'Interjection voix & articulation;  
 » voix qui exprime la répugnance, & arti-  
 » culation, qui rejette par le mouvement  
 » extérieur des lèvres allongées.

» La voix du doute & du *dissentiment*  
 » ( 14 ) est volontiers nasale : à la différen-  
 » ce que le doute est allongé, étant un sen-

( 14 ) Le mot de *dissentiment* n'est pas d'usage ; mais *signatum presente notâ* ; il mérite d'être reçu , pour ex-  
 primer répugnance à un sentiment , comme dans le cas  
 présent.

» timent incertain, *hum*, *hom*; & que le  
 » pur dissentiment est bref, étant un mouve-  
 » ment tout déterminé, *m*, *non*.

» Cependant il seroit absurde de se figu-  
 » rer que ces formules, si différentes en ap-  
 »arence & les mêmes au fonds, se fus-  
 » sent introduites dans les langues ensuite  
 » d'une observation réfléchie telle que je  
 » viens de la faire. Si la chose est arrivée  
 » ainsi, c'est tout naturellement & sans y  
 » songer; c'est qu'elle tient au physique  
 » même de la machine, & qu'elle résulte  
 » de sa conformation, du moins chez une  
 » partie considérable du genre humain....

» Le langage d'un enfant, avant qu'il  
 » puisse articuler aucun mot, est tout d'In-  
 »terjections.... La peinture d'aucun objet  
 » n'est encore entrée en lui par les portes  
 » des sens extérieurs, si ce n'est peut-être  
 » la sensation d'un toucher fort indistinct :  
 » il n'y a que la volonté, ce sens intérieur  
 » qui naît avec l'animal, qui lui donne des  
 » idées, ou plutôt des sensations, des affec-  
 » tions; ces affections, il les désigne par la  
 » voix, non volontairement, mais par une  
 » suite nécessaire de sa conformation mécha-  
 » nique & de la faculté que la nature lui  
 » a donnée de proférer des sons. Cette fa-  
 » culté lui est commune avec quantité d'au-  
 » tres animaux; aussi ne peut-on pas dou-  
 » ter que ceux-ci n'aient reçu de la nature

## 610 *Éléments de l'Oraison.*

Lrv. II. » le don de la parole , à quelque petit degré plus ou moins grand , « [ proportionné sans doute aux besoins de leur économie animale , & à la nature des sensations dont elle les rend susceptibles. D'où il doit résulter que le langage des animaux est vrai-semblablement tout interjectif , & semblable en cela à celui des enfants nouveau-nés , qui n'ont encore à exprimer que leurs affections & leurs besoins ].

(1) Minerv.  
l. ij.

Toute la doctrine précédente est une preuve incontestable que l'Interjection est véritablement ~~une~~ partie d'Oraison , si , par *Oraison* , l'on entend la manifestation orale de tout ce qui peut appartenir à l'état de l'ame ; car l'Interjection est en effet l'expression des situations même les plus intéressantes de l'ame. Sanctius néanmoins est d'un avis différent ; & voici son raisonnement (1) : *Quod naturale est , idem est apud omnes ; sed gemitus & signa lætitiæ idem sunt apud omnes ; sunt igitur naturales.* J'accorderai sans peine à Sanctius la conclusion de ce premier raisonnement , mais seulement en conséquence de ce que j'ai établi d'abord ; car son raisonnement est vicieux , puisque le terme moyen y est pris deux fois particulièrement : il auroit dû dire dans la majeure , *quod idem est apud omnes , est naturale.* Mais passons à un autre raisonnement. *Si verò naturales , ajoute-t-il , non sunt partes Orationis : nam*

*æ partes, secundum Aristotelem, ex instituto, non naturâ, debent constare.* Eh qu'importe qu'Aristote ait pensé que les parties de l'Oraison doivent être d'institution arbitraire, & non pas naturelles, si la raison en juge autrement ? Le témoignage de ce philosophe peut être d'un grand poids dans les choses de fait, parce qu'il étoit bon observateur ; comme il paroît même en ce qu'il a bien vu que les Interjections étoient des signes naturels & non d'institution : mais dans les choses de pur raisonnement, c'est à la raison seule à prononcer définitivement.

Il y a donc en effet des parties d'Oraison de deux espèces : les premières sont les signes naturels des sentiments ; les autres sont les signes arbitraires des idées : celles-là constituent le langage du cœur, elles sont *affectives* ; celles-ci appartiennent au langage de l'esprit, elles sont *discursives*. Je mets au premier rang, avec Jules-César Scaliger, les expressions du sentiment ; parce qu'elles sont de première nécessité, les besoins du cœur étant antérieurs & supérieurs à ceux de l'esprit : d'ailleurs elles sont l'ouvrage de la nature, & les signes des idées ne doivent leur existence & leur signification qu'à la convention usuelle & fortuite de chaque nation ; ce qui est un second titre de prééminence, fondé sur celle de la nature même à l'égard de l'art.

**LIV. II.** Il y a encore une différence notable entre ces deux espèces. Les parties d'Oraison discursives excitent, dans l'esprit de ceux qui entendent, les idées dont elles sont les signes usuels & arbitraires : mais les parties d'Oraison affectives, ou les Interjections, désignent dans celui qui s'en sert une affection, un sentiment, & elles ne l'excitent pas dans l'ame de celui qui les entend ; elles ne lui en présentent que l'idée. Vous conversez avec votre ami, que la goutte retient au lit ; tout à coup il vous interrompt par *aïe, aïe !* Ce cri, arraché par la douleur, est le signe naturel de l'existence de ce sentiment dans son ame ; mais il n'indique aucune idée dans son esprit : par rapport à vous, ce mot vous communique-t-il la même affection ? Non, vous n'y tiendriez pas plus que votre ami, & vous deviendriez son écho : l'Interjection ne fait naître en vous que l'idée de l'existence d'un sentiment douloureux dans votre ami, précisément comme s'il vous eût dit, *Voilà que je ressens une vive & subite douleur.* Néanmoins vous êtes bien plus persuadé par le cri interjectif, que vous ne le seriez par la proposition froide que je viens d'y substituer ; parce qu'un effet naturel suppose bien plus nécessairement sa cause, qu'un signe arbitraire ne suppose l'objet de sa signification. Cette proposition n'est donc point,

comme le paroît dire le P. Buffier (a), CH. VII.  
l'équivalent de l'Interjection *ouf*, ni d'au- (a) Gramm.  
cune autre ; le langage du cœur se fait franç. nn°. 163, 164.  
principalement entendre au cœur, & ce  
n'est que par occasion qu'il éclaire l'esprit.

L'abbé Girard a cru devoir abandonner  
le mot *Interjection*, par deux motifs : » l'un  
» de goût, dit-il (b), parce que ce mot (b) Vrais  
» me paroïssoit n'avoir pas l'air assez fran- princip. Tom.  
» çois ; l'autre fondé en raison, parce que I. Disc. ij.  
» le sens en est trop restreint pour com- p. 80.  
» prendre tous les mots qui appartiennent  
» à cette espèce. Voilà pourquoi j'ai pré-  
» féré celui de *Particule*, qui est également  
» en usage. « Il explique ailleurs ce que  
c'est que les *Particules*. » Ce sont tous les  
» mots, dit-il, (c) par le moyen desquels (c) Ibid.  
» on ajoute à la peinture de la pensée cel- Tom. II.  
» le de la situation, soit de l'ame qui sent, Disc. xij.  
» soit de l'esprit qui peint. Ces deux situa- p. 313.  
» tions ont produit deux ordres de Parti-  
» cules : les unes de sensibilité, à qui l'on  
» donne le nom d'*interjectives* ; les autres  
» de tournure de discours, que par cette rai-  
» son je nomme *discursives*. «

On peut remarquer sur cela 1°. que l'a-  
cadémicien s'est trompé, quand il n'a pas  
trouvé au mot *Interjection* un air assez fran-  
çois : un terme technique n'a pas besoin,  
pour être admis, d'être usité dans la conver-  
sation ordinaire ; il suffit qu'il soit usité par-

**Liv. II.** mi les gens de l'art ; & celui-ci l'est autant en Grammaire , que les mots *pronom* , *adverbe* , *préposition* , &c. l'Auteur même convient qu'il l'est autant que le mot *particule* ; & il est certain que les uns ne sont pas plus en usage que les autres dans le langage familier. 2°. Le mot d'*interjective* , adopté ensuite par ce grammairien , devoit lui paroître du moins aussi voisin du barbarisme que le mot *Interjection* , puisqu'il est beaucoup moins ordinaire que ce dernier dans les livres mêmes de Grammaire. 3°. Le terme de *particule* n'est pas plus connu dans le langage du monde avec le sens que les grammairiens y ont attaché , & beaucoup moins encore avec celui que lui donne l'auteur des *Vrais principes*. 4°. Ce terme est employé abusivement par ce subtil métaphysicien , puisqu'il prétend réunir sous la dénomination de *particule* , & les expressions du cœur , & des termes qui n'appartiennent qu'au langage de l'esprit ; ce qui est confondre absolument les espèces les plus différentes & les moins rapprochées.

Au reste le même auteur est tombé dans une méprise bien plus grande encore , quand , à l'imitation de tous les autres grammairiens , il a rapporté aux expressions du cœur des termes qui sont originellement & constamment du langage de l'esprit. Tels sont , *adieu* , *allons* , *alerte* ,

*bon*, *dame*, *courage*, *gare*, *tout-beau*, *paix*, &c. Je conviens que ces mots sont souvent employés sans aucune relation grammaticale à d'autres mots exprimés, & qu'alors ils désignent en effet quelque affection de l'ame, ou quelque degré de force & d'énergie que l'on veut donner au reste du discours. Mais ce n'est point par eux-mêmes qu'ils ont cette signification; c'est en vertu de l'ellipse des autres mots auxquels ils se rapportent, & que l'on peut toujours suppléer. *Courage, mes amis*, c'est-à-dire, *ayez ou prenez courage*: *Paix ! qu'on m'écoute*, c'est-à-dire, *je veux que chacun soit ou demeure en paix*, & *qu'on m'écoute*: *Bon, continuez*, c'est-à-dire, *cela est bon, continuez*; cela se dit sérieusement: *Bon, j'ai cassé ma montre*; c'est-à-dire, *ceci est bon, j'ai cassé ma montre*; & c'est une ironie ou une antiphrase.

Les deux mots latins *en* & *ecce* sont des Interjections, disent les grammairiens; elles gouvernent le nominatif ou l'accusatif; *ecce homo* ou *hominem*: elles signifient en françois, dit-on, *voici* ou *voilà*, que l'on regarde aussi comme des Interjections.

Quelle que soit la nature des deux mots latins, on auroit dû, ce me semble, en distinguer l'usage, afin de les mieux caractériser. *En*, si je ne me trompe, indique des objets plus éloignés; *ecce*, des objets

LIV. II. plus prochains : en sorte que Pilate montrant aux juifs Jésus flagellé , dut leur dire , *Ecce homo* ; mais un juif , qui auroit voulu fixer sur ce spectacle l'attention de son voisin distrait par les rumeurs de la multitude , auroit dû lui dire , *En homo* ou *hominem*. Cette distinction artificielle porte sur les vûes diverses de l'esprit : *en* & *ecce* sont donc du langage de l'esprit , & ne sont pas des Interjections ; ce sont des adverbes , comme *hîc* & *illic*.

C'est une autre erreur que de croire que ces mots gouvernent le nominatif ou l'accusatif ; la destination de ces cas est toute différente. Le nominatif , comme on le verra ailleurs , (*d*) doit être le sujet d'un verbe personnel ; & l'accusatif , le complément d'une préposition , ou , si l'on veut , d'un verbe : quand les apparences sont contraires , il y a ordinairement ellipse. *Ecce homo* , c'est-à-dire , *ecce adest homo* ; *ecce hominem* , c'est-à-dire , *ecce vide hominem* , ou *ecce videte hominem*.

Enfin c'est une troisième erreur que de croire que *voici* & *voilà* soient en françois les correspondants des mots latins *en* & *ecce* , & que ce soient des Interjections. Nous n'avons pas en françois la valeur numérique de ces mots latins ; ceux qui en approchent le plus sont *ici* & *là*. *Voici* & *voilà* sont des mots composés qui renfer-

(*d*) Voyez  
Liv. III. ch.  
iv. art. 1. & 5.

ment ces mêmes adverbes, & le verbe *voi*, dont il y a souvent ellipse en latin : *voici*, c'est *voi ici* ; *voilà*, c'est *voi là*. C'est pour cela que ces mots se construisent comme les verbes avec leurs compléments : *voilà l'homme*, *voici des livres* ; *l'homme que voilà*, *les livres que voici* ; *vous voilà*, *me voici*. Les mots *voici* & *voilà* ne sont donc à bien prendre d'aucune espèce, puisqu'ils comprennent des mots de plusieurs espèces, comme *du*, *des*, &c. qui signifient *de le*, *de les*, &c.

On voit, par tout ce qui précède, que les véritables Interjections, en quelque langue que ce soit, sont en très-petit nombre. Mais irons-nous pour cela conclure avec l'abbé Regnier, qu'elles ne méritent pas de faire une classe à part dans la distribution des parties de l'Oraison, & les placerons-nous dans la classe des adverbes, comme il a fait, à l'exemple des grammairiens grecs, de quelques latins, & de Sanctius ?

Il me semble que ce que l'on a vu jusqu'ici de la nature des adverbes & des Interjections, caractérise très-distinctement ces deux parties d'Oraison, & ne permet pas de les confondre. Le petit nombre des Interjections ne peut jamais en être une raison suffisante : les loix de la division n'ont jamais exigé proportion ni symmétrie ; elles ne demandent que des caractères distinc-

**LIV. II.** tifs; & l'abbé Regnier lui-même, qui ne reconnoissoit comme véritables articles que *le, la, les*, les a regardés comme une partie d'Oraison distincte de toutes les autres.

Au reste, vouloir faire un corps systématique des diverses espèces d'Interjections, & chercher entre elles des différences spécifiques bien caractérisées; c'est, je crois, s'imposer une tâche où il est très aisé de se méprendre, & dont l'exécution ne seroit pour le grammairien d'aucune utilité.

Je dis d'abord qu'il est très-aisé de s'y méprendre, parce que » comme un même » mot, selon qu'il est différemment prononcé, peut avoir différentes significations; » aussi une même Interjection, selon qu'elle est proférée, sert à exprimer divers » sentiments de douleur, de joie, ou d'admiration. « C'est une remarque de l'abbé Regnier (e).

(e) Gramm.  
franç. p. 535.  
in-12. p. 563.  
in-4°.

J'ajoute que le succès de cette division ne seroit d'aucune utilité pour le grammairien: en voici les raisons. Les Interjections sont des expressions du sentiment, dictées par la nature, & qui tiennent à la constitution physique de l'organe de la parole: la même espèce de sentiment doit donc toujours opérer dans la même machine le même mouvement organique, & produire constamment le même mot sous la même forme. De là l'indéclinabilité essentielle des Inter-

jections , & l'inutilité de vouloir en préparer l'usage par aucun art, lorsqu'on est sûr d'être bien dirigé par la nature. D'ailleurs l'énonciation claire de la pensée est le principal objet de la parole , & le seul que puisse & doive envisager la Grammaire ; parce qu'elle ne doit être chargée de diriger que le langage de l'esprit : le langage du cœur est sans art, parce qu'il est naturel. Or il n'est utile au grammairien de distinguer les espèces de mots, que pour en spécifier ensuite plus nettement les usages : ainsi n'ayant rien à remarquer sur les usages des Interjections , la distinction de leurs différences spécifiques est absolument inutile au but de la Grammaire.

*Fin du Tome premier.*

NT











